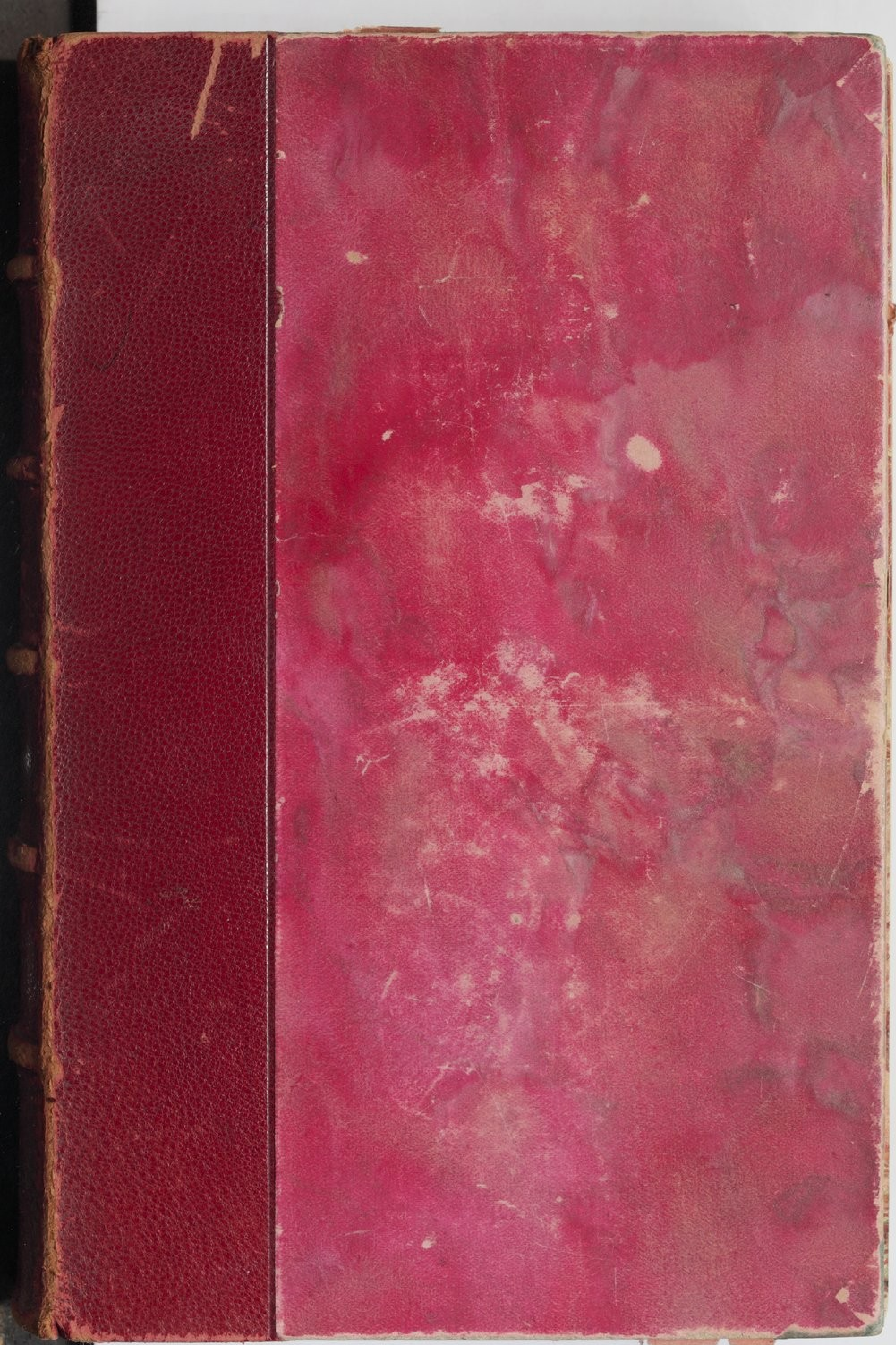
Aventures de Robinson Crusoé




L'HEURE JOYEUSE
EX LIBRIS
The Book
a donné ce Livre
Committee

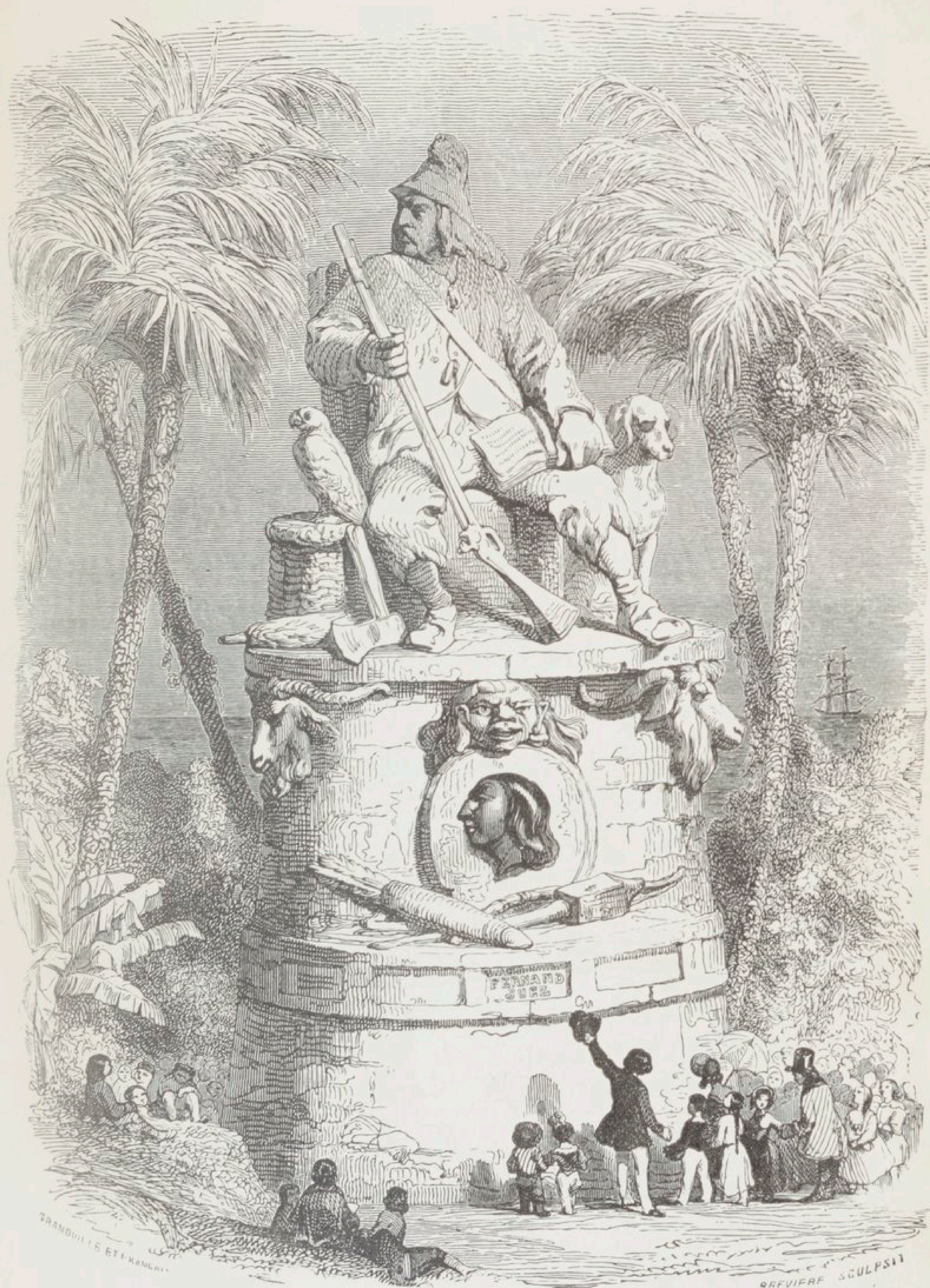


AVENTURES

DE

ROBINSON CRUSOÉ




SCULPSIT



AVENTURES

DE

ROBINSON CRUSOÉ

PAR

DANIEL DE FOË

TRADUCTION NOUVELLE

ÉDITION ILLUSTRÉE

Par J.-J. GRANDVILLE



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
RUE DES SAINT-PÈRES, 6

Ex. 2

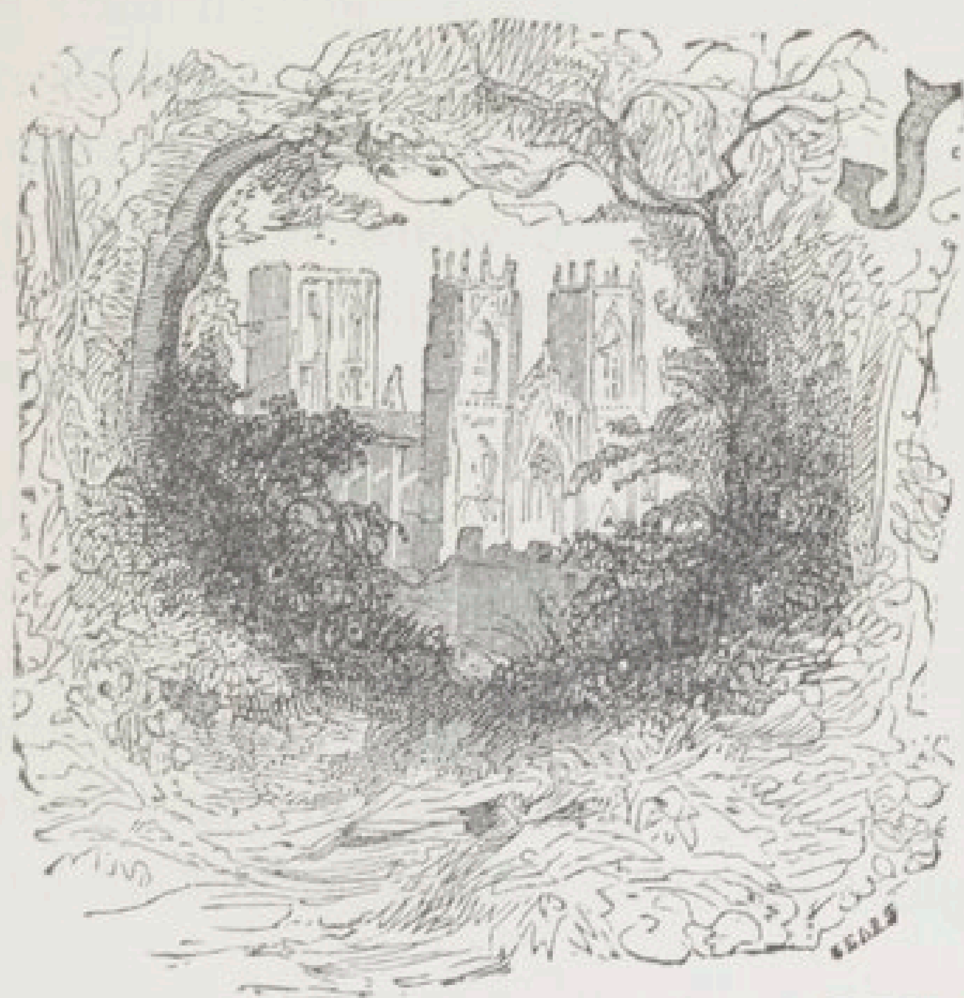


AVENTURES

DE

ROBINSON CRUSOÉ

PREMIÈRE PARTIE



Je suis né dans la ville d'York, en 1632, d'une famille honnête, d'origine étrangère. Mon père était de Brême, et il s'était d'abord établi à Hull. Après avoir acquis une assez belle fortune dans le commerce, il se retira à York, où il épousa ma mère, dont les parents, nommés Robinson, étaient d'une ancienne

et bonne maison du comté. Ce fut à cause d'eux que l'on me nomma Robinson Kreutznaer ; mais, par une altération de mots assez ordinaire aux Anglais, on prononce maintenant et nous-mêmes nous prononçons et écrivons notre nom Crusoé : mes compagnons m'ont toujours appelé ainsi.

J'avais deux frères, mes aînés : l'un d'eux, servant en Flandre comme lieutenant-colonel d'un régiment d'infanterie anglais, commandé par le célèbre colonel Lockart, fut tué à la bataille livrée aux Espagnols près de Dunkerque. Je n'ai jamais su ce qu'était devenu mon second frère, de même que mes parents ne surent jamais ce que j'étais devenu.

J'étais le troisième fils de la famille, je n'avais appris aucun métier, et ma tête s'était remplie de pensées vagabondes. Mon père, qui était d'un grand âge, m'avait instruit autant qu'il le pouvait, soit par ses propres leçons, soit en m'envoyant à une petite école du voisinage. Il me destinait à l'état de légiste ; mais je ne rêvais que voyages sur mer, et cette inclination naturelle, qui m'entraînait en un sens si contraire aux désirs et aux ordres de mon père, aux prières et aux persuasions de ma mère et de mes autres parents, cette inclination, dis-je, semblait une fatalité par laquelle j'étais poussé à la vie misérable que je devais mener.

Mon père, homme grave et sage, me fit de sérieuses représentations pour me détourner du dessein qu'il voyait se former dans ma tête. Il me manda un matin dans sa chambre, où la goutte le retenait, et il me parla sur ce sujet avec beaucoup de chaleur. « Quelles raisons, me dit-il, autres que la folle envie de courir le monde, peuvent vous induire à quitter la maison paternelle et votre pays, où vous pouvez être produit avantageusement et gagner une honnête aisance par votre application et votre industrie, tout en vivant d'une manière douce et agréable? Il ne convient qu'à des gens dénués de ressources et d'espérances, ou bien à des gens opulents et ambitieux, de chercher à s'enrichir ou à s'illustrer par des entreprises hasardeuses, hors de la route commune : de tels desseins sont trop au-dessus ou trop au-dessous de vous. » Il ajouta que j'appartenais à la classe moyenne, c'est-à-dire à celle qui occupe le plus haut degré des classes inférieures, condition qu'il avait appris par expérience à regarder comme la mieux adaptée à la félicité humaine, puisqu'elle est exempte des rudes travaux auxquels les états mécaniques sont assujettis, et en même temps à l'abri du faste, de l'orgueil et de l'envie, passions ordinaires parmi les grands. Un seul fait, disait-il, prouve le bonheur de cette condition : c'est que tout le monde l'ambitionne. Combien de rois n'ont pas déploré les tristes conséquences de leur

position élevée et regretté de n'être point nés entre les deux extrêmes de la grandeur et de la misère ! Le plus sage des hommes montre cet état comme le seul où l'on puisse trouver le contentement sur la terre, lorsqu'il prie le Ciel de ne lui donner ni pauvreté ni richesse.



Il me fit observer encore que les maux physiques tombent en général sur les premières et les dernières classes de la société, tandis que les classes moyennes sont dispensées d'un grand nombre de maladies ou d'infirmités de corps et d'esprit engendrées, chez les grands, par les vices, la mollesse, l'intempérance, et, chez les petits, par la mauvaise nourriture, la pénurie, le travail excessif. Une condition médiocre est, disait-il, parfaitement propre à développer toutes les vertus et à permettre toutes les jouissances : la paix et l'abondance sont les fidèles suivantes de la moyenne fortune ; la modération, la sobriété, la sérénité, les douceurs sociales l'accompagnent, et l'homme, par cette voie, avance sans peine à travers le monde, et se retire des affaires actives avec un bien-être modeste, libre de travail manuel ou mental, exempt de l'esclavage imposé par le besoin

journalier et les soins vulgaires, étranger à la rage de l'envie et aux désirs dévorants d'une ambition cachée : il achève ainsi doucement sa carrière, goûtant les plaisirs les plus purs qui soient donnés à l'existence humaine, sans connaître ses amertumes, se sentant heureux, et apprenant chaque jour à mieux apprécier sa bonne destinée.

Ensuite il me conjura dans les termes les plus affectueux de ne point agir en jeune homme, de ne point me précipiter en des misères que la nature et la fortune m'avaient épargnées. Il me dit que je n'avais pas besoin de gagner mon pain, qu'il comptait me soutenir convenablement dans la profession à laquelle il me destinait, pour me conduire à la position qu'il venait de me dépeindre. « Ce sera, dit-il, votre faute si vous ne parvenez pas à une situation prospère ; je n'en serai point responsable, j'ai rempli mon devoir en vous éclairant sur le danger du parti que vous paraissez disposé à prendre. Enfin je suis prêt à faire beaucoup pour vous, si vous voulez vous établir ici suivant mes conseils ; mais je ne veux avoir aucune part à votre malheur, en facilitant votre départ. » En terminant, il me rappela l'exemple de mon frère, auprès duquel il avait employé les mêmes arguments qu'avec moi, pour le dissuader de passer à l'armée de Flandre, où il avait péri. Il m'assura qu'il ne cesserait point de prier pour moi, mais qu'il osait cependant me prédire que, si je faisais ce pas insensé auquel je semblais décidé, Dieu ne me bénirait point, et que je regretterais d'avoir négligé ses avis, alors que je me trouverais malheureux et privé de secours.

A cette dernière partie de son allocution, qui fut réellement prophétique, bien que mon père peut-être ne le pensât point, des larmes abondantes coulèrent sur son visage, surtout lorsqu'il parla de mon frère, de sa mort et du temps où je me repentirais et n'aurais personne pour me secourir ; son émotion fut si vive que, rompant la conversation, il me déclara que son cœur était trop plein et qu'il ne pouvait en dire davantage.

Je fus profondément touché de ce discours, comme cela devait être. Je ne pensais plus à quitter le pays ; je voulais même m'y établir, selon les désirs de mon père. Mais, hélas ! peu de jours suffirent pour effacer toutes ces bonnes résolutions ; et, voulant éviter les remontrances paternelles, je formai le projet de m'enfuir de la maison. Toutefois je n'agis point avec autant de précipitation que je m'y sentais entraîné. Je profitai d'un moment où ma mère semblait de meilleure humeur qu'à l'ordinaire, pour lui avouer que mon esprit était tellement préoccupé du désir de voir le monde, qu'il me serait impossible de me fixer à rien avec la constance nécessaire pour réussir ; que mon père ferait mieux de me donner son consentement que de



me forcer à m'en passer ; qu'à dix-huit ans passés il était trop tard pour entrer comme apprenti chez un marchand ou comme clerc chez un procureur, et que, si je commençais l'une ou l'autre de ces carrières, je les abandonnerais très certainement avant la fin de mon apprentissage. Je terminai en disant à ma mère que, si elle obtenait de mon père qu'il me permît de faire un seul voyage, je reviendrais après cela ; et si la vie de marin ne me plaisait pas, je regagnerais le temps perdu en redoublant d'efforts.

A cette confidence, ma mère se mit dans une grande colère et me dit qu'il était inutile de parler sur ce sujet à mon père, parce qu'il connaissait trop bien mes véritables intérêts pour se prêter à des projets si nuisibles ; elle ne concevait pas que j'eusse le courage de persister, après le discours que m'avait adressé mon père et les tendres expressions dont il s'était servi avec moi. « Du reste, dit-elle, si vous voulez absolument courir le monde, rien ne vous en empêchera ; mais vous pouvez être certain que nous n'y consentirons pas ; quant à moi, je ne voudrais pas aider aussi évidemment à votre destruction, et vous ne pourrez jamais dire que votre mère ait approuvé ce que blâmait votre père. »

Cependant, bien que ma mère refusât de communiquer ma résolution à mon père, j'ai su depuis qu'elle lui avait rapporté toute notre conversation, et que celui-ci, après avoir montré une grande affliction, avait dit en soupirant : « Cet enfant pourrait vivre très heureux s'il restait ici ; mais, s'il nous quitte, il deviendra la plus misérable créature du monde : je ne saurais y consentir ».

Je fus encore près d'un an à la maison, sans essayer de rompre mes chaînes, mais faisant la sourde oreille toutes les fois qu'on me proposait d'entrer dans les affaires. Souvent je représentais à mes parents qu'ils avaient tort de s'obstiner à combattre en moi une vocation marquée. Enfin, étant allé un jour à Hull, par hasard et sans aucun dessein de m'échapper, je trouvai là un de mes camarades d'école, prêt à partir pour Londres sur un bâtiment appartenant à son père. Il m'engagea à l'accompagner, en employant le moyen de séduction habituel aux marins, savoir que mon passage ne me coûterait rien. Alors, sans consulter père ni mère, sans leur donner avis de mon départ, les laissant apprendre cette nouvelle quand et comme ils pourraient, ne songeant à implorer ni la bénédiction paternelle ni celle de Dieu, ne considérant ni les circonstances ni les conséquences de ma démarche, le 1er septembre 1651 (jour fatal, comme la suite l'a démontré), je montai sur un bâtiment destiné pour Londres.

Jamais les infortunes d'un jeune aventurier ne commencèrent aussi vite et ne durèrent aussi longtemps que les miennes. A peine étions-

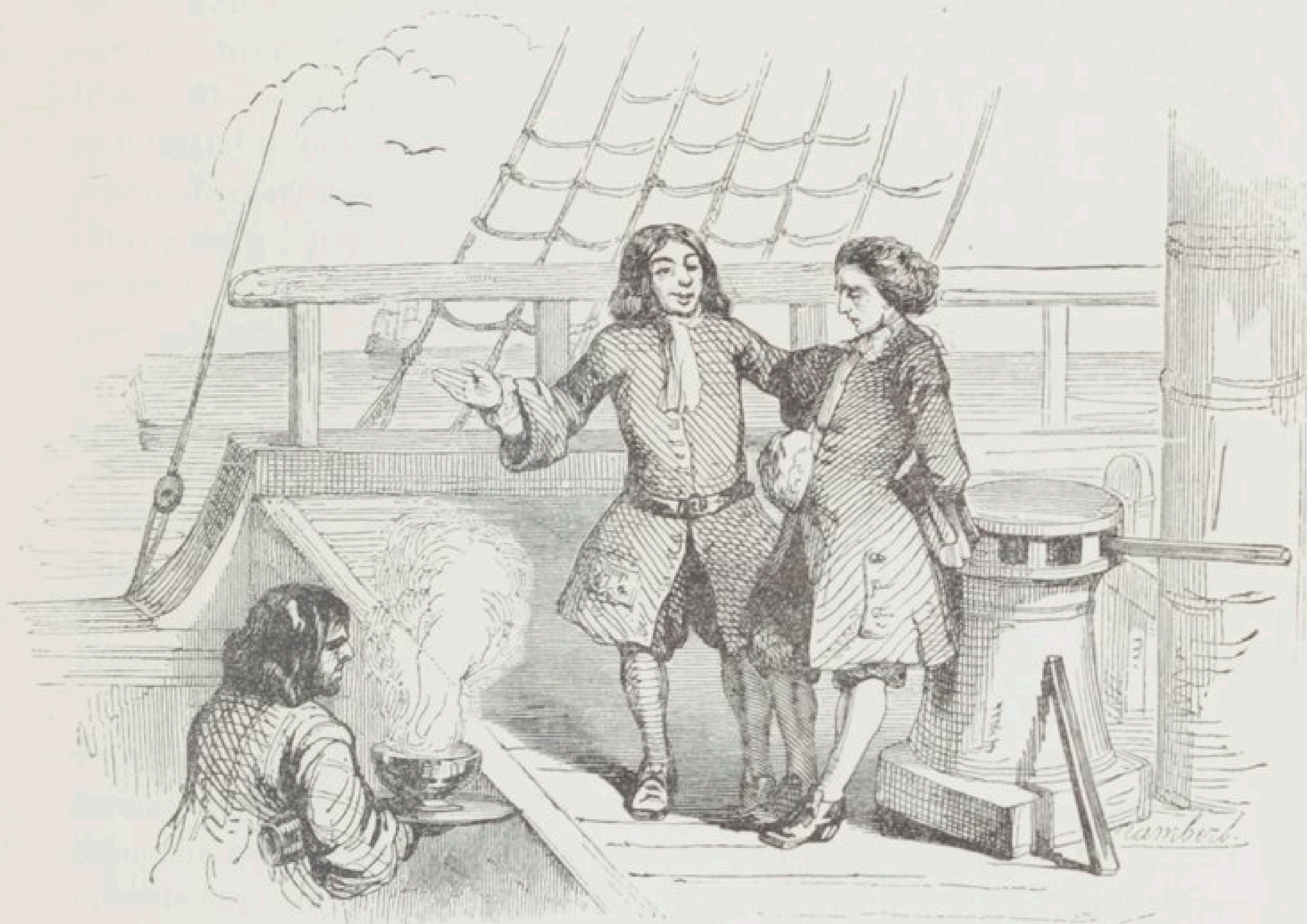
nous sortis du port que le vent souffla violemment et que les vagues s'élevèrent ; et comme c'était la première fois que j'allais en mer, je fus et très malade et fort effrayé. Je réfléchis alors sérieusement à ce que j'avais fait, et je sentis la justice du châtiment que le Ciel m'infligeait pour avoir si indignement quitté la maison paternelle et trahi mes devoirs. Tous les bons avis de mes parents, les larmes de mon père, les prières de ma mère me revinrent à l'esprit, et ma conscience, qui n'était pas encore à ce degré d'endurcissement qu'elle atteignit par la suite, me reprocha d'avoir négligé de sages conseils et d'avoir bravé l'autorité d'un père et les lois de Dieu.

Cependant l'orage augmentait, et la mer, sur laquelle je n'avais jamais navigué, devint très grosse, bien que ses vagues fussent beaucoup moins hautes que je les ai vues depuis, et notamment peu de jours après ; mais c'en était assez pour affecter un novice. Je m'attendais à être englouti à chaque vague ; et quand la proue du navire plongeait, à ce que j'imaginais, jusqu'au fond de la mer, je croyais qu'il ne se relèverait plus. En ces moments d'angoisse, je fis force vœux et résolutions. Je jurai que, s'il plaisait à Dieu d'épargner ma vie dans ce voyage, dès que j'aurais posé le pied à terre, je retournerais directement au logis et ne remonterais jamais sur un vaisseau ; que je m'établirais suivant les désirs de mon père, et ne m'exposerais plus à de pareils dangers. Je reconnaissais donc pleinement la vérité des paroles de mon père sur la condition moyenne dans laquelle il avait passé ses jours, à l'abri des tempêtes de l'Océan comme des soucis et des passions de la terre. Je résolus donc, tel qu'un enfant prodigue sincèrement repentant, de rentrer sous le toit paternel.

Ces bonnes et sages pensées continuèrent tout le temps de l'orage, et même un peu après ; mais le jour suivant le vent baissa, la mer devint plus calme, et je commençai à m'y accoutumer : cependant je fus très sérieux pendant cette journée, car je souffrais encore du mal de mer. Vers le soir le ciel s'éclaircit, le vent tomba tout à fait, et nous eûmes la plus charmante soirée. Le soleil se coucha dégagé de nuages et se leva de même le lendemain. Ses rayons brillaient sur une mer unie et tranquille, une brise légère nous poussait : ce spectacle me parut le plus délicieux qui se fût jamais offert à ma vue.

J'avais bien dormi la nuit, je n'étais plus malade, et je contemplais avec un joyeux étonnement cette mer, si terrible la veille, maintenant si belle et si paisible. Craignant sans doute la continuité de mes bonnes résolutions, cet ami qui m'avait réellement entraîné vint alors à moi et me dit : « Eh bien, Bob, comment vous trouvez-vous après tout ce vacarme? Je parie que vous avez eu peur l'autre nuit, pendant

la bouffée? — Vous appelez cela une bouffée, dis-je ; mais c'était une horrible tempête. — Une tempête ! nigaud que vous êtes, dit-il ; ce n'était rien du tout. Avec un bon navire et le large, ces petites secousses ne nous inquiètent guère. Mais vous êtes un marin d'eau douce, mon pauvre Bob. Allons, un bol de punch nous fera oublier tout cela. Voyez quel temps admirable nous avons maintenant. »



Pour abréger cette triste partie de mon histoire, il suffit de dire que nous suivîmes le train ordinaire des marins. Le punch fut préparé, on m'enivra de cette liqueur, et j'y noyai mon repentir sur ma conduite passée et toutes mes sages résolutions sur l'avenir. En un mot, de même que les flots étaient redevenus calmes après l'orage, ainsi, l'esprit délivré de la crainte d'être englouti, je repris le cours habituel de mes idées, oubliant tous les vœux formés pendant ma détresse. J'avais encore néanmoins quelques intervalles où ma raison s'efforçait de reconquérir son empire ; mais je m'en défendais comme d'une faiblesse, et, en me livrant à la boisson et à la société de mes camarades, je fus bientôt délivré de ce que j'appelais mes accès. En cinq à six jours, je gagnai sur ma conscience une victoire aussi complète que pouvait le désirer un jeune homme décidé à se débarrasser

de ses importunités. Toutefois je devais subir une autre attaque de ce côté, et la Providence, comme il arrive presque toujours en pareil cas, voulait me laisser absolument sans excuse ; car, si je me refusais à voir une grâce céleste dans l'issue de l'événement précédent, celui qui le suivit fut tel, que le plus endurci parmi nous n'aurait pu s'empêcher d'y reconnaître et le châtiment et la miséricorde du Ciel.

Le sixième jour de notre voyage, nous entrâmes dans la rade d'Yarmouth, les vents contraires et les calmes ne nous ayant pas permis de faire beaucoup de chemin depuis l'orage. Nous fûmes obligés d'y mouiller, parce que le vent resta mauvais, c'est-à-dire qu'il souffla du S.-O. pendant sept à huit jours. Plusieurs gros bâtiments de Newcastle se trouvaient arrêtés là par les mêmes causes que nous. Le vent, d'abord trop vif, ensuite extrêmement violent, nous empêcha d'entrer dans la Tamise ; mais le mouillage était bon, et notre fond était solide ; aussi nos gens, ne craignant pas le moindre danger, passaient-ils le temps à se reposer et à rire, suivant la coutume des marins. Tout à coup, dans la matinée du huitième jour, le vent devint si furieux qu'il fallut manœuvrer de toutes mains pour carguer les hautes voiles et lui laisser moins de prise. Vers midi, la mer grossit ; notre bâtiment reçut plusieurs lames, et nous crûmes une ou deux fois que l'ancre avait cédé, ce qui décida le contremaître à en jeter une seconde ; alors nous chassâmes sur deux ancres, et à tous moments notre gaillard d'avant plongeait.

Bientôt une affreuse tempête s'éleva, et je vis des signes de frayeur et d'abattement sur le visage des matelots eux-mêmes. Le patron s'occupait avec zèle de la conservation de son navire ; je l'entendis cependant dire à voix basse, comme il passait près de moi en sortant et en rentrant dans sa cabine : « Seigneur, ayez pitié de nous ! tout est perdu » ; et d'autres expressions pareilles. Dans les premiers moments, je restai frappé de stupeur sur le lit de ma cabine. Je ne saurais décrire ce que je sentais. J'avais peine à revenir à ces idées de repentir que je croyais avoir étouffées, et je tâchais de me roidir contre elles. Je me disais que la première amertume de la crainte était passée, et que cette alarme-ci ne serait rien en comparaison de la précédente. Mais quand le capitaine lui-même dit à côté de moi que nous pouvions tous périr, je sentis une horrible frayeur. Je m'élançai hors de la cabine, je jetai les yeux autour de moi et je vis le spectacle le plus épouvantable. De hautes montagnes d'eau venaient se briser sur nous, de trois en trois minutes; nous étions entourés de périls de toutes sortes. Deux bâtiments pesamment chargés, tout près de nous, avaient coupé leurs mâts au pied, et nos matelots crièrent qu'un autre navire qui chassait à un mille environ devant nous avait

sombré. Deux autres, s'étant détachés de leurs ancres, avaient été poussés en pleine mer, où ils étaient ballottés, n'ayant pas un seul mât entier. Les bâtiments plus légers étaient moins maltraités ; mais quelques-uns de ceux-ci vinrent contre nous en courant vent arrière avec une seule voile.



Vers le soir, le contre-maître et le pilote demandèrent au capitaine la permission de couper le mât de l'avant, ce qu'il n'accorda que sur l'assurance donnée par le pilote que, si l'on ne prenait ce parti, le bâtiment coulerait à fond. Quand ce mât fut coupé, le grand mât, se trouvant moins soutenu, nous donna de telles secousses, qu'on fut obligé de le couper aussi et de raser complètement le tillac.

On peut imaginer facilement en quel état je devais être alors, moi

nouveau marin, à peine remis d'une frayeur bien moins fondée. Toutefois, si je puis me rappeler à une si grande distance les pensées qui m'occupaient en ce moment, il me semble que le souvenir de mes anciennes convictions et de la perversité avec laquelle je les avais rejetées me causait plus de terreur que l'idée de la mort : ces pensées, jointes à l'horreur de la tempête, me jetèrent dans un trouble inexprimable. Mais le mal devait encore s'aggraver.

L'orage continua avec une telle furie, que les hommes de l'équipage n'en avaient jamais vu de semblable. Notre bâtiment était bon ; mais il avait une forte charge, et il plongeait si profondément dans les vagues, que les matelots criaient à chaque moment qu'il sombrait.



Il était heureux pour moi que je ne connusse point la signification de ce mot ; je l'appris bien vite. Cependant le gros temps ne cessait point ; je vis ce que l'on voit rarement, le capitaine, le second, le pilote et quelques-uns des plus sensés de l'équipage, priant à genoux et se préparant à couler bas.

Au milieu de la nuit, pour mettre le comble à notre détresse, un des matelots, qui était descendu pour examiner la cale, cria que nous avions une voie d'eau : un autre dit qu'il y avait déjà quatre pieds d'eau dans la cale. Alors on appela tout le monde aux pompes. A ce mot je crus que j'allais mourir, et je tombai sur le côté du lit sur lequel j'étais couché dans la cabine. Cependant les matelots me réveillèrent de ma stupeur et me dirent que, si je n'avais été bon à rien jusque-là, je pourrais au moins pomper aussi bien qu'un autre. Je me levai sur-le-champ, j'allai à la pompe et j'y travaillai de tout cœur. Pendant ce temps-là, le capitaine aperçut quelques légères embarcations qui, ne pouvant tenir contre le vent, étaient obligées de gagner la mer et tâchaient de nous éviter ; il ordonna de tirer le canon de détresse. Moi, qui ne savais ce que cela voulait dire, je pensai que le navire s'était brisé, ou qu'il était arrivé quelque chose d'horrible ; bref, je fus tellement saisi que je m'évanouis. Personne ne prit garde à ce qui m'arrivait, chacun ayant assez à penser à sa propre vie ; seulement un autre vint me remplacer à la pompe et me poussa de côté, me croyant mort. Je fus très longtemps sans reprendre connaissance.

Nous luttions encore ; mais l'eau nous gagnait. Il était évident que nous coulerions à fond, et, bien que la tempête fût un peu calmée, nous ne pouvions espérer que le navire fût en état de nous conduire à terre. Le capitaine continua donc ses signaux de détresse, et un petit bâtiment qui se trouvait devant nous risqua de nous envoyer un bateau. Par le plus heureux hasard, ce bateau vint assez près de nous ; mais il nous était impossible d'y descendre, car il ne pouvait nous aborder. Enfin ceux qui le montaient ramèrent avec énergie, exposant leur vie pour sauver la nôtre ; nos gens purent leur jeter une corde avec une bouée par-dessus l'arrière ; ils la saisirent avec beaucoup de peine et de danger ; nous tirâmes le bateau sous notre poupe et nous y descendîmes tous. Il ne fallait pas songer à gagner le bâtiment qui nous avait secourus, et d'un commun accord on convint de laisser flotter le bateau en le dirigeant doucement vers la terre ; et notre capitaine promit de le payer s'il se brisait en échouant. Ainsi, partie en ramant, partie en allant au gré du vent, nous nous dirigeâmes au Nord, vers la côte, à la hauteur de Winterton-Ness.

A peine avions-nous quitté notre bâtiment depuis un quart d'heure, que nous le vîmes s'enfoncer. Je compris alors ce qu'on entendait par les termes *sombrer* et *couler à fond*. Ma vue n'était pas bien nette lorsque les matelots me montrèrent le navire qui paraissait ; et depuis le moment où je fus porté plutôt que conduit dans le bateau, j'étais resté demi-mort de frayeur pour le présent et pour l'avenir.

Tandis que nous étions dans cette situation, les matelots ramant vigoureusement pour gagner le rivage, nous voyions, quand la barque montait sur les vagues, une foule de gens qui accouraient sur le bord de la mer, dans l'intention de nous secourir dès que nous serions à leur portée. Mais nous approchions très lentement de la côte, et nous ne pûmes la toucher qu'après avoir dépassé le phare de Winterton, à l'endroit où la rive, fuyant à l'O. du côté de Cromer, brise un peu la violence des vagues. Enfin, non sans beaucoup de difficultés, nous débarquâmes tous sains et saufs, et nous nous rendîmes à pied à Yarmouth. Nous y fûmes traités avec l'humanité réclamée par notre malheur ; les magistrats nous assignèrent de bons logements, et les négociants et armateurs de la ville nous donnèrent, en se cotisant, les moyens de nous rendre à Londres ou de retourner à Hull.

Si j'avais eu le bon sens de prendre ce dernier parti et de rentrer au logis, j'aurais été trop heureux ; et mon père, pour me servir de la parabole de notre divin Sauveur, aurait tué le veau gras en réjouissance de mon retour ; car, après avoir appris que le bâtiment sur lequel j'étais avait péri dans la rade d'Yarmouth, il demeura longtemps sans savoir que je n'étais pas noyé.

Mais ma mauvaise destinée me poussait avec une obstination invincible ; et, bien que la raison me sollicitât, dans les moments de réflexion calme, de revenir sous le toit paternel, il me fut impossible de m'y décider. Je ne sais comment expliquer cette singularité ; je n'ose affirmer qu'une fatalité secrète nous force d'être les agents de notre perte, même quand nous la voyons clairement et que nous y courons les yeux ouverts ; mais il fallait assurément une cause bien puissante pour m'entraîner, en dépit de mes raisonnements les plus rassis, de mes convictions les plus intimes et des avertissements évidents qui me furent donnés à ma première tentative.

Mon camarade, le fils du patron du navire, celui-là même qui m'avait encouragé à me raidir contre les reproches de ma conscience, était maintenant plus timide que moi. Comme on nous avait logés dans des quartiers éloignés l'un de l'autre, je ne me rencontrai avec lui que plusieurs jours après notre arrivée à Yarmouth. Il me parut avoir changé de ton : il avait l'air triste et il me demanda, en hochant la tête, comment je me trouvais ; puis, se tournant vers son père, qui était présent, il lui dit qui j'étais, ajoutant que ce voyage était pour moi un coup d'essai, et que j'avais l'intention d'aller plus loin. Alors le capitaine, s'adressant à moi, me dit d'un ton grave et chagrin : « Jeune homme, vous ne devez plus vous aventurer sur la mer; tout ceci prouve bien clairement que vous n'êtes pas né pour

être marin. — Eh quoi ! Monsieur, lui dis-je, n'irez-vous plus en mer? — C'est autre chose, dit-il ; c'est mon état, par conséquent mon devoir. Mais puisque vous avez fait ce voyage comme épreuve, vous voyez quel avant-goût le Ciel vous a donné de ce qui vous est



réservé si vous persistez à suivre cette carrière. Peut-être tous ces malheurs nous sont arrivés à cause de vous, de même que Jonas causa la perte du vaisseau de Tarsis. De grâce, continua-t-il, expliquez-moi les motifs qui vous font désirer d'aller en mer. » Je lui dis alors une partie de mon histoire, et, quand j'en fus à la fin, il s'écria, transporté de colère : « Qu'ai-je fait au Ciel pour qu'un pareil misérable soit venu sur mon bord? Je ne voudrais à aucun prix mettre le pied sur le même bâtiment que toi ». Cette explosion était provoquée par l'agitation que sa perte avait produite sur son esprit, et elle le poussa un peu plus loin qu'il ne voulait. Cependant il me parla ensuite très sérieusement, et m'exhorta à retourner près de mon père et à ne point tenter la Providence, visiblement déclarée contre mon projet. « Soyez-en sûr, jeune homme, dit-il, si vous ne revenez point sur vos pas, vous ne trouverez partout que mécomptes et désastres, et les prédictions de votre père s'accompliront à vos

dépens. » Nous nous séparâmes après ce colloque, et je ne le revis plus. Je ne sais où il alla ; quant à moi, comme j'avais un peu d'argent, je me rendis à Londres par terre, et là, de même que sur la route, j'eus avec moi-même plusieurs luttes sérieuses sur le genre de vie que j'adopterais et sur la question de rentrer à la maison ou de m'embarquer.

A l'égard de mon retour au logis, la honte repoussait les meilleures pensées qui se présentaient à mon esprit, et je me figurai tout d'abord les rires et les moqueries des voisins, et combien j'aurais à rougir non seulement devant mon père et ma mère, mais devant tout le monde. J'ai souvent observé, en des occasions analogues, combien les hommes sont déraisonnables, surtout dans la jeunesse, lorsque, après avoir dévié de la bonne route, ils ont plus de honte du repentir que du péché ; ils ne rougissent point d'une action pour laquelle ils doivent être considérés comme des fous, et ils rougissent d'un retour qui peut seul les faire estimer sages. Je restai quelque temps en cet état d'incertitude sur mon avenir et sur les mesures que j'avais à prendre. Ma répugnance à retourner au logis resta toujours irrésistible, et bientôt le souvenir de ma détresse s'effaça, et avec lui mon faible désir de retour dans mes foyers ; enfin j'en abandonnai tout à fait la pensée, et je cherchai une occasion de m'embarquer.

Cette influence funeste qui m'entraîna d'abord loin de la maison paternelle, qui m'inspira l'idée téméraire et irréfléchie d'agrandir ma fortune, et grava cette idée si fortement dans mon esprit qu'elle me rendit sourd aux bons avis, aux prières, même aux ordres de mon père ; cette influence, dis-je, quelle que fût sa nature, me jeta dans la plus malencontreuse des entreprises. Je montai à bord d'un vaisseau destiné pour la côte d'Afrique, ou la côte de Guinée, comme l'appellent nos marins.

Mon plus grand malheur dans tous mes voyages fut de refuser de m'enrôler parmi les matelots. J'aurais, il est vrai, dans ce cas, travaillé plus durement que je n'y étais accoutumé ; mais avec le temps je serais devenu pilote, contremaître ou lieutenant, peut-être même patron. Mais j'étais destiné à prendre toujours le pire de tous les partis, et, me voyant de l'argent dans ma poche et de bons habits sur le dos, je m'embarquai toujours comme passager, en sorte que je n'avais rien à faire et n'apprenais rien à bord.

A mon arrivée à Londres, je fus assez heureux pour rencontrer bonne compagnie, chance peu commune pour un jeune homme étourdi et égaré comme je l'étais alors ; car le diable ne manque pas de leur tendre promptement des pièges, et je n'eus pas à combattre ce danger. Ma première connaissance fut le capitaine ou patron d'un

navire qui revenait de la côte de Guinée, et qui, s'étant bien trouvé de son voyage, se disposait à le recommencer. Ce brave homme prit goût à ma conversation, qui alors n'était pas sans quelque agrément, et, sachant que je désirais voir le monde, il me proposa de l'accompagner, me dit qu'il ne m'en coûterait rien, que je partagerais sa table, et que, si je voulais emporter quelques marchandises, je pourrais m'en défaire avantageusement, peut-être même avec un bénéfice propre à m'encourager.

J'acceptai ; je me liai très étroitement avec ce capitaine, homme parfaitement honnête et franc, et j'emportai une petite pacotille qui me produisit beaucoup, grâce à la bienveillance désintéressée de mon ami. J'avais acheté par son conseil pour environ quarante livres sterling de verroteries et autres bagatelles, et j'avais réuni ces fonds à l'aide de quelques-uns de mes parents avec lesquels je correspondais et qui, je le suppose, engagèrent mon père et ma mère à contribuer à ma première aventure.

Ce fut le seul voyage dans lequel je puisse dire que je fus heureux ; et cela, je le dois à l'intégrité de mon ami le capitaine, sous lequel j'acquis une connaissance suffisante de la navigation. J'appris à tenir le journal d'un bâtiment, à noter les observations, toutes choses qu'un marin doit savoir. Il avait autant de plaisir à enseigner que j'en avais à m'instruire ; aussi je devins pendant cette traversée négociant et homme de mer, et je rapportai cinq livres neuf onces d'or en échange de ma pacotille, ce qui me donna à Londres trois cents guinées. Ce succès me remplit de pensées ambitieuses qui complétèrent ma ruine.

Cependant, même en ce voyage, j'eus quelques traverses : entre autres, je ne cessai d'être malade tout le temps de notre séjour en Afrique, l'excessive chaleur m'ayant donné une fièvre violente. Notre commerce, en effet, se faisait le long des côtes, depuis le 15ᵉ degré jusque sous la Ligne.

J'étais donc devenu commerçant sur les côtes de Guinée, et mon ami, pour mon très grand malheur, étant mort peu de temps après son retour, je me décidai à refaire le même voyage et m'embarquai sur son bâtiment, alors commandé par son contremaître. Jamais expédition ne fut plus désastreuse. Je n'avais emporté que la valeur de cent guinées, sur mon pécule nouvellement acquis, et j'en laissai deux cents dans les mains de la veuve de mon ami, laquelle se conduisit très loyalement avec moi.

J'éprouvai de grandes mésaventures. D'abord, en nous dirigeant vers les Canaries, pour passer entre ces îles et la côte d'Afrique, nous fûmes surpris, pendant le crépuscule du matin, par un corsaire

turc de Salé. Il nous donna la chasse à toutes voiles. De notre côté, nous déployâmes toutes les nôtres ; mais le pirate gagnait toujours sur nous, et ne pouvait manquer de nous atteindre en peu d'heures; nous nous préparâmes donc à combattre. Nous avions douze canons, et le forban en avait dix-huit.



Vers trois heures après midi, il était sur nous ; mais comme il nous prit en flanc par méprise, au lieu de nous prendre en poupe comme il en avait l'intention, nous portâmes huit de nos canons du côté attaqué et lâchâmes une bordée qui fit reculer l'assaillant, non toutefois sans qu'il ripostât à notre feu, en joignant à la décharge de ses canons celle de la mousqueterie de deux cents hommes qu'il avait à bord. Pas un de nos gens ne fut atteint, et tous gardèrent leurs rangs bien serrés. Le Turc se prépara à une nouvelle attaque, et nous à la défense ; mais cette fois il nous aborda par l'autre côté, et jeta soixante hommes sur notre pont, lesquels se mirent sur-le-champ à couper et hacher notre voilure et nos agrès.

Nous les reçûmes avec des mousquets, des demi-piques, des grenades et autres armes, et deux fois nous les chassâmes de notre pont ; enfin, pour abréger cette triste scène, le bâtiment ne pouvant plus tenir la mer et trois de nos hommes ayant été tués et huit autres blessés, nous fûmes forcés de nous rendre, et l'on nous emmena à Salé, petit port de la côte de Barbarie.

Je ne fus pas aussi maltraité par les Maures que je le craignais dans le premier moment, et l'on ne me conduisit point, comme le reste de nos gens, à la résidence de l'empereur, dans l'intérieur du pays ; mais le capitaine me garda pour sa part de la prise, parce que

j'étais jeune et capable de lui être utile. Ce changement subit, ce passage de la condition d'un négociant à celle d'un misérable esclave m'accabla complètement, et je me rappelai alors le discours prophétique de mon père, qui m'assurait que je serais malheureux et n'aurais personne pour me secourir. Je crus ce moment arrivé, n'imaginant pas qu'il pût en arriver un pire. Maintenant, pensai-je, la main du ciel s'appesantit sur moi ; je suis perdu sans ressource. Hélas ! ce n'était que le prélude des maux que je devais endurer, comme on le verra dans la suite de cette histoire.

Mon nouveau patron ou maître m'ayant conduit à son logis, j'espérais qu'il m'emmènerait avec lui quand il irait en mer, et je pensais qu'un jour ou l'autre il serait pris par quelque vaisseau de guerre espagnol ou portugais, et que je recouvrerais ma liberté. Je me trompai en cela ; car, lorsqu'il s'embarquait, il me laissait chez lui pour surveiller son petit jardin et remplir les devoirs ordinaires des esclaves dans sa maison ; et, lorsqu'il revenait de croisière, il me faisait coucher dans la cabine de son bâtiment, afin de le tenir en ordre.

Je ne songeais qu'à trouver le moyen de m'échapper ; mais il ne s'en présentait pas un seul qui fût praticable. Je ne pouvais confier à personne mes projets, soit pour les faciliter, soit pour s'y associer, puisqu'il ne se trouvait parmi mes compagnons aucun esclave anglais, irlandais ou écossais. Ainsi pendant deux ans, bien que l'idée de fuir me restât toujours comme une espérance de salut éloignée, je n'entrevis aucune chance favorable à mon dessein.

Au bout de ces deux années, une circonstance singulière me remit en tête mes premiers projets de fuite. Mon maître resta une fois plus longtemps que de coutume sans se remettre en course, faute d'argent, à ce qu'on disait ; et pendant cet intervalle il allait, une ou deux fois par semaine, plus souvent même quand le temps était beau, pêcher dans la rade avec la pinasse. Il me prenait toujours avec lui dans ses excursions, ainsi qu'un petit Maure qui tenait la rame ; et tous les deux nous tâchions de divertir le patron. Comme j'étais adroit et heureux à la pêche, mon maître m'envoyait quelquefois, avec un de ses parents et le petit Maure, pêcher un plat de poissons quand il en avait besoin.

Une fois, nous étions partis pour la pêche par une matinée sèche et calme, et tout à coup il s'éleva un brouillard tellement épais, que nous perdîmes de vue la côte, dont nous étions éloignés à peine d'une demi-lieue. Naviguant à l'aventure, nous travaillâmes rudement à la rame tout le jour et toute la nuit ; et, quand le soleil se leva, nous vîmes qu'au lieu de pousser au rivage, nous avions poussé au large, et que déjà nous nous trouvions à deux lieues de terre.

Cependant nous rentrâmes sans la moindre avarie, mais non sans peine et sans danger ; de plus, nous étions tous affamés.

Averti par cet accident, notre patron résolut de ne plus s'exposer ainsi, et comme il avait à sa disposition le long bateau de la prise anglaise, il le fit arranger, ne voulant plus aller à la pêche sans être pourvu d'une boussole et de quelques provisions. Il ordonna au charpentier de son vaisseau (un esclave anglais comme moi) de construire au milieu du bateau une petite cabine semblable à celle d'une berge, en ménageant par derrière la place d'un homme pour diriger la grande voile, et, par devant, un espace suffisant pour que deux autres hommes pussent manœuvrer.

Cette embarcation allait avec ce que nous appelons une voile latine ou triangulaire ; la vergue s'inclinait sur le toit de la cabine, dans laquelle le patron pouvait tenir avec deux esclaves, son lit, une table, de petites armoires contenant des bouteilles de la liqueur qu'il jugeait à propos de boire, son pain, son riz et son café.

Nous allions souvent à la pêche dans ce bateau, et, comme j'étais plus habile que mon maître à cet exercice, il n'y allait jamais sans moi. Il devait un jour faire une partie de promenade ou de pêche, avec deux ou trois personnages d'une certaine distinction, dans la ville, et pour lesquels il avait fait de grands préparatifs. Dès la veille, j'avais eu l'ordre de porter dans la barque plus de provisions qu'à l'ordinaire, et, de plus, de la poudre et des dragées prises dans la sainte-barbe du vaisseau du patron, parce qu'il voulait aussi chasser.

J'exécutai ces ordres, et le lendemain matin j'attendais sur le bateau, bien lavé et toutes ses banderoles déployées, l'arrivée de mon maître et de ses hôtes, lorsque je vis venir le premier tout seul : me dit que des circonstances imprévues avaient dérangé son projet de promenade, et me commanda d'aller avec un rameur et le jeune garçon pêcher quelques poissons pour ses amis, qui devaient souper chez lui. En ce moment, mes anciennes idées de fuite se réveillèrent vivement dans mon esprit. Je disposais d'un petit bâtiment, et, quand mon maître fut parti, je songeai à me préparer non pas à la pêche, mais à une longue course, sans savoir de quel côté je me dirigerais ; tous les lieux m'étaient bons, pourvu que je m'éloignasse.

D'abord j'inventai un prétexte pour envoyer le Maure chercher quelque chose à manger pour nous. « Il ne nous convient pas, lui dis-je, de manger du pain de notre maître. » Il me répondit que j'avais raison, et il apporta dans la barque un grand panier de rhousk, sorte de biscuit en usage dans le pays, et trois jarres d'eau fraîche. Je savais où le patron tenait ses bouteilles, que leur forme faisait reconnaître pour avoir été prises sur des vaisseaux anglais

j'en portai un certain nombre sur le bateau, tandis que le rameur était à terre, afin qu'il crût qu'elles avaient été embarquées pour le maître. Je pris encore à bord un bloc de cire d'environ cent livres,



pour en faire des chandelles, un paquet de petites cordes, une scie, un marteau, une hachette, tous objets utiles, surtout la cire. Je tendis un autre piège à mon camarade, et il s'y laissa prendre fort innocemment. Son nom était Ismael, dont le diminutif est Muley. Je lui dis donc : « Muley, les fusils du patron sont à bord ; si vous pouviez avoir un peu de poudre et de plomb, nous tuerions peut-être pour nous quelques alkamis (espèce de courlis). Vous savez où sont les munitions du canonnier, sur le vaisseau? — Oui, oui, dit-il, et je vais en chercher. » Il apporta en effet du vaisseau une grande poche en cuir contenant au moins une livre et demie de poudre, et une autre remplie de dragées et de menu plomb. Pendant ce temps j'avais trouvé un peu de poudre dans notre cabine, et j'en avais rempli une des bouteilles de l'armoire, après avoir transvasé dans une autre bouteille un reste de liqueur qu'elle contenait.

Ainsi pourvus des choses les plus nécessaires, nous fîmes voile en apparence pour aller pêcher. On nous connaissait au château situé à l'entrée du port, et l'on ne prit pas garde à nous ; et, sitôt que nous eûmes gagné un mille au large, nous pliâmes la voile pour commencer notre pêche. Le vent était au N.-N.-E., ce qui ne m'était pas favorable. S'il eût été au S., j'aurais facilement gagné la côte d'Espagne, du moins la baie de Cadix. Toutefois ma résolution immuable était de sortir, malgré vent et marée, de ce lieu maudit, et d'abandonner le reste au destin.

Après que nous eûmes pêché quelque temps sans rien prendre, car si je sentais du poisson à mon hameçon, je ne cherchais pas à le tirer, je dis à mon compagnon : « Nous ne faisons ici rien qui vaille, le patron sera mécontent, il faut aller plus loin. » Le Maure, ne pensant point à mal, consentit à ma proposition, et, se trouvant en tête de l'embarcation, il déploya les voiles, tandis que je tenais le timon. Nous allâmes à une lieue au large ; alors je pris la position ordinaire pour la pêche, et, donnant le timon au jeune garçon, j'avançai vers le Maure ; je me baissai comme pour ramasser quelque chose derrière lui, et, le prenant par surprise, je passai mon bras autour de sa ceinture et le lançai par-dessus le bord. Il remonta sur l'eau presque au même instant, car il nageait comme un poisson, et il me supplia de le prendre à bord, assurant qu'il irait où je voudrais. Il nageait si vite qu'il aurait eu bientôt regagné le bateau, le vent n'étant pas très fort ; mais j'allai chercher dans la cabine un fusil de chasse et je couchai en joue mon homme, en lui disant : « Je ne vous ai fait aucun mal et ne vous en ferai point, si vous me laissez tranquille. Vous nagez assez bien pour regagner le rivage ; la mer est calme, faites tous vos efforts pour arriver à terre, vous n'aurez rien à craindre de moi ; mais, si vous approchez du bateau, je vous casse la tête. Je suis décidé à me sauver. » Alors il se retourna et nagea vers la côte, qu'il sut atteindre facilement.

Je me serais peut-être décidé à garder cet homme avec moi et à noyer le jeune garçon ; mais il eût été imprudent de m'aventurer avec le premier, qui était aussi fort que moi. Lorsqu'il se fut éloigné, je dis à l'enfant, qui se nommait Xury : « J'aurai soin de vous, Xury, si vous me promettez fidélité ; mais si vous ne voulez pas m'engager votre foi, c'est-à-dire jurer de m'être fidèle, par Mahomet et la barbe de son père, je vous jetterai à la mer comme votre camarade. » Ce garçon me regarda en souriant avec un air de si grande innocence qu'il m'était impossible de me défier de lui. Il jura qu'il me serait fidèle et me suivrait au bout du monde.

Tant que je restai en vue du Maure qui nageait, je dirigeai le

bateau de manière à lui faire supposer que je voulais gagner l'embouchure du détroit ; et c'est ce que tout homme ayant l'usage de sa raison aurait dû faire. En effet, on ne pouvait croire que nous



irions au S., vers des côtes vraiment barbares, où des peuplades entières de noirs viendraient nous entourer dans leurs canots et nous exterminer, où nous ne pourrions débarquer nulle part sans être dévorés par des bêtes sauvages ou des êtres humains encore plus impitoyables qu'elles.

Aussitôt que le jour baissa, je changeai de direction et cinglai

droit au S., en appuyant un peu à l'E., afin de ne pas m'éloigner trop des côtes. Le vent était frais, la mer tranquille, et je marchai si vite, que le lendemain, quand je pris terre, à trois heures après midi, j'étais au moins à cinquante lieues de Salé, tout à fait hors des domaines de l'empereur de Maroc et de tout autre souverain ; car nous ne vîmes personne.

Cependant la frayeur que j'avais de retomber dans les mains des Maures m'avait empêché de m'arrêter, d'aller à terre ou de jeter l'ancre ; et le vent continuant d'être bon pendant cinq jours et passant alors au S., je pensai que si quelques bâtiments me donnaient la chasse, ils seraient forcés de me laisser, et je risquai alors de m'approcher des côtes. Je mis à l'ancre près de l'embouchure d'une petite rivière inconnue, en vue d'une terre également inconnue, où je ne vis personne et ne désirais voir personne, la principale chose dont j'avais besoin étant de l'eau fraîche. Nous entrâmes le soir dans la crique, résolus de gagner la terre à la nage dès qu'il ferait nuit et d'aller à la découverte ; mais quand la nuit fut venue, nous entendîmes un vacarme si épouvantable de hurlements, d'aboiements, de rugissements de bêtes sauvages dont nous ne pouvions reconnaître l'espèce, que le pauvre garçon, mourant de peur, me conjura de ne pas débarquer avant le jour. « Eh bien ! dis-je, Xury, j'attendrai le jour ; mais alors nous trouverons peut-être des hommes aussi méchants que ces animaux. — Si nous trouver ces méchants hommes, dit Xury en riant, nous leur envoyer des balles, et eux s'enfuir...» Il avait appris à baragouiner l'anglais en causant avec des esclaves de mon pays. Cependant sa gaieté me fit plaisir, et, pour l'entretenir, je lui donnai un petit verre de la cave de notre maître. Son avis, toutes réflexions faites, me parut bon ; je le suivis. Nous jetâmes l'ancre et restâmes tranquilles toute la nuit ; je dis tranquilles, cependant nous ne pûmes dormir ; car vers deux ou trois heures nous vîmes des bêtes énormes, auxquelles nous ne pouvions donner de nom, venir sur le rivage et courir dans l'eau en se vautrant et se plongeant comme pour se rafraîchir, et en poussant des cris tellement horribles, que je n'entendis jamais rien de pareil.

Xury fut mortellement effrayé ; je le fus moi-même ; et notre terreur redoubla quand nous entendîmes qu'un de ces monstres nageait vers notre barque. Nous ne pouvions le voir, mais, à son souffle, il était facile de reconnaître que c'était un animal furieux et très puissant. Xury prétendit que c'était un lion, et cela pouvait être en effet. Le pauvre garçon me criait de lever l'ancre et de nous sauver. « Non, dis-je, Xury, nous allongerons seulement notre câble, afin de gagner le large, et il ne pourra nous suivre. » J'avais à peine prononcé ces

paroles, que je vis l'animal à deux longueurs de rame ; ce qui me surprit un peu. J'entrai sur-le-champ dans la cabine, je pris un fusil, et je tirai sur la bête, qui se retourna à l'instant et regagna le bord.

Mais il est impossible de décrire le bruit effroyable qui s'éleva tant sur la rive que plus haut dans la campagne, lorsque je tirai un coup



de fusil, chose que j'avais toutes raisons de croire nouvelle pour ces animaux. Cela me prouva qu'il n'y avait point de sûreté pour nous à débarquer de nuit sur cette côte, et il était douteux que nous pussions nous y aventurer même le jour ; car nous avions autant de dangers à craindre des sauvages que des lions et des tigres ; du moins nous avions également peur des uns et des autres.

Quoi qu'il dût arriver, néanmoins, il fallait descendre à terre pour avoir de l'eau, puisqu'il ne nous en restait pas une pinte ; la question était de savoir où la chercher. Xury me dit que, si je voulais qu'il descendît à terre avec une des jarres, il trouverait de l'eau fraîche s'il y en avait, et m'en rapporterait. Je lui demandai pourquoi il voulait aller à terre, au lieu de m'y laisser aller et de rester dans le bateau, et sa réponse affectueuse me le fit aimer chèrement pour toujours. « Si les hommes sauvages viennent, dit-il, eux manger moi, et vous partir. — Eh bien, Xury, dis-je, nous irons tous les deux, et si les sauvages viennent, nous les tuerons, et ils ne mangeront ni vous ni

moi. » Je donnai à Xury un morceau de biscuit et un demi-verre de ces liqueurs du patron desquelles j'ai déjà parlé ; nous approchâmes de la côte, et, trouvant un endroit favorable, nous gagnâmes la terre en marchant dans l'eau, chargés de nos armes et d'une jarre.

Je ne voulais pas m'éloigner du bateau, parce que je craignais les sauvages qui pouvaient descendre la rivière dans des canots. Cependant mon petit compagnon aperçut un terrain bas, à une certaine distance; il s'élança de ce côté; mais presque aussitôt il revint en courant. Je le crus poursuivi par quelque sauvage ou quelque bête, et je volai à



son secours ; lorsque je fus près de lui, je vis qu'il portait suspendu à son dos un animal qu'il avait tué. C'était une sorte de lièvre différent des nôtres seulement par la couleur du poil et la longueur des pattes. C'était pour nous une bonne aventure ; car ce gibier nous fournit un repas excellent. Mais Xury se réjouissait surtout d'avoir trouvé de l'eau fraîche et point d'hommes sauvages. Peu après nous découvrîmes que nous n'avions pas besoin de prendre tant de peine pour avoir de l'eau fraîche ; car nous trouvâmes l'eau douce à la marée basse, en avançant dans la baie. Nous remplîmes nos jarres, nous

fîmes un bon repas avec le lièvre, et nous nous disposâmes à repartir.

Comme j'avais déjà fait un voyage sur ces côtes, je savais que les Canaries et les îles du Cap-Vert ne devaient pas en être fort éloignées. Mais je n'avais aucun instrument pour reconnaître à quelle latitude nous étions ; d'ailleurs, ne sachant pas ou ne me rappelant pas celle de ces îles, j'ignorais dans quelle direction il fallait les chercher : si je l'avais su, j'aurais pu facilement gagner une d'elles. Tout mon espoir était de longer la côte jusqu'aux parties fréquentées par les marchands anglais, et d'être recueilli par un de leurs bâtiments.

D'après les calculs que je pouvais faire, la terre que j'avais en vue devait être le pays qui sépare l'empire de Maroc de la Nigritie, et qui se compose de vastes déserts hantés seulement par des bêtes sauvages, les nègres les ayant abandonnés en se retirant vers le S. pour fuir les Maures, et ceux-ci ayant dédaigné cette contrée stérile et n'y venant que pour de grandes chasses, réunis au nombre de deux à trois mille hommes. Les tigres, les lions, les léopards ont pullulé d'une manière prodigieuse dans ces parages ; et, en effet, en longeant la côte pendant l'espace d'environ cent milles, nous ne vîmes le jour qu'une solitude complète, et nous n'entendîmes la nuit que les hurlements des animaux féroces.

Une fois ou deux je crus distinguer le pic de Ténériffe, et j'étais tenté de gouverner de ce côté-là, dans l'espoir de l'atteindre ; mais les vents contraires me forcèrent, à deux reprises, de me rapprocher des côtes : de plus, la mer devint trop houleuse pour ma petite barque; je persistai donc à suivre mon premier plan.

Plusieurs fois je fus obligé de descendre à terre pour avoir de l'eau. Un jour nous jetâmes l'ancre, dans ce dessein, sous une petite langue de terre assez élevée. C'était de grand matin, la marée commençait à monter, et nous voulions attendre, afin de pouvoir aller plus avant. Xury, dont les yeux étaient plus perçants que les miens, m'appela tout doucement, et, me montrant un horrible monstre endormi sous le petit monticule abrité par une saillie de rocher, il me dit : « Maître, éloignons-nous. » Je regardai dans la direction indiquée par l'enfant, et je vis l'animal endormi sur le penchant de la petite colline ; c'était un lion énorme. « Xury, dis-je, allez à terre tuer ce lion. » Xury parut saisi de frayeur et répondit : « Moi, tuer lui ! oh non ! lui manger moi d'une seule bouche. » Il voulait dire d'une seule bouchée.

Je ne dis pas un mot de plus au jeune garçon ; mais je lui fis signe de rester tranquille. Je pris notre plus gros fusil, qui avait une bonne charge de poudre et deux balles ; je le posai à terre, ensuite je chargeai de deux balles mon second fusil, et je mis dans le troisième, car nous en avions trois, cinq balles de plus petit calibre. J'ajustai mon

premier coup de mon mieux, pour atteindre le lion à la tête ; mais il était couché à plat, les pattes de devant posées au-dessus de son museau, en sorte que les balles frappèrent une de ses pattes et la brisèrent à la hauteur du genou. D'abord il se leva en grondant, puis, sentant sa patte cassée, il retomba, et, se relevant bientôt sur trois pieds, il poussa un affreux rugissement. Un peu surpris de ne l'avoir point blessé à la tête, je pris un autre fusil, et, comme il se disposait à s'éloigner, je l'ajustai encore et l'atteignis à la tête ; enfin j'eus le plaisir de le voir tomber sans beaucoup de cris, et se débattre dans les convulsions de la mort. Xury reprit alors un peu de courage et me pria de le laisser aller à terre. « Va, » lui dis-je ; et il sauta dans l'eau, tenant un petit fusil d'une main et nageant de l'autre. Quand il fut près de la bête, il lui mit dans l'oreille le bout du canon et l'acheva.

C'était une glorieuse chasse ; mais ce n'était pas de la nourriture, et je regrettais fort les trois charges de munitions employées pour tuer un animal qui ne nous était bon à rien. Toutefois Xury voulut avoir quelque chose de lui ; il vint à bord et me demanda de lui confier la hache. « Pourquoi faire, Xury? lui dis-je. — Moi couper sa tête », répondit-il. Mais il ne put couper cette tête et se contenta d'une patte, qu'il me rapporta : elle était réellement d'une proportion monstrueuse.

Cependant je pensai que la peau nous serait peut-être utile de façon ou d'autre, et je résolus de l'avoir si je pouvais. A cet effet, nous commençames à dépouiller l'animal ; mais Xury s'entendait beaucoup mieux à ce travail que moi, qui ne savais comment m'y prendre. Cette besogne nous occupa la journée entière ; nous eûmes enfin la peau de notre lion, nous l'étendîmes sur le toit de la cabine, où le soleil la sécha en deux jours; ensuite elle me servit de lit.

Après cette halte nous courûmes au S. pendant dix à douze jours, épargnant nos vivres, qui baissaient beaucoup, et descendant souvent à terre pour avoir de l'eau. Mon dessein était de gagner la rivière Gambie ou le Sénégal, c'est-à-dire la hauteur du cap Vert, parce que j'espérais rencontrer en ces parages des vaisseaux européens. Si mon espérance se trouvait déçue, mon unique ressource était d'essayer d'atteindre les îles ou bien de prendre terre dans le pays des Nègres, au risque d'être massacré. Je savais que les bâtiments frétés des ports d'Europe pour la côte de Guinée, le Brésil et les Indes, doublent le cap Vert ou les îles ; bref, je mettais toute ma fortune sur cette double chance, d'être vu par quelque vaisseau ou de périr.

Je suivis donc ce plan pendant dix jours, et je m'aperçus alors que le pays dont nous longions les rives devenait habité. En deux ou trois endroits, des hommes vinrent sur le bord de la mer pour nous regarder.



... Et se relevant bientôt sur trois pieds, il poussa un affreux rugissement (P. 26.)



Nous pûmes distinguer qu'ils étaient noirs et entièrement nus. Une fois je fus tenté de débarquer et de les aborder ; mais mon fidèle et prudent conseiller Xury me dit que nous ferions mieux de ne pas aller à terre. Cependant je me rapprochai du rivage afin de pouvoir communiquer avec ces gens, qui nous suivirent assez longtemps en courant le long de la côte.

J'observai qu'ils étaient sans armes, excepté un seul homme, qui portait un long bâton mince ; Xury m'assura que c'était une lance que ces Nègres jettent en visant très juste à de grandes distances. Je me tins, en conséquence, à un éloignement raisonnable des Noirs ; mais je leur parlai par signes, m'efforçant surtout de leur faire entendre que nous désirions avoir quelque chose à manger. Ils me firent signe d'arrêter mon bateau et qu'ils iraient chercher ce que je demandais. Alors je calai et me rapprochai du rivage. Deux de ces hommes s'éloignèrent en courant, et une demi-heure après ils revinrent, apportant deux morceaux de viande sèche et du grain probablement produit dans le pays. Nous ne connaissions ni cette viande ni ce grain; néanmoins nous les aurions acceptés volontiers si nous avions su comment les avoir sans nous aventurer au milieu des Nègres; ceux-ci paraissaient aussi effrayés que nous ; mais enfin ils trouvèrent moyen de concilier la sûreté de tous. Ils déposèrent les provisions sur le rivage, puis ils s'en allèrent très loin, et attendirent que nous les eussions prises ; alors ils revinrent au bord de la mer.

Nous leur fîmes des signes de remercîment, n'ayant aucune autre récompense à leur offrir ; mais au même instant il se présenta une occasion de leur rendre un service signalé. Deux énormes bêtes, l'une poursuivant l'autre, descendirent des montagnes vers la mer. Nous ne pouvions deviner quel mouvement provoquait cette course furieuse, ni si l'apparition de ces animaux était ordinaire ou étrange. Je crois plutôt cependant que le cas était rare : d'abord parce que les animaux féroces ne sortent pas en général avant la nuit ; ensuite, parce que les Noirs furent excessivement effrayés, surtout les femmes. L'homme qui portait une lance ne chercha point à s'enfuir, mais tout le reste se sauva ; et cependant les deux bêtes continuèrent à courir du côté de la mer sans songer à attaquer les Nègres, et se plongèrent dans l'eau, comme si elles fussent venues là pour prendre le plaisir du bain.

Enfin l'une d'elles se rapprocha de notre barque. Je m'y attendais, et m'étais préparé à la recevoir, en chargeant promptement mon fusil et en ordonnant à Xury de charger les deux autres. Aussitôt que l'animal fut à ma portée, je fis feu et je le touchai droit à la tête. Il tomba dans l'eau, reparut un moment après, plongea et remonta plusieurs fois, paraissant lutter contre la mort. En effet, le sang qui

coulait de sa blessure, joint à la suffocation, le fit mourir avant d'avoir pu gagner le bord.

Il est impossible d'exprimer l'étonnement de ces pauvres Nègres au bruit et à la lueur de mon coup de fusil. Plusieurs faillirent mourir de peur et tombèrent évanouis. Mais quand ils virent l'animal tué et enfoncé dans l'eau, et que je les invitai, par signes, à revenir sur le rivage, ils reprirent courage et cherchèrent le corps. Le sang qui teignait l'eau me fit découvrir la place où il était ; je l'entourai d'une corde et la jetai ensuite aux Nègres, qui le traînèrent sur la grève. C'était un léopard remarquablement tacheté et d'une rare beauté. Les Noirs levaient les mains au ciel en admiration de mon exploit.

L'autre animal, effrayé par la flamme et la détonation du fusil, gagna la terre à la nage et courut droit aux montagnes d'où ils étaient



venus tous les deux. Je ne le vis pas d'assez près pour reconnaître son espèce. Je voyais clairement que les Nègres désiraient manger la chair du léopard, et j'étais très disposé à leur en faire présent. Quand je leur fis signe de le prendre, ils semblèrent extrêmement reconnaissants et se mirent sur-le-champ à le dépecer. Ils enlevèrent la peau avec un morceau de bois aigu, aussi promptement, plus

promptement même que nous ne l'aurions pu faire avec nos couteaux ; ensuite ils me présentèrent quelques parties de la chair, que je refusai, en leur exprimant le désir de leur laisser le tout. Je demandai seulement la peau, et ils me la donnèrent en y joignant un supplément de provisions, que je pris sans trop savoir si je pourrais en faire usage. Alors je leur demandai, toujours par signes, de nous procurer de l'eau, et, pour cela, je leur tendis une de nos jarres en la tenant renversée, afin de montrer qu'elle était vide et que nous avions besoin de la remplir.

A l'instant, ils appelèrent quelques-uns des leurs qui n'étaient pas venus sur la rive, et, peu de temps après, deux femmes arrivèrent apportant un grand vase de terre probablement cuite au soleil; il fut déposé sur la plage, de même que l'avaient été les aliments, et j'envoyai Xury remplir nos trois jarres de l'eau contenue dans le vase. Les femmes étaient aussi complètement nues que les hommes.

Je me trouvai donc pourvu de racines et d'une sorte de blé, et d'eau potable. Alors je pris congé de mes amis les Nègres, et je suivis encore la même direction pendant environ dix jours, sans essayer d'aborder la côte. Je vis enfin la terre avancer dans la mer, à quatre ou cinq lieues en face de moi. La mer était calme ; je pris un long détour, afin de doubler cette pointe, et, en naviguant à deux lieues de terre, je pus distinguer l'autre rive du cap, et j'en conclus, je pense avec raison, que c'était le cap Vert, et les îles que j'apercevais au loin celles auxquelles ce cap donne son nom. Toutefois je ne savais si je devais tenter de les atteindre ; car je pouvais être surpris par une rafale avant d'avoir pu gagner la moins éloignée.

Dans cette perplexité, je rentrai dans la cabine, où je m'assis tout pensif, laissant le gouvernail à Xury, quand tout à coup il me cria : « Maître, un vaisseau, une voile ! » Et le pauvre garçon mourait de peur, imaginant que ce vaisseau appartenait à notre patron et qu'il était envoyé après nous. Mais je savais trop bien que nous étions hors de sa portée, et, sortant de la cabine, non seulement je distinguai le navire, mais encore je pus le reconnaître pour un bâtiment portugais. Je le crus d'abord destiné à la traite des Nègres sur la côte de Guinée ; cependant, lorsque j'observai son cours, je vis qu'il avait un autre but et que probablement il n'approcherait pas davantage de la terre. Je me déterminai donc à m'avancer au large, le plus possible, pour tâcher de me faire remarquer par ce navire. Je vis bientôt que, même en déployant toutes mes voiles, je ne pourrais me trouver sur sa ligne et qu'il passerait sans apercevoir mes signaux; mais j'étais réduit à la dernière extrémité : il fallait encore tenter cette chance ; je fis les plus grands efforts, et je commençais à désespérer de leur

succès, quand les gens du vaisseau m'aperçurent, à ce qu'il paraît, avec leurs lunettes. Ils pensèrent que nous appartenions à un vaisseau européen qui s'était perdu, et aussitôt ils diminuèrent de voiles pour nous laisser arriver. Encouragé par cette vue, je me servis du pavillon de mon maître, que j'avais à bord, pour faire un signal de détresse; puis je tirai un coup de fusil. Les deux signaux, le pavillon et la fumée du coup de fusil furent aperçus ; mais la détonation du dernier ne fut pas entendue. Le navire s'arrêta pour m'attendre, et je le rejoignis au bout de trois heures.

On me demanda qui j'étais, en portugais, en espagnol et en français ; mais je n'entendais aucune de ces langues ; enfin un tailleur écossais qui se trouvait à bord me parla anglais, et je lui répondis que je m'étais échappé de l'esclavage des Maures de Salé. Alors je fus invité à monter sur le bâtiment, où l'on m'accueillit avec bonté, moi et mon bagage.

Ce fut pour moi une joie inexprimable de me voir délivré d'une situation qui me semblait la plus malheureuse du monde et presque sans espoir. Pour montrer ma reconnaissance au capitaine, je voulais lui donner tout ce que je possédais ; mais il me répondit avec beaucoup de générosité qu'il ne voulait rien accepter et qu'il me rendrait tout ce qui m'appartenait en arrivant au Brésil. « Je vous ai secouru, disait-il, comme je voudrais que l'on me secourût en pareil cas ; de plus, si je vous menais au Brésil en vous privant de tout ce que vous avez, vous péririez de misère en ce pays, si éloigné du vôtre, et je compromettrais ainsi votre vie après l'avoir sauvée. Non, non, *senhor Inglese* (monsieur l'Anglais), je vous conduirai jusqu'à ma destination par pure charité, et les choses que vous m'offrez serviront à votre subsistance au Brésil et aux frais de votre retour. » S'il se montra plein d'humanité en me parlant ainsi, l'exécution littérale de ses promesses me prouva également sa parfaite loyauté. Il défendit à ses matelots de toucher à mes effets ; il les prit sous sa protection et en fit un inventaire exact, pour me les rendre à notre débarquement, n'oubliant pas même les jarres de terre.

Il me proposa d'acheter mon bateau, qui était très bon, et me demanda combien je voulais en avoir. Je répondis qu'il avait agi envers moi avec trop de bonté sous tous les rapports, pour que je lui demandasse aucune rétribution pour mon bateau, et qu'il était à son service. Il refusa, et dit qu'il me donnerait un billet de quatre-vingts pièces de huit, payable au Brésil, et qu'une fois là, si je trouvais à me défaire du bateau à de meilleures conditions, il me le remettrait. Il m'offrit en outre soixante pièces pour mon petit Maure. Je me sentis une grande répugnance à prendre cet argent ; non que je fusse fâ-

ché de donner Xury au capitaine ; mais j'avais du regret de vendre la liberté de ce pauvre garçon, qui m'avait aidé avec tant de zèle à recouvrer la mienne. Le capitaine, auquel j'avouai mes scrupules, les approuva, et me proposa un arrangement qui pouvait tout aplanir ; c'était de s'engager par écrit à rendre la liberté à Xury au bout de dix ans, s'il se faisait chrétien. Xury parut satisfait de cette convention, et je le remis entre les mains de son nouveau maître.

Après une heureuse traversée de vingt-neuf jours, nous arrivâmes dans la baie de Tous-les-Saints, et c'est ainsi que je fus délivré de la plus malheureuse des conditions humaines. Maintenant il me fallait songer à mon avenir. Je ne puis louer trop hautement la conduite du capitaine envers moi. Il ne demanda rien pour mon passage ; il me donna vingt ducats de la peau du léopard, et quarante de celle du lion ; le reste de mes effets me fut rendu, et il acheta tout ce que je



voulus vendre, par exemple, les liqueurs, deux fusils et le reste du bloc de cire ; enfin ma cargaison me produisit environ deux cent vingts pièces, et je débarquai au Brésil, muni de ce capital.

Peu de jours après, le capitaine me logea dans la maison d'un homme aussi bon et aussi honnête que lui ; cet homme exploitait un *engenho*, c'est-à-dire une plantation et une usine à sucre. Je demeurai chez lui quelque temps, et cela me donna l'occasion de m'instruire

des procédés employés à la culture et à la fabrication du sucre. Je remarquai aussi la douce vie que menaient les planteurs, et les fortunes rapides qu'ils faisaient, et cela me donna l'envie de solliciter une licence et de devenir planteur en ce pays. J'avisai aux moyens de faire venir mon argent de Londres ; j'obtins une sorte de lettre de naturalisation, j'achetai la quantité de terre que je pouvais payer, et je formai le plan d'un établissement proportionné au capital que je me proposais de tirer d'Angleterre.

J'avais un voisin né à Lisbonne, de parents anglais, qui se nommait Wells et se trouvait en des circonstances analogues aux miennes. Je l'appelle voisin, parce que sa plantation était contiguë à la mienne, et que nous vivions très cordialement ensemble. Mes fonds, comme les siens, étaient peu considérables, et nos efforts, pendant deux ans, tendirent à gagner de quoi vivre, non à faire fortune. Cependant nous commençâmes à nous agrandir et à mettre nos possessions en bon ordre ; et, dans la troisième année, nous plantâmes un peu de tabac et disposâmes chacun un grand terrain pour y planter des cannes l'année suivante. Mais nous manquions de bras pour nous aider, et je sentis alors plus que jamais combien j'avais eu tort de me séparer de mon petit Maure.

Mais, hélas ! une faute semblable n'était pas chose étonnante pour moi, qui ne sus jamais bien faire. Le passé était sans remède ; il fallait aller en avant. Je m'étais adonné à une occupation totalement contraire à mon humeur, au genre de vie qui faisait mes délices, et pour lequel j'avais quitté la maison de mon père et rejeté ses bons avis ; je visais maintenant à cet état mitoyen ou à ce degré le plus élevé de la dernière classe que mon père m'avait jadis recommandé, et je me disais souvent : Si je réussis enfin à me placer dans cette situation, je n'aurai fait que ce qui m'aurait sans doute été plus facile en restant dans mon pays. Je me serais ainsi épargné tous les maux que j'ai soufferts et ceux que je souffrirai encore loin de mes parents, de mes amis, parmi des étrangers et des sauvages, en des contrées où l'on n'entend jamais parler de ces parties du monde où il existe des êtres qui me connaissent et peuvent prendre intérêt à mon sort.

En considérant ma position, je me livrais donc aux regrets les plus amers. Je n'avais personne avec qui je pusse causer, excepté de temps en temps ce voisin dont j'ai parlé. Il me fallait faire par mes mains tout ce qui m'était nécessaire, et je comparais mon état à celui d'un homme jeté dans une île déserte. Combien j'étais injuste en cela ! et combien ce qui m'arriva par la suite fut un châtiment mérité ! Les hommes devraient toujours craindre, alors qu'ils comparent leur situation à d'autres réellement plus fâcheuses, que le Ciel ne les oblige

à échanger l'une pour les autres, et ne leur prouve par expérience la folie de leurs plaintes précédentes. Ce fut un acte de justice de la Providence qui me relégua dans cette île déserte, à laquelle j'assimilais mon habitation au Brésil, où je serais devenu riche et heureux en continuant mes travaux.

J'avais déjà pris quelques mesures pour mon établissement, quand mon bon ami le capitaine se disposa à repartir, après avoir attendu près de trois mois un chargement. Je lui parlai du petit pécule que j'avais laissé à Londres, et il me donna ce bienveillant et sincère conseil : « *Senhor Inglese* (il me nommait toujours ainsi), donnez-moi votre procuration en bonne forme, joignez-y une lettre pour le dépositaire de vos fonds à Londres, dans laquelle vous lui direz de les faire passer à Lisbonne, à l'adresse que je vous indiquerai, après les avoir convertis en marchandises de débit en ce pays-ci. Je vous les rapporterai, s'il plaît à Dieu, à mon retour : cependant, comme les affaires humaines sont sujettes à mille désastres, à mille changements, ne donnez vos ordres que pour cent livres sterling, ce qui fait la moitié de votre capital ; hasardez seulement cette moitié, du moins l'autre vous restera. »

Je suivis cet excellent conseil, donné avec tant de franchise et d'amitié que je ne pouvais douter que ce ne fût le meilleur parti à prendre. J'écrivis la lettre pour la dame aux mains de laquelle j'avais laissé mon argent, et je fis dresser la procuration pour le Portugais. Je contai à cette veuve du capitaine anglais toutes mes aventures, mon esclavage, ma fuite, ma rencontre avec le capitaine portugais, la noble conduite de ce dernier envers moi, et ma situation actuelle ; j'ajoutai à ce récit les instructions nécessaires pour l'envoi de mes fonds. En arrivant à Lisbonne, mon obligeant ami trouva moyen de faire passer, par des négociants anglais établis dans cette ville, ma dépêche et tous les détails de mon histoire à un négociant de Londres, qui transmit le tout à la veuve. Celle-ci non seulement remit l'argent demandé, mais y joignit de plus un beau présent pour le capitaine, en récompense de son humanité.

Le négociant de Londres acheta, pour la valeur de mes cent livres, des marchandises indiquées par le capitaine et les envoya directement à Lisbonne ; de là, le bon Portugais me les rapporta au Brésil, en y ajoutant (de son chef, car j'étais trop novice dans mon métier pour songer à ce qui m'était nécessaire) toutes sortes d'instruments qui me furent très utiles pour ma plantation.

Quand cette cargaison m'arriva, je crus ma fortune faite. Ce fut réellement une agréable surprise. Mon excellent intendant le capitaine avait employé les cinq livres sterling dont mon amie lui avait fait

présent à m'acheter un serviteur qu'il avait engagé pour six ans ; et il ne voulut accepter de moi qu'un peu de tabac, parce que c'était un produit de ma terre. Ce ne fut pas tout. Mes marchandises étant des objets de manufacture anglaise, telles que draps, étoffes de coton et autres articles de grande valeur au Brésil, je les vendis très avanta-



geusement, et j'en tirai presque quatre fois le montant du premier achat. Ainsi les progrès de ma culture laissèrent loin de moi mon pauvre voisin. Ma première opération fut de faire l'emplète d'un Nègre et de louer un domestique européen, outre celui que le capitaine m'avait amené de Lisbonne.

Mais l'excès de la prospérité est souvent le chemin qui nous conduit à l'infortune. Il en fut ainsi pour moi. J'obtins de grands succès l'année suivante : je récoltai cinquante rouleaux de tabac, sans compter ce qui me servit à échanger avec mes voisins les choses nécessaires à la vie. Ces cinquante rouleaux, pesant chacun cent livres, furent préparés et emmagasinés en attendant le départ de la flotte pour Lisbonne. Cependant, à mesure que mes affaires s'étendaient, ma tête se remplissait de ces projets qui ruinent si fréquemment les gens les plus habiles. Certes je pouvais, en restant dans la sphère où je me trouvais, arriver à tous les avantages pour lesquels mon père m'avait si sérieusement conseillé une vie tranquille et retirée, avantages qui,

selon un raisonnement juste et sensé, se rencontrent presque toujours dans un état mitoyen. Mais un autre sort m'attendait : je devais encore être l'instrument de mon malheur ; je devais sentir tout à loisir, pendant ma future détresse, que mes infortunes étaient venues de mon obstination à suivre une humeur folle et vagabonde, en abandonnant la plus claire perspective d'avancement, la carrière dans laquelle la Providence m'offrait les chances les plus heureuses par l'accomplissement de mes devoirs.

De même que j'avais déjà échappé à l'autorité de mes parents, je ne fus pas content que je n'eusse abandonné les espérances de richesses que me donnait ma plantation, pour me livrer à un désir immodéré d'élévation rapide. Ainsi je me précipitai une seconde fois dans la plus profonde misère où jamais homme soit tombé, et au delà de laquelle la force humaine ne pourrait résister.

Pour décrire dans l'ordre convenable les particularités de cette période de mon histoire, je dois dire d'abord que j'étais établi depuis quatre ans au Brésil et que mes affaires commençaient à prospérer. Non seulement j'avais appris la langue du pays, mais en outre je m'étais fait des connaissances et des amis parmi les planteurs et les marchands de San-Salvador, le port le plus voisin de ma plantation. Dans mes entretiens avec eux, j'avais souvent parlé de mes voyages à la côte de Guinée, de la manière de commercer avec les Nègres en ces parages, et de la facilité avec laquelle, pour des bagatelles comme des colliers de verre, des couteaux, des ciseaux, des haches, des morceaux de miroir et autres choses semblables, on peut y acheter de la poudre d'or, des grains de Guinée, des dents d'éléphant et mille autres objets, et de plus un grand nombre de Nègres pour le service.

Ils écoutaient mes discours sur ces sujets avec beaucoup d'intérêt, surtout la partie relative au commerce des Nègres, alors peu suivi dans les domaines de l'Espagne et du Portugal, parce qu'il fallait obtenir des privilèges pour s'y livrer ; ce qui empêchait la masse du public d'y prendre part, et rendait les Nègres très rares et très chers.

Un jour, me trouvant avec ces négociants et ces planteurs, la conversation sur les matières susdites fut suivie très chaudement, et le lendemain matin trois d'entre eux vinrent chez moi et me dirent qu'ils avaient mûrement réfléchi à ce que je leur avais conté la veille, et qu'ils allaient me faire une proposition, en me priant toutefois de la tenir secrète. Ils avaient le projet de fréter un navire pour la côte de Guinée. Tous les trois avaient des plantations ainsi que moi, et leurs progrès étaient matériellement arrêtés par le manque de bras. Ils n'avaient pas l'intention de faire le commerce des Nègres, puis-

qu'ils n'auraient pu les vendre publiquement ; ils voulaient faire un seul voyage en Afrique, ramener des esclaves, les débarquer furtivement et les distribuer par égales portions sur leurs plantations respectives. Il s'agissait pour eux de savoir si je consentais à être leur subrécargue sur le bâtiment et à conduire la traite en Guinée ; ils m'offraient en récompense une part égale des Nègres, sans avoir avancé aucun argent.



C'était une proposition séduisante, il faut l'avouer, pour un homme qui n'aurait pas eu à surveiller un établissement et une plantation en bon chemin de s'agrandir et d'une valeur déjà très importante. Pour moi, j'étais en passe de me voir, au bout de trois à quatre ans, et sans aucun effort, à la tête d'une exploitation qui vaudrait au moins trois à quatre mille guinées, d'après l'extension naturelle qu'elle devait prendre et en l'augmentant de plus de cent guinées que j'avais laissées à Londres. Un voyage semblable était donc, dans ma position, de la plus haute imprudence.

Mais j'étais né pour me détruire moi-même, et je ne fus pas plus maître de résister à cette offre que je ne l'avais été de réprimer mes désirs insensés, quand mon père me donna de si bons avis, en pure perte. En un mot, je répondis que j'étais prêt à partir, pourvu que

mes commettants prissent l'engagement de surveiller ma plantation en mon absence, et de la remettre à ceux que je désignerais si je venais à périr. Ils s'engagèrent par des actes en bonne forme à remplir mes intentions. Je fis un testament par lequel je disposais, en cas de mort, de ma plantation et de mes effets, instituant mon légataire universel le capitaine portugais qui m'avait sauvé la vie, à la charge, en acceptant pour lui-même la moitié du produit de mes biens, de faire passer l'autre moitié en Angleterre. Bref, je pris les mesures les plus sages pour la conservation de ce que je possédais, et si j'avais employé la moitié de ces calculs à mieux juger l'entreprise dans laquelle j'entrais, je n'aurais pas abandonné des affaires en si bon train pour m'aventurer dans un voyage soumis aux hasards communs de la mer, sans compter les inconvénients qu'il entraînait pour ma position particulière.

J'étais emporté par la fougue de mon imagination et sourd à la voix de la prudence. Le navire fut préparé, la cargaison fournie, et tous les arrangements conclus à l'amiable entre les associés. Ainsi je m'embarquai encore dans une mauvaise heure, le 1er septembre 1659, anniversaire du jour où, huit ans auparavant, j'avais quitté mes parents et m'étais embarqué à Hull, bravant l'autorité paternelle et me faisant l'artisan de mon malheur. Notre bâtiment était d'environ 120 tonneaux ; il portait six canons et quatorze hommes, y compris le capitaine, son mousse et moi. Nous n'étions pas pesamment chargés, nos marchandises se composant d'objets propres à faire des échanges avec les Nègres, tels que des perles de verre, des coquilles, de petits miroirs, et toutes sortes d'ustensiles communs.

Le même jour où je me rendis à bord, nous mîmes à la voile, en gouvernant au N. le long de la côte, dans l'intention de nous avancer vers celle d'Afrique, lorsque nous serions à 12 degrés de latitude N., ce qui était, à ce qu'il semble, la direction que l'on devait prendre dans cette saison. Nous eûmes un très beau temps, bien qu'il fût excessivement chaud, tant que nous longeâmes la côte à la hauteur du cap Saint-Augustin, où nous perdîmes de vue la terre. Nous doublâmes ce cap, comme si nous voulions gagner l'île de Fernando de Noronha ; mais nous la laissâmes à l'E. et continuâmes notre route au N.-E.-quart-N. Après douze jours de navigation, nous passâmes la ligne, étant alors, selon nos dernières observations, à 7 degrés 22 minutes de latitude N. Là, nous fûmes accueillis par un violent ouragan, qui nous désorienta complètement. D'abord il souffla du S.-E., puis il tourna au N.-O., et, se fixant ensuite au N.-E., il devint d'une telle puissance que, pendant douze jours de suite, nous fûmes

forcés de dériver au gré de cette tempête furieuse. Je n'ai pas besoin de dire que je m'attendais à être englouti à tous moments tant que l'orage continua ; et pas un de nous, en effet, n'espérait échapper à la mort. Outre les terreurs mortelles que nous faisait éprouver l'ouragan, nous avions à regretter trois des nôtres : un de nos hommes mourut de la fièvre chaude ; deux autres, dont le mousse, furent emportés par une lame d'eau. Vers le douzième jour, le temps devint un peu moins rude ; le patron s'orienta de son mieux, et trouva que nous étions à environ 11 degrés de latitude N., mais à 22 degrés de longitude à l'O. du cap Saint-Augustin. Nous aurions été ainsi jetés sur la côte de la Guyane, ou partie septentrionale du Brésil, au delà de la rivière des Amazones et non loin de l'Orénoque, vulgairement la Grande-Rivière. Le capitaine me consulta sur la route qu'il fallait prendre avec un navire presque hors de service et faisant eau sur plusieurs points : son avis, à lui, était de retourner droit à la côte d'où nous étions partis.

Je fus positivement d'un avis contraire. Alors nous jetâmes les yeux sur une carte marine de l'Amérique, et nous vîmes que nous ne pouvions espérer d'atteindre une terre habitée, où nous serions secourus, avant d'être dans la mer des Caraïbes. Nous nous dirigeâmes donc vers les Barbades, ce qui nous était facile, en nous tenant assez au large pour éviter d'entrer dans le golfe du Mexique. Quinze jours de navigation pouvaient nous suffire pour arriver aux îles Caraïbes, et, de toute manière, il nous était impossible de faire notre voyage sur la côte d'Afrique, sans avoir reçu quelques secours et pour notre bâtiment et pour nous-mêmes.

Dans cette vue, changeant de cours, nous avançâmes au N.-O.-quart-O., pour gagner une de nos îles, où j'espérais trouver des secours ; mais le sort voulait nous conduire ailleurs ; et lorsque nous fûmes à 14 degrés 15 minutes de latitude, un second orage nous emporta vers l'O. avec autant d'impétuosité que le premier et nous jeta hors de toutes les voies fréquentées par les peuples civilisés. Sûrs que si nous échappions aux dangers de la mer, ce serait pour être dévorés par des sauvages, nous dîmes adieu à notre pays, que nous ne devions jamais revoir. Au milieu de cette détresse, le vent continuant de souffler avec violence, un de nos matelots cria tout à coup, à la pointe du jour : « Terre ! terre ! » A peine étions-nous tous sortis de la cabine, avec l'espoir de reconnaître dans quelle partie du monde nous nous trouvions, que le navire donna contre un banc de sable, et son mouvement étant ainsi arrêté, les vagues l'assaillirent d'une si terrible manière, que nous nous crûmes au moment de périr, et que chacun se réfugia dans ses quartiers pour se mettre à l'abri

des lames. Ceux qui n'ont pas été en de pareilles situations ne peuvent se figurer la consternation profonde dans laquelle nous étions plongés. Nous ne savions sur quelle terre nous étions jetés : si c'était une île, ou une partie de continent, un lieu habité ou désert. La furie du vent était encore très grande, bien qu'elle eût un instant paru diminuer ; mais le navire ne pouvait tenir plus de quelques minutes sans se briser, à moins que le vent, par une sorte de miracle, ne changeât subitement. Enfin nous étions tous assis, nous regardant les uns les autres, attendant la mort et nous préparant à notre passage dans l'autre monde ; car il n'y avait plus rien ou presque rien à faire pour nous en celui-ci. Une seule chose nous donnait une ombre d'espoir : le bâtiment était encore entier, et le patron observa que le vent commençait à tomber.

Mais, bien qu'il s'apaisât en effet, le navire était engravé trop profondément pour qu'on pût espérer de le remettre à flot. Notre position était affreuse, et il ne nous restait plus qu'à sauver notre vie comme nous pourrions. Avant la tempête, nous avions un bateau sous notre poupe ; mais d'abord il s'était brisé contre le gouvernail ; ensuite, ses amarres s'étant rompues, il avait été emporté par les flots. Il nous restait à bord la chaloupe ; mais comment la lancer à la mer? Cependant il n'y avait pas à balancer ; le navire pouvait s'ouvrir à chaque minute, quelques-uns même assuraient que c'était déjà fait.

Dans cette détresse, le patron, aidé par le reste de l'équipage, prit la chaloupe et la lança par-dessus le bord. Nous y entrâmes tous et nous nous abandonnâmes, onze hommes que nous étions, à la grâce de Dieu, sur les flots encore très agités ; car, sans être aussi furieuse qu'elle l'avait été, la mer s'élevait à des hauteurs effrayantes contre le rivage ; on pouvait la nommer, suivant l'expression des Hollandais, *den wild zee*, la mer sauvage.

Notre cas était vraiment déplorable. Avec une mer aussi grosse, nous voyions trop bien que notre bateau ne pouvait tenir longtemps et que nous serions infailliblement noyés. Nous n'avions point de voiles, et nous en aurions eu qu'elles n'auraient pu nous servir. Ainsi nous nous avancions vers la terre, le cœur serré comme des condamnés qui marchent au supplice. Nous savions que le bateau, en approchant du rivage, serait brisé en mille pièces par la force des vagues. Toutefois nous recommandâmes nos âmes à Dieu avec une profonde componction, et, comme le vent nous poussait à la rive, nous hâtâmes notre destruction de nos propres mains en ramant de toutes nos forces en ce sens.

Qu'était ce rivage? était-il élevé ou plat? étaient-ce des rochers ou des sables? Nous l'ignorions absolument. Le seul espoir que nous pou-

vions raisonnablement conserver était d'arriver à une baie, ou à l'embouchure de quelque rivière, et d'y entrer par une chance de bonheur extraordinaire, ou bien de trouver à l'abri de quelque saillie de la côte une mer plus tranquille.



Cependant rien de tout cela ne s'offrait à nos yeux, et, à mesure que nous approchions de la terre, elle nous apparaissait plus terrible, plus dangereuse que la mer.

Après avoir navigué ou plutôt dérivé l'espace d'une lieue, suivant nos calculs, une vague furieuse, haute comme une montagne, vint, en roulant derrière notre barque, nous annoncer le *coup de grâce*. Elle tomba sur nous avec tant de violence, que la chaloupe fut à l'instant renversée. Alors, nous séparant les uns et les autres de cette dernière planche de salut, nous eûmes à peine le temps de nous écrier : « O mon Dieu ! » et nous fûmes tous engloutis.

Je ne saurais décrire les pensées confuses qui se pressaient dans mon esprit quand je tombai dans l'eau. Je suis très bon nageur ; cependant je ne pus me dégager des vagues, pour respirer, que lorsque le flot, m'ayant porté assez avant sur le rivage, diminua de force et de hauteur et me laissa presque à sec, mais à moitié suffoqué. J'eus

assez de présence d'esprit et de vigueur pour me relever et tâcher, me voyant plus près de la côte que je ne le croyais, de l'atteindre avant qu'une autre vague vînt me reprendre. Mais bientôt je m'aperçus que ce malheur était inévitable. La mer me poursuivait comme un ennemi acharné, et je n'avais aucun moyen de résister à sa furie. Mon unique ressource était de retenir mon haleine et de m'élever, si je le pouvais, au-dessus de l'eau, en me dirigeant vers la rive. Ma plus grande inquiétude était d'être remporté par les vagues aussi loin dans la mer qu'elles m'auraient porté sur la terre.

La première de ces montagnes mouvantes qui vint sur moi m'ensevelit encore sous sa masse de vingt à trente pieds de hauteur. Je me sentis entraîné avec une vitesse et une force prodigieuses à une grande distance sur le rivage. Je repris ma respiration et m'efforçai d'avancer davantage en nageant. J'étais près d'étouffer, quand je me sentis soulever, et me trouvai, à mon grand et soudain soulagement, la tête et le buste au-dessus de l'eau. Je restai ainsi à peine deux secondes; mais cela me donna le temps de respirer et de reprendre courage. Je fus de nouveau couvert d'eau assez longtemps, mais non sans que je pusse le supporter ; et quand je m'aperçus que la vague commençait à refluer, je nageai vigoureusement contre elle et je sentis le terrain sous mes pieds. Je me tins immobile un instant pour reprendre haleine ; puis je courus de toutes les forces qui me restaient vers le rivage. Mais je n'étais pas encore délivré de la furie de la mer, qui me poursuivait. Je fus enlevé deux autres fois par les vagues et porté en avant comme précédemment, la rive étant très plate.

La dernière vague qui me saisit faillit me devenir fatale ; car elle me lança contre un rocher avec tant de violence, que je demeurai privé de sentiment et tout à fait hors d'état de m'aider moi-même.

Le coup, ayant porté sur la poitrine et un peu sur le flanc, m'avait coupé la respiration, et si j'avais été frappé une seconde fois, j'aurais péri suffoqué sous les flots. Avant le retour de la vague, je me cramponnai au rocher, et tâchai de retenir mon souffle tant que l'eau fut au-dessus de moi. Les vagues étaient alors un peu moins hautes, parce que j'étais plus près de terre ; j'en laissai passer une, ensuite je tentai de m'avancer plus près de la rive, et j'y réussis à tel point que le flot qui me couvrit ensuite ne put me soulever et m'emporter. Une troisième course me conduisit à terre. Je gravis à ma grande joie les rochers de la côte, et me jetai sur l'herbe tout à fait hors de la portée des vagues.

En me voyant sain et sauf, je levai d'abord les yeux au ciel, et lui rendis grâce de m'avoir délivré du danger dont, une minute aupara-

vant, je n'espérais pas sortir. Il est impossible de peindre fidèlement les extases d'un homme échappé, on peut le dire, au tombeau. En songeant à ces émotions si puissantes, je comprends pourquoi, lorsqu'on envoie le pardon à un condamné près de subir son supplice, il est d'usage de lui amener un chirurgien pour le saigner, afin d'em-



pêcher que la surprise, en arrêtant les battements de son cœur, ne cause sa mort. Une joie soudaine peut suspendre les fonctions vitales, de même qu'une douleur inattendue.

Je marchai au hasard sur le rivage, levant les mains au ciel, et

tout mon être absorbé dans la pensée de ma délivrance. Je faisais des gestes, des mouvements que je ne puis décrire, en songeant à mes compagnons, qui s'étaient tous noyés, tandis que moi seul j'avais été sauvé. En effet, je ne revis jamais ni aucun d'eux, ni d'autres vestiges de leur existence, que trois chapeaux, un bonnet et deux souliers dépareillés qui leur avaient appartenu.

Je regardai du côté du bâtiment échoué que la hauteur des vagues me dérobait en grande partie, et, en le voyant si éloigné, je m'écriai : « Seigneur ! comment ai-je pu arriver à terre? » Après avoir soulagé mon esprit en considérant le côté consolant de ma situation, j'examinai le lieu où j'étais et réfléchis à ce que j'avais à faire. Bientôt ma joie diminua, et je sentis que j'avais été sauvé pour tomber dans un état vraiment horrible. J'étais mouillé et ne pouvais changer d'habits ; je n'avais rien à manger ni à boire pour reprendre des forces, et mon unique perspective était de mourir de faim ou d'être dévoré par les bêtes sauvages. Le pire de mon affaire, à ce qu'il me semblait, était de n'avoir point d'armes soit pour tuer des animaux et me nourrir de leur chair, soit pour me défendre de ceux qui voudraient me tuer et se nourrir de la mienne. Bref, je n'avais sur moi qu'un couteau, une pipe et un peu de tabac dans une boîte ; c'était là toutes mes provisions, et cela me jeta dans un tel désespoir que je courais çà et là comme un fou. La nuit vint, et je me demandai, le cœur bien triste, quel serait mon sort s'il se trouvait des bêtes féroces dans le pays ; car je savais qu'elles cherchent leur proie pendant les ténèbres.

En ce moment, la seule ressource qui me vint à l'esprit fut de grimper dans un arbre touffu, de l'espèce des sapins, mais couvert d'épines, que je vis près de moi. Je résolus d'y passer la nuit, en attendant que la mort, qui me semblait inévitable, vînt me saisir. Je fis quelques pas le long d'un petit ravin pour chercher de l'eau douce, et j'en trouvai, à ma grande joie. Après avoir bu et mis du tabac dans ma poche pour apaiser ma faim, je montai dans l'arbre ; je coupai un bâton pour me défendre en cas d'attaque ; puis je m'arrangeai de mon mieux. L'excès de la fatigue me fit tomber à l'instant dans un sommeil plus doux et plus profond que je ne pouvais l'espérer en ma position. Jamais sommeil ne me fit, je crois, autant de bien.

Quand je m'éveillai, il était grand jour ; le temps était serein, la tempête avait cessé, la mer était devenue tranquille. Ce qui m'étonna beaucoup, ce fut de voir le navire, que la marée montante avait dégagé des sables, arriver presque à la place où les vagues m'avaient jeté la veille contre un rocher. Il se trouvait ainsi seulement à un

mille de la terre, et, comme il était encore sur sa quille, je formai le dessein d'aller à bord et d'y prendre les choses qui m'étaient le plus nécessaires.

En descendant de la chambre que je m'étais faite dans l'arbre, je regardai encore autour de moi, et le premier objet que j'aperçus fut la chaloupe gisant sur la grève, telle que les flots et le vent l'avaient laissée, à environ deux milles à ma droite. J'allai de ce



côté le long du rivage pour arriver jusqu'à elle; mais un petit bras de mer m'arrêta. Je revins donc sur mes pas, étant surtout désireux, pour le présent, d'aller sur le bâtiment, où j'espérais trouver de quoi manger.

Un peu après midi la mer devint très calme, et la marée baissa tellement que je pus arriver à un quart de mille du navire. Quelle ne fut pas ma douleur lorsque je reconnus que, si nous étions restés à bord, nous aurions pu nous sauver tous, et que je n'aurais pas été privé des secours et de la société de mes semblables ! A cette pensée, mes larmes coulèrent en abondance ; mais, comme c'était un faible soulagement, je songeai à gagner le vaisseau, s'il était possible. Je quittai une partie de mes habits, car la chaleur était excessive, et j'entrai dans la mer. Quand je fus près du bâtiment, une difficulté

se présenta ; il était penché, et le côté par lequel je pouvais l'aborder était très élevé. Deux fois j'en fis le tour à la nage pour voir si je trouverais quelque chose qui pût m'aider à grimper le long de ses flancs ; je découvris enfin une petite corde, que je m'étonnai de n'avoir point vue tout d'abord; elle pendait aux chaînes de l'avant, assez bas pour que je pusse la saisir et monter sur le gaillard. De là, je vis que le navire était ouvert et contenait beaucoup d'eau ; qu'il était échoué sur un banc de sable ou plutôt de terre, au-dessus duquel sa poupe était élevée, tandis que sa proue était presque submergée ; le pont était libre et entièrement sec. Je m'en assurai promptement, comme on peut le croire, ma principale affaire étant de voir tout ce qui se trouvait disponible et non avarié. Toutes les provisions de bouche étaient intactes ; et, comme j'étais affamé, je courus à la paneterie ; je remplis mes poches de biscuit, et je le mangeai en continuant ma revue, parce que je n'avais pas de temps à perdre. Je trouvai aussi du rhum dans la grande cabine, j'en bus un coup, et cela vint très à propos pour me donner la force dont j'avais besoin.

Il me manquait un bateau pour emporter les choses qui pouvaient m'être utiles ; mais je ne m'arrêtai point à de vains regrets ; l'extrémité où j'étais réduit excita mon esprit à chercher les moyens de suppléer à ce qu'il m'était impossible d'avoir. Il se trouvait à bord, des vergues, deux mâts de perroquet de réserve et trois grandes barres de bois. Je résolus de faire usage de tout cela ; je lançai à la mer celles de ces pièces que je pus remuer, en les attachant avec des cordes pour les empêcher d'être emportées : cela fait, je descendis le long du flanc du navire, je tirai à moi les pièces de bois, je les liai ensemble en forme de radeau, le plus solidement possible ; ensuite je posai en travers quelques planches, et je crus pouvoir m'aventurer sur ce radeau. Mais, s'il était assez fort pour me porter, je vis bien qu'il était trop léger pour des objets d'un poids un peu considérable. Je me remis donc à l'œuvre, et, avec la scie du charpentier, je coupai en trois un mât de perroquet et ajoutai ces trois morceaux à mon radeau, non sans beaucoup de travail ; mais l'espoir de me procurer de quoi vivre me faisait dépasser mes facultés ordinaires.

Maintenant mon radeau était assez fort pour soutenir un poids raisonnable, et je pensai à le charger et à trouver moyen de garantir de l'écume de la mer ce que je voulais emporter. Je ne cherchai pas longtemps. D'abord je mis sur le radeau toutes les planches qui me tombèrent sous la main ; ensuite, en examinant ce qui pouvait être le plus utile à prendre, je m'avisai des coffres des matelots ; j'en vidai deux, et je les remplis de provisions, savoir : du pain, du riz, trois

fromages, cinq morceaux de viande de chèvre séchée (un de nos principaux aliments pendant notre voyage), et un petit reste de blé d'Europe destiné à nourrir de la volaille que plus tard on avait tuée. Il y avait de l'orge et du froment mêlés ensemble ; mais je vis, à mon grand regret, que les rats avaient mangé ou gâté presque tout ce grain. Quant aux boissons, je trouvai plusieurs armoires à bouteilles appartenant à notre maître, lesquelles renfermaient des liqueurs cordiales et environ vingt-quatre bouteilles de rack. Je laissai ces armoires telles qu'elles étaient ; car il était inutile de les mettre dans les coffres, qui n'auraient pu d'ailleurs les contenir.

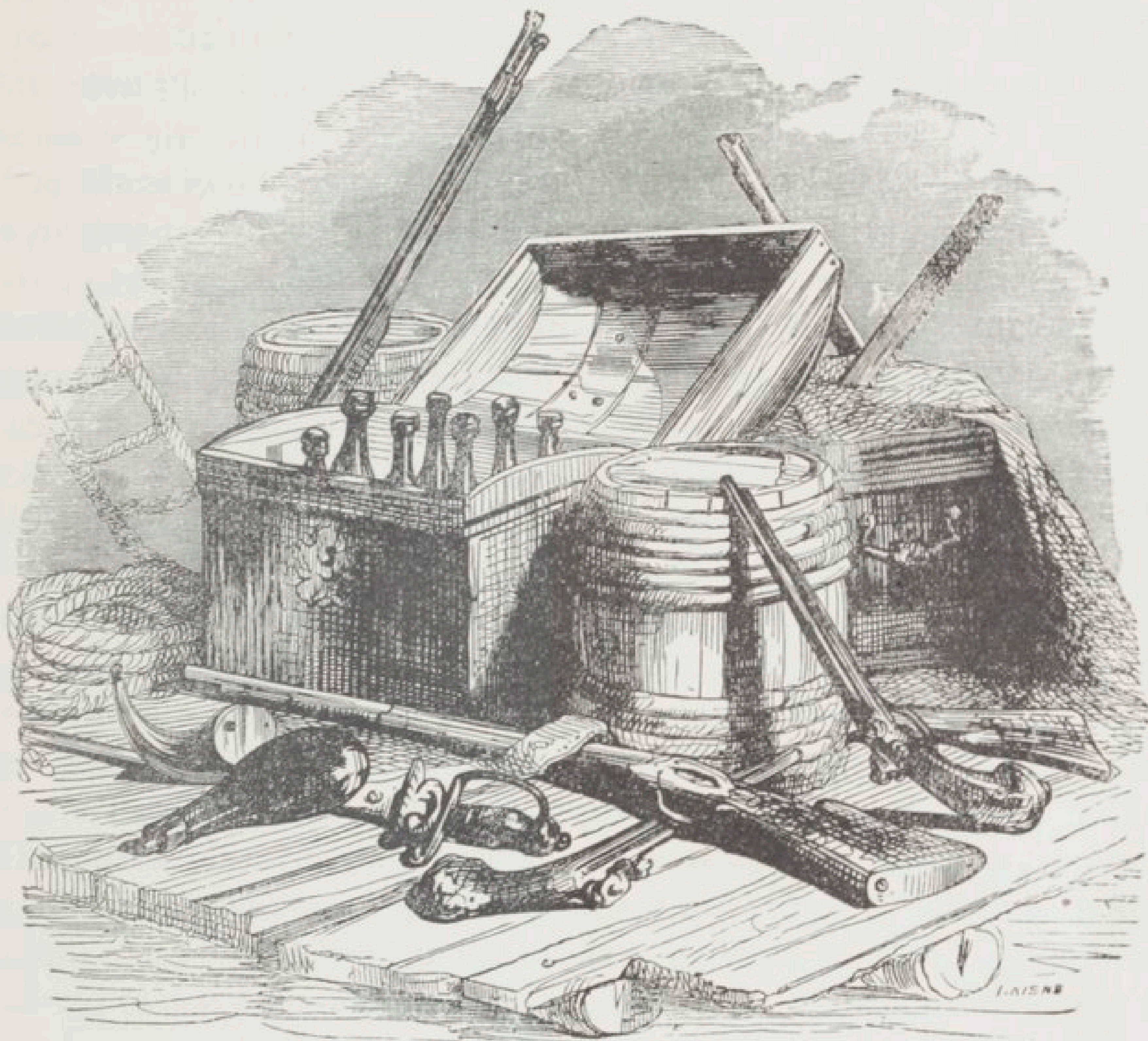
Pendant ces opérations, la marée montait, bien que la mer restât calme, et j'eus le chagrin de voir ma veste et ma chemise, que j'avais laissées à sec sur le sable, emportées par le flux. Quant à mes culottes, qui étaient de simple toile et ouvertes aux genoux, je les avais gardées, ainsi que mes bas, pour gagner le vaisseau à la nage. Cet accident m'engagea cependant à me munir d'habits, et j'en trouvai en abondance ; mais je pris seulement ce dont j'avais besoin, d'autres choses me paraissaient plus essentielles. Premièrement, je désirais avoir des outils, et je fus longtemps avant de découvrir le coffre du charpentier ; trésor plus précieux pour moi qu'un vaisseau chargé d'or ne l'eût été en ce moment. Je le descendis sur le radeau, sans perdre le temps à examiner son contenu, que je connaissais à peu près.

Je songeai ensuite aux armes et aux munitions. Il y avait de bons fusils de chasse dans la grande cabine, et deux pistolets. Je m'emparai d'abord de ces armes, de quelques poires à poudre, d'un petit sac de plomb et de deux vieilles épées rouillées. Je savais qu'il existait trois barils de poudre sur le vaisseau ; mais j'ignorais où le canonnier les tenait. Je les trouvai cependant, l'un d'eux mouillé, les deux autres parfaitement bons et secs ; j'embarquai ceux-ci avec les armes. Je me crus alors assez chargé, et je commençai à penser aux moyens de conduire mon radeau et sa cargaison à terre. Je n'avais ni voiles ni gouvernail, et la moindre bouffée de vent pouvait me renverser.

Trois choses m'encourageaient : le calme de la mer, la marée montante et le vent poussant au rivage, ainsi que le flux. Je trouvai encore deux ou trois rames brisées qui appartenaient à la chaloupe, et, outre les outils contenus dans le coffre, deux scies, une hache et un marteau, et je me mis en mer avec cette cargaison. Pendant l'espace d'environ un mille, mon radeau alla très bien ; seulement il dériva quelque peu et s'éloigna de l'endroit où j'avais pris terre, ce qui me fit espérer de trouver quelque crique ou embouchure de

rivière dans laquelle je pourrais entrer et débarquer en sûreté avec ma charge.

Je ne m'étais point trompé dans cette supposition. Je vis devant moi une petite ouverture dans laquelle un fort courant me portait ; et je gouvernai mon radeau de mon mieux pour le conduire au milieu de ce courant. Mais là je risquai d'éprouver un second naufrage, et, si cela me fût arrivé, je crois en vérité que j'aurais perdu courage. Je



ne connaissais point cette côte, et mon radeau toucha sur un bas-fond par une de ses extrémités, tandis que de l'autre il était à flot, en sorte qu'il s'en fallut de bien peu que toute la cargaison ne coulât du côté flottant et ne tombât dans l'eau. Je fis tous mes efforts, en m'adossant contre les coffres, pour les maintenir en place ; mais il n'était pas en ma puissance de dégager le radeau ; je n'osai quitter la posture que j'avais prise, et je restai ainsi près d'une demi-heure. Pendant cet intervalle, l'élévation progressive de la marée me remit presque droit ; et bientôt, la mer continuant de monter, mon radeau flotta de nouveau, et je le lançai à l'aide de la rame dans le canal. Je poussai plus avant, je trouvai l'embouchure d'une petite rivière bordée de

chaque côté par de la terre, et j'y entrai favorisé par un fort courant. Je jetai les yeux sur les deux rives pour choisir un endroit commode et débarquer ; car je ne voulais pas remonter très haut la rivière, espérant toujours que je verrais passer quelque bâtiment, si je restais près de la côte.

Enfin je découvris à ma droite un petit enfoncement, et j'y conduisis mon radeau avec beaucoup de difficulté. Je m'approchai assez de cette petite baie pour qu'en appuyant ma rame au fond je pusse faire entrer mon train ; mais là je courus encore le risque de perdre toute ma charge. La rive était d'une pente rapide, et, si j'avais fait toucher terre à l'un des bouts de mon radeau, la cargaison aurait glissé dans l'eau par l'autre côté, qui se serait trouvé moins élevé. Je pris le parti d'attendre que la marée fût à sa plus grande hauteur, et je fixai le radeau avec ma rame, qui remplit l'office d'une ancre, près d'un terrain plat que le flux devait probablement couvrir. Mon attente ne fut point trompée ; et, lorsque je sentis mon radeau flotter, je le lançai sur cette rive unie, où je l'amarrai en fixant dans le sol deux rames brisées, l'une d'un côté, l'autre de l'autre, vers les deux extrémités. J'attendis alors que le flux laissât mon train et ma cargaison en sûreté sur la grève.

Je m'occupai de chercher un lieu convenable pour servir d'abri à mes effets et à moi-même. Je ne savais si j'étais sur une île ou sur un continent, dans un pays habité ou désert ; si je risquais ou non les attaques des animaux sauvages. Je vis, à la distance d'un mille, une colline assez haute et assez abrupte pour faire supposer qu'elle en dominait d'autres plus petites, lesquelles formaient une chaîne dans la direction du N. Je pris un fusil, un pistolet, une poire à poudre et du plomb, et j'allai à la découverte jusqu'au sommet de cette colline où je parvins à grand'peine. Là mon triste sort me fut révélé : j'étais dans une île ; de tous côtés la mer, à perte de vue. On n'apercevait aucune terre, excepté quelques rochers qui s'étendaient assez avant dans la mer, et deux îles (moins grandes que celle où j'étais) situées à environ trois lieues à l'O. J'observai de plus que le pays autour de moi était stérile et, selon toute apparence, inhabité, à moins qu'il ne s'y trouvât des bêtes fauves. Cependant je n'en avais encore aperçu aucune, mais bien une quantité prodigieuse d'oiseaux, d'espèces inconnues, et qui pouvaient ne pas être bons à manger. En revenant sur mes pas, j'en tirai cependant un très gros que je vis perché dans un arbre sur la lisière d'un bois. C'était sans doute le premier coup de fusil qui eût retenti en ce coin du monde. Aussitôt que j'eus fait feu, il s'éleva de toutes les parties du bois une troupe innombrable d'oiseaux de différentes sortes, jetant chacun leur cri : je ne reconnus pas

un seul de ces oiseaux. Celui que j'avais tué me parut du genre des éperviers ; il en avait le bec et le plumage, mais non les éperons ni les serres. Sa chair n'était pas mangeable et sentait la charogne.

Je me contentai pour le présent de cette découverte, et, retournant à mon radeau, je débarquai ma cargaison, ce qui remplit le reste de la journée. Que deviendrais-je la nuit? je me le demandais avec effroi. Je n'osais coucher à terre, de peur d'être attaqué par les bêtes féroces, n'ayant pas encore reconnu que cette peur était sans fondement.

Cependant je me barricadai de mon mieux en m'entourant des coffres et des planches que j'avais débarqués, et je me fis une espèce de hutte pour la nuit. Quant à la nourriture, je ne voyais pas comment j'y pourvoirais. J'avais seulement aperçu deux animaux assez semblables à des lièvres, qui couraient dans le bois où j'avais tué l'oiseau.

Je pensais que je pourrais encore tirer beaucoup de bonnes choses du navire, surtout des voiles et des cordages, en un mot tout ce qui me semblerait utile. Je me décidai donc à tenter un second voyage, et, ne doutant point que la première tempête ne mît en pièces le bâtiment, je crus devoir laisser tout autre soin pour m'y assurer de ce qui pouvait m'être de quelque usage. Alors je tins conseil : je discutai en moi-même l'opportunité de prendre le radeau : cela me parut impraticable ; je m'arrêtai donc à la résolution de profiter, comme la première fois, de la marée basse pour aborder le bâtiment. J'exécutai ce projet ; mais je laissai mes habits dans la hutte, ne gardant sur moi qu'une chemise, un caleçon et des escarpins.

J'arrivai au navire de même que je l'avais déjà fait, et je préparai un second radeau. L'expérience m'avait rendu plus habile ; ma c nstruction fut plus solide, et je la chargeai moins. Cependant je pris divers objets très utiles. Parmi les effets du charpentier, je trouvai trois sacs de clous et de pointes, une grande tarière, quelques douzaines de hachettes, et un instrument des plus précieux, une meule à aiguiser. Je m'emparai de tout cela ; je mis encore à part différentes choses du département du canonnier, notamment deux ou trois livres de fer, deux barils de balles, sept mousquets, deux fusils de chasse, une petite quantité de poudre, un grand sac de dragées, enfin un rouleau de plomb, que sa pesanteur ne me permit pas de lancer par-dessus le bord.

Je pris en outre tous les vêtements que je pus trouver, une voile de perroquet, un hamac, quelques matelas avec des couvertures, et je ramenai heureusement mon radeau et sa charge. Je n'étais pas sans crainte de retrouver mes provisions dévorées pendant mon absence de l'île ; mais, à mon retour, rien ne m'indiqua la présence d'aucun visiteur. J'aperçus seulement un animal assez semblable à un chat sauvage, assis sur un des coffres : il se retira quand je m'approchai ;



Je découvris un petit enfoncement, et j'y conduisis mon radeau.

puis, s'arrêtant à quelque distance, il s'assit et me regarda bien en face, comme s'il croyait me reconnaître. Je lui présentai mon fusil ; mais il ne savait ce que c'était, et il ne s'en inquiéta nullement. Alors je lui jetai un morceau de biscuit, bien que je dusse en être plus avare, ma provision étant très bornée ; enfin il me plut de lui faire ce cadeau. Il vint le flairer, il le mangea ensuite, puis il me regarda comme pour me dire qu'il avait trouvé cela bon et qu'il en voulait davantage. Mais je le remerciai, et, quand il vit que je ne lui donnais rien de plus, il s'en alla.

Quand j'eus mis à terre ma seconde cargaison, quoique très pressé de visiter ma poudre, que j'avais distribuée en plusieurs paquets, les tonneaux étant trop pesants pour être remués, je laissai néanmoins cette besogne, pour me faire une tente avec les voiles et des perches que je coupai. Je portai sous cet abri tout ce qui pouvait être gâté par la pluie ou par le soleil, et je rangeai les tonneaux et les coffres vides en cercle autour de la tente, afin qu'ils me servissent de rempart contre les attaques des hommes ou des animaux.

Cet ouvrage terminé, je fermai l'entrée de ma tente avec des planches en dedans et un coffre vide placé debout à l'extérieur ; j'étendis à terre un des couchers, je plaçai mes pistolets à côté de mon chevet, le fusil le long de mon corps, et, pour la première fois, je me mis au lit et dormis paisiblement toute la nuit. J'en avais besoin, car j'étais extrêmement fatigué ; la nuit précédente j'avais peu dormi, et j'avais rudement travaillé tout le jour, tant pour charger les choses que j'avais tirées du vaisseau que pour les amener à terre.

J'avais le plus ample dépôt de toutes sortes de provisions qui jamais sans doute ait été formé par un seul homme ; cependant je n'étais pas encore satisfait. A mon sens, tant que le bâtiment resterait dans la même position, je devais en tirer tout ce que je pourrais. Ainsi, chaque jour, à la marée basse, j'allais à bord et je rapportais quelque chose : la troisième fois je pris tout ce que je pus détacher des agrès, toutes les cordes et cordelettes, une pièce de toile que l'on destinait à raccommoder les voiles, le baril de poudre mouillée ; enfin j'emportai toutes les voiles, depuis la première jusqu'à la dernière, n'hésitant pas à les déchirer, afin d'en prendre de plus grands morceaux ; car elles ne pouvaient plus servir à leur premier usage.

Mais ce qui me fit le plus de plaisir, ce fut ma dernière découverte après cinq ou six voyages, et quand je n'espérais plus rien trouver de bon. Je trouvai donc un grand muid de pain, trois quartauts de rhum ou d'eau-de-vie, une caisse de sucre et un tonneau de fleur de farine. Je fus fort surpris ; car je croyais déjà avoir emporté, en fait de vivres, tout ce qui n'avait pas été gâté. Je tirai le pain du muid et

j'en fis plusieurs paquets enveloppés de toile à voiles ; enfin je conduisis à bon port cette nouvelle cargaison.

Le lendemain je fis un autre voyage, et, n'ayant plus à prendre d'objets portatifs, je me mis à couper les câbles par morceaux, et j'en emportai deux, plus une aussière et tout le fer que je pus détacher ; ensuite je coupai la vergue de perroquet et celle de misaine ; je m'en servis pour faire un long radeau, je le chargeai de ces pesantes dépouilles, et je partis. Mais ma bonne fortune commençait à m'abandonner. Mon train était si mal assemblé et si chargé, que, lorsqu'il fut dans la petite anse où je débarquais, je ne pus le guider aussi facilement que les premiers ; il fut renversé, et je tombai dans l'eau avec ma cargaison. Quant à moi, le malheur n'était pas grand, puisque j'étais près du rivage ; mais la charge du radeau fut presque totalement perdue, notamment le fer, dont j'appréciais l'utilité. Je pus sauver, à la marée basse, la plupart des morceaux de câbles et quelques pièces de fer, non toutefois sans une peine infinie, car il fallut m'avancer dans l'eau et fouiller au fond, ce qui me fatigua excessivement. Je continuai encore mes voyages journaliers au bâtiment, où je prenais tout ce que je pouvais emporter.

Il y avait alors treize jours que j'avais pris terre, et j'étais allé onze fois à bord du navire, d'où j'avais successivement tiré tout ce qu'il était possible d'en tirer avec une seule paire de bras. Je crois que, si la mer fût restée calme, j'aurais fini par apporter pièce à pièce le bâtiment tout entier ; mais comme je me préparais à faire mon douzième voyage, il me sembla que le vent s'élevait. A la marée basse, j'allai pourtant au vaisseau, et, bien que j'eusse fouillé déjà dans la cabine assez soigneusement, j'y trouvai encore un petit meuble à tiroirs, dans l'un desquels étaient des rasoirs, des ciseaux, une ou deux douzaines de couteaux et des fourchettes, et, dans un autre, environ trente-six livres sterling en monnaie d'Europe et du Brésil et quelques pièces de huit, les unes en or, les autres en argent.

Je souris en voyant cette monnaie. « O misérable drogue, m'écriai-je tout haut, à quoi es-tu bonne? Tu ne vaux pas la peine d'être ramassée de terre ; un seul de ces couteaux est plus précieux que ta masse entière ! Je n'ai pas besoin de toi, reste où tu es, ou plutôt va au fond de l'eau ; tu ne mérites pas d'être sauvée. » Cependant par réflexion je me décidai à prendre cet argent ; je l'enveloppai dans un morceau de toile, puis je m'occupai de former un radeau. Tandis que je le préparais, le ciel s'obscurcit, le vent s'éleva, et une forte rafale souffla de terre. Je sentis l'impossibilité de gagner la côte avec un radeau, ayant le vent contraire, et je crus devoir m'en aller avant que le flux rendît mon retour trop difficile. Je me laissai donc glisser

dans l'eau, et je traversai à la nage, non sans quelques dangers, l'espace qui séparait le navire de la grève ; je portais une charge assez lourde, la mer était houleuse, et le vent augmentait de violence si rapidement qu'il devint une tempête avant l'heure de la plus haute marée.

Mais alors j'étais couché dans ma petite tente, avec toutes mes richesses autour de moi, en pleine sécurité. Toute la nuit l'orage



gronda, et le matin, lorsque je regardai du côté de la mer, je ne vis plus le vaisseau. Dans le premier moment je fus un peu troublé : cependant je me consolai en pensant que je n'avais ni perdu mon temps, ni épargné mes peines pour m'emparer de ce qui pouvait me servir à bord, et qu'il y restait peu de choses que j'eusse emportées, même avec du loisir. Ainsi je n'avais plus à penser à ce bâtiment, sinon pour recueillir les pièces de son naufrage que la mer jetterait

sur la rive. Quelques débris furent laissés sur les sables ; mais je n'y trouvai rien d'utile pour moi.

Dès lors je m'occupai de pourvoir à ma sûreté, soit contre les sauvages, s'il en venait, soit contre les bêtes féroces, s'il en existait dans l'île. J'étais indécis sur la manière de me loger. Devais-je creuser un souterrain ou élever une tente? Je me décidai à faire l'un et l'autre. Leur description et le récit des moyens que j'employai pour leur confection ne seront pas déplacés ici.

Le lieu où je m'étais d'abord établi ne me paraissait pas propre à y fixer ma demeure, parce que c'était un terrain bas, marécageux et trop près de la mer, par conséquent malsain : mais surtout parce qu'il n'y avait point d'eau douce assez proche. Je me mis donc en quête d'un endroit plus sain et plus convenable.

J'avais à considérer plusieurs choses : d'abord la salubrité et l'eau fraîche, desquelles j'ai déjà parlé ; ensuite un abri contre l'ardeur du soleil, et le plus de sûreté possible contre les ennemis, hommes ou bêtes ; enfin, la vue de la mer, afin que, s'il plaisait à Dieu que quelque vaisseau passât devant la côte, je ne perdisse pas cette chance de salut. En cherchant un emplacement qui remplît ces conditions, je trouvai une petite esplanade bordée par une colline, qui s'élevait de ce côté presque aussi droite qu'un mur ; en sorte qu'aucun assaillant ne pouvait descendre à l'improviste de son sommet. Sur le flanc de ce rocher à pic, je remarquai un enfoncement assez semblable à l'entrée d'une caverne ; cependant il n'y avait ni caverne, ni chemin creusé à travers la colline.

Je choisis, pour y planter ma tente, le haut de l'esplanade en face de cet enfoncement. La petite plaine avait environ cent verges de largeur, sur une longueur presque double, et elle s'étendait comme une pelouse depuis ma porte jusqu'à l'extrémité inférieure du plateau où le terrain s'inclinait irrégulièrement jusqu'aux rives basses qui formaient la côte. En me plaçant devant la colline, dont l'exposition était au N.-N.-O., j'étais sûr d'être garanti par elle des rayons du soleil, tant qu'il n'arriverait pas à l'O.-quart-S.-O., ce qui, dans ces climats, est à peu près l'heure de son coucher.

Avant de dresser ma tente, je plaçai devant le creux du rocher un demi-cercle d'environ dix verges de rayon. Dans ce demi-cercle, je plantai deux rangs de palissades que j'enfonçai en terre jusqu'à ce qu'elles fussent aussi solides que des piliers. Elles s'élevaient de cinq pieds au-dessus du sol et se terminaient en pointe. Les deux rangs n'étaient pas à plus de six pouces l'un de l'autre. Je mis ensuite les morceaux de câbles que j'avais coupés sur le navire les uns au-dessus des autres, entre les deux palissades, et je plaçai des pieux de deux

pieds et demi, de manière à buter contre les premiers et à leur servir de contreforts. Ni hommes ni bêtes n'auraient pu franchir ou percer ce rempart. Il me coûta beaucoup de peines et de temps, surtout pour tailler les palissades, les transporter et les ficher en terre.



Je n'entrais pas dans cette enceinte par une porte ; mais j'escaladais la palissade avec une courte échelle que je retirais après moi. Ainsi fortifié et à l'abri, me semblait-il, de tous dangers, je pouvais dormir tranquille, ce qui m'eût été impossible autrement. Cependant j'ai vu par la suite que ces précautions étaient inutiles contre des périls qui n'existaient pas.

Dans cette espèce de forteresse, je portai, avec des fatigues infinies, toutes mes richesses, mes provisions, munitions, et autres objets dont j'ai donné plus haut le détail. Je fabriquai ensuite une tente assez vaste, et, pour me garantir des pluies, qui sont très violentes en ces

climats pendant une partie de l'année, je la fis double, c'est-à-dire que j'en fis d'abord une, puis une autre plus grande au-dessus de la première. Je couvris la tente extérieure d'une toile goudronnée que j'avais sauvée parmi les voiles.

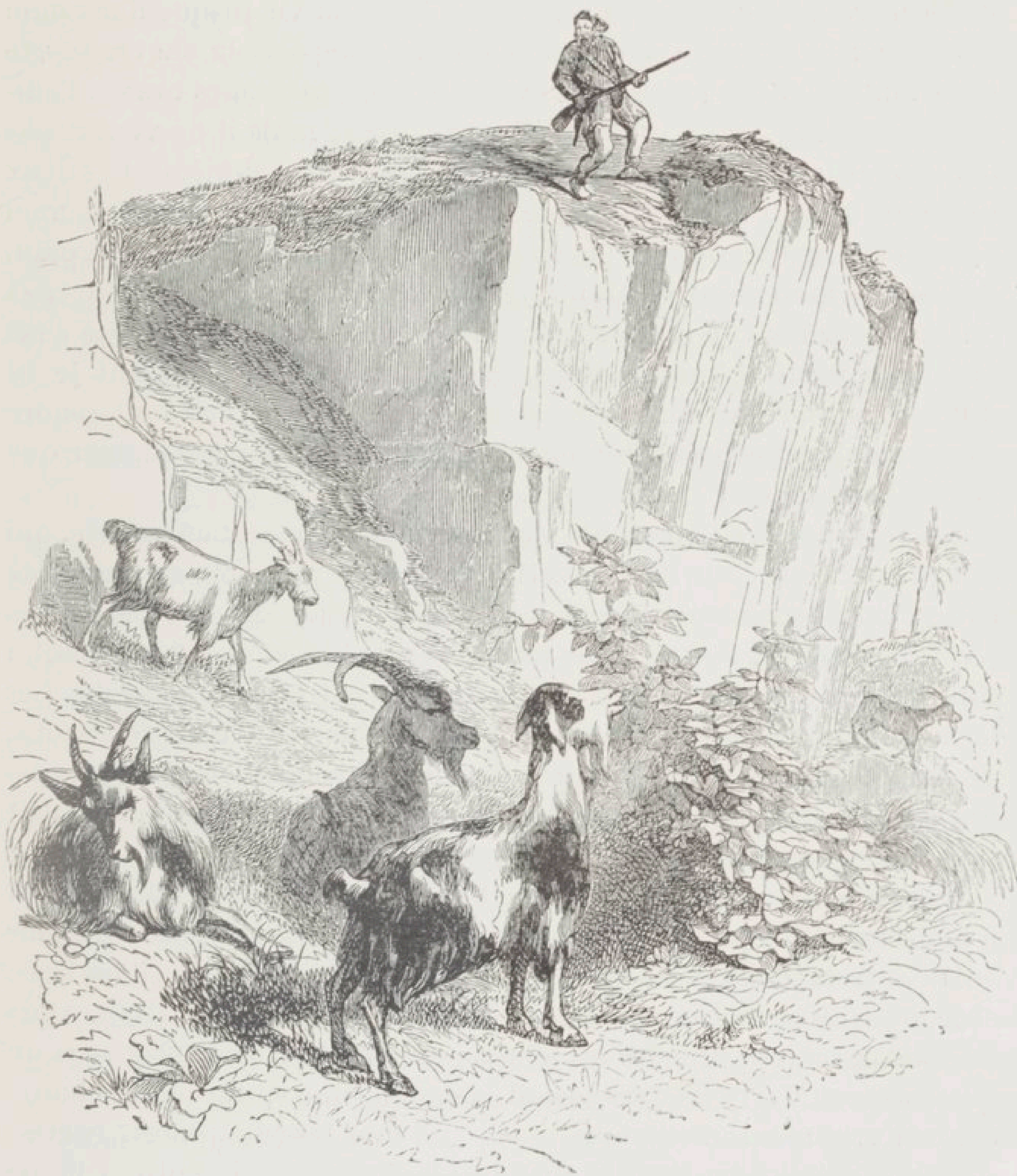
Au lieu de coucher sur le lit que j'avais dressé dans ma hutte sur le bord de la mer, j'eus dès lors un très bon hamac qui avait appartenu à notre capitaine. Je mis sous la tente les objets que l'humidité pouvait gâter et les provisions ; je fermai l'entrée de mon enceinte, que j'avais jusque-là laissée ouverte, et depuis je passai et repassai toujours avec une échelle, comme je viens de le dire.

Tout cela terminé, je tâchai de creuser dans le roc ; je portais les pierres et la terre que j'en tirais à travers ma tente, je les jetais entre elle et la palissade, et j'élevai ainsi le terrain d'un pied et demi, en même temps que je me fis une sorte de cellier derrière ma tente. Ce nouveau travail dura plusieurs jours avant d'être complètement terminé ; je reviendrai sur mes pas, afin de noter quelques circonstances qui m'occupèrent. Dans le temps où je venais d'arrêter mes plans pour creuser ma cave et construire ma tente, il tomba une forte pluie d'orage ; tout à coup un éclair, perçant un nuage épais et noir, fut suivi, comme cela arrive toujours, d'un coup de tonnerre éclatant. A l'instant une idée traversa mon esprit aussi rapidement que l'éclair traversait les nues, et me fit une impression bien plus vive. Ma poudre ! Le cœur me manqua en songeant qu'une étincelle pouvait détruire cette substance sur laquelle je comptais non seulement pour défendre ma vie, mais pour la soutenir. Jamais danger personnel ne me causa autant d'inquiétude. Cependant, si ma poudre avait sauté, je n'aurais pas eu le temps de reconnaître d'où le mal me serait venu.

Cette crainte s'empara si fortement de mon esprit que, l'orage passé, je laissai là tous mes travaux, mes constructions, mes fortifications, et m'appliquai sans relâche à faire des boîtes et des sacs pour y renfermer ma poudre par petites parties, dans l'espoir que toutes ne prendraient pas feu à la fois. J'eus soin de les séparer assez pour que, si l'une s'allumait, elle ne fît pas sauter les autres. Je ne pus finir cette besogne avant quinze jours, et je divisai mes deux cent quarante livres de poudre en une centaine de parties. Pour le baril mouillé, je n'avais rien à craindre ; je le plaçai dans ma nouvelle cave, qu'il me plut d'appeler ma cuisine. Je cachai le reste dans des trous de rocher, bien à l'abri de l'humidité, en remarquant attentivement les places.

Pendant que je me livrais à ce soin, je ne manquais point de sortir au moins une fois par jour, avec mon fusil, tant pour me distraire que pour voir si je ne pourrais pas tuer quelque animal bon à manger. A ma première excursion, je découvris qu'il y avait des chèvres dans

l'île, et j'en fus enchanté ; mais, par malheur, elles étaient si rusées et si agiles, que c'était la chose la plus difficile du monde que de les approcher. Cependant je ne me laissai point décourager ; je découvris quelques-unes de leurs allures et j'en fis mon profit.



J'avais observé que, lorsqu'elles m'apercevaient dans la vallée, bien qu'elles fussent sur les rochers, elles s'enfuyaient, en apparence très effrayées. Mais si elles se trouvaient à paître dans la vallée, et que je fusse sur les rochers, elles ne prenaient pas garde à moi. J'en conclus que, par la position de leur nerf optique, elles avaient la faculté de voir les objets d'en haut, mais qu'elles voyaient difficile-

ment au-dessus d'elles. Je montais donc sur les hauteurs quand je voulais les chasser, et par cette méthode je trouvais assez souvent l'occasion de les atteindre. Le premier de ces animaux que je touchai était une mère ; elle avait à côté d'elle un petit auquel elle donnait à téter, ce qui me fit beaucoup de peine. Je trouvai le chevreau immobile près de sa mère quand j'allai la relever, et il me suivit jusque dans mon enclos, où je le portai sur mes épaules. Je déposai la chèvre morte dans l'intérieur des palissades, et pris le petit entre mes bras et l'emportai sous ma tente, espérant l'apprivoiser ; mais il ne voulut pas manger, et je fus obligé de le tuer et de le manger moi-même. Ces deux bêtes me fournirent de la viande pour longtemps, car je réglais mon appétit sur mes ressources : je ménageais surtout ma provision de pain.

Une fois mon domicile établi, je crus nécessaire d'avoir un foyer et du bois à brûler. Je rapporterai, dans l'ordre où chaque chose s'est faite, comment je me procurai ces commodités et comment je fis différentes améliorations à ma demeure ; je dois avant tout rendre compte de mes pensées sur ma situation, et l'on peut imaginer que ces pensées étaient nombreuses.

Une perspective déplorable s'ouvrait devant moi. La tempête, qui m'avait jeté sur cette île, m'avait détourné de plusieurs centaines de lieues, non seulement de ma destination, mais des routes suivies par le commerce. Il était donc probable que le Ciel me condamnait à finir mes jours dans ce lieu désolé et dans cet abandon absolu. Les larmes inondaient mes joues quand je faisais ces tristes réflexions. Je me demandais parfois pourquoi la Providence mettait quelques-unes de ses créatures dans un état si misérable, que la vie ne pouvait plus être pour elles un sujet de reconnaissance.

Mais quelque chose m'arrêtait et me rappelait très promptement à moi-même lorsque de telles pensées me venaient à l'esprit. Un jour entre autres, je me promenais sur le bord de la mer, le fusil au bras, et je me sentis une grande tristesse en considérant ma situation. Alors ma raison sembla prendre à tâche de me montrer les choses sous un autre aspect. Tu te trouves, disait-elle, dans une situation désolante, cela est vrai ; mais dis-moi, je te prie, où sont tes camarades? N'êtes-vous pas entrés onze dans la chaloupe? où sont les dix autres? Pourquoi n'ont-ils pas été sauvés, et toi n'as-tu pas été perdu? Pourquoi as-tu été séparé du reste? Lequel vaut le mieux d'être ici ou là? Et, en prononçant le dernier mot, je montrais la mer. Dans les maux il faut considérer le bien qu'ils renferment, comme les chances les plus contraires qu'ils peuvent entraîner.

Alors je me rappelais combien j'étais heureusement pourvu sous le rapport de ma subsistance, et je me demandais ce que je serais

devenu si, par un de ces hasards qui n'arrivent pas une fois sur cent mille, le vaisseau n'avait pas été porté jusqu'à une place assez proche du rivage pour que je pusse y prendre les choses sans lesquelles mon existence eût été complètement misérable. Que serais-je maintenant, si j'étais resté dans l'état où je m'étais vu, lorsque j'abordai cette rive? Surtout, m'écriais-je à haute voix, comme si j'eusse parlé à d'autres qu'à moi-même, qu'aurais-je fait sans fusil, sans munitions, sans outils, sans vêtements, sans lit, et n'ayant aucun moyen de me faire une tente ni aucune autre sorte de couverture? Maintenant j'avais de tout cela en suffisante quantité, j'étais en bon chemin d'assurer ma subsistance sans le secours de mes armes, quand mes munitions seraient épuisées. J'avais en effet l'espoir de pouvoir subvenir strictement à mes besoins pendant toute ma vie ; car, dès le commencement, j'avais songé à me prémunir pour le temps où non seulement la poudre et le plomb me manqueraient, mais encore les forces et la santé.

J'avoue cependant que l'idée de la destruction de ma poudre par le feu du ciel ne me vint pas alors, et j'en fus d'autant plus affecté quand le premier coup de tonnerre éveilla en moi cette idée, comme je l'ai dit plus haut.

Et maintenant, puisque je dois montrer le triste spectacle d'une vie silencieuse et telle que le monde n'en a peut-être jamais entendu raconter, je veux la représenter dès son commencement et la suivre dans son ordre.

Selon mes calculs, je débarquai sur cette île désolée le 30 septembre, époque à laquelle le soleil est pour nos pays dans l'équinoxe d'automne, et se trouvait presque d'aplomb sur ma tête ; car, d'après mes observations, j'étais à 9 degrés 22 minutes N. de la ligne.

Après un séjour de dix à douze jours, il me vint à l'esprit que je perdrais bientôt mes calculs sur le temps, faute de papier, de plume et d'encre, et que je confondrais même le jour du Seigneur avec les jours ouvrables. Pour prévenir cet inconvénient, je gravai avec mon couteau sur un grand poteau en forme de croix, que je plantai sur le rivage, à la place où j'avais pris terre, cette inscription en lettres majuscules :

J'AI DÉBARQUÉ ICI LE 30 SEPTEMBRE 1659.

Sur les côtés du poteau, dont la forme était carrée, je faisais tous les jours une entaille avec mon couteau ; la septième entaille était deux fois plus longue que les autres, et le premier jour du mois était marqué par une entaille deux fois grande comme celle des dimanches. Ainsi, j'avais un calendrier marquant les divisions du temps, par semaines, mois et années.

Parmi les objets que j'avais rapportés du navire, il s'en trouvait de moins essentiels que les autres, mais qui me devinrent également utiles par la suite, quand je les retrouvai en fouillant dans les coffres,



C'étaient, par exemple, des plumes, de l'encre et du papier, provenant de la provision du maître, du canonnier et du charpentier; trois ou quatre compas, quelques instruments de mathématiques, des cadrans, des lunettes, des cartes et des livres de navigation. J'avais pris tout cela en masse, ne sachant si je pourrais en faire usage. Je retrouvai encore trois Bibles très bonnes qui faisaient partie de l'envoi qu'on m'avait fait d'Angleterre, et que j'avais apportées avec moi à mon dernier voyage ; de plus quelques livres portugais, entre autres

des livres de prières catholiques romains et divers ouvrages. Je les conservai tous précieusement. Je ne dois pas oublier de dire que nous avions à bord un chien et deux chats, dont j'aurai, par la suite, l'occasion de citer la curieuse histoire. J'embarquai les deux chats ; quant au chien, il sauta de lui-même du bâtiment dans la mer et vint à terre, à la nage, le lendemain de mon premier voyage en radeau. Cet animal fut pour moi un ami fidèle pendant bien des années ; il me rapportait tout ce qu'il pouvait, et me faisait si bonne compagnie que j'aurais voulu lui enseigner à parler ; mais sur ce point je perdis ma peine. J'ai déjà dit que j'avais de l'encre, des plumes et du papier, provisions que je ménageais beaucoup ; cependant on verra que j'usai de mon encre tant qu'elle dura, pour noter exactement ce qui m'arrivait, chose qui me devint impossible en suite ; car je ne trouvai aucun moyen de faire de l'encre.

Cela me rappelle qu'il me manquait encore nombre de choses, malgré tout ce que j'avais rassemblé ; principalement des instruments aratoires, bêche, pioche et pelle, de l'encre, du fil, des aiguilles et des épingles. Quant au linge, je m'accoutumai assez vite à m'en passer.

Ce défaut d'instruments rendait tous mes travaux lents et difficiles. Il me fallut près d'une année pour terminer entièrement mon petit enclos. J'étais fort longtemps à couper les perches dans les bois et plus longtemps encore à les transporter, le poids de chaque pièce exigeant tous mes efforts. Ainsi, je mettais quelquefois deux jours soit à couper, soit à déplacer un poteau, et un troisième jour à le fixer en terre, ce que je fis d'abord à l'aide d'un bloc de bois très lourd ; je pensai plus tard aux leviers de fer que j'avais, et je m'en servis pour enfoncer mes pieux, ce qui n'empêcha point ce travail d'être long et fastidieux. Mais, hélas ! devais-je regarder à la longueur ou à l'ennui de mes travaux ! j'avais toujours assez de temps pour les faire. Je ne prévoyais pas, en effet, à quoi je passerais les heures quand mes arrangements seraient achevés, sinon à courir le pays pour chercher du gibier, ce que je faisais déjà une fois par jour, plus ou moins longtemps.

Je considérai alors ma position dans tous ses détails, et je mis par écrit l'état de mes affaires, non pour les laisser en bon ordre à mes héritiers, mais pour soulager mon esprit des pensées qui le fatiguaient sans cesse et nourrissaient sa tristesse. Déjà ma raison reprenait quelque empire sur le découragement, et je me consolais de mon mieux en comparant le bien et le mal, en établissant avec impartialité, comme par *doit* et *avoir*, d'un côté les jouissances que je goûtais, de l'autre les maux que j'endurais, ainsi qu'il suit :

LE MAL.	LE BIEN.
Je suis abandonné sur une île horrible et désolée, sans espoir de délivrance.	*Mais je vis, je n'ai pas été noyé comme l'ont été tous mes compagnons.*
Moi seul peut-être, parmi tous les hommes, j'ai été choisi pour mener une vie d'une misère sans égale.	*Mais aussi j'ai été seul choisi parmi l'équipage du navire pour échapper à la mort : et celui qui m'a sauvé de la mort d'une manière miraculeuse peut me délivrer de l'état où je suis.*
Je suis séparé de tout le genre humain, je suis un solitaire banni de la société de ses semblables.	*Mais je ne suis pas mort de faim sur cette terre stérile qui ne m'offrait aucun moyen de subsistance.*
Je n'ai point d'habits pour me couvrir.	*Mais je suis dans un climat chaud, et, quand j'aurais des habits, je ne pourrais les supporter.*
Je suis sans défense, sans moyen de résister à la violence des hommes ou des animaux.	*Mais je suis dans une île où je n'ai vu aucune bête sauvage qui puisse me nuire, comme j'en ai vu sur la côte d'Afrique. Que serais-je devenu si j'avais fait naufrage sur cette côte?*
Je n'ai personne avec qui je puisse parler et me consoler.	*Mais Dieu, par une sorte de miracle, a envoyé le navire assez près du rivage pour que je pusse en tirer tant de choses nécessaires à mes besoins pressants, et qui m'ont mis en état d'assurer même ma subsistance pour tout le reste de ma vie.*

De cette balance, il résultait clairement qu'il y avait peu de situations aussi malheureuses que la mienne, et qu'elle renfermait néanmoins des circonstances, soit négatives, soit positives, qui devaient être considérées comme des bienfaits du Ciel. Ainsi l'expérience que j'avais faite de cette condition, la plus déplorable du monde, pouvait donner aux hommes une leçon utile ; ils pouvaient apprendre, par mon exemple, à se consoler dans toutes les situations, en balançant le mal et le bien et en reposant leurs pensées sur le dernier. Je me réconciliai donc un peu avec ma position présente, et je ne tournai plus aussi constamment mes regards vers la mer pour voir s'il paraissait quelque vaisseau. Alors je m'adonnai entièrement à rendre ma vie aussi douce que mes moyens le permettaient.

J'ai déjà décrit mon habitation ; c'était, comme on l'a vu, une tente placée au pied d'un rocher et entourée d'une forte palissade de poteaux et de câbles. Je pourrais même donner le nom de muraille à cette cloison, puisque j'avais élevé contre elle, en dehors, un mur en terre épais de deux pieds. Quelque temps après (un an et demi, si je ne me trompe), je posai des pièces de bois en chevron, portant

d'un côté sur la muraille, de l'autre sur le rocher, et je les couvris de ramées et de tout ce que je pus ramasser pour former un abri contre les pluies, qui tombaient en abondance et avec beaucoup de violence en certaines saisons.

Tous mes effets étaient, comme je l'ai dit, renfermés dans l'enclos et dans la cave derrière la tente. Mais je dois observer que ce fut d'abord un amas confus qui me laissait à peine assez de place pour me retourner. Ainsi, je m'occupai d'agrandir ma cave en creusant plus avant dans le banc, qui se composait d'une roche sablonneuse et facile à entamer. Me croyant suffisamment garanti des bêtes féroces, je continuai mon travail souterrain, et, pénétrant à droite sur le flanc du rocher, je tournai ensuite une seconde fois à droite et je parvins à l'extérieur, ce qui m'ouvrit un passage en dehors de mes fortifications. Cette espèce de galerie me servait de porte de derrière, et de plus elle me donna de quoi loger toutes mes provisions.

Je m'appliquai ensuite à fabriquer les objets qui me semblaient les plus nécessaires, entre autres une chaise et une table, sans lesquelles je ne pouvais jouir à mon aise du peu de douceurs qui m'étaient dévolues en ce monde. Je ne pouvais en effet ni écrire, ni manger, ni faire plusieurs autres choses avec le même plaisir que si j'eusse possédé une table. Je me mis donc à l'ouvrage. Ici je ferai observer que, la raison étant l'origine et la base des mathématiques, tout homme, en jugeant sainement des objets susceptibles de calculs et de mesures, peut arriver, avec le temps, à concevoir et à exercer les arts mécaniques. De ma vie je n'avais touché un outil ; cependant, à force de travailler, de réfléchir, de combiner, je vis qu'il m'aurait été possible de faire tout ce dont j'avais besoin, si les outils ne m'eussent pas manqué ; et même, sans leur secours, je fabriquai un grand nombre de choses diverses, la plupart en me servant seulement d'une hache et d'un rabot. On n'avait peut-être jamais fait ces choses de la même manière ; aussi elles me coûtèrent un travail infini. Par exemple, si je voulais avoir une planche, il me fallait couper un arbre, le poser devant moi, le diminuer des deux côtés avec ma hache, jusqu'à ce qu'il devînt aussi mince qu'une planche ; alors je l'unissais avec le rabot. Par cette méthode je ne tirais, il est vrai, qu'une seule planche d'un arbre tout entier ; mais à cela il n'y avait point de remède, sinon de prendre patience, de même que sur la prodigieuse quantité de temps et de labeur exigée pour obtenir un si futile résultat. Du reste, mon temps et mon travail n'étaient pas de grande valeur, et leur emploi m'était indifférent.

Cependant je me fis, avant tout, une table et une chaise, comme je l'ai dit, et je me servis pour ces ouvrages des plus petits morceaux de

bois tirés du vaisseau. Mais lorsque j'en fus venu à avoir des planches, je fis de grandes tablettes d'un pied et demi et les posai les unes au-dessus des autres, le long d'une des parois de ma cave, pour y déposer mes outils, mes clous, ma ferraille, en un mot, pour mettre tout en ordre, de manière à le trouver sous ma main. Je plantai des crochets dans le mur de roche pour y pendre mes fusils et tout ce qui pouvait être ainsi rangé ; en sorte que ma petite caverne ressemblait à un magasin général de tous les objets nécessaires, et ce fut pour moi un grand plaisir de contempler cet arrangement si commode, surtout de trouver aussi étendues mes provisions les plus indispensables.

Ce fut alors que je commençai à écrire mon journal. J'avais été d'abord trop agité et trop pressé de travail pour me rendre compte de l'emploi de mon temps ; d'ailleurs, à cette première période, mon journal eût été rempli de choses bien insignifiantes. Par exemple, j'aurais dit : « 30 SEPTEMBRE, après avoir pris terre, en échappant au danger le plus imminent, au lieu de remercier Dieu de mon salut, dès que j'eus rejeté l'eau salée qui remplissait mon estomac et que mes forces furent un peu revenues, je me mis à courir le long du rivage, me tordant les bras, me frappant la tête et le visage, et criant à haute voix : Je suis perdu ! je suis perdu ! Enfin je tombai de lassitude et me couchai sur le sol ; mais je n'osai m'endormir, de peur d'être dévoré.

« Quelques jours plus tard, lorsque j'eus tiré du vaisseau tout ce que j'en pouvais tirer, je fus encore tenté de monter sur la colline d'où l'on voyait une grande étendue de mer, espérant découvrir un navire. Je crus un instant distinguer une voile à une très grande distance, et mon imagination se plut à entretenir cette illusion flatteuse ; mais quand je fus obligé d'y renoncer, après avoir fatigué mes yeux au point d'être presque devenu aveugle, je pleurai comme un enfant, et j'augmentai ainsi mes chagrins par ma folie.

« Cependant je surmontai ces chagrins jusqu'à un certain point ; j'établis mon habitation et mon ménage ; je me procurai une table et une chaise, et, voyant tout ce que je possédais rangé autour de moi dans le meilleur ordre possible, je commençai le journal dont je donne ici la copie (bien qu'il renferme quelques détails déjà cités) jusqu'au temps où l'encre me manqua et m'obligea de l'interrompre. »

JOURNAL

30 Septembre 1659. — Moi, le pauvre misérable Robinson Crusoé, je fus jeté, après le naufrage de mon bâtiment, sur la côte de cette île affreuse, que je nommai l'*île du Désespoir*. Tout le reste de

l'équipage avait été noyé, moi-même j'avais été sur le point de périr.

Je passai le reste du jour à déplorer les tristes circonstances dans lesquelles je me trouvais, privé de maison, d'habits, de nourriture, d'armes, de lieu de refuge, et ne pouvant espérer aucune espèce de secours. Je ne voyais devant moi que la mort sous différentes formes. Je pouvais mourir de faim et de misère, je pouvais être dévoré par les bêtes féroces ou massacré par des sauvages. Aux approches de la nuit, je montai dans un arbre pour y dormir à l'abri des animaux ou des hommes ; et mon sommeil fut paisible, malgré la pluie qui tomba jusqu'au point du jour.

1er Octobre. — Le matin je vis à ma grande surprise que la marée haute avait porté le vaisseau naufragé beaucoup plus près du rivage qu'il n'était la veille. Je me réjouis de voir ce bâtiment encore entier, et j'espérai trouver moyen de l'aborder (si le vent diminuait) et d'en tirer des vivres et d'autres objets de première nécessité. Mais, dans un autre sens, cette vue redoubla ma tristesse et mes regrets de la perte de mes camarades ; car je pensais que, si nous étions tous restés à bord, nous aurions pu sauver, sinon le navire, du moins notre vie, et que nous aurions pu construire une barque des débris du vaisseau et gagner avec elle une autre partie du monde. Je passai la journée presque entière à me tourmenter avec ces idées ; enfin, apercevant que le bâtiment était à peu près à sec, je m'avançai sur la grève aussi loin que je le pus, ensuite je fis à la nage le reste du trajet qui me séparait du navire. Ce jour-là fut encore pluvieux ; mais il n'y eut point de vent.

Du 1er au 24 Octobre. — Cet intervalle fut employé à faire plusieurs voyages pour transporter ce que je pouvais tirer du bâtiment. J'amenai tout cela à terre, sur des radeaux, à la faveur de la marée montante. Il plut beaucoup pendant ce temps, mais non pas continuellement : il paraît que c'était la saison des pluies.

24 Octobre. — Mon radeau chavira ; mais c'était sur un bas-fond, et, la plupart des choses qu'il portait étant très pesantes, j'en retrouvai quelques-unes quand la marée baissa.

25 Octobre. — Il plut tout le jour et toute la nuit, et il y eut plusieurs rafales pendant lesquelles le bâtiment fut mis en pièces. Il n'en resta que des débris visibles seulement pendant les basses marées. Je passai la journée à mettre à l'abri de la pluie ce qui pouvait être endommagé.

26 Octobre. — Je courus presque tout le jour le long de la côte pour chercher un lieu d'habitation convenable. Je tenais surtout à me mettre en sûreté contre les attaques des hommes ou des bêtes. Vers la

nuit, je trouvai enfin un endroit tel que je le désirais, au pied d'une roche assez élevée. Je traçai un demi-cercle pour mon campement, et je résolus de l'enclore avec une sorte de palissade composée d'un double rang de pieux garnis intérieurement avec des câbles, et consolidée en dehors par un mur de terre.

Du 26 au 30 Octobre. — Je travaillai au transport de mes effets dans ma nouvelle demeure, malgré la pluie qui tombait par intervalles très abondamment.

31 Octobre. — Le matin je fis une excursion dans l'intérieur de l'île avec mon fusil, pour chercher du gibier et reconnaître le pays. Je tuai une chèvre ; son petit me suivit au logis, mais je fus obligé de le tuer aussi, parce qu'il refusa de manger.

1er Novembre. — Je plantai ma tente sous le rocher, et pour la première fois j'y passai la nuit. Je l'avais faite aussi grande que je l'avais pu, et j'y avais suspendu mon hamac.

2 Novembre. — Je rassemblai les coffres, les planches et les pièces de bois dont mes radeaux avaient été faits, et je les rangeai autour de ma tente comme une sorte de défense, un peu en dedans de la ligne marquée pour ma palissade.

3 Novembre. — Je sortis avec mon fusil, et je tuai deux oiseaux du genre des canards, qui me fournirent un très bon manger. Dans l'après-midi, je travaillai à me faire une table.

4 Novembre. — Je commençai ce jour-là à régulariser mes heures de travail, de chasse, de repos et de récréation. Tous les matins, je passais deux à trois heures à la chasse, quand il ne pleuvait pas ; ensuite je travaillais jusqu'à onze heures environ; alors je mangeais ce que j'avais à manger, et de midi à deux heures je dormais, la chaleur étant excessive en ce moment. Le reste du jour, je travaillais encore. La partie de la journée consacrée au travail fut entièrement employée, ce jour-là et le lendemain, à la confection de ma table ; car j'étais encore un pauvre ouvrier, bien que le temps et la nécessité dussent me rendre ensuite un artisan accompli, comme tout autre à ma place le serait devenu sans doute.

5 Novembre. — Je sortis ce jour-là avec mon fusil et mon chien, et je tuai un chat sauvage : son poil était doux, mais sa chair ne valait rien. Je prenais toujours la peau des animaux que je tuais, et je la conservais. Je vis, en revenant par le rivage, des oiseaux de mer qui m'étaient inconnus, et je fus surpris et presque effrayé de l'apparition de deux ou trois phoques. Tandis que je les considérais, ne sachant ce que c'était, ils rentrèrent dans l'eau et m'échappèrent pour cette fois.

6 Novembre. — Après ma course du matin, je me remis à travailler

à ma table et je l'achevai, mais non à ma satisfaction ; je fus bientôt assez habile pour l'améliorer.

7 Novembre. — Le temps se mit au beau. Les 7, 8, 9 et 10, et une partie du 12 (le 11 était un dimanche, selon mes calculs), je travaillai à me faire une chaise, et je pris beaucoup de peine à lui donner une forme passable. Je ne fus point content de mon ouvrage, et je le brisai plusieurs fois avant de le finir.

Nota. Je cessai bientôt d'observer les dimanches ; car, ayant omis de les marquer sur le poteau, je ne pus les reconnaître ensuite.



13 Novembre. — Il plut ce jour-là, ce qui rafraîchit et la terre et moi-même ; cependant cette pluie fut accompagnée d'un coup de tonnerre dont l'éclair me causa une frayeur mortelle à cause de ma poudre. Aussitôt que cet orage fut passé, je m'occupai de séparer ma provision de poudre en autant de parties que je le pus, afin d'éviter le danger de la perdre toute à la fois.

14, 15 et 16 Novembre. — J'employai ces trois jours à faire de petites boîtes carrées contenant environ une livre, au plus deux livres de poudre, et je les logeai en des places aussi sûres et aussi éloignées

les unes des autres que possible. Un de ces jours-là, je tuai un gros oiseau bon à manger, mais dont j'ignore le nom.

17 Novembre. — Je commençai à creuser le rocher derrière ma tente, afin de me donner plus de place pour mon futur établissement et ce que je pourrais y ajouter.

Nota. Il me manquait trois choses essentielles pour ce travail, une pioche, une pelle et une brouette ou un grand panier, et je suspendis mon opération pour réfléchir aux moyens de me procurer ces outils. Quant à la pioche, je la remplaçai assez bien par des leviers en fer, quoiqu'ils fussent un peu trop lourds ; mais il me fallait absolument une pelle ; sans cela je ne pouvais rien faire, et je ne savais comment je remplacerais cet instrument.

18 Novembre. — Le jour suivant, je remarquai, dans le bois, un arbre à peu près semblable à celui qu'au Brésil on nomme l'arbre de fer, à cause de la dureté de son bois. Je coupai un morceau de cet arbre avec beaucoup de peine et en sacrifiant presque une hache, et j'emportai ce morceau de bois au logis avec non moins de peine, sa pesanteur égalant sa dureté. Je parvins à donner à cette pièce de bois, par un travail obstiné, la forme d'une pelle ou bêche, dont le manche était exactement fait comme ceux de nos pelles ; mais le côté large n'ayant point de talon en fer, elle était moins solide ; elle le fut cependant assez pour l'usage que j'en voulais faire. Je pense qu'on ne fabriqua jamais une pelle de cette manière, ni avec tant de lenteur.

Je n'avais pas encore tout ce qu'il me fallait ; il me manquait un panier ou une brouette. Le panier, je ne pouvais l'avoir, n'ayant à ma portée rien d'analogue à l'osier, ni des branches assez flexibles pour faire des ouvrages de vannerie. Quant à la brouette, je croyais pouvoir en faire une, si la roue ne m'avait embarrassé. Je ne savais comment m'y prendre pour fabriquer une roue, et, quand je l'aurais su, il m'eût été impossible de forger l'essieu pour passer dans le moyeu, et les autres pièces de fer. Je ne pensai donc plus à cela, et, pour emporter la terre que je tirais de mon excavation, je me fis une sorte d'instrument assez semblable à l'auge dans laquelle les maçons portent le mortier : cet instrument fut moins difficile à faire que la pelle : toutefois l'un et l'autre, en y joignant mes vaines tentatives pour construire une brouette, occupèrent quatre journées, en exceptant toujours mes courses matinales avec mon fusil, dont je me dispensais rarement, comme rarement aussi j'en revenais sans rapporter quelque chose de bon à manger.

23 Novembre. — Je repris mon travail interrompu pour fabriquer mes outils, et, en y employant chaque jour tout le temps que mes forces me permettaient, je parvins en dix-huit journées à creuser

un caveau assez large et assez profond pour contenir à l'aise toutes mes richesses.

Nota. Mon but était d'avoir une pièce ou cave assez spacieuse pour me servir de magasin, de cuisine, de salle à manger et de cellier. Je réservais la tente pour mon logement personnel ; cependant je fus souvent obligé, dans la saison pluvieuse, d'abandonner cette place à cause de l'humidité, ce qui me décida ensuite à couvrir une partie de mon enclos d'un toit formé de longues perches rangées comme des solives, appuyées contre le rocher et chargées de rameaux et de grandes feuilles d'arbre.

10 Décembre. — Je croyais ma cave à peu près finie ; sans doute je l'avais trop creusée, car tout à coup une énorme quantité de terre éboula du sommet et de l'un des côtés. Cela m'effraya, non sans raison ; en effet, si je m'étais trouvé sous l'éboulement, je n'aurais pas eu besoin d'un fossoyeur pour m'enterrer. Il me fallut travailler longtemps pour réparer ce désastre et déblayer le souterrain, et, ce qui était encore plus important, pour étayer la voûte, afin d'empêcher le retour d'un pareil accident.

11 Décembre. — J'y travaillai, et je posai deux poteaux debout sous la voûte et deux traverses en bois sur chacun. Le lendemain j'avais fini cet ouvrage ; j'ajoutai d'autres poteaux et d'autres planches, et en une semaine j'assurai mon toit ; et les pièces de bois posées à la file formèrent les divisions de la cave.

17 Décembre. — De ce jour au 20, je m'occupai à poser des tablettes et à enfoncer des clous sur les poteaux pour ranger ou suspendre mes effets. Je commençai alors à établir de l'ordre dans mon intérieur.

20 Décembre. — Je portai à la cave tout ce qui devait y être, et je posai de petites planches en forme de dressoir, pour y mettre mes vivres. Mes planches cependant devenaient rares ; je me fis encore une autre table.

24 Décembre. — Grande pluie toute la nuit et tout le jour ; je ne sortis point.

25 Décembre. — Pluie toute la journée.

26 Décembre. — Point de pluie ; la terre extrêmement rafraîchie et le temps plus agréable qu'auparavant.

27 Décembre. — Je tuai une jeune chèvre ; j'en blessai une autre, et je pus l'attraper et la conduire chez moi en laisse. Quand elle fut au logis, je bandai sa jambe cassée et lui mis des éclisses.

Nota. Je pris tant de soins de cet animal qu'il vécut ; sa jambe se remit et fut aussi forte que jamais. Pendant ce temps-là, elle s'était apprivoisée, et paissait sur la petite pelouse devant ma porte sans

songer à s'en aller. Cela me donna l'idée d'avoir du bétail privé, afin de ne point manquer de nourriture quand ma poudre et mon plomb seraient épuisés.

28, 29, 30 et 31 Décembre. — Grandes chaleurs et pas de vent. Impossible de sortir avant le coucher du soleil, pour avoir de quoi manger. Je passai le temps à ranger mes affaires dans ma maison.



1er Janvier. — Encore une extrême chaleur ; je sortis de très bonne heure et longtemps avec mon fusil, et je demeurai en repos dans le milieu du jour. Le soir, en allant un peu plus avant dans les vallées qui s'étendent vers le centre de l'île, je les trouvai peuplées de chèvres ; mais elles étaient très rusées et difficiles à surprendre. Toutefois je résolus d'amener mon chien et d'essayer de les poursuivre. Le lendemain donc je sortis avec mon chien, et je le lançai sur les chèvres. Mais mon attente fut trompée ; les chèvres se tournèrent contre le

chien, et celui-ci, sentant fort bien le danger, ne voulut pas approcher d'elles.

3 Janvier. — Je commençai ma muraille ou palissade, que je me proposais de rendre aussi solide que je pourrais ; car je n'étais pas encore guéri de la crainte d'attaques d'un genre ou de l'autre.

Nota. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit ci-dessus au sujet de ma palissade ; il me suffira de faire observer que je m'occupai de ce travail depuis le 3 janvier jusqu'au 14 avril, bien que cette muraille n'eût qu'environ vingt verges de diamètre, d'un point du rocher à un autre, et environ douze verges en dedans à partir du milieu, qui répondait à l'entrée de la cave.

Pendant tout ce temps-là je travaillais rudement ; néanmoins les pluies me forcèrent de m'arrêter plusieurs jours, parfois plusieurs semaines de suite ; mais je ne me croyais pas en sûreté tant que ma clôture n'était pas achevée. On aurait peine à concevoir quel immense labeur exigeait chaque pièce de la palissade. Le transport des perches et leur emplacement employèrent surtout beaucoup de temps, parce que j'avais taillé ces perches trop grosses.

Quand ce rempart fut terminé, je me figurai que si des hommes débarquaient dans l'île ils ne pourraient voir aucune trace d'habitation ; et il fut heureux que j'eusse cette persuasion, comme on le verra plus tard, dans une occasion remarquable.

Pendant que je suivais ces travaux, je ne manquai point mes promenades journalières, quand la pluie le permettait, et je faisais souvent de bonnes découvertes ou de bonnes trouvailles dans ces courses. Une fois, par exemple, je trouvai une sorte de pigeons sauvages qui ne faisaient pas leur nid dans les arbres, comme les pigeons de bois, mais dans les trous de rochers, à la manière des pigeons domestiques. Je pris quelques-uns de leurs petits, dans le dessein de les apprivoiser, et j'y réussis; mais, aussitôt qu'ils devinrent plus forts, ils s'envolèrent, probablement parce qu'ils étaient mal nourris, car je n'avais pas grand'chose à leur donner. Vers ce temps, je songeai à me procurer divers objets dont je sentais le besoin. J'avais d'abord jugé impossible de faire ces choses, et plusieurs restèrent au-dessus de ma portée. Par exemple, je ne pus jamais cercler un tonneau ; j'avais quelques petits barils, mais je ne fus pas assez habile pour les imiter ; je ne sus ni assembler les douves de manière à contenir un liquide, ni poser les fonds ; ainsi, après plusieurs semaines de travail, j'abandonnai l'entreprise. Je souffrais aussi beaucoup de n'avoir point de chandelles, et j'aurais bien voulu posséder encore ce bloc de cire avec lequel j'avais fait des bougies pendant mon aventure d'Afrique ; mais je n'avais pas une parcelle de cette substance, et le

seul moyen que j'imaginai pour y suppléer fut de conserver la graisse des chèvres que je mangeais, et de mettre un peu de suif dans un godet de terre cuite au soleil, au milieu duquel je plaçais une mèche de fil de carrelet. Cela formait une espèce de lampe qui m'éclairait, mais non avec une flamme pure et tranquille. Dans le cours de mes travaux, il m'arriva qu'un jour, en fouillant parmi mes effets, un petit sac me tomba sous la main. Il contenait la provision de grains dont j'ai parlé ci-dessus, et qu'on avait prise pour nourrir de la volaille, non à notre dernier voyage, mais précédemment, quand le bâtiment était parti de Lisbonne. Les rats avaient dévoré le peu de grain qui restait ; je ne vis que des cosses et de la poussière au fond du sac, et comme je le destinais à un autre emploi (je m'occupais alors à diviser ma poudre de peur du tonnerre), je secouai les cosses en dehors, à côté de mes fortifications et au-dessous du rocher.

C'était un peu avant les grandes pluies dont j'ai parlé, et j'oubliai bientôt ce fait, auquel j'avais prêté peu d'attention. Un mois après, je vis des épis sortir de terre, et je pensai qu'ils appartenaient à des plantes que je n'avais pas encore remarquées ; mais je fus dans un étonnement sans pareil lorsque, peu de jours après, je vis poindre dix à douze épis verts et semblables à ceux de l'orge d'Europe, même de l'orge d'Angleterre. Je ne puis exprimer la confusion de mes pensées à cette vue. Ma conduite n'avait été basée jusqu'alors sur aucune notion religieuse, et j'en avais en effet très peu. J'attribuais tout ce qui m'arrivait soit au hasard, soit, comme on le dit en général et si légèrement, à la volonté de la Providence, mais sans réfléchir aux fins que la Providence pouvait avoir dans la dispensation des événements de ce monde. Cependant, en voyant de l'orge pousser dans un climat que je savais impropre à la croissance de ce grain, surtout n'ayant aucune idée de la manière dont il était venu, je fus saisi de surprise, et je crus un instant que Dieu, par un miracle, avait fait lever ces épis sans qu'ils eussent été semés, et cela dans le but direct de me nourrir en ce lieu désolé.

Cette pensée me toucha aux larmes, et je me regardai comme l'objet des faveurs du Ciel, en voyant un si grand prodige accompli pour mon salut. J'en étais d'autant plus frappé que j'apercevais, près des épis de blé d'Europe, quelques tiges de riz éparses sur le flanc du rocher, et que je reconnus pour en avoir vu en Afrique. Ne doutant ni du miracle, ni de l'étendue que la Providence lui avait donnée, je cherchai dans tous les coins de l'île, au pied de tous les rochers, espérant trouver d'autres épis ; mais je ne trouvai pas un seul brin de plus. Enfin, je me ressouvins d'avoir secoué justement à cette place le sac de grains des volailles ; tout le merveilleux de l'affaire s'évanouit sou-

dain, et avec lui, il le faut avouer, ma pieuse reconnaissance pour la bonté de Dieu. J'aurais dû cependant lui rendre grâces d'un événement aussi étrange, aussi imprévu que s'il eût été l'effet d'un miracle, et qu'il avait permis pour mon bien en ordonnant que dix à douze grains restassent seuls intacts, quand tout le reste avait été gâté par les rats, ensuite que je les jetasse à l'endroit juste où, garantis par le rocher, ils pouvaient germer, tandis qu'ailleurs ils auraient été grillés et détruits.



Je recueillis avec grand soin ces épis de blé à leur maturité, ce qui arriva vers la fin de juin, et, séparant les grains de leur tige, je résolus de ressemer dans l'espoir d'en avoir, avec le temps, une quantité suffisante pour ma consommation. Mais ce fut seulement à la quatrième année que je me permis de manger de ce grain, et encore avec une grande parcimonie. Je perdis tout ce que j'avais semé la première année, parce que je semais avant la saison sèche. Le grain ne put venir, du moins aussi bien qu'il l'aurait fait s'il avait été mis en terre au bon moment. Je reviendrai sur tout cela.

Je recueillis aussi soigneusement les vingt à trente tiges de riz, que je pouvais employer au même usage que l'orge, c'est-à-dire à m'en nourrir. J'avais trouvé moyen de faire cuire la pâte sans four,

bien que je sois venu plus tard à bout d'en construire un. Mais je reprends mon journal.

Je travaillai opiniâtrément, pendant trois à quatre mois, pour achever ma clôture, et, le 14 avril, je la fermai et trouvai un moyen d'y entrer, non par une porte, mais par-dessus le mur, avec une échelle, afin qu'il n'y eût en dehors nul indice de mon habitation.

16 Avril. — Je finis mon échelle, je m'en servis pour monter sur la muraille ; puis je la retirai et la descendis dans l'intérieur. J'étais ainsi parfaitement clos. J'avais un emplacement assez grand dans l'enceinte, et l'on ne pouvait venir sur moi du dehors sans escalader le mur.

Le lendemain du jour où je terminai mes fortifications, tous mes travaux faillirent être renversés, et moi-même perdu ; voici le fait : J'étais occupé à quelque arrangement intérieur derrière ma tente, à l'entrée de ma caverne, quand je fus effrayé par le plus surprenant et le plus terrible spectacle. Je vis soudain la terre s'écrouler de la voûte du souterrain et du flanc de la colline; en même temps deux des piliers que j'avais placés dans ma cave craquaient horriblement. Je fus saisi d'effroi ; mais, ne comprenant pas la véritable cause du phénomène, je pensai que le haut de ma cave s'éboulait, comme cela était déjà arrivé. De peur d'être écrasé, je courus à l'échelle, et je ne me crus en sûreté que lorsque je fus hors de mon enclos, où je m'attendais à voir crouler la colline. Mais je n'eus pas plus tôt posé le pied sur le sol, que je vis clairement qu'il était ébranlé par un tremblement de terre. Je sentis, à huit minutes d'intervalle l'une de l'autre, trois secousses assez fortes pour renverser les bâtiments les plus solides, et qui détachèrent la cime d'un rocher à deux milles de moi, près de la mer. La chute de cette roche dans l'eau fit le bruit le plus épouvantable que j'aie entendu de ma vie. Je remarquai aussi que la mer était violemment agitée ; je crois même que les secousses étaient encore plus sensibles sous l'eau que dans l'île.

Ma terreur fut grande; car je n'avais jamais vu ni entendu rapporter rien de pareil. Je restai anéanti. Le mouvement de la terre m'avait donné une sorte de défaillance semblable au mal de mer ; le bruit que fit le rocher en tombant me réveilla de ma stupeur et me remplit d'épouvante. Je crus que la colline allait ensevelir de nouveau tous mes trésors ; à cette pensée le cœur me manqua.

Après le troisième choc, je fus quelque temps sans rien sentir, et je commençais à reprendre courage, mais non pas assez pour oser franchir ma muraille et m'exposer à être enterré vif. Je m'assis à terre, triste et désolé, ne sachant quel parti prendre. Pendant tout ce temps-là, je n'eus pas une seule pensée religieuse, excepté l'exclamation

commune : « Seigneur, ayez pitié de moi ! » et, le danger passé, ce faible mouvement de dévotion passa de même.

Tandis que j'étais assis comme je viens de le dire, je sentis l'air s'appesantir et je vis le ciel se couvrir de nuages de pluie. Bientôt le



vent s'éleva par degrés et devint, au bout d'une demi-heure, un terrible ouragan. La mer se couvrit d'écume et inonda les rives ; les arbres étaient déracinés : c'était un spectacle affreux. La tempête dura trois heures; puis elle commença à se calmer, et la pluie tomba en abondance. Je restais assis et immobile, quand il me vint à l'esprit que

ce vent et cette pluie étaient des suites du tremblement de terre, et annonçaient sa fin. Cette pensée me ranima, et, la pluie achevant de me persuader, je rentrai dans ma tente ; mais l'averse devint si forte que je fus obligé de me réfugier dans ma cave, non sans trembler de voir la voûte crouler sur moi. Cette pluie m'imposa un travail de plus, celui de trancher une voie pour l'écoulement des eaux à travers ma muraille, autrement j'aurais été inondé dans mon souterrain.

Après quelques instants que je passai tranquillement assis dans ma caverne, ne sentant plus de secousses, je revins un peu à moi-même. Pour achever de me réconforter, j'allai à mon petit magasin et me versai une goutte de rhum, liqueur que j'épargnais extrêmement, ne devant pas la remplacer quand je n'en aurais plus. Il continua de pleuvoir toute la nuit et une grande partie de la journée suivante, et je ne pus sortir ; mais mon esprit était moins troublé, et je réfléchis sérieusement à ce que j'avais à faire. Je ne pouvais habiter une caverne, puisque cette île paraissait sujette à des tremblements de terre ; je devais me faire une cabane dans un lieu découvert où je pourrais établir une palissade, comme je l'avais fait pour ma demeure actuelle, dans laquelle je risquais d'être enseveli vivant, un jour ou l'autre.

Je me décidai à déplacer d'abord ma tente, qui se trouvait précisément contre le côté escarpé de la colline, et devait être infailliblement écrasée s'il survenait un autre tremblement de terre. Je passai les deux jours suivants (19 et 20 avril) à songer aux moyens de déloger. J'étais si fortement affecté par la crainte d'être enterré vif, que mon sommeil en était troublé ; mais la crainte de coucher en plein champ et sans aucune retraite était presque aussi puissante. Et quand je voyais combien tout était en ordre autour de moi, combien j'étais commodément et sûrement logé, je sentais une grande répugnance à changer de gîte. Je pensais aussi au temps et aux peines que demanderait un nouvel établissement, et j'en conclus qu'il fallait de toutes manières courir la chance de rester où j'étais, jusqu'à ce que j'eusse formé un campement convenable. Je tâchai donc de me tranquilliser pour le moment, et je pris seulement la résolution de construire, le plus vite possible, une nouvelle enceinte dans laquelle je porterais ma tente ; mais, en attendant, je me résignai à garder mon logis actuel. Ce fut le 21 avril que j'arrêtai ce plan.

22 Avril. — Le lendemain, je songeai à l'exécution de mes projets. Les outils me manquaient totalement. J'avais trois fortes haches et un grand nombre de ces petites hachettes que nous avions emportées pour trafiquer avec les sauvages ; mais, à force de couper des bois durs tous ces instruments étaient ébréchés et émoussés, et ma pierre à aiguiser, que je ne pouvais faire tourner, m'était inutile. Jamais homme

d'état, jamais magistrat ne consacrèrent plus de réflexions à la plus importante affaire politique et judiciaire que je n'en dépensai au sujet de ma meule. Enfin, je parvins à faire une roue que je mettais en mouvement avec le pied, en conservant les mains libres.

Nota. Je n'avais jamais vu de machines semblables en Angleterre, du moins je n'avais point fait attention à leur construction ; mais j'ai



vu depuis que rien n'était plus commun. Il faut dire cependant, pour rehausser le mérite de mon invention, que ma meule était très grande et très pesante. Cette machine me coûta une semaine entière de travail pour arriver à sa perfection.

28-29 Avril. — J'employai ces deux jours à repasser mes outils. Ma meule fonctionnait parfaitement.

30 Avril. — Depuis longtemps je remarquais que ma provision de

pain diminuait ; je l'examinai et me réduisis à un morceau de biscuit par jour, ce qui me rendit le cœur bien triste.

1er Mai. — En regardant le matin du côté de la mer, pendant la marée basse, je vis sur la grève un objet plus gros que ceux qui frappaient mes yeux tous les jours à cette place ; cet objet avait la forme d'un petit baril. J'allai reconnaître ; c'était en effet un baril et je vis près de lui quelques débris de notre bâtiment que le dernier ouragan avait déplacés. Je tournai mes regards sur le bâtiment lui-même, et sa carcasse me parut plus élevée au-dessus de l'eau qu'elle ne l'était auparavant. Le baril contenait de la poudre ; mais cette poudre, ayant été mouillée, s'était ensuite durcie comme de la pierre. Cependant je roulai le petit tonneau plus haut sur la rive, et j'avançai dans les sables aussi loin que possible vers le navire, pour essayer d'en tirer encore quelque chose. Sa position était singulièrement changée. Le gaillard d'avant, au lieu d'être, comme auparavant, enfoncé dans le sable, le dépassait de plus de six pieds, et la poupe, qui s'était détachée du reste bientôt après mon dernier voyage à bord, avait été ballottée et enfin rejetée sur le côté. Des monceaux de sable entouraient maintenant l'arrière et permettaient d'en approcher à pied, tandis qu'autrefois un intervalle qu'il fallait passer à la nage séparait de la côte le bâtiment naufragé. D'abord ce changement m'étonna, ensuite je compris qu'il avait été produit par le tremblement de terre, dont les secousses avaient aussi disloqué encore davantage le bâtiment, comme le témoignaient les débris jetés presque tous les jours sur le rivage.

Cet incident détourna mon esprit de mes projets de déplacement, et je m'occupai avec beaucoup de zèle, ce jour-là surtout, de trouver quelque voie pour pénétrer dans le corps du navire. Je n'en trouvai aucune, parce que le sable le couvrait entièrement. Cependant, comme j'avais appris à ne désespérer de rien, je résolus de tirer pièce à pièce tout ce que je pourrais de cette carcasse de vaisseau, persuadé que ses débris me seraient utiles de façon ou d'autre.

3 Mai. — Je me mis à l'œuvre avec ma scie et je détachai une solive qui probablement soutenait une des parties supérieures du pont. Quand cette pièce fut coupée, je déblayai le sable de mon mieux, du côté le plus élevé ; mais je fus interrompu par la marée montante et forcé de laisser cette besogne pour le moment.

4 Mai. — J'allai à la pêche ; mais je ne pris pas un poisson que je pusse m'aventurer à manger, et je commençais à être las de cet exercice, quand j'attrapai un jeune dauphin. Je m'étais fait une longue ligne avec du fil à cordage ; mais je n'avais point d'hameçons, et néanmoins je prenais souvent assez de poissons, du moins autant que j'en

voulais manger. Je les faisais sécher au soleil, et ne les mangeais que lorsqu'ils étaient bien secs.

5 Mai. — Je travaillai sur le bâtiment, et, ayant coupé une autre solive, je m'emparai de trois grandes planches de sapin, formant un des ponts. Je les attachai ensemble et les mis à flot quand la marée fut assez haute pour les amener à terre.

6 Mai. — Je retournai encore au bâtiment, d'où je tirai plusieurs chevilles de fer et d'autres pièces du même métal. Je travaillai rudement, et je rentrai si fatigué que je pensai à laisser là cette entreprise.



7 Mai. — J'allai encore au navire, mais non avec l'intention d'y travailler, et je trouvai que par son propre poids il s'était disloqué, les solives principales ayant été coupées. Plusieurs pièces de la carcasse gisaient détachées, et je pus voir l'intérieur, qui était presque rempli d'eau et de sable.

8 Mai. — J'allai au navire, et je portai avec moi un levier de fer, pour détacher les planches du pont, qui maintenant se trouvait dégagé d'eau et de sable. Je défis deux planches et les amenai à bord, de même que les autres, en profitant de la marée montante. Je laissai mon levier sur la place pour le lendemain.

9 Mai. — Je pénétrai, par le moyen du levier, dans le ventre du

navire ; je sentis quelques tonneaux et les déplaçai avec mon levier, mais je ne pus ni les briser ni les retirer. Je sentis aussi un rouleau de plomb d'Angleterre et je le remuai ; toutefois sa pesanteur m'empêcha de l'enlever de place.

10 à 14 Mai. — Je continuai mon travail pendant ces quatre jours, et je rapportai quantité de planches, de morceaux de bois, et deux à trois quintaux de bois.

15 Mai. — Je portai deux petites haches au navire pour essayer de couper un morceau du rouleau de plomb, en posant dessus le tranchant d'une des hachettes et en me servant de l'autre pour l'enfoncer; mais, le rouleau étant sous un pied et demi d'eau, mes coups ne portaient pas assez juste pour enfoncer la hachette.

16 Mai. — Le vent avait été très violent pendant la nuit, et les restes du navire furent encore plus brisés qu'ils ne l'étaient par la force des vagues. Ce jour-là, je restai si longtemps dans les bois pour chercher des pigeons, que la marée monta avant que j'eusse pu aller au navire.

17 Mai. — Je vis quelques fragments du bâtiment, que les flots avaient jetés sur le rivage à deux milles de distance. Je voulus cependant aller les reconnaître ; c'était une partie de la poupe, trop pesante pour que je pusse l'emporter.

24 Mai. — Tous les jours qui précédèrent cette date, je travaillai sur le navire, et, à force de peine et de patience, je détachai avec mon levier des pièces si essentielles, qu'à la première forte marée quelques tonneaux flottèrent hors de la carcasse, ainsi que deux des coffres des matelots. Mais, le vent soufflant de terre, il n'arriva ce jour-là sur la grève que des morceaux de bois et un muid contenant du porc du Brésil, que l'eau de mer et le sable avaient gâté. Je continuai le même travail, du 24 mai au 15 juin, en prenant cependant tous les jours le temps nécessaire pour chercher ma vie ; et je choisissais cette occupation pour le moment de la haute marée ; je me trouvais ainsi libre de travailler sur la grève à l'heure du reflux. Je rassemblai assez de bois, de pièces de charpente, de planches et de fer pour construire une barque, si j'avais su comment m'y prendre. Je tirai aussi, en diverses fois, près d'un quintal du rouleau de plomb.

16 Juin. — En descendant sur le bord de la mer, je vis une grande tortue. C'était la première que je voyais, et cela venait de ma mauvaise fortune, car elles abondaient dans l'île ; et, si je l'eusse abordée de l'autre côté, j'en aurais trouvé par centaines, tous les jours, comme je m'en assurai ensuite ; mais cette découverte me coûta cher.

17 Juin. — Je m'occupai à faire cuire la tortue. Je trouvai soixante

œufs dans son corps, sa chair me sembla le mets le plus savoureux, le plus agréable que j'eusse goûté en toute ma vie ; et cela devait me paraître ainsi après avoir été réduit à la viande de chèvre et d'oiseaux sauvages, depuis mon arrivée dans cet horrible pays.

18 Juin. — Il plut tout le jour, et je restai au logis. Il me sembla que la pluie avait refroidi l'air ; je sentais une sorte de frisson qui n'était pas naturel sous cette latitude.

19 Juin. — Je me sentis encore froid et du malaise.

20 Juin. — Je pus dormir pendant la nuit ; j'éprouvai de grandes douleurs de tête et un mouvement fébrile.

21 Juin. — Je tombai réellement malade, et j'eus les plus mortelles frayeurs de me trouver ainsi, étant privé de secours. Je priai Dieu pour la première fois depuis la tempête de Hull, et je priai sans trop savoir ce que je disais, ni pourquoi je priais, car mes pensées n'étaient pas bien nettes.

22 Juin. — Je fus un peu mieux, mais toujours dans de grandes appréhensions de devenir malade.

23 Juin. — Encore très mal, du froid, du tremblement, ensuite un violent mal de tête.

24 Juin. — Beaucoup mieux.

25 Juin. — Une fièvre très violente, dont l'accès dura sept heures, alternativement chaud et froid ; il fut suivi de sueurs légères.

26 Juin. — Mieux. N'ayant rien à manger, je pris mon fusil ; mais je me sentis bien faible. Toutefois je tuai une chèvre, je l'apportai au logis avec beaucoup de peine ; je fis griller un morceau de sa chair et je le mangeai. J'aurais bien voulu faire du bouillon avec cette viande, mais je n'avais point de marmite.

27 Juin. — Encore la fièvre, et si violente que je restai tout le jour dans mon lit, sans boire ni manger. J'étais près de mourir de soif ; mais je n'avais pas la force de me tenir debout pour aller chercher de l'eau. Je priai Dieu encore ; mais ma tête était faible, et d'ailleurs j'étais d'une telle ignorance que je ne savais que dire, je ne pouvais que m'écrier : « Seigneur, voyez ma misère ! Seigneur, ayez pitié de moi ! » Je suppose que je ne fis pas autre chose pendant deux ou trois heures, jusqu'à la fin de l'accès : alors je m'endormis et ne m'éveillai que très avant dans la nuit. En m'éveillant, je me trouvai beaucoup mieux, cependant très faible et excessivement altéré ; mais comme il n'y avait pas une goutte d'eau dans mon habitation, je fus obligé de rester couché jusqu'au matin, et je me rendormis.

Pendant ce second sommeil, j'eus un rêve terrible. Je croyais être assis à terre hors de mon enceinte, à la place où je me trouvais quand

l'ouragan s'éleva après le tremblement de terre. Je vis descendre d'un grand nuage noir un homme entouré de flammes si brillantes, que mes yeux avaient peine à en soutenir l'éclat ; son visage inspirait une terreur qu'aucune parole ne pourrait exprimer. Quand ses pieds touchèrent le sol, je crus sentir la terre trembler comme elle venait de le faire quelques instants auparavant, et l'air fut sillonné de longs éclairs. Dès qu'il fut descendu à terre, il s'avança vers moi en me menaçant d'une longue lance qu'il tenait à la main, et, du haut d'une petite éminence qui se trouvait à peu de distance de moi, il me parla; Sa voix était si terrible, qu'il m'est impossible de peindre son effet . tout ce que je puis dire, c'est qu'elle proféra ces mots : « Puisque tant d'avertissements ne t'ont pas amené au repentir, tu mourras » ; et en même temps la figure leva sa lance pour me tuer.

Je n'essayerai point de décrire les terreurs dont mon âme fut remplie par cette vision horrible. Dans le moment même du rêve, je m'étonnais de ces terreurs ; et je ne saurais peindre non plus l'impression qui me resta lorsque je m'éveillai et que je reconnus que tout cela n'était qu'un songe.

Je n'avais, hélas ! aucune instruction religieuse, celle que je tenais des premières et bonnes leçons de mon père ayant été effacée par huit années de perversité et d'association constante avec des gens aussi profanes que moi, et tels qu'on en rencontre généralement dans la vie maritime. Pendant ce laps de temps, je n'avais pas une fois, à ma souvenance, élevé mon esprit vers le Créateur, ni examiné intérieurement mes actions. Un certain abrutissement, sans désir du bien, sans conscience du mal, s'était emparé de moi, et j'étais aussi insouciant, aussi endurci, aussi corrompu que la plupart de nos matelots ; comme eux je n'avais ni la crainte de Dieu dans le danger, ni le moindre sentiment de gratitude envers lui dans la délivrance.

On me croira facilement, d'après les faits de mon histoire déjà contés, si je dis ici que jamais il ne me vint à l'esprit d'attribuer les malheurs de tous genres qui m'étaient arrivés à une juste punition du Ciel, soit pour ma désobéissance envers mon père, soit pour mes péchés actuels, assez grands pour mériter châtiment, soit pour le mauvais emploi de ma vie entière. Dans mon expédition d'Afrique, je ne pensai pas une seule fois à prier Dieu de me diriger vers le meilleur chemin et de me garantir des périls dont j'étais entouré. Non, j'étais alors tout à fait éloigné de l'idée de Dieu, de la Providence ; je me conduisais comme une brute, selon les impulsions naturelles et les suggestions du simple bon sens : heureux encore si je les avais toujours suivies ! Quand je fus accueilli en mer par le capitaine portugais, je ne sentis aucune reconnaissance pieuse pour ma délivrance,

ni pour l'honnêteté, la charité, les procédés généreux de mon sauveur. Plus tard, en me voyant naufragé, perdu, jeté à demi mort sur ce rivage, loin d'éprouver des remords et de considérer mon infortune comme une justice du Ciel, je me disais seulement que j'étais une pauvre créature, née pour être toujours misérable.

Il est vrai qu'au premier moment où je me trouvai sain et sauf dans l'île, tandis que tous mes compagnons étaient noyés, je fus saisi d'une espèce d'extase, et mon âme éprouva des émotions qui pouvaient, avec la grâce de Dieu, se changer en reconnaissance sincère. Mais ces émotions finirent comme elles avaient commencé, en purs élans de joie ; je me sentais heureux de vivre, et ne réfléchissais point à la bonté remarquable de celui qui m'avait sauvé de préférence à tout le reste de l'équipage. Je ne songeais pas à m'enquérir des motifs pour lesquels la Providence s'était montrée aussi miséricordieuse envers moi. Je me livrais à cette sorte de délire que les marins éprouvent lorsqu'ils viennent d'échapper à un naufrage, que leur premier bol de punch leur fera oublier complètement. Toute ma vie avait été semblable à cet instant. Même dans ce désert, où je me croyais hors de tout secours humain, sans consolation, sans espoir de délivrance, dès que j'eus la perspective d'être à l'abri de la faim, mon affliction se calma, et je m'appliquai, avec toute la liberté d'esprit nécessaire, au soin de ma défense et de ma subsistance. Certes, j'étais loin de m'attrister en pensant que mon naufrage était un effet de la colère céleste.

L'apparition des épis de blé eut d'abord quelque influence sur mon esprit, et me toucha sérieusement tant que je crus cette apparition miraculeuse ; mais, aussitôt que le prestige eut disparu, l'impression s'effaça de même, ainsi que je l'ai dit. Le tremblement de terre, le plus terrible des phénomènes naturels, celui qui suggère le plus directement l'idée d'un pouvoir invisible, m'effraya pendant sa durée ; mais ma frayeur cessa avec la cause, et la pensée des jugements de Dieu, de sa main appesantie sur moi, ne me vint pas plus en ce moment qu'elle ne me serait venue dans les temps les plus prospères de mon existence. Mais, lorsque je me vis malade, lorsque je considérai à loisir la mort s'approchant de moi avec toutes ses angoisses, mon énergie céda à la violence de la fièvre, et je sentis se réveiller ma conscience depuis si longtemps endormie. Je me reprochai ma vie passée, qui m'avait attiré, par une perversité extraordinaire, un châtiment peu ordinaire également.

Ces tristes réflexions me tourmentèrent le second et le troisième jour de ma maladie, et la violence de la fièvre, jointe aux aiguillons de ma conscience, m'arracha quelques mots de prière; mais je ne puis

dire que ce fut une véritable prière, accompagnée de désirs et d'espérance ; c'était bien plutôt un cri de détresse.

Mes idées étaient confuses, l'horreur de la mort dans un état si misérable troublait ma tête affaiblie, et je ne savais ce que mes lèvres prononçaient ; c'était sans doute des exclamations semblables à celles-ci : « Mon Dieu, que je suis à plaindre ! Si je tombe malade, je mourrai très certainement faute de secours ! Que vais-je devenir? » Alors des larmes coulaient de mes yeux, et je restai quelque temps sans pouvoir parler.

Pendant ces intervalles, les bons avis de mon père me revinrent d'abord en mémoire, et ensuite sa prédiction dont j'ai fait mention au commencement de cette histoire, savoir que, si je faisais ce pas insensé, Dieu ne me bénirait point, et que je me repentirais d'avoir négligé ses conseils quand je n'aurais personne pour m'aider à me tirer de peine. Maintenant, dis-je tout haut, les paroles de mon excellent père se sont vérifiées, la justice du Ciel m'a frappé. J'ai refusé d'écouter la voix de la Providence, qui m'avait donné, dans sa bonté, les moyens de vivre heureux et tranquille ; je n'ai voulu ni connaître moi-même les bénédictions attachées à ma condition, ni les apprendre de l'expérience de mes parents. J'ai laissé ces bons parents pleurer ma folie, et maintenant je suis seul à en déplorer la suite. J'ai refusé leur secours par lequel j'aurais fait mon chemin sans peine, et me voici condamné à lutter contre des difficultés au-dessus des forces humaines, sans guide, sans appui, sans consolation. Ici je m'écriai : « Seigneur, venez à mon aide, car ma détresse est grande ! » Cette prière, si je puis la nommer ainsi, fut la première qui sortit de ma bouche, depuis un grand nombre d'années.

Je reviens à mon journal.

28 Juin. — Un peu rafraîchi par le sommeil, et l'accès de fièvre étant passé, je me levai. La frayeur que m'avait laissée mon rêve était encore très grande ; cependant je considérai que l'accès de fièvre reviendrait sans doute le lendemain, et qu'il me fallait profiter de ce moment de calme pour préparer les choses qui pourraient me soulager quand je serais plus souffrant. D'abord je remplis d'eau une grande bouteille ou bocal, et la posai sur ma table à portée de mon lit, et, pour corriger le froid et la crudité de l'eau, j'y mêlai environ un quart de pinte de rhum. Je fis ensuite griller sur des charbons un morceau de viande de chèvre ; mais je ne pus manger que fort peu.

Je voulus faire une promenade au grand air, et je me sentis extrêmement faible ; j'avais peine à porter mon fusil, sans lequel je ne sortais jamais ; aussi je fis peu de chemin, et je m'assis sur un tertre, les yeux fixés sur la mer, qui, dans ce moment, était unie et tran-

quille. Pendant que je me reposais ainsi, des pensées à peu près analogues à celles-ci se présentèrent à mon esprit : Qu'est-ce que cette terre et cette mer que j'ai parcourues en tant de parties? Comment ces choses ont-elles été créées? Que suis-je, moi, ainsi que les autres créatures sauvages et apprivoisées, humaines et brutes? D'où avons-nous été tirés? Sans doute, nous sommes l'ouvrage de ce pouvoir qui forma la terre et la mer, l'air et le ciel. Et quel est ce pouvoir? La conclusion naturelle était : c'est Dieu qui a tout fait. Mais alors il se présenta une singulière conséquence : si Dieu a fait toutes ces choses, il les guide et les gouverne, elles, et tout ce qui les concerne ; car



celui qui a pu les créer doit pouvoir les guider, les diriger ; et, s'il en est ainsi, rien ne peut arriver dans la sphère immense de ses œuvres sans qu'il le sache et l'ordonne. Or, si rien n'arrive sans qu'il en soit instruit, il sait que je suis ici, et dans l'état le plus horrible ; et, si rien n'arrive sans son ordre, il a voulu que tout ce mal tombât sur moi.

Rien ne s'offrait à mon esprit pour contredire ces conclusions ; je restai donc ferme dans la pensée que Dieu avait voulu m'envoyer toutes mes infortunes, lui seul ayant le pouvoir de disposer non seulement de moi, mais de tout ce qui existe dans le monde entier.

Là se présentait immédiatement cette question : Pourquoi Dieu a-t-il voulu me traiter ainsi? Qu'ai-je fait pour mériter ce traitement? Ma conscience m'arrêta soudain dans cette enquête, comme si j'avais blasphémé, et je crus entendre sa voix intérieure me dire : « Malheureux, tu demandes ce que tu as fait? Regarde en arrière, examine ta

vie mal employée, et demande plutôt ce que *tu n'as pas fait*. Demande pourquoi tu n'as pas été depuis longtemps anéanti? Pourquoi tu n'as pas péri dans la rade d'Yarmouth, ou dans le combat livré quand ton navire fut pris par le corsaire de Salé? Pourquoi n'as-tu pas été dévoré par les bêtes féroces, sur les côtes d'Afrique? Pourquoi as-tu été seul épargné dans ton dernier naufrage, quand tout le reste de tes camarades s'est noyé? Et tu demandes ce que tu as fait ! »

Ces réflexions me confondaient, et je ne trouvai pas un mot à me répondre à moi-même. Je me levai triste et pensif, je retournai vers ma retraite et franchis ma muraille, dans l'intention de me mettre au lit ; mais le trouble de mes pensées m'ôtait l'envie de dormir, et, m'asseyant sur ma chaise, j'allumai ma lampe, parce qu'il commençait à faire nuit. Alors, la crainte du retour de mon mal m'occupant fortement, je me rappelai que les Brésiliens traitent presque toutes leurs maladies avec du tabac. J'avais un rouleau de tabac épuré et sec dans un des coffres, et j'en avais aussi de vert, à demi préparé.

J'allai à ce coffre, et, conduit par le Ciel, je ne puis en douter, j'y trouvai la guérison de mon corps et celle de mon âme. Je l'ouvris, et je vis d'abord ce que je cherchais, le tabac ; et comme le peu de livres que j'avais sauvés étaient aussi renfermés là, je pris une des Bibles dont j'ai parlé, et que je n'avais eu jusqu'alors ni le temps, ni peut-être le désir de lire, et je l'apportai sur ma table avec le tabac. Je ne savais comment faire usage de ce dernier comme médicament ; je ne savais pas non plus s'il était bon pour ma maladie ; toutefois je résolus de l'appliquer de plusieurs manières, persuadé que l'une d'elles me réussirait. D'abord je mâchai des morceaux de la feuille, et cela me causa une sorte d'ivresse ; ce tabac était vert, et j'étais peu habitué à en user de cette sorte. Ensuite, j'en fis infuser une petite quantité pendant une ou deux heures dans du rhum, ayant l'intention de prendre une dose de cette boisson quand je serais couché ; enfin j'en fis brûler sur des charbons, et je tins mes narines au-dessus de la fumée, aussi longtemps que je pus le supporter.

Dans les intervalles qui s'écoulèrent entre ces différentes opérations, je voulus lire ma Bible ; étourdi par la vapeur du tabac, je ne pus suivre longtemps ma lecture ; seulement, en ouvrant le livre au hasard, je rencontrai ces mots : « Invoque-moi dans tes jours de détresse, et je te délivrerai, et tu glorifieras mon nom ». Ces mots s'appliquaient parfaitement à ma position, et firent une certaine impression sur moi, à leur première lecture, mais une impression moins profonde que celle qu'ils produisirent par la suite ; car le mot délivrer était pour moi vide de sens ; ma délivrance me paraissait aussi éloignée, aussi impossible que la promesse de manger de la chair le

parut aux enfants d'Israel quand ils disaient : « Dieu fera-t-il dresser une table pour nous dans le désert? » De même je disais : Dieu lui-même ne peut me tirer de cette île. Et comme il se passa plusieurs années sans que le moindre espoir me fût permis, cette idée revint souvent dans mon esprit.

Il se faisait tard, et le tabac, comme je l'ai dit, m'avait si fort assoupi, que je me sentais très disposé à dormir : aussi, laissant une lampe allumée dans la cave, pour avoir de la lumière dans le cas où j'aurais besoin de quelque chose, je me mis au lit. Mais ce ne fut pas



sans avoir prié Dieu à genoux, ce qui ne m'était jamais arrivé en toute ma vie ; et je le suppliai de tenir sa parole et de me délivrer si je l'appelais dans ma détresse. Après cette courte et imparfaite prière, je bus le rhum dans lequel j'avais fait infuser du tabac, et la force de la liqueur jointe au goût nauséabond de la plante rendit ce breuvage difficile à avaler. Je me couchai après l'avoir bu, et je sentis le rhum me porter fortement à la tête ; mais je tombai très vite dans un profond sommeil et ne m'éveillai que le lendemain, à trois heures après midi. Depuis, j'eus lieu de penser, et je le pense encore maintenant, que je dormis tout le jour suivant et toute la nuit ; car il me manqua un jour quand je fis le relevé de mon calendrier de l'année.

Il est certain que, si l'erreur avait été causée par des entailles faites par-dessus d'autres, il aurait manqué plusieurs jours et non un seul. Quoi qu'il en soit de ce mécompte, je me trouvai, en m'éveillant, beaucoup moins abattu de corps et d'esprit. Lorsque je me levai, je me sentis plus fort, et mon estomac était mieux disposé, puisque j'avais faim. Bref, je n'eus point d'accès le lendemain, et, à dater de cette époque, je me rétablis progressivement : c'était le 29.

Le 30 devait être un bon jour, et je sortis avec mon fusil ; mais j'évitai de m'éloigner trop. Je tuai des oiseaux de mer du genre des oies, et je les apportai au logis ; mais je n'osai en manger et me contentai de mes œufs de tortue, qui étaient fort bons. Le soir, je réitérai le remède auquel j'attribuais l'amélioration de ma santé ; je pris une seconde dose de tabac infusé dans du rhum, moins forte cependant que la première, et je me dispensai de mâcher du tabac et d'en respirer la fumée.

Je ne fus pas aussi bien que je l'espérais, le lendemain 1er juillet ; j'eus un petit accès de frisson ; mais c'était peu de chose.

2 Juillet. — Je renouvelai l'application du tabac des trois manières, je m'étourdis par la fumigation, comme la première fois, et je doublai la dose de l'infusion.

3 Juillet. — Je n'eus point d'accès ; toutefois j'étais loin d'avoir toutes mes forces, et je ne les repris complètement que plusieurs semaines après. Pendant ma convalescence, mes pensées se fixèrent souvent sur ces paroles des saintes Écritures : *Je te délivrerai;* et l'impossibilité de ma délivrance opposait une barrière insurmontable à tous mes élans d'espérance. Mais, au moment où j'étais le plus découragé, je me dis tout à coup que j'oubliais, en m'occupant de ma délivrance actuelle, celle dont j'avais été l'objet, et si récemment, quand j'avais été délivré, comme par miracle, d'une maladie qui me mettait dans une situation si déplorable, si effrayante. Je me demandai comment j'avais reçu ce bienfait, et si j'avais fait à ce propos ce que je devais faire. Dieu m'avait sauvé, mais je ne l'avais point glorifié, c'est-à-dire que je n'avais pas rapporté à lui seul mon salut, et je ne lui en avais pas rendu grâces. Ces idées touchèrent mon cœur très profondément. Je tombai à genoux, et je remerciai Dieu à haute voix de ma guérison inespérée.

4 Juillet. — Le matin, je pris la Bible, et, commençant la lecture du Nouveau Testament, j'y apportai une attention sérieuse. Je me fis une loi de lire la Bible tous les matins et tous les soirs, sans me borner à un certain nombre de chapitres, mais aussi longtemps que mon intérêt se soutiendrait. Bientôt après que j'eus mis ce projet à exécution, je me sentis sincèrement affligé de l'iniquité de ma vie passée.

L'impression de mon rêve se raviva, et ces mots : *tous ces avertissements ne t'ont point amené au repentir*, me revinrent en mémoire. Je priai le Seigneur, du fond de mon âme, de m'accorder la grâce du repentir, et le même jour, en lisant le saint livre, je tombai sur ces paroles : « Il est proclamé prince et sauveur pour donner le repentir et la rémission ». Je jetai le livre, et, les yeux et les mains levés au



ciel, je m'écriai dans une extase de joie : « O Jésus, fils de David ! Jésus, prince et sauveur, donne-moi le repentir ! » C'était la première fois de ma vie que je priais, dans le sens véritable de ce terme ; car je priais avec le sentiment de mon état et une espérance vraiment évangélique, fondée sur les divines promesses. Depuis cet instant, j'espérai en effet que Dieu daignerait m'exaucer.

J'entendais alors les mots cités plus haut : *appelle-moi, et je viendrai te délivrer*, dans un sens différent de celui que je leur donnais lorsque j'attachais l'idée de délivrance seulement à la fin de ma

captivité ; car, malgré le grand espace que je pouvais parcourir, cette île était une prison pour moi ; elle en avait du moins les conditions les plus tristes. Mais j'appris à expliquer tout autrement ces paroles. Je regardai avec horreur ma vie passée ; mes péchés me semblèrent si détestables, que mon âme ne demandait plus à Dieu que sa délivrance des crimes qui l'accablaient et la privaient de toute consolation. Quant à ma solitude, ce n'était plus rien ; je ne daignais ni demander d'en être tiré, ni la mettre en balance avec le sujet de mes vœux les plus fervents. J'insère ici ces détails, afin de montrer aux lecteurs que celui qui connaît la vérité met la délivrance du péché bien au-dessus de la délivrance des afflictions. Mais je reviens à mon journal.

Ma situation, toujours aussi malheureuse, me parut cependant alors moins difficile à supporter. Mon esprit s'étant dirigé vers un but plus élevé, par la prière et la lecture des saintes Écritures, je sentis de grandes consolations intérieures, auxquelles j'avais été jusque-là tout à fait étranger. D'ailleurs, aussitôt que ma santé et mes forces revinrent, je travaillai à me procurer ce qui me manquait et à rendre mon existence aussi régulière que possible. Du 1er juillet au 14, je passai la plus grande partie de mon temps à faire de petites excursions avec mon fusil, en proportionnant la longueur de mes courses aux forces d'un convalescent. On ne saurait imaginer, en effet, à quel point j'étais amaigri et faible. Les remèdes que j'avais employés n'avaient peut-être jamais été appliqués à la fièvre, et je n'oserais les conseiller à personne d'après mon expérience ; car, s'ils avaient arrêté les accès fébriles, ils avaient très probablement contribué à m'affaiblir. Pendant quelque temps, je fus sujet à des tremblements, à des tressaillements de nerfs. Du reste, mon indisposition m'apprit que rien n'était plus pernicieux pour moi que de rester exposé à la pluie, surtout quand elle était accompagnée d'orages et d'ouragans ; celles de la saison sèche étaient par conséquent plus dangereuses que celles de septembre et d'octobre.

J'étais depuis près de dix mois dans cette île funeste, j'avais perdu l'espérance d'en sortir ; je croyais fermement que jamais un être humain n'avait mis le pied sur ses rivages. Mon habitation était alors aussi sûre que je le désirais, je voulus pénétrer plus avant dans le pays et reconnaître toutes ses productions.

Je commençai cette exploration le 15 juillet. D'abord, j'allai à la petite baie dans laquelle j'avais fait entrer mes radeaux, et je vis, en remontant la rivière, que la marée n'allait pas à plus de deux milles et se perdait dans un ruisseau d'une eau très fraîche et très bonne ; mais comme on était alors en été, il se trouvait, en différents endroits, sinon à sec, du moins presque sans courant. De belles prairies bien

unies et bien vertes s'étendaient sur les deux rives, et je vis dans les terres un peu plus élevées, près des coteaux où l'eau ne pouvait probablement arriver, des plantes de tabac sur des tiges très longues et très fortes, et d'autres plantes qui m'étaient inconnues ; elles pouvaient avoir des vertus spéciales, mais je les ignorais. Je cherchai la cassave, racine qui sert de pain aux Indiens dans ces climats, et je ne la trouvai point. Je remarquai de grandes plantes de l'espèce des aloès et des cannes à sucre, ces dernières imparfaites et sauvages, faute de culture. Je me contentai de ces découvertes pour une première excursion, et je cherchai, en retournant chez moi, comment je pourrais reconnaître les qualités et la bonté des fruits et des plantes que je verrais. Mes réflexions n'aboutirent à rien. J'avais très peu observé la végétation pendant mon séjour au Brésil, et je n'avais aucune donnée pour me guider dans mes investigations.

Le lendemain 16, je repris le même chemin, et, avrès avoir été un peu plus loin que la veille, je vis la fin des savanes ou prairires, et j'entrai dans un pays boisé. Là, je trouvai des fruits de plusieurs sortes, surtout une grande abondance de melons sur le sol et de raisins sur les arbres. Les vignes s'élançaient d'un arbre à un autre, et leurs superbes grappes étaient en pleine maturité. Cette vue me causa la plus agréable surprise ; toutefois, instruit par l'expérience, je mangeai modérément de ce fruit. Je me rappelais avoir vu, pendant mon séjour en Barbarie, des esclaves anglais mourir de la dysenterie pour avoir mangé trop de raisins. J'imaginai cependant un excellent moyen de faire usage de ces grappes ; c'était de les faire sécher au soleil, à la façon des raisins dits de Corinthe. Je pensais, et je ne fus point trompé dans mon attente, qu'ils me fourniraient un aliment sain et agréable, quand je ne pourrais avoir des fruits dans leur fraîcheur.

Je passai toute la soirée en ce lieu, et je ne pus retourner au logis pour la nuit. C'était la première fois que je couchais hors de chez moi, et j'eus recours à mon premier expédient : je grimpai dans un arbre. Je dormis très bien ainsi, et le matin je continuai ma course. Je fis environ trois à quatre milles, à en juger d'après la longueur de la vallée, et je me dirigeai toujours vers le N., ma vue étant bornée de côté et d'autre par des chaînes de collines. A la fin de cette marche, je trouvai un endroit découvert où le terrain semblait s'abaisser à l'O. et je vis un petit ruisseau, qui sortait du flanc du coteau le plus près de moi, couler dans la direction opposée, c'est-à-dire en plein E. Cette campagne me parut si fraîche, si fleurie, dans sa parure de printemps, que je pouvais me croire au milieu d'un jardin bien cultivé. Je m'avançai de quelques pas dans ce vallon délicieux ; je le contemplais avec un plaisir secret, bien que ce plaisir fût mêlé de pensées

mélancoliques. Je me disais : Tout cela m'appartient ; je suis roi, souverain seigneur de ce pays ; mes droits sur lui sont incontestables, et, si je pouvais le transporter dans une autre partie du monde habité, rien ne m'empêcherait d'en jouir et de le laisser à mes hèritiers, de même que nos propriétaires anglais se transmettent leurs biens de père en fils. Autour de moi je voyais des cocotiers en abondance, et aussi des orangers, des citronniers et des limoniers, mais tous sauvages et portant peu de fruits, du moins en ce moment. Toutefois, non seulement les limons verts que je cueillis étaient d'un goût agréable, mais, en mêlant leur jus avec de l'eau, j'obtins une boisson extrêmement fraîche et salutaire. Je crus devoir faire une provision de raisins, de citrons et de limons, afin de l'emporter au logis, où je la mettrais en réserve pour la saison des pluies qui approchait ; je ramassai donc à une place une quantité de raisins, une plus petite quantité dans une autre, et, dans un troisième coin, je fis un tas de limons et de melons ; ensuite, je pris un peu de chaque fruit et je m'acheminai vers mon habitation, comptant revenir au vallon avec un sac ou ce que je pourrais avoir pour emporter le reste.

Je revins donc, après trois jours d'absence, à la maison (comme j'appellerai toujours maintenant ma tente et ma caverne) ; mais, en arrivant, je trouvai les raisins que j'apportais complètement gâtés ; les grains, à cause de leur poids et de leur nature juteuse, s'étaient écrasés et ne valaient plus rien ; quant aux citrons, ils étaient parfaits ; mais j'en avais très peu.

Le lendemain 19, muni de deux petits sacs, j'allai chercher ma récolte ; mais, en arrivant près de mon tas de grappes, si belles, si brillantes quand je les avais cueillies, je les vis toutes dispersées, foulées, jetées çà et là et la plupart mangées. Je supposai que ce dégât avait été fait par quelque animal ; mais quelle sorte d'animal, c'est ce que j'ignorais. Cependant, voyant l'impossibilité de les laisser en tas ou de les emporter dans des sacs, puisqu'elles seraient mangées dans le premier cas et gâtées dans le second, je pris un autre moyen, je les suspendis aux branches les plus élevées des arbres pour les laisser sécher au soleil, et je pris autant de citrons et de limons que je pus en emporter.

En revenant chez moi, je ne pouvais me lasser d'admirer la beauté et la richesse de cette vallée, et son heureuse situation à l'abri des orages, pourvue d'eau et de bois. Je pensai que j'avais planté ma tente dans le lieu le plus défavorable du pays ; et l'idée me vint de changer de demeure et de chercher, dans cette agréable partie de l'île, un emplacement aussi sûr, s'il était possible, que celui où j'étais maintenant.



Je me disais : . . . Je suis roi, souverain seigneur
de ce pays (P. 92.)

Ce projet roula dans mon esprit assez longtemps, et j'y tenais beaucoup, l'agrément du lieu étant réellement une forte tentation. Cependant, lorsque j'examinai les choses de plus près, je considérai que j'étais établi sur le bord de la mer, où le sort pouvait jeter quelque autre malheureux ; et, malgré le peu de probabilité d'un tel événement, je ne devais pas, en me séquestrant au fond des bois et des vallées, renoncer à toutes chances, à tous moyens de délivrance. Pour concilier tout, je me fis une sorte de maison de plaisance dans ce vallon qui m'avait séduit, et je l'entourai d'une double haie aussi haute que je pouvais la faire, et renforcée par des pieux entre lesquels je mis de la bruyère et des branches d'arbres. Dans cette enceinte je dormais tranquille parfois deux ou trois nuits de suite, et j'y pénétrais par une échelle, comme dans mon ancienne demeure. Ainsi je possédais une maison sur la côte et une maison en pleine campagne. Ces travaux m'occupèrent jusqu'au mois d'août.

Je venais d'achever ma clôture et je commençais à jouir de mon travail, quand la saison des pluies me confina dans ma première habitation. J'avais, il est vrai, dans la seconde, une tente faite d'une voile de vaisseau et très bien tendue, mais là je n'avais pas une colline pour me garantir des orages, ni une caverne où je pusse me réfugier en cas d'averse extraordinaire.

Vers le commencement d'août j'avais donc fini ce que j'appelais ma maison des champs, et j'eus le plaisir de l'habiter. Le 3 août, les raisins que j'avais suspendus aux arbres me semblèrent parfaitement secs, et ils l'étaient en effet. Je les décrochai, et j'eus raison ; car les pluies, qui ne tardèrent pas à venir, les auraient gâtés et m'auraient privé d'une partie de ma provision d'hiver. Je portai près de deux cents paquets de raisins dans mon magasin ; mais alors il commença à pleuvoir, et depuis ce jour (4 août) il plut jusqu'au milieu d'octobre plus ou moins, et souvent si violemment, que j'étais obligé de rester plusieurs jours de suite dans ma caverne.

Pendant cette saison il m'arriva, à ma grande surprise, une augmentation de famille. J'avais eu beaucoup de chagrin de la perte d'une de mes chattes qui m'avait quitté, ou plutôt que je croyais morte dans quelque coin ; mais un beau jour cet animal revint au logis avec trois petits. Je fus très étonné de l'aventure ; car j'avais, il est vrai, tué un chat sauvage, mais il m'avait paru très différent des nôtres. Du reste, les petits chats ressemblaient tout à fait à leur mère ; et comme sa compagne était une femelle, je trouvai le fait des plus étranges. De ces trois petits il me vint ensuite une si nombreuse postérité, que je fus obligé de les tuer, comme des bêtes nuisibles, et de les chasser loin de ma maison.

Du 14 au 25 août, pluie continuelle. Je ne pus sortir, et je me garantis le plus soigneusement possible de l'humidité. Pendant ma retraite je me trouvai un peu à court de vivres ; mais, en me risquant au dehors une ou deux fois, un jour je tuai une chèvre, et l'autre (le 26) je trouvai une grande tortue, et ce fut un régal véritable pour moi. Alors mes repas étaient ainsi réglés : je déjeunais avec une grappe de raisin ; un morceau de viande de chèvre ou de tortue grillée faisait mon dîner (car, à mon grand regret, je n'avais pas un seul vase pour faire bouillir, soit de la viande, soit autre chose), et quelques œufs de tortue me donnaient à souper.

Pendant cet emprisonnement je travaillais tous les jours, deux à trois heures, à élargir ma cave, et, en creusant toujours par côté, je



parvins jusqu'à l'extérieur, et je me fis une porte ou issue en dehors de ma muraille, par laquelle j'allais et venais. Mais je n'étais pas tout à fait rassuré de sentir ma retraite ainsi ouverte, ce qui rendait inutiles les précautions que j'avais prises. Toutefois, je n'avais aperçu aucune créature vivante qui fût à craindre, l'animal le plus grand que j'avais vu dans l'île étant la chèvre.

30 Septembre. — J'étais arrivé au malheureux anniversaire de mon naufrage. Je comptai les entailles que j'avais faites sur le poteau, et j'en trouvai trois cent soixante-cinq. Je consacrai ce jour à un jeûne solennel et à des actes de piété. Je me prosternai contre terre, le cœur pénétré d'une sincère humilité. Je confessai à Dieu mes péchés, je reconnus la justice de ses châtiments et je le priai de m'accorder merci par les mérites de Jésus-Christ. Je ne pris pas le moindre ra-

fraîchissement pendant douze heures, et je mangeai seulement, après le coucher du soleil, une grappe de raisin et un morceau de biscuit ; ensuite je me mis au lit, en finissant la journée, comme je l'avais commencée, par une prière. Je n'avais pas observé un seul dimanche pendant l'année, parce que, n'ayant aucun sentiment religieux, j'omis bientôt de faire la septième entaille plus grande que les autres ; ainsi je ne distinguai plus les jours de la semaine. Cependant, après avoir fait le relevé général, je trouvai que j'avais été un an dans l'île, et je divisai cette année en semaines, en marquant chaque septième jour : il en manquait un sur la totalité. Bientôt après, mon encre commençant à diminuer, j'en usai avec plus d'économie ; je notai les seuls événements remarquables de ma vie, et je cessai d'écrire jour par jour les choses ordinaires.

Je reconnus les époques régulières de la saison des pluies et de la saison sèche, et je songeai à me prémunir pour leurs retours ; mais j'achetai mon expérience, et ce que je vais conter est une des épreuves les plus décourageantes que j'aie subies.

J'ai parlé de certains épis d'orge et de riz que j'avais été si surpris de voir pousser comme par miracle. Je crois qu'il y avait une trentaine de tiges de riz et peut-être une vingtaine d'épis d'orge. Je crus bien faire de semer ce grain après les pluies, et quand le soleil, s'éloignant de moi, entrait dans le solstice d'été. Je bêchai de mon mieux une pièce de terre avec ma pelle de bois, et, divisant ce champ en deux parties, je semai mon grain ; mais, tout en le semant, il me vint à l'esprit de ne pas confier le tout à la terre, parce que j'ignorais si j'avais bien choisi mon temps pour cette opération. Je conservai donc à peu près un tiers de mon grain, et ce fut une grande consolation pour moi d'avoir pris cette précaution, puisque toute ma semaille fut perdue. Le mois qui suivit fut sec, et les germes ne purent se développer avant le temps des pluies ; alors ils poussèrent comme s'ils venaient d'être semés. Lorsque je vis que ma première semence ne venait pas, ce que j'attribuais très naturellement à la sécheresse, je cherchai un terrain plus humide, pour faire une seconde expérience. Je bêchai un petit champ près de ma maison de campagne, et j'y semai le reste de mon grain en février, un peu avant l'équinoxe. Les mois pluvieux de mars et d'avril ayant amolli la terre après qu'elle avait reçu le grain, il poussa très bien et donna une bonne récolte ; cependant, comme il me restait peu de semence et que je voulus ne pas risquer tout ce que j'avais, je recueillis à peine un picotin de chaque sorte de grain ; mais cette expérience me rendait maître de mon affaire ; je savais en quel temps il fallait semer, et que je pouvais avoir deux moissons par année.

Tandis que mon blé croissait, je fis une petite découverte qui me fut très utile par la suite. Aussitôt que les pluies cessèrent et que le temps se raffermit, ce qui arriva vers le mois de novembre, j'allai visiter ma maison de campagne, où je trouvai toutes choses telles que je les avais laissées quelques mois auparavant. L'enceinte de haies doubles était parfaitement solide et intacte ; mais les pieux qui la composaient, et que j'avais coupés à des arbres voisins, avaient repris en terre et poussé de longs rameaux, de même que les saules étêtés. Je ne savais point à quelle espèce d'arbre ces boutures appartenaient ;



mais je fus très agrébalement surpris en voyant leur croissance. Je les taillai et tâchai de les rendre aussi égaux entre eux qu'il me fut possible. On aurait peine à croire combien ils devinrent beaux dans l'espace de trois ans ; ils ombragèrent alors mon enclos, bien qu'il eût vingt-cinq verges de diamètre, assez complètement pour m'offrir un abri dans la saison. Cela me donna l'idée de planter autour de mon ancien logement une haie formée de la même manière, à quatre-vingts verges de mon premier rempart. Cette plantation réussit ; elle donna d'abord de l'ombre à mon habitation, ensuite elle lui servit de défense, comme je le dirai en son lieu.

Il me sembla que les saisons se divisaient, en ce pays, non en hiver et en été, comme en Europe, mais en saisons sèches et en saisons humides, lesquelles arrivaient ainsi : du milieu de février au milieu d'avril, temps pluvieux, le soleil étant alors dans l'équinoxe ; du milieu d'avril au milieu d'août, temps sec, le soleil étant au N. de la ligne ; du milieu d'août au milieu d'octobre, temps pluvieux, le soleil étant rentré dans son équinoxe ; du milieu d'octobre au milieu de février, sécheresse, le soleil étant au S. de la ligne.

Les saisons pluvieuses étaient plus ou moins longues, suivant les vents ; mais elles se divisaient en général comme je l'ai marqué, d'après mes observations. L'expérience m'avait appris le danger d'être exposé à la pluie ; je pris soin de me fournir d'avance des provisions nécessaires, afin de n'être pas obligé de sortir, et je restais au logis, autant que possible, pendant les mois humides. A cette époque je ne manquais pas d'occupations utiles et sédentaires. Je profitai de ma retraite forcée pour me faire bien des choses que je ne pouvais me procurer sans un travail persévérant. J'essayai notamment, à diverses reprises, de me faire un panier ; mais toutes les petites branches que je croyais propres à se tresser se trouvèrent si cassantes, que je ne pus rien en faire. Il était heureux pour moi que j'eusse pris, dans mon enfance, un grand plaisir à regarder travailler un vannier de notre voisinage. Je m'empressais, comme les petits garçons ne manquent point de le faire, à aider le vannier en lui apportant les objets dont il se servait, et j'observais très attentivement la manière dont il les mettait en œuvre ; parfois même je tentais de l'imiter. Je possédais ainsi une pleine connaissance du métier, et je n'avais besoin que des matériaux, quand il me vint à l'esprit que les rameaux de cet arbre, duquel j'avais tiré les boutures qui avaient poussé, seraient peut-être aussi flexibles que ceux du saule ou de l'osier. Je résolus d'en faire l'épreuve ; en conséquence, dès le lendemain j'allai à ma maison de campagne, je coupai quelques-uns des plus petits rameaux des arbres de ma haie, et, les ayant trouvés tels que je les désirais, je retournai avec une hache en chercher davantage, ce qui fut très facile ; car il y avait une grande quantité de ces arbres. Je fis sécher mes branches dans ma haie ; quand elles furent en état de servir, je les portai à ma caverne, et, pendant la saison suivante, je fabriquai plusieurs paniers ou corbeilles, soit pour transporter de la terre ou d'autres choses, soit pour contenir différents objets. Ces ouvrages n'étaient pas d'un fini merveilleux ; mais ils étaient suffisants pour l'usage que j'en voulais faire, et par la suite je m'arrangeai de manière à en avoir toujours pour remplacer ceux qui s'usaient, en ajoutant à leur nombre. Je fis entre autres des paniers profonds et très forts, pour y serrer mon blé,

au lieu de le mettre dans des sacs, si j'en récoltais jamais une grande quantité.

Après avoir surmonté cette difficulté en y employant un temps considérable, je songeai à me procurer deux autres choses nécessaires. Je n'avais, pour contenir des liquides, que deux barils presque pleins de rhum et quelques bouteilles de verre, la plupart de forme commune; d'autres (celles qui provenaient des cases à liqueurs) de forme carrée. Je n'avais pas un seul vaisseau dans lequel je pusse faire la cuisine, hors un grand chaudron que j'avais tiré du navire, et qui, vu sa dimension, ne pouvait me servir à faire du bouillon ni à étuver un morceau de viande. Le second meuble que je désirais avoir était une pipe, et je regardais comme impossible d'en faire une ; mais je trouvai moyen d'y suppléer. Pendant l'été ou la saison sèche, je travaillai au second rang de ma haie et à des ouvrages de vannerie ; ensuite il survint une autre affaire qui me prit plus de temps que je ne croyais pouvoir lui en donner.

J'ai déjà parlé du désir que j'avais de voir l'île tout entière, et l'on sait que j'avais remonté le ruisseau, de la crique jusqu'à la vallée de ma maison de campagne. De là, j'avais vu la mer de l'autre côté de l'île, et je voulus, à mon prochain voyage, la traverser d'un bord à l'autre. Dans cette vue je pris mon fusil, une hache, les munitions nécessaires, plus deux biscuits et un paquet de raisins pour provisions de bouche, et je partis, suivi de mon chien. Arrivé à l'extrémité du vallon dans lequel était ma petite maison, je découvris la mer à l'O., et, le temps se trouvant extrêmement clair, je distinguai au loin une terre ; mais je ne pus reconnaître si c'était une île ou un continent ; je jugeai seulement qu'elle était très élevée et s'étendait de l'O. à l'O.-S.-O., à une distance que j'estimai de quinze à vingt lieues.

J'ignorais quelle pouvait être cette contrée ; mais j'étais sûr qu'elle appartenait à l'Amérique, et, d'après mes observations, elle ne devait pas être fort éloignée des colonies espagnoles. Mais ce pays pouvait être habité par des sauvages, et si j'avais été jeté sur ses rives, au lieu d'avoir abordé mon île, j'aurais été dans une situation pire que celle où je me trouvais. Je me résignai donc à la volonté de Dieu, que je reconnaissais alors comme le dispensateur de toutes choses pour les meilleures fins, et je cessai de m'affliger vainement en souhaitant de ne pas être où j'étais.

D'ailleurs, en réfléchissant davantage, je me dis que, si cette terre appartenait aux colonies espagnoles, je verrais un jour ou un autre passer des vaisseaux dans ces parages. Et si cela n'était pas, ce que je voyais était le pays qui sépare l'Amérique espagnole du Brésil, pays habité par les peuples sauvages les plus méchants : car ils sont an-

thropophages, et ils massacrent et dévorent tous ceux qui tombent dans leurs mains. Après m'être tranquillisé l'esprit par ces raisonnements, je poursuivis mon voyage, et plus j'avançai, plus ce côté de l'île me parut au-dessus du mien. Les plaines découvertes ou savanes étaient ornées de fleurs et de plantes d'une variété charmante, et parsemées de bouquets de bois. Je vis quantité de perroquets ; je désirai en attraper un, afin de l'apprivoiser et de lui enseigner à me parler, et je parvins, avec un peu de peine, à prendre un de ces oiseaux tout jeune, en l'étourdissant d'un coup de bâton. Je le relevai je le fis revenir, et je l'emportai chez moi ; mais il fallut des années pour qu'il apprît à parler ; enfin cependant il m'appela par mon nom assez familièrement, et l'incident qui en résulta amusera le lecteur en son lieu.

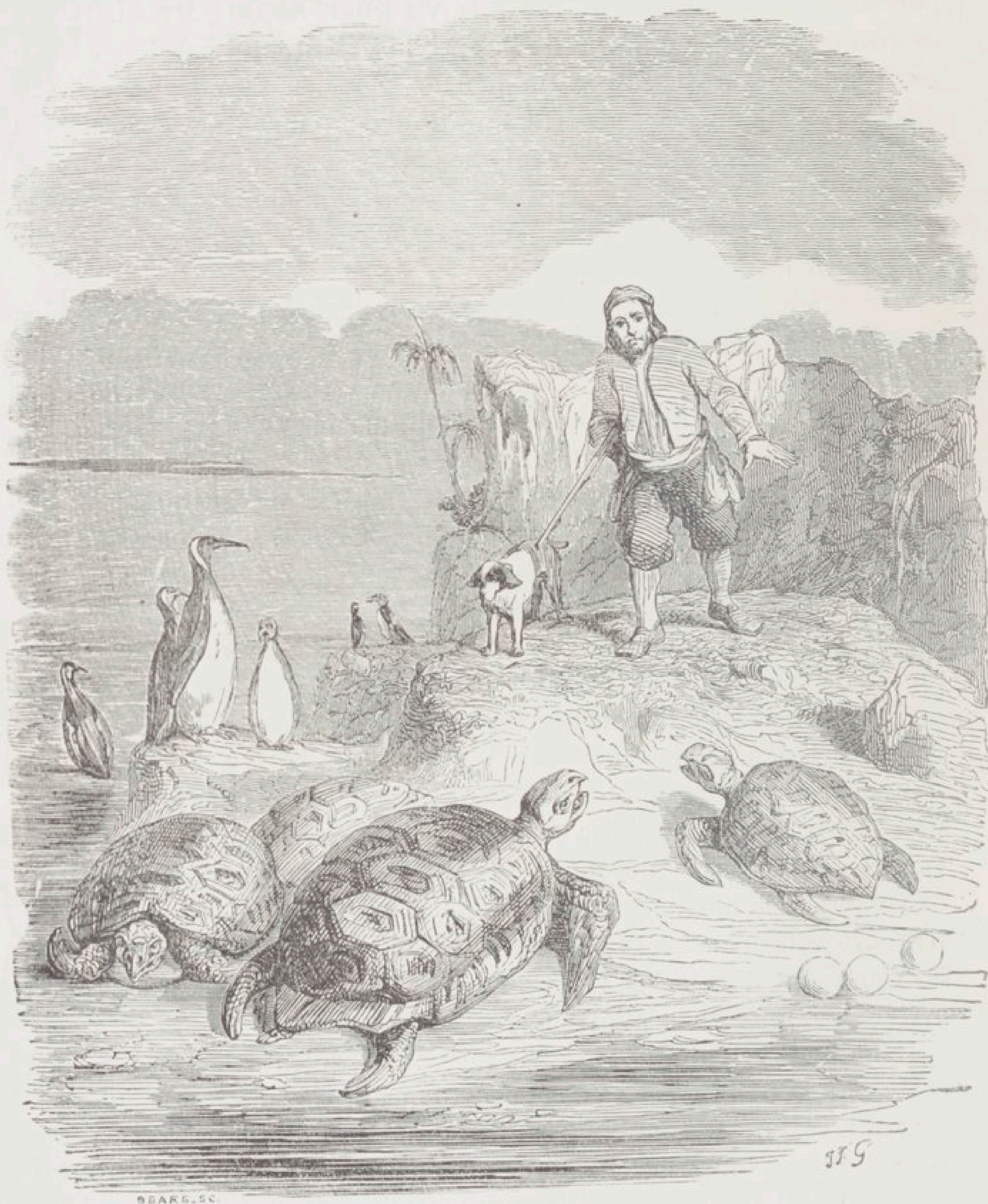
Ce voyage fut pour moi une diversion très agréable. Je vis dans les basses terres beaucoup d'animaux ; les uns ressemblaient à des lièvres, d'autres à des renards, mais différents de ceux que j'avais vus ailleurs. J'en tuai quelques-uns, et ne pus me décider à les manger. Du reste je n'avais nul besoin de m'aventurer dans les essais de ce genre, puisque la nourriture ne me manquait point, et de très bonne nourriture, notamment des chèvres, des pigeons et des tortues. En joignant à ces viandes mes raisins secs, le marché de Leadenhall n'aurait pu mieux fournir une table, surtout pour un seul homme ; et si ma position était déplorable en un sens, j'avais néanmoins de grands motifs de rendre grâces à Dieu, puisque, loin d'être réduit à la privation d'aliments, j'en avais au contraire, de très abondants et même de très friands.

Je n'avançais pas de plus de deux milles par jour dans cette excursion ; mais je faisais tant de tours et de détours pour aller à la découverte, que j'arrivais toujours assez fatigué à la place où je me décidais à passer la nuit. Je couchais dans un arbre, ou bien je formais un rempart autour de moi en fichant des bâtons debout en terre, ou en les appuyant d'un arbre à un autre. Les bêtes fauves ne pouvaient arriver sur moi sans m'éveiller.

Lorsque j'arrivai au bord de la mer, je fus surpris de voir combien cette partie de l'île était plus agréable et plus riche que celle où le sort m'avait jeté. Une quantité prodigieuse de tortues couvrait le rivage, tandis que de mon côté je n'en avais trouvé que trois en dix-huit mois. Il y avait aussi un nombre infini d'oiseaux de plusieurs espèces, la plupart bons à manger ; mais je ne connaissais de nom que les pigeons.

J'en aurais tué autant que j'aurais voulu, si je n'eusse été avare de ma poudre et de mon plomb ; et j'aimais mieux tuer une chèvre, si

cela était possible, parce que c'était une provision plus profitable. Cependant, bien que les chèvres fussent plus nombreuses de ce côté de l'île que du mien, il était plus difficile de les approcher, la campagne étant plate et unie, que lorsque je pouvais les guetter du haut des rochers.



Je trouvais en effet cette partie de l'île très supérieure à celle que j'habitais, et cependant je n'avais pas la moindre envie de déloger. Je m'étais accoutumé à mon domicile, et je me croyais en pays étranger sur ce nouveau rivage. Je continuai toutefois de suivre la

côte à peu près l'espace de douze milles au levant, et là je plantai un poteau pour me servir de marque, ayant le projet de diriger ma prochaine course à l'O. de ma demeure et de longer la côte jusqu'à ce que j'eusse retrouvé mon poteau, et par conséquent achevé le tour de l'île.

Je voulus revenir par un chemin différent de celui que j'avais suivi en allant, persuadé que je découvrirais toujours un assez grand espace pour voir de loin la place de mon premier logement ; en cela je me trompais. Après avoir fait deux ou trois milles, je me trouvai enfoncé dans une grande vallée entourée de collines toutes couvertes de bois, en sorte que je ne pouvais reconnaître ma route que par le soleil ; encore aurait-il fallu savoir la position exacte qu'il devait avoir suivant l'heure de la journée. Pour compléter ma détresse, le temps fut brumeux pendant trois à quatre jours que je restai dans cette vallée ; et, ne pouvant apercevoir le soleil, j'errais çà et là, triste et découragé. Enfin je fus obligé de revenir sur la côte chercher mon poteau, et de là je suivis la route que j'avais prise en allant. Je regagnai mon logis à petites journées, à cause de l'excessive chaleur et de la charge énorme que je portais.

Pendant ce voyage, mon chien surprit un jeune chevreau et le saisit. J'accourus et je tirai des pattes du chien le pauvre petit animal. Je désirais l'emmener à la maison ; car, depuis longtemps je rêvais aux moyens d'avoir des chèvres domestiques, pour me nourrir quand mes munitions seraient épuisées. Je fis un collier que je passai au cou du chevreau, et, à l'aide d'une corde que j'avais fabriquée avec du fil à cordages et que je portais toujours sur moi, je parvins à le conduire jusqu'à ma maison de campagne, où je l'enfermai et le laissai, impatient que j'étais de me retrouver dans mon ancien logis après une absence de plus d'un mois.

Je ne puis exprimer avec quelle satisfaction je rentrai dans ma retraite et me couchai sur mon hamac. Ce petit voyage, pendant lequel j'avais mené la vie d'un vagabond, ne sachant le matin en quel lieu je poserais ma tête le soir, m'avait semblé si pénible, que ma maison, comme il me plaisait de nommer mon gîte, me parut l'établissement le plus parfait. La comparaison me montra si bien la commodité et l'agrément de tout ce qui m'entourait, que je me promis de ne jamais m'en éloigner beaucoup, tant que ma destinée me fixerait dans cette île.

Je passai une semaine à me reposer, à me refaire, après une excursion si fatigante, et la plus grande partie de ce temps fut employée à construire une cage pour mon perroquet, déjà un peu apprivoisé et accoutumé à moi. Je songeai ensuite au pauvre petit chevreau que

j'avais emprisonné dans mon enceinte du vallon, et je résolus de l'amener à la maison et de lui donner à manger. Je le trouvai où je l'avais laissé, et il ne pouvait en effet s'échapper ; mais il était à moitié mort de faim. J'allai couper des branches d'arbre et de buisson, et je les lui jetai par-dessus la haie. Dès qu'il eut mangé, je me disposai à l'attacher, comme je l'avais déjà fait, pour l'emmener. Cela n'était pas nécessaire : la faim l'avait rendu si docile, qu'il me suivit comme



un petit chien. Je continuai par la suite à le nourrir de ma main, et il devint si doux et si familier, qu'il fut admis parmi mes animaux domestiques et ne voulait jamais me quitter.

La saison pluvieuse de l'équinoxe d'automne était arrivée, et j'observai le jeûne du 30 septembre de même qu'au premier anniversaire. Deux ans s'étaient écoulés depuis mon naufrage, et je n'avais pas plus d'espoir d'être tiré de cette île que je n'en avais eu en l'abordant. Je passai cette journée en humbles et vives actions de grâces, pour les bontés infinies qui avaient adouci mon existence solitaire, et sans lesquelles j'aurais été si malheureux. Je remerciai Dieu d'avoir bien voulu me montrer que je pouvais jouir en ce lieu d'une félicité plus

grande peut-être qu'il ne m'eût été donné de la goûter au milieu du monde et de ses plaisirs ; d'avoir bien voulu compenser pour moi l'absence de société humaine par sa présence et les communications de sa grâce avec mon âme, me soutenant, me consolant, m'encourageant à compter sur sa providence ici-bas et à espérer en son éternelle présence dans la vie future.

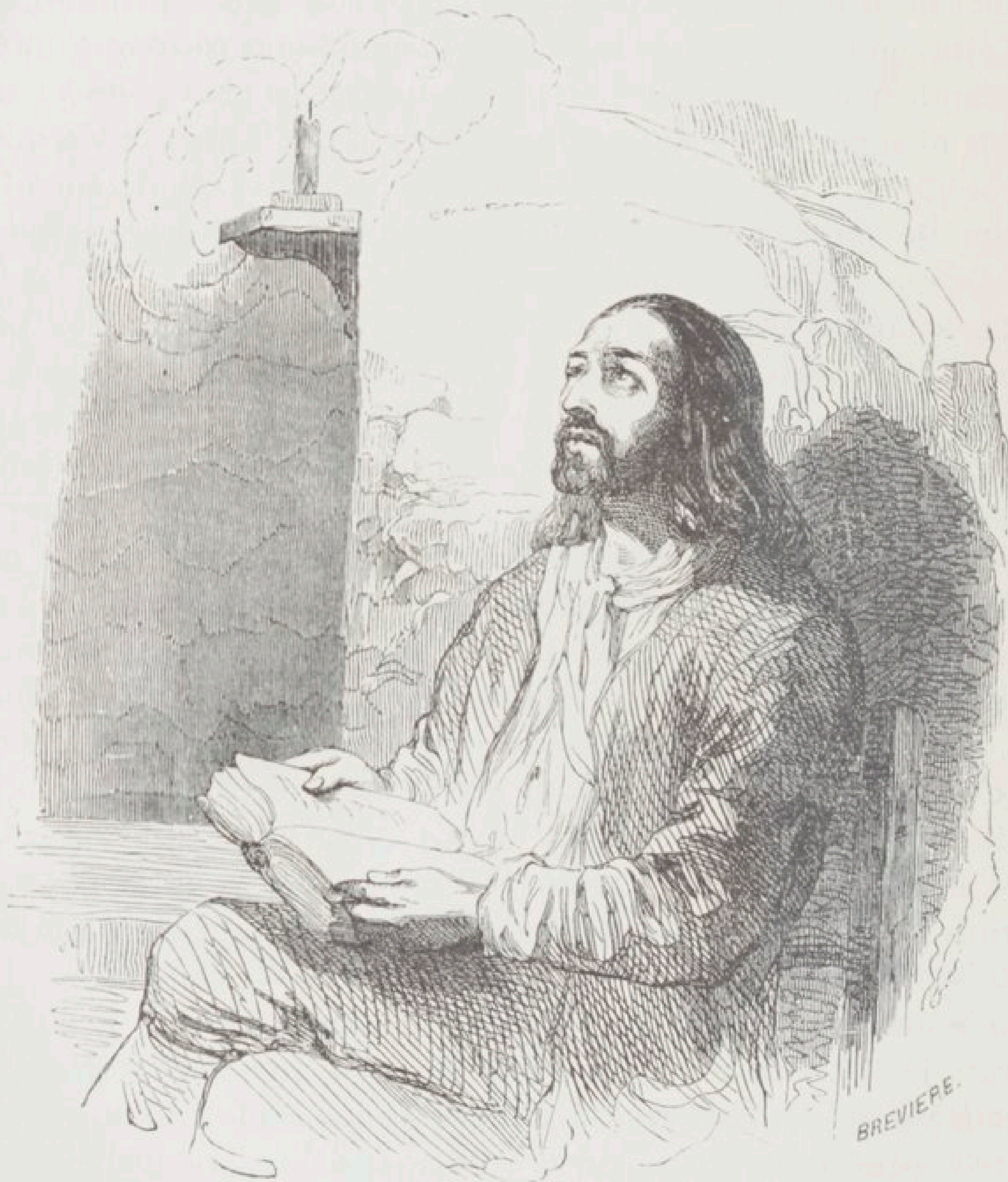
Alors je sentais pleinement combien j'étais plus heureux dans mon existence actuelle, en dépit de toutes ces circonstances pénibles, que je ne l'étais en menant la vie maudite et abominable qui avait duré la plus grande partie de mes jours. Et alors aussi mes joies et mes chagrins changèrent de nature ; mes désirs, mes affections avaient d'autres objets, et mes délices présentes différaient complètement de celles que je pouvais ressentir au moment de mon naufrage et même dans le cours des deux années précédentes.

Jadis, quand je courais la campagne, soit pour chasser, soit pour aller à la découverte, le malheur de ma situation venait tout à coup peser sur mon cœur ; je me sentais défaillir en pensant à ces bois, à ces montagnes, à ces déserts au milieu desquels j'étais abandonné. Je me voyais prisonnier, renfermé par les barreaux et les verrous éternels de l'Océan, dans une solitude sauvage, sans espoir de délivrance. Dans les moments les plus calmes, ces pensées fondaient sur moi avec la violence soudaine d'un orage, et me faisaient pleurer et me tordre les mains comme un enfant. Souvent elles m'assaillaient pendant le travail ; alors je m'asseyais en soupirant, et je passais une ou deux heures immobile, les yeux fixés sur la terre. C'était ce qu'il y avait de pire pour moi. Je me trouvais mieux quand un torrent de larmes se faisait passage et soulageait ma poitrine oppressée ; alors j'exprimais mes sentiments par des paroles, et, en exhalant ma douleur, je la rendais moins amère.

Mais maintenant de nouvelles idées occupaient mon esprit. Tous les jours je lisais la Bible, et j'appliquais à mon état présent les consolations qu'elle renferme. Un matin je me sentais bien triste, et j'ouvris le saint livre, à ces lignes : « Je ne te délaisserai, je ne t'abandonnerai jamais ». A l'instant je pensai que ces mots étaient écrits pour moi ; sans cela pourquoi se seraient-ils trouvés sous mes yeux justement quand je déplorais ma triste condition, quand je me croyais abandonné de Dieu et des hommes? Eh bien, dis-je, si Dieu ne m'abandonne point, peu m'importe que le monde entier m'oublie ; et si j'obtenais, au contraire, toutes les faveurs du monde en perdant la bénédiction de Dieu, il n'y aurait aucune compensation à ma perte.

En ce moment je fus bien convaincu que je pouvais être plus heureux dans cet état de solitude et d'abandon que je ne l'aurais été,

selon toutes les probabilités, dans aucune des carrières sociales que je pouvais suivre. J'étais prêt à remercier Dieu de m'avoir conduit dans cette île. Cependant quelque chose m'arrêtait ; je trouvais cette idée choquante ; les mots ne pouvaient sortir de ma bouche. « Serais-tu assez hypocrite, me disais-je, pour remercier Dieu de t'avoir mis dans un état que tu peux essayer de supporter avec résignation, mais dont il est naturel que tu le pries de te délivrer? » Cette réflexion me



retint ; mais si je n'osai rendre grâces à Dieu de mon exil, je le remerciai sincèrement de m'avoir, par mes afflictions, ouvert les yeux sur les fautes de ma vie passée, de m'avoir enseigné à les déplorer, à me repentir. Jamais il ne m'arrivait d'ouvrir ni de fermer la Bible sans bénir le Ciel du fond de l'âme, pour avoir porté mon ami à mettre ce saint livre parmi mes effets sans avoir reçu à cet égard aucune demande de moi, et pour m'avoir ensuite permis de le sauver du naufrage.

Dans cette disposition d'esprit je commençai ma troisième année ; et, si je n'ai pas fatigué le lecteur en détaillant mes travaux de cette année aussi minutieusement que ceux de la précédente, il peut néanmoins observer en général que je n'étais pas souvent oisif. J'avais réglé mes heures comme il suit : d'abord je consacrais à mes devoirs religieux et à la lecture de la Bible un certain temps, trois fois par jour ; ensuite j'allais à la chasse pour chercher ma vie, ce qui employait environ trois heures de la matinée, quand il faisait beau. Enfin, j'avais à mettre en ordre, à préparer pour la conservation, à faire cuire ce que j'apportais de provisions. Tout cela remplissait la plus grande partie de la journée ; d'ailleurs il faut remarquer que la force de la chaleur au milieu du jour ne me permettait pas de sortir ; je ne pouvais donc pas travailler plus de trois à quatre heures dans l'après-midi. Parfois je permutais les heures du travail contre celles de la chasse, je travaillais le matin, et je sortais le soir avec mon fusil.

A la brièveté du temps que je donnais à mes travaux, on voudra bien ajouter leur extrême difficulté et la lenteur d'exécution qui résultaient du manque d'outils, d'habileté et de secours. Par exemple, je passai quarante-deux jours à faire une planche pour une longue tablette dont j'avais besoin dans ma cave, tandis que deux charpentiers, avec les instruments convenables, auraient coupé six planches sur le même arbre en une demi-journée.

Voici quel était mon procédé. Il me fallait d'abord couper un grand arbre, parce que j'avais besoin d'une grande planche : cet arbre, je fus trois jours à l'abattre et deux autres jours à l'ébrancher et à le réduire en un seul bloc. Je le diminuai des deux côtés, avec un travail infini, jusqu'à ce qu'il devînt assez léger pour être remué ; alors je le retournai et je rendis unie et lisse d'un bout à l'autre une de ses surfaces, après quoi je fis la même opération de l'autre côté ; et, à force de tailler et de raboter, j'obtins une planche de trois pouces d'épaisseur. On peut juger quelle besogne c'était pour moi ; mais la patience et l'industrie me conduisirent au succès, en cela et en bien d'autres choses. J'ai cité celle-ci simplement pour montrer comment si peu d'ouvrage me prenait un temps si énorme. En effet, ce qui eût été facilement achevé avec de l'aide et des outils ne pouvait l'être sans un laps de temps prodigieux, par un homme seul et privé des instruments les plus nécessaires. Néanmoins, on va voir que la persévérance me fit venir à bout de divers travaux indispensables dans ma situation.

J'étais alors aux mois de novembre et décembre, attendant ma récolte d'orge et de riz. Le champ que j'avais labouré pour ces grains n'était pas très grand, puisque, comme je l'ai dit plus haut, mes

semences n'étaient que d'un demi-picotin de chaque espèce, ayant perdu une récolte pour avoir semé avant la sécheresse. Maintenant la moisson promettait d'être belle ; mais soudain je fus menacé de la perdre une seconde fois par des ennemis de plusieurs sortes, contre lesquels il était difficile de la garantir. D'abord les chèvres et les bêtes fauves, que je nommais lièvres, ayant pris goût au blé, venaient s'ébattre sur le champ aussitôt que le grain était levé, et le tondaient de si près que l'épi ne pouvait se former. Je n'y vis d'autre remède que d'enclore promptement le champ d'une haie, ce qui me coûta beaucoup de travail. Toutefois ma terre labourée étant fort exiguë et assortie à la récolte, je lui fis une clôture suffisante en deux ou trois semaines. Je tirai sur les animaux qui venaient la ravager pendant le jour, et j'établis mon chien pour la garder la nuit, en l'attachant à un poteau près de la porte, où il aboyait presque sans relâche. Grâce à ces moyens, les ennemis désertèrent bientôt la place, le blé poussa très bien, et il commençait à mûrir.

Mais si les quadrupèdes ravageaient mon blé en herbe, les oiseaux furent bien près de me l'enlever totalement en grain. En allant visiter mon champ, pour savoir où en étaient les épis, je vis tout autour d'eux une foule d'oiseaux de mille espèces qui paraissaient attendre que je fusse parti. A l'instant je tirai sur la troupe (je ne sortais jamais sans mon fusil), et il s'éleva du milieu du blé une véritable nuée d'oiseaux. Cela me causa un vif chagrin ; car je prévoyais qu'en peu de jours toutes mes espérances seraient dévorées, que je serais enfin réduit à la famine et ne pourrais amener à bien une seule récolte. Que faire? je n'en savais rien. Cependant je résolus de ne point perdre mon blé, quand je devrais le garder nuit et jour. D'abord, je voulus voir le dommage déjà fait, et je trouvai beaucoup de grains mangés ; mais comme il était encore vert pour les oiseaux, la perte était moins grande qu'elle ne l'eût été sans cela, et ce qui restait valait bien la peine d'être sauvé.

J'étais debout à côté du champ, et je chargeais mon fusil ; pendant ce temps-là mes voleurs se tenaient dans les arbres d'alentour, comme s'ils attendaient le moment de mon départ, et ils l'attendaient en effet ; car je me mis en marche, en paraissant m'éloigner du champ, et, aussitôt qu'ils m'eurent perdu de vue, ils fondirent sur le blé. Je fus tellement irrité que je n'eus pas la patience de les laisser venir tous. Je savais que chacun des grains qu'ils mangeaient en ce moment me privait d'un picotin dans l'avenir ; ainsi donc, franchissant la haie, je fis feu derechef et je tuai trois maraudeurs. C'était ce que je voulais, et je les traitai comme on traite les voleurs en Angleterre, c'est-à-dire que je les pendis pour servir d'exemple aux autres. Il

est impossible d'imaginer l'effet de cette mesure. Les oiseaux non seulement n'osèrent plus revenir au blé, mais encore abandonnèrent cette partie de l'île, et je n'en vis pas un seul aux alentours de mon



champ tant que l'épouvantail y resta. On peut croire que je fus enchanté de mon succès ; et vers la fin de décembre, époque de la seconde moisson, je recueillis mon blé.

J'étais bien empêché de n'avoir ni faucille ni faux pour le couper ; tout ce que je pus faire de mieux, ce fut de moissonner avec un des coutelas que j'avais sauvés du navire. Cependant, cette récolte n'étant pas considérable, je l'enlevai assez facilement. Je ne coupais juste que les épis, je les mettais dans un grand panier de ma façon, et je les égrenais ensuite avec mes mains. En dernier résultat, mon picotin de semences me produisit près de deux boisseaux de riz et un demi-boisseau d'orge, à vue d'œil, car je n'avais point de mesure.

Ce fut un grand encouragement pour moi, et j'espérai qu'avec le temps Dieu m'accorderait du pain de mon cru. Pourtant il se présentait d'autres difficultés avant d'arriver là. Comment pourrais-je moudre le grain pour en faire de la farine, et comment ôter le son de cette farine? Je n'en savais rien ; et, quand je l'aurais su, restait encore l'embarras de faire du pain avec cette farine, surtout de le faire cuire. Ces difficultés, jointes au désir d'avoir une provision plus grande afin d'assurer ma subsistance future, me décidèrent à ne point entamer cette récolte et à la conserver pour les semailles prochaines. En attendant, j'employai mes réflexions et mes heures de travail à tâcher d'avoir tout ce qui concernait l'importante affaire du pain. Je pouvais dire à la lettre que je travaillais pour gagner ma vie.

On est émerveillé de voir, et peu de gens ont, je crois, sérieusement considéré combien de choses sont nécessaires pour la production et les préparations diverses de ce seul objet de notre consommation, le pain. Moi, pauvre malheureux réduit aux simples ressources de la nature, je pensais à ces choses avec un découragement qui s'accroissait en même temps que les difficultés. Cependant, je m'en occupai depuis le moment où je recueillis ma première poignée d'épis, venus, comme je l'ai dit, d'une manière inattendue, jusqu'à cette dernière récolte.

D'abord je n'avais point de charrue pour labourer la terre, ni de bêche pour la remuer. Je triomphai de cet obstacle en me servant d'une pelle en bois ; mais ce n'était là qu'un pauvre labourage, et mon instrument, après m'avoir coûté plusieurs jours de travail, dura moins longtemps parce qu'il n'était pas garni de fer comme les nôtres, et de plus remplissait mal son office. Je me contentai de ce résultat, faute de mieux. Quand le blé fut semé, n'ayant point de herse pour le recouvrir, je fus obligé de gratter la terre pour arriver au même but. Tandis que les épis croissaient et mûrissaient, j'eus le temps de penser à tout ce qui me manquait pour les défendre sur pied, les moissonner, les porter au logis, et séparer le grain de la paille. Il me manquait aussi un moulin pour le moudre, un crible pour passer la farine, du levain et du sel pour faire de la pâte avec cette farine,

enfin un four pour le cuire ; et cependant je vins à bout de fabriquer ou de remplacer toutes ces choses, et le blé devint un bien inappréciable pour moi. Je n'obtins tout cela qu'au prix de labeurs pénibles et persévérants ; mais ils étaient inévitables, et j'avais le temps suffisant pour les faire. Dans la division de mes heures, il y en avait un certain nombre dévolu chaque jour à ces travaux ; et comme j'étais décidé à ne rien consommer de ma récolte présente, j'avais six mois pour inventer et exécuter les ustensiles exigés pour les opérations diverses par lesquelles le blé devait passer avant de pouvoir me faire du pain.

Mais il me fallait préparer une plus grande pièce de terre. J'avais assez de grain pour ensemencer plus d'un acre ; et, avant d'entreprendre ce travail, je passai une semaine à me faire une pelle, qui



n'était pas très bonne et qui, par sa pesanteur, ralentissait mes mouvements. Cependant j'achevai l'ouvrage tant bien que mal, et je semai mon grain sur deux champs assez vastes, aussi près que possible de ma maison. Je les entourai d'une forte haie, dont les pieux étaient coupés sur ces arbres dont j'avais déjà fait usage pour cela, et qui croissaient par bouture, en sorte que j'étais sûr d'avoir au bout de l'année une haie vive à laquelle il faudrait peu de réparations. Cette besogne me prit trois mois pleins, parce que la plus grande partie de ce temps se trouvait dans la saison des pluies, où je ne pouvais sortir. Quand j'étais retenu au logis, je m'occupais des objets

dont je vais parler, en faisant remarquer toutefois que je me délassais de mes travaux en parlant à mon perroquet et en lui enseignant à parler. Bientôt il connut son nom et sut répéter assez distinctement: *Jacquot*. Ce fut le premier mot que j'entendis prononcer dans l'île par un autre que moi. Ceci n'était pas un travail, mais une diversion qui me rendait le travail plus léger ; car j'avais sur les bras beaucoup d'affaires.

J'avais longtemps cherché les moyens de me faire des vases de terre, qui me manquaient extrêmement, et je ne savais comment m'y prendre. Toutefois, en considérant la chaleur du climat, je ne doutais point de la possibilité de faire sécher de la poterie au soleil, si je trouvais de l'argile pour la faire. Je pourrais au moins avoir des vases assez consistants pour contenir des choses sèches et qui devaient être conservées telles. J'en avais besoin pour le blé, la viande, etc. Je me proposai donc d'essayer de faire des vaisseaux aussi grands que possible, pour servir, comme des jarres, à renfermer ce qu'on voudrait.

Le lecteur aurait pitié, ou plutôt rirait de moi si je lui contais tous les essais maladroits que je fis en ce genre, combien de choses laides et informes sortirent de mes mains, et combien de fois mes vases tombèrent en pièces, la pâte n'étant pas assez ferme pour soutenir son poids, ou éclatèrent par la chaleur trop vive du soleil, auquel je les avais exposés trop frais ; combien de fois ils se brisèrent seulement en les transportant, soit avant, soit après avoir séché ; enfin comment, après avoir à grand'peine trouvé de la terre glaise, l'avoir enlevée, ensuite pétrie et travaillée, je ne pus faire plus de deux horribles choses (que je n'oserais appeler jarres) en deux mois de temps.

Toutefois, le soleil ayant durci très suffisamment ces deux vases, je les enlevai avec précaution, et je les mis dans des paniers d'osier que j'avais faits exprès pour leur servir de couverture. Je remplis le petit espace qui restait entre le panier et la terre avec de la paille d'orge et de riz. Ainsi j'eus deux vaisseaux propres à tenir au sec mon grain et peut-être ma farine.

Malgré mon échec dans la fabrication des grands vases, je réussis moins mal pour de plus petits objets, tels que des plats, des marmites, des cruches, enfin tout ce que je pus façonner à la main. La chaleur du soleil donna à tout cela la cuisson convenable.

Mais je n'avais pas atteint mon but principal, celui d'avoir un vase qui contînt des liquides et supportât le feu : aucun de ceux-là ne le pouvait. Quelque temps après j'avais fait un grand feu pour apprêter ma viande, et quand je retirai les charbons, n'en ayant plus besoin, je trouvai au milieu du foyer un tesson de ma nouvelle

poterie, devenu aussi dur que de la pierre et rouge comme une brique. A cette vue, je fus agréablement surpris, et je pensai à l'instant qu'un vase entier pourrait aussi bien cuire de cette manière qu'un fragment de vase.

J'étudiai les meilleurs moyens de conduire le feu pour la cuisson d'un certain nombre de pots de terre. Je n'avais aucune idée, ni de la construction d'un four à briques, ni de la matière dont se compose le vernis que les potiers mettent sur leurs ouvrages ; je ne savais pas qu'ils emploient le plomb à cet usage. Je me bornai à placer trois grandes cruches les unes près des autres, et au-dessus d'elles des



pots moins grands ; puis je couvris et j'entourai la pyramide d'un feu de bois très ardent. J'alimentai ce feu de tous côtés, jusqu'à ce que les pots devinssent rouge clair, sans se fêler. Je les laissai cinq à six heures dans cette chaleur, et l'un d'eux sembla près, non d'éclater, mais de couler, le sable mêlé dans l'argile ayant fondu, ce qui aurait produit du verre si j'eusse continué de le chauffer. Je diminuai mon feu par degrés ; les vases perdirent petit à petit leur rouge ardent, et je veillai toute la nuit pour que le feu ne s'éteignît pas trop vite. Le matin je me vis possesseur de trois bonnes, sinon de trois belles cruches, et de deux autres pots de terre, aussi durs que je pouvais le désirer ; l'un d'eux avait même un vernis parfait, produit par la vitrification commencée du sable.

Après cette expérience, il n'est pas nécessaire de dire que je ne manquai d'aucune sorte de vaisselle dans mon ménage ; mais je dois avouer que la forme n'en était pas très régulière, et l'on n'en sera pas surpris. Je n'y mettais pas plus d'art que les petits garçons n'en mettent à faire des pâtés de terre grasse, et les femmes à imiter avec la pâte de leurs poudings les pièces de pâtisserie.

Jamais on n'éprouva pour une chose aussi vulgaire une joie égale à la mienne, quand je fus venu à bout de me faire un pot de terre allant au feu. J'eus beaucoup de peine à attendre qu'il fût refroidi, pour le remettre chauffer avec de l'eau et de la viande, et faire du bouillon. L'opération réussit très bien, et j'eus un excellent potage, bien qu'il me manquât du gruau et d'autres ingrédients qui l'auraient rendu parfait.

Je songeai ensuite à me pourvoir d'un mortier ou d'un instrument quelconque pour piler mon blé ; car il ne pouvait être question de construire, avec une seule paire de bras, une machine aussi compliquée qu'un moulin ; il s'agissait seulement de le remplacer. De tous les métiers du monde celui de tailleur de pierres m'était le plus étranger ; d'ailleurs je n'avais aucun des outils nécessaires à ce genre de travail. Je passai plusieurs jours à chercher une pierre assez grande pour être creusée en forme de mortier, et je n'en trouvai point, excepté celles qui composaient le roc vif, et que je ne pouvais ni couper ni tailler; de plus, les rochers de l'île étaient d'une nature poreuse, et ils n'avaient pas la consistance suffisante pour l'usage que j'en voulais faire. Après bien du temps perdu à chercher une pierre, je me décidai à me servir d'un bloc de bois dur, beaucoup plus facile à trouver.

Je pris le plus grand que je pusse transporter, je l'arrondis extérieurement avec ma hache, et ensuite à l'aide du feu je le creusai, de même que les naturels du Brésil creusent leurs canots. Ce travail fut très long, et je formai après cela un grand pilon en bois de fer et rangeai le tout pour m'en servir à la première moisson, comptant bien cette fois moudre ou plutôt piler mon grain en farine et m'en faire du pain.

Il me fallait encore un tamis pour passer la farine et la séparer du son. Sans cela je n'aurais pu faire du pain. C'était une chose très difficile et qui me parut telle même en projet. Je manquais pour cela des principaux matériaux, notamment d'un fin canevas ou d'un tissu de crin à travers lequel la farine pût passer ; cette difficulté m'arrêta plusieurs mois, et je ne savais réellement que faire. Je n'avais point de linge, ou du moins, ce qui m'en restait n'était plus que des haillons; j'avais du poil de chèvre, mais je n'aurais su ni le filer ni le tisser,

et, quand je l'aurais su, je n'avais pas les outils du métier. Cependant, à force de chercher, je m'avisai d'un expédient. J'avais, parmi les effets des matelots que je tirai du navire, quelques cols et cravates de calicot ou de mousseline; avec des morceaux de ces cravates je fis trois petits tamis assez convenables pour cet usage ; je m'en servis pendant quelques années. Je dirai ensuite comment je les remplaçai.

Le premier point à considérer après ceux-ci était la manière de faire le pain, une fois que j'aurais la farine : d'abord je n'avais point de levain et aucun moyen de m'en procurer ; je ne m'en embarrassai donc pas longtemps. Mais j'étais fort en peine pour le four. Enfin je trouvai un expédient pour cela comme pour le reste. Je fis de grands vases de terre, très larges et peu profonds, c'est-à-dire ayant deux pieds de diamètre et environ neuf pouces de profondeur. Je les fis passer au feu, comme les marmites, et je les mis à part ; ensuite, quand j'avais besoin de faire cuire du pain, je faisais un grand feu sur mon âtre, que j'avais pavé de briques façonnées et cuites par moi, mais qui n'étaient pas parfaitement carrées. Quand le bois était réduit en tisons et en charbons ardents, je les parsemais sur le foyer, de manière qu'il en fût tout couvert, et je les laissais assez de temps pour chauffer excessivement la place ; alors je retirais la braise, je la remplaçais par mes pains, que je couvrais avec un des plats de terre ; puis j'amassais des charbons tout autour du plat, afin de maintenir et d'augmenter la chaleur intérieure. Je fis de la sorte, aussi bien qu'avec le meilleur four du monde, mes pains de farine d'orge, et je devins en outre un très bon pâtissier. Je me faisais différents gâteaux et des poudings de riz ; mais point de pâtés, parce que je n'avais rien à mettre dedans, excepté de la viande de chèvre ou d'oiseaux.

On ne s'étonnera pas si je dis que toutes ces choses m'occupèrent pendant la presque totalité de ma troisième année de séjour dans l'île ; mais il faut observer que, dans les intervalles de ces divers travaux, j'avais eu ma nouvelle récolte et mes affaires intérieures à conduire. Je cueillis mon blé dans la saison, je le portai au logis comme je pus et le laissai en épis dans mes grands paniers, en attendant que j'eusse le temps de l'égrener ; car je n'avais ni aire ni fléau pour le battre.

L'augmentation de ma provision de blé m'obligea réellement d'élargir mes greniers. Ma récolte m'avait donné vingt boisseaux d'orge et autant de riz, même davantage ; je me décidai donc à en faire usage ; d'ailleurs, depuis quelque temps, ma provision de pain était finie, et j'étais bien aise aussi de voir quelle quantité pouvait suffire à ma consommation d'une année; afin de semer seulement une fois l'an.

Il se trouva en dernier résultat que mes quarante boisseaux d'orge et de riz étaient plus que je ne pouvais consommer dans l'année ; ainsi je résolus de semer, tous les ans, la même quantité de grains que j'avais semée la dernière fois, espérant que cela suffirait amplement pour me fournir de pain, etc.

Pendant que je vaquais à ces soins, mes pensées se portèrent plus d'une fois sur la terre que j'avais aperçue de l'autre rivage de l'île, et je souhaitais au fond de l'âme de trouver les moyens d'aborder cette terre inconnue, imaginant que je pourrais peut-être me rapprocher ainsi du continent des pays habités.



Mais je ne songeais pas du tout aux dangers que pouvait entraîner cette nouvelle position ; je ne songeais pas à la possibilité de tomber dans les mains des sauvages, plus méchants que les tigres et les lions d'Afrique. Cependant je savais que les naturels de la côte des Caraïbes étaient cannibales, et, d'après le degré de latitude où j'étais, je ne devais pas me trouver loin de cette côte. En supposant même que les peuples parmi lesquels je me trouvais ne fussent point cannibales, il était probable qu'ils me tueraient, comme ils avaient tué bien d'autres Européens, lesquels n'étaient pas ainsi que moi isolés et presque sans défense, mais en troupe de dix ou de vingt hommes. Toutes ces considérations devaient s'offrir à mon esprit et s'y présentèrent plus tard ; mais alors elles ne se mêlèrent nullement à mes méditations, et ma tête s'exalta avec une ardeur singulière par le projet de visiter cette rive lointaine.

Je me serais alors trouvé bien heureux d'avoir mon petit Maure et

le bateau à voile latine avec lequel j'avais fait plus de cinq cents lieues sur la côte d'Afrique. Mais c'était là un vain souhait ! Je me ressouvins alors de notre chaloupe qui avait été jetée, comme je l'ai dit, assez avant sur le rivage, au commencement de la tempête, cause de notre perte. Cette chaloupe était encore à la même place, mais non dans la même position. La force des vagues et du vent l'avait jetée presque sens dessus dessous contre un banc de sable très élevé, et elle se trouvait à sec. Si j'avais été aidé, j'aurais pu la radouber et la lancer en mer, et elle était assez bonne pour me conduire aisément au Brésil. Mais j'oubliais que je n'étais pas plus capable de la remuer ou de la retourner que de retourner l'île. Cependant j'allai dans le bois tailler des leviers et des rouleaux, et je les apportai près de la barque, résolu de voir ce que je pouvais faire. Je supposais que, s'il m'était possible de la remettre sur sa quille et de la raccommoder, cela ferait une embarcation assez solide pour m'aventurer dessus en pleine mer.

Je n'épargnai pas mes peines pour ce travail infructueux, et j'y passai trois à quatre semaines. Enfin, reconnaissant l'impossibilité de faire mouvoir la chaloupe avec mon peu de force, j'avais essayé de creuser le sable pour la miner et la faire glisser, ayant eu soin de placer sur son chemin des rouleaux de bois, afin de la guider dans sa chute. Mais, quand j'eus achevé ces préparatifs, il me fut impossible de soulever la chaloupe, même de passer mes leviers par-dessous, et bien moins encore de la pousser dans la mer. Toutefois, si j'abandonnai toutes mes espérances de ce côté, mon désir de m'aventurer sur l'Océan, loin de diminuer, augmenta en proportion des obstacles qu'il rencontrait.

Enfin il me vint à l'esprit d'essayer de construire un canot ou pirogue, de même que les naturels de ces climats savent en construire sans outils, et on pourrait presque dire sans main-d'œuvre, en se servant du tronc d'un grand arbre. Je jugeai cela non seulement possible, mais facile, et l'idée de ce travail me sourit extrêmement ; en effet, j'avais, pour le faire, beaucoup plus de ressources que n'en possèdent les Nègres ou les Indiens. Cependant je ne considérais point les inconvénients qui m'étaient particuliers, par exemple le manque de bras pour lancer le canot quand il serait fait ; et c'était là une difficulté plus insurmontable que toutes celles qui tenaient au défaut d'instruments. A quoi pouvait me servir de choisir un arbre, de le couper à grand'peine et de lui donner avec mes outils la forme extérieure d'un bateau, ensuite de le brûler dans l'intérieur pour le creuser et le rendre complet, si, après tout ce labeur, je devais le laisser là où je l'aurais confectionné, sans pouvoir le mettre à la mer?

On pourrait croire que ces dernières réflexions me seraient venues à l'esprit pendant mes travaux pour la construction de mon canot, et que je me serais demandé comment je le lancerais à la mer. Mais non ; mes pensées étaient si entièrement fixées sur mon voyage dans cette embarcation, que je ne songeais nullement à la manière de lui faire quitter la terre ; et il était en réalité plus facile pour moi de le conduire à trente lieues en mer que de lui faire parcourir les trente verges de terre qui le séparaient du bord.

J'entrepris cet ouvrage aussi étourdiment que si j'eusse été privé de ma raison. Ce dessein me plaisait, et je ne mis pas en question les moyens de l'exécuter. Ce n'est pas que la difficulté de lancer ma barque ne se fût présentée plus d'une fois à mon esprit ; mais j'arrêtais à l'instant mes demandes sur ce point par cette folle réponse : Achevons d'abord le canot ; je suis sûr de trouver ensuite le moyen d'en faire usage.

Cette conduite était extravagante et présomptueuse; mais mon imagination l'emporta sur ma raison, et je me mis à l'œuvre. J'abattis un cèdre si grand, que Salomon n'en eut peut-être pas un semblable pour la construction de son temple. Il avait cinq pieds dix pouces dans la partie la plus rapprochée des racines, et quatre pieds onze pouces à la hauteur de vingt pieds, où le tronc commençait à diminuer et à se diviser en plusieurs branches. Ce ne fut pas sans une peine infinie que je parvins à abattre ce cèdre. Je passai vingt jours à le couper au pied, et quatorze jours à élaguer ses branches et sa large tête. Après cela, je fus près d'un mois à donner au tronc ainsi dépouillé la forme extérieure d'un bateau, telle qu'il devait l'avoir pour flotter sur l'eau sans pencher d'un côté ni de l'autre. Il me fallut encore trois mois pour creuser l'intérieur et achever mon ouvrage ; il est vrai que je fis ce dernier travail sans le secours du feu et simplement avec le ciseau et le maillet. Enfin, à force de patience, je formai une très belle pirogue, assez grande pour porter plus de vingt hommes, par conséquent pour me porter avec toute ma cargaison.

Quand mon travail fut terminé, je l'admirai avec délices. En effet, de ma vie je n'avais vu d'aussi grandes pirogues taillées dans un seul arbre. Sans doute elle m'avait coûté bien des coups de hache et de marteau ; mais il ne restait plus enfin qu'à la mettre à flot, et, si je fusse venu à bout de ce dernier point, j'aurais probablement risqué le voyage le plus fou, le plus impossible à exécuter qui ait jamais été entrepris.

Mais toutes mes inventions pour lancer ma barque furent sans succès, malgré les travaux infinis qu'elle avait exigés. Le canot était seulement à cent verges de la mer ; et le plus grand obstacle, c'était

que la côte s'élevait en colline du côté de la petite baie. Je voulus y remédier en adoucissant la pente par le moyen de ma bêche ; cette besogne fut prodigieusement longue et pénible. Cependant, qui pourrait épargner temps et peine lorsqu'il s'agit de sortir de captivité ? Quand le chemin fut préparé, je ne me trouvai guère plus avancé, car il m'était aussi impossible de remuer le canot que la chaloupe. Alors



je mesurai la distance qui séparait mon petit bâtiment du rivage, et je me décidai à creuser un canal pour amener la mer vers la barque, ne pouvant conduire celle-ci vers la mer. Avant de commencer ce nouvel ouvrage, je considérai l'étendue et la profondeur que devait avoir mon bassin, et les moyens que j'emploierais pour disposer de la terre enlevée ; en réfléchissant sur tous ces points, je vis qu'avec le nombre de bras que j'avais à mon service, c'est-à-dire les miens tout seuls, il faudrait dix à douze ans pour terminer l'entreprise. En effet, la hauteur de la côte exigeait que mon canal eût au moins vingt

pieds de profondeur à son extrémité supérieure. Je fus donc forcé, à mon extrême regret, d'abandonner cette tentative.

Je fus profondément mortifié de cette déconvenue, et je compris, mais plus tard, la folie de commencer une entreprise sans en avoir calculé tous les frais et s'être assuré qu'on possède les moyens de l'exécuter.

Au milieu de ce grand travail je vis la fin de ma quatrième année de séjour dans l'île, et je chômai cet anniversaire, de même que les premiers, avec le sentiment d'une dévotion consolante. L'étude constante de la parole de Dieu, avec l'assistance de sa grâce, m'avait donné de nouvelles notions sur toutes choses. Maintenant le monde m'apparaissait comme un pays lointain, avec lequel je n'avais aucun rapport de crainte ou d'espérance. Séparé du reste des hommes, probablement à jamais, je regardais la société humaine comme nous la regarderons peut-être dans une autre vie, c'est-à-dire comme un état duquel nous sommes sortis après en avoir fait partie. Je pouvais adresser au monde ces paroles d'Abraham au mauvais riche : « Un immense abîme est ouvert entre moi et toi ».

En effet, j'étais à l'abri de toutes les souillures du monde ; je n'avais à craindre ni les tentations de la chair, ni la convoitise des yeux, ni l'orgueil de la vie. Je n'avais rien à envier, puisque je possédais tout ce qui pouvait me procurer quelque jouissance. J'étais seigneur et maître de tout ce territoire, je pouvais me proclamer moi-même roi, empereur de tout le pays dont j'avais pris possession. Point de rivaux, point de compétiteurs pour me disputer la souveraineté ou la partager avec moi. Je pouvais faire venir du blé en assez grande abondance pour en charger des navires ; mais cela ne m'était pas nécessaire ; aussi j'en semais seulement la quantité exigée pour ma subsistance. J'avais des tortues plus que je n'en avais besoin, une seule me fournissant à manger pour longtemps. J'aurais eu dans mes bois de quoi bâtir une flotte, et mes vignes m'auraient donné assez de vin ou de raisins secs pour la charger.

Mais je n'attachais aucun prix aux choses qui ne servaient pas à mon usage ; une fois tous mes besoins satisfaits, le reste m'était indifférent. Si j'avais tué plus de gibier que je ne pouvais en manger il aurait fallu le laisser à mon chien ou aux bêtes de proie ; si j'avais semé trop de grain pour ma consommation, il se serait gâté ; les arbres que j'abattais se pourrissaient sur terre, puisque je ne m'en servais que comme combustible et pour faire cuire mes aliments.

En un mot, la nature et l'expérience me montrèrent, après de justes réflexions, que les meilleures choses ne sont bonnes pour nous qu'autant qu'elles peuvent servir à notre usage, et que, de tout ce que

nous amassons, nous ne pouvons tirer rien au delà de notre jouissance personnelle. L'avare le plus sordide eût été corrigé s'il se fût trouvé à ma place ; car je disposais d'une infinité de choses dont je ne savais que faire. Je n'avais aucun souhait à former, excepté pour des objets comparativement frivoles, néanmoins d'une grande utilité pour moi.

J'avais, comme je l'ai dit, un peu de numéraire, environ trente-six livres sterling, en monnaie d'or ou d'argent. Hélas ! cette triste et misérable substance était oubliée dans un coin ; je n'en pouvais rien faire, et je pensai bien souvent que j'aurais échangé une poignée de ces pièces contre une grosse de pipes à fumer ou une meule à moudre mon blé ; j'aurais même donné le tout pour la valeur de douze sous en graines de navets et de carottes d'Angleterre, une poignée de pois et de haricots, et une bouteille d'encre.

Mais, dans ma position, je ne pouvais tirer le moindre avantage de cet argent, et il resta dans un tiroir, où il se rouilla par l'humidité de la caverne, dans les saisons pluvieuses. Si le tiroir eût été rempli de diamants, je n'y aurais pas fait plus d'attention.

Maintenant j'avais rendu mon existence beaucoup plus douce qu'elle ne l'était d'abord, et beaucoup plus supportable pour mon esprit et pour mon corps. Souvent je me mettais à table, plein de reconnaissance, et j'admirais la main de Dieu, qui avait ainsi pourvu à ma subsistance dans le désert. J'appris à envisager la face brillante plutôt que le côté sombre de ma situation, et mes jouissances plutôt que mes privations. Cette disposition me donnait de secrètes consolations, que je ne puis exprimer, et que je consigne ici pour servir d'exemple à ceux qui ne jouissent pas en paix des biens que le Ciel leur accorde, parce qu'ils voient et convoitent des choses qu'ils n'ont point. Tous nos murmures à propos de ce qui nous manque viennent, selon moi, de notre ingratitude pour ce que nous possédons.

Une autre réflexion me fut extrêmement utile, et le serait sans doute à ceux qui se trouveraient dans une détresse semblable à la mienne. Je comparais mon état présent à celui qui semblait, au premier moment, devoir être mon partage, et qui l'eût été si la Providence divine, dans toute sa bonté, n'avait pas miraculeusement ordonné que le navire fût jeté assez près du rivage pour me permettre non seulement de l'aborder, mais d'en tirer tant d'objets nécessaires, des outils pour travailler, des armes pour me défendre, de la poudre et du plomb pour tuer des animaux et me nourrir de leur chair.

Je passai des heures, même des jours entiers, à me représenter sous les plus vives couleurs ce que j'aurais fait si je n'avais rien tiré du vaisseau. Je n'aurais pu rien me procurer à manger, hors du poisson

et des tortues ; et comme je restai très longtemps sans avoir aucune de ces dernières, je serais mort de faim, ou j'aurais vécu en véritable bête sauvage ; car, en supposant que j'eusse trouvé moyen de tuer une chèvre ou un oiseau, je n'aurais pu les dépouiller, les découper, ni ôter leurs entrailles ; j'aurais été forcé de les déchirer et de les ronger avec mes ongles et mes dents.

Ces réflexions me faisaient mieux sentir la bonté de la Providence envers moi, et me rendaient tous les jours plus reconnaissant de mon état présent, malgré les peines qui l'accompagnaient. Je recommande surtout cette partie de mon livre à l'attention de ces personnes qui, dans leurs infortunes, ont coutume de dire : « Est-il une affliction égale à la mienne? » Que ces personnes considèrent le sort de mille autres, qu'elles considèrent celui qu'elles auraient pu avoir elles-mêmes, si la Providence l'avait jugé à propos, et elles cesseront de croire leur malheur sans pareil.

Une autre réflexion soutenait mes espérances. Je comparais ma condition actuelle avec celle que j'avais méritée, et que j'avais lieu d'attendre de la Providence. J'avais mené une vie déplorable, dénuée de toute connaissance et de toute crainte de Dieu. Mes parents m'avaient bien élevé ; ils avaient fait tous leurs efforts pour m'inculquer les premières notions religieuses et m'enseigner à craindre Dieu et à remplir les devoirs qu'il impose à ses créatures. Mais, hélas ! en tombant si jeune parmi des gens de mer, les moins religieux de tous les hommes, bien qu'ils soient exposés plus que d'autres à sentir les effets directs de la puissance divine, je perdis le peu de foi que je conservais ; ce sentiment s'éteignit par les railleries de mes camarades, et se changea en un certain mépris du danger qui tient à l'habitude de voir la mort de près.

Enfin une longue privation de conversation honnête et morale avait si bien détruit tout ce qui était réellement bon chez moi, que, dans les grâces du Ciel les plus inattendues, telles que ma fuite de Salé, le secours que je reçus en mer par le capitaine portugais, mon heureux établissement au Brésil, la réception de ma cargaison en Angleterre, et d'autres circonstances semblables, je n'eus pas une seule fois les mots « grâce à Dieu », ni sur les lèvres, ni dans le cœur ; et, au moment de ma plus grande détresse, je ne pus trouver aucune prière, aucune parole à adresser à Dieu, pas même cette exclamation : « Seigneur, ayez pitié de moi ! » Jamais le nom du Seigneur ne sortit de ma bouche que pour jurer et blasphémer.

Pendant plusieurs mois le souvenir de ma vie passée pesa lourdement sur mon âme, comme je l'ai déjà dit ; mais quand je considérais avec quelle bienveillance particulière Dieu m'avait protégé

depuis mon arrivée en cette île, et que, loin de me punir comme le méritaient mes iniquités, il avait si abondamment pourvu à mes besoins, cela me faisait espérer que mon repentir était accepté et que Dieu avait encore des miséricordes en réserve pour moi.

Ces réflexions disposèrent mon esprit non seulement à se résigner à la volonté divine par rapport à ma condition présente, mais encore à la remercier de m'y avoir placé, de m'avoir conservé la vie et accordé, au lieu des châtiments que devaient attirer mes péchés, tant de grâces inespérées dont je devais la remercier tous les jours, surtout de ce pain quotidien qu'une foule de chances merveilleuses m'avaient enfin assuré. J'avais été réellement nourri par un miracle aussi grand que celui des corbeaux qui apportaient des pains au prophète Élie, ou, pour mieux dire, j'avais été nourri par une suite de miracles. Je pensais encore que, parmi tous les lieux inhabités du globe, je ne pouvais être abandonné sur une terre qui réunît autant de conditions favorables à mon existence que j'en trouvais dans mon île. Si j'étais privé, à mon grand regret, de tous les liens sociaux, en récompense aucun animal féroce ne menaçait ma vie, aucune plante vénéneuse ne m'offrait d'aliment nuisible ; il n'y avait point de sauvages pour me massacrer et me dévorer. Bref, si ma vie était, sous quelques rapports, pleine de tristesse, elle avait des jouissances propres à me montrer la bonté de Dieu envers moi et les soins qu'il me prodiguait. Après avoir pesé avec impartialité toutes ces choses, je pris mon parti et je cessai de m'affliger.

Il y avait assez longtemps que j'étais dans cette île pour que plusieurs des objets que j'avais apportés du navire fussent consommés et usés ; mon encre, je l'ai dit, était finie, sauf un petit reste que j'avais étendu plus d'une fois avec de l'eau, et qui devint enfin aussi blanc que le papier. Tant qu'elle dura, je m'en servis pour noter chaque mois les jours dans lesquels il m'arrivait quelque chose d'important.

En remontant dans le passé, je trouvai une singulière concordance entre les jours marqués pour moi par des événements divers ; et si j'avais été enclin à la superstition des jours heureux ou malheureux, cette concordance m'aurait frappé, non sans raison.

D'abord mon départ du logis paternel, pour m'embarquer à Hull et commencer ma carrière d'aventurier, et ma capture par le corsaire de Salé tombèrent le même jour de l'année. J'échappai au naufrage du bâtiment dans la rade d'Yarmouth, et je m'enfuis de Salé le même jour. Enfin, le 30 septembre, le vingt-sixième anniversaire de ma naissance, je fus sauvé miraculeusement et jeté sur mon île ; ainsi ma vie de péché et ma vie de solitude commencèrent le même jour.

La première de mes provisions qui s'épuisa après mon encre, ce fut mon pain, c'est-à-dire le biscuit que j'avais apporté du vaisseau. Je l'avais ménagé à l'excès, me réduisant à un gâteau par jour pendant plus d'un an ; ce qui n'empêcha pas que je n'en fusse privé depuis près d'une année quand je récoltai du blé de mon cru. C'était un bienfait inappréciable du Ciel, ce grain ayant été conservé d'une manière miraculeuse.

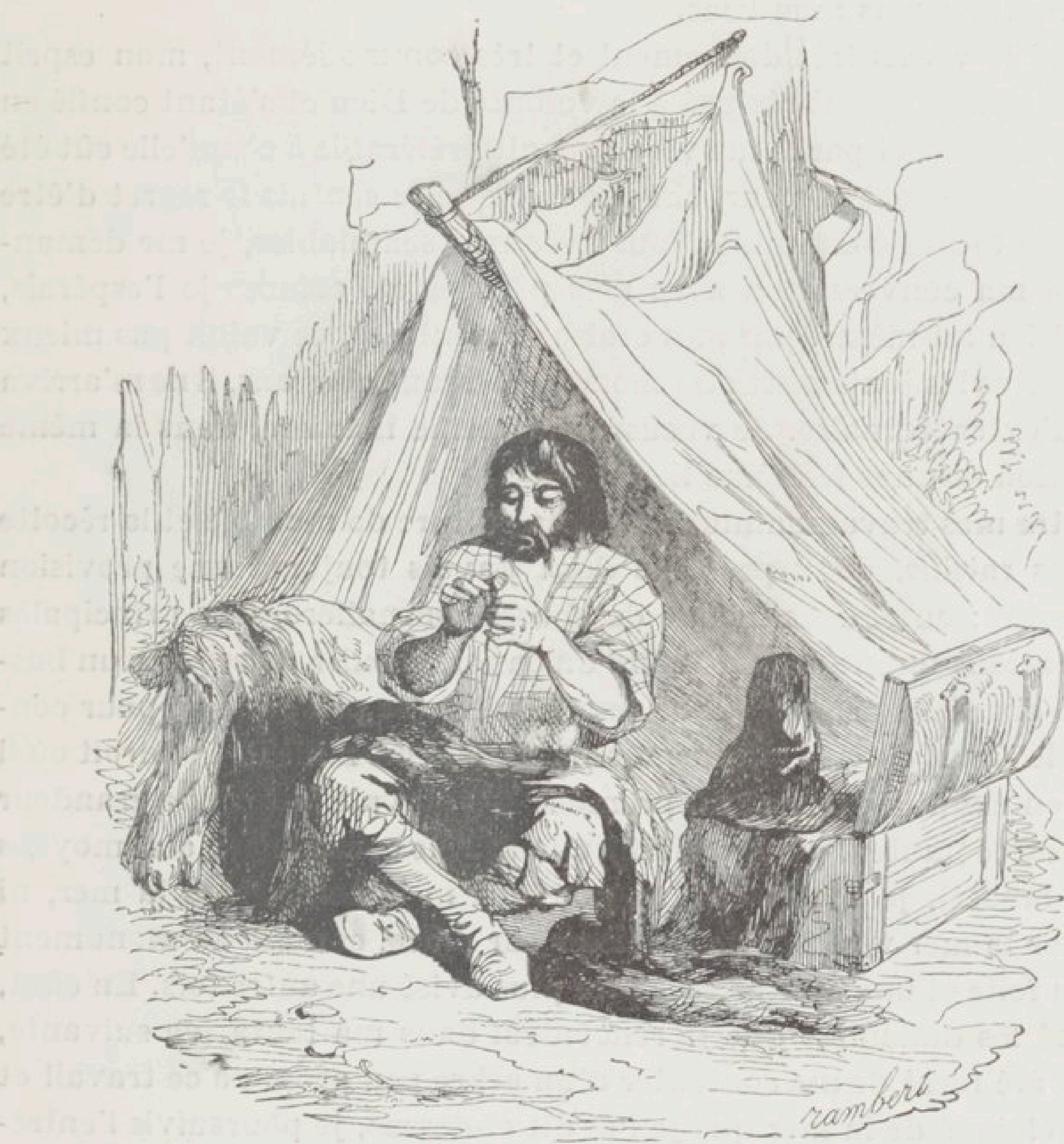
Mes habits s'usèrent aussi très rapidement. Quant au linge, depuis longtemps je n'avais plus que quelques chemises de matelots que je conservais précieusement, parce que souvent je ne pouvais supporter aucun autre vêtement : heureusement il s'en trouva quatre douzaines dans les coffres de mes camarades; il y avait encore deux ou trois grosses capotes de marins ; mais elles étaient trop chaudes pour que je pusse les porter. Cependant, malgré l'extrême chaleur, je ne pouvais me passer d'habits, même quand j'aurais pu me résoudre à aller tout nu, chose dont la seule pensée me révoltait, bien que je fusse entièrement seul. La raison qui m'empêchait d'aller sans aucun vêtement était l'ardeur du soleil, qui souvent était assez violent pour cautériser ma peau. Lorsque j'avais une chemise, je sentais moins les rayons brûlants, et l'air, en s'insinuant entre mon corps et la toile, produisait un mouvement qui me donnait un peu de fraîcheur. Je ne pouvais pas non plus aller au soleil sans chapeau ni bonnet : à l'instant, les rayons qui donnaient à plomb sur moi me causaient un violent mal de tête, et le mal cessait quand je mettais un chapeau.

Par toutes ces raisons je jugeai à propos de faire une revue des haillons qui me restaient, et que j'appelais ma garde-robe. Toutes les vestes étaient usées, et il s'agissait d'essayer d'en faire d'autres avec les capotes ou surtouts que j'avais mis de côté et quelques autres matériaux. Me voilà donc devenu tailleur, ou plutôt raccommodeur de vieilles hardes ; en effet, je faisais de pitoyables ouvrages. Cependant je parvins à me façonner trois vestes qui pouvaient durer assez longtemps, du moins je l'espérais. A l'égard des pantalons ou culottes, mes essais, pour le moment, furent misérables.

J'ai dit que je conservais les peaux de toutes les bêtes que je tuais, les quadrupèdes s'entend. J'étendais d'abord ces peaux sur des bâtons, au soleil, et elles devinrent si sèches et si dures, qu'elles n'étaient bonnes à rien ; mais celles qui n'avaient pas été ainsi desséchées me furent très utiles. La première chose que je fabriquai de cette manière fut un grand bonnet, où je laissai le poil en dehors, pour mieux me préserver de la pluie. Le succès de cet ouvrage m'encouragea, et j'entrepris de me faire un habit complet de même étoffe, savoir une veste et une culotte allant aux genoux, et l'une et l'autre assez larges,

étant destinées à me tenir frais plutôt que chaud. Je dois avouer que ces vêtements étaient fort mal faits ; et, si j'étais médiocre charpentier, j'étais très mauvais tailleur. Toutefois, mon habit, tel qu'il était, me fut d'un excellent usage ; quand j'étais surpris par la pluie, elle coulait sur les poils de ma veste et de mon bonnet, et j'en étais garanti.

Ensuite, à force de temps et de peine, je me fis un parasol ou parapluie, dont j'avais grand besoin. J'en avais vu fabriquer au Brésil,



où les grandes chaleurs rendent ce meuble nécessaire ; et j'étais dans un climat au moins aussi chaud que celui du Brésil, étant plus près de la ligne. D'ailleurs, comme il me fallait être souvent dehors, une ombrelle m'était utile, aussi bien pour la pluie que pour le soleil. Je me donnai un mal infini pour cette affaire. Je fus longtemps avant d'obtenir quelque chose de passable, et souvent, quand je croyais avoir atteint mon but, j'étais obligé de rejeter mes informes essais. Enfin,

cependant, je fis un parapluie en état de servir. La grande difficulté consistait à le faire ouvrir et fermer à volonté. Il était aisé de construire un parapluie ouvert ; mais si je ne pouvais le replier, il devenait impossible de le porter autrement que sur ma tête, et cela n'aurait pu aller.

Cependant je parvins, comme je l'ai dit, à en faire un dont je me contentai, et je le couvris de peaux, laissant le poil en dehors, de manière à offrir un écoulement à la pluie et à intercepter les rayons du soleil assez pour que je pusse m'aventurer dehors par les temps les plus chauds. Quand je n'avais pas besoin de m'en servir, je le repliais et le mettais sous mon bras.

Ainsi je vivais très doucement et très commodément, mon esprit s'étant parfaitement résigné à la volonté de Dieu et s'étant confié en sa providence, et par là ma vie devenait préférable à ce qu'elle eût été au sein de la société : car, chaque fois que je sentais le regret d'être privé de toutes communications avec mes semblables, je me demandais si ma conversation avec mes pensées et, comme je l'espérais, avec Dieu lui-même, par mes oraisons mentales, ne valait pas mieux que toutes les jouissances du monde. Pendant cinq ans, il ne m'arriva rien d'extraordinaire. Je vécus de la même manière, dans la même condition et dans le même lieu.

Outre mes travaux annuels pour la culture de mon blé et la récolte de mes raisins, deux produits dont j'avais toujours une provision suffisante ; outre mes heures de chasse journalière, mes principales occupations furent de construire un canot, ensuite de creuser un bassin de six pieds de large et de quatre pieds de profondeur, pour conduire le canot dans la crique presque à un demi-mille de l'endroit où il était en chantier. Quant au premier, que j'avais fait d'une grandeur démesurée (faute d'avoir réfléchi, avant de le commencer, aux moyens de le lancer), je fus obligé, ne pouvant ni le conduire à la mer, ni amener la mer vers lui, de le laisser sur place, comme un monument de ma folie et une invitation à être plus avisé une autre fois. En effet, malgré les difficultés que je rencontrai dans ma tentative suivante, ayant été forcé de me contenter d'un arbre peu propre à ce travail et aussi éloigné de la mer que je l'ai dit ci-dessus, je poursuivis l'entreprise, sans me décourager un seul instant, pendant deux ans. Je ne regrettais ni mon temps ni ma peine, dans l'espoir de posséder une embarcation et de pouvoir enfin me mettre en mer.

Cependant, bien que ma petite pirogue fût achevée, sa dimension n'était pas adaptée au dessein que j'avais en construisant la première, de tâcher d'atteindre la terre, dont j'étais séparé par un espace de plus de quarante milles. Ainsi la petitesse de ma barque contribua à me faire abandonner ce projet, et je finis par n'y plus penser. Mais,

pour utiliser mon canot, je songeai à faire une croisière autour de l'île. Mes découvertes, dans le voyage que j'avais fait en traversant d'un bord à l'autre, comme je l'ai raconté, me donnaient grande envie de voir le restant de la côte, qui m'avait paru si belle, et j'étais impatient de commencer cette tournée.

Mais afin d'exécuter ce plan avec toute la discrétion nécessaire, je fis un petit mât pour l'adapter à mon bateau, et une voile, que je composai de plusieurs morceaux de toile dont j'avais un magasin assez



considérable. Quand le mât et la voile furent arrangés, j'essayai mon embarcation, et je trouvai qu'elle allait très bien ; ensuite j'y pratiquai des boîtes à chaque bout, afin de contenir mes provisions, vivres, munitions, etc., et de les mettre à l'abri de la pluie et de l'écume de la mer. Je creusai une logette dans la longueur du bateau, en dedans, pour y placer mon fusil, et je clouai par-dessus une toile. Je fixai encore un parapluie sur la poupe, en manière de mât, afin qu'il me servît de tente ; je faisais ainsi de temps en temps quelques promenades en mer, sans m'éloigner beaucoup cependant, et demeurant

toujours en vue de la petite baie. Enfin je me décidai, impatient que j'étais de voir la circonférence de mon royaume, à commencer mon excursion. J'embarquai des vivres suffisants sur mon canot, savoir : deux douzaines de pains ou plutôt de gâteaux d'orge, un pot rempli de riz séché, nourriture dont je faisais grand usage, une petite bouteille de rhum, la moitié d'une chèvre, de la poudre et du plomb pour en tuer d'autres, et deux grands surtouts, de ceux que j'avais tirés des coffres des matelots, et que je destinais à me servir, l'un de matelas et l'autre de couverture.

Ce fut le 6 novembre de la sixième année de mon règne, ou, si l'on veut, de ma captivité, que je commençai ce voyage, qui fut beaucoup plus long que je ne m'y attendais, parce que, bien que l'île ne fût pas très grande, je trouvai, lorsque j'arrivai du côté de l'E., une chaîne de rochers s'étendant à environ deux lieues en mer, les uns au-dessus, les autres au-dessous de l'eau, et ensuite un banc de sable d'une demi-lieue. Je fus donc obligé de faire un grand détour pour doubler cette pointe.

Quand je la découvris d'abord, je fus bien près de renoncer à mon entreprise et de revenir sur mes pas, ne sachant à quelle distance je serais obligé de prendre le large, surtout n'étant pas sûr de pouvoir revenir, une fois que je me serais avancé parmi ces récifs. Je jetai l'ancre (j'en avais fait une avec un grappin brisé et tiré du navire), et, lorsque ma barque fut en sûreté, je pris mon fusil, j'allai à terre et montai sur une colline d'où je vis toute l'étendue de la pointe ; alors je résolus de m'aventurer à la doubler.

En observant la mer de cette éminence, j'aperçus un courant rapide allant du côté de l'E. et serrant de près la pointe de sable ; je fis une sérieuse attention à cette circonstance, qui pouvait être dangereuse pour moi ; car je pouvais être emporté par ce courant et me trouver ensuite dans l'impossibilité de regagner l'île. Je suis persuadé que cela me serait arrivé si je n'avais pas fait cette reconnaissance, le même courant existant de l'autre côté de l'île, à une plus grande distance de la côte. Je vis de plus une barre assez marquée contre le rivage. Il s'agissait donc de se dégager du premier courant, et l'on était presque tout de suite porté vers la terre.

Toutefois, je restai là deux jours à l'ancre, parce que, le vent s'étant élevé assez frais à l'E.-S.-E. et luttant contre le courant, la mer était violemment refoulée sur la pointe, en sorte qu'il eût été dangereux et de rester près de terre à cause des vagues, et d'avancer trop au large à cause du courant.

Le matin du troisième jour, le vent s'apaisa, la mer se calma, et je m'aventurai ; mais ce qui m'arriva peut servir de leçon aux pilotes

ignorants. A peine avais-je gagné la pointe, me trouvant séparé du rivage seulement de la longueur de mon canot, que je me sentis sur une mer très profonde, et un courant pareil à l'écluse d'un moulin m'emporta avec une telle puissance, que tout ce que je pus faire fut d'éviter le centre du courant. Cependant il m'éloignait toujours de plus en plus de la barre, qui était à ma gauche. Pas le moindre souffle de vent ne vint à mon aide, et je ne pouvais pas grand'chose avec mes rames. Je me crus un moment tout à fait perdu : il existait des courants des deux côtés de l'île, et ils devaient se rejoindre à quelques lieues de la côte. Dans ce cas j'étais sûr de périr, soit par les flots, qui se trouvaient alors assez tranquilles, soit par la famine. J'avais, il est vrai, embarqué une tortue que j'avais prise sur la grève, et qui était aussi grosse que je pouvais la porter. J'avais aussi une grande jarre pleine d'eau douce. Mais tout cela ne m'aurait pas mené loin ; et, poussé dans le vaste Océan, j'aurais été peut-être à mille lieues de tout rivage, soit du continent, soit d'une île.

Alors je vis combien il est facile à la Providence de rendre pire la plus malheureuse des situations. Maintenant je voyais mon île solitaire et désolée comme un lieu charmant, et tous mes vœux tendaient à m'y retrouver. « Heureux désert ! m'écriai-je en étendant les mains vers elle. Je ne te verrai plus. Infortuné que je suis ! que vais-je devenir? » Alors je me reprochai mon ingratitude et mes vains murmures contre une solitude au milieu de laquelle j'aurais voulu me retrouver. C'est ainsi que nous ne voyons jamais notre position sous un jour vrai, tant qu'elle n'est pas éclairée par des contrastes ; et nous ne savons estimer ce que nous possédons que par le sentiment de sa perte.

On ne peut imaginer ma consternation quand je me vis emporté vers la haute mer, presque sans espoir de remettre jamais le pied sur mon île bien-aimée, comme je la nommais en ce moment. Cependant je ramai de toutes mes forces en tenant le plus possible dans la direction du N., celle où le courant pouvait joindre la barre. Vers midi, je sentis une légère brise du S.-S.-E. souffler contre mon visage, et cela me donna un peu d'espoir, qui augmenta lorsque cette brise devint, au bout d'une demi-heure, un bon vent frais. J'étais alors à une distance effrayante de l'île, et si le moindre nuage, le moindre brouillard eût obscurci le ciel, je me serais infailliblement égaré ; car je n'avais point de boussole, et, si j'avais perdu de vue le point vers lequel je me dirigeais, il m'aurait été impossible de le retrouver. Heureusement le temps resta clair ; je rajustai mon mât, et, déployant ma voile, je m'efforçai de sortir du courant, en gouvernant au N.

Je venais de prendre ces arrangements, lorsque je reconnus à la

transparence de l'eau que le courant allait changer de nature. En effet, les eaux étaient sales dans les endroits où le courant avait le plus de violence, et cette violence diminua aussitôt que les eaux devinrent plus claires. Peu de temps après je vis, à environ un quart de lieue à l'E., un brisant formé par des rochers qui divisaient le courant; la masse principale continuait de courir au S., laissant les brisants au N.-E.; le second bras, repoussé par les rochers, refluait vers le N.-E.

Ceux qui ont reçu leur grâce ayant déjà le pied sur l'échafaud, ceux qu'un secours inespéré a sauvés du poignard des assassins, ceux-là, dis-je, peuvent seuls se représenter ma surprise et ma joie à la vue de ce courant, et le ravissement avec lequel j'y poussai ma petite barque. A l'aide de cette barre, je me rapprochai de la terre à peu près d'une lieue, mais en déviant de deux lieues au N. Ainsi je me trouvai en vue de l'extrémité septentrionale de l'île, c'est-à-dire devant la côte directement opposée à celle d'où j'étais parti.

Après avoir fait, à l'aide de ce courant ou de ce remous, un peu plus d'une lieue, je m'aperçus qu'il s'amortissait et ne pouvait me conduire plus loin. Alors j'étais entre deux grands courants, celui du S. qui m'avait d'abord entraîné, et celui du N. qui régnait sur un espace d'environ une lieue de l'autre côté ; mais je me trouvais sur une mer paisible, je voyais l'île en face de moi, et, le vent continuant de me favoriser, je fis voile directement vers la terre, avançant toutefois moins vite que lorsque j'étais aidé par la marée.

Vers quatre heures du soir, étant encore éloigné de l'île d'une lieue environ, je vis la pointe de rochers, cause de mon désastre, qui s'étendait du côté du S. et produisait, en refoulant le courant dans cette direction, un contre-courant au N. Celui-ci avait beaucoup de force ; mais il ne portait pas exactement dans la ligne que je devais suivre, laquelle était N.-O. presque plein N. Cependant, à la faveur d'un bon vent, je traversai cette barre en déviant légèrement au N.-O. et j'arrivai au bout d'une heure à un mille du rivage, où le calme de la mer me permit d'aborder.

Quand je fus à terre, je tombai à genoux et remerciai le Ciel de ma délivrance, me promettant bien de renoncer à toute pensée d'échapper à mon exil avec le seul secours de ma barque. Je fis un léger repas à l'aide de mes provisions ; ensuite j'amarrai mon canot dans une petite crique ombragée par des arbres, et je me couchai pour réparer mes forces épuisées par les fatigues de ce voyage.

J'étais fort en peine pour ramener mon canot à mon habitation. Je connaissais trop les dangers du chemin que je venais de suivre pour être tenté de le reprendre ; j'ignorais ce que je pourrais trouver de l'autre côté (le côté occidental), et je n'étais pas disposé à risquer

d'autres aventures. Je me décidai enfin, le matin du jour suivant, à longer le rivage, en me dirigeant à l'O., pour chercher une baie où ma petite frégate pût rester en sûreté, et où je la retrouverais si j'en avais besoin. A trois milles plus loin je découvris un canal ou baie qui pénétrait dans les terres en diminuant toujours de largeur, et qui se perdait dans une petite rivière. Je ne pouvais rencontrer un port plus commode pour mon bâtiment, et il se trouvait là comme dans un bassin construit tout exprès. Après avoir pourvu à ce soin, je songeai à moi-même et à reconnaître d'abord où j'étais.

Je vis que j'avais dépassé de bien peu la place où je m'étais arrêté dans mon excursion pédestre sur cette côte ; et, ne prenant de tout mon bagage que mon fusil et mon parasol, à cause de la chaleur excessive, je me mis en marche. La route me sembla très agréable après le pénible voyage que je venais de faire, et j'atteignis le soir mon bosquet, où je trouvai toutes choses telles que je les avais laissées, en très bon ordre ; car je regardais cet enclos comme ma maison de campagne, et j'en prenais grand soin.

Je franchis la clôture et je m'étendis sur le gazon pour reposer mes membres fatigués, et je ne tardai pas à m'endormir. Mais, jugez, si vous le pouvez, de ma surprise, vous qui lisez cette histoire, quand je fus tiré de mon sommeil par une voix qui m'appela plusieurs fois par mon nom : « Robin, Robin, Robin Crusoé, pauvre Robin Crusoé ! Où êtes-vous, Robin Crusoé, où êtes-vous? où avez-vous été? »

Je dormais si profondément que je ne m'éveillai d'abord qu'à demi, et je crus avoir rêvé que quelqu'un m'appelait. Mais la voix continuant de répéter : « Robin Crusoé, Robin Crusoé », je m'éveillai tout à fait et je fus un instant excessivement effrayé. Je me levai en sursaut et dans une consternation complète ; mais aussitôt que mes yeux furent bien ouverts, je vis Jacquot perché sur le sommet de la haie, et sur-le-champ je compris que c'était lui qui m'avait parlé. Tels étaient en effet les mots plaintifs que je lui avais appris à redire, et il les imitait si parfaitement que souvent je le tenais pendant une heure sur mon doigt, son bec tout près de mon visage, et il me criait : « Pauvre Robin Crusoé, où êtes-vous? comment êtes-vous venu ici? » et d'autres phrases que je lui avais enseignées.

Tout en reconnaissant que c'était mon perroquet qui m'avait parlé, que ce ne pouvait être que lui, je fus un peu de temps à me remettre. D'abord, je ne pouvais comprendre comment cette bête était venue là, mais enfin, sûr que c'était mon cher Jacquot dont j'avais entendu la voix, je ne poussai pas plus loin mes réflexions, je lui tendis le poing et l'appelai à mon tour par son nom. Mon aimable compagnon vint à moi, se plaça sur mon pouce, selon sa coutume, et recommença

à me dire *Pauvre Robin* ! et *Comment êtes-vous venu ici*? et, *Où avez-vous été*? comme s'il eût été enchanté de me revoir. Je l'emportai ensuite au logis.

J'en avais assez pour quelque temps des courses en mer, et je passai plusieurs jours à me reposer et à méditer sur les dangers que j'avais courus. J'aurais bien désiré avoir mon canot sur le côté de l'île que j'habitais ; mais je ne voyais aucun moyen de l'y ramener. Je con-



naissais la partie orientale autour de laquelle j'avais navigué, et j'étais très éloigné de m'y aventurer de nouveau ; cette seule pensée glaçait mon sang dans mes veines. Quant à l'autre côté, il m'était inconnu ; mais si le courant avait autant de force devant cette côte, il pouvait me pousser aussi violemment vers la terre, qu'il m'avait entraîné au large de l'autre côté. Ainsi je me résignai à me passer de ce bâtiment, qui m'avait coûté tant de mois d'un rude travail pour le construire et au moins autant pour le mettre à l'eau.

Dans cette sage disposition d'esprit, je restai près d'un an menant une vie bien tranquille, comme on le croira sans peine. J'étais dans des sentiments conformes à ma situation ; je me sentais heureux de m'abandonner aux soins de la Providence, avouant qu'elle m'avait accordé toutes les jouissances, excepté celles de la société.

En ce temps-là, je fis des progrès dans tous les arts mécaniques auxquels je m'étais adonné par nécessité. J'aurais été, je crois, un très bon charpentier dans l'occasion, surtout en considérant combien j'étais pauvre d'outils. Je me perfectionnai aussi d'une manière inattendue dans la poterie ; je trouvai moyen de façonner mes pièces avec une roue, ce qui était plus facile et me permettait d'arrondir mes ouvrages et de donner une meilleure tournure à des travaux jusque-là informes. Mais celle de mes œuvres qui me rendit le plus vain et le plus joyeux, ce fut une pipe ; j'étais ravi d'avoir pu la faire, bien qu'elle fût assez laide et de la couleur rougeâtre de mes autres poteries ; mais elle était solide, la fumée y passait bien, et ce fut pour moi une grande jouissance, car j'avais toujours eu l'habitude de fumer. J'aurais pu prendre des pipes sur le navire; mais je les laissai d'abord, imaginant qu'il n'y avait point de tabac dans l'île ; ensuite, quand je retournai au bâtiment, je n'en trouvai plus.

Je me perfectionnai beaucoup aussi dans la vannerie, et je fis une quantité de paniers de toutes formes. Ils n'étaient pas très beaux ; mais tous étaient commodes, soit pour transporter, soit pour serrer mes provisions. Par exemple, si je tuais une chèvre, je la suspendais à un arbre, je l'écorchais, je la découpais en morceaux et j'emportais ces morceaux dans un panier. Je faisais de même pour une tortue : je la découpais, prenais ses œufs et un morceau de sa chair suffisant pour un repas, puis je les emportais dans mon panier et je laissais le reste. De grands paniers me servaient à contenir mon blé, que j'égrenais aussitôt qu'il était sec et séparé de la paille ; ensuite je le mettais dans ces corbeilles.

Ma poudre baissait ; c'était une des choses nécessaires et que je ne pouvais remplacer. Je pensai donc très sérieusement à ce que je ferais quand je n'aurais plus de munitions et ne pourrais plus, par conséquent, tuer des chèvres. J'avais pris, comme je l'ai dit, une chevrette pendant ma troisième année, et je l'avais apprivoisée dans l'espoir de trouver un chevreau mâle ; mais je n'en pus trouver avant que ma chevrette fût devenue vieille. Je n'eus pas le courage de la tuer, et elle mourut de vieillesse.

Mais, étant alors dans la onzième année de ma résidence sur l'île, et mes munitions baissant beaucoup, je m'ingéniai à faire des pièges pour prendre les chèvres, espérant en attraper de vivantes. Je dési-

rais surtout avoir une mère et ses petits. A cet effet, je tendis des filets, et sans doute plus d'une chèvre y fut prise ; mais, comme ils n'étaient pas très forts, parce que je manquais de fil d'archal, je les trouvais toujours rompus et l'amorce mangée.

Enfin j'essayai de faire des trébuchets. Je creusai des trous assez profonds dans les endroits où les chèvres avaient coutume de venir brouter ; sur ces fosses je posai des claies de ma façon, je les couvris de terre, je les parsemai d'épis de blé ; mais je ne les disposai pas tout de suite en trébuchets. Je m'aperçus à la trace des pieds de



chèvres qu'elles étaient venues manger les épis, et un soir j'établis trois des claies en manière de trappe ; le lendemain je les trouvai penchées, le blé mangé, et point de chèvres prises. Je changeai de méthode, et, sans fatiguer le lecteur de plus longs détails, je dirai qu'un jour je trouvai dans une des fosses un vieux bouc de très grande taille, et, dans une autre, trois chevreaux, un mâle et deux femelles.

Je ne savais que faire du bouc : il avait l'air si farouche, que je n'osais descendre près de lui afin de tâcher de l'avoir vivant. Le tuer était chose facile ; mais cela ne faisait pas mon affaire. Je finis par lui

rendre la liberté, et il s'enfuit comme si la frayeur l'avait rendu fou. Je n'avais pas encore observé, comme je l'observai ensuite, que la faim pouvait dompter même un lion. Si j'avais laissé le bouc seulement trois ou quatre jours sans nourriture, et que je lui eusse donné ensuite un peu d'eau et puis quelques brins d'herbes, il serait devenu aussi doux que les chevreaux ; car ce sont des animaux très intelligents et très faciles à conduire quand on les traite bien.

Cependant je le laissai aller, faute de savoir alors que je pouvais mieux faire, et je pris l'un après l'autre les chevreaux, je les attachai ensemble et les emmenai tous, non sans difficulté, à la maison. D'abord ils ne voulaient pas manger ; mais je leur jetai quelques épis verts, ils se laissèrent tenter et commencèrent à s'apprivoiser. Le seul moyen par lequel je pouvais m'assurer de la viande de chèvre, quand je ne pourrais plus chasser, était assurément d'élever quelques-uns de ces animaux, qui formeraient peut-être enfin un troupeau sur ma petite pelouse. Mais je pensai alors qu'il faudrait empêcher les chèvres privées de communiquer avec les chèvres sauvages ; sans quoi les premières s'en iraient dans les bois dès qu'elles seraient assez fortes. Je ne pouvais obvier à cela qu'en construisant un parc bien clos de haies ou de palissades assez solides pour n'être point rompues, soit par les animaux enfermés, soit par ceux du dehors. C'était une grande affaire pour un seul homme ; toutefois il y avait nécessité absolue, et je cherchai tout de suite un emplacement où mes bêtes fussent pourvues de pâture, d'eau et d'ombrage.

Des gens habiles à construire de pareils enclos auraient souri en me voyant choisir, pour établir mon bercail, une de ces grandes prairies qu'on nomme savanes dans nos colonies de l'Ouest. Deux ou trois ruisseaux d'une eau fraîche et limpide arrosaient cette prairie, et l'une de ses extrémités était richement boisée ; mais, pour enclore cette plaine, il fallait plus de deux milles de palissades. Cependant la folie ne consistait pas dans la grande étendue de l'enceinte, puisque j'aurais eu le temps de l'achever, quand même elle aurait eu dix milles de tour ; je ne devais pas oublier que, dans un si grand espace, les chèvres seraient aussi sauvages, aussi difficiles à prendre que si elles étaient libres de courir par toute l'île.

Ma haie était commencée, il y avait environ cinquante verges de faites, lorsque cette pensée me vint à l'esprit ; alors je m'arrêtai. Je me décidai à enclore d'abord un terrain de cent cinquante verges de long sur cent de large ; cela suffirait pour contenir un troupeau aussi grand que je pouvais l'avoir pendant assez longtemps, et, quand mon bétail augmenterait, je pourrais augmenter le parc. C'était une sage résolution, et je me mis à l'œuvre avec courage. En trois mois, j'en-

tourai mon parc de bonnes haies, et, pendant que j'y travaillais, je mis les trois chevreaux dans la meilleure partie de la prairie, et le plus près possible de ma maison. Afin de les rendre familiers, souvent je leur portais des épis ou une poignée de riz, et je les faisais manger dans ma main, en sorte que, lorsque la clôture fut finie et que je les détachai, ils me suivaient partout en bêlant pour une poignée de blé.

Ainsi j'avais atteint mon but ; en moins de dix-huit mois j'eus un troupeau de douze bêtes, jeunes et vieilles ; au bout de deux ans j'en avais quarante-trois, et plusieurs avaient servi à ma nourriture. Après cela, je fermai de haies cinq autres pièces de terre, sur lesquelles mes chèvres paissaient ; j'y établis de petits parcs où je les faisais entrer quand je voulais les prendre, et des portes qui communiquaient d'un clos à l'autre.

J'avais donc non seulement de la viande de chèvre quand il me plaisait, mais aussi du lait, chose à laquelle je n'avais pas pensé et qui me surprit agréablement lorsque je vis le parti que je pouvais en tirer. Je disposai ma laiterie, et quelquefois j'avais huit à dix pintes de lait par jour. La nature, en donnant à toutes les créatures les aliments qui leur conviennent, leur apprend en même temps à en faire usage. Ainsi, moi qui de ma vie n'avais trait une vache ni une chèvre, et qui n'avais jamais vu faire du beurre ou du fromage, excepté dans mon enfance, je parvins, après quelques essais malheureux, à en faire ainsi que du sel : ce dernier, je le trouvai en partie formé par la chaleur du soleil sur certains rochers. Avec quelle bonté le Créateur prend soin de ses enfants, même dans les situations où ils semblent condamnés à la destruction ! Comme il sait adoucir les conditions les plus dures et nous donner lieu de le bénir du fond des cachots ou des prisons! Quelle table était servie pour moi dans ce désert, où je n'avais au premier instant d'autre perspective que celle de mourir de faim !

Le plus grave des hommes n'aurait pu s'empêcher de sourire en me voyant dîner, entouré de ma petite famille. D'abord, il aurait admiré ma Majesté, le prince, le roi de l'île, le maître absolu de toutes les créatures qui l'habitaient ; car je pouvais les pendre, les mettre en prison, leur rendre la liberté, selon mon bon plaisir, et je ne comptais pas un rebelle parmi mes sujets. Il fallait voir avec quelle dignité royale je dînais, seul, mes serviteurs rangés autour de moi ! Jacquot avait le privilège exclusif de me parler en qualité de favori. Mon chien, devenu vieux et infirme, avait toujours sa place à ma droite ; et deux chats, de chaque côté de la table, attendaient que je leur jetasse quelques morceaux, en signe de faveur spéciale. Ces chats n'étaient pas ceux que j'avais apportés du vaisseau, lesquels étaient morts tous deux et avaient été enterrés de ma main près de mon habi-

tation : ceux-ci étaient les enfants des premiers et d'un animal sauvage, je ne sais de quelle espèce. Je les avais conservés au logis, et le reste de leur race s'était enfui dans les bois et avait fini par être pour moi un véritable fléau ; ils revenaient à la maison piller et dévorer tout; et je fus obligé de tirer sur eux et d'en tuer un grand nombre, ce qui les décida à me laisser en paix. Avec cet entourage et dans cette abondance, je vivais doucement, ne manquant réellement de rien, sinon de société humaine, et bientôt après je devais en avoir trop.



Je désirais beaucoup, comme je l'ai dit, avoir mon canot à ma disposition, bien que je n'eusse aucune envie de courir de nouveaux hasards. Souvent je rêvais aux moyens d'amener la barque de mon côté en lui faisant faire le tour de l'île, et presque toujours ma conclusion était qu'il valait autant laisser le canot à sa place. Mais je tenais de plus en plus à voir la partie de l'île où, dans ma dernière excursion, j'étais monté sur une colline pour reconnaître la côte et les courants.

Enfin je me décidai à me rendre jusqu'à ce point de la côte, à pied et en suivant le rivage. Si l'on avait rencontré en Angleterre un

homme accoutré aussi singulièrement que je l'étais lorsque je commençai cette course, on n'aurait pu s'empêcher ou d'éclater de rire ou de crier de peur. Je souriais en pensant à l'effet que je produirais si je traversais le comté d'York en pareil équipage. On me permettra de donner ici l'esquisse de ma figure.

J'avais un très haut bonnet de forme irrégulière fait en peau de chèvre et pourvu d'une sorte d'appendice qui retombait sur mes épaules, pour me garantir du soleil et surtout de la pluie, rien



n'étant plus dangereux, en ces climats, que d'être mouillé par-dessous les habits.

J'avais une sorte de robe courte, aussi en peau de chèvre, et descendant au-dessus des genoux ; des culottes de la même manière, ouvertes comme des pantalons, et, comme elles étaient faites de la peau d'un vieux bouc, les poils en étaient si longs qu'ils atteignaient le milieu de mes jambes. Je n'avais ni bas ni souliers, mais une sorte de chaussure de ma façon assez semblable aux brodequins des sauvages, et que j'attachais de côté comme des guêtres : cette partie du costume était aussi bizarre que le reste.

J'avais de plus un ceinturon de peau lisse, que je serrais avec deux courroies en guise de boucle, et auquel étaient attachées, au lieu



Je souriais en pensant à l'effet que je produirais si je traversais le comté d'York en pareil équipage (P. 136.)



d'épée ou de poignard, une hache et une scie. Un autre ceinturon moins large était jeté sur mon épaule, et à son extrémité, qui tombait au-dessous de mon bras, étaient suspendues deux poches, également en peau de bouc, et contenant, l'une ma poudre, l'autre ma dragée. Je portais une corbeille sur le dos, mon fusil sur mon épaule, et je tenais sur ma tête mon parasol, grande et hideuse machine en peau de bouc, mais qui me rendait plus de services qu'aucun autre meuble, mon fusil excepté. Mon visage était moins hâlé qu'il aurait dû l'être sous une latitude qui n'était pas à plus de huit à neuf degrés de la ligne. J'avais d'abord laissé croître ma barbe jusqu'à un quart de verge de longueur ; mais, comme j'avais des ciseaux et des rasoirs en assez grand nombre, je me rasai par la suite assez court, à l'exception d'une paire de moustaches qu'il me plut d'avoir sur la lèvre supérieure, à la mode des Turcs que j'avais vus à Salé (les Barbaresques n'ont pas cet usage), et ces moustaches, sans être assez longues pour me permettre d'y suspendre mon bonnet, étaient d'une dimension et d'une forme si étranges, qu'en Angleterre elles auraient fait peur aux petits enfants.

Du reste, personne ne devant me regarder, il importait peu que j'eusse bonne ou mauvaise mine ; je n'en dirai donc pas davantage sur ce point. Ainsi équipé, je commençai ma nouvelle tournée, et j'y employai cinq à six jours. D'abord je suivis le bord de la mer et me rendis à l'endroit où j'avais mouillé, pour monter sur les rochers et reconnaître la côte ; et, n'ayant point de canot à amarrer cette fois, je gravis la colline par un chemin plus court. En regardant de cette hauteur la pointe de rochers qui s'avançait dans la mer, et que j'avais été obligé de doubler, comme je l'ai raconté ci-dessus, je fus étonné de voir la mer tout à fait calme et unie, sans plus de courant, de vagues ni de mouvement en ce lieu qu'en aucun autre. Je ne pouvais comprendre cette singularité, et je voulus consacrer quelque temps à en connaître la cause. Bientôt je m'assurai que la marée montante, se joignant à l'embouchure de quelque grande rivière, près du rivage, produisait ce courant, et que, selon la direction du vent, il se trouvait plus ou moins près de la côte. En effet, j'attendis jusqu'au soir sur cette rive, et je remontai alors sur les rochers, d'où je vis le courant aussi impétueux que je l'avais vu la première fois, parce que c'était l'heure de la marée montante. Je remarquai aussi que le courant était à une demi-lieue du rivage, tandis que, lors de mon aventure, il régnait tout près du bord et m'avait entraîné, ce qu'il n'aurait pas fait à une autre heure.

D'après ces observations, et tenant compte des heures du flux et du reflux, je pouvais facilement faire le tour de l'île sur ma petite barque:

cependant, quand je songeai à exécuter ce projet, le souvenir des dangers précédents m'inspira encore tant de terreur, que je n'osai les braver de nouveau. Je pris un parti tout opposé et plus sûr, mais plus laborieux ; ce fut de bâtir une autre pirogue, afin d'avoir une embarcation de chaque côté de l'île.

J'avais alors ce qu'on pouvait appeler deux plantations. D'abord, ma tente ou mon château fort, au pied du rocher, avec son enceinte et la caverne derrière la tente. J'avais agrandi la caverne de plusieurs pièces conduisant l'une à l'autre ; et dans la plus grande et la plus sèche, qui avait une issue hors de mes fortifications, c'est-à-dire de l'endroit où la muraille joignait le roc, je conservais mes provisions, particulièrement le blé en épis coupés sous le chaume, ou en grains détachés à la main. Les grands vases de terre que j'ai décrits, et quatorze ou quinze corbeilles, contenant chacune cinq à six boisseaux, renfermaient ma récolte.

Les piquets de la seconde clôture avaient pris en terre, comme je l'ai dit : avec le temps ils devinrent des arbres, et leurs branches s'étendirent de manière qu'il eût été impossible d'apercevoir, derrière ce taillis, mon habitation.

Près de mon château, mais un peu plus avant dans les terres, et sur un niveau plus bas, étaient mes deux champs de blé, toujours soigneusement cultivés, et rapportant chaque année une moisson régulière. Si j'avais eu besoin d'une plus grande quantité de blé, des terrains adjacents à mes deux pièces labourées auraient été aussi faciles qu'elles à cultiver et d'un aussi bon produit.

J'avais ensuite, autour de ma maison de campagne, une assez belle plantation. Mon bosquet (c'est ainsi que je nommais l'enceinte de haies vives que j'avais plantées au sein d'une riche vallée) était toujours entretenu avec beaucoup de soin, l'échelle placée dans l'intérieur, les arbres taillés de manière à rester à la hauteur convenable et à donner, par leurs cimes larges et touffues, l'ombrage le plus agréable. Au milieu de ce bocage, qui me semblait délicieux, s'élevait une tente faite d'une voile de vaisseau posée sur des piquets. Je la réparais promptement quand cela était nécessaire, et sous cet abri j'avais un lit composé de peaux de bêtes et d'autres choses molles, avec une couverture de laine et une grande capote prises sur le navire. Là, je pouvais passer quelques jours très commodément, quand il m'en prenait envie.

Les enclos dans lesquels je tenais mon bétail étaient près de mon bosquet. J'avais tant d'intérêt à rendre leur clôture solide pour que les chèvres ne pussent l'entamer, que je ne pouvais quitter ce travail. J'avais renforcé la haie par un si grand nombre de petits bâtons, et si

près les uns des autres, que c'était plutôt une palissade qu'une haie : il était impossible de passer entre eux seulement une main ; et lorsqu'ils poussèrent dans la saison pluvieuse, ils formèrent une clôture aussi forte, plus forte même qu'une muraille.

C'était un témoignage de mon industrie et de ma persévérance, et l'on voit par là que je ne vivais pas dans l'oisiveté et n'épargnais point mes peines, quand il s'agissait de m'assurer une nourriture agréable



et saine. En me procurant un troupeau de chèvres domestiques, je me donnais un magasin vivant de viande, de lait, de beurre et de fromage, qui durerait aussi longtemps que je resterais dans l'île, dussé-je y vivre quarante ans. Le seul moyen d'avoir ce troupeau à ma disposition était de donner à mes parcs le degré de sûreté nécessaire ; et les précautions que je pris pour les rendre impénétrables eurent un plein succès ; j'avais même planté mes bâtons de palissade si serrés, que je fus obligé d'en arracher quelques-uns lorsqu'ils devinrent plus gros.

C'est aussi dans ce quartier que se trouvaient les vignes, qui me fournissaient une de mes principales provisions d'hiver. Je ne manquais jamais de faire sécher mes raisins ; car c'était un des mets délicats de ma table, en même temps que nourrissant, rafraîchissant et d'un goût délicieux. Quand j'allais de ma résidence ordinaire à l'endroit où j'avais laissé ma pirogue, mon bosquet, se trouvant à mi-chemin, me servait de station. Je visitais souvent ma petite barque et je la tenais en bon état. Quelquefois je m'en servais pour me promener sur la mer, non pour essayer de périlleux voyages. Rarement je m'éloignais à plus d'un jet de pierre de la rive, tant je craignais d'être encore pris par les courants, une tempête ou d'autres accidents. Maintenant j'arrive à une nouvelle scène de ma vie.

Un jour je m'acheminais, sur le midi, du côté de mon canot, lorsque je vis l'empreinte bien marquée d'un pied d'homme sur le sable du rivage. Je restai immobile, comme si quelque fantôme se fût dressé devant moi ou comme si j'avais été frappé de la foudre. J'écoutai, je regardai autour de moi, et je n'entendis ni ne vis rien. Je montai sur une éminence voisine, pour découvrir un plus grand espace ; je descendis sur le bord de l'eau ; je parcourus la grève d'un côté et de l'autre, et je ne trouvai pas une seconde empreinte. Je voulus examiner encore celle que j'avais vue, et m'assurer que mon imagination ne m'avait point trompé ; mais il était impossible de douter : c'était bien un pied ; les doigts, l'orteil, le talon, enfin toutes les parties étaient marquées. Comment cette empreinte avait-elle pu se faire? Une foule de pensées confuses flottaient dans mon esprit troublé, et, las de vaines conjectures, je repris le chemin du logis, terrifié au dernier degré, regardant presque à chaque pas si personne ne me poursuivait, prenant pour des hommes les arbres, les buissons, tout ce que je voyais à un certain éloignement. Il est impossible de décrire les formes diverses sous lesquelles mon imagination se figurait les choses, combien de folles idées se présentaient à moi, et quelles résolutions bizarres je formais le long de la route.

Arrivé à mon château (ce fut, je crois, à dater de ce moment que je donnai ce nom à ma première demeure), je m'y jetai comme si j'avais été poursuivi. Je ne me rappelle point si j'entrai par l'échelle ou par la porte du rocher, je ne m'en souvenais même pas le lendemain matin. Jamais lièvre ou renard ne se sauva dans son gîte ou sa tanière avec une épouvante égale à celle que j'éprouvais en me réfugiant dans mon asile.

Je ne dormis point cette nuit-là. Plus je m'éloignais de la cause de ma frayeur, plus cette frayeur augmentait, ce qui était contraire à l'effet ordinaire des émotions de ce genre. Mais les images terribles,

évoquées par l'incident du matin, ne pouvaient sortir de mon esprit ; et plus je les considérais, plus leur impression prenait de force. Je pensai un moment que cette empreinte avait été faite par le diable, et ma raison appuyait cette supposition, aucune créature humaine ne pouvant être venue en ce lieu. Où était le vaisseau qui l'aurait amené?



Quelles marques d'autres pieds avais-je discernées? Comment un homme seul serait-il arrivé là? Cependant il était difficile de croire que Satan eût pris la forme humaine tout exprès pour laisser en ce lieu l'empreinte de son pied, et cela sans aucun but ; car si c'eût été pour me faire peur, il n'aurait pas été sûr que je visse cette empreinte. Il me semblait que le démon aurait pu employer mille autres moyens

pour m'effrayer, sans être assez simple pour imprimer cette marque du côté de l'île opposé à celui que j'habitais, et où il n'était pas probable que je la visse, surtout faite sur le sable, où les premières vagues de la marée, si le vent était un peu frais, devaient l'effacer entièrement. Tout cela paraissait inconséquent et peu conforme aux idées qu'on se faisait en général de la subtilité du diable.

Mille raisons semblables calmèrent mes appréhensions de ce côté, en me démontrant l'impossibilité d'attribuer au démon ce que j'avais vu. Mais alors je fus obligé d'arriver à une supposition peut-être plus effrayante, celle que des sauvages de ce continent que je découvrais au loin avaient pu s'aventurer en mer sur des canots, être emportés par les courants et forcés de relâcher sur l'île, de laquelle probablement ils seraient sortis très vite n'ayant pas plus d'envie de rester que je n'en avais de les voir en ce lieu désolé.

Au milieu de ces pensées, je me dis qu'il était heureux que je ne me fusse pas alors trouvé dans mes promenades, et j'espérais que ces étrangers n'auraient peut-être pas aperçu mon canot, d'après lequel ils auraient vu que l'île était habitée, et auraient pu concevoir l'idée d'en chercher les habitants. Là-dessus ma tête se monta. Ils ont sans doute vu mon canot, me disais-je, et, s'il en est ainsi, ils reviendront bientôt en grand nombre pour me dévorer ; et si j'échappe à leurs recherches, ils trouveront au moins mes parcs, ils ravageront mon blé, emmèneront mes chèvres, et je mourrai de misère et de faim.

Ainsi l'excès de la terreur avait banni de mon âme ces espérances religieuses, cette confiance en Dieu qui m'avaient si longtemps consolé et qui se fondaient sur des preuves merveilleuses de la bonté du Créateur envers moi. Devais-je douter de la puissance de celui qui m'avait nourri jusqu'à ce jour, pour me conserver les ressources dont sa miséricorde m'avait gratifié? Je me reprochai la paresse qui m'avait empêché de semer plus de grain que je ne pouvais en consommer dans l'année, comme s'il ne pouvait survenir aucun accident capable de me priver de ma récolte. Ce reproche était juste, et je me promis bien d'avoir à l'avenir du blé en magasin pour deux à trois ans, afin d'être, en tout cas, à l'abri de la famine.

Par quels ressorts mystérieux la Providence change à volonté les dispositions de notre esprit à l'égard des choses extérieures ! Aujourd'hui, nous aimons ce que nous haïrons demain ; aujourd'hui nous frémissons à la seule pensée de ce qui faisait hier l'objet de nos souhaits les plus chers. A cette époque je présentais un exemple frappant de ces vicissitudes. Moi, dont la seule affliction était la privation de société humaine, enfermé par l'immensité de l'Océan, condamné à une existence silencieuse, comme un être indigne de compter parmi

les vivants, moi, qui me serais cru transporté de la mort à la vie si j'avais eu près de moi un être de mon espèce, moi qui regardais un tel événement comme le plus grand bienfait que je dusse attendre du Créateur après mon salut éternel, je tremblais maintenant à la seule pensée de voir un de mes semblables, j'avais été près de défaillir à l'ombre seule, à la marque muette du passage d'un homme dans mon île !

Telle est l'instabilité de nos sentiments, et ce texte me fournit un grand nombre de méditations curieuses, lorsque je fus un peu remis de ma première surprise. Je considérai que la position dans laquelle je me trouvais m'avait été dévolue par la bonté et la sagesse infinies du Créateur, et, ne pouvant connaître les fins de sa sagesse, je devais me soumettre à son pouvoir suprême, reconnaître ses droits à gouverner, à punir en moi sa créature qui l'avait offensé. Mon rôle était de supporter son indignation, parce que j'avais grandement péché. Je pensai aussi que Dieu, étant non seulement juste, mais tout-puissant, pouvait, de même, qu'il avait jugé à propos de me punir, me délivrer, me sauver ; et, s'il ne lui plaisait pas de me faire grâce, je devais sans nul doute me résigner, m'abandonner entièrement à sa volonté. D'autre part, il était aussi de mon devoir d'espérer en lui, de le prier, d'attendre les directions quotidiennes de sa providence.

Ces pensées m'occupèrent pendant des heures, des jours, je puis même dire des semaines et des mois entiers : je ne dois pas omettre de citer un des effets de ces méditations. Un matin, de très bonne heure, j'étais encore couché, l'esprit rempli d'images de dangers qui se rapportaient à l'apparition des sauvages. Je me sentais extrêmement abattu, lorsque je me rappelai ces mots de l'Écriture : « Invoque-moi dans ta détresse, et je te sauverai, et tu glorifieras mon nom ». Aussitôt je sautai à bas du lit, le cœur non seulement rassuré, mais encouragé à demander sérieusement à Dieu ma délivrance. Après avoir prié, j'ouvris la Bible, et les premières lignes sur lesquelles mes regards tombèrent furent celles-ci : « Attends le Seigneur, et ne te décourage point ; il te rendra la force : attends le Seigneur ». Il est impossible d'exprimer le soulagement que me donnèrent ces paroles. J'obéis à l'injonction qu'elles renfermaient, je fermai le livre avec respect et reconnaissance, et je cessai de m'affliger, du moins sur l'état des choses.

Au milieu de ces réflexions et de ces craintes, il me vint un jour à l'esprit que toute mon inquiétude était chimérique et que l'empreinte de ce pied était celle du mien, lorsque j'avais abordé la rive en sortant de mon canot. Cela me rendit encore plus de courage, et je tâchai de me persuader que ma frayeur avait été mal fondée et que j'avais vu la trace de mon pied ; car je pouvais aussi bien avoir

pris ce chemin pour revenir de mon canot que pour aller vers lui. Je considérai de plus que je ne pouvais me rappeler avec certitude où j'avais passé, et que, si cette marque était réellement laissée par mon pied, j'avais joué le rôle de ces gens qui veulent faire des contes de spectres et de revenants et sont les premiers à s'en effrayer.

Alors je commençai à me rassurer un peu et à m'aventurer dehors. Depuis trois jours et trois nuits, j'étais resté enfermé dans mon château et je manquais déjà de vivres, n'ayant plus chez moi que des gâteaux d'orge et de l'eau. Je savais de plus que j'avais à traire mes chèvres, ouvrage qui faisait ordinairement ma récréation du jour. Les pauvres bêtes devaient souffrir de ce retard, et plusieurs en effet en furent très incommodées, et leur lait se perdit. Ainsi je m'encourageai moi-



même, en me persuadant que j'avais vu la trace de mon pied, que je m'étais effrayé de mon ombre, et je sortis enfin pour aller à ma maison de campagne traire mes chèvres. Mais si l'on avait vu avec quelle timidité j'avançais, comme je regardais sans cesse derrière moi, et comme j'étais prêt à tous moments à jeter ma corbeille à terre et à

prendre la fuite, on aurait imaginé ou que ma conscience était chargée de quelque méfait, ou que je venais d'être effrayé par un objet terrible ; et je l'avais été en effet. Cependant je sortis ainsi deux à trois jours de suite, sans rien rencontrer d'extraordinaire, et cela me confirma dans la pensée que mon imagination avait été cause de toutes mes terreurs. Cependant je ne pouvais être parfaitement tranquille avant d'être descendu sur la grève, pour examiner l'empreinte en question et constater sa similitude avec la forme de mon pied. Mais, en arrivant à la place où j'avais vu cette marque, je fus convaincu d'abord qu'il était impossible que je fusse venu là quand j'avais amarré ma barque ; ensuite, en mesurant la marque avec mon pied, je vis qu'elle était beaucoup plus grande et plus large. Ces deux choses réveillèrent toute mon anxiété, et de nouvelles craintes bouleversèrent encore mon cerveau, au point de me donner le frisson. Je retournai au logis, persuadé qu'un homme, que des hommes peut-être, avaient débarqué en cet endroit ; bref, que l'île était habitée et que je pouvais être attaqué à l'improviste. En pareil cas, je ne saurais quel parti prendre.

Quelles ridicules résolutions nous formons sous l'influence de la peur ! Ce sentiment nous prive des moyens que la raison nous offrirait pour nous tirer de peine. La première chose que je me proposai de faire, ce fut d'abattre mes clôtures et de chasser tout mon bétail dans les bois, de peur que l'ennemi ne le trouvât et ne fût tenté de revenir prendre ce butin ou d'autre de même espèce. Mon second projet, extravagant, était de bêcher mes champs de blé, la vue de ce grain étant capable d'attirer, de même que celle des troupeaux, de fâcheuses visites. Je voulais aussi démolir mon bosquet et ma tente, et ne laisser nuls vestiges d'habitation propres à donner aux étrangers l'idée de chercher les habitants du pays.

Tels furent mes sujets de réflexions pendant la nuit qui suivit ma première sortie. La crainte du danger est plus terrifiante que le danger présent, et l'anxiété que nous cause la prévision du mal est plus insupportable que le mal lui-même. Le pire de mon affaire, c'est que je ne me sentais pas en cette occasion la résignation pieuse qui me consolait ordinairement, et que j'avais espéré conserver toujours. Je regardais autour de moi, et je me trouvais semblable à Saûl quand il se plaignait d'être pressé par les Philistins et abandonné de Dieu. Je ne cherchais pas à me rassurer en implorant le secours du Seigneur dans ma détresse, en mettant ma confiance dans sa bonté pour me défendre ou me délivrer. Si j'avais agi de la sorte, j'aurais été moins accablé par cette nouvelle attaque, et je me serais conduit avec plus de sang-froid et de fermeté.

Cette confusion de pensées me tint éveillé toute la nuit ; mais vers le matin je m'endormis, et très profondément, grâce à l'épuisement produit par l'extrême tension de mon esprit. En m'éveillant, je me sentis beaucoup mieux, et je réfléchis un peu plus posément à l'état des choses. Après de longs débats avec moi-même, j'arrivai à conclure que cette île si fertile, si belle et si peu éloignée du continent, n'était pas aussi abandonnée que je l'avais imaginé ; que, sans habitants établis sur le sol, elle pouvait être de temps en temps visitée par des canots, venus volontairement, ou poussés sur ces rives par des vents contraires. Si, depuis quinze ans que je vivais dans ce lieu, je n'avais pas aperçu la figure ou l'ombre d'un homme, c'est que sans doute ceux qui avaient été jetés sur ses bords en étaient partis aussi vite qu'ils l'avaient pu, et n'avaient pas eu l'idée de s'y fixer. La seule chance dangereuse pour moi était donc le débarquement accidentel d'un certain nombre de gens du continent ; mais comme ils ne seraient pas arrivés dans mon île de leur plein gré, ils se hâteraient d'en sortir et passeraient bien rarement plus d'une nuit sur le rivage, dans la crainte de manquer la marée du point du jour. Ainsi je n'avais rien à faire qu'à chercher une retraite sûre, pour le cas où des sauvages paraîtraient dans le pays.

Dès lors, je regrettai beaucoup d'avoir creusé ma caverne assez profondément pour y laisser une issue qui se trouvait, comme je l'ai dit, hors de mes fortifications. En considérant cette circonstance, je pris la résolution de construire une seconde palissade en demi-cercle, de même que la première, et à quelque distance de la muraille, précisément à l'endroit où j'avais planté un double rang d'arbres, douze ans auparavant. Ces arbres ayant été placés fort près l'un de l'autre dans l'origine, il fallait peu de chose pour remplir les intervalles entre eux ; ainsi ma clôture fut bientôt achevée. J'avais donc un double mur, et celui de l'extérieur était renforcé par des madriers, de vieux câbles et tout ce qui me parut propre à augmenter sa solidité. Je pratiquai dans ce mur sept petites ouvertures, où je pouvais passer le bras. Dans l'intérieur, je portai l'épaisseur de mon rempart jusqu'à dix pieds, en y jetant sans cesse de la terre que je tirais de la caverne et que je tassais en la foulant aux pieds. A travers les sept meurtrières que j'avais faites, je trouvai moyen de passer mes sept fusils; je les posai comme des canons sur des affûts, ce qui me permettait de faire partir toutes mes bouches à feu en moins d'une minute. Je mis un mois entier à finir cet ouvrage et je travaillai rudement; mais je ne me crus vraiment en sûreté que lorsqu'il fut complet.

Après cela, je parsemai le sol, à un grand espace autour de mes fortifications, de tous les bâtons que je pus trouver de ce bois semblable

à l'osier, qui venait si facilement. J'en mis, je crois, vingt mille pieds dans la terre, en laissant toutefois un intervalle entre eux et mon enceinte, pour que je pusse voir venir l'ennemi et qu'il ne pût se ca-



cher derrière les jeunes arbres. Ainsi, en deux ans, je fus entouré d'un épais bosquet, et trois à quatre ans après j'avais devant mon château un bois si touffu et si serré, qu'il était réellement impénétrable, et que des hommes sauvages ou autres n'auraient rien pu soupçonner au delà de ce fourré, surtout une habitation humaine.

Je n'avais point laissé d'avenue pour arriver à mon château ; j'entrais et sortais par le moyen de deux échelles. Je posai l'une contre un endroit du rocher assez peu élevé, et sur lequel je pouvais placer la seconde échelle : une fois que l'une et l'autre étaient retirées, personne n'arriverait à moi par ce chemin sans risquer de se blesser ; d'ailleurs, on serait encore hors de mon enceinte extérieure.

Je pris pour ma conservation toutes les mesures que pouvait dicter la prudence humaine, et l'on verra qu'elles n'étaient pas tout à fait sans motifs, bien qu'à cette époque aucune crainte ne se fût présentée à mon esprit, hors celle dont j'ai parlé.

Tandis que je m'occupais de ces ouvrages, je ne négligeais pas mes autres affaires. Je m'inquiétais beaucoup de mon petit troupeau, c'était pour moi une ressource bien utile, et déjà il me fournissait assez de viande pour me dispenser d'user mes munitions et de me fatiguer à la chasse. J'aurais été désolé de perdre un si grand avantage, et d'avoir à recommencer tout ce que j'avais fait pour me le procurer.

Pour éviter ce malheur, je ne vis, après mûre délibération, que deux moyens : l'un était de creuser un autre souterrain dans un lieu convenable et d'y faire entrer mon troupeau tous les soirs ; l'autre était de clore deux ou trois pièces de terre, à une certaine distance l'une de l'autre et cachées au fond des bois, et de placer dans chacun de ces parcs une demi-douzaine de chèvres. De cette manière, j'aurais eu de quoi réparer la perte de mon bétail, sans beaucoup de temps et de peine, dans le cas où il m'aurait été enlevé. Ce dernier moyen, bien qu'il exigeât un long travail, me parut le plus raisonnable, et je le mis en pratique sur-le-champ.

D'abord, je cherchai, dans les parties les plus retirées de l'île, un emplacement favorable à mon plan, et j'en trouvai un tout à fait selon mon désir. C'était un petit coin de terre humide, au milieu de ces bois épais dans lesquels je m'égarai, lors de ma première excursion vers l'Est. Là je découvris un espace d'environ trois acres, entièrement dépourvu d'arbres, mais entouré d'une ceinture de taillis qui formait une muraille naturelle. Il fallut en effet moins de travail pour clore exactement cette plaine que je n'en avais employé pour les autres.

Je me mis à l'œuvre sans retard, et mon nouvel enclos se trouva, au bout d'un mois, prêt à recevoir et à tenir en sûreté un petit trou-



peau de mes chèvres, qui n'étaient pas aussi sauvages qu'on pourrait l'imaginer. Je conduisis dix chevrettes et deux boucs à ce parc de

réserve, avant que j'eusse achevé la palissade, que je rendis aussi forte que les autres ; mais je fis le dernier travail à loisir et bien plus lentement. Et toutes ces peines, ces inquiétudes avaient pour cause unique la terreur que m'avait inspirée l'empreinte d'un pied d'homme ! Je n'avais jamais vu une créature humaine dans l'île ou dans ses parages ; pourtant je vivais depuis deux ans dans une anxiété qui ôtait à ma vie beaucoup de sa douceur.

Je dois avouer que la secousse que j'éprouvai alors eut beaucoup trop d'influence sur mes sentiments religieux. L'extrême frayeur que je ressentais à la pensée de tomber dans les mains des cannibales m'ôtait le pouvoir de m'adresser à mon Créateur, avec le calme et la résignation que j'apportais habituellement à mes actes de dévotion. Je priais comme on prie dans les dangers ou les afflictions pressantes ; car je me disais chaque soir que je pouvais être massacré et dévoré avant le point du jour. D'après mon expérience, j'ose affirmer que l'âme, alors qu'elle est paisible, disposée à la reconnaissance, à l'amour, est dans un état plus favorable à la prière que dans les moments de trouble et de terreur. L'homme menacé d'un mal redoutable n'est pas mieux préparé à prier d'une manière efficace et consolante, qu'il ne l'est à sentir un repentir véritable sur son lit de mort. Les affections qui dissolvent l'esprit doivent avoir un effet aussi grand, plus puissant même, que celles qui altèrent le corps, et la prière est un acte de l'esprit.

Je reprends mon récit. Après avoir ainsi pourvu à la sûreté d'une partie de mes provisions vivantes, je parcourus de nouveau le pays, pour chercher une autre place aussi cachée que la première, afin d'y établir une seconde réserve. Dans mes courses, je m'avançai, une fois, plus loin que je ne l'avais jamais fait, du côté de la pointe occidentale de l'île, et, en jetant les yeux sur la mer, je crus distinguer un bateau à une très grande distance. J'avais trouvé une ou deux lunettes dans un des coffres de nos matelots, mais je ne les avais pas sur moi en ce moment, et l'objet était si éloigné qu'il me fut impossible de le reconnaître. Je le regardai aussi longtemps que ma vue ne me refusa point le service, et je ne pus deviner si c'était ou non une embarcation. Quand je fus en bas de la colline, je ne vis plus ce qui m'avait frappé, et je cessai de m'en occuper ; seulement je me promis de ne jamais sortir à l'avenir sans avoir une lunette dans ma poche.

En arrivant au pied de la colline qui formait la pointe occidentale de l'île, et qui était toute nouvelle pour moi, je reconnus par des témoignages évidents que la marque d'un pied humain n'était pas une chose aussi extraordinaire dans cette île que je l'avais imaginé.

Je vis que c'était par une grâce spéciale de la Providence que j'avais abordé sur la partie de la côte où les sauvages ne venaient point. J'aurais vu, si j'étais venu plus tôt dans ce quartier, que très souvent des



canots partis du continent relâchaient sur ce rivage, quand ils se trouvaient entraînés un peu loin en mer. Là, très souvent aussi, après avoir livré des combats sur leurs canots, les vainqueurs amenaient

leurs prisonniers, et, suivant leur coutume barbare, ils les tuaient et les mangeaient. Je parlerai de tout cela plus tard.

Quand je parvins donc au pied de la colline, formant l'extrémité occidentale de l'île, je restai confondu de surprise et d'horreur en voyant le rivage couvert de crânes, de pieds, de mains et d'autres ossements humains. Je remarquai surtout une place où l'on avait fait du feu et autour de laquelle on avait creusé un cercle dans la terre, sans doute pour servir de siège à ces misérables sauvages, pour consommer leur atroce festin.

A ce spectacle, je fus si complètement atterré, que je ne sentis pour quelques instants aucune frayeur personnelle. Toutes mes facultés étaient absorbées par l'idée de cette infernale brutalité et l'indignation que m'inspirait une pareille dégradation de la nature humaine, dont j'avais entendu parler, mais sans avoir jamais vu des témoignages aussi terribles de sa réalité. Bref, je détournai mes regards de ces objets affreux ; mon estomac se soulevait, et je serais tombé en défaillance si je n'avais été soulagé par un vomissement immédiat et très violent. Cependant je ne pus rester un moment de plus à cette place, et je me hâtai de remonter la colline et de regagner mon habitation.

Quand je fus un peu éloigné des parages témoins de ma surprise, je m'arrêtai un instant pour recueillir mes idées. Les yeux levés au ciel, je remerciai Dieu du fond du cœur, et en versant des larmes, de m'avoir fait naître parmi des hommes si différents de ces créatures abominables dont je venais de contempler les méfaits ; je le remerciai d'avoir répandu sur moi tant de consolations, qui rendaient tolérable une position au premier aspect presque désespérée ; je le remerciai surtout de m'avoir accordé, dans mon isolement, la connaissance de lui-même, l'espérance de sa grâce, félicité plus que suffisante pour compenser toutes mes afflictions passées ou futures. Plein de cette disposition reconnaissante, je rentrai dans mon fort, et je me sentis plus de sécurité que je n'en avais eu depuis longtemps.

D'après mes remarques, ces misérables ne venaient point dans l'île pour y prendre de ses produits, la partie couverte de bois, qu'ils avaient sans doute parcourue souvent, ne leur ayant offert rien qui pût les attirer. J'avais passé dix-huit ans sans voir le moindre vestige de créatures humaines, et je pouvais être bien longtemps encore aussi complètement caché que je l'étais maintenant, si je ne me découvrais pas moi-même, ce que je n'avais nulle raison de faire. Mon rôle était de me tenir clos et couvert, à moins qu'il ne se présentât pour moi une compagnie plus sortable que celle des cannibales. Cependant l'horreur que m'avaient inspirée ces infâmes sauvages et leur

atroce coutume de s'entr'égorger et de se dévorer me rendit pour longtemps mélancolique, et je restai pendant deux ans à peu près enfermé dans mon domaine, c'est-à-dire dans mes trois plantations, mon château, ma maison de campagne et mon bosquet, et mon enclos dans les bois; ce dernier, je le visitais seulement pour aller y prendre des chèvres ; car je me sentais une aversion d'instinct si puissante contre ces hommes dignes de l'enfer, que je craignais autant de les apercevoir que j'aurais craint de voir le diable en personne. Pendant ce laps de temps, je m'abstins d'aller voir mon canot, et je songeai à m'en faire un autre. Il m'était impossible de tenter de ramener l'ancien en lui faisant faire le tour de l'île ; car il y aurait eu danger de rencontrer en mer les cannibales, et, si je fusse tombé dans leurs mains, je savais quel sort je devais attendre.

Toutefois le temps et la certitude d'être à l'abri de leurs atteintes usèrent enfin mes appréhensions à leur sujet. Je repris par degrés ma vie tranquille, avec la seule différence que j'étais plus circonspect, que je regardais plus soigneusement autour de moi que je n'avais coutume de le faire ; surtout j'évitais de tirer des coups de fusil, de peur d'être entendu par les sauvages, s'ils se trouvaient dans l'île. Je me félicitais alors d'avoir des chèvres domestiques, ce qui me dispensait d'aller à la chasse dans les bois et de faire feu sur du gibier. Depuis ce temps, si je pris quelques chèvres sauvages, ce fut toujours avec des trappes et des pièges. Je crois que je passai au moins deux ans, après la découverte des visites des cannibales, sans décharger mon fusil ; mais je ne sortais jamais sans lui ; de plus, je portais à ma ceinture les trois pistolets que j'avais sauvés du vaisseau, ou au moins deux, et j'aiguisai un de mes grands couteaux de chasse et me fis une bandoulière pour le porter. J'avais réellement un aspect formidable dans le costume ci-dessus décrit, en y ajoutant deux paires de pistolets et un sabre nu.

Les choses restèrent en cet état pendant quelque temps. A ces précautions près, j'étais revenu à mes anciennes habitudes, et j'avais repris un peu de sérénité. Tous ces événements me montraient de plus en plus combien mon existence était meilleure que la plupart des manières de vivre auxquelles Dieu aurait pu me destiner. Cela me faisait penser que les hommes, au lieu de se plaindre, seraient reconnaissants de leur position s'ils la comparaient à de plus tristes, et non à de plus heureuses.

Dans ma condition présente peu de choses essentielles me manquaient, et c'était un grand bonheur ; car la frayeur de ces horribles sauvages, et les soins auxquels ils m'astreignaient pour ma conservation avaient émoussé mon génie inventif. Je ne cherchais plus les

moyens d'augmenter les douceurs de ma vie ; j'abandonnai même un projet qui m'avait occupé assez longtemps, celui d'essayer de me faire de la bière. C'était vraiment une folle idée, et souvent je me moquai de moi-même pour l'avoir conçue. En effet, quand j'aurais eu (et je ne l'avais point) tout ce qu'il fallait pour brasser la bière, je n'aurais pas eu de tonneaux pour la contenir. On a vu que j'avais passé des



semaines et des mois en vaines tentatives pour réussir à ce genre d'ouvrage. Ensuite je n'avais point de houblon, point de levure, point de chaudières, toutes choses indispensables. Cependant je crois que sans mes terreurs continuelles j'aurais entrepris cette affaire, et j'en serais peut-être venu à bout ; car je renonçais rarement à un dessein que je m'étais mis en tête.

Dès lors mes inventions se tournèrent d'un autre côté. Nuit et jour,

mon esprit travaillait sur les moyens de détruire quelques-uns de ces monstres, au milieu de leurs féroces divertissements, et de sauver, s'il était possible, les victimes qu'ils auraient amenées pour les massacrer. Il faudrait un gros livre pour décrire toutes les ruses, tous les stratagèmes que je méditais pour la destruction de ces gens, du moins pour les effrayer et leur ôter l'envie de revenir. Mais tous ces plans devaient avorter, ne pouvant être mis en pratique autrement qu'en présence de l'ennemi ; et que pouvais-je faire, moi tout seul, contre vingt ou trente de ces hommes, armés de traits et de flèches dont les atteintes étaient aussi sûres que celles de mon fusil?

Je pensai plusieurs fois à creuser une mine sous l'endroit où ils avaient fait leur feu, et à la remplir de poudre à cinq à six pouces de hauteur ; quand ils auraient allumé leur foyer, la poudre se serait enflammée et aurait fait sauter tout ce qui se serait trouvé autour de la mine. Mais d'abord je répugnais à user tant de poudre, ma provision se bornant alors à un baril ; ensuite il n'était pas sûr qu'elle s'enflammât au moment opportun pour exterminer les sauvages ; elle pouvait simplement leur lancer les tisons au visage et les épouvanter, mais pas assez pour les décider à quitter la place. D'autres fois, je me proposais de me mettre en embuscade dans un lieu favorable, avec mes trois fusils doublement chargés, et de faire une décharge sur eux lorsqu'ils seraient au milieu de leur sanglant festin. J'étais sûr de tuer ou de blesser deux ou trois hommes à chaque coup. Après cela, tombant sur eux avec mes trois pistolets et mon sabre, j'espérais, fussent-ils vingt, les tuer tous. Cette fantaisie me séduisit pendant quelques semaines ; j'en étais si rempli, que j'en rêvais et croyais poursuivre les sauvages, dans mon sommeil. J'allai si loin dans cette invention, que je passais quelques jours à chercher une place pour me mettre en embuscade et les guetter ; et souvent je me rendais jusqu'au lieu même qui portait leurs traces et avec lequel je m'étais familiarisé, et là mon esprit se remplissait d'images sanguinaires ; je me représentais une vingtaine d'hommes tombant sous mes coups, et les témoignages de la cruauté des sauvages nourrissaient ma haine vengeresse. Enfin, je trouvai sur le revers de la colline un endroit où je pouvais, sans être aperçu, voir arriver leurs canots, et j'aurais eu le temps, avant leur débarquement, de me glisser sous un bosquet où j'avais remarqué un arbre creux dans lequel je pouvais me cacher, observer leurs pratiques barbares, et viser à leurs têtes au moment où ils seraient serrés les uns contre les autres. Ainsi j'étais certain de ne point manquer mon coup et d'en atteindre trois ou quatre au moins, à la première décharge. Le choix des localités arrêté, je préparai deux fusils et mon fusil de chasse ordinaire, et je chargeai les premiers de

quatre ou cinq petites balles et d'une ou deux chevrotines, et le dernier avec une poignée de grosse dragée. Je mis aussi dans chacun de mes pistolets quatre balles, et, bien pourvu de tous points, j'attendis le moment de faire mon expédition.

Après avoir mûri mon plan et l'avoir exécuté en imagination, je montai tous les matins sur la colline, située à plus de trois milles de mon château, pour voir au loin s'il n'arrivait point de canots dans les



parages de l'île. Mais, au bout de trois mois, je me lassai de cette corvée, d'où je revenais chaque jour sans avoir fait la moindre découverte, ni devant les côtes, ni sur la mer, aussi loin que mes yeux ou mes lunettes pouvaient atteindre.

Tant que je continuai mes courses journalières à la montagne, mon projet resta en pleine vigueur, et je me maintins au degré d'énergie nécessaire pour son exécution, qui ne demandait rien moins que la mort de vingt ou trente sauvages nus et pris à l'improviste. Mon but

était de les punir pour un crime que je n'avais pas examiné bien sérieusement, tant l'horreur qu'il m'inspirait avait tout d'abord enflammé mes passions. Selon moi, cette coutume révoltante et contre nature annonçait des peuples abandonnés depuis des siècles par la Providence aux impulsions du mal, à une dégradation semblable à celle des démons. Mais, lorsque je commençai à me fatiguer de mes inutiles excursions, mes idées sur ce que je méditais se modifièrent un peu. Je me demandai avec plus de calme ce qui m'autorisait à me constituer juge et bourreau de ces hommes que le Ciel laissait, depuis un temps immémorial, commettre impunément des actes parlesquels, sans doute, ils servaient d'instruments à la volonté divine, quand il lui plaisait de châtier quelques-uns de leurs semblables ; de quel droit je m'établissais le vengeur d'un sang aussi étranger pour moi que les mains qui le répandaient, et comment je pouvais reconnaître quel était, à cet égard, le jugement de Dieu.

Il est certain, me disais-je, que ces gens ne croient point commettre un crime en agissant ainsi ; qu'ils n'entendent point, avant de se livrer à ces actions qui me semblent si odieuses, ces reproches que notre conscience et nos lumières nous adressent en général, quand nous sommes prêts à offenser les lois humaines ou divines. Ils ne croient pas plus faire du mal en tuant et en dévorant un prisonnier de guerre, que nous en égorgeant un mouton pour le manger.

Quelques réflexions sur ce point me prouvèrent que j'avais été dans l'erreur en accusant ces peuples du crime de meurtre, qu'on ne pouvait pas leur imputer plutôt qu'à un grand nombre de chefs militaires chrétiens qui avaient fait mettre à mort des prisonniers de guerre et passer au fil de l'épée des bataillons entiers, bien qu'ils eussent mis bas les armes et demandé quartier.

Je pensais ensuite qu'en admettant que les sauvages fussent inhumains les uns envers les autres, cela ne me regardait nullement : ils ne m'avaient pas fait la moindre injure. S'ils m'avaient attaqué, ou si je m'étais vu forcé, pour ma sûreté personnelle, de tomber sur eux, j'aurais été en quelque sorte excusable ; mais puisque je me trouvais présentement hors de leur portée, et qu'ils ne se doutaient pas même de mon existence et ne pouvaient par conséquent la menacer, en exécutant contre eux cette surprise homicide que je projetais, j'aurais imité la barbarie des Espagnols en Amérique, où des milliers d'hommes ont péri par leurs mains. Il est vrai que ces malheureux étaient livrés à une idolâtrie sanguinaire qui allait jusqu'à exiger des sacrifices humains ; mais ils n'en étaient pas moins innocents vis-à-vis des Espagnols et la manière dont ces derniers se débarrassèrent des indigènes dans les pays qu'ils subjuguaient est regardée non

seulement par les autres nations chrétiennes de l'Europe, mais encore par les Espagnols de notre temps, comme une atroce boucherie, une cruauté dénaturée, criminelle devant Dieu et devant les hommes. Le souvenir de cette cruauté a rendu le nom espagnol détestable chez toutes les nations que l'humanité et la charité chrétienne n'ont pas abandonnées, et leur a fait considérer l'Espagne comme la mère d'une race privée d'entrailles, incapable de cette pitié pour les souffrances d'autrui qui caractérise les âmes généreuses.

De telles pensées refroidirent mon zèle, et peu à peu me détournèrent d'un dessein qui me semblait injuste, puisque les sauvages ne m'avaient jamais attaqué et que je n'avais pas besoin de me mêler de leurs affaires. Je devais songer uniquement à prévenir leur agression, et, si j'étais découvert par eux, je savais ce que j'aurais à faire. D'ailleurs je pensais, qu'en exécutant mon projet, je provoquerais moi-même ma ruine, à moins que je ne vinsse à bout de tuer tous ceux qui seraient à terre lors de mon attaque ; parce qu'un seul d'entre eux échappé pourrait aller dire à ses compagnons ce qui serait arrivé, et ceux-ci reviendraient par milliers venger la mort des leurs. Ainsi j'amènerais avec certitude un malheur qui, pour le présent, ne me menaçait point. En résumé, je conclus que la prudence et la morale me défendaient également de me mêler des affaires de ces étrangers, et que la mienne était de leur cacher de mon mieux que l'île était habitée par un être humain.

La religion se joignit à la prudence pour me confirmer dans cette nouvelle résolution, et je demeurai convaincu, par plus d'une bonne raison, que mes plans sanguinaires pour la destruction de créatures innocentes, du moins envers moi, étaient tout à fait blâmables. Les crimes que ces hommes pouvaient commettre les uns envers les autres ne me regardaient point : c'étaient des coutumes nationales, et je devais laisser à Dieu, le maître et le guide des nations, le soin de punir des torts publics par des châtiments publics. Mon devoir me parut alors si clair, si positif, que je rendis grâces à Dieu de n'avoir pas permis l'accomplissement d'un fait qui eût été, suivant ma nouvelle manière de voir, un homicide véritable et gratuit ; je le priai de m'accorder sa protection pour échapper à ces barbares sans être obligé de verser leur sang, et je promis de n'en venir à ce parti que dans le cas où ma défense personnelle l'exigerait.

Dans cette disposition, je passai encore une année tranquille ; et, loin de désirer l'occasion de voir ces misérables, je ne montai pas une seule fois pendant ce temps sur la colline, pour regarder s'il paraissait au loin quelques-uns de leurs canots, ou s'il en était venu récemment dans l'île. Je ne voulais pas être tenté de tomber sur eux, soit

en usant de mes anciennes inventions, soit en profitant des avantages qui pourraient se présenter. Je changeai seulement de place le bateau que j'avais de l'autre côté et je le conduisis à la pointe orientale de l'île et le plaçai dans une anse abritée par des rochers où je savais que les sauvages ne pouvaient arriver à cause des courants. Avec le canot, j'emportai tout ce qui lui appartenait, bien que cela ne fût pas nécessaire pour un trajet aussi court : je pris le mât, la voile et une espèce d'ancre que l'on pouvait appeler, si l'on voulait, un grappin. Je ne voulus pas laisser la moindre chose qui pût faire soupçonner



la présence d'habitants humains. En outre, je vécus plus retiré que jamais, et je sortais rarement de ma cellule, excepté pour mes occupations ordinaires : traire mes chèvres et soigner mon petit troupeau de réserve dans les bois, lequel se trouvait hors de tout danger, parce qu'il était dans une partie de l'île, opposée à celle où descendaient les sauvages. Dès lors, j'en étais sûr, ils ne venaient point sur ces bords dans l'intention d'y chercher aucun objet utile pour eux, par conséquent ils ne s'éloignaient pas de la côte, et probablement ils y étaient venus plus d'une fois et avant et après que la crainte de les rencontrer m'eût rendu plus circonspect. Je frémissais à l'idée de ce qui me

serait arrivé si j'étais tombé à l'improviste au milieu d'eux dans le temps où, presque nu et désarmé, à l'exception d'un seul fusil le plus souvent chargé à petit plomb, je courais çà et là, furetant dans tous les coins pour voir si je découvrirais quelque chose de bon. Quelle eût été ma surprise si j'avais vu, au lieu de l'empreinte d'un pied, douze ou quinze sauvages qui m'auraient poursuivi et auxquels la vélocité de leur course ne m'aurait pas permis d'échapper ! En me figurant de semblables scènes, le cœur me manquait, et j'avais bien de la peine à reprendre de la tranquillité. Je me demandais avec terreur ce que j'aurais fait quand je me serais trouvé en pareille occurrence, incapable de résister longtemps, de conserver même la présence d'esprit nécessaire pour user de mes moyens de défense. Je me demandais ce que je ferais maintenant après tant de préparations et de réflexions.

Ces pensées m'inspiraient une tristesse qui dura assez longtemps, mais enfin elles prirent une autre direction ; je sentis ce que je devais de reconnaissance au Ciel, qui m'avait empêché de me livrer moi-même à un danger dont j'ignorais l'existence. Ce sujet fit renaître en moi une réflexion qui m'était déjà venue plus d'une fois depuis que j'avais reconnu combien, dans tous les dangers de la vie, la Providence montre sa bonté par des dispositions dont nous ne comprenons pas la fin. Souvent en effet nous sortons des plus grands périls par des voies merveilleuses ; souvent une impulsion secrète nous décide tout à coup, dans un moment de grave incertitude , à prendre tel chemin plutôt que tel autre, qui nous eût conduits à notre perte.

Je me fis donc une loi de ne jamais résister à ces voix mystérieuses qui nous invitent à prendre tel parti, à faire ou à ne pas faire telle chose, bien que nulle raison n'appuie cette impulsion secrète. Je pourrais citer plus d'un exemple où la déférence à de pareils avertissements eut un plein succès, surtout dans la dernière partie de mon séjour en cette île malheureuse, sans compter bien d'autres occasions qui ont dû m'échapper, et auxquelles j'aurais fait attention si mes yeux avaient été dès lors ouverts sur ce point. Mais il n'est jamais trop tard pour être sage, et je conseille à tous les hommes réfléchis dont l'existence serait assujettie comme la mienne à des accidents extraordinaires, même à des vicissitudes plus communes, de ne jamais négliger ces avis intimes de la Providence, quelle que soit l'intelligence invisible qui nous les transmet.

Le lecteur ne trouvera pas étrange si je lui avoue que ces anxiétés continuelles, ces dangers au milieu desquels je vivais, et les soins exigés par ma situation nouvelle, avaient tari chez moi l'esprit d'invention, le désir de me procurer pour un temps à venir des choses

plus commodes, plus douces. Ma sûreté m'occupait plus que ma nourriture. Je n'osais planter un clou, ni couper un morceau de bois de peur d'être entendu ; et je me gardais bien plus encore de tirer un coup de fusil. Mon feu surtout me causait de grandes inquiétudes ; la fumée, visible à une distance très considérable, pouvait me trahir : par ce motif, je transférai tout ce qui devait se faire avec du feu, comme la fabrique de poterie, de pipes, etc., à mon habitation dans les bois, près de laquelle je trouvai, à ma satisfaction inexprimable, une caverne naturelle qui s'enfonçait très avant dans la terre et où j'étais sûr que pas un sauvage, en eût-il trouvé l'entrée, n'aurait



voulu se hasarder. Il fallait en effet avoir, ainsi que moi, sa vie à préserver, pour s'aventurer en pareil endroit.

L'ouverture de cette grotte se trouvait au pied d'une roche très élevée, près de laquelle la Providence (jadis j'aurais dit le hasard) me conduisit, tandis que je coupais des branches d'arbre pour faire du charbon. Avant d'aller plus loin, je dois dire pourquoi je faisais du charbon. Le voici : je craignais d'avoir de la fumée autour de mon habitation ; et cependant il fallait cuire mon pain, ma viande, etc. : j'imaginai donc de fabriquer du charbon, comme j'en avais vu fabriquer en Europe, en brûlant du bois à demi couvert par de la terre. Le charbon formé, je l'éteignais et l'emportais au logis, pour être

employé, sans le danger de la fumée, aux divers usages qui exigeaient du feu. Je parlerai de tout cela en son lieu.

En coupant, comme je viens de le dire, des branches d'arbre près d'un rocher, j'aperçus, derrière un épais fourré formé par des buissons et des arbrisseaux, une sorte d'enfoncement. J'eus la curiosité d'y regarder, et, pénétrant non sans peine par cette ouverture, je me trouvai dans une grotte dans laquelle deux personnes de ma grandeur pouvaient se tenir debout. Mais je dois avouer que j'en sortis plus vite que je n'y étais entré, lorsque je vis au fond de l'antre, qui était d'une obscurité complète, deux grands yeux appartenant à un animal, à un homme, à un démon, enfin à un être inconnu, briller comme deux étoiles et réfléchir la faible lumière que donnait l'ouverture de la caverne. Cependant un instant me suffit pour prendre un peu d'assurance et me faire honte à moi-même de ma terreur. Je me traitai mille fois d'imbécile ; je me dis qu'un homme sujet à la peur du diable n'était guère propre à vivre vingt ans seul dans une île, et que sans doute il n'y avait rien de plus effrayant que ma personne dans ce souterrain. Après tous ces raisonnements je pris courage ; j'allai chercher un brandon, et, ce bâton enflammé à la main, je me précipitai dans la grotte. A peine avais-je fait quatre pas, que je fus presque aussi épouvanté que je l'avais été un moment auparavant. J'entendis un soupir qui semblait venir d'un homme souffrant ; ce soupir fut suivi d'un bruit interrompu, semblable à des mots à demi articulés, et d'un second soupir très profond. Je reculai saisi d'effroi, le front baigné d'une sueur froide ; et si j'avais eu un chapeau sur la tête, je crois que mes cheveux, en se dressant, l'eussent fait tomber. Mais, recueillant toutes les forces de mon âme, considérant que Dieu était partout et pouvait me protéger là comme ailleurs, je m'avançai de nouveau, et, à la clarté du tison que je tenais au-dessus de moi, je vis couché sur le sol un vieux bouc d'une laideur et d'une grandeur monstrueuses, lequel luttait contre les dernières atteintes de la mort. Il paraît qu'il se mourait de pure vieillesse. J'essayai de le faire changer de place ; il fit quelques efforts pour se lever, mais inutilement ; alors je le laissai tranquille, imaginant que, puisqu'il m'avait effrayé, il pourrait effrayer de même les sauvages, s'il en venait quelques-uns dans la grotte, tant qu'il lui resterait un souffle de vie.

Revenu de ma surprise, je regardai autour de moi, et la caverne, qui d'abord m'avait semblé vaste, me parut alors très petite. Elle avait environ douze pieds de surface, et sa forme irrégulière était l'œuvre de la nature. Je remarquai dans le fond une ouverture qui s'enfonçait davantage sous terre ; mais elle était si basse, que je ne

pouvais y entrer qu'en me traînant sur les mains et sur les genoux. Ne sachant point où je serais allé, je ne voulus pas m'y aventurer sans lumière, et je me proposai d'y revenir le lendemain avec des chandelles, un briquet que j'avais fait avec l'amorce d'un fusil, et du charbon allumé dans une terrine.



Le jour suivant je revins donc, pouvu de six chandelles de ma façon (j'en fabriquais alors de très bonnes en suif de chèvre ; seulement j'étais embarrassé pour les mèches, usant à cet effet tantôt de vieux chiffons ou de vieilles cordes, tantôt de l'écorce desséchée d'une plante du genre des orties), et j'entrai sous cette voûte. Je fus obligé d'aller sur mes mains pendant l'espace d'environ dix pieds, ce qui,

soit dit en passant, était passablement hardi, si l'on considère mon ignorance de l'étendue de ce souterrain et de ce qui se trouvait au delà. Après avoir passé la partie la plus étroite, je vis la voûte s'élever graduellement jusqu'à une vingtaine de pieds, et mes yeux furent frappés du spectacle le plus beau qu'ils eussent jamais contemplé dans cette île. Sur les parois et le plafond de la caverne, la lumière de mes deux chandelles se reproduisait par des milliers de reflets étincelants. Étaient-ce des diamants ou d'autres pierres précieuses? Étaient-ce, comme cela semblait plus probable, des grains d'or que je voyais inscrustés dans le roc? Je me trouvais alors dans une cavité ou grotte, la plus délicieuse en son genre qu'il fût possible de souhaiter, bien qu'elle fût complètement obscure. Le sol était sec, mais très uni et parsemé d'un sable extrêmement fin, de sorte qu'on n'y voyait aucune créature venimeuse ou repoussante, ni aucune trace d'humidité. Le seul inconvénient était la difficulté de l'entrée, et, pour un lieu de sûreté, il devenait un avantage ; ainsi je me réjouis de cette découverte, qui m'offrait le refuge dont j'avais besoin.

Je portai sans délai à ma nouvelle caverne tous les objets sur lesquels j'avais les plus grandes inquiétudes, et, avant tout, mon magasin de poudre et mes armes de réserve, qui consistaient en deux fusils de chasse et trois mousquets. J'en gardai cinq dans mon château, montés en manière de canons sur ma muraille extérieure, mais disponibles si j'en avais eu besoin pour une expédition. En déménageant mes munitions, j'ouvris le baril de poudre qui avait été gâté par l'eau de mer, et je vis que la poudre, humectée en dessus à deux ou trois pouces d'épaisseur, avait durci et avait garanti celle de l'intérieur, comme une noix est garantie par sa coquille. Je trouvai donc soixante livres de bonne poudre au centre du tonneau ; ce fut une agréable découverte pour moi en ce moment ; je portai le tout dans la grotte et ne gardai ensuite jamais plus de deux ou trois livres de poudre chez moi. Le plomb qui me restait pour faire des balles fut placé au même endroit. Alors je me comparais à ces géants des anciens temps, qui vivaient dans les cavernes et les creux des rochers où ils trouvaient des retraites inaccessibles. J'étais persuadé que, lors même que ces cannibales seraient à ma poursuite, ils ne pourraient me trouver là, ou bien qu'ils n'oseraient m'y attaquer.

Le vieux bouc que j'avais vu expirant mourut près de l'ouverture de la caverne le lendemain de ma découverte, et je trouvai plus facile de l'enterrer sur la place pour n'être pas infecté, que de le traîner au loin.

J'étais alors dans la vingt-troisième année de mon séjour dans l'île, et si complètement naturalisé quant à la localité et au genre de

vie, que, si je n'avais pas eu la crainte des sauvages, je me serais volontiers résigné à passer le reste de mes jours en ce désert, dussé-je aller mourir dans la caverne, comme le vieux bouc. Je m'étais créé quelques amusements qui me faisaient trouver la journée moins longue. D'abord j'avais appris à parler à Jacquot, comme je l'ai dit, et il articulait si distinctement et avec une telle netteté, que cela me causait un grand plaisir. Jamais, je pense, aucun oiseau ne sut mieux parler. Il vécut vingt-six ans avec moi, et je ne sais combien il a pu vivre ensuite ; mais j'ai entendu dire au Brésil que les perroquets vivaient plus de cent ans. Mon chien fut pour moi un compagnon aimable et fidèle pendant seize de mes années d'exil, et il mourut de vieillesse. Pour mes chats, ils s'étaient multipliés, comme je l'a dit, à un tel degré, que je fus obligé d'en tuer quelques-uns, afin d'empêcher qu'ils n'en vinssent à me dévorer, moi et toutes mes provisions. Cependant, quand les deux anciens chats que j'avais apportés du vaisseau furent morts, je continuai toujours de pourchasser les autres et ne laissai rien à leur portée ; aussi finirent-ils par s'enfuir dans les bois et devenir sauvages. Je gardai seulement deux ou trois favoris qui restèrent familiers, et dont je noyai sans miséricorde tous les petits. Outre ces animaux, j'avais toujours quelques chevreaux domestiques autour de moi, et je les accoutumais à manger dans ma main. J'avais aussi deux autres perroquets ; ils parlaient assez bien : ils appelaient aussi leur maître *Robinson Crusoé* ; mais ils n'étaient pas comparables à mon premier : il est vrai que je m'occupais beaucoup moins de ceux-ci. J'avais de plus quelques oiseaux de mer apprivoisés, dont j'ignorais le nom ; je les avais pris sur le rivage, et, après leur avoir coupé les ailes, je les avais lâchés dans le bosquet formé par les boutures que j'avais plantées près de mon château. Sous ce taillis ces oiseaux vécurent très bien et se multiplièrent, ce qui me fut très agréable. Ainsi, comme je viens de le dire, j'étais presque satisfait de mon sort, et la seule chose que je désirais était d'être délivré de la crainte des sauvages. Mais les choses devaient tourner dans un sens contraire à toutes mes prévisions ; et peut-être n'est-il pas inutile pour les lecteurs de mon histoire de leur faire observer ici combien, dans le cours de la vie, on voit souvent le mal qui d'avance semble le plus redoutable, et qui cause le plus d'effroi lorsqu'il est arrivé, devenir un moyen de salut, quelquefois le seul possible. Je pourrais tirer de ma carrière aventureuse plus d'un exemple à l'appui de cette assertion ; mais aucun ne prouverait son exactitude comme les événements qui marquèrent les dernières années de ma résidence dans cette île.

Dans le courant de décembre de la vingt-troisième année de mon

exil, au temps du solstice d'été (car je ne puis donner le nom d'hiver à une saison aussi chaude), le soin de la moisson m'obligeait d'être souvent dans les champs. Un jour, étant sorti du logis de très grand matin, même avant le point du jour, je vis avec surprise la clarté d'un feu sur le rivage, à la distance de deux milles environ, et, à ma grande terreur, ce n'était pas du côté le plus éloigné de mon habitation, mais précisément devant mon district.

A cette vue je fus saisi d'effroi, et je restai stupéfait dans l'intérieur de mon bosquet, n'osant plus en sortir. Toutefois j'étais aussi inquiet dans mon asile que j'aurais pu l'être en dehors, parce que ces sauvages, en parcourant l'île, pouvaient trouver mon blé sur plante ou moissonné, enfin quelques-uns de mes ouvrages, qui leur montreraient qu'il y avait du monde dans le pays. Je ne doutais pas qu'ils ne se missent à ma recherche, jusqu'à ce qu'ils m'eussent trouvé. Dans cette extrémité, je courus droit à la forteresse, je tirai l'échelle après moi, et je rendis les alentours de mon enclos aussi sauvages, aussi naturels que possible.

Alors je me préparai à la défense. Je chargeai tous mes canons, comme il me plaisait de nommer les fusils placés dans mes meurtrières, et tous mes pistolets, résolu de me défendre jusqu'au dernier souffle, et n'oubliant pas de me recommander à la protection de Dieu, que je priai avec ferveur de me délivrer des mains de ces barbares. Je restai près de deux heures dans cette position, et j'étais très impatient d'avoir des nouvelles de l'extérieur ; mais je n'avais point d'espion à envoyer. Enfin, las de réfléchir sur ce que je devais faire, et ne pouvant supporter plus longtemps mon incertitude, je posai mon échelle contre le flanc du rocher, où se trouvait, comme je l'ai dit plus haut, une plate-forme ; j'y montai, je tirai l'échelle après moi, et je m'en servis pour arriver au sommet de la colline. Là je me couchai à plat ventre, et, prenant ma lunette que j'avais apportée exprès, je regardai la place où j'avais vu le feu. Il y avait une douzaine de sauvages tout nus, assis autour d'un petit foyer qu'ils avaient allumé, non pour se chauffer, car il faisait une chaleur excessive, mais probablement pour apprêter un de leurs affreux repas de chair humaine, dont ils avaient amené les matériaux morts ou vifs.

Ils avaient deux canots amarrés au rivage, et, comme c'était le moment du reflux, ils attendaient sans doute la marée montante pour s'en aller. Il est difficile d'imaginer quelle confusion de pensées ce spectacle jeta dans mon esprit. J'étais surtout frappé de voir ces hommes de ce côté de l'île et si près de moi. Cependant, lorsque je considérai qu'ils ne pouvaient aborder qu'à la faveur du courant, je me rassurai un peu. Je compris qu'une fois l'heure de la basse marée

venue, je n'avais plus à craindre leur abord, à moins qu'ils ne fussent déjà débarqués, et que je pourrais alors aller et venir en sûreté. Cette observation me tranquillisa, et je vaquai paisiblement aux soins de ma moisson quand ils furent partis.

Ce que je pensais arriva de point en point. A mesure que la marée prit son cours occidental, les sauvages s'embarquèrent et s'éloignèrent à force de rames. J'ai oublié de dire qu'une heure et plus avant leur départ ils s'étaient mis à danser, et je pus discerner leurs postures à l'aide de ma lunette. Ils étaient entièrement nus.



Dès que je les vis embarqués et partis, je pris deux fusils sur mes épaules, mes deux pistolets à ma ceinture, et mon grand coutelas sans fourreau à mon côté, et j'allai en toute hâte à la colline d'où j'avais découvert ces gens. Quand j'arrivai au sommet, au bout de deux heures, le poids de mes armes ne me permettant pas d'aller plus vite, je reconnus que trois autres canots remplis de sauvages avaient abordé à cette place, et, en jetant les yeux au loin, je les vis tous réunis et cherchant à gagner la pleine mer.

C'était un spectacle assez effrayant, surtout lorsque, descendu sur

la plage, je vis des signes de leur cruauté abominable : le sang, les os et quelques lambeaux des victimes humaines dévorées par ces misérables, au milieu de la gaieté et des jeux. Mon indignation fut si vive à cette vue, que je préméditai la destruction du premier que je verrais sur le rivage, quelle que fût sa force ou le nombre de ses compagnons. Il était évident que leurs visites dans l'île n'étaient pas très fréquentes ; car il se passa plus de quinze mois entre cette apparition et la suivante. Pendant cet intervalle je ne vis aucune trace, aucun signe de leur présence. Du reste, j'étais sûr qu'ils ne se hasarderaient pas à voyager sur mer, du moins à une aussi grande distance et dans les saisons pluvieuses. Toutefois je ne me sentais pas à mon aise, et j'avais sans cesse la peur d'être surpris ; et, je l'ai déjà fait remarquer, la crainte et l'attente du mal sont plus pénibles que sa réalité.

Pendant tout ce temps je restai dans des dispositions meurtrières, et la plupart de mes heures, auxquelles je pouvais donner un meilleur emploi, se passèrent à inventer des moyens pour circonvenir les sauvages et tomber sur eux à l'improviste, la première fois qu'ils viendraient dans l'île, surtout s'ils se divisaient en deux compagnies, comme ils l'avaient fait à leur précédente visite. Je ne songeais pas que, dans ce cas, si je détruisais une de leurs troupes, composées de dix, douze ou vingt hommes, j'aurais, le jour suivant, sinon au bout d'une semaine ou d'un mois, à me débarrasser d'un autre parti, et ainsi de suite à l'infini, et que je deviendrais un meurtrier au moins aussi cruel que ces sauvages, sans être comme eux un mangeur d'hommes.

Mes jours étaient désormais bien tristes. Je m'attendais d'un moment à l'autre à tomber dans les mains de ces êtres sans pitié, et, quand je sortais, je regardais sans cesse autour de moi avec toutes les précautions imaginables. Je me félicitais du fond de l'âme d'avoir rassemblé un troupeau de chèvres domestiques ; car je n'osais pas tirer un coup de fusil, de peur d'alarmer les sauvages, qui se seraient peut-être sauvés, mais pour revenir sur trois cents canots, peu de jours après. Toutefois un an et trois mois se passèrent sans que je visse les sauvages, et ils reparurent alors, comme je le dirai bientôt. Il est vrai qu'ils avaient pu descendre à mon insu, soit qu'ils fussent restés à terre bien peu de temps, soit qu'ils eussent échappé à mes regards ; mais vers le mois de mai, autant que je puis calculer, et dans le courant de ma vingt-quatrième année, j'eus avec eux une singulière rencontre, de laquelle je parlerai en son lieu.

Pendant ces quinze ou seize mois, l'anxiété de mon esprit fut grande. Mon sommeil était troublé, j'avais des songes horribles, et souvent

je m'éveillais en sursaut. Le jour, des inquiétudes dévorantes brouillaient toutes mes idées; la nuit, dans mes rêves, je tuais des sauvages, et je cherchais des raisons pour justifier cet acte.

Mais laissons tout ceci pour un moment. Vers le milieu de mai, le 16, je crois, selon mon pauvre calendrier de bois sur lequel je continuais de marquer les jours, un vent violent souffla tout le jour, accompagné de beaucoup d'éclairs et de tonnerre, et la nuit fut aussi mauvaise que la journée. Je lisais la Bible, et j'étais préoccupé de quelques sérieuses pensées sur ma situation présente, lorsque je fus surpris par le bruit d'un coup de fusil tiré en mer, à ce qu'il me semblait. Sans doute ma surprise était d'une nature bien différente de celles que j'avais eues en d'autres occasions, et les idées qu'elle éveilla furent aussi d'un tout autre genre. Je sortis à la hâte, je dressai mon échelle pour gagner la plate-forme, je la tirai après moi, et je montai au sommet juste au moment où un second éclair m'annonça un second coup, que j'entendis en effet au bout d'une demi-minute. Je reconnus que le son venait de cette partie de la mer vers laquelle le courant m'avait autrefois entraîné avec mon canot. Sur-le-champ, je pensai que ce devait être un bâtiment en détresse, ayant sans doute un ou plusieurs compagnons qu'il appelait à son secours par des signaux.

J'eus assez de présence d'esprit pour songer que, si je ne pouvais les aider, ils pouvaient m'aider moi-même ; aussi je rassemblai tout le bois sec qui se trouva sous ma main, et, formant un monceau élevé, je l'allumai sur la colline. Les branches étaient sèches et flambaient facilement, et, bien que le vent fût très violent, elles brûlèrent de manière à être vues d'un navire, s'il s'en trouvait un dans ces parages ; et j'en eus la preuve ; car, aussitôt que mon feu commença, j'entendis une nouvelle détonation, qui fut suivie de plusieurs autres venant toujours du même côté. Je continuai mon feu toute la nuit, et, lorsqu'il fit grand jour et que le ciel s'éclaircit, je vis à une distance considérable de l'île, en plein E., quelque chose que l'éloignement ne me permettait pas de reconnaître, même avec ma lunette. Mais ce devait être un vaisseau ou une carcasse de vaisseau.

Je regardai souvent cet objet pendant la journée, et je m'aperçus bientôt qu'il ne changeait pas de place : j'en conclus que c'était un bâtiment à l'ancre, et très impatient, comme on peut le croire, de m'assurer du fait, je pris mon fusil et je courus vers le S. de la côte et les rochers contre lesquels j'avais été autrefois emporté par le courant. Quand je fus arrivé en cet endroit, le temps se trouvant parfaitement clair, je pus voir, à mon grand regret, les restes du navire qui s'était perdu, la nuit, sur ces brisants cachés que j'avais

remarqués lors de mon excursion autour de cette pointe, et qui ensuite avaient été la cause de mon salut par le contre-courant qu'ils produisaient, dans une des positions les plus désespérées où jamais je me fusse trouvé. Ainsi ce qui sauve l'un cause la destruction de l'autre. Il paraît en effet que l'équipage de ce bâtiment naufragé, ignorant l'existence de ces rochers que l'eau couvrait totalement, avait couru sur eux la nuit, le vent soufflant très violemment de l'E.-N.-E. S'ils eussent vu l'île, car il était probable qu'ils ne l'avaient pas vue, ils auraient tâché de gagner le rivage dans leur chaloupe. Cependant les coups de canon qu'ils avaient tirés, surtout, à ce que j'imaginais, après avoir vu mon feu, me donnaient beaucoup à penser. D'abord, je croyais qu'en apercevant le feu, ils se seraient mis dans une chaloupe, auraient essayé d'aborder l'île et auraient été repoussés par les vagues. D'autres fois, je supposais qu'ils avaient perdu leur chaloupe, ce qui pouvait arriver de plusieurs manières, notamment dans le cas où les vagues entrent dans un navire et obligent les matelots à dépecer leurs bateaux ou à les jeter à la mer. Je pensais encore que ce bâtiment allant de conserve avec un ou plusieurs autres, ceux-ci avaient recueilli sur leur bord l'équipage du naufragé, ayant été avertis par les signaux de détresse. Il se pouvait enfin que les hommes de ce malheureux équipage se fussent tous embarqués dans leur chaloupe et eussent été entraînés par le courant dans lequel je m'étais autrefois trouvé pris, vers la haute mer, où ils ne pouvaient attendre que la famine et la mort. Peut-être, me disais-je, sont-ils à cette heure sur le point de se dévorer les uns les autres.

Cependant, tout cela n'étant que de simples conjectures, je ne pouvais, dans ma position, faire autre chose que de plaindre le malheur de ces pauvres gens, et il produisit pour moi le bon effet d'augmenter ma reconnaissance envers le Ciel, qui m'avait si heureusement secouru dans mon abandon et avait permis que de deux équipages perdus sur ces bords je fusse le seul individu sauvé. J'appris encore par là combien il existe peu de conditions assez misérables ou d'infortunes assez grandes pour que nous n'y trouvions pas des sujets d'actions de grâces en les comparant à de plus déplorables circonstances, telles que celles dans lesquelles les hommes de ce bâtiment avaient été placés. Il était peu probable qu'un seul d'entre eux se fût sauvé, à moins qu'un autre vaisseau, marchant de conserve avec le leur, ne les eût recueillis ; et c'était là une supposition gratuite, qui n'était appuyée sur aucune apparence. Je ne saurais trouver de paroles assez énergiques pour décrire la fièvre de désirs qui s'empara de mon âme, à la vue de ces débris de navire. Oh ! si le Ciel

eût permis, m'écriai-je hors de moi-même, qu'un ou deux seulement se fussent sauvés ! j'aurais eu des compagnons, des êtres de mon espèce à qui parler ! Pendant le cours entier de ma vie solitaire, jamais je n'aspirai aux délices de la société humaine avec autant de ferveur, jamais je n'en sentis la privation avec un aussi profond regret.

Quand certains ressorts secrets de nos passions sont mis en jeu par un objet visible ou rendu présent par la puissance de l'imagination, leurs impulsions entraînent l'âme vers cet objet avec une telle force, que son absence devient insupportable. Mille fois je répétai : Plût à Dieu qu'un seul homme, un seul eût échappé ! Et mes désirs étaient si fervents, qu'en prononçant ces mots, mes mains se joi-



gnaient l'une contre l'autre, de manière à écraser un objet fragile qui se serait trouvé entre elles. Je serrais les dents au point d'avoir peine à les séparer. Que les physiologistes cherchent la raison de ces faits ; moi, je me borne à les décrire et à noter la surprise qu'ils me causèrent. C'étaient sans doute les effets des idées qui me représentaient les douceurs que la conversation d'un homme, d'un chrétien m'aurait fait éprouver.

Mais cela ne devait pas être : leur destinée, la mienne ou l'une et l'autre en avaient autrement décidé. Je ne sus que dans la dernière année de mon séjour dans l'île que quelques hommes de ce bâtiment s'étaient sauvés ; et, peu de jours après, j'eus seulement le chagrin de voir le cadavre d'un mousse, porté sur la grève, dans la

partie voisine du naufrage : il n'avait sur lui qu'une veste de matelot, des culottes ouvertes aux genoux et une chemise de toile bleue. Rien n'indiquait de quelle nation il était : ses poches ne contenaient que deux pièces de huit et une pipe ; mais celle-ci avait dix fois plus de valeur à mes yeux que les premières.

La mer était redevenue calme, et j'avais grande envie de m'aventurer dans mon canot à visiter le bâtiment naufragé, sûr de trouver à bord des choses qui me seraient utiles ; mais une autre raison me pressait de m'y rendre, c'était l'idée d'y trouver quelque créature encore vivante, que je sauverais en m'assurant la plus douce consolation. Cette pensée me tenait si fort au cœur, que je ne connus point de repos le jour ni la nuit avant d'être allé à bord de ce navire, ce que je fis, abandonnant le succès de l'entreprise à la Providence. Je m'y sentais entraîné par une impulsion tellement irrésistible, que je la prenais pour un ordre du Ciel, et j'aurais cru me manquer à moi-même si je ne l'avais pas suivie.

Je me hâtai de retourner à mon château préparer tout ce qu'il fallait pour mon voyage. Je pris une certaine quantité de pain, un grand pot d'eau douce, une boussole, une bouteille de rhum (j'en avais encore beaucoup) et un panier de raisins ; et je m'acheminai ainsi chargé vers mon canot. Je vidai l'eau qu'il contenait, je le mis à flot ; j'y déposai mes provisions, puis je revins au logis pour prendre d'autres choses. Cette fois j'apportai un grand sac de riz, le parasol pour garantir ma tête du soleil, un second pot d'eau, environ deux douzaines de gâteaux ou petits pains d'orge (plus que je n'en avais pris déjà), une bouteille de lait de chèvre et un fromage. A la sueur de mon front, cette cargaison fut embarquée ; et, priant Dieu de me guider dans ma course, je partis. Je longeai la côte en conduisant le canot à la rame, et je gagnai enfin l'extrémité N.-E. de l'île. Là je devais me résoudre ou non à m'aventurer en pleine mer. Je regardais ces rapides courants qui règnent constamment des deux côtés de l'île, à une certaine distance, et leur vue produisit sur moi un effet terrible, par le souvenir du danger que j'avais couru jadis. Le courage me manqua à la pensée que je pouvais être emporté au large par un de ces courants et perdre de vue la côte ; enfin, que mon embarcation étant frêle et petite, au moindre coup de vent j'étais perdu.

Ces idées me découragèrent à tel point, que je me décidai à renoncer à l'entreprise, et, attachant ma barque dans une petite crique, je sautai à terre et j'allai m'asseoir sur un tertre, tout pensif et tout inquiet, tiraillé entre la crainte et le désir au sujet de mon voyage. Tandis que j'étais plongé dans mes réflexions, j'observai que la marée

avait changé et que le flux rendrait le trajet que je voulais faire impraticable pendant quelques heures. Je pensai alors que je pourrais monter sur le talus le plus élevé du voisinage, afin de voir s'il n'était pas possible qu'un des courants me ramenât sur la rive avec la même rapidité que l'autre m'en aurait éloigné. A peine cette idée était-elle entrée dans ma tête, que je cherchai des yeux et trouvai une petite colline d'où l'on découvrait la mer, des deux côtés, et les divers mouvements des marées. Là, je vis que le courant du flux régnait près du rivage, du côté du N., et que, pour assurer mon retour, je n'avais autre chose à faire qu'à me tenir de ce côté.

Enhardi par cette observation, je résolus de me mettre en mer le lendemain matin, à la marée montante. Je passai la nuit dans mon canot, couvert de la grande capote dont j'ai déjà parlé, et je partis de bonne heure. D'abord, j'avançai un peu au large, en plein N., jusqu'à ce que j'eusse rencontré le courant qui me conduisit à l'E. avec beaucoup de rapidité, mais non avec la violence de celui qui m'avait entraîné autrefois au S. de l'île. Cette fois, je pouvais diriger mon bateau, et favorisé, non gêné par le courant, à l'aide de ma pagaie ou rame je gouvernai droit au bâtiment naufragé et je l'atteignis en moins d'une heure.

C'était un triste spectacle ; ce vaisseau, qui paraissait espagnol d'après sa construction, était fortement engagé entre deux rochers ; la poupe et une partie du pont avaient été fracassées par les vagues, et la proue ayant donné contre les rochers avec une grande violence, le grand mât et le mât d'artimon étaient brisés par le pied ; mais le beaupré était entier et restait ferme vers la pointe de l'éperon.

Quand j'approchai du navire, un chien parut sur le pont et, me voyant venir, se mit à japper et à gémir. Je l'appelai : aussitôt il sauta dans l'eau, je l'aidai à entrer dans le canot. Il était à demi mort de faim et de soif. Je lui donnai un gâteau ; il le dévora comme un loup qui aurait jeûné pendant quinze jours sous la neige. Je donnai ensuite à ce pauvre animal un peu d'eau à boire et, si je l'avais laissé faire, il en aurait pris au point de crever. Après cela, je montai à bord, et les premiers objets sur lesquels mes regards tombèrent furent deux hommes noyés dans la chambre de l'avant, enlacés dans les bras l'un de l'autre. Je pensai, et cela était probable, que, lorsque le vaisseau toucha, la mer y était entrée en si grande abondance, que tous les hommes avaient été étouffés, comme s'ils étaient tombés au fond de l'eau.

Il ne restait rien de vivant sur ce bâtiment, à l'exception du chien, ni aucune marchandise qui ne fût gâtée. Il y avait dans la cale quelques tonneaux de vin ou d'eau-de-vie, que je pus voir quand la marée

SEARS SC



baissa ; mais leur dimension ne me permettait pas d'en tirer parti. Je vis aussi des coffres appartenant sans doute aux matelots, et j'en mis deux sur mon canot, sans examiner leur contenu. Si la poupe n'avait pas été engagée et l'avant brisé, je suis persuadé que j'aurais fait un butin très précieux sur ce vaisseau ; car, d'après ce que je trouvai dans les deux coffres, il y avait lieu de croire qu'il était richement chargé. Je supposai, d'après la route qu'il suivait, qu'il avait pu être frété à Buenos-Ayres ou à Rio de la Plata, dans la partie de l'Amérique méridionale qui est au delà du Brésil, pour la Havane, dans le golfe du Mexique, et peut-être ensuite pour l'Espagne. De riches trésors étaient certainement enfermés dans son sein et ne seraient plus jamais utiles à personne. Je ne savais alors ce que pouvait être devenu le reste de l'équipage.

Outre ces coffres, je trouvai un petit tonneau de liqueur contenant une vingtaine de pintes, et je l'embarquai dans mon canot avec assez de peine. Il y avait plusieurs fusils et une grande poire à poudre dans la cabine ; je n'avais pas besoin des premiers, ainsi je les laissai ; mais je pris la poire, qui renfermait quatre livres de poudre, et de plus une pelle à feu et des pincettes, ustensiles fort précieux pour moi ; deux petits chaudrons de cuivre, une chocolatière du même métal et un gril.

Avec cette cargaison, et accompagné du chien, je partis, la marée commençant à refluer vers la terre. Le même jour, une heure après le coucher du soleil, j'atteignis le rivage, accablé de fatigue. Je passai la nuit dans le bateau, et le matin je résolus de porter ce que j'avais recueilli dans ma nouvelle caverne, et non à mon château.

Quand je fus un peu reposé, je débarquai ma charge et je l'examinai en détail. Le tonneau contenait une espèce de rhum différent de celui que nous avions au Brésil et bien moins bon ; mais quand j'ouvris les coffres, j'y trouvai des choses d'une grande utilité pour moi, notamment une belle cave, d'une forme curieuse, remplie de liqueurs très fines et très bonnes. Les bouteilles contenaient chacune trois pintes, et elles avaient des bouchons d'argent. Je trouvai deux pots de confitures si bien fermés, que l'eau n'avait pu les gâter ; quelques chemises en très bon état qui furent les bienvenues, et une douzaine et demie de mouchoirs de toile blancs et de cravates de couleur, qui me firent également plaisir, surtout les mouchoirs, dont la fraîcheur devait me paraître extrêmement agréable pour m'essuyer le visage dans les jours de chaleur. Quand j'arrivai au fond du coffre, je vis trois grands sacs de pièces de huit, qui renfermaient en tout onze cents pièces ; et, dans l'un de ces sacs, je trouvai six doublons d'or pliés dans du papier, et quelques petits lingots, pesant

tous ensemble à peu près une livre. Dans l'autre coffre étaient des habits de peu de valeur, qui paraissaient avoir appartenu au maître canonnier, bien qu'il n'y eût dans le coffre que deux livres de poudre de qualité supérieure, apparemment conservée pour tirer aux oiseaux. En somme, je gagnai dans ce voyage peu de choses vraiment utiles. L'argent, ne pouvant me servir à rien, me semblait aussi méprisable que la boue, et j'aurais donné tout celui que j'avais, pour trois ou quatre paires de souliers anglais et autant de paires de bas, qui me manquaient depuis bien des années. J'avais cependant pris sur le bâtiment les souliers des deux hommes noyés, et j'en trouvai



encore deux paires dans les coffres, ce dont je fus très satisfait ; mais ils étaient loin de ressembler à nos souliers d'Angleterre, soit pour la commodité, soit pour la durée ; c'étaient ce que nous appelons des escarpins. Dans le dernier coffre que j'ouvris, il y avait environ cinquante pièces de huit en réaux, mais point d'or : probablement il appartenait à un homme peu riche, tandis que le premier était sans doute celui d'un officier. Je portai cet argent dans ma caverne, et je le mis à part avec celui que j'avais pris sur notre bâtiment. C'était vraiment dommage, comme je l'ai déjà fait observer, qu'il ne m'eût pas été possible d'entrer dans la partie submergée du bâtiment es-

pagnol. J'étais sûr qu'elle renfermait de quoi charger plusieurs fois mon canot en espèces monnayées. Je pensais que, si je pouvais un jour sortir de cette île et gagner l'Angleterre, cet argent resterait en sûreté dans la grotte, et que je l'y trouverais quand je viendrais le chercher.

Ma cargaison débarquée et mise à l'abri, je retournai à mon canot, et, longeant la côte, je le conduisis à son ancien port. Là je le laissai sous l'eau et je regagnai au plus vite mon ancienne demeure, où je retrouvai tout en bon ordre. Je repris avec plaisir mes habitudes, et je m'occupai de mes affaires domestiques. Pendant quelque temps ma vie fut assez tranquille ; seulement j'étais plus vigilant quant au dehors, et je sortais plus rarement qu'autrefois. S'il m'arrivait de m'éloigner de chez moi, je me dirigeais toujours vers la partie orientale de l'île, où les sauvages ne pouvaient aborder, et néanmoins je portais sur moi autant d'armes et de munitions que lorsque j'allais dans les autres quartiers. Je passai près de deux ans dans cet état ; mais ma malheureuse tête, faite pour le tourment de mon corps, se remplit pendant ces deux années de projets de toute espèce pour sortir de l'île. Quelquefois j'avais envie de faire un autre voyage au bâtiment naufragé, bien que ma raison me dit qu'il ne contenait rien qui valût la peine et les chances périlleuses de ma course. Je songeais aussi à d'autres expéditions, et je crois en vérité que, si j'avais eu le bateau avec lequel je m'enfuis de Salé, je me serais aventuré en mer sans savoir où j'aurais pu aller. Dans toutes les circonstances de ma vie, ma conduite peut servir d'avertissement à ceux qui sont atteints du mal le plus commun chez les hommes, et d'où proviennent, selon moi, la moitié de leurs malheurs : je veux parler de cette inquiétude qui les empêche d'être satisfaits de la position où Dieu et la nature les ont placés. Je ne reviendrai point sur la folie qui m'a fait rejeter les bons avis de mon père, et qui fut, si je puis m'exprimer ainsi, mon *péché originel*, mes erreurs subséquentes m'ayant enfin amené à la triste condition où je me trouvais ; mais si la Providence, après m'avoir si heureusement établi au Brésil comme planteur, m'avait accordé des désirs plus modérés, et que je me fusse résigné à m'élever doucement, j'aurais été, à l'heure où je me trouvais ainsi relégué dans cette île, un des riches planteurs du Brésil. Il est certain que, d'après les améliorations que j'avais effectuées en si peu de temps et l'accroissement naturel de mes affaires, si je fusse resté en ce pays, ma fortune se fût élevée à cent mille moïdores. Et quel motif me poussait à laisser un établissement prospère, une plantation en bon rapport, pour devenir subrécargue et aller chercher des nègres en Guinée, tandis qu'avec le

temps et la patience, les esclaves noirs seraient devenus plus nombreux chez nous, et qu'au lieu d'être obligés d'en aller chercher bien loin, nous les aurions achetés à notre porte? Quand ils nous auraient coûté quelque chose de plus, la différence du prix ne pouvait être mise dans la balance avec les hasards d'un pareil voyage. Mais c'est le sort commun des jeunes têtes, d'agir étourdiment, de même qu'il est ordinaire, avec l'âge et une expérience chèrement achetée, de reconnaître les folies passées. Il en fut ainsi pour moi, et cependant cette disposition inquiète tenait si fort au fond de mon caractère, que j'avais peine à me contenter de mon lot ; sans cesse je cherchais les moyens, je réfléchissais sur la possibilité de sortir de ce lieu désert.

Pour distraire le lecteur, il ne sera pas hors de propos de donner ici quelques détails sur mes premières idées de fuite et sur le plan extravagant que je formai pour les réaliser. Que l'on me suppose donc retiré dans mon château après mon voyage au navire naufragé, ma frégate rangée comme de coutume et bien cachée sous l'eau, et mon train de vie recommencé ; me trouvant possesseur d'un peu plus d'argent, sans en être plus riche, puisqu'il m'était aussi inutile qu'aux habitants du Mexique et du Pérou, avant l'invasion espagnole.

C'était une nuit de la saison pluvieuse de mars, dans la vingt-quatrième année de ma résidence en cette solitude ; j'étais couché dans mon lit ou mon hamac et ne dormais point ; je me portais bien, je ne sentais aucun mal physique, aucun trouble moral ; cependant je ne pouvais fermer les yeux et m'endormir. Je fus ainsi toute la nuit, et il m'est impossible de citer le nombre infini de pensées qui tourbillonna sur cette grande voie du cerveau, la mémoire. Pendant cette veille, toute l'histoire de ma vie passa devant mes yeux en miniature, jusqu'à mon établissement dans l'île, et aux premières années qui le suivirent. En me retraçant les différentes époques de ma résidence, je comparais l'heureuse situation de mes affaires, dans les premiers temps, à l'existence inquiète, craintive, que j'avais eue depuis le moment où j'avais vu l'empreinte d'un pied sur le sable. Il était certain que les sauvages avaient fréquenté l'île pendant la précédente époque ; mais je n'en savais rien, par conséquent je vivais tranquille ; j'étais exposé au même danger qui causait maintenant mon anxiété ; mais je l'ignorais : il était donc pour moi comme s'il n'eût pas existé. Cette réflexion me fournit quelques pensées très profitables. Par exemple, elle me fit remarquer combien la Providence s'est montrée bienfaisante envers nous, lorsqu'elle a renfermé en de si étroites limites notre jugement et notre prévoyance, et nous per-

met ainsi de marcher calmes et sereins au milieu de périls dont la vue nous ôterait toute présence d'esprit.

Après avoir médité sur ce texte, j'en vins au danger réel dans lequel je vivais depuis si longtemps, et je me demandais comment j'avais pu errer en si parfaite sécurité, tandis qu'une colline, un arbre, la venue de la nuit ou quelque autre circonstance fortuite avaient été souvent le seul obstacle à ma destruction, m'avaient sauvé des mains de ces cannibales, qui m'auraient traité comme je traitais les chèvres et les tortues, et se seraient fait aussi peu de scrupule de me tuer pour me dévorer que je m'en faisais de tirer un pigeon ou un courlis pour le manger. Je me ferais tort à moi-même si je disais que je n'étais pas sincèrement touché de la bonté de Celui qui m'avait préservé de tant de périls, que je ne le reconnaissais pas en toute humilité.

Quand ces pensées furent épuisées, mon esprit se tourna d'un autre côté. Je réfléchis sur le caractère de ces misérables cannibales ; je ne concevais pas comment le sage dispensateur des choses de ce monde abandonnait un si grand nombre de ses créatures à des penchants inhumains, au-dessous même des instincts des brutes. Ces idées me conduisirent à de vaines spéculations, à rechercher, par exemple, en quelle partie du globe vivaient ces malheureux, combien ce pays était éloigné de mon île, pour quel motif ils s'aventuraient aussi loin, quelle sorte de bateau ils avaient, enfin si je ne pourrais pas trouver moyen de me rendre chez eux, de même qu'ils se rendaient chez moi.

Je ne me demandais pas cependant ce que je ferais une fois arrivé en ce pays, ce que je deviendrais si je tombais dans les mains des sauvages, et comment je pourrais leur échapper. Je ne me demandais pas même comment je pourrais gagner leurs rivages sans être pris par leurs canots; enfin, si j'échappais à ces dangers, de quel côté je dirigerais mes pas et où je trouverais de quoi me nourrir. Je le répète, pas une seule de ces questions ne se présenta à mon esprit, entièrement préoccupé de l'espoir de passer le continent. Je regardais mon état présent comme le plus malheureux possible, et il me semblait naturel de chercher à en sortir, en m'exposant aux chances les plus périlleuses. Si je parvenais près de la terre ferme, j'espérais, en la côtoyant, comme je l'avais fait en Afrique, arriver à un lieu habité où je pourrais trouver des secours ; il se pouvait encore qu'un vaisseau chrétien me rencontrât et me recueillit ; en mettant les choses au pis, je mourrais et cela terminerait toutes mes infortunes. Notez, je vous prie, que ces résolutions étaient le fruit de l'agitation, de l'impatience, excitées en moi par une longue

et pénible inquiétude, et par le chagrin poignant que j'avais ressenti en perdant l'espérance d'avoir un compagnon de mon espèce à qui j'aurais parlé, qui aurait pu m'apprendre où j'étais, espérance que j'avais eue un instant à l'époque du naufrage du navire espagnol. Je fus profondément troublé par ces pensées ; toute ma tranquillité, toute ma résignation aux volontés du Ciel étaient comme suspendues ; on eût dit que je ne pouvais abandonner ce projet de voyage, qui s'empara de moi avec une force irrésistible.

Quand ce projet eut agité mon esprit pendant une à deux heures, mon sang bouillonna, mon pouls battit comme si j'avais eu la fièvre, par la seule ardeur de mes désirs ; enfin, épuisé de fatigue, je tombai dans un profond sommeil. Il aurait semblé naturel que mes songes eussent du rapport avec l'objet de mon agitation ; mais non. Je rêvai qu'en sortant le matin de mon château, à l'heure ordinaire, je voyais deux canots, dans lesquels étaient onze sauvages, se diriger vers la côte, et que ces hommes amenaient un autre sauvage probablement destiné à être mangé. Soudain ce dernier, que l'on se disposait à tuer, sauta à terre et courut de toutes ses forces, et, dans mon rêve, il me sembla qu'il arrivait en courant dans le petit bosquet devant mes fortifications, et que, le voyant seul et ne voyant point les autres le poursuivre de ce côté, je me montrai à lui et l'invitai en souriant à s'approcher. Il se mit à genoux devant moi, comme pour implorer mon secours, et je lui montrai alors mon échelle ; je le fis monter par-dessus la muraille, ensuite je le conduisis dans ma caverne, et il devint mon domestique. Quand je me fus assuré de ce compagnon, je me dis à moi-même : Rien ne m'empêche maintenant de me lancer sur l'Océan : cet homme me servira de pilote et m'indiquera ce que j'aurai à faire, les endroits où je pourrai avoir des vivres, et ceux où je risquerais d'être dévoré, afin de me diriger vers les uns et d'éviter les autres. Je m'éveillai sur cette pensée, et les impressions de joie que j'avais reçues de la perspective qui s'était offerte à moi en songe étaient si fortes, que, lorsque je reconnus que tout cela n'était qu'un songe, je sentis un abattement proportionné à ma joie extravagante.

Cependant ce rêve me porta à penser que le seul moyen de réussir dans mon projet était d'avoir à ma disposition un sauvage, et, s'il était possible, un des captifs condamnés à être mangés et amenés dans l'île pour être massacrés. Mais de grandes difficultés s'opposaient à l'accomplissement de ce plan ; je ne pouvais l'effectuer sans attaquer une caravane entière de ces sauvages et les tuer tous, entreprise désespérée et douteuse. D'ailleurs de grands scrupules arrêtaient ma résolution ; je frémissais à l'idée de répandre tant de sang, bien que ce fût pour me sauver. Il est inutile de répéter les raisons qui

me vinrent contre cette tentative, je les ai déjà exposées ; mais, bien que j'eusse alors d'autres raisons pour combattre les premières, savoir, que ces hommes étaient mes ennemis mortels et ne manqueraient point de me dévorer s'ils le pouvaient, qu'en les tuant je travaillais à ma conservation et à ma défense, et autres choses pareilles, je ne pouvais supporter la pensée de verser le sang humain pour me



délivrer. Toutefois, après de secrets débats avec moi-même et beaucoup de perplexités, toutes ces raisons s'étant longtemps combattues dans mon esprit, le désir prédominant de ma délivrance l'emporta, et je résolus d'avoir à tout prix un sauvage dans mes mains. Il s'agissait de savoir comment j'y parviendrais, et c'était la chose la plus difficile à décider. Ne pouvant trouver aucun moyen dont le succès fût probable, je me déterminai à guetter ces cannibales quand ils

descendraient sur le rivage, et à laisser le reste à la fortune et aux circonstances.

Avec ces projets en tête, je me tins aux aguets, et si souvent, que j'en étais ennuyé à mourir. Je passai plus d'un an et demi à épier ainsi les sauvages, allant fréquemment à la pointe occidentale et presque tous les jours à l'extrémité méridionale, pour regarder au loin s'il paraissait des canots; mais il ne s'en montrait aucun. J'étais extrêmement découragé ; néanmoins je ne puis dire, de même que dans le cas précédent, que mes désirs fussent émoussés par une attente si longtemps vaine; car le délai excitait au contraire la passion que j'avais de tenter l'entreprise : en un mot, j'étais maintenant aussi pressé de voir les sauvages que j'en avais été effrayé auparavant. Je me flattais, dans le cas où je réussirais, de pouvoir emmener un, même deux ou trois sauvages, d'en faire mes esclaves prêts à exécuter mes ordres, et de les mettre hors d'état de me nuire s'il leur en prenait l'envie. Longtemps cette affaire amusa mon imagination ; cependant il ne se présentait aucune occasion pour l'effectuer, et toutes mes inventions n'aboutissaient à rien ; car les sauvages n'abordaient point dans l'île.

Environ un an et demi après que j'eus conçu ce projet, et lorsque je commençais à le juger impraticable, je vis un matin, de très bonne heure, cinq canots amarrés contre la rive, les uns près des autres, et du côté de mon habitation. Ceux qui les montaient étaient sans doute descendus à terre; mais je ne les voyais point. Leur nombre déjoua toutes mes mesures ; je savais qu'ils se mettaient en général quatre ou six, quelquefois plus, dans un bateau, et j'étais fort embarrassé pour attaquer moi seul vingt ou trente hommes. Je me retirai dans mon fort, l'esprit troublé et abattu. Cependant je fis les dispositions préméditées, et je me tins prêt à combattre, si le cas se présentait. Après avoir attendu un peu, écoutant de toutes mes oreilles si les sauvages faisaient quelque bruit, impatient de savoir ce qui se passait, je posai mes fusils au pied de mon échelle et je montai sur la cime de la colline, par mes deux étages, comme de coutume. Je me plaçai toutefois de telle manière que ma tête ne dépassait point le sommet du monticule et qu'on ne pouvait m'apercevoir. De là je distinguai, à l'aide de ma lunette, que les étrangers étaient au moins trente, qu'ils avaient allumé un grand feu, et qu'ils avaient de la chair cuite : quelle chair, et comment l'avaient-ils fait cuire? je n'en savais rien. En ce moment, ils dansaient autour du foyer et faisaient les gestes et les contorsions les plus étranges.

Tandis que je les observais à l'aide de ma lunette, je vis deux malheureux, que l'on entraînait hors des canots où ils étaient restés et que l'on amenait pour être égorgés. L'un d'eux tomba tout de suite, appa-

remment assommé avec une massue ou une large épée de bois, car telle est leur manière, et à l'instant deux ou trois hommes se mirent à le découper. L'autre victime était là, pendant ce temps, attendant son tour. En ce moment, ce malheureux se voyant un peu libre, ses liens s'étant en partie détachés, la nature lui inspira l'espérance de vivre, et il se mit à fuir avec une vitesse incroyable le long des sables, directement vers moi, c'est-à-dire sur la partie de la côte où se trouvait mon habitation. Je fus mortellement effrayé, je dois le dire, quand je le vis courir de ce côté, d'autant plus que je crus voir la



troupe entière à sa poursuite. Je m'imaginai que mon rêve allait s'accomplir et qu'il se réfugierait dans mon bosquet : pour le reste du songe, je ne pouvais croire à son accomplissement : les sauvages ne chercheraient pas leur captif et ne le prendraient pas en ce lieu. Cependant je ne bougeai pas et je repris courage en voyant que trois hommes seulement poursuivaient le fugitif, et qu'il les surpassait de beaucoup en vélocité et gagnait toujours plus de terrain sur eux, en sorte que, s'il pouvait soutenir cette course pendant une demi-heure, il se mettrait hors de leurs atteintes.

Il y avait, entre eux et mon château, la crique si souvent men-



Je pus voir qu'il tremblait, imaginant sans doute qu'il allait être mis à mort. . . (P. 183.)

tionnée dans la première partie de mon histoire, et dans laquelle j'avais déchargé les radeaux que j'amenais du vaisseau. Je vis clairement que ce fugitif devait passer ce bras de mer à la nage; autrement il serait pris sur le bord. Arrivé là, il se jeta en effet dans l'eau, et une trentaine de brassées le conduisirent de l'autre côté, où il se mit à courir avec une force et une vitesse surprenantes. Quand les trois poursuivants atteignirent la baie, je vis que deux d'entre eux savaient nager, mais non le troisième. Celui-ci regarda ses compagnons traverser en nageant ; puis il retourna lentement sur ses pas, ce qui fut heureux pour lui, comme on le verra ensuite. J'observais que les deux poursuivants mirent deux fois plus de temps pour le trajet qu'il n'en avait fallu à l'homme qui les fuyait. En ce moment, je pensai que l'occasion était venue de me procurer un serviteur, un compagnon, un aide. Ce désir devint irrésistible, et je me crus appelé par la Providence à sauver la vie à ce malheureux. Je descendis à l'instant les deux échelles le plus vite possible; je pris mes deux fusils que j'avais laissés, comme je l'ai dit, au pied de la première échelle ; je remontai tout de suite au sommet de la colline, et je courus vers la mer. Ayant suivi un chemin plus court et toujours en descendant, je me plaçai entre les poursuivants et le fugitif, et celui-ci, se retournant à mes cris, fut d'abord peut-être aussi effrayé de moi qu'il l'était de ses ennemis. Mais je lui fis signe de la main de venir à moi ; en même temps je m'avançai lentement du côté des autres, et soudain, me précipitant sur le premier, je le renversai d'un coup de crosse. Je n'osai tirer, par la peur du reste de la bande, bien qu'à une telle distance il fût difficile d'entendre un coup de fusil ou de voir la fumée. Quand j'eus expédié cet homme, son compagnon s'arrêta épouvanté, et je courus sur lui d'un pas accéléré ; mais, en l'approchant, je vis qu'il avait un arc et une flèche qu'il dirigeait contre moi. Je fus donc obligé de le prévenir en tirant sur lui, et je le tuai du premier coup. Le pauvre sauvage poursuivi s'était arrêté en voyant ses ennemis tomber ; mais terrifié par le feu et le bruit de mon fusil, il restait immobile et n'osait ni avancer ni reculer. Il paraissait plus disposé à me fuir qu'à venir à moi ; je lui fis des signes qu'il comprit aisément : alors il fit quelques pas de mon côté, puis il s'arrêta encore. Je pus voir qu'il tremblait, imaginant sans doute qu'il était devenu mon prisonnier et allait être mis à mort, de même que ses deux poursuivants. Je recommençai mes sollicitations, en lui donnant toutes les marques de bienveillance dont je pus m'aviser, et il se rapprocha de plus en plus, s'agenouillant tous les dix pas, en signe de reconnaissance, pour la vie que je lui avais sauvée. Je lui souris, je le regardai de l'air le plus gracieux, et je

l'invitai à venir plus près encore. Enfin il arriva tout contre moi, se mit à genoux, baisa la terre, mit sa face contre le sol, et, prenant un de mes pieds, le posa sur sa tête. Il paraît que c'était une façon de se déclarer à jamais mon esclave. Je le relevai, je le regardai avec bonté, je le rassurai de mon mieux; mais ma besogne n'était pas encore terminée. Je vis que le sauvage que j'avais cru assommé revenait à lui, et je le montrai à celui que j'avais sauvé. Ce dernier me dit quelques mots que je ne pouvais comprendre ; mais les sons de sa voix me semblèrent bien agréables, à moi qui depuis plus de vingt-cinq ans n'avais pas entendu une voix humaine. Ce n'était guère le moment de se livrer à ces réflexions ; le sauvage que j'avais frappé s'était déjà remis sur son séant, et le mien paraissait bien effrayé. Quand je remarquai cela, je présentai mon second fusil à l'homme qui était encore à terre, comme si je voulais tirer sur lui, et mon sauvage (je l'apellerai maintenant toujours ainsi) fit un geste par lequel il me demandait l'épée nue qui pendait à mon côté. Je lui donnai cette arme ; aussitôt il courut sur son ennemi, et d'un seul coup lui trancha la tête si lestement, que pas un bourreau d'Allemagne n'aurait pu en faire autant : cela m'étonna beaucoup de la part d'une personne qui probablement n'avait vu de sa vie que les épées de bois en usage parmi ces peuples. Mais je reconnus par la suite qu'ils rendent ces sortes d'armes si tranchantes et si lourdes, et que le bois en est si dur, qu'ils peuvent avec elles couper têtes et bras et d'un seul coup. Après cet exploit, mon sauvage revint à moi en riant d'un air triomphant et avec une infinité de gestes que je ne comprenais point ; il posa à mes pieds l'épée et la tête de l'homme qu'il avait tué.

Mais ce qui l'occupait surtout, c'était de m'avoir vu tuer l'autre Indien de si loin. Il me le montra du doigt et sembla me demander la permission d'aller vers lui : je lui fis signe qu'il le pouvait. Lorsqu'il fut près de ce corps, il resta confondu d'étonnement ; il le tourna tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; il examina sa blessure, d'où il était sorti peu de sang, parce que la balle avait pénétré assez avant dans la poitrine et que le sang s'était répandu en dedans. Cet homme était tout à fait mort ; mon jeune homme prit ses flèches et son arc et revint vers moi. Alors je me disposai à partir et lui fis signe de me suivre. Il me fit entendre qu'il voulait auparavant enterrer les cadavres dans le sable, afin que leurs compagnons ne les vissent point, s'ils revenaient les chercher. Je donnai un consentement muet à cette mesure, et il se mit à l'œuvre sur-le-champ. Il creusa en un instant avec ses mains une fosse assez grande pour contenir l'un des morts, qu'il y traîna, et le couvrit, puis il fit la

même opération pour l'autre : je crois qu'il ne mit pas plus d'un quart d'heure à cette besogne. Je l'appelai dès qu'elle fut terminée, et le conduisis non à mon château, mais à ma caverne, dans le quartier de l'île le plus éloigné de mon habitation principale. En cela, je ne me conformai pas à cette partie de mon rêve où le sauvage se réfugiait dans mon bosquet. Je lui donnai du pain, des raisins secs et de l'eau fraîche, dont surtout il avait grand besoin après sa course forcée. Quand il se fut un peu restauré, je lui montrai une place où j'avais mis de la paille de riz et une couverture pour me servir de lit dans l'occasion, et je l'invitai à s'y coucher. Le pauvre garçon obéit et s'endormit.

C'était un beau jeune homme parfaitement conformé ; ses membres, sans être gros, annonçaient la vigueur; sa taille était haute et d'une proportion élégante. Il paraissait âgé d'environ vingt-six ans, ses traits, réguliers et gracieux, n'avaient rien de farouche, bien qu'ils eussent l'expression d'une mâle fierté. Il avait réellement la douceur prévenante d'une physionomie européenne, surtout lorsqu'il souriait ; ses cheveux, longs et noirs, n'étaient point du tout laineux et crépus ; sa peau n'était pas noire, mais d'un brun foncé ; non de ce brun jaunâtre si laid et si repoussant des indigènes du Brésil, de la Virginie et d'autres nations américaines, mais d'une nuance olivâtre extrêmement agréable. Son visage était arrondi et plein, son nez petit et non aplati comme ceux des nègres, sa bouche d'une belle forme, ses lèvres minces, ses dents, belles et bien rangées, aussi blanches que l'ivoire.

Après qu'il eut sommeillé pendant une demi-heure, il s'éveilla et sortit de la grotte pour me chercher. J'étais allé traire les chèvres que j'avais près de là dans un enclos, et lorsqu'il m'aperçut, il courut vers moi, se prosterna de nouveau à mes pieds, et, par tous les signes possibles, s'efforça d'exprimer son humble reconnaissance. Enfin il appuya sa tête contre l'un de mes pieds et posa l'autre sur sa tête, comme il avait déjà fait, ajoutant à ce signe toutes les marques de soumission, de servitude, de dévouement imaginables, pour me montrer qu'il me servirait tant qu'il vivrait. Je compris une grande partie de ce qu'il voulait dire, et je lui fis connaître à mon tour que j'étais content de lui. Bientôt j'essayai de lui parler et de lui enseigner à me parler ; et d'abord je lui fis entendre que son nom serait Vendredi, parce que c'était un vendredi que je lui avais sauvé la vie. Je lui appris à dire *maître*, en lui montrant que ce nom s'appliquait à moi, et à prononcer *oui* et *non*, en lui expliquant la signification de ces mots. Je lui donnai du lait dans un vase de terre, après en avoir bu devant lui et avoir trempé mon pain dedans ;

je lui présentai un gâteau d'orge pour qu'il m'imitât, ce qu'il fit avec empressement et en me montrant par signes que cela lui semblait très bon. Je passai la nuit avec lui dans la caverne, et, sitôt qu'il fit jour, je lui commandai de me suivre, lui faisant comprendre que j'allais lui donner des habits, ce qui parut lui faire plaisir ; car il était complètement nu. Lorsque nous passâmes contre la fosse où il avait inhumé les deux hommes, il m'en montra la place et les marques qu'il avait laissées pour la reconnaître, afin de les déterrer ensuite et de les manger. A cela je parus très courroucé, et j'exprimai mon aversion et mon dégoût pour un pareil acte en faisant comme



si j'allais vomir et en lui ordonnant par un geste impératif de se retirer, ce qu'il fit sur-le-champ avec une grande docilité. Alors je le menai sur le sommet de la colline, pour regarder si ses ennemis étaient partis, et, prenant ma lunette, je vis clairement l'endroit où ils avaient été, mais pas la moindre apparence d'eux ni de leurs canots ; il était donc sûr qu'ils s'en étaient allés sans s'inquiéter de leurs compagnons.

Cependant cette découverte ne me contenta point, et, me sentant plus de courage, par conséquent plus de curiosité, je me fis suivre de mon serviteur Vendredi. Je lui donnai à porter mon épée à la

main, et sur son dos l'arc et les flèches, dont il me semblait capable de faire bon usage ; je le chargeai aussi d'un fusil pour moi. J'en pris deux autres, et nous nous acheminâmes vers le campement des sauvages ; car j'avais le projet de me procurer, en l'examinant , de nouvelles lumières sur eux. Quand j'arrivai en ce lieu, mon sang se figea et le cœur me manqua, en voyant l'horrible spectacle que Vendredi regardait d'un œil indifférent. Le sol était couvert d'ossements et teint de sang humain, et çà et là on reconnaissait des lambeaux de chair à demi mangés, souillés, écorchés ; bref, tous les signes du festin triomphal qu'ils avaient consommé là, en réjouissance de leur victoire. Vendredi me fit entendre qu'on avait amené quatre prisonniers, sur lesquels trois avaient été mangés, et que le quatrième était lui-même ; qu'il y avait eu grande bataille entre le roi de ces sauvages et le roi le plus voisin, dont lui, Vendredi, était le sujet ; qu'ils avaient fait un grand nombre de captifs et les avaient conduits en diverses places, chacun emmenant ceux qu'ils avaient pris dans le combat pour les dévorer, comme avaient fait ces misérables qui étaient descendus à l'endroit où nous étions.

J'ordonnai à Vendredi de rassembler les crânes, les os, la chair, tous les restes humains qui gisaient sur le sol, d'en faire un tas et d'allumer au-dessus un grand feu, pour les réduire en cendres. Il me sembla qu'il était tenté de manger quelques-uns de ces morceaux de chair, et que son instinct de cannibale existait toujours. Mais je montrai une horreur si grande à la seule pensée de cet acte, qu'il n'osa pas manifester son désir. J'avais trouvé moyen de lui faire comprendre que je le tuerais si je lui voyais faire une chose pareille.

Cette affaire terminée, nous retournâmes à mon château, et je me mis à l'ouvrage pour mon domestique. D'abord je lui donnai une culotte de toile prise dans le coffre du pauvre canonnier mentionné ci-dessus, et, grâce à un léger changement, elle alla fort bien. Je lui fis ensuite une veste de peau de chèvre, aussi bien tournée que j'étais capable de le faire (et j'étais devenu à cette époque un tailleur passable), enfin un bonnet de peau de lièvre très commode et d'assez bon air : pour le présent il se trouva décemment vêtu et ravi d'être presque aussi bien que son maître. Il est vrai qu'au premier moment il fut très gauche dans ses habits ; la culotte paraissait le gêner, et les manches de la veste lui faisaient mal aux bras et aux épaules ; cependant, après que j'eus donné un peu d'aisance aux endroits qui le blessaient, et avec un peu d'habitude, il finit pas être fort satisfait de ses vêtements.

Le lendemain je songeai à son logement. Je voulais qu'il fût bien, tout en restant moi-même parfaitement à mon aise ; je construisis

donc pour lui une petite tente dans la place vide, entre mes deux fortifications, en deçà de la dernière et hors de la première. Comme on avait de là une entrée dans ma caverne, je fis une véritable porte de planches, et je l'établis dans le passage. Elle s'ouvrait par l'intérieur, et la nuit je la barricadais et je retirais aussi mes échelles, en sorte que Vendredi n'aurait pu venir dans mon enceinte intérieure sans faire assez de bruit pour me réveiller ; car ma première muraille était surmontée d'un toit de longues perches qui couvrait ma tente et s'appuyait sur le flanc de la colline, et sur ces perches étaient placés de petits bâtons en guise de lattes, et, par-dessus le tout, une grande épaisseur de paille de riz aussi forte que des roseaux. J'avais adapté une sorte de trappe qu'on n'aurait pu lever, ou qui serait retombée avec un grand bruit, à l'ouverture que j'avais laissée dans le toit pour entrer et sortir par le moyen de l'échelle. A l'égard des armes, je les prenais toutes avec moi chaque soir. Mais ces précautions étaient superflues; jamais homme n'eut un serviteur plus fidèle, plus affectionné, plus sincère que Vendredi ne l'était pour moi. Sans colère, sans humeur, sans artifice, entièrement dévoué, se croyant engagé pour toujours à mon service, il m'aimait comme un fils chérit son père, et j'ose dire qu'il aurait sacrifié sa vie pour sauver la mienne en toute occasion. Des témoignages nombreux ne me permettent pas un doute à ce sujet, et ils me prouvèrent bientôt que je n'avais pas besoin de mesures de sûreté contre lui.

Cela me donna lieu d'observer bien souvent avec surprise que, s'il avait plu à Dieu, dans le gouvernement de ses créatures, de priver un si grand nombre d'entre elles de l'exercice convenable et habituel des facultés de leur âme, il leur avait néanmoins accordé ces facultés dans une étendue égale à celle des nôtres. Ils avaient comme nous la raison, les sentiments de bienveillance, de gratitude, de vengeance ; enfin ils avaient toute la capacité de faire du bien et d'en recevoir, qui nous a été donnée à nous, et ils en faisaient souvent un meilleur usage. Je m'affligeais quelquefois, songeant quel mauvais emploi nous faisions de nos facultés, bien que nous soyons éclairés par la grande lumière, l'esprit de Dieu, et que la connais sance de sa parole ajoute à notre intelligence. Je me demandai pourquoi le Seigneur avait voulu cacher cette connaissance salutaire à tant de millions d'âmes, lesquelles, s'il était permis d'en juger d'après ce pauvre sauvage, en feraient meilleur usage que nous. De là j'étais parfois conduit un peu trop loin dans les voies de la Providence, et j'osais presque trouver injuste la dispensation arbitraire qui révélait aux uns la clarté qu'elle dérobait aux autres, en exigeant de tous les mêmes devoirs. Mais je mettais un frein à mes penseées par ces con-

clusions : d'abord, nous ignorons d'après quelles lois et quelles révélations les païens seront condamnés, s'ils doivent l'être ; et, comme Dieu est essentiellemnt et infiniment saint et juste, si ces pauvres gens sont condamnés à être privés de sa présence, ce sera sans doute pour des péchés contre ces lumières naturelles, qui, selon l'Écriture, sont les seules qu'ils suivent, et contre les règles reconnues par leur conscience, règles dont les principes nous sont inconnus : ensuite, nous sommes l'argile dans les mains du potier, et le vase n'a pas le droit de dire à celui qui l'a fait : Pourquoi m'as-tu fait ainsi?

Pour revenir à mon nouveau compagnon, il me plaisait extrêmement, et je m'empressais de lui enseigner tout ce qui pouvait le rendre plus adroit et plus utile, surtout de le mettre en état de me parler et de m'entendre. C'était un excellent écolier, si gai, si zélé, si enchanté quand il pouvait me comprendre ! Il y avait plaisir à l'exercer en causant avec lui. Alors mon existence me paraissait si douce, que, si ce n'eût été la crainte de voir d'autres sauvages, assurément je n'aurais pas souhaité changer de séjour.

Deux ou trois jours après que j'eus amené Vendredi à mon château, je pensai que, pour le corriger de son horrible appétit de cannibale, je devais lui donner le goût de quelque autre viande; dans cette vue, je le conduisis un matin dans les bois. J'avais l'intention de tuer une de mes chèvres ; mais je changeai de dessein en voyant sur mon chemin une chèvre couchée et ses deux petits à côté d'elle. Je pris Vendredi par le bras. « Reste là, » dis-je, et je lui fis signe de ne pas bouger. Au même instant je visai, je fis feu, et je tuai un des chevreaux. Le pauvre sauvage, qui m'avait déjà vu tuer de loin un de ses ennemis sans pouvoir deviner comment cela s'était fait, fut saisi d'étonnement, et trembla si fort, que je craignis de le voir tomber. Il ne vit point le chevreau que j'avais couché en joue, il ne vit point que je l'avais tué ; mais il releva sa veste pour tâter s'il n'était pas blessé, et s'imagina, à ce qu'il me parut, que je voulais le faire mourir ; car il se prosterna devant moi, et, embrassant mes genoux, dit une quantité de choses par lesquelles il me priait sans doute de ne point le tuer.

Je trouvai bientôt un moyen de lui montrer que je ne voulais pas lui faire du mal. Je le pris par la main en souriant, et, lui désignant le chevreau que j'avais tué, je lui ordonnai d'aller le chercher, ce qu'il fit à l'instant. Pendant qu'il s'arrêtait à regarder avec étonnement l'animal mort, et cherchait à deviner comment j'avais pu le tuer, je rechargeai mon fusil. J'aperçus en ce moment un oiseau assez gros, et que je pris pour un épervier, perché sur un

arbre à la distance convenable pour le tirer, et, désirant que Vendredi comprît mon intention, je le rappelai près de moi et lui montrai d'abord l'oiseau (qui se trouva être un perroquet et non un épervier), ensuite mon fusil, tâchant de faire entendre au sauvage que je voulais tuer cet oiseau. Alors je fis feu, après avoir dit à Vendredi de regarder, et il vit tomber le perroquet. En dépit de



mon avertissement, le pauvre jeune homme parut de nouveau saisi de frayeur ; il semblait d'autant plus épouvanté, qu'il ne m'avait rien vu mettre dans mon fusil et croyait que cette arme renfermait une source magique de destruction et de mort, capable de tuer les hommes, les quadrupèdes, les oiseaux, et de près et de loin. La stupeur dans laquelle cette vue le plongea dura très longtemps ; et

je crois que, si je l'eusse permis, il aurait adoré et moi et mon fusil comme des divinités. Il fut plusieurs jours sans oser toucher à ce dernier ; mais il lui adressait des paroles suppliantes, et paraissait attendre qu'il lui répondît, toutes les fois qu'il se trouvait à côté de lui : il m'avoua ensuite qu'il avait prié le fusil de ne point le tuer.

Dès que sa première surprise fut un peu passée, je lui ordonnai de m'apporter l'oiseau que j'avais tué; il obéit; mais il fut quelque temps à le chercher, parce que le perroquet, n'ayant pas été tué sur le coup, s'était traîné en voletant un peu loin de la place où il était tombé. En attendant, comme je voyais qu'il ne comprenait pas encore l'effet du fusil, je profitai de son absence pour recharger mon arme et me trouver prêt à tirer s'il se présentait quelque animal ; mais il ne s'en présenta plus. J'emportai le chevreau à la maison, je l'écorchai le même soir et le dépeçai de mon mieux ; ensuite, comme j'avais un pot de terre destiné à cet usage, je fis bouillir un morceau de la chair de cet animal, qui me donna d'excellent bouillon. Je pris d'abord de cette viande, et j'en donnai après moi à mon serviteur, qui parut la manger avec plaisir. Mais il lui semblait bien étrange de m'y voir mêler du sel, et, pour me faire entendre que c'était une chose mauvaise, il en mit un peu sur sa langue, fit le mouvement de vomir, puis le rejeta, cracha dessus, et se rinça la bouche avec de l'eau fraîche. Moi, de mon côté, je pris une bouchée de viande sans sel, et j'affectai de faire les mêmes grimaces que lui ; mais tout cela fut inutile ; jamais il ne voulut saler sa viande ni son bouillon.

Après lui avoir fait goûter du bouillon et de la soupe, je résolus le lendemain de le régaler d'une pièce de chevreau rôtie. J'usai pour cela d'un moyen que j'avais vu employer en Angleterre. Je plantai deux bâtons à une certaine distance l'un de l'autre, devant un bon feu ; je plaçai un troisième bâton en travers sur les deux premiers, et à celui-ci je suspendis ma viande au bout d'une corde et la laissai tourner. Vendredi admira beaucoup ce procédé ; mais, quand il eut goûté la viande, il s'ingénia de tant de façons pour exprimer combien il la trouvait bonne, qu'il était impossible de ne pas le comprendre. Enfin il me fit entendre de son mieux qu'il ne mangerait plus de chair humaine, et je fus enchanté de cette déclaration.

Le jour suivant, j'employai Vendredi à égrener du blé et à le nettoyer de la manière ci-dessus décrite. Il fut très vite au fait de cette besogne et s'en tira aussi bien que moi, surtout quand il eut compris que c'était pour faire du pain ; car je lui fis voir ensuite com-

ment je pétrissais et faisais cuire mes gâteaux, et en peu de temps il fut en état de me remplacer dans ce travail.

Je songeai alors que j'avais deux bouches à nourrir, et que je devais semer une plus grande quantité de blé. Je choisis donc une pièce de terre plus étendue et je l'entourai d'une clôture semblable à celle des autres champs. Vendredi m'aida avec zèle et intelligence dans ces travaux, dont je lui expliquai l'utilité en lui disant que c'était pour avoir plus de pain, parce qu'il m'en fallait davantage à présent qu'il était avec moi. Il parut comprendre cela parfaitement, et il me fit connaître qu'il voyait combien mes peines étaient aug-



mentées à cause de lui, et qu'il tâcherait de m'épargner toutes celles qu'il pourrait, si je lui enseignais ce qu'il fallait faire pour cela.

Cette année fut la plus agréable de toutes celles que je passai dans l'île. Vendredi commençait à parler assez bien et savait le nom de presque toutes les choses que je pouvais lui demander et de tous les endroits où j'avais à l'envoyer ; bref, il m'était permis de faire quelque usage de ma langue, que j'avais si peu exercée, du moins pour la parole, depuis un grand nombre d'années. Outre le plaisir de causer avec mon jeune compagnon, je trouvais dans son caractère des côtés fort attachants. Son honnêteté, sa simplicité de cœur me

semblaient tous les jours plus évidentes ; je l'aimais, et de son côté je crois qu'il m'aimait plus qu'il n'avait jamais aimé.

Je fus tenté une fois de le sonder sur le désir qu'il aurait pu conserver de retourner dans son pays, et, comme il savait assez d'anglais pour répondre à peu près à toutes mes questions, je lui demandai si la nation à laquelle il appartenait avait quelquefois gagné des batailles. Il me répondit en souriant : « Oui, oui ; nous toujours combattre le meilleur ». Il voulait dire : Nous nous battons toujours mieux que les autres. Alors nous eûmes ensemble le dialogue suivant :

LE MAÎTRE. — Vous combattez le meilleur, dites-vous ; alors comment se fait-il qu'on vous ait fait prisonnier?

VENDREDI. — Ma nation a bien battu ses ennemis, malgré cela.

M. — Comment donc, si elle a battu ses ennemis, avez-vous été pris?

V. — Il y avait plus des autres que de ceux de ma nation où j'étais ; ils ont pris un, deux, trois et moi. Ma nation les a battus encore plus à l'endroit où moi n'étais pas ; elle leur a pris un, deux, un grand mille.

M. — Mais pourquoi ceux de votre parti ne vous ont-ils pas délivré?

V. — Ils ont emmené vite un, deux, trois et moi, et fait nous entrer dans leurs canots, et ma nation n'avait pas de canots en ce temps.

M. — Et votre nation, que fait-elle de ses prisonniers? Les emmenez-vous pour les manger comme ces gens-ci ont fait?

V. — Oui. Ma nation mange aussi les hommes : nous mangeons tous nos prisonniers.

M. — Où les conduisez-vous?

V. — Dans un endroit qu'ils ne connaissent pas.

M. — Les conduisez-vous ici?

V. — Oui, oui, ici, et en d'autres endroits.

M. — Êtes-vous venu ici avec des prisonniers?

V. — Oui, je suis venu là-bas ; et il montrait le N.-O. de l'île qui, à ce qu'il paraît, était le côté sur lequel ils abordaient.

Je vis par là que mon serviteur Vendredi avait été un des sauvages descendus à l'extrémité de l'île dans le même but sanguinaire qui l'amena lui-même sur ces rivages. Quelque temps après, quand je me sentis assez de courage pour le conduire à cette place dont j'ai déjà parlé, il la reconnut tout de suite et me dit qu'il y avait été une fois, que l'on avait mangé vingt hommes, deux femmes et un enfant : il ne pouvait dire le nombre vingt en anglais; mais il l'in-

diquait en rangeant des cailloux les uns près des autres et en me disant de les compter.

J'ai noté tout ce dialogue, parce qu'il amène ce qui va suivre. Après avoir eu la précédente conversation avec Vendredi, je lui demandai à quelle distance notre île se trouvait de leur terre, et si les canots ne se perdaient pas quelquefois dans le trajet. Il me dit qu'il n'y avait pas de danger, que jamais les canots ne périssaient, parce que l'on trouvait à une petite distance de la côte le courant et le vent, dans un sens le matin et dans un autre le soir. Ceci me parut l'effet des marées ; cependant je compris ensuite que cet effet venait du reflux et de la force générale du courant de l'Orénoque,



notre île se trouvant, comme je l'appris ensuite, dans l'embouchure de ce grand fleuve, et la terre que je voyais à l'O. et au N.-O. était la grande île de la Trinité, située à l'extrémité N. de cette embouchure. Je fis à Vendredi mille questions sur le pays, ses habitants, la mer, la côte et les nations les plus voisines. Il me dit avec candeur ce qu'il savait. Je lui demandai ensuite le nom des diverses nations ou tribus qui composaient le peuple de cette contrée, et je ne pus tirer de lui d'autre nom que celui de Caribas, d'où je conclus facilement que ces peuples étaient les Caraïbes, que nos cartes géographiques placent dans la partie de l'Amérique qui s'étend de l'embouchure de l'Orénoque à Sainte-Marthe. Il me dit que bien au delà de la lune, c'est-à-dire de l'endroit où se couche la lune, qui devait

être à l'O. de son pays, il y avait des hommes blancs et barbus comme moi, et il montrait mes grandes moustaches ; il ajouta qu'ils avaient tué beaucoup d'hommes, et d'après cela je supposai que ce devait être les Espagnols, leur renom de cruauté s'étant répandu à travers tout le continent américain et transmis chez toutes ces nations.

Je lui demandai comment je pourrais faire pour gagner cette île et arriver près de ces hommes blancs. « Oui, oui, dit-il ; vous pourriez y aller en deux canots. » Je ne comprenais point ce qu'il voulait dire, et je l'engageai à me décrire ce qu'il entendait par deux canots ; je devinai enfin que ce devait être un canot deux fois plus grand que le mien. Cette partie des discours de Vendredi me fut très agréable, et je conçus en ce moment l'espoir de sortir un jour de ce lieu, grâce à ce pauvre sauvage, à qui je devrais mon salut.

Depuis le temps que Vendredi était avec moi, surtout depuis qu'il commençait à pouvoir me parler et m'entendre, je n'avais pas négligé de jeter dans son esprit les bases de la religion. Une fois, entre autres, je lui demandai qui l'avait créé. Le pauvre garçon ne me comprit pas du tout et pensa que je lui demandais quel était son père ; mais je pris une autre voie et lui demandai qui avait fait la mer, la terre sur laquelle nous étions, les montagnes et les bois. Il me répondit que c'était un vieillard nommé Benamoucki, et que ce vieillard habitait dans le lieu le plus élevé. Il ne put me rien dire de ce grand personnage, sinon qu'il était beaucoup plus ancien (c'était son terme) que la mer et la terre, la lune et les étoiles. Alors je lui demandai pourquoi ce vieillard, ayant créé toutes les choses de la terre, n'était pas adoré par toutes les choses de la terre. Il prit un air grave et me répondit avec une naïveté parfaite : « Toutes les choses de la terre lui disent : *O.* » Je lui demandai si les gens qui mouraient dans son pays allaient en quelque autre monde. « Oui, dit-il, ils vont tous vers Benamoucki. » Je lui demandai encore si les gens qu'ils mangeaient allaient aussi vers Benamoucki. Il me répondit affirmativement.

Partant de là, je commençai à lui donner la connaissance de Dieu. Je lui dis que le grand Créateur de toutes choses habitait dans le ciel, que je lui montrai ; qu'il gouvernait le monde par la même puissance, la même providence qui l'avait créé ; que ce Dieu était tout-puissant, qu'il pouvait nous donner tout et de même nous enlever tout. Ainsi, par degrés, je lui ouvris les yeux. Il m'écoutait avec une grande attention et reçut avec joie la notion de la mission de Jésus-Christ pour nous sauver, et celle des prières que nous devons adresser à Dieu, qui les entend dans le ciel. Un jour il me dit : « Si notre Dieu peut nous entendre, étant plus haut que le soleil, il

faut qu'il soit bien plus grand que Benamoucki, le Dieu de ma nation, qui ne demeure pas si loin de nous et ne peut entendre les prières que sur les hautes montagnes où il se tient. — Avez-vous été lui parler sur ces montagnes? lui dis-je. — Non, me répondit-il, jamais jeunes hommes aller là, seulement des vieillards, les Ouwokakis. Je compris que ces vieillards étaient leurs prêtres, qu'ils se rendaient aux lieux saints pour dire *O* (c'est ainsi qu'ils exprimaient l'acte de prier), et qu'ensuite ils revenaient annoncer ce qu'avait dit Benamoucki. Ceci me montra que les ruses sacerdotales existent même chez les idolâtres les plus ignorants, et que la politique de rendre la religion mystérieuse, pour conserver au clergé la vénération du peuple, se retrouve plus ou moins dans tous les cultes de la terre et jusque chez les sauvages les plus grossiers, les plus abrutis.

Je tâchai de dévoiler cette fraude à mon disciple. Je lui dis que ces vieillards, quand ils se vantent de parler à leur dieu Benamoucki sur les montagnes, sont des menteurs et des fripons, et doublement fripons lorsqu'ils rapportent les paroles de ce dieu; car s'ils avaient, en ces lieux prétendus saints, des communications avec un être surnaturel, ce devait être un mauvais esprit. A cette occasion, j'entamai un long discours sur le diable, son origine, sa rébellion contre Dieu, sa haine pour les hommes, et les motifs de cette haine. Je dis comment le diable s'était mis à la place de Dieu dans les parties non éclairées de ce monde; quels nombreux artifices il emploie pour nous entraîner à notre perte ; comment il a dans notre âme un secret accès par nos passions et nos affections, et sait adapter ses pièges à nos inclinations, de manière à nous obliger à devenir nous-mêmes nos tentateurs et à courir volontairement à notre ruine.

Je trouvai bien moins facile de lui donner de justes notions sur le diable que sur l'essence de Dieu : la nature aidait mes raisonnements quand je cherchais à lui prouver la nécessité d'une grande cause première, d'un pouvoir qui domine tout et gouverne tout par une secrète providence, et la justice de rendre hommage à celui qui nous a créés. Mais il n'y avait rien d'aussi plausible dans l'idée du mauvais esprit, de son origine, de son être, surtout de son inclination à faire le mal et à nous entraîner à l'imiter. Mon pauvre sauvage m'embarrassa une fois extrêmement par une question bien simple et bien innocente, à laquelle je ne sus que répondre. Je lui avais parlé très longuement du pouvoir suprême de Dieu et de son aversion pour le péché ; je lui avais dit que pour les artisans d'iniquités, Dieu était un feu dévorant, et que, de même qu'il nous avait

créés en un moment, il pouvait nous détruire en un moment. Il écouta tout cela avec un grand sérieux. Ensuite je lui dis que le diable était l'ennemi de Dieu dans le cœur de l'homme ; qu'il usait de toutes sortes de malices et de ruses pour déjouer les bons desseins de la Providence et ruiner le royaume du Christ sur la terre, et autres discours semblables. « Mais, dit Vendredi, vous me dites que Dieu est beaucoup grand et fort ; est-il donc aussi beaucoup grand et fort comme le diable? — Oui, oui, dis-je à Vendredi, Dieu est plus fort que le diable, Dieu est au-dessus du diable ; aussi nous le prions afin qu'il nous donne le pouvoir de fouler aux pieds le tentateur, de résister à ses artifices, d'émousser la pointe de ses dards. — Mais, reprit-il, si Dieu être beaucoup plus fort et plus puissant que le diable, pourquoi Dieu pas tuer le diable, pour qu'il ne fasse plus de mal? » La question me surprit : d'ailleurs, si j'étais alors un homme assez vieux, j'étais encore un jeune docteur, et mal préparé pour remplir l'office de casuiste et résoudre des difficultés. D'abord ne sachant que répondre, je fis semblant de n'avoir pas entendu et lui demandai ce qu'il voulait dire. Mais il ne voulut pas lâcher prise, et il désirait trop sérieusement une réponse pour oublier sa demande, qu'il répéta dans les mêmes termes incongrus. Alors j'avais recueilli mes esprits et je lui dis : « Dieu punira enfin très sérieusement le diable ; il est réservé pour le jugement dernier et sera jeté dans l'abîme sans fond, où il brûlera éternellement ». Cela ne parut pas satisfaire Vendredi ; il repartit, en répétant mes paroles : *réservé* pour *le jugement dernier* ! « Moi pas comprendre ; pourquoi Dieu pas tuer le diable à présent, ou bien avant à présent? — Vous pourriez aussi bien me demander, lui dis-je, pourquoi Dieu ne nous tue pas à présent, vous et moi, pour nous punir de nos péchés, au lieu de nous laisser le temps de nous repentir et d'obtenir notre pardon. » Il réfléchit un moment là-dessus, et dit enfin d'un ton pénétré : « Bien, bien, ainsi vous, moi, diable, tous méchants et tous conservés; tous se repentir et Dieu leur pardonner à la fin ». Pour la seconde fois il me déconcerta, et cela me prouva que les lumières naturelles sont suffisantes pour conduire des êtres raisonnables à la connaissance de Dieu, à la nécessité de lui rendre hommage, comme à notre Créateur ; mais que la révélation divine peut seule faire connaître Jésus-Christ et la rédemption achetée par ce médiateur de la loi nouvelle, qui intercède pour nous au pied du trône de l'Éternel. Une révélation divine peut seule, je le répète, inculquer ces notions dans notre âme ; ainsi l'Évangile de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, c'est-à-dire le Verbe ou l'esprit de Dieu promis à son peuple, pour le guider et le

sanctifier, est absolument nécessaire pour montrer aux hommes les voies du salut.

Je sentis cela et je rompis le présent dialogue entre mon serviteur et moi, sous prétexte d'une affaire qui m'appelait dehors ; puis je lui donnai une commission qui devait le tenir un peu de temps éloigné, et j'employai ce temps à prier Dieu avec ferveur pour qu'il me rendît capable d'instruire ce pauvre sauvage et disposât le cœur de cette ignorante et simple créature à recevoir les lumières de la foi. Je le priai de m'inspirer des paroles propres à convainvre la conscience, dessiller les yeux, à sauver l'âme de mon jeune disciple. Quand il entra, je lui fis un long discours sur notre rédemption par le Sauveur du monde et sur la doctrine évangélique venue des cieux et comprenant le repentir des péchés et la foi dans leur pardon, par l'intercession de Jésus Notre Seigneur. Ensuite, je lui expliquai de mon mieux comme quoi, notre saint Rédempteur n'ayant pas revêtu la nature des anges, mais celle de la race d'Abraham, les anges ne participent point au bénéfice de la rédemption ; comme quoi le Sauveur était venu seulement pour les brebis égarées de la maison d'Israël, et d'autres choses semblables.

Il y avait, Dieu le sait, plus de zèle sincère que de science dans la méthode que j'employais pour instruire ce pauvre jeune homme. Je dois avouer de plus (et tous ceux qui rempliront le même office, mus par les mêmes motifs, auront peut-être un aveu semblable à faire), je dois avouer, dis-je, qu'en cherchant à éclaircir les choses pour mon disciple, je m'instruisis moi-même sur plusieurs points que j'avais jusqu'alors ignorés ou examinés trop légèrement. Mes études religieuses furent, en cette occasion, plus sérieuses, plus approfondies qu'elles ne l'avaient été en aucun temps. Ainsi, quand cet Indien ne serait pas devenu meilleur en ma compagnie, la science aurait toujours été pour moi un des plus grands bienfaits du Ciel. Mes chagrins pesaient moins sur mon cœur depuis que je jouissais de sa société ; mon logis me semblait plus agréable ; et, lorsque je pensais que dans cette vie solitaire, à laquelle j'avais été condamné, j'avais trouvé non seulement des motifs d'élever mon esprit à la connaissance de Dieu, mais que j'étais encore devenu l'instrument par lequel la Providence avait sauvé la vie et peut-être l'âme de ce sauvage, en l'éclairant sur la religion véritable et les doctrines chrétiennes, une secrète joie me pénétrait, et je me félicitais d'avoir été jeté sur cette île : tandis qu'autrefois j'avais si souvent regardé cet événement comme l'affliction la plus terrible qui pût tomber sur moi.

Je restai dans cette disposition reconnaissante tout le reste du

temps que je passai dans l'île, et les conversations qui employaient nos heures étaient en général de nature à entretenir notre sérénité. Pendant les trois années où je vécus avec Vendredi, nous aurions été parfaitement heureux, si le bonheur parfait pouvait exister ici-bas. Ce sauvage était alors devenu bon chrétien, meilleur chrétien que moi, bien que j'eusse toutes les raisons possibles d'espérer que nous étions l'un et l'autre, grâce à Dieu, également fermes dans la résolution de nous amender et confiants dans la miséricorde de notre Créateur. Nous avions la parole divine, et nous n'étions pas plus éloignés de l'esprit divin que si nous avions été en Angleterre. Je m'appliquai à lire la Bible et à l'interpréter de mon mieux à mon disciple ; et lui, par ses questions et ses investigations sérieuses, me rendit, comme je l'ai dit, plus savant dans les saintes Écritures que je ne le serais jamais devenu en lisant pour moi seul.

Je ne puis m'empêcher de citer une autre observation que me fournit ma vie retirée. La nature de Dieu et la doctrine de notre rédemption par Jésus-Christ sont si clairement expliqués dans les Écritures, que j'y trouvai tous les secours nécessaires pour comprendre mes devoirs et travailler au grand œuvre de ma réforme, basée sur la confiance en Jésus-Christ pour la vie éternelle, et sur la résignation aux volontés de la Providence pour cette vie. J'arrivai seul de même, sans l'assistance d'aucun enseignement humain, au degré d'instruction suffisant pour éclairer mon jeune serviteur et en faire un chrétien tel que j'en ai connu bien peu.

A l'égard des controverses et des querelles qui se sont élevées dans le monde à l'occasion de la religion, soit par des subtilités dans les doctrines, soit par la diversité des vues sur le gouvernement ecclésiastique, tout cela nous était inutile, et l'est aussi, selon moi, pour le reste des hommes. Nous avions le guide le plus sûr pour nous conduire au ciel, la parole de Dieu ; et, grâce lui en soit rendue, nous étions convaincus de l'assistance que nous prêtait son saint Esprit pour comprendre sa parole, reconnaître la vérité, nous soumettre docilement aux leçons du livre sacré. A quoi nous aurait servi une connaissance plus approfondie de ces points contestés de la religion qui ont jeté une si grande confusion sur la terre?

Mais je dois rentrer dans la partie historique de mon récit et laisser chaque chose dans son ordre. Quand nous eûmes fait une connaissance plus intime l'un avec l'autre, et que Vendredi put entendre à peu près tout ce que je disais et parler assez couramment un mauvais anglais, je lui contai mes aventures, du moins ce qui se rapportait à mon arrivée dans cette île. Je lui dis comment j'y étais venu, depuis combien de temps j'y étais, enfin je

l'initiai dans les mystères (car c'en était pour lui) de la poudre et des balles, et je lui appris à tirer. Je lui donnai un couteau, ce qui lui causa une joie extrême, et je lui fis un ceinturon auquel je suspendis un fourreau tel que ceux qui servent en Angleterre à porter les couteaux de chasse, et j'y mis à la place une petite hache, arme aussi utile que le couteau de chasse en bien des cas, et beaucoup plus utile en d'autres.

Je fis à Vendredi la description des divers pays de l'Europe, et particulièrement celle de l'Angleterre, ma patrie. Je lui racontai notre



manière de vivre, d'adorer Dieu, de traiter les uns avec les autres : je lui dis que nous allions pour faire le commerce, sur des navires, dans toutes les parties du monde ; et je lui fis le récit du naufrage du bâtiment que je montais, en lui montrant la place où il était resté longtemps et d'où ses derniers débris avaient disparu. Je lui fis voir ensuite les restes de notre chaloupe; cette chaloupe, que je n'avais pu remuer en employant toute ma force, était alors presque tombée en pièces. A sa vue, Vendredi réfléchit pendant quelques moments sans dire un mot. Je lui demandai à quoi il pensait. Enfin il dit : « Moi voir un bateau comme cela venir à une place de ma

nation ». Je ne compris pas d'abord ce qu'il voulait dire ; mais, en le questionnant davantage, j'appris de lui qu'un bateau semblable à celui-ci avait abordé le pays où il vivait, poussé par le mauvais temps.

Aussitôt j'imaginai qu'un bâtiment européen avait échoué sur ces côtes, et que la chaloupe s'était détachée et avait été portée sur le rivage. Mais je n'eus pas l'esprit de penser que des hommes du bâtiment avaient pu se sauver dans cette embarcation, ni de m'informer d'où elle venait ; je me contentai de demander sa description exacte. Vendredi me décrivit assez bien une chaloupe ; mais je le compris encore mieux quand il ajouta vivement : « Nous sauver les hommes blancs de noyer ». Je lui demandai aussitôt s'il y avait des hommes blancs dans ce bateau. « Oui, oui, dit-il ; le bateau plein d'hommes blancs. — Combien étaient-ils? » lui dis-je. Il compta sur ses doigts dix-sept. « Et que sont-ils devenus? — Ils vivent, ils habitent chez ma nation. »

Voilà encore que d'autres idées me vinrent à l'esprit. Je supposai que ces hommes pouvaient appartenir au vaisseau qui s'était perdu en vue de mon île, comme je l'appelais toujours. Après que le bâtiment eut touché et qu'il se fut perdu sans ressources, ils s'étaient peut-être embarqués dans la chaloupe et avaient pris terre sur la côte des sauvages. Je m'informai plus minutieusement du sort de ces gens, et Vendredi m'assura qu'ils vivaient encore et demeuraient dans son pays depuis quatre ans. Les sauvages les laissaient en paix et leur fournissaient des vivres. Je lui demandai comment il se faisait que les Indiens ne les eussent pas tués pour les manger. « Non, dit-il, eux devenir frères à nous. » Ce qui signifiait, je pense, qu'ils avaient contracté une alliance. Mais mon sauvage reprit ainsi : « Nous pas manger hommes, quand ils ne sont pas pris dans une bataille ».

Longtemps après cette conversation, nous nous trouvions sur le sommet de la colline à l'orient, d'où j'avais découvert une fois, pendant une claire journée, la terre ferme ou le continent d'Amérique. Le ciel était encore, ce jour-là, extrêmement serein, et Vendredi, ayant regardé très attentivement dans la direction de cette terre inconnue, se mit tout à coup à sauter, à danser, à m'appeler à grands cris, parce que j'étais un peu éloigné. « Qu'est-ce? lui dis-je. — O joie ! dit-il ; oh ! moi content ! Moi voir mon pays. Là est ma nation ! » Un sentiment de délice extraordinaire animait ses traits, un désir véhément s'y montrait aussi ; il semblait aspirer à se retrouver dans sa patrie. Cette remarque troubla ma sécurité par rapport à lui. Je ne doutai plus de son empressement à saisir la première occasion

qui se présenterait de retourner parmi les siens : et, une fois là, il oublierait bientôt les idées religieuses qu'il avait acquises et la reconnaissance qu'il me devait, et il reviendrait peut-être accompagné de cent ou deux cents hommes, pour se régaler de ma chair avec autant de plaisir que si j'avais été pris à la guerre. Mais je faisais grand tort à ce brave garçon, et j'en eus par la suite beaucoup de regret.

Cependant mes soupçons allèrent en augmentant et me tourmentèrent excessivement ; cela dura plusieurs semaines. J'étais moins



familier, moins affectueux qu'à l'ordinaire avec mon serviteur, et rien n'était plus injuste. Cette honnête créature n'avait pas conçu, à la vue de son pays, une seule idée qui ne fût conforme aux meilleurs principes, soit sous le rapport de la religion, soit sous le rapport de ses obligations envers moi; et je pus le voir ensuite, à ma complète satisfaction.

Tant que mes soupçons contre lui subsistèrent, tout le jour je l'examinais et le sondais, pour découvrir s'il avait en effet les idées que

je lui supposais. Mais tout ce qu'il disait était si honnête, si ingénu, que je ne trouvais rien qui dût nourrir ma défiance, et, en dépit de mes inquiétudes, il me ramena enfin à lui : il ne s'apercevait nullement de mon anxiété ; je n'avais donc pas à l'accuser d'artifice.

Un jour que nous nous promenions sur la même colline, mais par un temps brumeux qui nous empêchait de voir le continent, je l'appelai et lui dis : « Vendredi, seriez-vous bien aise d'être dans votre pays, de revoir votre nation? — Oui, dit-il, moi être beaucoup joyeux d'être avec ma nation. — Que feriez-vous là? dis-je ; seriez-vous encore un sauvage, un mangeur d'hommes? » Il parut triste, inquiet, et, hochant la tête, il dit : « Non, non, Vendredi leur dire de vivre bons, leur dire de prier Dieu, de manger pain de blé, viande de chèvre, lait et fruits, et plus manger d'hommes. — Mais ils vous tueraient, si vous leur parliez de la sorte. » Il sembla réfléchir très sérieusement là-dessus et répondit enfin : « Non, non, ils ne me tueront pas ; eux vouloir bien apprendre ». Et il ajouta qu'ils avaient appris beaucoup des choses des hommes barbus qui étaient venus chez eux dans la chaloupe. Alors je lui demandai s'il désirait retourner vers les siens. Il sourit, et me dit qu'il ne pourrait nager aussi loin. « Et si je vous faisais un canot? » lui dis-je. Il me répondit qu'il retournerait ainsi avec plaisir dans son pays, si je voulais y venir avec lui. « Moi, dis-je, aller dans votre pays me faire dévorer ! — Non, non, dit-il, moi empêcher eux de manger vous, moi leur faire aimer vous beaucoup ». Il voulait dire sans doute qu'il leur conterait comment je lui avais sauvé la vie en tuant ses deux ennemis, et qu'il les engagerait ainsi à m'aimer. Ensuite il me fit entendre de son mieux combien ses compatriotes avaient été bons pour les dix-sept hommes blancs, ou hommes barbus, comme il les appelait, qui étaient venus sur leur rivage, en grande détresse.

Depuis ce moment, je l'avoue, je conçus le désir de m'aventurer sur mer et de tâcher de rejoindre ces hommes barbus, qui devaient être Espagnols ou Portugais. Je ne doutais pas qu'il ne fût possible de trouver quelque moyen de gagner les pays civilisés, étant sur le continent et en nombre assez grand, tandis que je n'avais aucun espoir de m'échapper, moi seul et sans secours, d'une île à quarante milles de la terre la plus voisine. En conséquence, peu de jours après cette conversation, je voulus tâter le terrain avec Vendredi, en lui disant que je lui donnerais un canot pour retourner dans sa nation. Je le menai à la frégate que j'avais de l'autre côté de l'île, et, l'ayant dégagée de l'eau sous laquelle je la laissais, pour plus de sûreté, j'y montai avec lui. Il montra une adresse singulière pour la conduire, et la fit aller presque aussi vite que moi; alors je lui dis:

« Vendredi, nous pouvons aller à présent dans votre pays. » Il parut étonné d'entendre cela, et probablement il trouvait notre embarcation trop petite pour un aussi long voyage. Je lui dis alors que j'avais une autre barque plus grande que celle-ci, et le lendemain je le menai à l'endroit où était la pirogue que je n'avais pu mettre à l'eau. Il la trouva de grandeur suffisante ; mais, comme je n'en avais pris aucun soin et qu'elle était exposée, depuis vingt-deux ou vingt-trois ans, à l'ardeur du soleil, elle était fendue, desséchée, presque vermoulue. Vendredi m'assura qu'un bateau semblable ferait bien notre affaire, et porterait beaucoup assez de manger et de boire ; telle était sa façon de parler.

En résumé, j'étais décidé à passer avec mon serviteur sur le continent, et je lui dis que nous allions construire une pirogue aussi grande que celle qu'il voyait, et qu'il pourrait s'en servir pour se rendre dans son pays. Il ne me répondit pas un mot ; mais il parut très sérieux, et même triste. Je lui demandai ce qu'il avait. « Pourquoi, dit-il, vous être en colère avec Vendredi? qu'ai-je fait? — Que voulez-vous dire? fis-je à mon tour. Je ne suis point du tout en colère. — Pas colère ! reprit-il en répétant plusieurs fois ces mots. Pourquoi donc envoyer Vendredi à sa nation? — N'avez-vous pas dit que vous désiriez y aller? — Oui, oui, désirer être là tous deux, non désirer Vendredi être là et pas maître. » Bref, il ne voulait pas entendre parler de partir sans moi. « Et, lui dis-je, qu'irais-je faire là, Vendredi? » Il répliqua promptement : « Vous faire grand beaucoup bien, vous apprendre hommes sauvages être sobres et doux, vous leur dire de connaître, de prier Dieu, de vivre une nouvelle vie. — Hélas! Vendredi, tu ne sais pas ce que tu dis; je suis moi-même un pauvre ignorant. — Oui, oui, vous apprendre moi être bon, vous apprendre le même à eux. — Non, non, Vendredi, vous irez sans moi; vous me laisserez vivre seul ici, comme je vivais avant votre arrivée. » Ces paroles le troublèrent de nouveau ; et, courant chercher une des haches qu'il avait coutume de porter, il me la donna. « Que veux-tu que je fasse de cela? lui dis-je. — Vous la prendre pour tuer Vendredi. — Et pourquoi tuer Vendredi? » Il repartit avec chaleur : « Pourquoi vous envoyer loin Vendredi? Prenez la hache et tuez Vendredi, pas le chasser. » Il parlait du fond du cœur, on le voyait à ses yeux pleins de larmes. Je reconnus la sincérité de son attachement pour moi et la solidité de son caractère ; et je lui dis, alors, et lui répétai bien souvent par la suite, que jamais je ne me séparerais de lui, tant qu'il voudrait demeurer près de moi.

Tous ces discours me montrèrent d'abord son dévouement fidèle à



son maître, ensuite que son désir de retourner dans son pays était sans doute fondé sur son amour pour ses compatriotes, et l'espérance de leur faire du bien. Mais je n'avais jamais pensé à cela, et je n'avais pas l'intention de tenter une pareille entreprise. Cependant je recueillis de cette conversation plusieurs choses qui me semblaient favorables à mon projet de fuite, notamment la circonstance des dix-sept hommes blancs que les compatriotes de Vendredi avaient secourus. En conséquence, je me mis à l'ouvrage sans délai. Il y avait dans mon île assez d'arbres pour bâtir une flotte, non seulement de canots, mais de bons vaisseaux ; le point essentiel était de trouver un



arbre assez près du rivage, afin d'éviter l'inconvénient dans lequel j'étais tombé à ma première tentative en ce genre. Enfin Vendredi découvrit ce qu'il nous fallait, et il savait en effet mieux que moi quelle espèce de bois était propre à notre construction. Je ne pourrais dire, même aujourd'hui, le nom de l'arbre que nous coupâmes ; son bois ressemblait à celui que nous appelons en Angleterre *fustic*, et au Nicaragua ; il en avait du moins la couleur et l'odeur. Vendredi était d'avis de brûler l'intérieur du tronc pour le creuser ; mais je lui montrai la manière de produire le même effet avec des outils, et il s'en servit tout de suite très adroitement. Au bout d'un mois de travail opiniâtre, l'ouvrage fut achevé, et il avait très bonne façon quand nous lui eûmes donné extérieurement, à coups de hache, une véritable forme de bateau. Toutefois il nous fallut encore une quin-

zaine de jours pour l'amener, on peut dire pouce par pouce, sur de grands rouleaux, jusqu'à la mer. Mais quand notre pirogue fut lancée nous vîmes qu'elle pouvait aisément porter vingt hommes.

Lorsqu'elle fut dans l'eau, c'était plaisir de voir avec quelle dextérité Vendredi la manœuvrait, toute grande qu'elle était. Je lui demandai si nous pouvions nous aventurer tous deux sur cette barque. « Oui, dit-il, nous aller sur elle très bien, et aussi quand souffler grand vent. » Mais j'avais encore un projet qu'il ne savait pas : je voulais ajouter à notre bâtiment un mât, une voile, une ancre et un câble. Le mât était facile à faire ; je choisis pour cela un jeune cèdre bien droit, qui se trouva près de nous, l'île produisant de ces arbres en grande abondance. Je commandai à Vendredi de l'abattre, ensuite je lui dis comment il devait s'y prendre pour lui donner la forme qu'il devait avoir; moi, je me chargeai de la voile. J'avais à la maison quantité de vieilles voiles ou plutôt de lambeaux de voiles; mais depuis vingt-six ans que je les avais laissées sans y regarder, pensant qu'elles ne me serviraient jamais à rien, il était probable qu'elles étaient pourries ; la plupart l'étaient en effet. Toutefois je trouvai deux morceaux encore assez bons, et je parvins, non sans peine, en cousant aussi mal qu'on peut le faire sans aiguilles, à fabriquer une voile triangulaire ou latine, pareille à celles que nous adaptons à nos chaloupes. J'avais appris à la manœuvrer dans mon expédition le long de la côte d'Afrique.

Je passai près de deux mois à terminer les derniers ouvrages nécessaires pour compléter mon embarcation, savoir : les agrès et l'arrangement du mât et des voiles; car je perfectionnai ma voilure en y ajoutant un petit étai et une misaine pour le cas où le vent tournerait, et, ce qui valait mieux que tout cela, je fixai un gouvernail à la proue de mon esquif, afin de pouvoir le diriger. Je n'étais qu'un amateur en matière de construction navale ; cependant comme je sentais l'utilité, la nécessité même d'un appendice semblable, je pris tant de peines pour me les procurer, que je finis par réussir ; mais cette seule pièce me coûta, je crois, autant de travail que la construction du bateau.

Enfin il était fait, et il me restait seulement à enseigner à Vendredi la manière de le conduire. Il savait naviguer à la rame ; mais il n'avait pas la moindre idée de la conduite d'une voile ou d'un timon, et son étonnement fut extrême en me voyant faire aller et venir ma barque avec le timon, et la voile se gonfler suivant le cours du vent. Cependant un peu de pratique lui rendit ces choses familières, et il devint habile marin, sauf la boussole, que je ne pus jamais lui faire bien comprendre. Du reste, le ciel étant rarement nuageux en ces

climats, où l'on ne voit non plus presque jamais de brouillards, la boussole était peu nécessaire ; on voyait toujours les étoiles la nuit, et le rivage le jour, dans les saisons sèches, et l'on n'aurait pas été tenté de voyager dans le temps des pluies.

J'étais entré dans la vingt-septième année de ma captivité, si les trois dernières années où j'avais eu la compagnie de ce jeune sauvage peuvent être comptées avec le reste, quoique mon séjour eût tout à fait changé de face depuis cette époque. Je célébrai l'anniversaire de mon naufrage, avec ma pieuse reconnaissance, comme de coutume ; et si j'avais toujours eu tant de grâces à rendre à Dieu, combien ne devais-je pas le remercier, maintenant qu'il avait répandu sur moi des témoignages si manifestes de sa bonté, et qu'il me permettait d'espérer ma délivrance ! En effet, un pressentiment invincible me persuadait que le jour de cette délivrance approchait et que je n'achèverais pas l'année en ce lieu. Toutefois je continuai mes travaux ; je bêchai, je plantai, je fis mes enclos, je cueillis et fis sécher mes raisins, enfin je vaquai à tous les soins habituels. La saison des pluies était arrivée et me forçait de me tenir plus souvent au logis. Nous avions mis notre vaisseau neuf dans la baie où, comme je l'ai dit au commencement, j'avais amené mes radeaux. Je l'avais fait avancer sur le rivage aussi loin que la marée avait pu le conduire, et j'avais ordonné à Vendredi de creuser un petit bassin ou dock assez grand pour le contenir et assez profond pour qu'il pût flotter. Ensuite, quand la marée se retira, nous fîmes une forte digue qui ferma le bassin et empêcha la mer d'y entrer ; et pour garantir de la pluie le petit navire, nous le couvrîmes de branchages qui formaient un toit aussi épais que celui d'une maison. Après avoir ainsi pourvu de notre mieux à la sûreté et à la conservation de la pirogue, nous attendîmes, pour entreprendre notre voyage, les mois de novembre et de décembre.

Quand la belle saison revint, le désir de m'embarquer me revint avec elle. Tous les jours je me préparais pour le voyage, et la première chose à laquelle je pensai fut de rassembler les provisions qui nous étaient nécessaires. Je comptais au bout de huit jours, de quinze jours au plus, ouvrir le dock et lancer la barque. Un matin, j'étais occupé de quelque soin relatif à mon départ, et j'avais envoyé Vendredi au bord de la mer pour chercher une tortue, parce que la chair et les œufs de cet animal nous auraient fourni de quoi manger pendant une semaine ; tout à coup mon jeune compagnon revint en courant, et franchit ma première muraille si rapidement, que ses pieds ne semblaient pas toucher la terre. Avant que j'eusse le temps de lui parler, il me cria : « O maître ! maître ! ô triste ! ô mauvais !

— Qu'est-ce, lui dis-je, Vendredi? — Oh ! là-bas, dit-il, un, deux, trois canots; un, deux, trois! » D'après cette répétition des nombres je crus d'abord qu'il y avait six canots ; mais, en le questionnant, je vis qu'il y en avait seulement trois. « Eh bien, lui dis-je, Vendredi, il ne faut pas avoir peur. » Je l'encourageai de mon mieux ; cependant je vis que le pauvre garçon était horriblement effrayé. Il s'était mis en tête que ces canots venaient pour le chercher, et qu'il serait massacré et mangé. Le malheureux tremblait si fort que je ne savais que faire de lui. Je le rassurai comme je pus, et lui dis que je courais les mêmes dangers que lui, et que ces gens me mangeraient s'ils le mangeaient lui-même. « Mais, Vendredi, lui dis-je, il faut nous résoudre à les combattre. Etes-vous prêt à vous battre, Vendredi? — Moi tirer sur eux, dit-il ; mais là être venu beaucoup grand nombre. — Qu'importe? dis-je, nos fusils effrayeront ceux que nous ne pourrons tuer. » Je lui demandai si, me voyant décidé à le défendre, il était résolu de son côté à me prêter secours. Il répondit : « Moi mourir quand vous m'ordonner de mourir, maître. » Alors j'allai chercher un bon coup de rhum et le lui donnai. J'avais été si économe de cette liqueur, qu'il m'en restait encore beaucoup. Lorsqu'il eut pris ce cordial, je lui dis d'aller chercher les deux fusils de chasse que nous avions coutume de porter, et je les chargeai de grosses dragées presque aussi fortes que des balles de pistolet. Je chargeai ensuite quatre fusils de munition de sept balles, cinq grosses et deux petites, et chacun de mes pistolets d'une couple de balles. Je plaçai, suivant mon usage, ma large épée nue à mon côté, et je donnai à Vendredi sa hache. Ainsi préparé, je montai sur la colline avec ma lunette, pour voir ce qui se passait au dehors. Je découvris bientôt qu'il y avait sur la grève vingt et un sauvages, trois prisonniers, et, contre le rivage, trois canots. Un festin triomphal paraissait le but de cette descente : acte révoltant pour moi, mais ordinaire pour ces peuples. J'observai qu'ils n'avaient pas débarqué à la même place que lorsque Vendredi s'échappa de leurs mains ; cette fois ils étaient bien plus près de ma crique. La rive était basse en cet endroit, et un épais fourré s'étendait presque jusqu'au bord de la mer. A cette vue, je fus saisi d'une si vive indignation, que je redescendis à l'instant dire à mon serviteur que j'étais décidé à tomber sur ces sauvages et à les tuer tous. Je lui demandai s'il voulait combattre à mes côtés. Il avait alors surmonté sa frayeur, et, à l'aide de la liqueur que je lui avais donnée, son courage, sa gaieté même étaient revenus. Il me répéta qu'il mourrait si je lui commandais de mourir.

Dans ce premier accès de fureur, je partageai avec mon Vendredi les armes que j'avais chargées. Je lui donnai un pistolet, pour le

passer dans sa ceinture, et trois fusils ; je pris le second pistolet et les trois autres fusils; ainsi armés, nous sortîmes. Je mis dans ma poche une petite bouteille de rhum, et je remis à Vendredi un sac plein de poudre et de balles. A l'égard de l'ordre de bataille, je lui enjoignis de se tenir derrière moi et de ne faire aucun mouvement sans en avoir reçu de ma bouche le commandement formel, surtout de ne pas prononcer un mot. Mes dispositions ainsi arrêtées, je pris un détour d'environ un mille sur la droite, afin d'arriver à la crique par le taillis et de tirer avant d'être découvert ; ce qui m'avait semblé très facile, d'après la reconnaissance des lieux que j'avais faite avec ma lunette.

Pendant notre marche, mes anciens scrupules sur ce que j'allais faire me revinrent, et ma résolution en fut un peu ébranlée. Ce n'est pas que le nombre des ennemis me causât la moindre inquiétude ; c'étaient de misérables sauvages nus et désarmés, et seul je leur eusse été supérieur. Mais je me demandai quelle provocation ou quelle nécessité me portait à tremper mes mains dans le sang, à attaquer des gens qui ne m'avaient fait et ne voulaient me faire aucun mal. Par rapport à moi, ils étaient innocents ; leurs coutumes barbares étaient un malheur attaché à leur race ; et s'il plaisait à Dieu de les laisser, ainsi que d'autres nations de cette partie du monde, en cet état de stupide ignorance, il ne m'appelait pas, moi, à les juger, bien moins encore à me faire l'exécuteur de sa justice sur eux ; il punirait lui-même, quand il le jugerait à propos, et par un châtiment national, un crime national. Quant à moi, ce n'était pas mon affaire. Vendredi pouvait, il est vrai, justifier ses hostilités contre eux ; elles étaient légitimes, car il était leur ennemi déclaré ; mais moi je n'avais pas la même excuse. Tout le long du chemin ces pensées roulèrent dans mon esprit et je me déterminai enfin à observer leur festin sanglant et à me laisser diriger par les circonstances et les inspirations du Ciel, qui peut-être me fourniraient quelques motifs d'action inattendus.

Dans cette résolution, j'entrai sous les taillis en observant les plus grandes précautions, le plus complet silence, Vendredi me suivant de près, et je parvins à la lisière du bois, du côté où se trouvaient les sauvages, dont un seul groupe d'arbres me séparait. Alors je dis très bas à Vendredi de monter sur un de ces arbres, et de revenir me dire ce qu'il aurait vu. Il obéit, redescendit très vite, et me dit qu'il avait vu clairement les ennemis; qu'ils étaient rangés autour de leur feu, mangeant de la chair de l'un des prisonniers, et qu'un autre était attaché sur la grève, à quelques pas du foyer, et devait sans doute être tué à l'instant. Ce récit me mit hors de moi, car il


BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS



Et je tirai pour la seconde fois sur ces misérables,
et Vendredi aussi (P. 211.)

ajouta que cet homme n'était pas de leur race, mais un des hommes blancs et barbus qui s'étaient établis dans leur pays comme il me l'avait dit. Je fus saisi d'horreur quand il prononça ces mots, et, montant sur l'arbre, j'aperçus à l'aide de ma lunette un homme blanc gisant sur la grève, les mains et les pieds liés avec des herbes ressemblant à des joncs ; et je reconnus à ses habits que c'était un Européen.

Un arbre aussi élevé que celui sur lequel nous étions montés et un petit bosquet au delà nous offraient le moyen d'avancer un peu plus sans être découverts ; là je vis que nous serions à portée de fusil de nos adversaires ; je contins ma colère, bien qu'elle fût excitée au plus haut degré ; faisant une vingtaine de pas derrière les buissons, je gagnai l'arbre que j'avais en vue, et, le terrain se trouvant plus haut, je découvris pleinement les sauvages à une distance d'environ quatre-vingts verges.

Je n'avais pas un moment à perdre ; car dix-neuf de ces êtres redoutables étaient assis en cercle serré, et avaient envoyé deux des leurs pour faire l'office de boucher sur le pauvre chrétien, et le rapporter peut-être pièce à pièce à leur foyer ; les deux bourreaux se baissaient pour détacher les liens des pieds du captif. Je me tournai vers Vendredi. « Maintenant, lui dis-je, fais ce que je te commanderai. » Il m'assura qu'il le ferait. « Alors fais exactement ce que tu me verras faire, ne manque à rien. » Je posai à terre un des fusils de chasse et un des mousquets que je portais ; il fit de même ; puis, avec le mousquet que j'avais gardé, je visai les sauvages en disant à Vendredi de m'imiter. « Es-tu prêt? dis-je. — Oui. — Eh bien, feu ! » Et en même temps je tirai.

Vendredi visa bien mieux que moi, et, du côté sur lequel il avait tiré, il y eut deux hommes tués et trois blessés ; moi j'en tuai un et j'en blessai deux. On peut imaginer leur consternation. Tous ceux qui n'avaient pas été atteints se levèrent précipitamment ; mais ils ne savaient où regarder, où fuir, ignorant par quelle voie la destruction était tombée sur eux. Vendredi avait les yeux attachés sur moi pour voir ce que je ferais ; et, aussitôt après ma dernière décharge, je posai mon fusil à terre et pris le fusil de chasse ; Vendredi fit de même ; il me vit armer, et il arma. « Etes-vous prêt? dis-je. — Oui, répondit-il. — Alors, feu, au nom de Dieu ! » Et je tirai pour la seconde fois sur ces misérables, et Vendredi aussi. Nos fusils n'étant chargés que de dragées, deux hommes seulement tombèrent ; mais il y eut un si grand nombre de blessés, qu'ils se mirent tous à courir çà et là, en hurlant comme des fous, la plupart gravement atteints par les balles et tout couverts de sang. Trois d'entre eux tom-

bèrent peu de moments après, bien qu'ils ne fussent pas morts.

« Maintenant, Vendredi, suivez-moi, » dis-je en prenant le troisième fusil ; et il me suivit d'un air très délibéré. Je m'élançai hors du bois et me montrai, et Vendredi après moi. Dès que je fus assuré que les sauvages nous avaient vus, je criai de toutes mes forces, et j'ordonnai à Vendredi de faire de même ; ensuite je courus, aussi vite que me permit le poids de mes armes, vers la pauvre victime qui restait couchée sur le sable, entre la mer et le foyer autour duquel les cannibales s'étaient rassemblés. Les deux bouchers qui s'apprêtaient à travailler sur ce malheureux, surpris par notre première décharge, l'avaient laissé et s'étaient sauvés pleins d'épouvante dans un canot, où trois de leurs compagnons les avaient suivis. J'ordonnai à Vendredi d'aller de ce côté et de tirer sur eux. Il me comprit fort bien,



et, courant pendant l'espace de quarante verges pour se rapprocher suffisamment du canot, il fit feu. Je pensai qu'il avait tué tous ceux qui le montaient, car ils tombèrent au fond de la barque les uns sur les autres. Cependant il y en eut deux qui se relevèrent assez promptement ; deux autres étaient morts, et un troisième si grièvement blessé, qu'il restait couché sans mouvement.

Pendant cette expédition, je tirai mon couteau et coupai les liens qui retenaient par les bras et les pieds la pauvre victime ; je l'aidai à se lever et lui demandai en portugais qui il était. Il me répondit en latin : « Chrétien ». Il était si faible, qu'il pouvait à peine se soutenir et parler. Je lui présentai la petite bouteille que j'avais dans ma

poche, et l'invitai par signes à en boire, ce qu'il fit ; je lui donnai un morceau de pain, qu'il mangea. Je lui demandai ensuite de quel pays il était ; il me répondit : Espagne. Étant déjà un peu revenu à lui-même, il me donna toutes les marques de reconnaissance possibles pour sa délivrance. « *Senor*, lui dis-je en me servant de tous les mots espagnols dont je pus me souvenir, nous causerons plus tard ; maintenant il faut combattre. S'il vous reste un peu de force, prenez ce pistolet et cette épée, et défendez votre propre cause. » Il reçut ces armes avec joie, et ne les eut pas plus tôt entre les mains, qu'une vigueur nouvelle sembla l'animer ; il courut sur ses meurtriers comme un furieux, et il en tailla en pièces deux ou trois en un moment. A dire vrai, ces pauvres gens étaient tellement effrayés et surpris par le bruit et par les effets de nos armes à feu, que la plupart tombèrent de peur, aussi incapables d'essayer de se sauver que de résister à nos balles. Il en fut ainsi des cinq hommes du canot sur lesquels Vendredi avait tiré ; trois d'entre eux étaient tombés parce qu'ils étaient blessés, et les deux autres par pure frayeur.

Je gardai mon fusil tout armé, mais sans le tirer, parce qu'ayant donné à l'Espagnol mon pistolet et mon épée, je voulais me réserver un moyen de défense. J'appelai Vendredi et l'envoyai à l'arbre derrière lequel nous avions fait notre première décharge, pour chercher les fusils déchargés que nous y avions laissés. Il exécuta cet ordre avec beaucoup de célérité ; alors, lui remettant mon mousquet, je rechargeai les autres, et lui dis de venir les prendre quand il en aurait besoin. Tandis que j'étais occupé de ce soin, un terrible combat avait lieu entre l'Espagnol et un sauvage qui était venu sur lui avec une de ces grandes épées de bois, sous laquelle il aurait péri si je ne l'avais délivré. L'Espagnol, aussi hardi que brave, soutint longtemps, malgré sa faiblesse, les attaques de l'Indien et lui fit deux blessures à la tête. Mais le sauvage, homme robuste et de haute stature, serra de près son adversaire débile, le terrassa, et s'efforça de lui arracher mon épée. L'Espagnol, bien qu'il fût dessous, lâcha très sagement l'épée, tira le pistolet de sa ceinture, et, envoyant une balle à travers la poitrine du sauvage, le tua sur la place.

Vendredi, étant alors libre d'agir à sa volonté, poursuivit les fuyards sans autres armes que sa hache, et avec elle il acheva les trois hommes blessés au premier choc, et tous ceux qu'il put atteindre. L'Espagnol vint me demander un fusil ; je lui donnai l'un des fusils de chasse. Il se mit à la poursuite de deux sauvages et les blessa tous deux ; mais, comme il ne pouvait courir, ils lui échappèrent dans les bois, où Vendredi les poursuivit et en tua un ; l'autre, quoique blessé, fut assez agile pour gagner la mer, se jeta à la nage,

et rejoignit ceux qui s'étaient réfugiés dans le canot, dont deux étaient morts, deux vivants, et un blessé mortellement. Ainsi trois hommes en état de se battre restèrent seuls, sur vingt et un. Voici le résultat exact de l'affaire :

Tués à notre première décharge, 3 ; à la seconde, 2 ; tués par Vendredi dans le canot, 2 ; blessés achevés par Vendredi, 2; tué par le même dans le bois, 1 ; tués par l'Espagnol, 3 ; morts de leurs blessures, 4 ; échappés dans le canot, 4 (sur ces derniers il y en avait un grièvement blessé, sinon tout à fait mort) ; total : 21.

Les hommes du canot ramèrent de toutes leurs forces pour se mettre hors de notre portée ; Vendredi tira sur eux deux ou trois coups, mais pas un ne les atteignit. Il avait grande envie que nous prissions une de leurs barques pour aller à leur poursuite, et j'étais assez inquiet de les voir s'en aller, parce qu'ils pouvaient, en portant chez eux la nouvelle de leur désastre, ramener contre nous deux à trois cents de leurs compatriotes, qui nous auraient accablés par le nombre. Je consentis donc à les poursuivre en mer, et, courant à un de leurs canots, j'y sautai et dis à Vendredi de me suivre. Mais je fus bien surpris de trouver dans ce bateau un pauvre homme, les pieds et les mains liés, comme j'avais trouvé l'Espagnol, et sans doute destiné, de même que celui-ci, à être massacré. Il était à moitié mort de frayeur, ne comprenant rien à ce qui se passait, bien qu'il eût pu se soulever pour regarder par-dessus les bords de la barque. Il avait été si longtemps attaché et il était demeuré dans une position si gênante, qu'il lui restait à peine un souffle de vie.

Je coupai à l'instant ses liens, et je voulus l'aider à se lever ; mais l ne pouvait ni se tenir debout ni parler, et ne faisait que gémir d'une manière pitoyable, croyant apparemment que je le déliais pour le tuer. Quand Vendredi arriva près de nous, je lui dis de parler à cet homme et de lui faire connaître sa délivrance ; je lui donnai en même temps ma bouteille, pour qu'il fît prendre un peu de rhum à ce malheureux. Cette liqueur et la nouvelle de sa délivrance le ravivèrent, et il s'assit au fond du canot. Mais lorsque Vendredi entendit sa voix et vit son visage, il témoigna la plus vive émotion. Il embrassait, il caressait, il pressait contre sa poitrine le pauvre captif ; il pleurait, riait, proférait des cris de joie, sautait, dansait, chantait, puis se remettait à pleurer à sanglots, en se tordant les mains et en se frappant la tête et la face ; puis il recommençait à gambader comme un véritable insensé. Je fus longtemps avant de pouvoir tirer de lui une parole et savoir ce qu'il avait ; enfin, quand il revint à lui-même, il me dit que c'était son père.

Je ne saurais exprimer la joie que j'éprouvai en voyant les trans-

ports d'amour filial de ce pauvre sauvage, à la vue de son père si heureusement sauvé de la mort, et encore moins décrire la moitié des folies que l'affection inspirait à ce bon jeune homme. Il sortit du bateau et y rentra vingt fois. Il s'asseyait à côté de son père et appuyait la tête du vieillard contre sa poitrine découverte, sur laquelle il le tenait plusieurs minutes, comme une mère tient son nourrisson : il prenait ses bras, ses jambes raidies et meurtries par les liens, et les frottait, les réchauffait dans ses propres mains ; reconnaissant la cause du mal, je donnai à mon serviteur du rhum pour frotter son père : et cela lui fit grand bien.



Cette rencontre mit fin à notre poursuite, le canot des fugitifs étant alors presque hors de vue, et nous fûmes trop heureux d'avoir été arrêtés dans notre dessein ; car deux heures après il s'éleva un vent très violent qui dura toute la nuit ; et comme ce vent soufflait du N.-O. et contre eux, nous pensâmes qu'ils ne pourraient gagner leur rivage.

Pour revenir à Vendredi, il était si empressé autour de son père que je n'eus pas le courage de l'en éloigner, dans les premiers moments. Mais quand je supposai qu'il pourrait le quitter un instant, je l'appelai, et il vint à moi en sautant et en riant, avec une physionomie où se peignait la joie la plus vive. Je lui demandai s'il avait

donné du pain à son père. Il me répondit en hochant la tête : « Non, point du tout ; moi vilain chien avoir tout mangé ». Alors je lui donnai pour son père un gâteau que j'avais en réserve dans une de mes poches, et pour lui, un coup de rhum; mais il ne voulut pas le boire et il le porta au vieillard. J'avais aussi dans ma poche quelques raisins secs, et je lui en donnai une poignée pour le pauvre Indien.

Il avait à peine offert ces fruits, le gâteau et le rhum à son père, que je le vis s'élancer hors du bateau et courir si vite que je le perdis de vue en un instant ; car c'était un des hommes les plus légers à la course que j'eusse jamais vus. Je criai après lui, mais vainement : il ne m'entendit pas. Au bout d'un quart d'heure il revint, mais moins vite qu'il n'était allé ; et, lorsqu'il se rapprocha, je vis que son pas était ralenti parce qu'il portait quelque chose. Il était allé jusqu'au logis pour prendre une jarre d'eau fraîche pour son père, et il avait pris en même temps un supplément de gâteaux. Il me donna le pain, mais porta l'eau à son père. Toutefois, comme j'étais très altéré, je prélevai une petite part sur sa boisson, qui ranima le pauvre sauvage plus que tout le rhum et tous les spiritueux que je lui avais donnés ; car il mourait de soif.

Quand le vieillard se fut rafraîchi, je rappelai Vendredi et lui demandai s'il restait encore un peu d'eau ; il me dit qu'il en restait. Alors je lui ordonnai de la porter au pauvre Espagnol, qui en avait un aussi grand besoin que son père, et je lui envoyai encore un des gâteaux apportés par mon serviteur. Ce malheureux homme était en effet bien faible. Il s'était jeté sur un tertre de gazon, à l'ombre d'un arbre, et ses membres enflés et engourdis se ressentaient des rudes entraves qu'ils avaient portées. Lorsque je vis qu'à l'arrivée de Vendredi auprès de lui il s'était assis, avait bu de l'eau et commençait à manger le pain, j'allai lui offrir une poignée de raisins. Il leva les yeux sur moi, et son visage exprima la plus vive reconnaissance qui se peignit jamais sur des traits humains. Quelque courage qu'il eût montré dans le combat, il était épuisé à tel point qu'il ne put se mettre sur ses pieds, et ce fut en vain qu'il l'essaya à deux ou trois reprises. Cela était réellement impossible, à cause de l'enflure douloureuse de ses jambes ; je l'invitai donc à se tenir en repos, et je commandai à Vendredi de le frictionner avec du rhum, de même qu'il avait fait pour son père.

Ce pauvre garçon, tout le temps qu'il employa à cet office, ne pouvait s'empêcher de tourner la tête de deux en deux minutes, si ce n'est plus souvent, pour voir si son père était toujours à la place où il l'avait laissé. Une fois il ne le vit plus ; alors, se levant sans dire une seule parole, il courut avec une telle vitesse, qu'on ne pouvait

apercevoir si ses pieds touchaient la terre. En arrivant à l'endroit où le vieillard était resté assis, il vit qu'il s'était couché pour dégourdir ses membres ; alors il revint à moi sur-le-champ.

Je proposai à l'Espagnol d'accepter le secours de Vendredi pour tâcher de se rendre à l'un des bateaux, sur lequel on le conduirait à notre habitation ; là il recevrait les soins qui lui étaient nécessaires. Mais Vendredi, qui était jeune et vigoureux, prit l'Espagnol sur son dos, le porta dans le canot et le posa bien doucement sur le côté de la barque, les pieds dans l'intérieur ; ensuite il le souleva, le plaça à côté de son père, sauta à terre, lança le bateau, et le conduisit le long de la côte, plus vite que je ne pouvais marcher, en dépit du vent qui soufflait assez violemment. Il amena ainsi ses passagers en sûreté dans la crique, les laissa dans le canot et courut chercher les autres embarcations. Comme il passait près de moi, je lui demandai où il allait. « Chercher plus bateau ». Et il continua de courir aussi rapide qu'une flèche ; car il pouvait défier à la course les hommes et les chevaux les plus légers.

Il arriva conduisant le second canot dans la crique en même temps que j'y arrivai par terre, et il passa de l'autre côté. Ensuite il alla aider nos hôtes à sortir de la barque ; mais, ni l'un ni l'autre ne pouvant marcher, le pauvre Vendredi ne savait que faire.

Je cherchai un moyen de sortir de cet embarras : j'appelai Vendredi, je lui dis de faire asseoir nos deux invalides sur le rivage, et en peu de temps je fabriquai une sorte de brancard sur lequel nous les emportâmes.

Mais, arrivés à notre muraille extérieure, nous fûmes plus embarrassés que jamais. Il était impossible de faire passer nos hommes par-dessus la fortification, et je ne voulais point la briser. Je me mis encore à l'ouvrage avec Vendredi, et en deux heures nous ajustâmes une très belle tente, couverte de vieilles voiles et de branches d'arbres, entre la première clôture et le bois que j'avais planté. Là, nous fîmes deux lits avec les matériaux dont je disposais, savoir : de la bonne paille de riz et des couvertures de laine pour se coucher, et une autre pour se couvrir.

Maintenant mon île était peuplée, et je me trouvais très riche en sujets. Souvent je n'ai pu m'empêcher de rire en songeant à la ressemblance de ma position avec celle d'un roi. D'abord tout le pays était ma propriété incontestable, et j'avais par conséquent le droit de le gouverner. Ensuite mon peuple était d'une soumission parfaite : j'étais souverain absolu, législateur unique ; tous mes sujets me devaient la vie, et tous étaient prêts à la sacrifier pour moi. Mes trois sujets se trouvaient chacun d'une religion différente. Mon domestique

Vendredi était protestant; son père, idolâtre et cannibale; l'Espagnol, catholique romain. J'accordai la liberté de conscience dans tous mes États. Mais cela soit dit en passant.

Dès que mes deux captifs délivrés eurent un abri et de quoi reposer leur tête, je pensai à moi. La première chose que je fis, ce fut de commander à Vendredi de prendre une jeune chèvre ou un chevreau un peu grand, dans le troupeau que je mettais à part pour être tué, et de le découper en morceaux assez petits. Avec quelques-uns des morceaux que Vendredi fit bouillir ou étuver, je fis un très bon



potage et un plat de viande excellent, on peut m'en croire. J'apprêtai tout cela dans ma caverne ; car jamais je ne faisais de feu dans l'intérieur de mes murailles : je portai ensuite les mets dans la tente nouvelle, je dressai une table devant mes hôtes, et je m'y plaçai avec eux, les encourageant et les égayant de mon mieux. Vendredi me servait d'interprète, spécialement avec son père, mais aussi avec l'Espagnol, parce que celui-ci parlait assez bien la langue des sauvages.

Après notre dîner, ou plutôt notre souper, j'ordonnai à Vendredi de prendre un canot et d'aller chercher nos armes, que nous avions laissées sur le champ de bataille, pressés que nous étions par le temps.

Le lendemain, je l'envoyai enterrer les sauvages, dont les cadavres étaient restés exposés au soleil et pouvaient causer de l'infection. Je lui enjoignis aussi d'inhumer les horribles restes de leur fête barbare, que je savais nombreux, et que je n'aurais pas eu le courage de toucher, ni même de voir. Il exécuta mes ordres ponctuellement, et effaça de la place tous vestiges de la présence des sauvages, si bien qu'en y retournant, je ne pus la reconnaître que par le coin de bois qui s'élevait sur cette esplanade.



Alors je commençai à converser un peu avec mes deux nouveaux sujets. D'abord je dis à Vendredi de demander à son père ce qu'il pensait sur la fuite des sauvages dans le canot, et s'il ne fallait pas nous attendre à les voir revenir avec des forces auxquelles nous ne pourrions résister. Sa première opinion fut que ces hommes ne pouvaient avoir survécu à la tempête qui avait soufflé pendant la nuit de leur voyage, et qu'ils avaient dû se noyer ou bien être jetés sur d'autres rivages au S., où il était sûr qu'ils seraient dévorés. Quant à ce qu'ils pouvaient faire dans le cas où ils atteindraient sains et saufs leur contrée, il ne le savait pas ; mais il croyait que la manière dont ils avaient été attaqués, que le bruit et le feu les avaient tellement effrayés, que probablement ils diraient chez eux que leurs compagnons avaient péri par la foudre et les éclairs, non de la main des hommes, et que les deux êtres qu'ils avaient vus (Vendredi et moi) étaient deux Furies venues sur la terre pour les détruire, plutôt

que des hommes avec des armes. Cette pensée s'appuyait sur ce qu'il les avait entendus se crier l'un à l'autre ce qu'il venait de dire ; et, en effet, ils ne pouvaient concevoir qu'un homme pût faire briller l'éclair, gronder le tonnerre, et tuer de loin, sans lever la main, comme ils nous l'avaient vus faire. Ce vieillard raisonnait juste ; car les sauvages, comme je le sus par d'autres, ne tentèrent jamais de revenir dans l'île, ayant été si complètement terrifiés par le récit des quatre fugitifs (lesquels, à ce qu'il paraît, échappèrent au danger de la mer), qu'ils imaginèrent que tous ceux qui aborderaient cette île enchantée périraient par le feu du ciel. Cependant j'ignorais ces faits, et je vécus assez longtemps dans une appréhension continuelle, me tenant toujours sur mes gardes, moi et toute mon armée. Maintenant que nous étions quatre, j'aurais néanmoins affronté une centaine de ces Indiens en bataille rangée.

Toutefois, ne voyant paraître aucune barque pendant un assez long intervalle, mes craintes se dissipèrent, et mes anciens projets de voyage au continent me revinrent à l'esprit. Le père de Vendredi m'avait assuré, de même que le jeune homme, que je pouvais compter sur un bon traitement parmi ses compatriotes, pour l'amour de lui. Mais mon projet fut encore suspendu, lorsque j'appris de l'Espagnol, dans un entretien sérieux que nous eûmes ensemble à ce propos, que seize hommes, Espagnols et Portugais, étaient en cette contrée, où ils avaient été jetés, et vivaient en paix, il est vrai, avec les sauvages, mais complètement dénués des choses les plus nécessaires à la vie. Je lui demandai les détails sur le voyage qui s'était terminé si malheureusement pour eux ; il me dit qu'ils étaient partis sur un bâtiment frété de Rio de la Plata pour la Havane, où ils devaient laisser leur cargaison, consistant principalement en pelleteries et en argent, et prendre à sa place des marchandises d'Europe. Ils avaient pris cinq matelots portugais d'un autre bâtiment naufragé ; cinq des leurs se noyèrent quand le navire se perdit, et les autres, échappés à des dangers infinis, arrivèrent à demi morts de faim sur la côte des cannibales, où ils s'attendaient à être dévorés. Ils avaient quelques armes, mais elles ne pouvaient leur être d'aucune utilité, faute de munitions. La mer avait gâté leur poudre, à l'exception d'une très petite quantité qui leur servit à se nourrir par la chasse, dans les premiers moments de leur arrivée à terre.

Je lui demandai s'ils avaient formé quelque plan pour sortir de ce lieu ; il me dit qu'ils avaient eu beaucoup de conférences à ce sujet, mais que, faute de navire et d'instruments pour en construire, les conseils s'étaient toujours terminés par les larmes et le déses-

poir. Je lui demandai encore s'ils seraient disposés à recevoir de moi une proposition qui pourrait les tirer de leur exil, et s'il ne serait pas possible, pour exécuter mon plan, de rassembler tous ses amis dans mon île. Je lui avouai sans détour que je craignais sur toutes choses d'être trahi par eux si je mettais ma vie entre leurs mains, la reconnaissance n'étant pas une vertu commune chez les hommes, qui ne conforment pas souvent leur conduite aux obligations que leur imposent des bienfaits reçus, et considèrent beaucoup plus leur intérêt personnel. J'aurais trouvé bien dur, après avoir été l'instrument de leur délivrance, de devenir leur prisonnier à la Nouvelle-Espagne, où tout Anglais devait s'attendre à être sacrifié, soit que la nécessité, soit que le hasard l'amenât en ce pays. « J'aimerais mieux, lui dis-je, être livré aux cannibales et dévoré par eux tout vif, qu'enfermé dans les cachots de l'Inquisition. J'étais persuadé, ajoutai-je, que si tous ses compagnons étaient ici, nous pourrions construire une embarcation assez grande pour nous porter tous, soit au Brésil vers le S., soit aux îles ou sur la côte espagnole au N. Mais, pour ma récompense, lui dis-je, quand je vous aurais mis les armes à la main, vous m'emmèneriez peut-être de force dans vos colonies, où je serais maltraité, et j'aurais le regret d'avoir aggravé ma situation en vous rendant service. »

Il me répondit avec beaucoup de candeur que leur position était si misérable, et qu'ils le sentaient si bien, qu'ils auraient horreur de la seule pensée de nuire à un homme qui aurait aidé à leur délivrance ; il se croyait sûr de cela, et il me proposa d'aller conférer avec ses compagnons sur mes projets, et promit de me rapporter leur réponse. Il me dit qu'il ferait avec eux des conventions auxquelles ils s'engageraient à se soumettre par un serment solennel ; qu'ils me reconnaîtraient pour leur chef et jureraient sur les saints sacrements et l'Évangile de suivre mes ordres, d'aller où je voudrais aller et non ailleurs, jusqu'au temps où nous aurions atteint le pays chrétien vers lequel il me plairait de me rendre.

Il me dit qu'il avait le dessein d'écrire et de leur faire signer ces conventions, et de me rapporter le contrat. Il voulut d'abord lui-même jurer de me rester dévoué et fidèle tant qu'il vivrait et que je ne lui ordonnerais pas de me quitter, et de combattre à mes côtés tant qu'il lui resterait une goutte de sang dans les veines, s'il arrivait que ses compatriotes se permissent envers moi la plus légère violation de leur foi. Il m'assura que c'étaient de très honnêtes gens, et qu'ils se trouvaient dans la plus profonde détresse, n'ayant ni armes ni vêtements, à la merci des sauvages pour leur nourriture, et sans espoir de revoir leur patrie ; il était, ajoutait-il, parfaitement con-

vaincu que, si je voulais entreprendre de les sauver, ils vivraient et mourraient pour moi.

Sur ces assurances, je me décidai à risquer de les sauver, s'il était possible , et à leur envoyer l'Espagnol et le vieux sauvage pour traiter avec eux ; mais, quand tout fut prêt pour le départ, l'Espagnol lui-même éleva une difficulté qui montrait de sa part une prudence et une loyauté dont je fus extrêmement satisfait, et, d'après son avis, je remis la délivrance de ses compagnons à six mois plus tard.

Voici quelle fut son observation. Depuis un mois qu'il était avec nous, je lui avais laissé voir comment je pourvoyais à tous mes besoins, à l'aide de la Providence; il avait pu calculer combien je devais récolter de blé et de riz, et reconnaître que cette quantité, plus que suffisante pour moi quand j'étais seul avec mon domestique, ne pouvait l'être maintenant que ma maison avait doublé, à moins que nous n'y missions la plus grande économie, et qu'elle ne pourrait nourrir ses compatriotes s'ils venaient habiter l'île. Ils étaient restés seize, comme je l'ai déjà dit ; ainsi mes provisions auraient été trop courtes pour tant de monde, et de plus il aurait été impossible de ravitailler un navire, dans le cas où nous serions venus à bout d'en faire un.

Il me conseilla donc de lui permettre, à lui et aux deux Indiens, de cultiver autant de terre que je pourrais en ensemencer sans trop diminuer mon magasin, et d'attendre la prochaine moisson pour faire venir ses compagnons. « En agissant autrement, disait-il, la disette pourrait produire des mécontentements, des querelles ; ses amis se croiraient tombés d'un malheur dans un autre, après avoir espéré d'être sauvés. Vous savez, ajouta-t-il, que les enfants d'Israël se réjouirent d'abord d'avoir été tirés de l'Égypte, et se révoltèrent ensuite contre Dieu lui-même, qui les avait délivrés, lorsqu'ils manquèrent de pain dans le désert. »

Je fus extrêmement touché de sa droiture, et je compris la sagesse de son observation. Son avis me sembla si bon, que je le suivis sans délai, et nous nous mîmes tous les quatre à bêcher aussi bien que nos mauvais outils de bois pouvaient le permettre. Au bout d'un mois, à l'approche des semailles, nous avions préparé assez de terre pour y semer vingt-deux boisseaux d'orge et seize jarres de riz, bref tout le grain que j'avais pu épargner. Il ne nous restait en effet pas assez d'orge pour notre nourriture pendant les six mois qui devaient s'écouler avant la récolte, en y comprenant le temps du labour ; car il ne faut pas croire que, dans ce climat, le blé reste six mois à lever et à croître.

Maintenant que nous étions assez nombreux pour cesser de crain-

dre les sauvages, à moins qu'ils ne fussent en forces très supérieures, nous allions librement par toute l'île quand nous en avions l'occasion ; et notre esprit, du moins telle était ma disposition, était continuellement occupé de notre délivrance et de tout ce qui pouvait y servir. Dans cette vue, je marquai plusieurs arbres que je jugeai propres à la construction d'une barque ; je dis à Vendredi et à son père de les abattre, et je priai l'Espagnol, auquel je confiai mes projets, de les surveiller et de diriger leur travail. Je leur montrai avec quelle patience et quelle peine j'avais taillé en planches de grands



arbres, et je leur enseignai à faire de même. Ils taillèrent une douzaine de bonnes planches de chêne de deux pieds de large, de trente-cinq pieds de long et de deux à quatre pouces d'épaisseur. On peut imaginer quel travail prodigieux ces pièces demandèrent.

En même temps, je songeai à augmenter mon troupeau, et, pour cela, je sortais un jour avec Vendredi, un autre jour j'envoyais celui-ci avec l'Espagnol, pour tâcher de tuer des chèvres mères, dont nous prenions les petits. De cette manière, nous eûmes environ vingt chevreaux à joindre à notre bétail privé. Ensuite vint la saison de cueillir et de faire sécher les raisins, et j'en fis suspendre aux arbres

une telle quantité, que, si nous avions été à Alicante, où le vin se fait avec des grappes cuites au soleil, nous aurions pu remplir avec les nôtres soixante à quatre-vingts tonneaux. Ces fruits et le pain faisaient le fond de nos repas, et c'était réellement une excellente nourriture.

C'était alors l'époque de la moisson ; nos grains étaient bien venus, et, sans donner la même abondance que j'avais eue en certaines années, la récolte répondit pleinement à nos fins. Vingt-deux boisseaux d'orge produisirent deux cent vingt boisseaux, et le riz donna la même proportion : cela formait une provision suffisante pour nous alimenter jusqu'à la moisson prochaine ; et si dans l'intervalle nous



nous étions trouvés prêts à nous mettre en voyage, nous aurions eu de quoi fournir notre bâtiment de vivres suffisants pour nous conduire jusqu'à la partie du monde, c'est-à-dire l'Amérique, vers laquelle nous nous serions dirigés.

Quand notre blé fut moissonné et rentré, nous nous occupâmes à faire de grandes corbeilles pour contenir le grain. L'Espagnol montra beaucoup d'adresse pour ce genre de travail, et il me blâmait de n'en avoir pas fait usage pour des clôtures ; mais cela eût été, je crois, assez inutile.

Ainsi pourvu de vivres pour tous les hôtes que j'attendais, je permis à l'Espagnol de se rendre sur le continent et de traiter avec ceux de ses compagnons qu'il y avait laissés. Mais je lui enjoignis stricte-

ment de n'amener aucun d'eux avant qu'il eût juré, devant lui et le vieux sauvage, de ne faire aucun mal direct ou indirect à l'homme assez bienveillant pour les envoyer chercher, dans l'intention de les sauver; de le défendre envers et contre tous; d'obéir ponctuellement à ses ordres, quel que fût le lieu où ils le suivraient. J'exigeai que ces conditions fussent écrites et signées de la main de tous. Comment ils s'y prendraient pour cela, n'ayant ni encre ni plumes, c'est une question qui ne me vint pas à l'esprit. Avec ces instructions, l'Espagnol et le vieil Indien, père de Vendredi, se mirent en mer sur un des canots dans lesquel ils étaient venus, ou plutôt avaient été amenés comme prisonniers de guerre pour être dévorés. Je leur donnai un fusil à chacun, et sept ou huit charges de poudre et de plomb, en leur recommandant de les ménager extrêmement et de les réserver pour des occasions importantes.

Je m'occupai avec délices des apprêts de leur départ ; c'était en effet la première mesure que je prenais pour ma délivrance depuis plus de vingt-sept ans. Je donnai aux voyageurs assez de pain et de raisins secs pour les nourrir pendant quelques jours, et les Espagnols, pendant une semaine. Je convins avec eux d'un signal par lequel ils se feraient reconnaître de loin à leur retour ; puis je leur souhaitai un bon voyage et les regardai s'éloigner. Ils quittèrent l'île par un vent favorable, le premier jour de la pleine lune. Nous devions être en octobre, selon mes calculs ; mais, ayant une fois perdu le compte exact des jours, il me fut impossible de le retrouver, et je n'avais pas même marqué très régulièrement les années ; je n'étais donc pas bien sûr des dates ; cependant j'ai vu par la suite que ma supputation des années était juste.

Il y avait une huitaine de jours que j'attendais mes envoyés, quand il survint un événement imprévu et peut-être unique dans l'histoire de l'humanité. Un matin, je dormais paisiblement dans ma retraite, lorsque mon domestique Vendredi entra en courant et me cria : « Maître, maître, eux sont venus! » Je sautai à bas de mon lit, et, sans songer au danger, je sortis aussitôt que je fus habillé et traversai mon petit bosquet, lequel était devenu un bois extrêmement épais. Je dis sans songer au danger, puisque je sortis sans armes, contre ma coutume. Mais je fus bien surpris, en jetant les yeux sur la mer, de voir un long bateau ou chaloupe à une lieue et demie de distance, se dirigeant sur le rivage avec une voile latine et le vent favorable. Je remarquai à l'instant que ce bâtiment ne venait point du côté de la terre que nous apercevions de loin, mais de l'extrémité méridionale de l'île. J'appelai Vendredi et lui ordonnai de se tenir caché et près de moi, parce que ces nouveaux arrivants

n'étaient pas les gens que nous attendions, et que nous ne savions s'ils étaient amis ou ennemis. Ensuite j'allai chercher ma lunette pour les observer mieux, et, prenant l'échelle, je montai sur le sommet de la colline, d'où je pouvais, sans être vu, découvrir toute la plage.

A peine avais-je posé le pied sur la colline, que je vis clairement un vaisseau à l'ancre à deux lieues et demie de moi, au S.-S.-E., mais à une lieue et demie au plus de la côte. En l'examinant, je reconnus qu'il était anglais ainsi que la chaloupe qui arrivait, et qui probablement appartenait au vaisseau.

Je ne puis exprimer quelle fut la confusion de mes idées en ce moment. Si ma joie de voir un vaisseau, et un vaisseau monté par des compatriotes, par conséquent des amis, était indicible, il s'y mêlait cependant certains doutes secrets qui m'avertissaient d'être circonspect. D'abord je me demandai quelle affaire pouvait amener un bâtiment anglais en ce coin du monde, qui n'était sur le chemin d'aucune des contrées avec lesquelles nous faisions le commerce. Je savais qu'il n'y avait pas eu en dernier lieu de tempêtes capables de jeter ce navire sur nos bords ; ainsi donc, si les gens qui le montaient étaient réellement de mon pays, ils ne pouvaient être là dans un bon dessein, et je ferais mieux de rester où j'étais que de tomber dans les mains de voleurs ou d'assassins.

Ne méprisons point ces secrets avertissements qui nous font pressentir des dangers quelquefois improbables. On ne peut douter de la réalité de ces pressentiments, car il est peu de personnes qui ne les connaissent par expérience ; il n'est pas moins certain qu'ils prouvent l'existence d'un monde invisible et la communication des esprits ; nous devons donc les regarder comme émanés d'un pouvoir ami (suprême ou inférieur, cela ne fait rien à la question), et croire qu'ils nous sont envoyés pour notre bien.

L'événement que je vais raconter me fournit de nombreux motifs d'adhérer à cette opinion. Si je n'avais pas été prudent, grâce à ces secrets avertissements, quelle que fût leur source, j'étais perdu, ou du moins ma situation serait devenue beaucoup plus fâcheuse qu'elle ne l'était alors, comme vous allez en juger. J'étais resté assez peu de temps en observation, quand je vis le bateau se rapprocher de terre, cherchant, à ce qu'il semblait, une crique pour débarquer plus commodément. Les gens qui montaient cette barque n'allèrent pas, heureusement, jusqu'à la baie dans laquelle jadis j'avais conduit mes radeaux, car, s'ils l'avaient vue, ils auraient débarqué presque à ma porte ; bientôt ils auraient découvert mon château, et l'auraient pillé et saccagé. Dès qu'ils furent sur le rivage, je fus certain qu'ils étaient Anglais, excepté un ou deux que je pris pour des

Hollandais; mais ils ne l'étaient point, comme je le sus ensuite. Il y avait en tout onze personnes, dont trois étaient sans armes et, à ce qu'il me semblait, attachées, et, sitôt que cinq ou six hommes eurent sauté hors de la barque, ils en tirèrent les trois que j'avais reconnus à leurs liens pour des prisonniers. Un de ceux-ci faisait les gestes les plus pitoyables de supplication, de détresse, de désespoir, même de folie ; les deux autres levaient de temps en temps les mains au ciel, et semblaient affligés, mais non au même degré que le premier. A ce spectacle je fus complètement étonné, ne sachant à quoi tout cela tendait. Vendredi me cria dans son mauvais anglais : « Oh ! maître! vous voir hommes anglais manger prisonniers comme nous autres sauvages. — Comment, Vendredi, lui dis-je, pensez-vous qu'ils se préparent à manger leurs prisonniers? — Oui, oui, dit-il, oui, ils les mangeront. — Non, non, dis-je, je crains qu'ils ne veuillent les tuer ; mais soyez sûr qu'ils ne les mangeront point. »

Pendant tout ce temps je n'avais pas encore deviné de quoi il s'agissait ; mais je restais tremblant, les yeux fixés sur les Anglais, et je m'attendais d'un moment à l'autre à voir massacrer les prisonniers. Une fois je vis un de ces scélérats lever un grand coutelas, ou sabre de marin, pour frapper un des pauvres hommes attachés, et mon sang se glaça dans mes veines. Je souhaitai ardemment d'avoir près de moi mon Espagnol et le vieux sauvage ; et cependant je cherchais avec anxiété quelque moyen d'arriver à portée de fusil des meurtriers, sans être découvert, espérant alors sauver les trois victimes ; car je ne voyais aucune arme à feu dans les mains des premiers. Mais bientôt mes idées prirent un autre cours.

Après avoir maltraité et insulté leurs prisonniers, ces insolents marins se dispersèrent de côté et d'autre, apparemment pour reconnaître le pays. J'observai que les trois captifs pouvaient aller où bon leur semblait, mais qu'ils restaient assis à terre comme de pauvres désespérés. Leur situation me rappela celle où je m'étais vu lorsque je fus jeté sur ces rives, et que je regardais autour de moi et me croyais perdu. Je me ressouvins des horribles craintes que j'éprouvai en ce moment, et de la nuit où je couchai dans un arbre pour éviter les attaques des bêtes féroces. Je ne savais pas, cette nuit-là, que la Providence amènerait le vaisseau assez près de moi pour me procurer les ressources qui m'ont si longtemps soutenu ; de même, ces trois infortunés ne se doutaient pas de l'approche de leur délivrance, à cette heure où ils se croyaient perdus sans ressource. Ainsi nous voyons un bien petit espace devant nous dans notre route à travers le monde ; ainsi nous devons toujours compter sur l'appui du Créateur de l'univers, qui ne laisse aucune de ses créatures dans un

abandon absolu, et qui, dans les plus fâcheuses circonstances, leur donne toujours quelques sujets de reconnaissance, et souvent les sauve par les mêmes moyens qui semblaient les conduire à leur destruction.



La marée était dans sa plus grande hauteur quand ces gens débarquèrent. En courant çà et là pour reconnaître les lieux, ils avaient laissé passer le temps du reflux, et, la mer s'étant retirée, la chaloupe se trouvait complètement à sec. Deux hommes étaient restés à bord, et, comme je l'appris ensuite, ils s'étaient enivrés avec de

l'eau-de-vie et s'étaient endormis. Cependant l'un d'eux s'éveillant avant l'autre, et voyant le bateau trop éloigné de l'eau pour le lancer, appela le reste de la troupe ; à ses cris tous se rassemblèrent autour de l'embarcation. Mais il n'était pas en leur pouvoir de la remettre à flot, à cause de sa pesanteur, et la rive étant à cette place composée d'un sable mou et humide, aussi mouvant que du vif-argent. Dans cette conjoncture, ces gens, comme de vrais marins, les êtres les moins prévoyants du genre humain, abandonnèrent l'entreprise et recommencèrent à battre le pays. J'entendis un d'entre eux dire très haut, en invitant un de ses camarades à sortir de la chaloupe : « Eh ! laissons-la ici, Jack ; elle flottera tout naturellement quand la marée remontera ». Ces mots éclaircirent pour moi un point essentiel, savoir le pays auquel appartenaient ces hommes. Pendant ce temps je me tins clos et couvert chez moi, n'osant pas aller plus loin que mon observatoire au sommet de la colline, et très heureux de me trouver aussi bien fortifié. Je savais qu'il s'écoulerait au moins dix heures avant que la chaloupe fût remise à flot ; la nuit serait alors venue, et je pourrais facilement surveiller les mouvements des marins et tâcher d'entendre leurs conversations. A tout hasard je me préparai au combat, mais avec plus de précautions que je n'aurais eu besoin d'en prendre contre les sauvages; car j'avais affaire à des ennemis bien plus avisés que ces derniers. Je commandai à Vendredi, que j'avais rendu excellent tireur, de charger plusieurs fusils : j'en pris deux et lui en laissai trois. Ma figure était vraiment formidable, avec mon habit de peau de chèvre, le grand bonnet déjà décrit, mon épée à mon côté, des pistolets dans ma ceinture et un mousquet sur chaque épaule.

C'était d'abord mon dessein de ne faire aucune tentative avant la nuit ; mais sur les deux heures, au moment le plus chaud de la journée, je m'aperçus que les marins étaient tous dispersés dans les bois, et probablement endormis. Les trois malheureux captifs, trop inquiets de leur sort pour avoir la possibilité de dormir, s'étaient assis à l'ombre d'un grand arbre, à un quart de mille de ma maison et, à ce qu'il me semblait, hors de la vue des autres. Alors je résolus de me montrer à eux et d'apprendre, en les interrogeant, quelque chose de leur situation. Je me mis donc en marche dans l'équipage ci-dessus décrit. Vendredi, mon domestique, me suivait d'un peu loin, aussi formidablement armé que moi, mais d'un aspect moins fantasmagorique, moins effrayant. Je m'approchai des étrangers autant que possible sans être vu, et, avant qu'ils eussent pu m'apercevoir, je leur dis très haut en espagnol : « Qui êtes-vous, messieurs? » Ils tressaillirent au bruit de mes paroles ; mais ils furent

dix fois plus étonnés à la vue de mon étrange figure. Ils ne me répondirent point, et ils allaient fuir quand je leur dis en anglais : « Messieurs, ne craignez rien de moi : vous avez peut-être près de vous un défenseur sur lequel assurément vous ne pouviez compter. — Il faudrait alors qu'il nous fût envoyé directement du ciel, dit



gravement un des captifs en ôtant son chapeau ; car nous ne pouvons espérer aucun secours des hommes. — Tout secours vient du ciel, monsieur, lui dis-je. Cependant voulez-vous indiquer à un étranger le moyen de vous assister dans l'extrême détresse où vous me semblez être? Je vous ai vus débarquer, et, quand vous avez imploré les brutes qui sont descendues avec vous sur ce rivage, j'ai aperçu l'une d'elles levant une arme pour vous tuer. »

Le pauvre homme, tremblant de surprise et le visage baigné de larmes, répliqua : « Est-ce à un homme, est-ce à un Dieu que je parle? Etes-vous un de mes semblables, ou un ange du ciel? — N'ayez aucune crainte sur ce point, lui dis-je en souriant. Si Dieu avait voulu envoyer un ange pour vous sauver, cet ange serait venu dans un costume moins bizarre que le mien, et armé d'une autre manière. Rassurez-vous, je vous prie, je suis un homme, un Anglais, disposé à vous servir. Vous le voyez, je n'ai qu'un seul domestique ; mais nous avons des armes, des munitions. Dites-moi franchement ce que nous pouvons faire pour vous ; contez-moi votre mésaventure. — Elle serait trop longue à raconter, dit-il, tandis que nos meurtriers sont encore si près de nous ; mais en résumé, monsieur, j'étais capitaine de ce vaisseau ; mon équipage s'est mutiné contre moi ; c'est à grand'peine qu'ils ont renoncé au dessein de m'assassiner, et ils se sont enfin décidés à me débarquer en ce lieu désert avec ces deux personnes, dont l'une était mon second, l'autre un passager. Ici nous ne pouvions attendre qu'une triste fin, l'île paraissant inhabitée; et maintenant encore nous ne savons quel espoir peut nous être permis. — Où sont, dis-je, ces hommes féroces, vos ennemis? savez-vous où ils sont allés? — Ils sont couchés là, répondit-il en montrant un bouquet d'arbres ; je tremble à la pensée qu'ils ont pu vous voir et vous entendre ; et, dans ce cas, ils nous tueront certainement tous. — Ont-ils des armes à feu? lui dis-je. — Seulement deux fusils, reprit-il, et l'un d'eux est resté dans la chaloupe. C'est bien, dis-je, laissez-moi faire. Je vois qu'ils dorment tous, il est facile de les tuer sans qu'il en échappe un seul ; mais ne vaudrait-il pas mieux les faire prisonniers? » Il répliqua que, dans le nombre de ces mutins, il y avait deux coquins forcenés auxquels il n'était pas prudent de faire grâce ; mais que, si l'on s'assurait de ces deux hommes, le reste rentrerait probablement dans le devoir. Je le priai de me les montrer, il me dit qu'il ne pouvait les distinguer de si loin, mais qu'il exécuterait tous les ordres que je voudrais lui donner. « Alors, dis-je, retirons-nous hors de la portée de leurs yeux et de leurs oreilles, de peur qu'ils ne s'éveillent, et nous conférerons ensemble plus à l'aise sur ce qu'il y a de mieux à faire. » Ils me suivirent tous avec empressement, et nous entrâmes assez avant dans les bois pour nous dérober à la vue de nos ennemis.

« Écoutez-moi, monsieur, dis-je ; si je me mets en danger pour vous sauver, consentez-vous à recevoir de moi deux conditions?» Il anticipa sur mes propositions en me disant que lui et son bâtiment, s'il le recouvrait, seraient absolument à ma disposition, et que, s'il

ne retournait point à bord, il vivrait et mourrait près de moi, quelle que fût la partie du monde où il me plairait de le conduire : les deux autres firent les mêmes promesses. « Je vous propose, dis-je, seulement deux conditions : d'abord, tant que vous resterez avec moi dans cette île, vous ne prétendrez y exercer aucune autorité ; si je vous confie des armes à feu, vous me les remettrez en toute occasion, et ne chercherez à nuire ni à moi ni aux miens ; enfin vous vous laisserez gouverner par mes ordres. Ensuite, si votre navire peut vous être rendu, vous me conduirez gratuitement en Angleterre avec mon domestique. »

Il me donna toutes les assurances possibles, fausses ou vraies, de sa fidélité à remplir des conditions si raisonnables. Il ajouta qu'en tout temps et en toute occasion il reconnaîtrait qu'il me devait la vie. « Eh bien ! lui dis-je, voici trois fusils, de la poudre et des balles ; donnez-moi votre avis sur ce que nous devons faire. » Il me remercia cordialement de ma confiance ; mais il désira se laisser guider entièrement par moi. « Il est hardi peut-être, lui dis-je, de tant risquer en un seul coup ; cependant le meilleur moyen à prendre est, je crois, de tirer sur eux tandis qu'ils sont endormis, et, s'il en échappe quelques-uns à la première décharge, et qu'ils demandent quartier, nous pourrons les épargner ; ainsi nous remettrons à Dieu la direction de nos balles. » Il répliqua avec beaucoup de modération qu'il se sentait une extrême répugnance pour une mesure qui entraînait la mort de tant de personnes, et qu'il voudrait pouvoir l'éviter ; mais que les deux scélérats incorrigibles dont il m'avait parlé, et qui avaient fomenté la révolte parmi les autres, nous mettraient en danger s'ils échappaient, parce qu'ils iraient à bord et ramèneraient ensuite tout l'équipage pour nous exterminer. « Ce que je conseille est donc justifié par la nécessité, lui dis-je, puisque c'est la seule manière de nous sauver. » Toutefois, voyant qu'il ne pouvait se résoudre à répandre du sang, je lui dis, pour terminer, d'aller lui-même avec ses deux amis conduire l'affaire comme il le jugerait à propos.

Au milieu de cette conversation, nous entendîmes quelques-uns de nos gens remuer, et bientôt nous en vîmes deux sur leurs pieds. « Ceux-ci, demandai-je au capitaine, sont-ils les fauteurs de la sédition? — Non, dit-il. — En ce cas, laissons-les aller. La Providence les a sans doute éveillés en ce moment, afin de les sauver. Maintenant, si le reste vous échappe, ce sera votre faute. » Animé par ces paroles, il prit le fusil que je lui avais donné, mit un pistolet dans sa ceinture et marcha précédé de ses deux compagnons, armés chacun d'un fusil : ces derniers, étant à quelques pas en avant du capi-

taine, firent un peu de bruit, et l'un des marins qui étaient debout se retourna, vit les assaillants et poussa des cris pour réveiller les dormeurs. Mais il était trop tard, les deux compagnons du capitaine avaient fait feu au même instant, bien que leur chef se fût très sagement abstenu de tirer. Ils avaient visé si juste, ayant reconnu les deux hommes, que l'un d'eux tomba raide mort et l'autre blessé grièvement ; toutefois il put se relever et crier au secours de toute sa force. Le capitaine accourut alors. et lui dit que son heure était venue et qu'il n'avait plus qu'à demander pardon à Dieu de son



infâme rébellion ; en même temps il l'acheva d'un coup de crosse. Il restait encore trois hommes, dont l'un était blessé légèrement. J'étais arrivé alors, et, quand ils virent qu'il était inutile de résister, ils crièrent merci. Le capitaine leur dit qu'il leur ferait grâce de la vie, s'ils l'assuraient qu'ils se repentaient de leur trahison et juraient de l'aider à recouvrer le vaisseau et à le ramener à la Jamaïque, d'où il venait. Ils donnèrent toutes les assurances possibles de leur sincérité, et le capitaine parut disposé à leur accorder la vie, ce à quoi je ne m'opposai point ; seulement je l'obligeai à les tenir pieds et poings liés tant qu'ils seraient dans l'île.

Tandis que cela se passait, j'avais envoyé Vendredi et le lieutenant

à la chaloupe, avec ordre de s'en assurer et de rapporter ses voiles et ses rames, ce qu'ils firent. Un moment après, deux hommes qui, très heureusement pour eux, avaient choisi leur lieu de repos loin du reste de la troupe, revinrent attirés par le bruit des armes à feu, et voyant le capitaine, naguère prisonnier, maintenant leur vainqueur, ils consentirent à se laisser attacher comme les autres. Ainsi notre victoire fut complète.

Il nous restait, au capitain et à moi, à nous raconter mutuellement nos aventures. Je commençai à lui conter mon histoire, qu'il écouta avec autant d'attention que d'étonnement, surtout la manière miraculeuse dont j'avais été pourvu de vivres et de munitions. En effet, mon récit étant une suite de merveilles, il en fut vivement frappé. Mais, quand ses pensées se reportèrent sur lui-même, il lui sembla que j'avais été préservé exprès pour lui sauver la vie; les larmes le suffoquèrent, et il ne put pononcer un mot de plus. Après cette conversation, je le conduisis, ainsi que ses deux compagnons, à mon logis, où je les fis entrer par le chemin que j'avais pris pour en sortir, c'est-à-dire par le toit de la maison. Je leur offris les rafraîchissements dont je disposais, et leur montrai toutes les inventions que j'avais eues pour améliorer ma situation pendant ma longue, bien longue résidence sur cette terre déserte.

Tout ce qu'ils voyaient, tout ce qu'ils entendaient de ma bouche, les confondait de surprise ; mais le capitaine admira surtout mes fortifications et l'art avec lequel j'avais caché ma retraite par un bosquet. A cette époque, ce bosquet, planté depuis vingt ans, et dans un pays où les arbres croissent plus vite qu'en Angleterre, était devenu un bois impénétrable, à l'exception d'un seul côté, où j'avais pratiqué un petit sentier tournant. Je dis au capitaine qu'il voyait mon château, ma demeure principale, mais que j'avais, ainsi que la plupart des princes, une habitation à la campagne, que je lui montrerais une autre fois ; car, pour le présent, notre affaire était d'aviser au moyen de reprendre le bâtiment. Il avoua que j'avais raison ; mais il me dit qu'il ne savait comment il viendrait à bout de cela, parce qu'il y avait à bord vingt-six hommes qui, ayant tous mérité la mort et se sentant perdus, soutiendraient leur rébellion jusqu'à la dernière extrémité, sûrs qu'ils étaient d'être pendus en arrivant, soit en Angleterre, soit dans une de nos colonies. Il lui semblait donc impossible de les attaquer, étant aussi inférieurs en nombre que nous l'étions.

Je réfléchis quelque temps là-dessus, et les conclusions du capitaine ne me semblèrent que trop justes. Cependant il fallait prendre promptement une résolution, et tâcher d'attirer les gens du vaisseau

dans quelque piège, ou bien de les empêcher, de manière ou d'autre, de descendre dans l'île. En ce moment, il me vint à l'esprit que les hommes du navire, ne voyant pas revenir leurs camarades avec la chaloupe. les enverraient chercher avec le second bateau, sur lequel ils viendraient peut-être armés et seraient alors nos maîtres. Je proposai pour première mesure de mettre la chaloupe hors d'état d'être emmenée ; et nous allâmes sur-le-champ ôter de cette barque les armes qu'on y avait laissées et tout ce qui s'y trouvait, savoir : une bouteille d'eau-de-vie, une de rhum, quelques biscuits et un grand pain de sucre enveloppé dans un morceau de toile à voiles. Je me réjouis fort de cette prise, surtout en voyant l'eau-de-vie et le sucre, dont j'étais privé depuis bien des années.

Quand nous eûmes porté tout cela sur le rivage (les rames, le mât, la voile et le timon ayant déjà été enlevés), nous fîmes un grand trou au fond de la barque, pour que nos ennemis ne pussent l'emmener, dans le cas où la supériorité de leur nombre nous empêcherait de les attaquer. En effet, je comptais peu sur la prise du navire ; mais j'imaginais que, si les rebelles partaient sans la chaloupe, elle pourrait nous porter aux îles Sous-le-Vent, en prenant sur notre chemin nos amis les Espagnols, que je n'oubliais point. Nous la traînâmes donc, après l'avoir trouée, et à force de bras, assez avant sur la grève pour que la marée ne pût la remettre à flot, et, de toutes façons, l'ouverture que nous y avions faite n'aurait pu être bouchée en un moment.

Cette besogne achevée, nous nous étions assis pour arrêter le plan des opérations subséquentes, lorsque nous entendîmes tirer un coup de canon du vaisseau, et nous le vîmes faire des signaux pour rappeler la chaloupe, qui n'avait garde de bouger. Ils tirèrent encore plusieurs coups et firent d'autres signaux ; enfin, s'apercevant de l'inutilité de leurs démonstrations, je les vis, à l'aide de ma lunette, lancer la seconde chaloupe et la diriger sur l'île. A mesure qu'elle avançait, nous reconnûmes d'abord qu'elle était montée par dix hommes, ensuite qu'ils avaient des armes à feu.

Comme le bâtiment était à plus de deux lieues de terre, nous eûmes le temps de faire nos observations pendant que la chaloupe arrivait, et de distinguer même les visages des hommes qui la montaient, parce que, le flux les ayant fait dériver un peu à l'E. de la chaloupe échouée, ils longèrent la côte pour gagner la place où cette première embarcation avait abordé et était restée. Ainsi nous les vîmes parfaitement, et le capitaine les reconnut tous et me dit quel était leur caractère. « Je vois au milieu d'eux, me dit-il, trois honnêtes garçons qui certainement ont été entraînés à la révolte par la frayeur

qu'ils ont eue des autres : mais quant au bosseman, qui paraît les commander et à tout le reste, ce sont les plus mauvais sujets de l'équipage, et ils se sont trop gravement compromis pour ne pas défendre leur cause en désespérés : je crains, ajouta-t-il, que nous ne soyons incapables de leur résister.

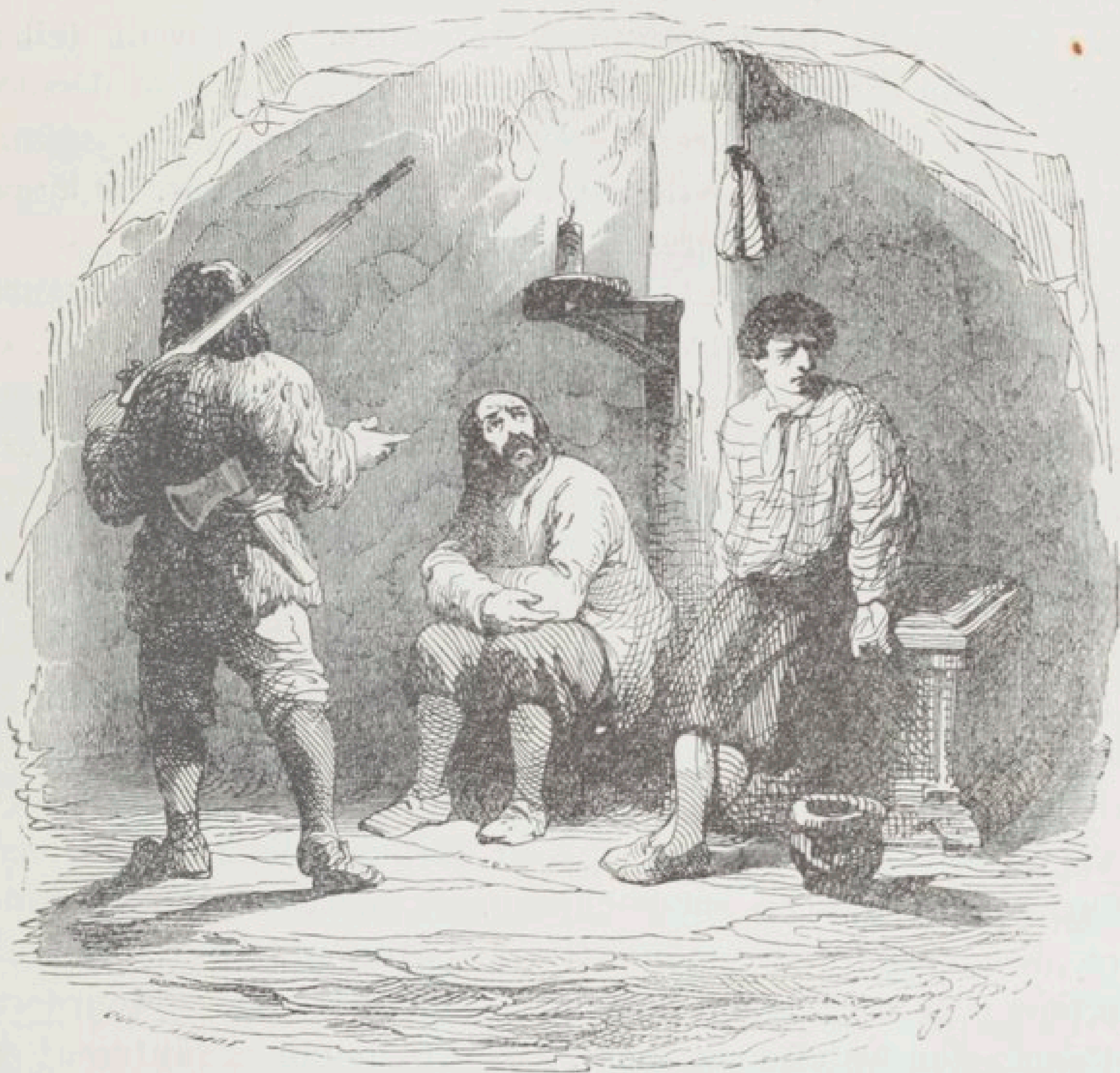
— Quelle crainte pourrait agir sur des hommes placés dans les circonstances où nous nous trouvons? lui dis-je en souriant. Toutes les conditions possibles ne seraient-elles pas meilleures que notre condition? Ainsi, quel que soit le résultat des événements qui se préparent, qu'ils amènent ou notre mort ou notre conservation, ce sera toujours une délivrance. Si vous avez bien considéré les détails de ma vie, vous devez penser qu'on peut tout risquer pour sortir d'un état semblable. Qu'est devenue, monsieur, lui dis-je encore, cette croyance qui exaltait votre âme il y a peu de moments, quand vous pensiez que la Providence m'avait sauvé par miracle, et dans le but de faire de moi l'instrument de votre salut? Pour moi, une seule chose m'inquiète et me semble gâter notre perspective. — Quelle est-elle? dit-il. — C'est la circonstance de ces trois honnêtes garçons qui se trouvent, dites-vous, parmi cette troupe. S'ils avaient tous appartenu à la mauvaise partie de l'équipage, j'aurais pensé que la Providence les avait voulu livrer entre nos mains ; car, vous pouvez en être certain, tout homme qui descendra sur ce rivage est à nous, et sa vie ou sa mort dépendent de sa conduite à notre égard. »

Je parlais d'une voix haute et d'un air résolu et calme, et cela parut lui redonner du courage. Alors nous nous occupâmes avec énergie de nos préparatifs.

A la première apparition du bateau détaché du bâtiment, nous avions pensé qu'il convenait de séparer les prisonniers, et nous en avions disposé en effet d'une manière parfaitement sûre. Deux d'entre eux, sur la bonne foi desquels le capitaine ne comptait pas tout à fait, furent envoyés à ma caverne, avec Vendredi et l'un des trois hommes délivrés. Là ils étaient assez éloignés pour qu'il leur fût impossible d'être entendus ou découverts, ou de retrouver leur chemin dans les bois, s'ils parvenaient à se sauver. On les laissa attachés, mais avec des provisions, et en leur promettant, s'ils continuaient d'être tranquilles, de les mettre en liberté quelques jours après; tandis que, s'ils essayaient de s'échapper, ils seraient mis à mort sans miséricorde. Ils promirent sous serment de supporter leur prison avec patience, et se montrèrent reconnaissants du bon traitement qu'on leur faisait, en leur laissant des vivres et de la lumière. Vendredi leur avait donné des chandelles (telles que nous les avions),

afin de les réconforter un peu, et il leur laissa croire qu'il restait en sentinelle à l'entrée de la grotte.

Les autres prisonniers furent mieux traités. Deux restèrent liés cependant, parce que le capitaine ne croyait pas devoir se fier à leur parole ; mais les deux autres entrèrent à mon service, sur la recommandation de leur chef et le serment solennel de vivre et de mourir avec nous. Ainsi, avec eux et les trois hommes délivrés, nous étions



sept, tous bien armés, et je ne doutais point que nous ne fussions en état de tenir tête aux dix hommes qui nous arrivaient, surtout en considérant qu'il y avait parmi eux trois ou quatre braves personnes.

Lorsqu'ils furent arrivés devant la place où la chaloupe était restée, ils poussèrent leur bateau sur la grève et débarquèrent tous. le tirant après eux, ce dont je fus très satisfait ; car je craignais qu'ils ne le laissassent à l'ancre à quelque distance de la côte, sous la garde d'un ou deux hommes; et alors nous n'aurions pu nous en emparer. Leur première action en posant le pied à terre fut de courir à la petite embarcation ; il était facile de voir combien ils étaient surpris de la trouver dépouillée, comme je l'ai dit plus haut,

et percée d'un large trou dans le fond. Après avoir réfléchi un instant sur cet incident, ils poussèrent trois acclamations à pleine voix, pour tâcher de se faire entendre de leurs compagnons; mais, voyant que leurs cris ne servaient à rien, ils se rangèrent en peloton et lâchèrent une volée de leurs petits fusils, qui frappa fortement nos oreilles et fit retentir les échos des bois. Ce fut également en vain : les prisonniers de la caverne ne pouvaient entendre la détonation, et ceux que nous avions sous les yeux l'entendaient trop bien ; cependant ils n'osèrent y répondre. Ils furent tellement étonnés de la disparition de leurs camarades, qu'ils se décidèrent, comme ils nous le contèrent ensuite, à retourner au vaisseau dire que la chaloupe avait été démâtée et les hommes tués. Ils lancèrent donc leur bateau et cinglèrent vers le bâtiment.

Le capitaine fut grandement déconcerté par cette mesure : pensa qu'ils considéraient leurs camarades comme perdus, qu'ils gagneraient le large et nous ôteraient ainsi l'espérance de recouvrer le vaisseau. Il fut bientôt encore plus effrayé par une autre cause.

Peu de temps s'était écoulé depuis leur départ, lorsque nous les vîmes revenir vers la terre ; mais cette fois ils prirent d'autres arrangements. Il paraît qu'ils étaient convenus de laisser trois hommes pour garder le bateau et que les autres descendraient et battraient le pays pour chercher leurs compagnons. Ce fut un grand désappointement pour nous, et nous ne savions quel parti prendre. Nous emparer des sept hommes débarqués ne nous aurait servi de rien si les trois qui restaient dans la barque s'échappaient ; car ils retourneraient à bord sur-le-champ, ils mettraient à la voile, et alors plus d'espoir de reconquérir le bâtiment. Toutefois nous ne pouvions rien faire, sinon de voir comment les choses tourneraient et d'agir selon les circonstances. Les sept hommes sautèrent sur le rivage, et les trois qui restèrent dans la chaloupe la conduisirent assez loin de la côte, et jetèrent l'ancre, de sorte qu'il nous était impossible de les aborder. Ceux qui avaient débarqué marchèrent, en se tenant serrés les uns contre les autres, vers la cime de la petite colline au-dessous de laquelle se trouvait mon habitation. Nous pouvions les voir clairement, et ils ne pouvaient nous découvrir. Nous aurions bien désiré qu'ils vinssent plus près de nous afin de pouvoir tirer sur eux, ou bien qu'ils se tinssent assez éloignés pour que nous pussions sortir. Lorsqu'ils furent au sommet du monticule, d'où la vue s'étend à une grande distance sur les bois et les vallées de la partie N.-E., la plus basse de l'île, ils poussèrent des cris et appelèrent leurs camarades avec tant de force, que la voix leur manqua. Ne se souciant point sans doute de s'éloigner du

rivage, ni de se séparer, ils s'assirent tous à l'ombre d'un arbre, pour tenir conseil. S'ils avaient jugé à propos de dormir, comme avaient fait les autres, cela eût bien arrangé nos affaires ; mais ils étaient trop alarmés pour oser s'endormir, bien qu'ils n'eussent aucune idée de la nature des périls qui les menaçaient.

Le capitaine, les voyant ainsi en conférence, me dit très judicieusement qu'ils se décideraient sans doute à tirer une seconde



fois, dans l'espoir de se faire entendre de leurs compagnons, et que nous pourrions fondre sur eux au moment où leurs armes seraient déchargées ; ils se rendraient sans effusion de sang. Cette proposition me parut bonne, pourvu qu'ils se trouvassent assez près de nous pour que nous pussions les attaquer avant qu'ils eussent rechargé leurs armes. Mais cette chance n'arriva point, et nous restâmes encore longtemps dans l'incertitude sur les mesures que nous adopterions. Enfin, je dis à mes compagnons qu'à mon avis il n'y avait rien à faire avant la nuit, et que, s'ils ne retournaient pas alors au bateau, nous pourrions peut-être nous placer entre eux et la rive, et user de stratagème pour faire descendre à terre les gardiens de la barque. Nous attendîmes longtemps et très impatiemment leur départ, et nous fûmes extrêmement inquiets lorsque nous les vîmes, après s'être consultés longuement, se lever tous et se diriger vers la mer. Il paraît que les dangers inconnus de l'île les

effrayaient à tel point qu'ils abandonnèrent leurs camarades comme des gens perdus, et se disposaient à regagner le vaisseau.

Dès que je les vis reprendre le chemin du rivage, je pensai, et avec raison, qu'ils renonçaient à leur recherche et se disposaient à partir. Le capitaine, auquel je fis part de cette supposition, en fut désolé ; mais je m'avisai à l'instant, pour ramener nos gens, d'un plan qui obtint un plein succès. J'ordonnai à Vendredi et au lieutenant d'aller au delà de la petite baie à l'O., jusqu'à l'endroit où les sauvages avaient débarqué à l'époque de la délivrance de Vendredi. Quand ils seraient arrivés là, je leur dis de monter sur une petite éminence à un quart de lieue de la côte, de crier le plus haut qu'ils pourraient, et d'attendre que les marins leur répondissent ; alors, se tenant toujours cachés, ils seraient revenus en prenant un long détour et en répondant de temps en temps aux cris des autres, afin de les attirer bien avant dans les bois : ils devaient ensuite se replier vers nous par les chemins que je leur indiquai.

Les marins étaient prêts à s'embarquer, lorsque Vendredi et son compagnon crièrent. Ils furent entendus à l'instant, et nos gens se mirent à courir le long de la rive, du côté d'où venaient les voix ; mais ils furent arrêtés par la crique, et, comme la marée était haute, ils ne purent la passer et demandèrent leur chaloupe. C'était là ce que j'attendais. Quand ils eurent traversé le petit bras de mer, ils trouvèrent sans doute leur barque en sûreté dans cette espèce de port, et ils n'y laissèrent que deux hommes, après l'avoir attachée à un tronc d'arbre. Je ne pouvais souhaiter rien de mieux : et, laissant Vendredi et le lieutenant à leur expédition, je pris le reste de mes hommes, je traversai la crique hors de la vue des marins et je les surpris, l'un d'eux étant sur le rivage, l'autre à bord. Le premier était moitié endormi, et il allait se relever ; mais le capitaine, qui marchait en avant, courut sur lui, l'assomma, et cria à celui de la chaloupe de se rendre, sinon qu'il était mort. Il eut peu de peine à persuader à un seul homme de céder à cinq autres, après avoir vu périr son camarade. D'ailleurs c'était, à ce qu'il paraît, un des trois qui n'avaient pas adhéré volontairement à la mutinerie ; il fut donc facile de le décider non seulement à remettre ses armes, mais à se joindre à nous de bonne foi. En même temps, Vendredi et le lieutenant avaient si bien conduit leur affaire en criant et en répondant aux cris des autres, de colline en colline, de bois en bois, qu'ils les avaient mortellement fatigués, et de plus égarés de manière à leur ôter la possibilité de revenir, avant la nuit, à leur chaloupe. Nos deux émissaires eux-mêmes étaient harassés à leur retour.

Dés lors nous n'avions plus qu'à les surveiller et à tomber sur eux, dès qu'il ferait nuit. Ils ne revinrent à leur chaloupe que trois à quatre heures après le retour de Vendredi ; et nous entendîmes le premier qui arriva crier à ses compagnons de se hâter, et ceux-ci lui répondre, en se plaignant d'être épuisés et incapables d'aller plus vite ; ce qui nous fit grand plaisir. Enfin ils atteignirent leur embarcation, et il est impossible de peindre leur confusion lorsqu'ils la virent à sec sur le sable, la mer s'étant retirée, et qu'ils ne retrouvèrent plus leurs deux compagnons. Nous les entendions se dire l'un à l'autre que cette île était enchantée, qu'elle était habitée par de mauvais esprits ou par des assassins, et qu'ils seraient tous emportés par des diables ou massacrés. Ils appelèrent leurs camarades plusieurs fois par leur nom, mais sans réponse. Quelque temps après nous les vîmes, à la faible lueur du crépuscule, courir çà et là en se tordant les mains comme des désespérés, s'asseyant quelquefois dans la barque pour se reposer, puis recommençant leurs courses. Mes gens avaient grande envie que je leur permisse d'attaquer les marins à la faveur de la nuit ; mais je voulais les prendre avec assez davantage pour en tuer le moins possible ; surtout je ne voulais risquer la vie d'aucun des nôtres, et je savais que ces hommes étaient très bien armés. J'étais résolu à attendre, espérant qu'ils se sépareraient ; et, pour être plus sûr de mon fait, je rapprochai mon embuscade, et je commandai à Vendredi et au capitaine de se glisser à plat ventre, pour n'être point découverts, aussi près de terre qu'il leur serait possible, et d'arriver ainsi sur l'ennemi avant de tirer.

Ils n'avaient pas été longtemps dans cette posture, quand le bosseman, principal moteur de la sédition, et qui se montrait alors le plus découragé de tous, vint du côté de Vendredi et du capitaine avec deux autres. Le capitaine, voyant ce déterminé coquin en son pouvoir, eut à peine la patience de s'assurer que c'était lui, sa voix le lui ayant fait reconnaître. Aussitôt qu'il approcha d'eux, le capitaine et Vendredi, se redressant sur leurs pieds, lâchèrent leur coup, et l'homme fut tué sur place. L'un de ses compagnons tomba à ses côtés, le corps percé d'une balle ; mais il ne mourut qu'une ou deux heures après, et le troisième s'enfuit. Au bruit des coups de feu, j'avançai avec toute mon armée, composée de huit hommes, savoir : moi le généralissime, Vendredi mon lieutenant, le capitaine et ses deux amis, et les trois prisonniers de guerre auxquels nous avions confié des armes. Nous vînmes, il est vrai, sur eux dans l'obscurité, en sorte qu'ils ne purent nous compter, et j'ordonnai à l'homme qu'ils avaient laissé dans le bateau de les appeler par leur

nom et d'essayer de les amener à parlementer, espérant les réduire à traiter avec nous. Il était en effet probable que, dans leur position actuelle, ils capituleraient volontiers. Il appela donc d'abord un certain Tom Smith ; Tom Smith répondit tout de suite : « Est-ce toi, Robinson? » car il paraît qu'il reconnut son camarade à la voix. Celui-ci répondit : « Oui, oui. Pour l'amour de Dieu, Tom Smith, mets bas les armes, rends-toi, ou vous êtes tous morts à la minute.

— A qui nous rendre? où sont-ils? répliqua Smith. — Ici, répondit l'autre. Notre capitaine est ici avec cinquante hommes; ils vous ont



donné la chasse pendant deux heures. Le bosseman est mort, Will Fry est blessé, moi je suis prisonnier ; et, si vous ne vous soumettez pas, vous êtes tous perdus.

— Nous feront-ils quartier? dit Tom Smith. Si l'on nous donne la vie sauve, nous nous rendrons. — Je vais le demander, si vous voulez, » dit Robinson ; et il le demanda au capitaine. Celui-ci prit la parole et dit : « Vous connaissez ma voix, Smith ; je vous promets, si vous posez les armes à l'instant, de vous faire grâce de la vie à tous, excepté à Will Atkins. »

Alors ce Will Atkins s'écria : « Pour l'amour de Dieu, capitaine, faites-moi quartier. Qu'ai-je fait de plus que les autres? ils ont tous été aussi méchants que moi. » C'était faux ; ce Will Atkins avait le

premier porté la main sur le capitaine, au commencement de la mutinerie, et il l'avait traité d'une manière cruelle en lui liant les mains et l'insultant grossièrement. Cependant le capitaine lui dit de se rendre à discrétion et de se confier en la miséricorde du gouverneur ; car ils me donnaient tous ce titre. Bref, les rebelles mirent bas les armes et demandèrent la vie. J'envoyai l'homme qui avait parlementé avec eux, et deux autres, pour les garrotter : ensuite ma grande armée de cinquante hommes, qui, même en y comprenant les trois nouveaux enrôlés, montait seulement à huit hommes effectifs, avança pour se saisir des prisonniers et de leur chaloupe : moi et un autre, nous nous tînmes hors de vue, pour raison d'État.

Notre premier soin devait être de réparer la chaloupe et de songer à nous emparer du vaisseau. Le capitaine, libre de parler avec les mutins, leur représenta l'infamie de leur conduite envers lui, et la perversité encore plus grande des projets qu'ils n'avaient pu accomplir. Il leur fit comprendre que de tels actes ne pouvaient les mener qu'à la misère et peut-être à la potence. Tous paraissaient vraiment contrits et demandaient la vie avec instance. Il leur dit qu'ils n'étaient point ses prisonniers à lui, mais ceux du gouverneur de l'île ; qu'ils avaient cru l'abandonner dans un lieu désert, et qu'il avait plu à Dieu que ce lieu se trouvât habité, et que le gouverneur fût Anglais. « Il peut, disait-il, vous faire tous pendre, s'il le juge à propos ; mais, comme il vous a donné quartier, je suppose qu'il vous renverra en Angleterre, pour être remis à la justice du pays, excepté Atkins, que le gouverneur fait avertir par moi de se préparer à la mort, parce qu'il sera pendu demain matin. »

Bien que tout cela fût inventé par le capitaine, il en obtint l'effet qu'il attendait. Atkins, tombant à ses genoux, le supplia d'intercéder pour lui auprès du gouverneur de cette île ; et tous les autres demandèrent au nom de Dieu de n'être point envoyés en Angleterre.

Il me sembla que le moment de notre délivrance était arrivé, et qu'il serait facile de disposer ces gens à nous mettre de grand cœur en possession du vaisseau. Toutefois, je restai dans l'ombre, ne voulant point qu'ils vissent quelle mine avait leur gouverneur, et j'appelai le capitaine. Lorsque ma voix se fit entendre d'assez loin, un de nos hommes se détacha et alla dire au capitaine que le commandant le demandait. Le capitaine répondit qu'il se rendrait à l'instant près de Son Excellence. Cette feinte en imposa à tous les prisonniers, et ils restèrent persuadés que j'étais près de là avec mes cinquante hommes. Quand le capitaine fut près de moi, je lui fis part de mon projet pour prendre le bâtiment ; il le goûta extrêmement et résolut de le mettre à exécution le lendemain matin. Cepen-

dant, pour exécuter notre plan avec plus d'art et de précaution, et en assurer le succès, je lui dis qu'il fallait diviser les prisonniers, l'engageant à aller prendre Atkins et deux des plus mutins, et à les envoyer pieds et poings liés à la caverne où les autres étaient renfermés. Vendredi fut chargé de les conduire, assisté des deux hommes débarqués avec le capitaine, et ils dirent aux prisonniers qu'ils étaient dans un cachot, ce qu'ils pouvaient croire, ce caveau étant réellement un triste séjour, surtout dans la situation où se trouvaient ces hommes. Je fis emmener les autres à mon bosquet,



cette retraite que j'ai déjà amplement décrite, et, comme elle était close et qu'ils étaient liés, la place était suffisamment sûre ; d'ailleurs ils avaient intérêt à se bien conduire.

Le lendemain matin j'envoyai le capitaine auprès d'eux, pour les sonder et me rapporter ensuite s'il croyait pouvoir compter sur leur coopération pour reprendre le navire. Il leur parla de l'offense qu'ils avaient commise envers lui et de la triste position où elle les mettait, malgré la grâce qui leur avait été accordée par le gouverneur, pour le présent ; car, s'ils étaient reconduits en Angleterre, ils seraient tous pendus infailliblement. Il leur dit ensuite que, s'ils

voulaient se joindre à une tentative aussi juste que celle de reprendre le vaisseau, le gouverneur s'engageait à obtenir leur pardon.

Cette proposition devait être et fut acceptée avec joie par tous ces gens. Ils tombèrent aux pieds du capitaine et lui jurèrent de le servir fidèlement, de répandre pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang, de le suivre au bout du monde, s'il le désirait, ajoutant qu'ils lui devaient la vie et le regarderaient comme leur père tant qu'ils existeraient. « C'est bien, dit le capitaine, je vais aller dire au gouverneur ce que vous venez de me déclarer, et je verrai ce que je pourrai faire pour le disposer en votre faveur. » Il me rendit compte de l'esprit dans lequel il les avait trouvés, et me dit qu'il croyait à leur bonne foi. Cependant, pour plus de sûreté, je l'engageai à retourner et à déclarer à ces cinq hommes qu'ils pouvaient voir que l'on n'avait pas besoin d'eux, et qu'on leur faisait une grâce en acceptant leur service ; mais que le gouverneur garderait les deux premiers captifs et les trois qu'on avait enfermés dans la caverne de mon château, comme des otages qui répondraient de la fidélité de leurs compagnons, et que, si l'un de ceux-ci trahissait dans l'action, les cinq otages seraient pendus sur le rivage. Cette décision sévère leur montra que le gouverneur ne badinait point. Toutefois il n'y avait pas deux chemins à prendre, et c'était alors l'intérêt des prisonniers, aussi bien que celui du capitaine, d'engager leurs camarades à faire leur devoir.

Nos forces étaient ainsi ordonnées pour l'expédition : 1° le capitaine, son second et son passager; 2° les deux prisonniers de la première affaire, auxquels, sur la recommandation du capitaine, j'avais rendu la liberté et confié des armes ; 3° les deux autres que j'avais retenus enchaînés dans mon bosquet, et délivrés actuellement à la requête du capitaine ; 4° les cinq derniers prisonniers libérés. Ils étaient douze en tout, outre les cinq retenus dans ma caverne comme otages.

Je demandai au capitaine s'il voulait s'aventurer à aborder le vaisseau avec ces forces. Quant à moi et à mon domestique Vendredi, je ne jugeai pas à propos que nous prissions part à l'affaire, parce qu'ayant sept hommes à garder, nous aurions assez de besogne pour les tenir éloignés les uns des autres et leur porter des vivres. J'étais résolu à tenir sévèrement les cinq hommes de la caverne ; mais Vendredi allait deux fois par jour leur donner ce qui leur était nécessaire. Les deux autres prisonniers portaient les provisions à une certaine distance, et là Vendredi les prenait. Quand je me montrai aux deux otages, j'étais avec le capitaine, et il leur dit que j'étais la personne chargée par le gouverneur de veiller sur eux, et que c'était le bon plaisir de Son Excellence qu'ils ne bougeassent sans ma per-

mission, sous peine d'être conduits au château et enchaînés. De cette manière, n'ayant jamais paru en qualité de gouverneur, je jouai un autre rôle, et je parlais à tout propos du gouverneur, de la garnison et du château.

Maintenant tous les obstacles étant aplanis pour le capitaine, il lui restait seulement à préparer ses deux barques, à boucher le trou que nous avions fait à la première, et à les équiper. Il donna le commandement de l'une à son passager, et quatre de ses hommes formèrent l'équipage ; il commandait la seconde, dans laquelle il prit son lieutenant et cinq hommes. Ils arrangèrent si bien leur affaire, qu'ils atteignirent le bâtiment vers minuit. Aussitôt qu'ils en furent à portée de voix, le capitaine ordonna à Robinson de héler les gens du bord, et de leur dire qu'il ramenait leurs camarades et la chaloupe, mais qu'ils avaient passé beaucoup de temps à les chercher. Bref, il les amusa par ses discours, et, pendant qu'il parlait, la chaloupe arriva sous le navire. Alors le capitaine et le lieutenant s'élancèrent les premiers sur le tillac, assommèrent à coups de crosse de fusil le contremaître et le charpentier, et, fidèlement aidés par leurs hommes, ils s'assurèrent de tous ceux qui se trouvaient sur le pont, et fermèrent les écoutilles, pour empêcher ceux d'en bas de monter.

En ce moment, la seconde chaloupe aborda le bâtiment du côté de la proue, et cette nouvelle troupe nettoya la gaillard d'avant, s'empara de l'écoutille conduisant à la cuisine, et prit trois hommes qui s'y trouvaient. Tout étant sauf sur le tillac, le capitaine commanda à son lieutenant et à trois de ses hommes de forcer la cabine où se tenait le capitaine choisi par les rebelles. Celui-ci, ayant pris l'alarme, s'était levé, et, assisté par deux matelots et un mousse, il s'était muni d'armes et tira sur le lieutenant lorsqu'il força la porte, et lui cassa le bras : deux autres furent blessés, mais il n'y en eut pas un de tué. Tout blessé qu'il était, le lieutenant, après avoir appelé à son secours, se précipita dans la chambre et déchargea son pistolet sur le commandant rebelle. La balle entra par la bouche et ressortit derrière l'oreille, et l'homme tomba sans prononcer un mot. Alors le reste se rendit ; le vaisseau fut repris, et l'on ne répandit pas une goutte de sang de plus.

Dès que le capitaine fut assuré de son navire, il fit tirer sept coups de canon, signal convenu entre nous pour annoncer sa victoire. On s'imaginera sans peine quelle fut ma joie quand je l'entendis. J'étais resté sur le bord de la mer jusqu'à deux heures du matin, et, lorsque j'eus bien entendu ce signal, je me couchai et m'endormis profondément, la journée ayant été pour moi extrêmement laborieuse. Le lendemain matin je fus éveillé par un coup de canon, et, peu de

moments après, je m'entendis appeler : « Gouverneur ! gouverneur ! » Je reconnus la voix du capitaine. Je m'habillai à la hâte, et je grimpai sur le sommet de la colline, où je trouvai en effet le capitaine. Il me montra son vaisseau et me dit, en me serrant dans ses bras : « Mon cher ami et libérateur, voici votre vaisseau : il vous appartient, ainsi que nous tous ». Je jetai les yeux sur la mer, et je vis le bâtiment à moins d'un quart de lieue du rivage. Aussitôt qu'il avait été maître sur son bord, le capitaine avait levé l'ancre, et, comme le temps était beau, il était venu mouiller près de l'embouchure de la petite baie, dans laquelle, à la faveur du flux, il était entré sur la



pinasse, et avait abordé à la place où je conduisais jadis mes radeaux. Je faillis de m'évanouir de saisissement en voyant ma délivrance si visiblement remise entre mes mains, toutes les difficultés levées, un bon navire prêt à me porter où je voudrais aller. D'abord je ne pus répondre au capitaine, et, quand il me prit dans ses bras, je me tins fortement à lui pour ne pas tomber. Il s'aperçut de mon état et me fit prendre quelques gouttes d'un cordial qu'il avait apporté exprès pour moi. Après avoir bu, je m'assis à terre, un peu revenu à moi ; mais je restai encore quelque temps sans pouvoir parler. Ce brave homme était aussi transporté de joie que je l'étais ; mais il n'avait pas éprouvé l'émotion de la surprise. Il me dit mille choses

bonnes et tendres pour me calmer ; cependant l'excès du bonheur avait jeté la confusion dans mes idées, et je ne recouvrai la parole que lorsque des flots de larmes eurent soulagé mon cœur. A mon tour j'embrassai mon ami, je le saluai comme mon libérateur ; et nous nous félicitâmes mutuellement. « Je vous regarde, lui dis-je, comme un homme envoyé du Ciel pour me délivrer, et toute cette affaire me semble un enchaînement de miracles. De pareils témoignages montrent bien clairement l'influence mystérieuse de la Providence sur les événements, et sa puissance, sa bonté infinie qui vont chercher un malheureux dans le coin le plus ignoré de l'univers, et



lui envoient des secours inespérés ! » Je n'oubliai point d'élever au ciel mon âme reconnaissante ; je ne pouvais différer un instant de bénir celui qui m'avait nourri dans ce désert d'une manière si surprenante, celui auquel toute assistance ou toute délivrance doit être rapportée.

Quand nous eûmes causé ensemble quelque temps, le capitaine me dit qu'il me remettait le peu de rafraîchissements que le bâtiment avait pu fournir, et que les misérables qui s'en étaient emparés n'avaient point pillés encore. Alors il héla sa chaloupe, et ordonna à ses hommes de débarquer les objets destinés au gouverneur. En effet, à voir toutes les provisions que l'on m'apportait, on eût dit que je ne devais pas m'en aller avec eux, mais habiter encore mon île. D'abord

il y avait une cave contenant des liqueurs et six grandes bouteilles de vin de Madère, deux livres de tabac parfait, douze quartiers de bon bœuf et six quartiers de porc, un sac de pois et environ cent livres de biscuit, plus une caisse de sucre, une autre de farine, un sac de citrons, deux bouteilles de sirop de limon, et quantité d'autres objets. En outre il m'apporta, ce qui était mille fois plus utile pour moi, six chemises neuves, six cols très bons, deux paires de gants, une paire de souliers, un chapeau et une paire de bas, avec un habillement complet à lui appartenant et qui n'avait presque pas été porté ; enfin il me revêtit de la tête aux pieds. Ce fut réellement un cadeau très agréable et très opportun pour une personne placée dans les circonstances où je me trouvais; mais on ne peut imaginer à quel point au premier moment j'étais gauche, embarrassé, mal à l'aise dans mes nouveaux habits.

Toutes ces cérémonies terminées, et toutes ces bonnes choses portées dans mon petit appartement, nous nous consultâmes sur ce que nous ferions de nos prisonniers ; car il était nécessaire de considérer s'il convenait ou non de les emmener avec nous, notamment deux d'entre eux, que le capitaine jugeait insubordonnés au dernier degré. Il me dit qu'il les connaissait pour des coquins incorrigibles, qu'aucun bienfait ne pourrait les toucher, et que, si l'on se décidait à les emmener, ce ne pouvait être qu'enchaînés comme des malfaiteurs, pour les livrer à la justice dans la première colonie anglaise où nous arriverions. Je lui dis que, s'il y consentait, je tâcherais de disposer de ces deux hommes à demander eux-mêmes, comme une faveur, de rester dans l'île. « Je le voudrais de tout mon cœur, répondit le capitaine. — Eh bien, dis-je, je vais les envoyer chercher et leur parler de votre part. »

J'envoyai donc Vendredi et les deux otages, alors libérés, leurs camarades ayant tenu leur promesse, je les envoyai, dis-je, à la caverne chercher les cinq prisonniers, et leur commandai de les amener, attachés comme ils l'étaient, au bosquet, où ils les garderaient en attendant que je vinsse leur parler. Je laissai passer un peu de temps, et je me rendis au bosquet dans mes habits neufs, et me faisant encore appeler monsieur le gouverneur. Quand nous fûmes tous réunis, et le capitaine placé à côté de moi, je fis amener les prisonniers et leur dis que je savais toute l'infamie de leur conduite, et comment ils avaient déserté avec leur bâtiment, et se préparaient à commettre d'autres méfaits si la Providence ne les avait fait tomber dans les pièges qu'ils avaient tendus pour les autres. Je leur annonçai que, par mes ordres, le navire avait été saisi, qu'il était maintenant en rade, et qu'ils verraient bientôt leur

nouveau commandant pendu à la grande vergue, comme le méritait sa félonie. Je leur demandai ce qu'ils auraient à dire si je les faisais de même exécuter, comme pirates pris les armes à la main ; ils ne pouvaient douter, leur disais-je, que ma commission ne m'autorisât à faire justice d'eux.

Un d'eux répondit au nom des autres qu'il n'avait rien à dire, sinon que le capitaine leur avait promis la vie lorsqu'ils avaient été pris, et qu'ils se recommandaient humblement à ma clémence. « Mais, leur dis-je, il me serait difficile d'user de clémence envers vous, puisque j'ai l'intention de quitter l'île avec tous mes hommes et que mon passage en Angleterre est arrêté sur votre bâtiment. Le capitaine ne pourrait vous ramener autrement que dans les chaînes et pour vous livrer à la justice, et, en dernier résultat, au gibet. Je ne sais réellement ce qu'on pourrait faire de vous, à moins que vous ne soyez disposés à rester ici ; et, dans ce cas, ayant moi-même la permission de quitter l'île, je ne serais pas éloigné de vous faire grâce de la vie, si vous croyez pouvoir vous tirer d'affaire sur ces rives. » Ils semblèrent extrêmement reconnaissants, et m'assurèrent qu'ils aimaient mieux risquer de demeurer dans l'île que d'être transportés en Angleterre, où ils étaient certains d'être pendus.

Cependant le capitaine parut élever quelques difficultés et craindre de les laisser à terre. Alors je fis semblant d'être un peu en colère contre lui ; je lui dis que ces gens étaient mes prisonniers, et non les siens ; que je leur avais offert cette faveur, et que je voulais tenir ma parole. « Du reste, ajoutai-je, si vous ne jugez pas à propos de consentir à ma proposition, je les remettrai en liberté comme je les ai trouvés, et vous les reprendrez comme vous pourrez. » Ces malheureux me remercièrent avec chaleur. Je les fis détacher et leur ordonnai de se retirer au milieu des bois, à l'endroit d'où ils venaient ; je leur dis que je leur enverrais des armes, des munitions et des renseignements utiles pour leur bien-être. Ensuite, je me préparai à me rendre sur le vaisseau ; mais je dis au capitaine que je passerais encore une nuit à terre pour arranger mes affaires, le priant d'aller sans moi à bord, de tenir toutes choses prêtes pour le départ et de m'envoyer, le jour suivant, la chaloupe. Je lui recommandai, à tout événement, de faire pendre au mât le capitaine rebelle qui avait été tué, afin que ses complices pussent le voir.

Quand le capitaine fut parti, je fis amener dans mon appartement tous les exilés, et j'entrai avec eux en conversation sérieuse sur leurs affaires. Je leur dis qu'à mon avis ils avaient fait un bon choix, et que, si le capitaine les avait emmenés, ils auraient été tous très certainement pendus. Je leur montrai le capitaine rebelle

attaché à la vergue du vaisseau, et je les assurai qu'un pareil sort les attendait.

Après qu'ils m'eurent tous déclaré qu'ils se trouvaient heureux de rester à terre, je leur dis que je voulais leur conter l'histoire de ma vie en cette île, et leur expliquer comment ils pourraient eux-mêmes y vivre doucement. Je leur exposai tout ce qui concernait le lieu, et la manière dont j'y étais arrivé ; je leur montrai mes fortifications, et de quelle façon je faisais mon pain, je plantais mon blé, je préparais mes raisins : en un mot, je leur dis tout ce qu'ils devaient savoir pour rendre leur existence tolérable. Je leur parlai aussi des dix-sept Espagnols qui devaient arriver, et pour lesquels je laissai une lettre ; je leur fis promettre de les traiter en frères et de leur faire part de toutes leurs ressources. Il faut observer ici que le capitaine m'avait fourni de l'encre de son vaisseau, et qu'il fut grandement surpris que je n'eusse jamais trouvé le moyen de faire l'encre avec du charbon et de l'eau, ou quelques autres ingrédients, moi qui avais fait tant de choses plus difficiles.

Je laissai à nos exilés mes armes, savoir : cinq fusils de munition, trois fusils de chasse et trois épées. Je leur donnai aussi environ la moitié d'un baril de poudre qui me restait ; car, après les deux ou trois premières années, je n'en avais pas usé du tout. Je leur indiquai la manière de soigner les chèvres, d'employer leur lait, de les engraisser ; bref, je leur contai tous les détails de mon histoire, je leur promis d'engager le capitaine à leur laisser deux barils de poudre de plus et des graines que j'aurais été moi-même bien content d'avoir ; de plus, je leur donnai le sac de pois que m'avait apporté le capitaine, en leur recommandant de les semer, afin d'en avoir ensuite davantage.

Après avoir terminé leur instruction, je les laissai le lendemain, et j'allai à bord. Nous nous préparâmes sur-le-champ à mettre à la voile. Cependant nous ne levâmes pas l'ancre le même soir. Le lendemain de très bonne heure, deux des cinq exilés vinrent à la nage sous le bâtiment, et, se plaignant tristement des trois autres, demandèrent pour l'amour de Dieu à être reçus dans le vaisseau, implorant le capitaine pour qu'il les prît, dût-il les faire pendre, puisque, s'ils restaient avec les autres, ils seraient assassinés. Le capitaine prétendit qu'il ne pouvait rien faire sans ma permission ; mais, sur leur promesse solennelle de s'amender, nous consentîmes à les prendre. Ils furent sévèrement fouettés, et devinrent de très honnêtes et de très braves garçons.

Quelque temps après, on envoya la chaloupe à terre, à l'heure de la haute marée, pour porter les objets promis aux prisonniers, et le

capitaine, à ma prière, y joignit leurs coffres et leurs effets, ce qui leur causa une grande joie. Je les encourageai aussi en leur disant que, s'il était en mon pouvoir d'envoyer un vaisseau pour les chercher, je ne les oublierais point.

En prenant congé de mon île, j'emportai, comme souvenir de mon exil, le grand bonnet de peau de chèvre que j'avais fait, mon parasol



et l'un de mes perroquets ; je n'oubliai pas non plus de prendre cet argent dont j'ai parlé, qui avait été si longtemps négligé qu'il était noirci et pouvait à peine passer tel avant d'avoir été frotté. Les pièces de monnaie que j'avais trouvées sur le bâtiment espagnol étaient dans le même état. Ainsi je quittai l'île le 19 décembre, et, selon le calendrier du vaisseau, dans l'année 1686, après y avoir passé vingt-huit ans, deux mois et dix-neuf jours. Je fus délivré de cette seconde captivité le même quantième du mois où je m'échappai de l'esclavage des Maures de Salé, et je touchai le sol de ma patrie le 11 juin 1687, après trente-cinq ans d'absence.

Quand j'arrivai en Angleterre, je m'y trouvai aussi complètement étranger à tout le monde que si je n'avais jamais habité ce pays. Ma bienfaitrice, ma fidèle intendante, à laquelle j'avais laissé mon argent, était vivante ; mais elle avait eu de grands malheurs ; elle était devenue veuve une seconde fois, et ses affaires étaient fort dérangées. Je la priai de ne pas se tourmenter de ce qu'elle me devait, l'assurant que, loin de vouloir lui causer le moindre chagrin, je l'aiderais au contraire selon mes petits moyens, en reconnaissance de ses soins et de son honnêteté envers moi. Il est vrai qu'en ce moment je ne pouvais faire beaucoup pour elle ; toutefois je lui dis que jamais je n'oublierais ses bontés, et je le lui prouvai dès que je fus en état de l'aider, comme on le verra plus tard. Je me rendis ensuite dans le comté d'York. Mon père était mort ainsi que ma mère, et de toute ma famille je ne retrouvai que deux sœurs et deux enfants de l'un de mes frères; et, comme on me tenait pour mort depuis longtemps, on ne m'avait laissé aucune part dans notre patrimoine. En un mot, je me trouvais sans ressources, excepté la petite somme d'argent que j'avais apportée, et qui ne pouvait suffire pour m'établir et me faire exister.

Je reçus alors un témoignage de reconnaissance auquel je ne m'attendais point. Ce patron de bâtiment que j'avais si heureusement sauvé ayant rendu à ses armateurs un compte fidèle et bienveillant de tout ce qu'il me devait pour l'avoir tiré, lui, l'équipage et le bâtiment, du plus grand péril, ceux-ci m'invitèrent à me trouver avec eux et d'autres négociants intéressés à la même entreprise ; ils m'adressèrent à ce sujet leurs remercîments et me prièrent d'accepter un présent de près de deux mille guinées.

Cet argent ne pouvait me procurer une existence suffisante ; je résolus donc d'aller à Lisbonne chercher des renseignements sur ma plantation et mon associé du Brésil, lequel devait me croire mort depuis bien des années. Dans cette vue, je m'embarquai pour Lisbonne, où j'arrivai au mois d'avril suivant, mon domestique Vendredi m'ayant accompagné dans tous ces voyages et s'étant montré, en toute occasion, le plus zélé, le plus fidèle des serviteurs. Je m'informai à Lisbonne de mon vieil ami le capitaine de navire qui m'avait recueilli sur la côte d'Afrique, et je le retrouvai, à ma grande satisfaction. Il était devenu vieux, et n'allait plus en mer ; il avait cédé son bâtiment à son fils, qui n'était déjà plus un jeune homme, et qui suivait, de même que le père, le commerce du Brésil. Le vieillard ne me reconnut point, et je ne l'aurais peut-être pas reconnu si je n'avais su que cétait lui ; mais, après les premiers moments, je me rappelai bientôt tous ses traits, de même que je lui revins en mémoire dès que je me fus nommé.

Après quelques tendres effusions de vieille amitié entre nous, je m'empressai de demander des nouvelles de ma plantation et de mon associé. Le bonhomme me dit qu'il y avait neuf ans qu'il n'était allé au Brésil; que, lors de son dernier voyage, mon associé était vivant; mais que ceux que j'avais chargés de veiller avec lui sur ma part dans nos affaires étaient morts tous les deux. Cependant il pensait qu'on me rendrait bon compte de l'accroissement de ma plantation, parce que, d'après l'opinion générale que j'avais péri dans un naufrage, mes fondés de pouvoirs avaient remis mes droits sur la plantation au procureur fiscal, lequel avait décidé que, dans le cas où je ne viendrais pas réclamer cette propriété, un tiers serait versé au trésor royal, et deux tiers au monastère de Saint-Augustin, pour être employés au profit des pauvres et à la conversion des Indiens à la foi catholique ; et, si je paraissais, ou quelqu'un avec ma procuration, pour réclamer cette propriété, elle me serait rendue, sauf les produits annuels qui, ayant été appliqués à des objets de charité, ne pouvaient plus m'être remboursés. Il m'assura que l'intendant des domaines royaux et le *provedor* ou économe du couvent avaient pris grand soin, depuis ce temps, d'exiger du détenteur de la propriété, c'est-à-dire de mon associé, un compte exact du produit, et en avaient dûment touché la moitié qui m'appartenait. Je lui demandai s'il savait à quelle valeur la plantation avait été portée, s'il croyait que cela valût la peine de s'en occuper, et si j'aurais, en me rendant sur les lieux, quelques obstacles à surmonter pour établir mes justes droits sur la moitié de cette propriété. Il me dit que, sans savoir exactement à quel degré la plantation s'était améliorée, il était sûr au moins que mon associé était devenu extrêmement riche sur la part qui lui était laissée, et que, si sa mémoire ne le trompait point, on lui avait dit que le tiers de ma part attribué au roi, et qui avait été concédé à un autre monastère ou maison religieuse, montait à plus de deux cents moïdores par an. A l'égard de ma rentrée dans la libre possession de ce bien, cela ne pouvait souffrir aucune difficulté, mon associé étant là pour témoigner de la légalité de mon titre, et mon nom étant d'ailleurs inscrit sur les registres du gouvernement. Il me dit de plus que les héritiers de mes deux fondés de pouvoirs étaient des gens très honnêtes et très riches ; et il croyait que non seulement ils m'aideraient à rentrer dans ma propriété, mais que je trouverais dans leurs mains une somme considérable provenant du revenu de la plantation, dans le temps où leurs pères en avaient la gestion, et avant qu'ils en eussent disposé comme il me l'avait dit, ce qui avait eu lieu, autant qu'il pouvait se le rappeler, seulement depuis douze ans.

Ceci me causa un peu d'inquiétude, et je demandai au vieux capitaine comment mes fondés de pouvoirs avaient pu disposer ainsi de mon bien, tandis qu'ils savaient que par testament je l'avais fait, lui, le capitaine portugais, mon légataire universel.

Il me dit que cela était vrai, mais que, ma mort n'étant point prouvée, il ne pouvait agir en qualité d'exécuteur de mes dernières volontés ; que de plus il ne s'était point soucié de se mêler d'affaires aussi éloignées, qu'il avait seulement fait enregistrer mon testament et réclamé son droit, et que, s'il avait pu donner quelques preuves de mon décès ou de mon existence, il aurait agi par procuration et repris possession de l'*engenho*, comme il appelait l'usine à sucre, en chargeant son fils, qui était maintenant au Brésil, de faire pour cela les démarches nécessaires. « Mais, ajouta le vieillard, je vous dirai encore une chose qui vous sera peut-être moins agréable que le reste, c'est que votre associé et vos fondés de pouvoirs, vous croyant perdu, comme tout le monde le croyait, m'offrirent de me remettre les profits qui vous revenaient depuis six à huit ans, ce que j'acceptai. En ce temps, il y avait eu de grands déboursés pour augmenter les machines et les bâtiments de l'*engenho* et acheter des esclaves, de sorte que les produits étaient loin d'être aussi considérables alors qu'ils le sont devenus par la suite. Cependant je vous rendrai un compte fidèle de ce que j'ai reçu en totalité et de l'emploi que j'en ai fait. »

Après quelques conférences qui durèrent plusieurs jours entre cet ancien ami et moi, il me donna le compte du revenu des six premières années de ma plantation, signé par mon associé et mes fondés de pouvoirs. La valeur de ce revenu avait été livrée en marchandises, savoir : du tabac en rouleaux, du sucre en caisses, du rhum, de la mélasse, et autres produits ordinaires des exploitations de ce genre. Le compte me montra que chaque année les produits augmentaient beaucoup ; mais, les dépenses étant considérables à cette époque, comme on l'a dit plus haut, la part qui me revenait était très petite. Cependant le vieillard me fit voir qu'il était mon débiteur de quatre cent soixante et dix maïdores, plus soixante caisses de sucre et quinze doubles rouleaux de tabac, lesquels s'étaient perdus dans le naufrage de son bâtiment, à son retour à Lisbonne, onze ans après mon départ du Brésil. Alors le bonhomme se mit à déplorer ses infortunes, qui l'avaient forcé de se servir de mon argent pour réparer ses pertes et acheter une part sur un bâtiment neuf. « Toutefois, mon vieil ami, vous ne manquerez point de ressources dans votre détresse momentanée, et, aussitôt que mon fils sera revenu, je m'acquitterai pleinement envers vous. » En parlant ainsi, il allait chercher un vieux sac ;

il en tira cent soixante moïdores, qu'il me donna, et il y joignit les actes qui constataient que lui et son fils étaient propriétaires chacun d'un quart du bâtiment commandé par le dernier. Il remit ces titres dans mes mains, comme sûreté pour le reste de sa dette.

L'honnêteté et la bonté de ce pauvre vieillard m'arrachèrent des larmes, surtout en me rappelant tout ce qu'il avait fait pour moi, comment il m'avait pris au milieu de la mer, combien il avait toujours été généreux à mon égard en toutes occasions, et quelle sincérité, quelle délicatesse il me montrait à cette heure. Je lui demandai



si sa fortune présente lui permettait, sans se gêner, de se priver d'une somme aussi forte. Il me dit qu'il était forcé d'avouer que cela le gênerait un peu, mais que c'était mon argent et que j'en avais peut-être un plus grand besoin que lui.

Tout ce que disait ce brave homme était si affectueux, que j'avais peine à retenir mes larmes en l'écoutant. Bref, je pris cent moïdores et lui demandai une plume et de l'encre pour lui faire un reçu de cette somme ; ensuite je lui rendis le reste et lui dis que, si jamais je reprenais possession de ma plantation, je lui remettrais ce que j'acceptais de lui (et je le fis en effet) ; quant aux titres sur la cargaison du vaisseau de son fils, je refusai absolument de les prendre

'assurant que si j'avais besoin d'argent, je le croyais assez galant homme pour me payer, et que, s'il en était autrement, c'est-à-dire si je recevais ce qu'il m'avait donné lieu d'espérer, je ne lui demanderais jamais un denier de plus.

Quand cette affaire fut vidée, le vieillard me demanda s'il pouvait m'aider de ses conseils à l'égard des mesures à prendre pour réclamer ma plantation. Je lui annonçai le projet d'aller moi-même faire valoir mes droits. Il me dit que, si je n'y tenais pas, je pouvais m'en dispenser, et que je ne manquerais pas de moyens pour constater mes droits et me mettre en possession de mes revenus. En ce moment il se trouvait dans le Tage plusieurs bâtiments prêts à partir pour le Brésil ; il fit inscrire mon nom sur les registres publics, et certifia sous serment que j'étais le même individu qui avait eu d'abord la concession de la terre sur laquelle était établie la plantation dont il s'agissait. Ce fait fut régulièrement constaté par un acte notarié, et à cet acte on joignit une procuration de moi et une lettre de lui à un négociant de ses amis, résidant au Brésil, dans la partie où se trouvait ma plantation. Tous ces papiers ayant été expédiés, il me proposa de demeurer avec lui en attendant le résultat de leur envoi.

Jamais affaire ne fut réglée avec plus de loyauté. En moins de sept mois je reçus des héritiers de mes fondés de pouvoirs (ces négociants pour lesquels j'avais fait mon dernier voyage) un paquet renfermant les lettres et les papiers suivants :

1° Un compte courant des produits de ma ferme ou plantation depuis l'année où leurs pères avaient compté avec mon vieil ami, le capitaine portugais, pour six ans. Ce qui me revenait pour les années subséquentes montait à onze cent soixante et quatre moïdores ;

2° Un compte de quatre années de plus, pendant lesquelles ils gardèrent mes effets entre leurs mains, avant que le gouvernement en eût réclamé l'administration, comme appartenant à un individu que son absence depuis longues années faisait regarder comme mort. La valeur de la plantation ayant augmenté, mon dividende sur ces années montait à dix-neuf mille quatre cent quarante-six cruzados, ou trois mille deux cent quarante moïdores ;

3° Le prieur de Saint-Augustin avait reçu les profits de plus de quatorze ans ; mais, n'étant point tenu de rendre compte de ce dont il avait disposé pour l'hôpital, il déclarait avec beaucoup de loyauté qu'il lui restait huit cent soixante et douze moïdores non distribués, qu'il reconnaissait me devoir. Quant à la part du roi, il ne m'en revint rien.

A ces papiers était jointe une lettre de mon associé, dans laquelle

il me félicitait très cordialement de ma conservation, et me donnait l'état circonstancié des produits annuels et de l'amélioration de la plantation, du nombre d'arpents qu'elle comprenait, de la manière dont ils étaient plantés, des esclaves qui y étaient attachés ; ensuite, traçant vingt-deux croix en signe de bénédiction, il me disait qu'il avait récité autant d'*Ave Maria*, pour remercier la sainte Vierge de m'avoir sauvé la vie. Il m'invitait avec d'obligeantes instances à venir prendre possession de mon bien, et me priait de lui envoyer mes ordres à l'égard de la remise de mes effets, si je ne venais pas moi-même. Il terminait par de vives assurances de son amitié et de celle des siens, et me priait d'accepter en présent sept belles peaux de



léopards qu'on lui avait apportées d'Afrique, sans doute sur un bâtiment qu'il avait frété pour ce pays, et qui avait fait un voyage plus heureux que le nôtre. Il m'envoyait de plus cinq boîtes d'excellentes confitures, et une centaine de pièces d'or non frappées, un peu moins grosses que des moïdores. Par le même convoi, les deux négociants héritiers de mes agents me firent passer deux cents caisses de sucre, huit cents rouleaux de tabac et le reste de ce qu'ils me devaient en or.

Je pouvais dire maintenant que la fin de Job était meilleure que son commencement. Il est impossible d'exprimer mon agitation quand je me vis entouré de tous ces biens. Les bâtiments du Brésil

arrivant toujours en convoi, le même qui apportait mes lettres apportait aussi toutes mes marchandises, et celles-ci étaient déjà en rivière lorsque je reçus les lettres. Enfin, à la vue de mes richesses, je pâlis, le cœur me manqua, et, si le vieux capitaine ne m'avait pas fait prendre un cordial, je crois que la surprise et la joie auraient été au-dessus de mes forces et m'auraient tué sur la place. Je restai plusieurs heures dans un état assez alarmant ; on envoya chercher un médecin, on lui expliqua en partie la cause de mon mal, et il me fit tirer du sang ; après quoi je me sentis mieux et je me rétablis par degrés. Je pense réellement que je serais mort si je n'avais pas été soulagé de cette manière.

Maintenant j'étais maître de plus de cinq mille guinées en argent, et je possédais au Brésil un bien qui rapportait plus de mille guinées par an, et dont la propriété m'était aussi assurée que si c'eût été un bien patrimonial dans mon pays. En un mot, j'étais dans une position que je concevais à peine, et de laquelle je ne savais comment jouir. La première chose que je fis, ce fut de récompenser mon bienfaiteur, le bon vieux capitaine, auquel je devais l'origine de ma fortune, et qui s'était montré d'abord si charitable dans ma détresse, ensuite si serviable au commencement de mon établissement, et en dernier lieu si honnête. Je lui montrai tout ce qu'on m'envoyait, et lui dis qu'après la Providence, qui gouvernait toutes choses, je lui devais ces biens et qu'il me restait à le récompenser, ce que je voulais faire au centuple. D'abord, je lui remis les cent moïdores qu'il m'avait donnés, ensuite j'envoyai chercher un notaire et lui fis rédiger une quittance générale ou décharge en bonne forme du reste de la somme qu'il reconnaissait me devoir. Après cela, je fis dresser une procuration qui l'autorisait à toucher les profits annuels de ma plantation, et enjoignait à mon associé de compter avec lui en mon nom et de lui envoyer les marchandises par les convois ordinaires ; à la fin de cet acte, une clause lui assurait cent moïdores sur mon revenu pendans toute sa vie, et après lui cinquante moïdores à son fils, également viagers. C'est ainsi que je m'acquittai envers mon vieil ami.

Il me fallut alors considérer quelle direction je prendrais et comment j'emploierais la fortune que Dieu remettait dans mes mains. J'avais en effet plus de soucis en ce moment, qu'au temps de ma vie solitaire dans mon île, où je ne manquais d'aucune chose nécessaire et n'avais rien de superflu. Aujourd'hui je me trouvais chargé de grands biens et je ne savais comment les mettre en sûreté. Je n'avais point de caverne pour cacher mes trésors, point de réduit secret où ils pussent rester sans clef ni cadenas, et se rouiller sans que personne songeât à y toucher. Je ne savais, au contraire, où mettre mon

argent, ni à qui le confier. Mon vieux capitaine, il est vrai, était parfaitement probe, et c'était mon seul refuge. Mes intérêts m'appelaient au Brésil ; mais je n'aurais pas voulu partir pour ce pays avant d'avoir arrangé mes affaires et laissé mes capitaux en mains sûres. Je pensai d'abord à la veuve, mon ancienne amie, dont l'intégrité m'était connue ; mais elle était avancée en âge, très pauvre et peut-être endettée ; en sorte que je me crus obligé d'aller en personne en Angleterre et de porter mes fonds avec moi.

Il se passa néanmoins quelques mois avant que je prisse cette résolution ; et alors, comme j'avais récompensé le vieux capitaine mon bienfaiteur à ma satisfaction et à la sienne, je pensai à la pauvre veuve, dont le mari avait été mon premier protecteur, et qui, tant qu'elle l'avait pu, avait été ma fidèle intendante et m'avait aidé de ses bons avis. Je chargeai un négociant de Lisbonne d'écrire à son correspondant de Londres, non seulement de payer une traite souscrite par moi au profit de cette dame, mais de la chercher et de lui remettre à elle-même cent guinées de ma part, de causer avec elle sur sa situation, de la consoler en l'assurant que, si je vivais, elle recevrait de moi de plus amples secours. En même temps, j'envoyai à chacune de mes deux sœurs cent guinées, parce que, sans être dans le besoin, elles n'étaient pas tout à fait à leur aise, l'une étant restée veuve, l'autre ayant un mari qui ne la traitait pas aussi bien qu'il aurait dû. Cependant parmi tous mes parents ou connaissances, je ne pouvais trouver personne à qui j'osasse confier la masse de mes fonds, afin de les laisser en sûreté avant d'aller au Brésil ; et cela me jetait dans une grande perplexité.

Une fois j'eus l'idée d'aller m'établir au Brésil, où j'étais, on peut le dire, naturalisé ; mais quelques scrupules religieux finirent par me détourner de ce projet. Cependant ce ne fut point la religion qui m'empêcha d'abord d'aller en cette contrée ; je n'avais fait aucune difficulté de paraître attaché à la religion du pays, tant que j'y étais demeuré, et j'aurais encore fait de même ; mais de temps en temps, comme j'avais réfléchi sur ces matières plus sérieusement que je ne l'avais fait dans ma jeunesse, quand je songeais à aller finir mes jours parmi les Brésiliens, je regrettais de m'être fait papiste, n'étant pas assez sûr que cette foi fût la meilleure pour vouloir mourir en la professant.

Toutefois ce n'était pas là ma principale raison pour différer d'aller au Brésil ; ce qui me retenait surtout, c'est que je ne savais en quelles mains laisser ma fortune. Enfin je me décidai à la porter avec moi en Angleterre, où je supposais que je trouverais quelques parents ou ferais quelques connaissances auxquelles je pourrais me confier.

Ainsi je me préparai à partir pour mon pays avec tout mon bien.

Avant de retourner dans ma patrie, je profitai du départ de la flotte pour le Brésil, et envoyai par elle des réponses conformes aux procédés de mes comptables en ce pays. J'écrivis au prieur de Saint-Augustin une lettre pleine de remercîments, et lui offris les huit cents moïdores dont il n'avait pas disposé, en le priant d'en retenir cinq cents pour son couvent et de distribuer le reste aux pauvres, comme il le jugerait à propos ; je terminai en me recommandant à ses prières et autres choses semblables. Ensuite j'écrivis à mes anciens gérants une lettre telle que le méritait leur conduite honorable ; mais je n'y joignis aucun présent, car ils auraient été déplacés auprès d'eux. Enfin je marquais à mon associé combien j'appréciais les soins intelligents par lesquels il avait amélioré la plantation, et le sentiment de probité qui l'avait porté à employer une partie du produit à l'agrandissement des fabriques ; je lui donnais des instructions pour l'administration future de ma part, selon les pouvoirs que j'avais remis à mon vieux capitaine, auquel je le priais de faire passer ce qui me serait dû, jusqu'à ce qu'il reçût de moi de nouveaux avis. Je l'assurais que j'avais l'intention, non seulement de le visiter, mais de me fixer près de lui pour le reste de ma vie. A cela je joignis quelques pièces d'étoffes de soie pour sa femme et deux filles dont le capitaine m'avait appris l'existence, deux pièces du plus beau drap d'Angleterre que je pus trouver à Lisbonne, et quelques pièces de dentelle de Flandre.

Ayant ainsi arrangé toutes mes affaires, vendu mes marchandises et converti mon avoir en bonnes lettres de change, je songeai à mon passage en Angleterre. J'étais assez accoutumé à la mer ; cependant, je ne sais pourquoi, j'avais une étrange répugnance à prendre cette voie pour retourner de Lisbonne dans mon pays, sans pouvoir m'expliquer à moi-même cette répugnance. Elle était telle, que deux ou trois fois je fis débarquer mes effets, après les avoir fait porter sur un bâtiment.

Il est vrai que j'avais eu tant de malheurs sur mer, que cela seul pouvait motiver mon aversion ; mais, je le répète, on ne doit jamais négliger ces sortes d'avertissements, et j'en eus encore la preuve en cette occasion. Deux bâtiments sur lesquels j'avais été sur le point de m'embarquer, ayant déjà envoyé mes effets sur l'un et pris des arrangements avec le patron de l'autre, furent perdus ; le premier fut pris par les Algériens, le second fit naufrage vers le Start, près de Torbay, sans qu'il échappât plus de trois hommes de son bord. Ainsi, que j'eusse monté l'un ou l'autre de ces navires, mes chances étaient également funestes.

L'esprit agité par ces craintes, je me confiai à mon vieux marin ; il me conseilla de ne point m'embarquer et d'aller par terre jusqu'à la Corogne, de traverser la baie de Biscaye pour gagner la Rochelle, d'où j'irais facilement à Paris, de là à Calais, ensuite à Douvres ; ou bien encore de me rendre à Madrid et de faire la route presque entièrement par terre à travers l'Espagne et la France, jusqu'au pas de Calais. J'étais si mal disposé pour les voyages de mer, que je choisis ce dernier parti, lequel d'ailleurs était le plus agréable et convenait à un homme qui n'avait pas besoin d'épargner le temps ni la dépense. Pour ajouter à l'agrément de ce voyage, le capitaine me présenta le fils d'un négociant anglais établi à Lisbonne qui désirait voyager avec moi ; deux autres négociants nos compatriotes se joignirent à



nous, ainsi que deux jeunes Portugais, dont l'un n'allait que jusqu'à Paris. Nous étions en tout six maîtres et cinq domestiques, les Portugais et les deux négociants n'ayant qu'un laquais à eux deux pour économiser les frais; mais moi j'avais pris un matelot anglais, outre mon fidèle Vendredi, qui ne pouvait, étranger qu'il était à l'Europe, m'être utile en route.

Je partis ainsi de Lisbonne, et, tous bien montés et bien armés, nous formions une petite troupe dont on me fit l'honneur de me nommer capitaine, d'abord parce que j'étais le plus âgé, ensuite parce que j'avais deux domestiques, et c'était en effet à mon occasion que la caravane s'était arrangée.

De même que j'ai épargné au lecteur le récit de mes voyages de mer, je ne le fatiguerai point de détails sur mes courses terrestres;

je citerai seulement certaines aventures qui nous arrivèrent pendant ce long et difficile voyage, et que je ne puis omettre.

Quand nous fûmes à Madrid, nous trouvant tous étrangers à l'Espagne, nous désirions passer quelque temps dans sa capitale, pour voir la cour et tout ce qui serait digne de remarque. Mais l'été avançait, et nous fûmes obligés de partir vers le milieu d'octobre. Sur les confins de la Navarre nous fûmes alarmés en apprenant, dans plusieurs villages sur notre route, qu'il était tombé une telle quantité de neige sur le versant français des Pyrénées, que des voyageurs, après avoir vainement tenté le passage à leur grand péril, étaient revenus à Pampelune.

Arrivés nous-mêmes en cette ville, nous trouvâmes qu'on avait dit vrai, et pour moi, qui depuis longtemps avais habité des climats où je ne pouvais supporter des vêtements à cause de la chaleur, le froid était insupportable. Il était en effet aussi surprenant que pénible d'être sortis depuis dix jours de la Vieille-Castille, où le temps était non seulement beau, mais très chaud, et d'être exposés sans transition au vent de ces montagnes, si pénétrant, si glacial, qu'il était presque intolérable, et que nous étions en danger d'avoir les mains et les pieds gelés.

Le pauvre Vendredi eut une véritable frayeur quand il vit les montagnes couvertes de neige et sentit le froid de l'atmosphère. Pour comble de malheur, après notre arrivée à Pampelune, il continua de neiger si fort et si longtemps, que les gens du pays disaient que l'hiver était venu prématurément. Les chemins, qui étaient déjà difficiles, devinrent impraticables. La neige, en certains endroits, était trop épaisse pour que l'on pût marcher, et non durcie par la gelée, comme dans les climats du Nord ; on risquait donc à chaque pas d'y être enseveli tout vivant. Nous restâmes vingt jours à Pampelune, et, voyant que la saison ne donnait aucune espérance d'amélioration dans la température (car ce fut pour toute l'Europe un des hivers les plus rigoureux dont le souvenir se soit conservé), je proposai à mes compagnons d'aller à Fontarabie, et là de nous embarquer pour Bordeaux, ce qui serait un bien court voyage. Tandis que nous délibérions, survinrent quatre Français qui avaient été retenus du côté de la France, comme nous du côté de l'Espagne, et avaient enfin trouvé un guide, lequel, en traversant les monts près de la tête du Languedoc, les avait conduits par des chemins passables où la neige était en petite quantité, et assez ferme, dans les places où il y en avait davantage pour soutenir le pas de leurs chevaux. Nous fîmes demander ce guide, et il nous dit qu'il se chargerait de nous conduire par la même voie, sans courir aucun danger quant à la neige, pourvu

que nous fussions bien armés pour nous défendre des bêtes féroces. « Pendant ces grandes neiges, nous dit-il, les loups se montrent quelquefois jusqu'au pied des montagnes, enragés de faim, le sol couvert de neige ne leur permettant plus de chercher leur nourriture. » Nous lui dîmes que nous étions en forces suffisantes pour de telles rencontres, s'il voulait nous répondre que nous ne trouverions pas sur notre route certains loups à deux pieds encore plus dangereux à rencontrer que les autres, et très communs, suivant les rapports publics, surtout dans la partie française des Pyrénées. Il nous assura que nous n'avions rien à craindre en ce genre sur le chemin qu'il nous ferait prendre ; nous consentîmes donc à le suivre, et douze autres voyageurs, les uns Français, les autres Espagnols, lesquels avaient été forcés, ainsi que nous, de retourner sur leurs pas, se joignirent à notre caravane.

Nous sortîmes de Pampelune avec notre guide le 15 novembre, et je m'étonnai de le voir reprendre la route par laquelle nous étions venus de Madrid et la suivre à une distance de dix lieues. Alors, après avoir passé deux rivières et gagné le plat pays, nous nous trouvâmes sous un climat chaud et au milieu de belles campagnes où l'on ne voyait point de neige. Mais soudain, en tournant à gauche, notre conducteur se rapprocha des montagnes par un autre chemin, et, après mille détours et en côtoyant d'effrayants précipices, il nous mena presque insensiblement sur les gorges les plus élevées, sans avoir été trop fatigués par les neiges. Tout à coup, il nous montra les belles et fertiles provinces du Languedoc et de la Gascogne, vertes, florissantes, mais encore à une grande distance et séparées de nous par plus d'un mauvais pas.

Après un jour et une nuit où la neige tomba sans interruption, nous commençâmes à nous inquiéter, nos chevaux pouvant à peine avancer ; mais le guide nous assura que ce passage serait court, et en effet nous descendions toujours en nous rapprochant du Nord.

Deux heures avant la nuit, le guide allait devant nous et se trouvait hors de notre vue, quand trois loups monstrueux, suivis d'un ours, sortirent d'un bois épais. Deux loups s'élancèrent sur le pauvre guide, et, s'il eût été un peu plus éloigné de nous, il aurait été dévoré avant que nous pussions le secourir. Un de ces animaux s'acharna sur le cheval ; l'autre attaqua l'homme avec tant de furie, qu'il n'eut ni le temps ni la présence d'esprit de tirer son pistolet ; mais il nous appela à grands cris. J'ordonnai à Vendredi d'aller voir ce que c'était, et, aussitôt qu'il aperçut l'homme aux prises avec les loups, il cria encore plus haut que lui : « Maître ! maître ! » Cependant, comme un brave garçon qu'il était, il poussa son cheval droit

au lieu du combat, et d'un coup de pistolet fracassa la tête du loup.

Il fut heureux pour le guide que mon domestique Vendredi arrivât le premier à son secours, parce qu'ayant été accoutumé à voir des loups dans son pays, il ne fut pas effrayé de celui-ci et l'approcha suffisamment pour ne point le manquer ; au lieu que tout autre de notre compagnie aurait tiré de loin, et aurait pu atteindre l'homme ou manquer le loup.

Mais cet accident pouvait terrifier un homme plus hardi que moi ;



et nous en fûmes tous en effet extrêmement effrayés, quand nous entendîmes en même temps le bruit du pistolet de Vendredi, et de tous côtés d'affreux hurlements de loups, que les échos des montagnes multipliaient de façon à faire croire que ces animaux étaient en nombre prodigieux. Ils étaient peut-être assez nombreux pour nous donner de justes craintes ; cependant, lorsque mon domestique en eut tué un, celui qui s'était attaché au cheval le lâcha immédiatement, et s'enfuit sans avoir fait aucun mal, parce qu'il avait sauté à

la tête du cheval et que ses dents avaient porté sur les bossettes de la bride. Mais l'homme était blessé plus gravement. Cette bête furieuse l'avait mordu par deux fois, d'abord au bras, ensuite au-dessus du genou; et, bien qu'il eût fait quelque résistance, il était sur le point d'être terrassé quand mon domestique survint et le débarrassa.

On peut s'imaginer qu'au bruit du pistolet de Vendredi nous courûmes aussi vite que le permettait la difficulté du chemin, pour voir ce qui se passait. Aussitôt que nous fûmes dégagés des arbres qui nous barraient la vue, nous aperçûmes clairement que mon Vendredi avait délivré le pauvre guide, sans distinguer l'animal qu'il avait tué.

Un moment après, un combat soutenu avec une hardiesse et une dextérité surprenantes eut lieu entre Vendredi et l'ours. Ce duel nous étonna d'abord et nous fit trembler pour le jeune homme ; mais ensuite il nous divertit beaucoup. L'ours étant un animal très lourd et très maladroit, et incapable de courir avec la vitesse du loup, est dédommagé de ces défauts par deux qualités qui règlent en général sa conduite. Premièrement, il a la prudence de n'attaquer les hommes (qui ne sont pas une proie pour lui) que lorsque les hommes l'attaquent, à moins qu'il n'y soit poussé par la faim, comme cela pouvait arriver dans le cas présent, à cause des neiges dont le sol était couvert. En des temps ordinaires, si vous ne l'attaquez pas, l'ours vous laissera tranquille, pourvu toutefois qu'il ait le passage libre ; car c'est un personnage très pointilleux sur l'étiquette, et il ne se dérangerait pas d'un pouce de sa route pour un prince. Si vous avez peur, le plus sûr est de continuer votre marche, parce que, si vous vous arrêtez et le regardez fixement, il peut se formaliser. Il serait encore plus imprudent de le menacer du geste ou de lui jeter quelque chose, ne fût-ce qu'un bâton gros comme le bout du doigt ; car alors il se croirait insulté, et, toute affaire cessante, il chercherait la réparation de son honneur. Telle est sa première qualité. La seconde est sa persévérance à poursuivre la personne de laquelle il a reçu quelque offense, la nuit et le jour, sans se décourager, jusqu'à ce qu'il l'ait enfin atteinte.

Vendredi, ayant délivré le guide, l'aidait à se dépêtrer de son cheval, quand nous arrivâmes. Le pauvre homme était fort blessé, et de plus très épouvanté. Tout à coup nous vîmes l'ours sortir du bois; il était d'une grandeur énorme; je n'en avais jamais vu de cette taille. Nous fûmes tous un peu surpris à sa vue; mais le visage de Vendredi s'anima de joie et de courage en apercevant l'animal. « O ! ô ! ô ! dit-il trois fois en le montrant, ô maître, vous donner moi permission, moi lui toucher la main ; moi vous donner bon rire. »

Je m'étonnai de l'air enchanté de ce garçon, et lui dis : « Vous êtes fou ; il vous mangera. — Lui, me manger ! dit-il ; lui, me manger ! moi manger lui plutôt et faire vous bon rire. » Alors il s'assit, ôta ses bottes en un instant, et les remplaça par une paire d'escarpins, ou souliers plats, qu'il avait dans sa poche ; il remit son cheval à mon autre domestique, et, son fusil à la main, il courut avec la rapidité d'une flèche.

L'ours marchait doucement et ne paraissait disposé à attaquer personne ; mais Vendredi, s'approchant de lui, l'interpella comme s'il avait pu s'en faire entendre. « Écoutez, écoutez, disait Vendredi, moi parler à vous. » Nous le suivîmes à quelque distance ; car nous nous trouvions du côté de la Gascogne et nous entrions dans une vaste forêt, sur une plaine où les arbres n'étaient pas assez serrés pour obstruer la vue. Vendredi, comme je l'ai dit, était sur les talons de l'ours ; il l'atteignit bien vite, ramassa une grosse pierre et la lui jeta à la tête, sans lui faire plus de mal que s'il l'eût jetée contre une muraille. Cependant cela satisfit Vendredi ; car le coquin était si exempt de crainte, qu'il voulait seulement forcer l'ours à le suivre et nous donner *bon rire*, selon sa façon de parler. Quand l'animal sentit le coup et vit l'homme, il se retourna contre lui, trottant si vite qu'un cheval aurait eu peine à le dépasser au petit galop. Vendredi prit sa course vers nous, comme pour chercher du secours, et nous nous préparâmes à tirer tous à la fois sur la bête, pour délivrer mon jeune homme, bien que je fusse sérieusement fâché qu'il nous eût mis cet ours sur les bras, tandis qu'il s'en allait tranquillement à ses affaires d'un autre côté ; surtout je lui en voulais d'avoir ramené l'ours contre nous et d'avoir pris la fuite ; ensuite je lui criai : « Drôle que vous êtes, est-ce ainsi que vous croyez nous faire rire? Sauvez-vous bien vite et remontez à cheval, afin que nous puissions tirer. » Il m'entendit et me cria : « Non tirer, restez tranquilles, et vous beaucoup rire. » Comme il gagnait deux pieds tandis que l'ours n'en gagnait pas plus d'un, il se jeta soudain un peu de côté, et, voyant un grand chêne, tel qu'il le fallait pour son dessein, il nous fit signe de le suivre, et, doublant le pas, grimpa lestement sur l'arbre, après avoir posé son fusil à terre à deux ou trois toises plus loin. Bientôt l'ours arriva près de l'arbre, et nous le suivîmes tous. D'abord l'animal s'arrêta près du fusil et le flaira, puis il le laissa et commença à monter dans l'arbre, comme un chat, malgré sa pesanteur extraordinaire. J'étais confondu de la folle hardiesse de mon domestique, et je ne trouvais rien de risible en cette affaire; cependant, quand nous vîmes l'ours monter à l'arbre, nous courûmes tous vers lui.



En arrivant, nous vîmes Vendredi sur le plus petit bout d'une grosse branche, et l'ours déjà à mi-chemin de lui. Aussitôt que l'animal eut gagné l'endroit où la branche devenait plus faible : « Ah ! ah ! nous dit le jeune homme, vous allez voir : moi lui apprendre à danser. » Il se mit alors à sauter et à secouer le rameau sur lequel l'ours vacillait, mais se soutenait toujours ; néanmoins il regardait derrière lui pour s'assurer une retraite. Son embarras nous fit rire de bon cœur. Cependant Vendredi ne le tenait pas quitte pour si peu de chose ; il lui dit, comme s'il eût entendu l'anglais : « Pourquoi n'avancez-vous pas davantage? allons, venez un peu plus loin. » En même temps il cessa de sauter, et l'ours s'arrêta. Nous pensions qu'il était temps de lui casser la tête, et nous invitâmes Vendredi à ne point bouger, parce que nous allions tirer sur l'ours ; mais mon homme s'écria vivement : « Oh ! de grâce, moi tirer, moi tirer tout à l'heure. » Enfin, pour abréger l'histoire, Vendredi dansa si longtemps et l'ours paraissait si impatienté et si inquiet que nous ne pouvions nous empêcher de rire. Nous nous imaginâmes d'abord que Vendredi ferait tomber l'ours en secouant la branche ; mais ce dernier était trop fin pour donner dans ce piège ; il n'allait jamais assez loin pour perdre son aplomb, et s'attachait fortement avec ses larges griffes à la place où le bois était solide ; en sorte que nous ne savions quelle serait la fin de la plaisanterie. Mais Vendredi fit cesser nos doutes, et voyant son adversaire décidé à se tenir sur le bon terrain, il lui dit : « Bien ! bien ! vous pas vouloir venir à moi, alors moi venir à vous » ; et il gagna l'extrémité du rameau qui pouvait plier sous son poids, et, se suspendant par les mains, il se trouva assez près de terre pour sauter en bas, puis il courut prendre son fusil et resta debout et immobile. « Que prétendez-vous faire à présent? lui-dis-je : pourquoi ne pas tirer sur cette bête? — Pas tirer encore, répondit-il, moi tirer tout à l'heure, moi pas le tuer avant donner vous plus rire. » En effet il n'y manqua point, comme on le verra. L'ours, voyant son ennemi descendu, voulut aussi redescendre ; mais ce fut avec une circonspection singulière, regardant derrière lui à chaque pas et marchant à reculons pour regagner le tronc de l'arbre. Arrivé là, il se mit en devoir de descendre, toujours en déplaçant d'abord ses pattes de derrière, se retenant par ses griffes et avançant un seul pied à la fois, très posément. Juste au moment où il allait toucher le sol avec un de ses pieds, Vendredi plaça la bouche de son fusil dans son oreille et l'étendit raide mort. Le fripon se retourna pour voir s'il avait réussi à nous amuser ; et, reconnaissant à notre mine que nous étions contents du spectacle, il se mit à rire lui-même aux éclats, et dit : « C'est ainsi que nous tuons les ours dans mon pays. — Mais, lui

dis-je, comment cela se peut-il? vous n'avez point de fusils. — Non, dit-il, pas fusils, mais tirer grand beaucoup longues flèches. »

Cet incident nous divertit ; mais cela n'empêchait pas que nous ne fussions dans un lieu sauvage, avec notre guide blessé, et fort en peine de ce que nous pouvions devenir. Les hurlements des loups retentissaient encore dans ma tête ; et, si j'en excepte le bruit horrible que j'avais entendu une nuit sur la côte d'Afrique, et duquel j'ai fait mention, aucun son ne me parut jamais aussi épouvantable.

Ces motifs de crainte et l'approche de la nuit nous engagèrent à partir malgré les instances de Vendredi, qui aurait voulu prendre la peau de cet ours monstrueux ; et en effet elle valait la peine d'être prise ; mais nous avions trois lieues à faire et notre guide nous pressait ; nous nous remîmes donc en marche.

Le sol était toujours couvert de neige, mais non aussi profondément et d'une manière aussi dangereuse que sur les montagnes. Les loups étaient descendus dans la forêt et dans le plat pays, à ce qu'on nous dit ensuite, pressés par la faim, et ils avaient fait de grands dégâts dans les villages, où ils avaient surpris les paysans, tué quantité de moutons et de chevaux, même quelques personnes. Nous avions à traverser un pas extrêmement périlleux, où, selon notre guide, nous devions trouver des loups s'il y en avait dans le voisinage. C'était une petite plaine entourée de bois de tous côtés, et un long et étroit défilé qui menait par la forêt au village où nous devions loger. Environ une demi-heure avant le coucher du soleil, nous entrâmes sous le premier bois, et, un peu après le déclin du jour, nous débusquâmes sur la plaine. Dans le bois que nous venions de passer, nous n'avions fait aucune mauvaise rencontre ; seulement, sur un sentier de la largeur au plus de deux sillons, nous vîmes cinq grands loups passer devant nous en courant l'un à la suite de l'autre, comme s'ils pourchassaient une proie. Ils ne prirent pas garde à nous, et nous les perdîmes de vue en un moment. Alors le guide, qui était assez poltron, nous dit de nous tenir prêts à la défense, parce que nous verrions probablement un plus grand nombre de loups. Nous mîmes nos armes en état, nous regardâmes autour de nous avec soin ; toutefois nous ne vîmes rien tant que nous fûmes dans ce bois, qui pouvait avoir une demi-lieue. Mais, arrivés sur la plaine, nous eûmes de justes sujets d'alarmes. Le premier objet qui s'offrit à nos yeux fut un cheval que les loups avaient tué et sur lequel une douzaine de ces animaux s'acharnaient, en rongeant les os, toute la chair ayant été déjà dévorée. Nous ne jugeâmes pas à propos de troubler leur festin, et ils ne firent pas attention à nous. Vendredi voulait tirer sur eux ; mais je le lui défendis expressément, car j'étais certain que nous

aurions bientôt beaucoup plus d'ennemis à combattre. A peine avions-nous avancé de quelques pas sur la plaine, que nous entendîmes dans les bois à gauche d'horribles hurlements, et au même instant une centaine de loups vinrent sur nous, rangés en troupe aussi régulière que si elle eût été disposée par des officiers expérimentés. Je ne savais de quelle manière les recevoir ; enfin je pensai que la meilleure était de les attendre en ligne serrée, et nous nous rangeâmes ainsi sur-le-champ. Pour éviter un trop long intervalle entre nos décharges, je donnai l'ordre de tirer seulement de deux en deux hommes, et que ceux qui n'auraient pas tiré à la première décharge se tinssent prêts à faire feu aussitôt après, si les loups continuaient d'avancer ; et alors ceux qui auraient tiré les premiers, au lieu de recharger leurs fusils, prendraient leurs pistolets ; car nous avions chacun un fusil et une paire de pistolets. Par cette méthode nous aurions eu six décharges à faire ; mais, pour le présent, nous n'eûmes pas besoin d'en venir là ; à la première volée l'ennemi fit halte, effrayé par le feu autant que par le bruit. Quatre loups eurent la tête cassée : quelques autres furent blessés et se sauvèrent, laissant des traces sanglantes sur la neige. Je vis bien qu'ils s'arrêtaient, mais qu'ils ne faisaient pas retraite, et, me ressouvenant à l'instant de ce qu'on m'avait dit de l'effet de la voix humaine sur tous les animaux, je commandai à tous mes hommes de vociférer le plus haut qu'ils pourraient. Je reconnus la vérité de ce que j'avais entendu dire sur ce point ; dès nos premiers cris les loups se retournèrent et prirent la fuite. Alors je commandai une seconde décharge qui accéléra leur course, et ils disparurent dans les bois. Cela nous donna le temps de recharger, et cependant nous avancions toujours, quand nous entendîmes un bruit effroyable dans le même bois à gauche, mais plus en avant, et sur la ligne devant laquelle nous devions passer.

Le crépuscule était près de finir, ce qui rendait notre position plus fâcheuse ; et, le bruit augmentant, nous vîmes clairement qu'il provenait de ces bêtes infernales, dont nous aperçûmes soudain trois bandes, arrivant l'une à notre gauche, l'autre par derrière, et la troisième devant nous, de sorte que nous en étions entourés. Toutefois, comme ils ne marchaient point sur nous, nous continuâmes d'aller aussi vite que nos chevaux pouvaient aller, c'est-à-dire à un trop assez vif, la rudesse du chemin ne permettant pas mieux. Nous arrivâmes ainsi à l'entrée d'un bois qu'il nous fallait traverser, à l'extrémité de la plaine ; mais nous fûmes étrangement surpris, en atteignant le défilé, de voir une troupe de loups justement au débouché du passage. Tout à coup, vers une autre issue du bois, nous entendîmes un coup de fusil, et, regardant de ce côté, nous vîmes

un cheval sellé et bridé se précipiter hors du taillis, fuyant comme le vent, et seize à dix-huit loups le poursuivre à toutes jambes. Le cheval courait plus vite qu'eux ; mais, comme il ne pouvait soutenir longtemps ce train, nous ne doutâmes point qu'il ne dût enfin être pris.

Bientôt nous vîmes le plus horrible spectacle. A l'entrée du défilé par où le cheval était sorti, nous trouvâmes les carcasses d'un autre cheval et de deux hommes que ces bêtes affamées avaient dévorés ; l'un des hommes devait être celui que nous avions entendu tirer, car



un fusil était à terre auprès de lui, et la tête et la partie supérieure du corps de ce malheureux étaient mangées. Cela me remplit de terreur, et nous ne savions tous quel parti prendre ; mais nos ennemis en décidèrent. L'espoir de trouver de la proie les rassembla autour de nous, et je crois vraiment qu'il n'y en avait pas moins de trois cents. Heureusement pour nous, à l'entrée du passage dans le bois, mais à quelque distance de ce chemin, étaient de grands arbres, coupés sans doute l'été précédent et laissés là pour être ensuite charriés. Je rangeai mon petit bataillon parmi ces arbres et derrière l'un des plus longs, nous formant sur trois lignes en triangle, les

chevaux dans le centre. Il était temps que cet arrangement fût pris ; car ces bêtes furieuses nous assaillirent avec une violence inouïe. Elles avancèrent avec une sorte de grognement sourd, et montèrent sur la pièce de bois qui servait de rempart, alléchées par la vue de nos chevaux, qu'elles voyaient derrière nous. Je commandai le feu dans le même ordre que la première fois, et chacun visa aussi bien, en sorte que plusieurs loups tombèrent. Cependant il fallait soutenir le feu, parce qu'ils arrivaient comme des démons, ceux de derrière poussant ceux qui allaient en avant.

A notre seconde décharge il nous sembla qu'ils s'arrêtaient, et j'espérais qu'ils allaient se retirer ; mais ce n'était qu'un répit d'un instant : d'autres survinrent, et nous tirâmes deux volées de pistolets. Nous avions tué, dans ces quatre décharges, dix-sept ou dix-huit loups, et nous avions cassé les jambes à un nombre double ; cependant leur troupe augmentait toujours. Je craignais d'user nos munitions trop vite, et j'appelai mon domestique, non pas Vendredi, car il était mieux employé et il avait chargé mon fusil et le sien avec la plus grande dextérité depuis le commencement de l'affaire ; j'appelai, dis-je, mon second domestique, et, lui donnant une poire à poudre, je lui ordonnai d'en mettre une large traînée le long de la pièce de bois. Il exécuta cet ordre et il eut le temps de se retirer avant que les loups vinssent ; quelques-uns étaient déjà montés sur le morceau de bois quand je tirai mon pistolet sur la poudre ; elle s'enflamma, et ceux qui se trouvaient sur le tronc d'arbre furent tous grillés, et plusieurs tombèrent ou plutôt sautèrent au milieu de nous, poussés par la peur du feu. Nous les dépêchâmes en un instant, et le reste, épouvanté par la lumière que la nuit déjà obscure rendait plus terrible, s'éloigna un peu. Je commandai alors une décharge générale des pistolets qui nous restaient, ensuite nous poussâmes de grands hourras, et les loups nous montrèrent les talons. Aussitôt nous sortîmes en passant sur une vingtaine d'estropiés qui se débattaient sur le carreau, et nous tombâmes sur eux à coups d'épée, ce qui produisit le meilleur effet pour nous ; car les hurlements plaintifs qu'ils poussaient furent entendus de leurs compagnons et hâtèrent la fuite de ceux-ci.

Nous avions, dans les deux rencontres, tué une soixantaine de loups, et, s'il eût fait jour, nous en aurions tué davantage. Le champ de bataille étant ainsi balayé, nous reprîmes notre route, ayant près d'une lieue à faire. Nous entendîmes ces bêtes féroces hurler à travers les bois, en plusieurs endroits, le long des chemins, et nous crûmes en apercevoir quelques-unes ; mais la neige nous éblouissait tellement, que nous ne pouvions être assurés que notre vue ne nous

trompait pas. Une heure après, nous atteignîmes le village où nous devions loger, et nous y trouvâmes tout le monde en grand émoi et sous les armes. La nuit précédente, les loups et quelques ours avaient jeté la terreur parmi ces villageois, et les avaient obligés à monter la garde pour préserver leurs troupeaux et même leurs gens.

Le lendemain, notre guide était si malade et ses blessures si envenimées, qu'il ne put aller plus loin, et nous prîmes une autre personne pour nous conduire à Toulouse. Là, nous trouvâmes un climat chaud, un pays agréable et fertile : plus de neiges, de loups, de bêtes féroces. Nous racontâmes notre aventure, et l'on nous dit que de telles rencontres sont assez communes dans les forêts du pied des montagnes, surtout quand la terre est couverte de neige ; mais on s'étonna qu'un guide eût pu nous faire prendre ce chemin par une saison aussi rude, et l'on nous assura qu'il était surprenant que nous n'eussions pas été dévorés.

Nous racontâmes comment nous nous étions rangés pour attendre les loups, et comment nous avions mis les chevaux dans le centre de notre peloton ; cette mesure fut extrêmement désapprouvée. C'était disait-on, la vue des chevaux qui avait animé les loups, et, dans une pareille situation, il y avait cinquante à parier contre un que nous serions mangés. En tout autre cas le bruit des armes à feu les aurait fait fuir ; mais l'excès de la faim et le désir excité par la présence des chevaux les avaient rendus insensibles au danger ; de sorte que, si nous n'avions pas continué nos décharges et enfin trouvé le moyen de la traînée de poudre, nous étions probablement perdus. Mais, au contraire, en restant à cheval et en tirant sur eux, ils n'auraient pas considéré nos montures comme leur propriété ; et, en supposant que eurs attaques n'eussent pas été repoussées, en abandonnant les chevaux, ils se seraient jetés sur eux avec tant d'ardeur, que nous aurions pu nous sauver pendant qu'ils les auraient déchirés, surtout nous trouvant tous armés et en si grand nombre. Pour ma part, j'avoue que jamais je ne me sentis dans un aussi grand péril. En voyant plus de cent bêtes enragées accourir hurlant et la gueule béante pour me dévorer, sans avoir aucun refuge, aucun moyen de retraite, je me crus perdu ; et, bien que je me sois tiré sain et sauf de ce conflit, jamais je ne serai tenté de traverser ces montagnes, dussé-je, pour les éviter, faire mille lieues par mer et essuyer une tempête tous les huit jours.

Je n'ai rien de remarquable à citer de mon passage à travers la France ; d'ailleurs d'autres voyageurs ont rendu compte mieux que je ne pourrais le faire de ce qui mérite l'attention en ce pays. Je me rendis de Toulouse à Paris, où je séjournai peu de temps ; de là je

passai à Calais, et j'arrivai heureusement à Douvres, après un voyage que la rigueur du froid avait rendu très pénible.

J'étais maintenant arrivé au but de mes excursions. Ma fortune était réalisée dans mes mains, les lettres de change que j'avais apportées ayant été payées sans difficulté. Mon principal guide, mon conseil intime, était ma bonne veuve, qui n'épargnait ni ses soins ni ses peines pour me servir, en reconnaissance de l'argent que je lui avais envoyé. J'avais une si entière confiance en elle, que je lui laissai ensuite tous mes effets ; et je fus heureux au commencement de ma carrière, et je le suis encore maintenant sur le déclin, d'avoir une amie aussi intègre, aussi dévouée que cette excellente dame l'a toujours été pour moi.

Voulant traiter de ma plantation au Brésil, j'écrivis à cet effet à mon vieil ami de Lisbonne, et il proposa aux héritiers de mes anciens agents, qui demeuraient dans le pays, d'en faire l'acquisition. Ils acceptèrent la proposition et me firent passer, par leur banquier à Lisbonne, trente-trois mille pièces de huit, prix que j'avais demandé pour ma part de ladite plantation. En retour je signai l'acte de vente, que l'on m'envoya tout dressé, et dans lequel les rentes viagères que j'avais faites au vieux capitaine et à son fils étaient comprises comme charges attachées à cette propriété.

J'ai fini de raconter la première partie d'une vie aventureuse, véritable ouvrage de marqueterie où la Providence a jeté une variété bien rare dans les destinées humaines : une vie commencée follement et se terminant dans une retraite plus heureuse qu'aucune de ses phases ne me donnait lieu d'espérer.

Qui se serait imaginé qu'au sein d'une situation si prospère, sous tous les rapports, l'idée de courir de nouveaux hasards entrerait dans ma tête? Et je ne crois pas en effet qu'elle me fût venue, si diverses circonstances n'avaient concouru à me détourner d'une vie paisible, à l'aquelle il paraît que je n'étais pas destiné. J'étais accoutumé à une existence errante, je n'avais point de famille, j'avais peu de parents ; quoique riche, je n'avais pas fait beaucoup de connaissances, et je me sentais toujours un certain penchant pour le Brésil, bien que j'eusse vendu ce que je possédais en ce pays. Je mourais d'envie de prendre encore mon vol ; surtout je ne pouvais résister au vif désir de revoir mon île et de savoir comment les pauvres Espagnols s'y étaient arrangés. Ma sincère amie, la veuve, fit tous ses efforts pour me dissuader de ce projet, et elle parvint pendant sept ans à m'empêcher de l'exécuter. J'avais pris chez moi deux neveux, les fils de l'un de mes frères. L'aîné avait un peu de fortune à lui ; et je l'élevai comme un gentilhomme et lui assurai une addition à son

revenu, après ma mort. Je confiai le second à un capitaine de vaisseau, pour le former à l'état de marin, et, au bout de cinq ans, le trouvant instruit, raisonnable et entreprenant, je lui donnai un bon vaisseau et l'envoyai en mer. Ce jeune homme m'entraîna ensuite avec lui, tout vieux que j'étais, dans de nouvelles aventures.

Lors de son départ, je me fixai cependant en quelque sorte dans mon pays, en me mariant avantageusement de toutes manières. Je devins père de trois enfants, deux fils et une fille ; mais ma femme mourut, et, mon neveu revenant vers ce temps d'un heureux voyage en Espagne, ma passion devint plus importune que jamais, et finit par triompher. Je pris passage sur le bâtiment de mon neveu, comme négociant, et je partis pour les Indes dans l'année 1694.

Dans ce voyage je visitai ma nouvelle colonie de l'île, je vis mes successeurs les Espagnols, et ils me contèrent leur histoire et celle des mauvais sujets que j'avais laissés dans ce pays : ils me dirent comment ces coquins les avaient d'abord maltraités, comment ils s'étaient ensuite tour à tour accordés, brouillés, réunis, séparés ; comment les Espagnols furent enfin obligés d'employer la violence envers les Anglais, pour les soumettre, et comment les premiers usèrent avec honnêteté de leurs avantages. Cette histoire contenait des incidents aussi variés et aussi merveilleux que la mienne, notamment dans ce qui se rapportait aux batailles avec les sauvages, qui firent plusieurs descentes sur l'île, et aux améliorations faites par les colons dans la culture des terres. Cinq des insulaires avaient tenté une incursion sur le continent, et ils y avaient fait seize prisonniers, onze hommes et cinq femmes, par lesquelles je trouvai à mon arrivée la colonie augmentée d'une vingtaine d'enfants.

Je passai dans cette île environ vingt jours, et j'y laissai des provisions de toutes les choses nécessaires, entre autres des armes, de la poudre, du plomb, du drap, des outils et quelques ouvriers, deux charpentiers et un forgeron que j'avais amenés d'Angleterre.

En outre je partageai les terres entre mes sujets, en me réservant la propriété de la masse, et je donnai à chacun les parties qui lui convenaient le mieux. Quand tous ces arrangements furent terminés, j'engageai les colons à ne point abandonner l'établissement, et je les quittai.

De là je touchai au Brésil, d'où j'envoyai à mes insulaires une barque achetée en ce pays, et dans laquelle, avec diverses choses utiles, je leur dépêchai sept femmes, pour en faire des servantes ou pour les épouser, si cela convenait aux colons. A l'égard des Anglais, je leur avais promis de leur envoyer des femmes d'Angleterre, avec une bonne cargaison d'objets de première nécessité, s'ils voulaient

s'appliquer à la culture ; mais je ne pus remplir ma promesse. Ces hommes, une fois domptés, devinrent très laborieux et très honnêtes, et ils eurent, comme les autres, leurs propriétés séparées. Je leur fis passer encore du Brésil cinq vaches, dont trois étaient pleines, des moutons et des cochons ; et, quand je revins dans l'île, je trouvai que ces animaux s'étaient grandement multipliés.

Tous ces détails, et le récit de deux descentes des sauvages dans l'île, au nombre de trois cents, et de leurs combats avec les insulaires, qui la première fois furent battus, perdirent un des leurs, et eurent leurs plantations ravagées, puis parvinrent, la seconde fois, à la faveur d'une tempête par laquelle les canots des Indiens furent dispersés, à les affamer ou à les tuer tous et à reprendre possession de leurs terres, où ils vécurent ensuite paisiblement ; tous ces détails, dis-je, en y joignant quelques aventures surprenantes qui me sont arrivées dans le cours de dix autres années, seront compris dans la seconde partie de mon histoire.





AVENTURES

DE

ROBINSON CRUSOÉ

DEUXIÈME PARTIE



a chair se ressent toujours de ce qui est né avec les os ; ma vie est un exemple frappant de la vérité de ce proverbe si populaire et si diversement appliqué : après trente ans d'afflictions, de malheurs tels que bien peu d'hommes en ont subi de pareils ; après sept ans de paix, dans la jouissance de tout ce qui est réellement désirable ;

devenu vieux et assez expérimenté, s'il nous était donné de l'être jamais sur les moyens de vivre contents ; on aurait pu croire que ce penchant naturel à courir le monde, si puissant sur mon esprit et dont j'ai parlé en racontant les débuts de ma carrière, se serait usé, sa partie la plus volatile étant évaporée ou du moins condensée ; enfin que je serais, à soixante-six ans, plus disposé à rester au logis qu'à risquer encore ma fortune et mon existence.

D'ailleurs les motifs qui entraînent en général à courir des hasards n'existaient point pour moi. Ma fortune était faite ; je n'avais rien à désirer ; quelques mille livres de plus ne m'auraient pas rendu plus riche, puisque j'avais suffisamment pour moi et pour ceux auxquels je devais laisser mon bien, lequel s'accroissait rapidement ; n'ayant pas une grande famille, je n'aurais pu dépenser tout mon revenu, à moins d'adopter un train de vie coûteux, comme celui des grandes maisons, un domestique nombreux, des équipages et autres charges de ce genre qui n'étaient ni dans mes habitudes ni dans mes goûts. Je n'avais donc plus qu'à me tenir tranquille, à jouir de ce que j'avais acquis et à le voir tous les jours s'accroître dans mes mains. Cependant rien de tout cela ne put me fortifier contre le désir de changer encore de place, qui me prit comme une maladie chronique, et me poussait spécialement vers ma plantation dans l'île et la colonie que j'y avais laissée. Cette pensée roulait sans cesse dans ma tête ; j'y rêvais la nuit, mon imagination s'en occupait le jour, et travaillait si constamment sur ce sujet, que j'en parlais dans mon sommeil. Bref, rien ne put chasser ces idées de mon esprit, et même elles se faisaient jour avec tant de force dans mes discours, que ma conversation devint fastidieuse ; je ne pouvais causer d'autre chose, tous mes propos se rapportaient à cette manie, au point d'être impertinents, ce dont je m'apercevais moi-même.

J'ai souvent entendu des gens très sensés dire que tout ce qu'on raconte des revenants et des apparitions s'explique par la force de l'imagination; que jamais un esprit n'est apparu à personne ; mais qu'en songeant assidûment à ceux qu'on a perdus, ils deviennent tellement présents à la pensée, que, dans certaines circonstances, on croit les voir, leur parler, entendre leurs réponses, et que tout cela n'est qu'une illusion, une ombre, un souvenir.

Pour moi, je ne puis dire s'il existe dans le temps présent des apparitions véritables, des spectres, des personnes mortes qui reviennent errer par le monde, ou si les histoires qu'on fait sur ces sortes de faits sont fondées seulement sur les visions de cerveaux malades, d'imaginations exaltées et désordonnées ; mais je sais que la mienne arriva à un tel point d'excitation, me jeta dans de tels excès de vapeur fan-

tastiques, ou n'importe quel nom on voudra leur donner, que je croyais parfois être dans mon île, dans mon vieux château derrière le bois ; je voyais mon Espagnol, le père de Vendredi et les réprouvés de matelots que j'avais laissés sur ces bords ; je croyais même causer avec eux, et, quoique je fusse bien éveillé, je les regardais fixement, comme s'ils eussent été devant moi. Cela arriva assez souvent pour m'effrayer. Une fois, dans mon sommeil, le premier Espagnol et le vieux sauvage me racontèrent en des termes si naturels et si énergiques les méchancetés des trois matelots pirates, que c'était en effet surprenant : ils me dirent comment ces hommes pervers avaient tenté d'assassiner les Espagnols, ensuite avaient brûlé toutes leurs provisions, dans le dessein de les faire mourir de faim ; et ce fait, que je ne pouvais savoir alors et qui se trouvait vrai, me fut montré si clairement par mon imagination, que je restai convaincu de sa réalité. J'y crus de même à la suite de ce rêve. J'écoutai les plaintes de l'Espagnol avec une profonde émotion, je fis venir les trois coupables devant moi, et les condamnai à être pendus. On verra en son lieu ce qu'il y avait d'exact dans ce songe. Mais comment ces détails me furent-ils ainsi révélés? par quelles secrètes communications des esprits invisibles m'étaient-ils apportés? c'est ce que je ne puis expliquer. Le tout n'était pas littéralement vrai ; mais les points principaux étaient conformes à la réalité, et la conduite infâme de ces trois scélérats endurcis avait été fort au delà de ce que l'on pouvait supposer : mon rêve, à cet égard, n'avait que trop de ressemblance avec les faits ; de plus je voulus, quand je me trouvai dans l'île, les punir très sévèrement, et si je les avais fait pendre, j'aurais été justifié par les lois divines et humaines.

Pour revenir à mon histoire, je passai des années dans cette disposition d'esprit. Je n'avais aucune jouissance dans la vie, pas un moment de plaisir, pas une diversion agréable, à moins que je n'y trouvasse quelque rapport avec mon idée prédominante. Ma femme, remarquant ce qui se passait en moi, me dit un soir très sérieusement qu'elle croyait qu'une secrète impulsion de la Providence me poussait à retourner dans mon île, et que le seul obstacle qui arrêtait mon départ était ma position de mari et de père. « Il est vrai, me dit-elle, je ne puis songer à vous accompagner : mais comme je suis persuadée que, si j'étais morte, ce voyage serait la première chose que vous feriez, et comme il me semble que cela soit ordonné par le Ciel, je ne veux pas être le seul empêchement qui s'oppose à sa volonté ; et si vous jugez convenable de partir, si vous êtes décidé à... » Elle s'aperçut alors que je l'écoutais avec une grande attention et la regardais d'un air très grave ; elle se tut, un peu confuse et

embarrassée. Je lui demandai pourquoi elle n'achevait pas ce qu'elle avait commencé ; mais je vis que son cœur était plein et ses yeux humides. « Parlez, ma chère, lui dis-je ; désirez-vous me voir partir?

— Non, dit-elle tendrement, non, je suis loin de le désirer ; mais si vous y êtes résolu, je ne voudrais pas être le seul obstacle à vos vœux ; et bien que, selon moi, ce soit un acte téméraire à votre âge et dans votre situation, cependant, si cela doit être (et ses larmes coulèrent encore), je ne voudrais pas vous quitter. Si c'est la voix du Ciel qui vous appelle, vous devez obéir ; et s'il vous fait un devoir



de partir, il m'impose celui d'aller avec vous, ou bien il disposera autrement de moi afin que je ne vous empêche point de suivre ses inspirations. »

Ce tendre dévouement de ma femme me guérit un peu de mes visions, et je considérai plus mûrement ce que j'allais faire. Je retins les élans de mon imagination, et je me demandai froidement à moi-même quels motifs je pouvais avoir, à soixante ans passés, après une vie de souffrance et de revers, terminée d'une manière si heureuse et si douce, de courir de nouveaux hasards, de me jeter dans des aventures propres seulement à la jeunesse et à la pauvreté.

A ces réflexions j'en ajoutai d'autres sur mon nouvel engagement.

J'avais une femme, un enfant, et j'en espérais sous peu de mois un second. J'avais tout ce que le monde peut donner de prospérités; et, à mon âge, je devais songer plutôt à laisser ce que j'avais gagné qu'à l'augmenter. Quant à ce que ma femme m'avait dit sur la volonté du Ciel, qui me faisait un devoir de céder à ses impulsions secrètes, je n'avais aucune certitude sur ce point ; ainsi, après quelques méditations de ce genre, je luttai contre mon imagination, je me raisonnai, je me corrigeai moi-même, comme en pareil cas tout homme a le pouvoir de le faire, s'il le veut. Je triomphai de ma passion en usant de tous les arguments qui se présentèrent à mon esprit, et que ma position me fournissait en abondance. Surtout, et ce fut le moyen le plus efficace, je résolus de me distraire par quelque occupation positive, parce que j'avais remarqué que mes idées de courses lointaines m'importunaient particulièrement quand j'étais oisif et que je n'avais en vue aucun projet important. A cet effet j'achetai une petite ferme dans le comté de Bedford, et j'allai m'y établir. Là j'avais une petite maison commode, et le domaine était susceptible de grandes améliorations. Cela convenait à mes goûts de plusieurs manières ; je faisais mes délices de cultiver, de planter, d'amender le sol, et, comme cette province est éloignée des côtes, je n'avais aucune occasion de parler à des marins ou d'être mis en rapport avec les contrées lointaines.

J'allai donc me fixer dans ma ferme, je m'y arrangeai, j'achetai des charrues, des herses, des charrettes, des chevaux, des vaches et des moutons, et, me livrant sérieusement à ma nouvelle carrière, je devins en six mois un parfait gentilhomme campagnard. Mes pensées étaient entièrement occupées de la conduite des laboureurs et des valets, de la culture de la terre, des clôtures, des plantations, etc. Je menais la vie, selon moi, la plus agréable et la plus naturelle du monde, et telle qu'un homme qui semblait né pour l'infortune pouvait difficilement l'espérer.

Je cultivais mes propres terres, je n'avais aucune redevance à payer, je pouvais faire tout ce qui me semblait bon, je pouvais abattre ou construire à volonté. Les arbres que je plantais étaient pour moi, mes améliorations devaient profiter à ma famille. Maintenant, je le sentais, j'étais arrivé à cette médiocrité aisée que mon père m'indiquait comme le plus heureux état du monde ; je menais une vie d'une félicité presque céleste, cette vie des champs qu'un poète décrit comme une existence « libre de soucis et de vices, où la vieillesse ne trouve aucune sujet de peine, et la jeunesse aucune tentation ».

Mais au milieu de ce bonheur un coup de la Providence invisible vint m'atterrer, et non seulement me fit une blessure profonde et

incurable, mais de plus me rejeta, par ses conséquences, dans mon ancienne manie errante. Je puis dire qu'elle était dans mon sang ; et son retour, de même que tous ceux des maladies violentes, exerça sur moi une puissance irrésistible ; en sorte que je cessai d'être sensible à toute autre impression. Le malheur qui produisit ce changement fut la perte de ma femme. Je ne veux pas ici célébrer par une élégie ses vertus conjugales, ni me concilier la faveur de son sexe par son éloge funèbre ; je dirai en peu de mots qu'elle seule donnait de la stabilité à mon existence ; qu'elle était le but de mes entreprises, le sage conseiller qui m'avait détourné du projet extravagant si longtemps nourri dans ma tête, et avait su réduire mon humeur vagabonde, mieux que mes parents, mes amis, ma raison même avaient jamais pu le faire. J'étais heureux de céder à ses larmes, de me laisser vaincre par ses douces prières, et sa mort me laissa désolé et démonté au dernier point.

Quand elle m'eut quitté, tout me sembla changé autour de moi. Je me sentis aussi étranger dans la société que je l'étais au Brésil, lorsque j'arrivai dans ce pays ; et j'étais aussi solitaire, à l'exception de l'assistance des domestiques, que je l'avais été dans mon île. Je ne savais que faire, ni à quoi penser ; je voyais tous les autres occupés, les uns à travailler pour gagner leur vie, les autres à dépenser leur bien dans de vils excès ou dans des plaisirs futiles, et tous également misérables, parce que le but vers lequel ils tendaient semblait fuir devant eux. Les hommes de plaisir se blasaient tous les jours de plus en plus sur leurs jouissances vicieuses, et amassaient des sujets de repentir et de tristesse ; les hommes laborieux usaient leurs forces dans leurs travaux quotidiens et luttaient seulement pour soutenir une vie pénible minée par leurs efforts continuels.

Cela me rappela mon existence au milieu de mon royaume : l'île déserte où je ne semais pas plus de blé que je ne pouvais en consommer, où j'élevais le nombre de chèvres qui m'était nécessaire, et pas une de plus ; où mon argent, relégué au fond d'un tiroir, s'était rouillé pendant vingt ans, sans que j'eusse daigné le regarder une seule fois.

Ces réflexions, si je les avais justement appliquées, comme la raison et la religion me le prescrivaient, devaient m'apprendre à chercher au delà des jouissances terrestres une entière félicité, me montrer que notre vie a très certainement une fin supérieure à tous les biens qu'il est possible de posséder ou du moins d'espérer en ce monde.

Mais mon sage conseiller était parti ; j'étais un vaisseau sans pilote,

emporté au gré du vent. Mes pensées se concentraient sur mon ancienne manie ; ma tête se remplissait d'images fantastiques, d'aventures lointaines. Tous les innocents amusements de ma ferme, mon jardin, mes troupeaux et ma famille, naguère les seules occupations de mon esprit, avaient perdu leur attrait : tout cela était comme la musique pour un homme qui n'a point d'oreille, ou la bonne chère pour un homme qui n'a point de goût : en un mot, je résolus de louer ma ferme et de retourner à Londres, et peu de mois après j'accomplis cette résolution.

Quand j'arrivai à Londres, je m'y trouvai aussi mal qu'à la campagne. Je n'aimais point cette ville et je n'y avais rien à faire, sinon à muser de place en place, comme un désœuvré parfaitement inutile dans la création de Dieu, et si indifférent au reste de son espèce, que personne ne pouvait attacher la plus légère importance à sa mort ou à conservation. D'ailleurs, cet état d'oisiveté était ce que j'abhorrais le plus au monde, ayant toujours mené une vie active ; et souvent je me disais à moi-même qu'un état semblable était la véritable plaie de l'existence. En effet, mon temps était mieux employé quand je passais vingt-six jours à faire une planche.

L'année 1693 venait de commencer, lorsque mon neveu, celui que j'avais élevé pour la mer et que j'avais fait patron d'un bâtiment, revint d'un court voyage à Bilbao, le premier qu'il eût fait. Il vint me voir, et me dit que des négociants de sa connaissance lui proposaient d'entreprendre pour eux un voyage aux Indes et en Chine. « Et, mon cher oncle, ajouta-t-il, si vous vouliez vous embarquer avec moi, je m'engagerais à vous laisser, en passant, sur votre ancienne habitation ; car nous devons toucher au Brésil. »

Rien ne démontre plus clairement la réalité d'une vie future et d'un monde invisible que le concours des causes secondes avec certaines idées que nous nous sommes formées intérieurement, sans avoir reçu ni donné à leur sujet aucune communication humaine.

Mon neveu ignorait que ma fureur de voyages m'avait repris, et moi, je ne me doutais nullement de ce qu'il avait à me dire, quand ce même matin, avant qu'il entrât, je fus poursuivi par une foule de pensées confuses ; et, résumant toutes les circonstances de ma position actuelle, je résolus enfin d'aller à Lisbonne consulter mon vieil ami le capitaine, et, s'il jugeait que cela fût raisonnable et praticable, d'aller revoir mon île et savoir des nouvelles de ceux que j'y avais laissés. Je me complaisais à l'idée de peupler cette terre, de ramener avec moi quelques-uns de ses habitants, et d'obtenir une concession, un acte quelconque, pour m'assurer cette possession. Au milieu de ces projets arrive mon neveu, avec le désir de me con-

duire où je voulais, en se rendant lui-même aux Grandes-Indes.

Je réfléchis quelques moments sur sa proposition ; ensuite, le regardant fixement : « Quel démon, lui dis-je, vous a donné cette mission de malheur? » Mon neveu parut surpris, même effrayé au premier instant ; mais, observant que je n'étais pas très fâché de ce qu'il m'avait proposé, il se remit un peu. « J'espère que ce projet ne saurait être malheureux, monsieur, dit-il, et j'imagine qu'il vous serait agréable de voir votre nouvelle colonie, cette île où vous avez régné avec un bonheur que la plupart de vos frères, les monarques du monde, auraient pu vous envier. »



Bref, ce plan cadrait avec mon humeur, ou plutôt avec l'idée fixe dont j'étais possédé et dont j'ai si souvent parlé ; je lui dis donc en peu de mots que, s'il s'arrangeait avec les négociants, je partirais avecl ui, mais que je ne lui promettais pas d'aller plus loin que mon île. « Eh quoi? Monsieur, dit-il, vous ne voudriez pas, j'espère, être encore laissé là? — Ne pouvez-vous pas me prendre à votre retour? » Il me répondit que cela ne serait pas possible, parce que les négociants ne lui permettraient pas de reprendre, avec un vaisseau richement chargé, cette route qui allongeait le voyage d'un mois au moins, et peut-être de trois ou de quatre. « D'ailleurs, monsieur, ajouta-t-il, s'il m'arrivait un malheur et que je ne pusse revenir vous chercher, vous vous retrouveriez dans la situation où vous êtes resté si longtemps. »

Il avait grandement raison ; mais nous trouvâmes un expédient ; il consistait à emporter sur le vaisseau un sloop démonté que l'on monterait dans l'île à l'aide de charpentiers que nous convînmes d'emmener avec nous.

Je ne restai pas longtemps indécis ; les instances de mon neveu se joignirent à mon inclination, et rien ne pouvait plus la contre-balancer. Ma femme était morte, personne ne prenait plus assez d'intérêt à moi pour me persuader de faire une chose plutôt qu'une autre, excepté la veuve, mon ancienne et bonne amie, qui combattit sérieusement mon dessein, en me faisant considérer mon âge, ma position aisée, les périls inutiles auxquels je m'exposais, et, avant tout, mes jeunes enfants. Tout cela ne servit de rien ; j'avais un désir irrésistible de voyager, et je lui dis qu'il y avait quelque chose de si singulier dans les impressions qui s'étaient gravées dans mon esprit, que ce serait une sorte de rébellion contre la Providence que de résister à de tels avertissements. Alors elle cessa ses représentations et m'aida non seulement à faire mes préparatifs de voyage, mais encore à régler mes affaires de famille pour le temps de mon absence, et à pourvoir à l'éducation de mes enfants.

D'abord je fis mon testament, j'affermai mes terres et plaçai mon argent de manière à être parfaitement sûr que ces biens seraient conservés à mes enfants, quoi qu'il pût m'arriver ; à l'égard de leur éducation je la confiai à la veuve en lui laissant une pension suffisante pour ses soins. Elle mérita amplement et ma confiance et ma reconnaissance : une mère n'aurait pu mieux faire sous le rapport de l'affection et sous celui du discernement, et, comme elle vécut jusqu'à mon retour, j'eus la satisfaction de pouvoir la remercier de son dévouement.

Mon neveu devait mettre à la voile au commencement de janvier 1694, et nous allâmes à bord dans les Dunes, mon domestique Vendredi et moi, le 8 dudit mois. Outre le petit bâtiment dont j'ai parlé, j'avais une cargaison très considérable de toutes sortes de choses utiles pour ma colonie, que je voulais du moins laisser en bon état, si je n'avais pas le plaisir de l'y trouver.

D'abord j'emmenais quelques domestiques et ouvriers que je voulais laisser dans l'île comme habitants, et qui seraient du moins cultivateurs pour mon compte, tant que je resterais ; ensuite ils reviendraient avec moi ou bien ils resteraient dans le pays, à leur choix. J'avais pris deux charpentiers, un forgeron, et un homme très adroit et très ingénieux, tonnelier de son métier, et habile dans la plupart des états mécaniques. Il savait construire des roues, des moulins à bras ; il était bon tourneur, il faisait de la poterie ; enfin il pouvait

confectionner tout ce qui se fabrique avec du bois ou de la terre; nous l'appelions notre *factotum*. Avec ces ouvriers, j'emmenais aussi un tailleur qui avait demandé passage à mon neveu pour aller aux Indes, et qui consentit ensuite à rester sur notre nouvelle plantation. Cet homme se rendit extrêmement utile, et dans son métier et pour bien d'autres objets, la nécessité, comme je l'ai remarqué ailleurs, donnant de l'adresse pour tous les travaux possibles.

Ma cargaison (autant que je puis m'en souvenir, n'en ayant pas gardé un état exact) consistait en toiles et en étoffes anglaises légères, pour vêtir les Espagnols, que j'espérais trouver dans l'île ; et j'en emportais en assez grande quantité pour les habiller convenablement pendant sept ans. Si ma mémoire ne me trompe pas, mes provisions



en vêtements, étoffes, gants, chapeaux, souliers, bas, etc., montaient à plus de deux cents guinées, en y comprenant quelques couchers et autres objets de ménage, tels que des ustensiles de cuisine, des pots, des marmites de cuivre et de fer-blanc ; je portais pour près de cent guinées de plus en ferrailles, clous, instruments de toute espèce, gonds, serrures, crochets, enfin tous les articles de première nécessité dont je pus m'aviser.

Je joignis à cette cargaison une centaine d'armes, fusils de chasse, mousquets et pistolets, une grande quantité de balles de tous les calibres, trois ou quatre tonneaux de plomb, et deux petits canons. Ne sachant pas dans quel temps et quelles circonstances je trouverais mes insulaires, je leur apportais aussi une centaine de barils de poudre, des épées, des coutelas et des fers de piques et de halle-

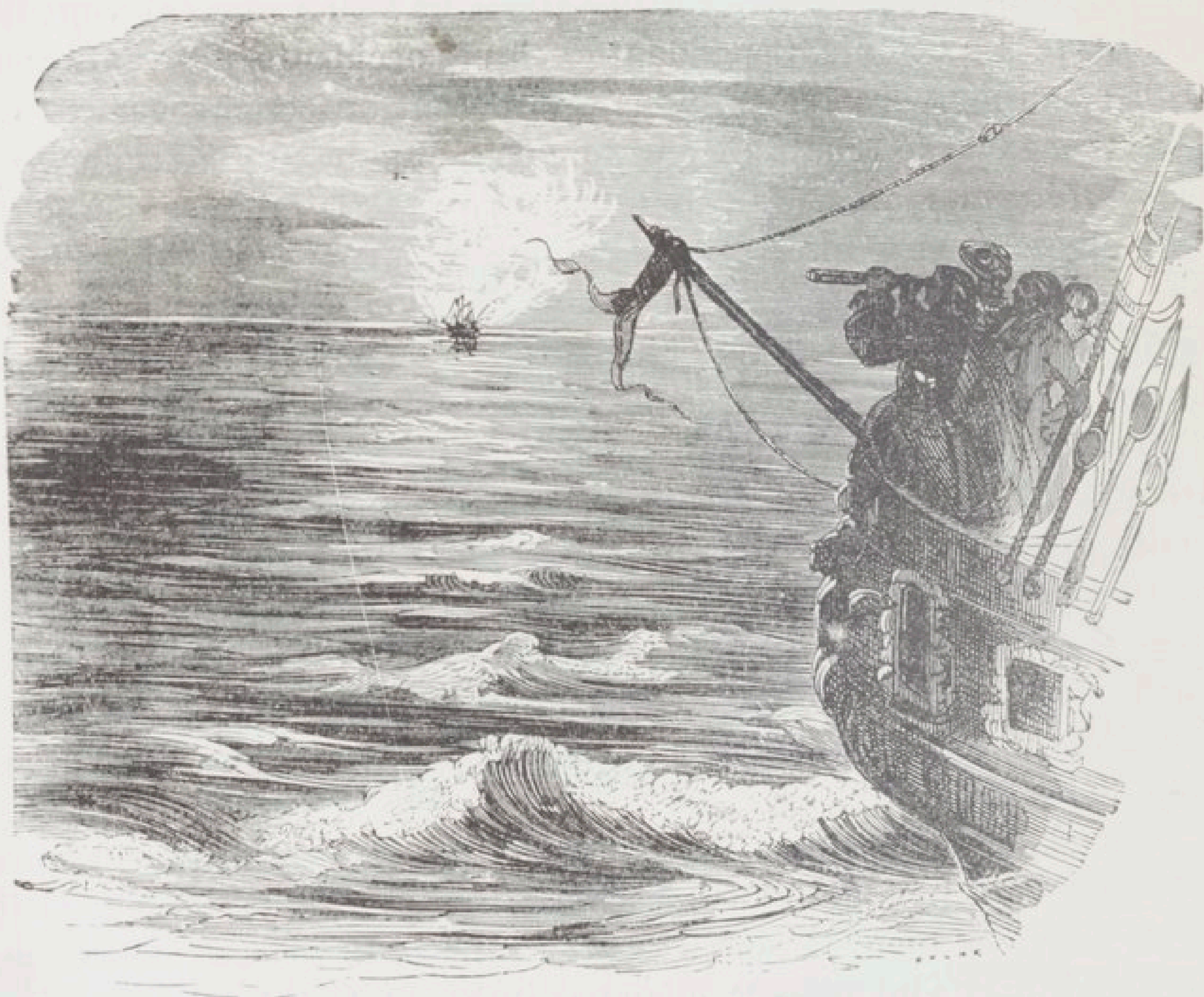
bardes. Nous avions donc un magasin de toutes sortes de provisions, et mon neveu avait pris deux canons de plus qu'il ne lui en fallait pour son bâtiment, avec l'intention de les laisser dans l'île, si cela était nécessaire. Nous aurions pu construire un fort pendant notre séjour, et l'armer de manière à résister à toutes sortes d'ennemis. Je pensais en effet que rien de ce que j'apportais ne serait de trop, et qu'il faudrait même beaucoup plus pour conserver la possession de l'île. On verra dans le cours de cette histoire que je pensais juste sur ce point.

Je ne fus pas aussi malheureux dans ce voyage que j'avais coutume de l'être ; par conséquent j'aurai peu d'occasions de faire languir mon lecteur, qui peut-être est impatient de voir comment vont les affaires de ma colonie. Cependant quelques accidents, des vents contraires, du mauvais temps, nous retardèrent au commencement de notre course et la rendirent plus longue que je ne m'y attendais. Et moi qui n'avais jamais fait qu'un seul voyage (le premier que je fis en Guinée) dont je fusse revenu comme je l'avais espéré, je m'imaginai que ma mauvaise destinée me poursuivait, que j'étais né pour ne jamais savoir rester tranquille à terre et pour avoir toujours de mauvaises chances sur la mer. Des vents contraires nous poussèrent d'abord vers le N., et nous fûmes obligés de relâcher à Galway, en Irlande, où nous fûmes retenus vingt-deux jours. Mais dans notre malheur nous avions une compensation : les vivres étaient à très bon marché et en abondance en ce port, et, au lieu d'user nos provisions, nous les augmentâmes. Là, je pris quelques porcs vivants et deux vaches avec leurs veaux, que je comptais débarquer dans l'île, si j'avais le bonheur d'y arriver ; mais nous trouvâmes une autre occasion de les employer.

Nous fîmes voile des côtes d'Irlande le 5 février, et nous eûmes très bon vent pendant quelques jours. Le 20 du même mois, si je m'en souviens bien, la soirée étant avancée, le second maître qui était de quart vint dans la chambre du capitaine et nous dit qu'il avait vu briller un éclair et entendu un coup de canon. Tandis qu'il parlait, un mousse entra et dit que le bosseman avait entendu un autre coup. Cela nous attira tous sur le pont. Pendant quelques instants nous n'entendîmes rien, et nous vîmes ensuite une grande lumière qui nous fit penser qu'il y avait un incendie terrible à une distance assez considérable. Sur-le-champ nous nous orientâmes, et, d'après nos calculs, nous fûmes certains qu'il n'y avait aucune terre du côté de ce feu, dans un espace de cinq cents lieues ; car il se montrait à l'O.-N.-O. Il était donc évident que c'était un bâtiment qui brûlait, et, d'après le bruit des canons que nous avions entendu

avant de voir les flammes s'élever, nous jugeâmes que ce navire n'était pas très éloigné de nous, et nous gouvernâmes sur lui. Bientôt nous pûmes le découvrir, parce que la lueur de l'incendie s'agrandissait à mesure que nous avancions ; et cependant le temps nébuleux ne nous permettait pas de voir autre chose que de la clarté. Au bout d'une demi-heure, le vent nous favorisant et n'étant pas très fort, et le ciel devenant plus clair, nous pûmes discerner un grand vaisseau en feu au milieu de la mer.

Je me sentis profondément touché de ce désastre, bien que les personnes qui l'éprouvaient me fussent inconnues. Je me ressouvins



alors de l'état dans lequel j'étais quand je fus recueilli par le capitaine portugais, et je pensais combien la position de ces pauvres gens était plus déplorable, si leur bâtiment ne marchait pas de conserve avec d'autres. Aussitôt je commandai de tirer cinq coups de canon, à courts intervalles, afin de montrer à ces malheureux que nous étions à portée de les secourir, et qu'ils devaient chercher à se sauver sur leurs chaloupes. Ils ne pouvaient nous voir parce qu'il était nuit, et nous ne les apercevions qu'à la lueur des flammes ; ainsi nos canons seuls leur indiqueraient notre position.

Nous restâmes ainsi quelque temps, en nous réglant sur la marche

du bâtiment incendié, et attendant le jour. Tout à coup nous vîmes avec horreur, bien que nous dussions nous y attendre, l'explosion du navire, et peu de minutes après il n'y eut plus de feu, c'est-à-dire que les restes du bâtiment furent engloutis. C'était un spectacle terrible et bien affligeant, quand on pensait à ce pauvre équipage. Je supposai que tous les hommes avaient péri ou se trouvaient dans la plus extrême détresse sur leurs chaloupes au milieu de l'Océan. L'obscurité nous aurait empêchés de les voir : toutefois, pour les diriger en cas de besoin autant que je le pouvais, je fis suspendre toutes nos lanternes aux parties du bâtiment où l'on pouvait en attacher, et nous ne cessâmes de tirer pendant le reste de la nuit.

Sur les huit heures du matin nous vîmes, à l'aide de nos lunettes, les chaloupes du vaisseau incendié. Il y en avait deux, extrêmement chargées de monde et très enfoncées dans l'eau. Nous reconnûmes que les hommes faisaient force de rames, parce qu'ils avaient le vent contraire, et qu'ayant vu notre bâtiment, ils s'efforçaient de se faire apercevoir de nous.

A l'instant nous déployâmes notre pavillon, pour leur montrer qu'ils avaient été vus, et nous leur fîmes les signaux nécessaires pour les inviter à venir à bord. Nous forçâmes aussi nos voiles en marchant droit à eux, et en moins d'une demi-heure nous les eûmes joints ; bref, nous les prîmes tous, au nombre de soixante-quatre, hommes, femmes et enfants ; car il y avait beaucoup de passagers.

C'était un bâtiment de commerce français revenant de Québec, dans la rivière du Canada. Le patron nous conta son désastre dans tous ses détails ; il nous dit que le feu avait pris dans la cabine des provisions, par la négligence du pilote, et que, cet homme ayant appelé au secours, on avait éteint le feu ; mais quelques étincelles étaient tombées sur d'autres parties du navire où il était si difficile de pénétrer, qu'on ne put les éteindre complètement ; l'incendie se propagea entre les planchers et gagna le corps du bâtiment sans qu'aucun effort pût l'arrêter.

Alors ils n'avaient aucune autre ressource que de se mettre dans les chaloupes, qui fort heureusement étaient très grandes. Outre un grand canot et la chaloupe proprement dite, ils avaient un petit esquif que l'on pouvait employer à embarquer, sinon du monde, au moins des provisions et de l'eau. Ils avaient peu d'espoir de se sauver en entrant dans ces bateaux, éloignés comme ils l'étaient de la terre. Cependant, comme ils le disaient fort bien, ayant échappé à l'incendie, ils avaient la chance de rencontrer un bâtiment qui les prendrait. Ils avaient des voiles, des rames, une boussole, et ils étaient résolus à se diriger vers Terre-Neuve, le vent leur étant favorable ;

car il soufflait au S.-E.-quart-E. Ils avaient assez d'eau et de vivres pour se soutenir pendant douze jours (en se bornant à la ration suffisante pour ne pas mourir de faim) ; et, si les vents ne changeaient pas, ils auraient pu dans cet espace de temps gagner les bancs de Terre-Neuve et prendre du poisson pour se nourrir jusqu'à ce qu'ils eussent touché le rivage.

Mais que d'incidents pouvaient s'opposer au succès de leur tentative ! des tempêtes pouvaient les submerger, le froid et la pluie pouvaient engourdir ou geler leurs membres, des vents contraires les empêcher d'atteindre la terre ou les laisser mourir de faim ; enfin il aurait été presque miraculeux qu'ils arrivassent sains et saufs.

Au milieu de leur consternation, chacun étant dans le désespoir, le capitaine me conta, les larmes aux yeux, avec quelle surprise, quelle joie ils entendirent un coup de canon, qui fut suivi de quatre autres. C'étaient les coups que j'avais fait tirer en voyant le feu. Ce bruit les ranima en leur montrant, comme je le désirais, qu'un bâtiment était à portée de les secourir. Alors, comme le son leur arrivait du côté du vent, ils plièrent leurs voiles, démontèrent leur mât, et se décidèrent à rester en panne jusqu'au jour. Quelque temps après, n'entendant plus le canon, ils tirèrent à longs intervalles trois coups de fusil ; mais le vent emportait le son et nous ne les entendîmes point.

Bientôt après ils furent agréablement surpris en voyant mes umières et en entendant les coups de canon que nous tirâmes toute la nuit. Cela les encourageait à user de leurs rames pour se tenir dans notre direction, afin que nous pussions les rejoindre plus facilement ; et ils furent transportés de joie quand ils reconnurent que nous les avions vus.

Il est impossible de donner une peinture exacte des gestes multiples, des attitudes diverses, des extases, par lesquels ces pauvres délivrés exprimaient leur ravissement. On décrit aisément le chagrin et la crainte : des soupirs, des larmes, des gémissements et un petit nombre de mouvements de la tête et des bras représentent dans leur ensemble les signes extérieurs de ces émotions ; mais un excès de joie, et d'une joie subite, produit mille extravagances inconcevables.

Quelques-uns de ces malheureux naufragés avaient le visage baigné de pleurs, ou bien ils se lamentaient, se frappaient la poitrine ; d'autres se crispaient comme s'ils étaient saisis de vives douleurs ; d'autres encore déliraient ou donnaient des marques de folie complète ; plusieurs couraient à travers le vaisseau, frappant les pieds, se tordant les bras ; d'autres dansaient, chantaient, riaient, un plus grand nombre sanglotaient ; ceux-ci ne pouvaient parler,

ceux-là vomissaient ou s'évanouissaient ; enfin quelques-uns faisaient le signe de la croix en remerciant Dieu.

Je ne voudrais pas leur faire injure, et sans doute la plupart adressèrent ensuite des actions de grâces au Ciel ; mais au premier moment leur émotion était trop violente pour qu'ils fussent capables de la maîtriser; les transports de leur joie allaient jusqu'à la frénésie, et ce fut le très petit nombre parmi eux qui resta calme et recueilli dans cet instant.



Peut-être aussi le caractère de la nation à laquelle ils appartenaient était-il pour quelque chose dans ces effets ; car on prétend que les Français sont plus légers, plus passionnés, plus expansifs que tous les autres peuples, parce que leurs esprits animaux sont plus fluides, plus mobiles. Je ne suis pas assez savant pour en expliquer la cause ; mais il est sûr que je n'avais jamais observé rien de semblable. Les extases du pauvre Vendredi, mon fidèle sauvage, lorsqu'il trouva son père dans le canot, approchaient un peu de celles de nos hôtes ; et

la surprise du capitaine et de ses deux compagnons, quand je leur fis espérer d'échapper aux scélérats qui les avaient débarqués dans mon île, avait aussi quelque rapport avec les émotions dont nous étions témoins ; cependant je ne pouvais leur comparer rien de ce que j'avais vu, soit chez Vendredi, soit ailleurs.

Il faut encore remarquer que ces extravagances ne se montraient pas chez quelques individus seulement sous les différentes formes que j'ai citées ; mais la même personne les manifestait dans toutes leurs variétés et en peu de moments.

Un homme que nous avions vu, une minute auparavant, muet et comme stupide, dansait et vociférait comme un saltimbanque; l'instant d'après, il s'arrachait les cheveux, déchirait ses vêtements et frappait du pied comme un maniaque ; plus tard il fondait en larmes se sentait défaillir, perdait connaissance, et, s'il n'avait pas été secouru promptement, il serait mort. Il en fut ainsi, non pour un ou deux, pour dix ou vingt, mais pour la plupart, et, si je ne me trompe, notre chirurgien fut obligé d'en saigner au moins trente.

Il y avait deux prêtres parmi eux, l'un vieux et l'autre jeune ; et, chose étrange, le plus âgé était le moins raisonnable. A peine eut-il posé le pied à bord de notre bâtiment et se fut-il senti hors de danger, qu'il tomba raide mort en apparence ; on ne voyait plus en lui le moindre signe de vie. Sur-le-champ notre chirurgien lui appliqua les remèdes convenables, et il fut le seul dans le navire qui le jugea encore vivant. Enfin il lui ouvrit une veine du bras, après avoir frotté et réchauffé cette partie. Le sang coula d'abord goutte à goutte, ensuite abondamment; trois minutes après, l'homme ouvrit les yeux ; au bout d'un quart d'heure il reprit la parole, se trouva mieux, et en peu de temps il fut tout à fait bien.

Quand on eut bandé sa saignée, il marcha, nous dit qu'il se sentait à merveille, prit quelques gorgées d'un cordial que le chirurgien lui donna, et revint complètement à lui-même. Environ un quart d'heure après, on vint chercher en toute hâte le chirurgien, alors occupé dans la cabine à saigner une femme qui s'était évanouie, et on lui dit que le prêtre était en démence. Il paraît qu'en repassant dans sa tête les changements subits survenus dans sa position, il était retombé dans une extase de joie, son sang avait afflué plus vite que ses vaisseaux ne pouvaient le contenir ; il était devenu brûlant et fiévreux, et ensuite aussi fou qu'aucun habitant de Bedlam. En cet état, le chirurgien ne voulut pas le saigner; mais il lui donna quelque potion calmante soporifique ; bientôt elle fit son effet, et il se réveilla le lendemain matin, parfaitement rétabli.

Le jeune prêtre montra beaucoup d'empire sur lui-même ; c'était

un modèle de dignité et de force morale. En arrivant à bord, il se prosterna le visage contre terre, pour remercier le Ciel de sa délivrance. Je le troublai mal à propos dans cet acte pieux, le croyant évanoui ; mais il me parla posément, me témoigna sa reconnaissance et me dit qu'il rendait grâces à Dieu de son salut ; il me priait de le laisser quelques instants, et que, son devoir rempli envers son Créateur, il s'acquitterait de ce qu'il me devait.

Je regrettai sincèrement de l'avoir dérangé, et non seulement je le laissai, mais encore j'empêchai les autres de l'interrompre. Il resta



agenouillé environ trois minutes après que je l'eus quitté ; ensuite il vint à moi, comme il l'avait dit, d'un air sérieux et touché, et les yeux humides ; il me remercia d'avoir, à l'aide de Dieu, sauvé la vie à tant de malheureux. Je lui répondis que je n'avais pas besoin de l'engager à porter sa reconnaissance vers le Ciel plutôt que vers moi, puisque je l'avais déjà vu remplir son devoir à cet égard ; « mais, ajoutai-je, je n'ai fait que ce qui m'était dicté par la raison et l'humanité, et c'est à vous de rendre grâces au Seigneur, qui a bien voulu que nous fussions les instruments de sa miséricorde envers un si grand nombre de ses créatures ».

Après cela le jeune ecclésiastique s'occupa de ses compatriotes,

et travailla à les calmer, usant de prières, de raisonnements, de persuasion, pour les rétablir dans le sain exercice de leurs facultés morales. Il réussit auprès de quelques-uns ; les autres furent encore un peu de temps privés de tout empire sur eux-mêmes.

Je ne pouvais omettre ces détails, parce que ceux qui liront mon ouvrage y trouveront peut-être des données utiles pour se conduire dans les moments de vive excitation. En effet, si l'excès de la joie peut conduire les hommes fort au delà des limites de la raison, à quelles folies la colère et la vengeance ne peuvent-elles pas nous porter? L'exemple de ces gens me prouva combien nous devons surveiller tous nos mouvements, qu'ils soient causés par la satisfaction et le bonheur, ou par la tristesse et la colère.

Nous fûmes un peu gênés, le premier jour, par les extravagances de nos hôtes ; mais quand ils se furent retirés chacun dans le local que nous pouvions leur donner, et qu'ils eurent dormi profondément, du moins pour la plupart, grâce à leurs fatigues et à leurs terreurs précédentes, nous les trouvâmes entièrement changés le lendemain.

Ils ne manquèrent à rien de ce qui pouvait être inspiré par la reconnaissance à des hommes polis. Les Français sont connus pour leur disposition naturelle à pousser même trop loin ces sortes de démonstrations. Le capitaine et l'un des ecclésiastiques demandèrent, le jour suivant, une entrevue avec moi et mon neveu. Le premier désirait se consulter avec nous sur ce qu'ils deviendraient. Il nous dit d'abord que nous leur avions sauvé la vie ; que, par conséquent, tout ce qu'ils possédaient ne pouvait payer un tel service. Ils avaient, ajouta-t-il, sauvé des flammes de l'argent et des objets d'assez grande valeur ; et, si nous voulions les accepter, ils étaient chargés de nous es offrir, en nous priant seulement de les débarquer sur notre route en quelque lieu d'où ils pussent retourner en France. Mon neveu était d'avis d'accepter leur argent au premier mot, et de voir ensuite ce qu'on pourrait faire pour eux ; mais je lui fis prendre une autre résolution; car je savais ce que c'était d'être mis à terre sans ressources, dans un pays étranger. Si le capitaine portugais qui m'avait pris en mer eût agi de la sorte avec moi et eût accepté tout ce que j'avais pour prix de ma délivrance, je serais mort de faim ou j'aurais été réduit à devenir esclave au Brésil comme je l'étais en Barbarie, avec cette différence que je n'aurais pas appartenu à un mahométan; et peut-être un Portugais n'est-il pas meilleur maître qu'un Turc, si même il n'est pire dans certains cas.

Je dis donc au capitaine français que nous les avions recueillis, il est vrai, dans leur détresse, mais que c'était notre devoir de secourir

nos semblables, comme nous voudrions en être secourus dans les mêmes extrémités ; que nous avions fait pour eux ce qu'ils auraient fait pour nous en pareil cas ; que nous les avions pris dans l'intention de les sauver, non de les rançonner ; que ce serait un acte de barbarie de les priver de ce qu'ils avaient arraché aux flammes, puis de les mettre à terre et de les abandonner ; car ce serait les condamner à mourir de faim après les avoir empêchés de périr dans les flots. Je déclarai donc que l'on ne recevrait pas la moindre chose de leur part. Quant à leur débarquement, cela présentait de grandes difficultés, parce que nous allions aux Indes orientales, et, bien que nous nous fussions détournés beaucoup de notre route à l'O., peut-être dirigés par le Ciel dans le but de leur délivrance, cependant il nous était impossible de changer de direction à cause d'eux, mon neveu le capitaine étant engagé avec ses armateurs à faire route par le Brésil. Tout ce que nous pouvions faire était de nous mettre sur la voie des bâtiments en retour des Antilles, et de tâcher de leur procurer un passage en France ou en Angleterre.

La première partie de mon discours était si généreuse, qu'elle dut être et fut entendue avec reconnaissance ; mais la seconde jeta nos hôtes dans une grande consternation. Les passagers surtout étaient désolés à l'idée d'être conduits dans l'Inde. Ils me supplièrent, puisque j'avais déjà si fort dévié à l'O. avant de les rencontrer, de consentir à suivre la direction de Terre-Neuve, où probablement je trouverais quelque bâtiment qui pourrait les ramener au Canada, d'où ils venaient.

Je trouvais cette demande raisonnable, et j'étais disposé à l'accorder, en considérant que, si je conduisais tout le monde aux Indes, ce serait non seulement très pénible pour ces pauvres gens, mais ruineux pour nous, sous le rapport des vivres. Je ne croyais donc pas manquer à nos engagements en prenant un parti rendu nécessaire par un incident imprévu, et dans lequel personne ne pouvait blâmer notre conduite, les lois de Dieu et de la nature ne nous permettant point de refuser de prendre deux chaloupes remplies de gens dans une triste condition. Les circonstances nous forçaient, dans notre intérêt et dans l'intérêt de ceux que nous avions sauvés, de les débarquer dans un pays quelconque. Je consentis donc à les mener vers Terre-Neuve, si les vents et le temps le permettaient, sinon à les transporter à la Martinique.

Le vent resta frais et à l'E., et le temps assez beau ; mais, comme les vents avaient été longtemps entre le N.-E. et le S.-E., nous manquâmes plusieurs occasions de renvoyer nos gens en France sur divers bâtiments destinés pour l'Europe, particulièrement deux Français de

Saint-Christophe. Mais ces bâtiments avaient lutté si longtemps contre les vents contraires, qu'ils n'osèrent prendre un aussi grand nombre de passagers, de crainte de manquer de provisions pour achever leur voyage ; ainsi nous fûmes obligés de continuer notre chemin. Une semaine après nous arrivâmes au banc de Terre-Neuve, où, pour abréger l'histoire, nous mîmes tous nos Français sur une barque louée par eux, pour les conduire d'abord à terre, ensuite en France, s'ils pouvaient se pourvoir des provisions nécessaires. Quand je dis que tous les Français nous quittèrent, j'oubliais que le jeune prêtre dont j'ai parlé, sachant que nous allions dans l'Inde, désira nous accompagner jusque sur la côte de Coromandel. J'y consentis bien volontiers ; car cet homme me plaisait beaucoup, et non sans raison, comme on le verra ensuite. Quatre matelots s'enrôlèrent aussi parmi notre équipage et furent de très utiles sujets.

De ce point nous gouvernâmes sur les Antilles, au S. et au S.-quart-E., pendant une vingtaine de jours, avec peu et quelquefois point de vent. Nous trouvâmes alors une autre occasion, presque aussi déplorable que la première, d'exercer notre humanité.

Étant à 27 degrés de latitude N., le 19 mars 1694-95, nous découvrîmes une voile. En ce moment nous courions au S.-E. et S.-E.-quart-S., et bientôt nous vîmes un grand vaisseau qui venait à nous. D'abord nous ne sûmes ce qu'il était; mais, lorsqu'il se rapprocha, nous distinguâmes qu'il avait perdu son grand mât et ceux d'artimon et de beaupré, et nous entendîmes tirer de son bord un coup de canon de détresse. Le temps était beau, le vent frais au N.-N.-O., et nous fûmes en peu de moments à portée de voix de ce navire.

Il était de Bristol et revenait des Barbades ; il avait été pris, dans la rade même, par un ouragan qui l'avait poussé au large avant qu'il fût en état de mettre à la voile ; et le capitaine et son second se trouvant alors à terre, l'équipage, outre la terreur de la tempête, s'était vu privé de commandants capables de conduire le bâtiment. Déjà ils avaient été ballottés pendant neuf semaines et avaient essuyé, après l'ouragan, un second orage très violent, qui les avait jetés à l'O., tout à fait hors de leur route, et avait brisé leurs mâts, comme je l'ai dit plus haut. Ils espéraient d'abord voir les îles de Bahama, lorsqu'un grand vent du N.-N.-O., le même que nous avions en ce moment, les avait repoussés au S., et, n'ayant point de voiles pour serrer le vent, excepté une voile de grand mât et une sorte de voile carrée attachée à un mât d'artimon dressé à la hâte, ils faisaient tous leurs efforts pour gagner les Canaries.

Mais le plus triste de leur situation était la rareté des vivres. Outre les fatigues qu'ils enduraient, ils étaient affamés ; leur pain, leur

viande étaient consommés entièrement, car ils n'en avaient que pour dix à douze jours : une seule consolation leur restait ; leur eau n'était pas encore épuisée, et ils avaient aussi un demi-baril de farine, du sucre en quantité et sept tonneaux de rhum. Des confitures, qu'ils avaient eues comme marchandises, étaient alors toutes mangées.

Un jeune homme, sa mère et une femme de chambre étaient sur ce bâtiment comme passagers ; le croyant prêt à mettre à la voile, ils s'étaient embarqués le soir qui précéda l'ouragan ; et n'ayant point de provisions à eux, leur position était beaucoup plus malheureuse que celle des autres. Les hommes de l'équipage, étant réduits à la plus extrême disette, n'avaient dû avoir, nous en étions très sûrs, aucune pitié pour les pauvres passagers ; et en effet ils étaient dans un état qu'il est pénible de décrire.

Je n'aurais peut-être pas su tout ce qui les concernait, si je n'avais pas été curieux (le temps se trouvant beau et le vent tombé) d'aller à bord de leur bâtiment. Le contremaître qui commandait le navire vint sur le nôtre, et nous dit qu'ils avaient dans la grande cabine trois passagers qui probablement étaient dans un triste état. « Je crois même qu'ils sont morts, ajouta cet homme ; car il y a trois jours que je n'ai entendu parler d'eux, et je n'osais aller les chercher, puisque je ne pouvais les soulager. »

A l'instant nous nous empressâmes de leur porter tous les secours dont nous pouvions disposer. J'avais assez d'empire sur mon neveu pour le décider à les ravitailler, dussions-nous être forcés d'aller en Virginie ou en quelque autre partie des côtes d'Amérique, pour remplacer, s'il était nécessaire, ce que nous aurions donné.

Mais ces gens étaient alors dans un nouveau danger, celui de trop manger ; et il était difficile de les en empêcher. Le contremaître, leur commandant actuel, amena six de ces hommes avec lui dans la chaloupe ; ces malheureux ressemblaient à des squelettes, et ils étaient si faibles qu'ils avaient peine à soulever leurs rames. Le contremaître était lui-même très malade et à moitié exténué. Il déclara qu'il n'avait rien réservé pour lui au delà de ce qu'il distribuait aux matelots, et qu'il avait partagé également avec eux jusqu'au moindre morceau.

Je lui recommandai de manger avec précaution. Cependant je lui fis servir sur-le-champ de la viande ; mais il en avait pris à peine trois bouchées, qu'il se sentit incommodé et interrompit son repas. Notre chirurgien mêla quelque substance dans du bouillon et lui fit prendre ce mélange, qui, disait-il, agirait comme remède et comme aliment ; et en effet il s'en trouva très bien. Je n'avais pas oublié les matelots, et par mon ordre on leur donna des vivres. Les pauvres

gens les dévoraient ; l'excès de la faim les avait rendus voraces et incapables de contenir leur appétit. Deux d'entre eux mangèrent avec tant de gloutonnerie, que le lendemain matin leur vie fut en danger.

La vue de cette détresse me toucha sensiblement et me rappela l'horrible perspective qui s'offrit à moi lors de mon arrivée dans mon île, où je n'avais pas une parcelle de nourriture ni la moindre espérance de m'en procurer, où j'avais de plus la crainte d'être dévoré par les bêtes sauvages. Cependant, tout en écoutant le récit, que me faisait le contremaître, des souffrances de son équipage, je ne pouvais détourner mes pensées de ce qu'il m'avait dit des trois infortunés de la cabine, la mère, le fils et la servante, dont on n'avait pas entendu parler depuis trois jours, et qu'il avouait avoir entièrement négligés, en raison de l'extrémité où ils étaient réduits eux-mêmes. Je compris qu'on n'avait rien donné à ces pauvres gens, et qu'ils devaient être morts ou mourants sur le plancher de leur chambre.

Je laissai à bord le contremaître, que nous appelions le capitaine, avec ses hommes, pour les réconforter ; mais je n'oubliai point leurs camarades. Je fis préparer ma chaloupe et ordonnai au lieutenant et à douze hommes de leur porter un sac de pain et quelques morceaux de bœuf à mettre bouillir. Notre chirurgien enjoignit à nos matelots de faire bouillir la viande en leur présence et de poser des gardes à la porte de la cuisine, afin d'empêcher les affamés de prendre la chair pour la manger toute crue, ou de l'arracher de la marmite avant qu'elle fût cuite. Il leur dit de la distribuer, lorsqu'elle aurait bouilli suffisamment, par très petits morceaux. Ces précautions sauvèrent des hommes qui, sans cela, se seraient tués avec les aliments qu'on leur donnait pour les ramener à la vie.

En même temps, j'ordonnai au lieutenant d'aller dans la grande cabine voir en quel état se trouvaient les pauvres passagers, et, s'ils étaient vivants, de leur donner les secours nécessaires. Le chirurgien lui donna une grande cruche pleine de ce bouillon préparé qu'il avait donné au contremaître, et il m'assura que cela les remettrait graduellement.

Je ne me contentai point de ces mesures ; mais, comme je l'ai dit plus haut, curieux de voir de mes yeux le spectacle douloureux que le bâtiment devait présenter, spectacle que des récits ne pourraient rendre dans toute sa force, je pris avec moi celui que nous appelions le capitaine du vaisseau, et je me rendis sur son bord, dans son bateau, peu d'instants après le départ de la chaloupe.

Je trouvai l'équipage presque en révolte pour avoir les viandes avant qu'elles fussent cuites ; mais mon lieutenant, fidèle à sa consigne, avait mis une garde à la porte de la cuisine ; et l'homme qu'il avait

placé à ce poste, après avoir employé tous les moyens possibles de persuasion pour engager ces pauvres gens à prendre patience, finit par employer la force contre eux. Cependant il fit tremper du biscuit dans la marmite et le leur distribua quelque peu saturé par le jus de la viande qu'ils nommaient des *brewis*, afin d'amuser leur estomac. Il leur dit qu'on leur donnait peu à la fois, pour leur sûreté ; mais c'étaient paroles perdues, et si je n'étais pas arrivé avec mes officiers et leur capitaine, et si par des menaces de ne plus rien leur donner, mêlées à des discours encourageants, nous ne les avions pas contenus,



je pense qu'ils auraient forcé la porte et enlevé les viandes des fourneaux ; car il est bien vrai que ventre affamé n'a point d'oreilles. Nous les apaisâmes néanmoins, et nous leur donnâmes par degrés de la nourriture d'abord en très petite quantité, ensuite un peu plus, jusqu'à ce qu'ils fussent tout à fait restaurés.

Mais la condition des pauvres passagers était bien plus déplorable, Il est vrai que l'équipage, ayant très peu de vivres pour lui-même, en avait, dès le commencement, donné avec une extrême parcimonie aux voyageurs, ensuite pas du tout ; en sorte que, depuis six ou sept jours, on pouvait dire qu'ils n'avaient rien mangé, et presque rien les

jours précédents. La pauvre mère, qui, suivant le rapport des matelots, était une femme de bon sens et, à ce qu'il semblait, d'une classe distinguée, avait tant épargné sur sa part pour nourrir son fils, qu'elle avait fini par succomber. Quand notre lieutenant entra dans la cabine, il la trouva assise sur le plancher, le dos appuyé contre la paroi du bâtiment, entre deux chaises attachées bien ferme. La tête de cette pauvre femme tombait en arrière, comme celle d'un cadavre, quoiqu'elle ne fût pas tout à fait morte. Mon lieutenant lui dit tout ce qui lui vint à l'esprit pour l'encourager, et il mit une cuillerée de bouillon dans sa bouche. Elle ouvrit les lèvres, souleva une main ; mais elle ne put parler : elle entendit cependant ce qu'il disait ; elle lui répondit par signes qu'il était trop tard pour elle, et lui montra son enfant, comme pour le prier d'avoir soin de lui. Le lieutenant, profondément touché, tâcha d'introduire un peu de bouillon dans son estomac, et réussit (du moins il le crut) à en faire passer deux ou trois cuillerées ; mais je doute que cela fût possible. Quoi qu'il en soit, il était en effet trop tard, et elle mourut le même soir.

Le jeune homme, qui avait été sauvé aux dépens de la vie de sa mère, n'était pas aussi près de sa fin ; cependant il gisait sur un lit dans la cabine, presque mort. Il tenait dans sa bouche un morceau de gant dont il avait mangé le reste. Toutefois, étant jeune et plus vigoureux que sa mère, lorsque le lieutenant vint à bout d'introduire quelque chose dans sa gorge, il parut sur-le-champ sensiblement ravivé, bien qu'en lui donnant, peu de temps après, seulement deux ou trois cuillerées de bouillon, il les rejetât à l'instant.

Mais on avait encore à songer à la pauvre domestique. Elle était couchée sur le plancher à côté de sa maîtresse, et l'on voyait qu'une attaque d'apoplexie l'avait fait tomber et qu'elle luttait contre la mort. Ses membres étaient déformés par les convulsions ; une de ses mains était cramponnée au bâton d'une chaise, si fortement qu'il fut très difficile de l'en détacher ; bref, elle vivait, mais elle paraissait à l'agonie.

La pauvre créature n'était pas seulement affamée et terrifiée par la pensée de la mort ; mais, comme les gens du navire nous le dirent ensuite, elle avait eu le cœur brisé en voyant dépérir sa maîtresse, qu'elle aimait tendrement. Nous fûmes très embarrassés de cette malheureuse fille ; notre chirurgien, qui était un homme très savant et très expérimenté, parvint à grand'peine à la ramener à la vie ; mais elle resta longtemps presque folle, comme on le verra tout à l'heure.

Je prie ceux qui liront ces souvenirs de considérer que les visites


BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS

en mer ne sont point comme celles que l'on se fait à la campagne, où l'on passe souvent une ou deux semaines les uns chez les autres. Nous devions soulager l'équipage de ce bâtiment dans sa détresse, mais non rester en route pour l'amour de lui. Ils désiraient marcher de conserve avec nous pendant quelques jours, mais nous ne pouvions diminuer de voiles, pour aller du même train qu'un navire dématé. Cependant leur capitaine nous pria de l'aider à remonter un grand mât et à mettre une sorte de perroquet à son mât d'artimon, et nous demeurâmes à cet effet deux ou trois jours en panne. Au bout de ce temps nous leur donnâmes trois barils de bœuf, un baril de porc, deux muids de biscuits, des pois dans la même proportion, et tout ce que nous pûmes épargner d'autres articles, en acceptant comme échange trois tonneaux de sucre, du rhum et quelques pièces de huit ; et nous les laissâmes, en prenant avec nous, à leur instante prière, le jeune homme, la femme de chambre et tous leurs effets.

Le jeune homme avait environ dix-sept ans ; c'était un joli garçon, bien élevé, modeste, sensé, d'autant plus affligé de la perte de sa mère, qu'il avait perdu son père, peu de temps auparavant, aux Barbades. Il pria le chirurgien d'obtenir de moi que je le tirasse de ce bâtiment où ces gens cruels avaient tué sa mère. En effet, ils l'avaient tuée, pour ainsi dire, passivement ; et, s'ils s'étaient privés de quelques faibles miettes de nourriture pour la pauvre veuve sans appui, elle ne serait pas morte, quand ils ne lui auraient donné que juste ce qu'il fallait pour l'empêcher d'expirer. Mais la faim ne connaît ni amis, ni parents, ni droits, ni justice ; elle est sans remords et sans pitié.

Le chirurgien dit à ce jeune homme où nous allions, ajoutant que cela l'éloignerait de tous ses amis et le mettrait peut-être en des circonstances aussi fâcheuses que celles où nous l'avions trouvé, c'est-à-dire qu'il serait exposé à mourir de faim par le monde. Il répondit que peu lui importait d'aller en un lieu ou en un autre, pourvu qu'il fût délivré de cet exécrable équipage, et que le capitaine (il parlait de moi, n'ayant point vu mon neveu) qui lui avait sauvé la vie ne voudrait pas le laisser dans l'embarras.

Quant à la femme de chambre, il était sûr que, si elle reprenait sa raison, elle serait très reconnaissante d'avoir été emmenée par nous, dans quelque pays que ce fût. Le chirurgien plaida leur cause avec tant de chaleur, que je cédai et les pris sur mon bord avec tous leurs effets, à l'exception de onze muids de sucre, qui ne pouvaient être déplacés ; et, comme le jeune homme avait une patente de chargement pour ces marchandises, je fis signer au patron de son bâtiment un acte par lequel il promettait d'aller lui-même, en arrivant à

Bristol, remettre à M. Roger, négociant de cette ville et parent du jeune homme, une lettre que je lui écrivis, et tout ce qui appartenait à la défunte veuve. Cette commission ne fut probablement pas remplie ; car jamais je ne sus aucune nouvelle de ce navire, et il se perdit sans doute en mer, étant en si mauvais état et si loin de terre, que la première tempête devait le couler à fond.

J'étais alors à 19 degrés 32 minutes de latitude, et j'avais eu un voyage tolérable sous le rapport du temps, bien que les vents eussent été contraires au commencement. Je ne fatiguerai point mes lecteurs par le récit des petits incidents, des courants, du vent, etc., pendant le reste de ma course ; pour abréger mon histoire, dans l'intérêt de ce qui doit suivre, je dirai seulement que j'arrivai à mon ancienne habitation dans l'île, le 10 avril 1695. Ce ne fut pas sans difficulté que je trouvai la place ; car j'y étais arrivé et j'en étais parti par le côté méridional et occidental de l'île, comme cela était naturel en venant du Brésil ; et maintenant nous vînmes entre la pleine mer et l'île, et, n'ayant ni cartes ni remarques pour reconnaître la côte, je pouvais la voir sans savoir que c'était elle, du moins sans en être sûr.

Nous touchâmes à plusieurs îles de l'embouchure de l'Orénoque, et cela me servit à reconnaître, en les côtoyant, combien je m'étais trompé jadis en supposant que la terre que j'apercevais de mon île était le continent ; c'était une île très longue, ou plutôt une chaîne d'îles, qui s'étendaient d'une extrémité à l'autre de la bouche immense de ce fleuve; et les sauvages qui fréquentaient mon île n'étaient pas, à proprement parler, ceux que nous appelons Caraïbes, mais des insulaires et autres peuplades barbares, lesquels demeuraient plus près de nos rives que les premiers. Bref, je visitai assez inutilement quelques-unes de ces îles; dans l'une d'elles je trouvai des Espagnols, et je pensai qu'ils habitaient cette terre ; mais je leur parlai, et ils me dirent qu'ils avaient un sloop près de là, dans une petite baie, et qu'ils étaient venus sur cette plage pour avoir du sel et prendre des huîtres à perles, s'ils pouvaient en trouver. Ils étaient de l'île de la Trinité, située plus au N., sous la latitude de 10 à 11 degrés.

A force de côtoyer d'une île à une autre, soit avec le bâtiment, soit avec la chaloupe des Français, que nous trouvâmes très commode et que nous gardâmes volontiers, nous vînmes enfin en face du côté méridional de mon île, et à l'instant je reconnus toutes les circonstances locales ; je fis donc jeter l'ancre dans un endroit sûr, devant la crique voisine de mon ancienne demeure.

Aussitôt que j'eus parfaitement reconnu la place, j'appelai Vendredi et lui demandai où il était. Il regarda un moment, et soudain,

battant des mains, il s'écria : « Oh oui ! voilà ! » et il montra notre habitation, et se mit à danser et à faire des gambades comme un fou. Ce fut à grand'peine que je l'empêchai de sauter dans la mer et de gagner le bord à la nage.

« Vendredi, lui dis-je, pensez-vous que nous retrouverons quelqu'un en ce lieu? pensez-vous que nous y retrouverons votre père? » Le pauvre garçon resta muet comme une souche, pendant un moment; mais quand je nommai son père, cette excellente créature parut triste, découragée, et je vis des larmes couler abondamment sur son



visage. « Qu'avez-vous, dis-je, Vendredi? êtes-vous ainsi troublé parce que vous pouvez revoir votre père? — Non, non, dit-il en hochant la tête, moi plus voir lui, non jamais plus voir lui. — Pourquoi croyez-vous cela, Vendredi? comment le savez-vous? — Oh non ! oh non! reprit-il, lui mourir déjà longtemps; lui beaucoup vieux homme. — Allons, lui dis-je encore, vous n'êtes pas sûr de cela ; mais nous verrons peut-être d'autres personnes. » Il avait la vue meilleure que moi, à ce qu'il paraît ; il m'indiqua la colline au-dessus de mon ancienne maison, et, bien que nous fussions éloignés d'une demi-lieue, il s'écria : « Nous voir, nous voir, oui, oui, nous voir là beaucoup d'hommes là, et là et encore là ». Je regardai, mais je ne vis personne, pas même avec une lunette, sans doute parce que je ne l'avais pas pointée sur l'endroit désigné ; car le lendemain je sus qu'il avait raison et que cinq ou six hommes étaient montés sur cette hauteur, pour examiner le bâtiment et reconnaître ses intentions.

Dès que Vendredi m'eut assuré qu'il avait vu du monde, je fis déployer le pavillon anglais et tirer trois coups de canon, afin de nous annoncer comme amis. Environ un quart d'heure après, nous aperçûmes de la fumée qui s'élevait sur un des côtés de la crique, et je demandai sur-le-champ le bateau ; j'y montai avec Vendredi, et, déployant un pavillon blanc, ou pavillon de paix, je gouvernai droit au rivage. J'étais accompagné du jeune prêtre dont j'ai parlé, auquel j'avais conté dans tous ses détails l'histoire de mon séjour en cette île, et toutes les particularités qui concernaient et moi et ceux que j'y avais laissés. Il désira vivement me suivre ; et nous emmenâmes de plus seize hommes bien armés, pour le cas où nous aurions trouvé des hôtes inconnus : heureusement cette précaution était inutile.



Comme c'était le moment de la marée montante, nous entrâmes directement dans la crique, et le premier homme sur lequel mes regards tombèrent fut l'Espagnol que j'avais sauvé, et dont je reconnus parfaitement le visage : quand à son costume, j'en parlerai plus tard. J'ordonnai à mes gens de rester tous à bord et de me laisser descendre seul à terre ; mais il n'y eut pas moyen de retenir Vendredi ; ce tendre fils avait découvert son père à une grande distance des Espagnols, assez loin en effet pour qu'il me fût impossible de le voir. Si l'on n'avait pas voulu le laisser débarquer, il aurait certainement sauté dans la mer. Dès qu'il eut touché terre, il courut vers son père

avec la rapidité d'un flèche L'âme la plus ferme n'aurait pu voir sans émotion les premiers transports de ce pauvre garçon, lorsqu'il aborda le vieillard.

Il l'embrassa, lui caressa les joues, le prit dans ses bras, l'assit sur un tronc d'arbre, se coucha contre lui, et se mit à le contempler, comme un amateur contemple un tableau rare, pendant près d'un quart d'heure ; ensuite il passa doucement ses mains sur les jambes du bonhomme et les baisa, puis il se releva et le regarda encore ; on eût dit qu'il était ensorcelé. Mais le lendemain sa passion tourna réellement au comique. Le matin il se promena quelques heures sur le bord de la mer avec son père, le tenant toujours par la main, comme une dame, et courant à chaque instant au bateau, pour lui chercher soit un morceau de sucre, soit un gâteau, enfin quelque chose de bon. Dans l'après-midi, ces démonstrations furent d'un autre genre. Il fit asseoir le bonhomme sur l'herbe, dansa autour de lui, et fit mille gestes, prit mille postures étranges, tout en racontant ses voyages, ses aventures et celles des autres, pour divertir son père. Enfin, si l'affection filiale avait autant de force parmi les chrétiens, on serait tenté de regarder comme inutile le cinquième commandement de Dieu.

Mais ceci est une digression ; je reviens à mon débarquement. Il n'est pas nécessaire de rapporter toutes les cérémonies, toutes les civilités que les Espagnols me prodiguèrent. Le premier, que je reconnus fort bien, comme je l'ai dit, pour celui auquel j'avais sauvé la vie, vint au-devant de la barque, suivi d'un autre, et portant, ainsi que nous, un pavillon de paix. Il ne me reconnut point d'abord, il n'eut même pas l'idée que ce pût être moi qui arrivais, jusqu'à ce qu'il entendit ma voix. « *Senhor*, lui dis-je en portugais, ne me reconnaissez-vous pas? » Il ne me répondit rien ; mais, remettant son fusil à son compagnon, tendant les bras et prononçant en espagnol quelques mots que je ne compris pas parfaitement, il vint à moi et m'embrassa, en m'assurant qu'il ne se pardonnerait jamais de n'avoir pas reconnu ces traits qui lui étaient jadis apparus tels que ceux d'un ange du ciel envoyé pour le sauver. Il ajouta à cela une profusion de très belles phrases, comme les Espagnols bien élevés savent toujours en faire, et il ordonna à la personne qui le suivait d'aller chercher ses camarades. Il me demanda alors si je voulais me rendre à mon vieux château, dont il me rendrait la possession et où je trouverais quelques améliorations. Je me dirigeai avec lui vers mon ancienne demeure ; mais, hélas ! il m'eût été aussi impossible d'en retrouver la place que si je ne l'avais jamais vue. On avait planté une si grande quantité d'arbres, et ils étaient placés de telle

manière et si touffus, si serrés, ils étaient devenus si gros en dix ans, que le lieu n'était plus accessible que par des détours dont les habitants seuls savaient se tirer.

Je lui demandai pourquoi ils s'étaient ainsi fortifiés, et il me répondit que je verrais que ces défenses n'étaient pas inutiles, quand il m'aurait conté ce qui leur était arrivé depuis qu'ils vivaient en cette île, où leur premier malheur avait été de ne plus me retrouver. Il m'assura néanmoins qu'il s'était réjoui de ma bonne fortune, lorsqu'il avait appris que j'étais parti sur un bâtiment sûr et selon mes désirs, et souvent il eut le pressentiment qu'il me reverrait un jour. Mais il avoua que rien en toute sa vie ne l'avait surpris et affligé aussi vivement que le désappointement qu'il éprouva à la première nouvelle de mon départ.

Quant aux trois barbares, comme il les appelait, que nous avions laissés et sur lesquels il avait une longue histoire à me conter, s'ils n'avaient pas été en si petit nombre, ses compatriotes et lui auraient eu à regretter d'avoir échangé la compagnie des sauvages pour celle de pareils hommes. « Il est certain, disait-il, que, s'ils nous avaient été supérieurs en force, nous aurions fait ici notre purgatoire » ; et en parlant ainsi, il faisait le signe de la croix sur sa poitrine. « Mais, monsieur, reprit-il, j'espère que vous ne nous désapprouverez point quand je vous dirai que notre défense personnelle nous a obligés de les désarmer, de les soumettre, puisque, loin d'agir avec nous en dominateurs modérés, ils voulaient nous assassiner. » Je lui répondis que j'avais craint en effet extrêmement qu'il n'arrivât quelque chose de semblable en laissant ces hommes dans l'île, et que mon seul regret, en partant, c'était de n'avoir pu attendre son retour, afin de le mettre en possession de mes propriétés, et de laisser les matelots anglais dans l'état de sujétion où ils méritaient d'être. Du reste, s'ils les avaient réduits à cette condition, j'en étais très satisfait, loin d'y trouver à redire ; car je savais que c'était une bande de rebelles indisciplinés, capables de toute espèce de méfaits.

Pendant que je parlais ainsi, l'homme que l'Espagnol avait envoyé pour chercher ses amis vint avec onze autres individus. Vêtus comme ils l'étaient, on ne pouvait deviner à quelle nation ils appartenaient ; mais mon ancien hôte nous présenta les uns aux autres. Il se tourna d'abord vers moi, et, montrant les nouveaux venus, il dit : « Vous voyez, monsieur, quelques-uns des gentilshommes qui vous doivent la vie » ; et, s'adressant à eux, il leur fit savoir qui j'étais. Alors ils vinrent tous me saluer un à un, non comme des matelots ou des personnes du commun, mais réellement comme s'ils avaient été des ambassadeurs ou de grands seigneurs, et moi un roi

ou un conquérant puissant. Leur conduite fut obligeante et courtoise au plus haut degré, et toutefois mêlée d'une mâle dignité qui leur allait à merveille ; bref, leurs manières étaient tellement supérieures à ma simplicité, que je ne savais comment recevoir leurs politesses, et j'aurais été encore plus embarrassé d'y répondre sur le même ton.

L'histoire de leur arrivée et de leurs aventures depuis mon départ est si remarquable, offre tant d'incidents, que la première partie de ma relation aidera à comprendre, elle se rattache à ce que j'ai déjà



dit par tant de points, que je me fais un grand plaisir de la transmettre à ceux qui viendront après moi.

Pour épargner au lecteur l'ennui d'un récit à la première personne, qui me mettrait en frais de dix mille *dis-je* et *dit-il*, *il me dit* et *je lui dis*, et autres locutions de ce genre, je rapporterai les faits historiquement, avec toute l'exactitude que me permettront le souvenir de ce qui m'a été dit et ma connaissance des lieux et des gens.

Je dois, pour être aussi concis et aussi clair que possible, me reporter en arrière et rappeler les circonstances dans lesquelles je laissai mon île et les personnes dont j'ai à parler. D'abord il est nécessaire de rappeler que j'avais envoyé le père de Vendredi et

l'Espagnol, que j'avais sauvés l'un et l'autre des mains des sauvages, pour chercher les compagnons de ce dernier, laissés par lui sur la côte que je prenais pour le continent. Je désirais les mettre à l'abri de calamités semblables à celles de leur compatriote, leur offrir des secours pour le présent, et trouver ensuite, s'il était possible, quelque moyen de nous délivrer tous.

Quand je les fis partir, il n'y avait pas la moindre apparence, pas le moindre sujet d'espérer que je serais moi-même délivré. Depuis plus de vingt ans je n'y pensais plus, et je ne pouvais prévoir ce qui était sur le point d'arriver, savoir qu'un bâtiment anglais viendrait sur ces bords, comme s'il eût été envoyé exprès pour me chercher. Ils durent en effet être surpris étrangement, non seulement de ne plus me trouver, mais de voir trois étrangers en possession de tout ce que j'avais laissé, et qui sans cela leur eût appartenu.

Cependant la première chose dont je m'informai, et dont il faut que je parle afin de reprendre le récit où je l'ai laissé, était leur voyage dans le canot pour aller rejoindre les Espagnols. Rien de remarquable n'eut lieu pendant leur traversée, qui fut favorisée par un temps calme et un bon vent. Les Espagnols, comme on devait le penser, furent aussi joyeux que surpris de revoir leur compagnon (qui semblait le principal personnage de la troupe, le capitaine du vaisseau naufragé étant mort depuis quelque temps), parce que, le sachant tombé dans les mains des sauvages, ils l'avaient cru dévoré, comme tous les prisonniers de guerre faits par ces peuples. Lorsqu'il leur conta sa délivrance et les moyens dont il disposait pour les transporter, ils crurent rêver : leur étonnement était comparable à celui des frères de Joseph, quand il se fit reconnaître d'eux et leur apprit son élévation à la cour de Pharaon. Mais en voyant les armes, la poudre, les balles, les provisions qu'il leur apportait pour leur voyage, ils revinrent à eux et se préparèrent avec joie à suivre sans délai leur ami.

Leur premier soin devait être de se procurer des canots, et pour cela ils furent obligés de se relâcher un peu de la stricte probité à l'égard de leurs amis les sauvages, en leur empruntant deux grandes pirogues, sous prétexte d'aller à la pêche ou en promenade. A l'aide des embarcations ils partirent le lendemain matin, leurs préparatifs ne demandant pas beaucoup de temps, puisqu'ils n'emportaient ni bagages ni provisions, et ne possédaient rien que ce qu'ils avaient sur le corps, et des racines qui leur tenaient lieu de pain.

Le voyage et le retour de mes employés durèrent trois semaines, et dans cet intervalle l'occasion de sortir de l'île se présenta pour moi ; je partis, laissant à ma place trois des plus impudents, des plus

intraitables, des plus méchants coquins avec lesquels il fût possible de se rencontrer, au grand chagrin et au grand désappointement des pauvres Espagnols.

Le seul acte de loyauté de ces vauriens à l'arrivée des Espagnols, ce fut de leur donner ma lettre, des provisions et d'autres choses nécessaires, comme je leur avais ordonné de le faire : ils y ajoutèrent la longue liste d'instructions que je leur avais laissée et qui contenait tous les moyens que j'employais pour subvenir à mes besoins : la manière de faire le pain, d'élever les chèvres domestiques, de conserver le raisin, de semer le blé, de fabriquer de la poterie, en un mot toutes les particularités de mes travaux que j'avais écrites. Deux des Espagnols entendaient assez l'anglais pour faire usage de ce document, et les trois matelots ne refusèrent pas de les pourvoir de tout ce qui pouvait leur être utile ; car ils furent d'abord assez bien ensemble. Les premiers installés admirent les nouveaux venus sur le pied d'égalité dans la maison et à la caverne, et ils vécurent d'une façon très sociable pendant quelque temps. Le chef des Espagnols, qui m'avait vu pratiquer la plupart de mes méthodes de culture et d'industrie, et le père de Vendredi dirigeaient les travaux ; quant aux Anglais, ils ne faisaient que courir dans l'île, tuer des perroquets, attraper des tortues, et, lorsqu'ils rentraient le soir au logis, ils trouvaient leur souper apprêté par les Espagnols.

Ces derniers se seraient arrangés de cette manière d'être, si les autres, à ce prix, les avaient laissés en paix ; mais cela n'était pas dans leur nature. Semblables au chien du jardinier, ils ne voulaient ni faire ni laisser faire aux autres. Les querelles furent d'abord futiles et peu dignes d'être rapportées ; plus tard elles amenèrent une guerre ouverte, commencée avec toute la rudesse et l'insolence imaginables, sans raison, sans provocation, contre tout sentiment naturel, même contre le simple bon sens. Il est vrai que la première relation de l'affaire me fut donnée par les Espagnols, que je puis appeler les accusateurs; toutefois, quand j'interrogeai ces drôles, ils ne purent repousser aucun grief.

Avant de passer aux particularités de cette partie de l'histoire, je dois réparer une omission de ma relation précédente. J'ai oublié de noter qu'au moment même où nous allions lever l'ancre, une petite émeute s'éleva sur notre bâtiment et me fit craindre une seconde sédition. Pour la conjurer, le capitaine, rassemblant tout son courage et nous appelant tous à son aide, sépara par la force les mutins, et fit enchaîner et renfermer deux des rebelles les plus hardis.

Comme ils avaient activement contribué aux désordres précédents et laissaient échapper alors quelques mots grossiers et dangereux, il

les menaça pour cette fois de les conduire en Angleterre, où il les ferait pendre pour mutinerie et tentative de désertion avec le navire. Quoique le capitaine n'eût pas l'intention d'exécuter sa menace, elle effraya plusieurs des hommes de l'équipage, et ceux-ci mirent dans la tête de leurs compagnons que le capitaine les amusait par de belles phrases jusqu'à leur arrivée à un port anglais, où il les ferait mettre en prison et en jugement. Le lieutenant eut avis de cela et assura les matelots que, s'ils se conduisaient bien pendant le reste du voyage, le passé leur serait pardonné. J'intervins aussi, et ils se tranquillisèrent quand je leur eus donné ma parole d'honneur qu'ils ne seraient pas inquiétés, surtout quand je fis absoudre et relâcher ceux qui avaient été pris.

Cette mutinerie nous retint cependant à l'ancre toute la nuit ; le vent baissa le lendemain matin et passa au calme, et nous reconnûmes que les deux hommes que nous avions enchaînés avaient volé chacun un fusil, quelques autres armes, des munitions, et qu'ils avaient pris la pinasse, que l'on n'avait pas encore remontée, et étaient allés rejoindre dans l'île leurs compagnons de révolte. Aussitôt que nous nous fûmes aperçus de leur fuite, je commandai la chaloupe, et le lieutenant avec douze hommes y montèrent, pour aller chercher ces misérables.

Mais ils ne purent trouver ni eux ni les autres ; car ils se sauvèrent tous dans les bois lorsqu'ils virent nos gens arriver. Le lieutenant fut tenté, pour les punir de leur scélératesse, de détruire les plantations, de brûler tous les ustensiles ou meubles, et de les laisser se tirer d'affaire sans secours ; toutefois, comme il n'avait point d'ordres à cet effet, il laissa les choses telles qu'elles étaient, ramena la pinasse et revint à bord sans les fugitifs. Ces deux hommes portaient le nombre des Anglais à cinq ; mais les trois premiers étaient si supérieurs aux derniers en méchanceté, qu'ils mirent les nouveaux venus à la porte et ne voulurent pas en entendre parler. Pendant assez longtemps ils refusèrent de leur donner des vivres. Les Espagnols n'étaient pas encore arrivés, à cette époque.

Quand les Espagnols arrivèrent, ils tâchèrent d'engager les trois méchants Anglais à prendre leurs compatriotes et à ne former tous qu'une famille ; mais ils ne voulurent pas entendre à cela ; ainsi les pauvres diables vivaient comme ils pouvaient, et, comprenant que le travail et l'industrie étaient leurs seules ressources pour rendre leur existence tolérable, ils plantèrent leurs tentes sur la côte septentrionale de l'île, un peu à l'ouest, afin d'être à l'abri des incursions des sauvages qui abordaient toujours à l'est de l'île.

Ils construisirent deux cabanes, l'une pour s'y loger, l'autre pour

servir de magasin, les Espagnols leur ayant donné un peu de blé pour le semer, et aussi de ces pois que je leur avais laissés. Ils bêchèrent, plantèrent, élevèrent des enclos d'après les modèles que je leur avais donnés, et bientôt ils se trouvèrent assez bien établis. Leur première récolte était prête à couper, et, bien qu'ils n'eussent d'abord labouré qu'un petit quartier de terre, n'ayant pas le temps d'en préparer davantage, cela était suffisant pour subvenir à leurs besoins. L'un de ces hommes avait été l'aide du cuisinier du bâtiment, et il pouvait faire des potages, poudings, enfin toutes les préparations que le riz, le lait et le peu de viande qu'ils se procuraient lui permettaient de faire.

Ils étaient dans cette voie de modeste progrès, lorsque ces trois coquins dénaturés, leurs compatriotes, vinrent par pure malice les insulter, les provoquer, leur dire que l'île était à eux ; que le gouverneur (en parlant de moi) leur en avait laissé la possession, et que personne n'avait le droit de s'établir, de bâtir des maisons sur leur terrain, sans payer un loyer au propriétaire. Les deux hommes, croyant d'abord qu'ils plaisantaient, les invitèrent à entrer chez eux, à s'y reposer et à voir quelles belles maisons ils avaient bâties et quel loyer on pouvait en demander. Un des deux dit en riant que, s'ils étaient les seigneurs du lieu, ils accorderaient, suivant la coutume, un long bail à ceux qui auraient construit des habitations sur leurs propriétés et les auraient améliorées, et il les pria d'amener un greffier ou un notaire, pour dresser les actes. Un des trois vauriens répondit, avec des jurements, qu'on verrait qu'ils ne plaisantaient pas ; et, allant à une place voisine, où les colons avaient fait du feu pour apprêter leur nourriture, ce misérable prit un tison, le posa contre l'extérieur de la cabane et y mit le feu. Elle aurait brûlé en quelques minutes, si l'un des deux pauvres colons n'eût repoussé l'incendiaire et éteint la flamme avec ses pieds, non sans beaucoup de peine.

L'agresseur était dans une telle furie d'avoir été repoussé par l'honnête homme, qu'il revint sur celui-ci un bâton à la main ; si le dernier n'eût pas évité ce coup adroitement et ne se fût pas sauvé dans la cabane, il serait mort sur place. Son camarade, voyant le danger qui les menaçait tous deux, le suivit, et ils sortirent bientôt armés de leurs fusils. L'homme sur lequel avait été dirigé le coup de bâton frappa et étourdit avec la crosse de son fusil celui qui avait commencé la querelle, avant que ses deux camarades fussent venus à son secours ; alors ils présentèrent à ceux-ci le bout du canon et leur crièrent de ne pas avancer. Les assaillants avaient aussi des armes à feu ; mais un des deux honnêtes gens, plus hardi que son

camarade, et exaspéré par le danger, dit à leurs adversaires que, s'ils faisaient le moindre mouvement, ils étaient morts, et qu'il leur ordonnait de mettre bas les armes. Ils n'obéirent point à cet ordre ; mais, voyant qu'ils avaient affaire à des gens résolus, ils entrèrent avec eux en pourparlers, et consentirent à se retirer, emportant leur blessé.

Il paraît que la blessure était grave ; mais les autres eurent tort de ne pas poursuivre leur avantage ; ils devaient désarmer leurs



ennemis, ensuite aller rendre compte aux Espagnols de la manière dont ils avaient été traités par ces coquins. Depuis ce temps, les trois scélérats ne rêvèrent que vengeance, et tous les jours les autres en recevaient de nouvelles preuves.

Je passe, pour abréger mon récit, les menues méchancetés de ces drôles, telles que fouler aux pieds les blés, tuer les chèvres et les chevreaux des pauvres colons, en un mot les tourmenter nuit et jour; je dirai seulement que tant de persécutions réduisirent ces deux infortunés au désespoir : ils se déterminèrent à combattre une fois pour toutes leurs trois ennemis. Dans cette vue ils allèrent au châ-

teau, comme on appelait mon ancienne résidence, où les trois méchants Anglais demeuraient alors avec les Espagnols, dans l'intention de prier ceux-ci d'être témoins de leur combat, afin qu'il se passât régulièrement. Ils se levèrent donc un matin avant le jour, se rendirent au château, et demandèrent les Anglais par leur nom, en disant à un Espagnol qui vint les recevoir qu'ils avaient à leur parler.

Il se trouvait que le jour précédent deux Espagnols avaient rencontré dans les bois l'un des deux Anglais que j'appelle les honnêtes gens, par comparaison avec les autres, et pour les distinguer de ceux-ci; cet homme avait fait des plaintes amères aux Espagnols sur les traitements barbares que leurs compatriotes leur faisaient endurer ; il conta comment ils avaient dévasté leur plantation, détruit le blé qu'ils avaient eu tant de peine à faire croître, et tué leur chèvre laitière et ses trois chevreaux, qui composaient toutes leurs ressources de subsistance; il ajouta que si ses amis, c'est-à-dire les autres Espagnols, ne venaient pas à leur secours, lui et son compagnon mourraient de faim. Quand les Espagnols revinrent le soir au logis, ils prirent la liberté d'improuver pendant le souper la conduite des trois Anglais, en termes mesurés néanmoins et très polis : ils leur demandèrent comment ils pouvaient être aussi cruels envers des êtres inoffensifs qui avaient trouvé moyen de s'assurer une existence à force de travail, et qui avaient eu assez de peine à mettre leur petit établissement au degré de perfection où il se trouvait.

Un des Anglais répliqua brusquement : « Que viennent-ils faire ici? Ils sont venus à terre sans permission, et n'ont pas le droit de planter et de bâtir dans l'île, où pas un pouce de terrain ne leur appartient. — *Señor inglese*, dit l'Espagnol avec calme, ils ne doivent pas mourir de faim. » L'Anglais repartit comme une brute qu'il était : « Qu'ils crèvent de faim, que le diable les emporte ! ils ne planteront et ne bâtiront pas dans cette île. — Mais que pourront-ils donc faire, monsieur? » dit l'Espagnol. Un autre de ces gueux lui répondit : « Ce qu'ils pourront faire? eh ! travailler pour nous, devenir nos valets. — Mais comment, reprit l'Espagnol, pouvez-vous exiger cela? vous n'avez pas acheté ces hommes, vous n'avez pas le droit de les réduire en servitude. » L'Anglais répondit que l'île était à eux trois, que le gouverneur les en avait mis en possession, et qu'eux seuls avaient le droit d'y faire quoi que ce fût ; et il jura par son Créateur qu'ils brûleraient toutes les nouvelles cabanes qui seraient construites sur leurs terres. « En admettant cela, dit l'Espagnol, nous devrions être aussi vos esclaves? — Oui, dit l'audacieux coquin, et vous le serez peut-être réellement avant peu », ajouta-t-il

en assaisonnant son discours de blasphèmes placés aux endroits convenables. L'Espagnol ne répondit que par un sourire. Cependant ce petit dialogue les avait échauffés, et les Anglais se levant, l'un dit à l'autre (je pense que ce fut le nommé Will Atkins) : « Viens, Jack, laissons-les ; ils auront leur tour. Nous démolirons leur château, et ils ne coloniseront pas sur nos domaines ».

Là-dessus ils sortirent tous ensemble, prenant chacun un fusil, un pistolet et une épée, en murmurant des propos très insolents sur ce qu'ils voulaient faire aux Espagnols ; mais les Espagnols n'entendaient pas tout à fait ce qu'ils disaient, et ils comprenaient seulement qu'ils les menaçaient pour avoir pris le parti des deux opprimés.

Les Espagnols n'ont jamais su où ils allèrent ni à quoi ils passèrent leur temps ce soir-là ; mais il paraîtrait qu'après avoir erré dans les champs une partie de la nuit, ils s'étaient arrêtés à la place que je nommais mon bosquet, accablés de fatigue et de sommeil. Ils avaient résolu de rester éveillés jusqu'à minuit, et d'aller surprendre alors leurs pauvres compatriotes endormis : leur projet, comme ils l'avouèrent ensuite, était de mettre le feu aux cabanes, et de laisser leurs habitants brûler avec elles, ou de les tuer s'ils tentaient de s'échapper.

Le méchant dort rarement d'un sommeil bien profond ; il est donc très surprenant que ces coquins ne se soient pas tenus éveillés, Cependant les deux hommes des cabanes avaient aussi leur plan. mais un plan beaucoup plus honnête que celui de brûler et d'assassiner ; ils étaient déjà partis, très heureusement pour eux, quand quand ces coquins sanguinaires vinrent à leurs demeures.

Quand, en arrivant, ils trouvèrent les maisons vides, Atkins, le plus déterminé de la troupe, dit à l'un de ses camarades : « Jack, voilà bien le nid, mais les oiseaux sont envolés ». Ils restèrent quelques instants à réfléchir sur le motif qui avait pu faire sortir ces gens de si bonne heure, et il leur vint à l'esprit que les Espagnols les avaient prévenus qu'ils seraient attaqués. Alors ils se donnèrent la main et se firent le serment l'un à l'autre de se venger des Espagnols.

Dès qu'il eurent pris cet engagement barbare, ils se mirent à l'œuvre pour détruire les huttes de leurs compatriotes. Ils ne les incendièrent pas ; mais ils les démolirent et en dispersèrent les matériaux à de si grandes distances, qu'on ne voyait pas une seule perche debout et que bientôt aucune trace de maison ne resta sur le sol. Ils brisèrent tout leur petit ménage, et ils en portèrent les morceaux si loin, que ces pauvres gens retrouvèrent ensuite quelques-uns de leurs ustensiles à plus d'un mille de leur habitation. Ensuite ils arrachèrent tous les jeunes arbres plantés par les malheureux colons,

ainsi que les enclos qu'ils avaient faits pour la sûreté de leur blé et de leurs chèvres ; enfin ils pillèrent et dévastèrent tout comme aurait pu le faire une horde de Tartares.

A cette heure même, les deux hommes étaient en chemin pour chercher leurs persécuteurs et les combattre, bien qu'ils ne fussent que deux contre trois ; en sorte que, si les uns et les autres se fussent



rencontrés, il y aurait eu sans nul doute du sang répandu ; car tous étaient vigoureux et, de plus, très braves, c'est une justice à leur rendre. Mais la Providence ne permit point leur rencontre, et, tandis que les uns allaient d'un côté, les autres allaient du côté opposé ; ensuite, quand les deux honnêtes gens revinrent pour retrouver leurs ennemis, ceux-ci étaient retournés à l'ancienne habitation.

Nous verrons tout à l'heure la différence de leur conduite respective. A leur retour au château, les trois coquins, devenus plus furieux par l'expédition qu'ils venaient d'achever, s'en vantèrent aux Espagnols par bravade, et l'un d'eux, s'avançant contre l'un des Espagnols comme un écolier qui jouerait avec un de ses camarades, lui souleva son chapeau, le fit tourner en l'air en rasant le visage de l'homme, et lui dit : « Et vous, seigneur Jacques d'Espagne, vous aurez le même régal, si vous ne devenez pas plus civil ». L'Espagnol était doux et poli ; cependant c'était un homme robuste et brave. Il regarda l'insolent pendant quelques instants; alors, n'ayant aucune arme sur lui, il marcha gravement contre son adversaire et le renversa d'un coup de poing, de même qu'on renverse un bœuf d'un coup de massue.

Un des Anglais, aussi impudent que le premier, tira son pistolet sur l'Espagnol et le manqua ; les balles effleurèrent seulement ses cheveux, et l'une d'elles atteignit le bout de son oreille, qui saigna beaucoup. Au sang qu'il perdait, l'Espagnol se crut blessé plus qu'il ne l'était, et il commença à s'irriter, tandis que jusque-là il a ait conservé un calme parfait. Dès lors, résolu d'en finir, il prit le fusil de l'homme qu'il avait étourdi et se préparait à tirer sur celui qui l'avait blessé, lorsque les autres Espagnols, sortant de la caverne, ordonnèrent aux deux partis de s'arrêter, s'assurèrent des deux Anglais et les désarmèrent.

Quand ceux-ci eurent été désarmés et quand ils sentirent qu'ils avaient contre eux tous les Espagnols et leurs compatriotes, ils commencèrent à se calmer, et, changeant de ton, ils redemandèrent leurs armes ; mais les Espagnols, considérant l'inimitié qui existait entre ces hommes et les deux autres Anglais, pensèrent que le meilleur moyen de les empêcher de se détruire mutuellement était de les laisser désarmés.

On leur promit de ne leur faire aucun mal, et même, s'ils voulaient vivre paisiblement, de les aider et de s'associer avec eux comme auparavant ; mais on ne pouvait leur rendre leurs armes tant qu'ils paraîtraient résolus à nuire à leurs compatriotes, surtout après leur menace de réduire les autres en servitude.

Les coquins n'étaient pas plus capables de suivre que d'entendre la raison ; voyant qu'on leur refusait leurs armes, ils s'en allèrent en criant comme des furieux et menaçant les Espagnols de se venger, bien que privés d'armes à feu. Mais les Espagnols, méprisant leurs menaces, leur défendirent de faire aucun dégât à leur plantation ou à leur bétail, s'ils ne voulaient être poursuivis comme des bêtes féroces et pendus sans miséricorde.

Cette déclaration fut loin de les apaiser, et ils s'en allèrent en jurant comme des démons de l'enfer. A peine étaient-ils partis, que les deux autres arrivèrent animés d'une colère presque aussi grande, quoique d'une autre sorte. Ils venaient de voir leurs cabanes démolies, comme on l'a dit plus haut, et certes il y avait de quoi les exaspérer. Ils ne pouvaient trouver le temps de conter leur histoire, tant les Espagnols étaient pressés de dire ce qui leur était advenu à eux-mêmes ; et réellement c'était une chose étrange que trois hommes en eussent provoqué dix-neuf avec cette audace et cette impunité.



Il est vrai que les Espagnols les méprisaient, surtout les ayant désarmés, et leurs menaces causaient peu d'inquiétude à une troupe de dix-sept personnes; mais les deux Anglais voulaient absolument avoir satisfaction, et résolurent de trouver leurs ennemis, quoi qu'il leur en pût arriver. Cependant les Espagnols intervinrent encore, et dirent que, comme ils avaient privé les trois Anglais de leurs armes, ils ne consentiraient point à ce qu'ils fussent poursuivis avec des armes à feu et peut-être tués. « Mais, ajouta le grave Espagnol qui remplissait l'office de gouverneur, nous tâcherons de les amener à vous rendre justice quand leur passion sera calmée ; car ils ne peuvent subsister sans notre assistance. Nous vous promettons de ne faire la paix avec eux qu'à la condition qu'ils vous donneront satisfaction ; et

nous espérons qu'en retour vous vous engagerez à agir envers eux sans aucune violence, sauf le cas de votre défense personnelle. » Les deux Anglais y consentirent d'assez mauvaise grâce et avec beaucoup de répugnance ; et les Espagnols protestèrent que leur but était d'empêcher l'effusion du sang et de rétablir la paix générale. « Nous ne sommes pas en grand nombre, disaient-ils, et il y a bien assez de place pour nous tous ; c'est pitié que nous ne vivions pas comme de bons amis. » Enfin les deux offensés consentirent à attendre l'issue de l'affaire et vécurent quelques jours avec les Espagnols, leur habitation étant détruite.

Environ cinq jours après, les trois vagabonds, las de courir les bois, demi-morts de faim, ayant vécu presque tout ce temps d'œufs de tortue, s'acheminèrent vers le bosquet : ils trouvèrent mon Espagnol, qui, comme je l'ai dit, était le gouverneur, se promenant, avec deux de ses compatriotes, au bord de la crique ; les drôles l'abordèrent d'un air humble et soumis, et le supplièrent de les recevoir encore au sein de la colonie. Les Espagnols les traitèrent fort civilement, et leur dirent qu'ils avaient été tellement inhumains envers leurs compatriotes et tellement grossiers envers eux (les Espagnols), qu'ils ne pouvaient rien décider à leur égard sans avoir consulté les deux Anglais et les autres Espagnols. Cependant ils allaient en conférer sur-le-champ et leur rendraient réponse dans une demi-heure. On peut imaginer que, pour se soumettre ainsi, ces misérables devaient se trouver en fâcheuse situation ; ils demandèrent seulement qu'on leur envoyât un peu de pain pendant la conférence ; c'est ce qu'on fit, en y joignant un bon morceau de chevreau et un perroquet bouilli ; ils mangèrent tout cela de grand appétit, car ils étaient affamés.

Après une demi-heure de consultation, ils furent appelés ; il y eut un long débat, leurs compatriotes les accusant d'avoir détruit leurs travaux et tenté de les tuer, toutes choses qu'ils avaient eux-mêmes déjà avouées et qu'ils ne pouvaient nier maintenant. En résumé, les Espagnols firent l'office de médiateurs entre eux, et comme ils avaient obligé les deux offensés à ne point attaquer leurs trois ennemis désarmés, ils exigèrent de ceux-ci de rétablir les deux cabanes, l'une aussi grande, l'autre plus grande que celles qu'ils avaient abattues, de bêcher de nouveau le champ, de rétablir l'enclos, en un mot de remettre les choses telles qu'ils les avaient trouvées, autant que possible, la saison de la moisson étant passée et la croissance des arbres et des haies demandant du temps.

Ils se soumirent à ces conditions, et comme on leur donna des vivres en abondance tout le temps qu'ils employèrent à leurs travaux, ils prirent des habitudes paisibles, et la petite société recommença à

vivre doucement. Mais ces trois hommes ne pouvaient se résoudre à travailler, autrement que par boutades et quand il leur en prenait fantaisie. Les Espagnols leur dirent cependant que, s'ils voulaient seulement être bons camarades et chercher à faire de leur mieux pour la plantation en général, ils consentiraient à travailler pour eux et à les laisser passer leur temps comme bon leur semblerait. Après qu'ils eurent ainsi vécu un ou deux mois en bon accord, les Espagnols rendirent aux Anglais leurs armes et leur donnèrent la permission de les emporter dans leurs courses.

Il se passa à peine une semaine, à partir de ce moment, sans que



ces gens ingrats et incorrigibles commissent de nouveaux actes d'insolence et de provocation ; mais un événement qui survint alors mit chacun en danger et les força d'oublier leurs ressentiments privés pour s'occuper de la sûreté générale.

Une nuit, celui que j'appelle le gouverneur espagnol (le même dont j'avais sauvé la vie et qui maintenant était le capitaine ou chef de tous les habitants) ne put s'endormir, bien qu'il ne sentît aucun mal physique. Des pensées tristes, inquiétantes, de vagues idées de combats et de meurtres roulaient dans sa tête ; cependant il était éveillé. Après avoir vainement attendu le sommeil, son agitation ne cessant point, il se décida à se lever. Ils couchaient tous comme ils

pouvaient, sur des peaux de chèvre entassées, leur nombre ne leur permettant pas d'avoir comme moi des hamacs ou des lits de vaisseaux ; ainsi, pour se lever, ils n'avaient qu'à se remettre sur leurs pieds et peut-être passer un habit et reprendre des souliers, et ils étaient prêts à aller où il leur plaisait.

Quand il fut debout, l'Espagnol sortit pour voir si tout était tranquille au dehors ; mais l'obscurité était grande, et il n'apercevait rien devant lui, ou du moins fort peu de chose ; d'ailleurs les arbres plantés par moi et décrits dans mon premier récit obstruaient la vue, en sorte qu'il apercevait seulement le ciel serein et les étoiles brillantes au-dessus de sa tête; et, n'entendant rien, il se recoucha. Mais il ne put dormir, ni même reposer tranquillement ; l'agitation de son esprit continua sans qu'il pût l'expliquer.

Comme il avait fait du bruit en se levant et en sortant, un de ses compagnons s'éveilla et demanda qui était levé. Le gouverneur lui dit comment cette nuit s'était passée pour lui. « En est-il ainsi? dit l'autre Espagnol ; c'est alors, selon moi, un avertissement qui peut être salutaire. Quelque méchanceté se trame près de nous. Où sont les Anglais? — Dans leurs cabanes, bien tranquilles », répondit le chef. Il paraît que les Espagnols avaient gardé le principal logement et avaient construit des cabanes pour les Anglais, qui restèrent toujours séparés des autres depuis leur mutinerie. « Il y a certainement quelque motif à ces pensées qui vous agitent, dit l'Espagnol. C'est un avis officieux qui nous est donné pour notre bien, si nous savons en faire usage. Venez, allons voir ce qui se passe autour de nous ; et, si nous ne trouvons pas de quoi justifier notre sollicitude, je vous conterai une histoire propre à vous convaincre de la vérité de mon opinion. »

Ils sortirent donc ensemble et montèrent d'abord sur le haut de la colline où j'avais coutume d'aller faire mes observations ; mais, étant en force au lieu d'être isolés comme moi, ils n'usèrent d'aucune de mes précautions ; ils ne se servirent point de l'échelle pour grimper d'un étage à l'autre, en la retirant chaque fois ; ils se dirigèrent vers le sommet, par le chemin du bosquet, sans la moindre appréhension. Tout à coup ils virent la clarté d'un feu à une petite distance, et ils entendirent en même temps les voix, non pas de deux ou trois hommes, mais d'un grand nombre.

Autrefois, dès que j'eus découvert les descentes habituelles des sauvages dans l'île, mon soin principal et constant fut toujours d'empêcher qu'ils ne pussent reconnaître qu'il existait un habitant sur ce coin de terre ; et, quand vint l'occasion de me montrer à eux, ce fut tellement à leurs dépens, que ceux qui se sauvèrent eurent

sans doute bien de la peine à rendre compte de ce qu'ils avaient vu. Nous avions disparu très promptement, et les seuls qui eussent jeté les yeux sur moi étaient les trois hommes échappés à l'aide du canot, et dont je craignais les récits, dans le cas où ils arriveraient dans leur pays. Ce débarquement des Indiens, plus nombreux que de coutume, était-il le résultat de la fuite des trois hommes, ou venaient-ils par accident et pour quelque festin atroce? c'est ce que les Espagnols ne purent savoir ; mais, en tout cas, ils devaient soit se cacher soigneusement aux Indiens, soit tomber sur eux de manière à n'en pas laisser échapper un seul, et cela ne pouvait se faire qu'en se plaçant entre eux et leurs canots. Cette présence d'esprit manqua à mes insulaires, et leur tranquillité en fut troublée pour bien longtemps.

On n'a pas besoin de dire que le gouverneur et son compagnon, surpris à cette vue, se hâtèrent de courir éveiller tous les autres et les avertir du danger imminent dans lequel ils se trouvaient. Ils prirent l'alarme très vite ; mais rien ne put les décider à rester où ils étaient ; ils voulurent tous aller voir de quoi il s'agissait. Tant que la nuit dura, ils furent assez en sûreté, et pendant quelques heures ils purent apercevoir les ennemis à la lueur de trois feux qu'ils avaient allumés à une grande distance l'un de l'autre. Ils ne pouvaient toutefois distinguer ce qui se passait, et eux-mêmes ne savaient que faire. D'abord les sauvages étaient trop nombreux pour qu'on pût les attaquer ; ensuite ils n'étaient point réunis, mais divisés en plusieurs troupes, ayant débarqué en différentes places.

Les Espagnols furent dans une grande consternation ; et, comme ces sauvages rôdaient de tous côtés, ils devaient tôt ou tard arriver sinon à l'habitation, du moins à quelque endroit où ils verraient des signes de culture, de travail humain ; ils craignaient surtout pour leur troupeau de chèvres, dont la destruction les aurait réduits presque à la famine. Leur premier soin fut donc d'envoyer avant le jour trois hommes, deux Espagnols et un Anglais, pour chasser toutes les chèvres vers la grande vallée de la caverne, et pour les faire entrer, s'il était nécessaire, dans la caverne même. Ils décidèrent ensuite que, si les sauvages venaient à se rassembler en un corps, et un peu loin de leurs canots, ils les attaqueraient, fussent-ils une centaine ; mais cette occasion ne se présenta point, les troupes diverses des Indiens restèrent à deux milles l'une de l'autre, et l'on sut par la suite qu'elles appartenaient à différentes nations.

Après avoir longtemps réfléchi sur les circonstances dans lesquelles ils se trouvaient et sur le parti qu'ils pourraient prendre, les colons se décidèrent enfin à envoyer, tandis qu'il était encore nuit, le vieux sauvage, père de Vendredi, pour espionner les ennemis et savoir

leurs desseins. Le vieillard comprit fort bien sa mission, et, se mettant presque nu, à la manière des Indiens, il partit. Au bout d'une ou deux heures, il revint dire qu'il avait été parmi eux sans qu'on l'eût découvert ; qu'il y avait deux partis, de deux nations différentes, qui étaient en guerre l'une avec l'autre, et avaient eu récemment dans leur pays une grande bataille, à la suite de laquelle on avait des deux côtés fait des prisonniers, et que le hasard avait amené une



bande de chaque nation sur le même rivage, pour y dévorer leurs captifs et se réjouir. Cependant leur rencontre avait gâté la fête pour les uns et les autres ; ils étaient tous furieux ; et le vieux sauvage pensait qu'ils se battraient aussitôt que le jour paraîtrait. Du reste, il n'avait rien aperçu qui pût lui montrer qu'ils croyaient l'île habitée. A peine avait-il achevé son rapport, qu'il reconnut, au bruit extraordinaire que faisaient les étrangers, qu'ils se livraient un combat sanglant.

Le père de Vendredi usa de tous les raisonnements dont il put s'aviser pour engager nos gens à rester clos et couverts, à ne point se laisser voir. Il leur dit que leur sûreté dépendait de cette précaution ; que les sauvages se tueraient les uns les autres, et que ceux qui survivraient s'en iraient : tout cela arriva de point en point ; mais il fut impossible de retenir la curiosité de nos gens, surtout celle des Anglais ; elle finit par l'emporter sur la prudence, et ils sortirent pour voir la bataille. Cependant ils eurent encore assez de raison pour ne point s'avancer du côté de leur habitation : ils firent un long détour dans les bois et se placèrent de manière à voir sans être vus, du moins à ce qu'ils croyaient ; mais les Indiens les aperçurent, comme on le verra plus tard.

Le combat était acharné, et, s'il faut en croire les Anglais, plusieurs guerriers montrèrent une grande bravoure, une fermeté indomptable, et aussi beaucoup d'habileté dans le commandement. La bataille dura deux heures, avant qu'il fût possible à nos gens de deviner quel parti devait être battu ; mais, au bout de ce temps, le côté le plus près de l'habitation parut faiblir, et bientôt il fut en déroute complète. Cela inquiéta beaucoup les colons ; ils avaient en effet lieu de craindre que quelques fuyards n'entrassent dans le bosquet devant le château et ne le découvrissent involontairement ; les poursuivants y seraient arrivés de même en cherchant leurs ennemis. Les gens de l'île se décidèrent en conséquence à rester sous les armes, dans l'intérieur de leurs murailles, résolus à courir sus à quiconque se montrerait dans le petit bois et à tuer, s'il était possible, tous ceux qui avanceraient jusque-là, afin qu'ils n'allassent pas annoncer leurs découvertes aux autres. On avait ordre de faire ces exécutions à l'arme blanche, ou à coups de crosse de fusil, de peur d'attirer l'attention de la troupe par le bruit des armes à feu.

Ce qu'ils craignaient arriva. Trois hommes de l'armée défaite, en fuyant, traversèrent la crique et vinrent droit au bosquet, sans se douter de ce qu'il recélait et cherchant seulement un bois épais pour se cacher. L'espion placé pour observer les alentours du château avertit ceux de l'intérieur de la venue des trois fugitifs, en ajoutant à la grande satisfaction de nos gens, que pas un des vainqueurs ne les avait suivis, ou ne les avait vus prendre la direction du petit bois. Le gouverneur espagnol avait trop d'humanité pour permettre que l'on tuât les trois malheureux ; mais il envoya par la colline trois des siens, pour les surprendre par derrière et les faire prisonniers ; ce qui fut exécuté. Les restes des vaincus se jetèrent dans leurs canots et prirent le large. Les vainqueurs cessèrent bientôt leur poursuite ; ils se rassemblèrent en un seul groupe et poussèrent deux cris reten-

tissants, probablement des cris de triomphe, et la bataille finit. Le même jour, à trois heures après midi, ils s'acheminèrent aussi vers leurs embarcations ; ainsi les Espagnols et l'île furent délivrés de la présence des sauvages, et ils n'en virent aucun pendant plusieurs des années subséquentes.

Après leur départ, les Espagnols sortirent de leurs retranchements et allèrent reconnaître le champ de bataille. Ils trouvèrent trente-deux hommes morts sur la place ; quelques-uns avaient été tués par de longues flèches dont plusieurs étaient fichées dans les cadavres ;



mais la plupart avaient été assommés par de lourdes épées de bois. Plus de soixante de ces armes étaient sur le sol ; à peu près le même nombre d'arcs et une grande quantité de flèches. Ces épées étaient très singulières, lourdes, incommodes à manier, et des hommes très forts pouvaient seuls en faire usage. Ceux qui avaient péri par ces sortes d'armes avaient la tête brisée, le cerveau dispersé ; d'autres avaient les bras et les jambes rompus : il était évident que ces Indiens s'étaient battus avec une rage inexprimable. On ne vit pas un homme auquel il restât un souffle de vie ; et sans doute ils ne laissent leurs ennemis que lorsqu'ils les ont entièrement détruits, ou bien ils emportent avec eux les blessés.

Cet événement rendit nos Anglais plus traitables pendant quelque temps : le spectacle qu'ils avaient contemplé les avait saisis d'horreur ; et l'idée qu'ils pourraient un jour tomber dans les mains de ces hommes, qui, non contents de les tuer comme leurs ennemis, les tueraient pour les manger, comme nous tuons les bœufs et les moutons ; cette idée d'être mangés, bien que cela ne pût se faire qu'après leur mort, les rendait malades, soulevait leur estomac et leur inspirait une terreur dont ils ne purent revenir de plusieurs semaines. Ainsi, après cette alerte, ces trois Anglais brutaux rentrèrent eux-mêmes dans l'ordre et s'occupèrent avec assez de zèle des travaux communs ; ils plantaient, semaient, moissonnaient, enfin ils commençaient à s'habituer à la vie des cultivateurs. Mais bientôt des mesures mal avisées les plongèrent tous en de grandes inquiétudes.

Pour revenir à la partie domestique du récit, nos gens, devenus bons amis et réconciliés par le danger commun, crurent devoir réfléchir sur leur position en général.

Ils se demandèrent d'abord s'il ne serait pas prudent, les sauvages ayant l'habitude de descendre sur le côté de l'île où ils étaient, de changer de demeure ; ce qui était facile, puisqu'il existait des parties reculées du pays également convenables pour leur manière de vivre. Ce changement semblait nécessaire, notamment pour la sûreté du blé et des troupeaux.

Après de longs débats à ce sujet, on conclut à ne point changer d'habitation, parce qu'un jour ou l'autre leur gouverneur (parlant de moi) pourrait les envoyer chercher, et qu'il indiquerait sûrement le côté de l'île où se trouvait le château, et s'il était détruit, on les croirait tous tués ou partis ; ainsi les secours qui leur seraient dépêchés seraient perdus. A l'égard du blé et du bétail, on convint qu'ils seraient transportés dans la vallée de la caverne, où le terrain était favorable à l'un et à l'autre et ne manquait point d'étendue. Cependant, sur de nouvelles réflexions, ils changèrent quelques parties de ce plan et se décidèrent à semer une moitié de leur blé et à conduire une moitié de leurs troupeaux dans le vallon, en laissant le reste où il était, afin que, si un côté était dévasté, on eût la chance de sauver l'autre. Ils adoptèrent aussi une résolution très prudente et ils eurent lieu de s'en féliciter ensuite : ce fut de ne jamais se confier aux trois sauvages qu'ils avaient pris, d'éviter de leur laisser connaître la plantation qu'ils faisaient dans les bois, les animaux qu'ils y conservaient, et la caverne, sur laquelle ils comptaient pour s'y réfugier au besoin, et qui recélait les deux barils de poudre que je leur avais envoyés en partant. Mais, en se décidant à ne point déloger, ils songèrent à se fortifier avec plus de soin encore que je ne

l'avais fait, bien convaincus que leur sûreté dépendait de l'impossibilité de les découvrir et d'arriver facilement sur eux. A cet effet, comme j'avais planté des arbres, ou plutôt des pieux, qui poussèrent sur un assez grand espace devant ma maison, ils continuèrent la plantation jusqu'aux bords de la crique dans laquelle j'avais fait entrer mes radeaux, et même sur la terre marécageuse que la marée couvrait, ne laissant pas une place de débarquement, pas un signe qui pût faire croire qu'on eût jamais abordé en ces parages. Ces arbres étant de nature à croître promptement, comme je l'ai dit ailleurs, et ayant été plantés très serrés, au bout de trois ou quatre ans ils formèrent un taillis que l'œil ne pouvait pénétrer ; ceux que j'avais plantés étaient devenus gros comme le corps d'un homme, et ils en placèrent dans les intervalles d'autres plus petits, en sorte que cela composait une palissade épaisse d'un quart de mille, et qu'on n'aurait pu entamer à moins d'avoir une petite armée pour la couper. Un petit chien aurait eu peine à passer entre les arbres, tant ils étaient près l'un de l'autre.

Ils ne se bornèrent pas à cela ; ils firent la même opération à droite, à gauche, et même tout autour de la colline, ne laissant aucune issue pour eux-mêmes, que l'échelle posée contre le flanc de la colline et retirée ensuite d'étage en étage. Quand l'échelle était descendue, il aurait fallu avoir des ailes, ou quelque sorcier à ses ordres, pour pénétrer par cette voie dans le fort. Cet arrangement était fort ingénieux, et la suite montra qu'il n'y avait rien de superflu dans ces précautions. Ce fut pour moi une preuve de plus que la prudence humaine est inspirée et sans doute dirigée par la Providence, et que, si nous écoutions attentivement sa voix, nous pourrions prévenir une partie des malheurs auxquels notre négligence nous expose ; cela soit dit en passant.

Je reviens à mon histoire. Ils vécurent deux ans parfaitement tranquilles et sans avoir une seule visite des sauvages. Cependant un matin ils avaient eu une fausse alerte qui les effraya beaucoup. Quelques Espagnols, étant sortis de bonne heure, se dirigèrent vers le côté ou plutôt la pointe occidentale de l'île (où je n'allais jamais, de peur d'être découvert), et ils furent très surpris de voir une vingtaine de canots approcher de la côte. Ils se hâtèrent de rentrer et donnèrent l'alarme à leurs compagnons. Ils se tinrent renfermés tout ce jour et le jour suivant, ne sortant que la nuit pour faire leurs observations. Mais cette fois ils en furent quittes pour la peur, les Indiens ne débarquèrent point, et sans doute ils se dirigèrent vers une autre terre.

Bientôt après il y eut une autre affaire avec les trois Anglais. Un

de ceux-ci, homme violent s'il en fut, ayant donné un ordre à l'un des captifs, se mit en fureur parce que cet homme n'avait pas bien exécuté l'ordre que peut-être il n'avait pas compris ; le méchant Anglais tira de son ceinturon de peau de grenouille une petite hache et se jeta sur le pauvre sauvage, non pour le corriger, mais pour le tuer. Un Espagnol, ayant vu l'Anglais porter à l'Indien un coup de hache terrible dirigé vers la tête, mais qui tomba sur l'épaule du malheureux et faillit lui couper le bras, se jeta entre le maître et l'esclave,



afin d'empêcher un meurtre. La rage de l'Anglais augmenta par cette intervention ; il leva sa hache sur l'Espagnol et jura qu'il le traiterait comme il voulait traiter le sauvge, ce que l'Espagnol évita en esquivant d'abord le coup, puis en renversant ce brutal et en le frappant de la pelle qu'il tenait ; car en ce moment ils étaient tous occupés à travailler la terre. Un second Anglais accourut au secours de son camarade, renversa à son tour l'Espagnol, et deux des compatriotes de ce dernier étant venus à son aide, le troisième Anglais tomba sur eux. Pas un n'avait des armes, excepté le troisième Anglais

qui portait un de mes coutelas rouillés, avec lequel il attaqua les Espagnols et les blessa tous deux. Cette rixe mit toute la petite société en tumulte, et un renfort arrivant au parti des Espagnols, les trois Anglais furent pris. Il s'agissait alors de savoir ce qu'on en ferait : ils avaient été si souvent mutins, ils étaient si violents, si intraitables et surtout si paresseux, qu'on devait être embarrassé de pareils hommes, qui faisaient le mal pour le mal avec la plus profonde insouciance, et auprès desquels on ne pouvait vivre en sûreté.

Le gouverneur espagnol dit en propres termes que, si ces hommes étaient de son pays, il les ferait pendre, les lois et les magistrats étant institués pour la défense de la société, laquelle exigeait l'expulsion de ceux qui la mettaient en danger. « Mais, ajoutait-il, ces hommes sont Anglais, et c'est à la généreuse bonté d'un Anglais que nous sommes tous redevables de la vie : j'userai donc envers eux de toute la modération possible, et je les laisserai au jugement de leurs compatriotes les deux autres Anglais. »

Un de ces derniers se leva et dit qu'il ne désirait point que cette décision leur fût déférée, parce qu'ils seraient forcés de condamner les prisonniers au gibet : alors il raconta que l'un de ces trois mauvais sujets, Will Atkins, avait proposé que les cinq Anglais se réunissent pour assassiner les Espagnols pendant leur sommeil.

Quand le gouverneur entendit cela, il interpella Will Atkins en ces termes : « Comment, monsieur Atkins, vous vouliez nous tuer tous ! Qu'avez-vous à dire à cela? » L'effronté coquin, loin de nier le fait, avoua qu'il était vrai. « Et le Ciel me confonde, dit-il, si je n'en viens pas à bout un jour ou l'autre ! — Mais, monsieur Atkins, reprit l'Espagnol, qu'est-ce que nous vous avons fait pour vous porter à nous détruire? que gagnerez-vous à notre mort, et que devons-nous faire pour vous empêcher de nous assassiner? devons-nous vous tuer, ou bien nous laisser tuer par vous? Pourquoi nous mettez-vous dans cette alternative, monsieur Atkins? » En parlant ainsi, l'Espagnol souriait avec calme, et M. Atkins, imaginant que le gouverneur se moquait de lui, entra dans une telle rage, que, si trois hommes ne l'eussent retenu et s'il avait eu des armes à sa portée, il aurait certainement tenté de tuer le chef espagnol au milieu de son monde. L'exaspération de ce cerveau brûlé obligea les colons à considérer sérieusement ce qu'il y avait à faire. Les deux Anglais et l'Espagnol qui avait sauvé le pauvre Indien pensaient qu'il fallait pendre un des mutins pour servir d'exemple, et que ce devait être celui qui deux fois avait tenté de commettre un meurtre avec sa hache; et l'on pouvait le considérer comme un meurtrier, car le pauvre sauvage blessé était en si mauvais état qu'on désespérait de sa vie. Cependant le

gouverneur ne voulut pas consentir à cette mesure, disant toujours qu'un Anglais les avait tous sauvés, et qu'il ne laisserait point mettre à mort un Anglais, quand il aurait assassiné la moitié de ses compatriotes les Espagnols ; et quand un Anglais l'aurait assassiné lui-même, s'il avait le temps de parler, il leur recommanderait encore, disait-il, de lui faire grâce.

Il insista fortement sur le parti de la clémence, et, comme ce parti prédomine en général facilement s'il est soutenu avec énergie, chacun



se rangea à son opinion ; mais il fallait songer aux moyens d'empêcher désormais ces gens de faire le mal qu'ils avaient projeté, le gouverneur s'accordant avec tous les autres sur la nécessité de garantir la société d'un danger imminent. Après une longue discussion, il fut arrêté que les trois coquins seraient désarmés, qu'on ne leur permettrait d'avoir ni fusil, ni poudre, ni plomb, ni épée, ni armes d'aucune sorte ; qu'ils seraient bannis de la société, et vivraient où et comme ils voudraient, par leurs propres ressources ; que pas un des habitants espagnols ou anglais ne leur parlerait, ne communiquerait avec eux ; qu'il leur serait défendu d'approcher au delà d'une distance convenue de l'habitation commune, et que, s'ils se rendaient

coupables de dévastation, de pillage ou d'incendie, en ce qui touchait les plantations, les bâtiments, les enclos, les troupeaux de la société, on ferait feu sur eux sans miséricorde, en tous les lieux où on les rencontrerait.

Le gouverneur, homme d'une grande bonté, réfléchit un peu sur cette sentence, et, se tournant vers les deux Anglais honnêtes gens, leur dit : « Songez, je vous prie, qu'il faudra quelque temps pour qu'ils aient du blé et des troupeaux, et ils ne doivent pas mourir de faim ; il faut que nous leur donnions des provisions ». Il fit donc ajouter au jugement qu'il leur serait alloué une portion de grain suffisante pour les nourrir huit mois et semer un champ assez grand pour fournir ensuite à leur subsistance ; plus, six chèvres laitières, quatre boucs et six chevreaux pour leurs besoins présents et aussi pour s'en former un troupeau ; enfin des instruments aratoires et des outils ; mais ces provisions ne leur devaient être livrées que lorsqu'ils auraient juré solennellement de ne point en user pour faire du mal, soit aux Espagnols soit à leurs propres compatriotes.

Ils furent ainsi expulsés de la société et abandonnés à eux-mêmes, et s'en allèrent en murmurant, mécontents de partir et ne souhaitant pas de demeurer ; toutefois il fallait bien se soumettre, et ils dirent qu'ils allaient d'abord choisir une place pour s'y établir. On leur donna des provisions, mais point d'armes.

Quatre ou cinq jours après, ils revinrent chercher des vivres et dire au gouverneur où ils comptaient dresser leurs tentes, construire une habitation et faire une plantation. C'était, en effet, un lieu très convenable, sur la partie de l'île la plus éloignée au N.-E., aux environs de l'endroit où la Providence m'avait conduit si heureusement lorsque j'avais failli être emporté, Dieu sait où, dans ma folle tentative de faire le tour de l'île.

Là ils bâtirent deux belles cabanes, et tâchèrent de les rendre semblables à ma première habitation, en les plaçant sur le penchant d'une colline, avec des arbres qui les abriteraient de trois côtés, en sorte qu'il leur était facile d'en planter d'autres pour cacher entièrement leur asile. Ils demandèrent quelques peaux de chèvre pour leur servir de couchers et de couvertures ; on les leur accorda ; et en même temps, sur leur parole de ne faire aucun tort aux autres habitants ni à leurs plantations, on leur donna des haches, tous les outils dont il fut possible de se priver, des pois, de l'orge et du riz pour les semer, enfin tout ce qui pouvait leur être utile, excepté des armes et des munitions.

Ils vécurent ainsi à part environ six mois, et recueillirent leur première moisson, qui fut très modique, le terrain qu'ils avaient

bêché étant peu étendu ; en effet, ayant tout à faire, ils n'avaient pu avoir mieux, et, quand il fallut se fabriquer des planches et de la poterie, ils se trouvèrent désorientés et ne purent venir à bout d'aucune de ces choses. Quand vint la saison des pluies, faute de caverne ou de souterrain, ils ne purent tenir leur grain sec, et il risqua beaucoup de se gâter. Cela les humilia extrêmement, et ils vinrent prier les Espagnols de les aider ; à quoi ces derniers consentirent volontiers ; et en quatre jours ils creusèrent un caveau sur le flanc de la colline près de leur cabane, et ils purent serrer en ce lieu leur blé et les autres objets qui craignaient l'humidité. C'était cependant un endroit misérable en comparaison de ma caverne, surtout depuis que les Espagnols l'avaient agrandie de plusieurs pièces.

Neuf mois après cette séparation, une autre fantaisie vint en tête à ces coquins, et, attirant sur eux autant de malheurs que leurs précédents méfaits, fut bien près de causer la ruine de la colonie entière. Les trois nouveaux associés, las de mener une vie laborieuse, sans espoir d'améliorer leur situation, furent tentés de faire une excursion sur le continent d'où venaient les sauvages et de tâcher de faire des captifs parmi ces peuples, de les ramener dans l'île et de les employer comme esclaves à tous les travaux pénibles.

Le projet n'était pas trop mal conçu, s'il n'avait pas eu des conséquences imprévues ; mais ces hommes ne pouvaient rien faire, rien combiner qui ne renfermât du mal, soit dans le résultat, soit dans l'intention. S'il faut dire ce que je pense là-dessus, ils semblaient être sous la malédiction du Ciel ; et en effet il faut bien admettre que les crimes visibles entraînent des malédictions visibles : autrement les événements du monde ne pourraient se concilier avec la justice divine. Il est certain que ce fut comme châtiment du crime de sédition et de piraterie que ces hommes avaient été conduits à l'état où ils étaient ; et, loin d'en avoir le moindre repentir, ils y avaient ajouté de nouveaux forfaits : l'un d'eux avait eu la cruauté monstrueuse de blesser un pauvre esclave, parce qu'il n'entendait pas et probablement ne pouvait pas entendre ce qu'on exigeait de lui, et de le blesser de manière à l'estropier pour la vie, dans un lieu où il n'y avait ni chirurgien ni remèdes ; et, ce qui était pire, ces trois scélérats avaient formé le projet infernal d'assassiner de sang-froid tous les Espagnols dans leur sommeil.

Mais, pour en finir avec les réflexions et revenir à l'histoire, les trois bannis vinrent un matin trouver les Espagnols, et leur demandèrent en des termes pleins d'humilité la faveur d'un entretien. Les Espagnols consentirent à les écouter. Voici ce qu'ils avaient à dire. Ils étaient las de leur façon de vivre ; ils n'avaient pas assez d'adresse

pour faire les choses nécessaires qui leur manquaient, et, dépourvus de secours, ils finiraient par mourir de faim. Mais si les Espagnols leur permettaient de prendre un des canots sur lesquels ils avaient débarqué, et leur donnaient des armes et des munitions pour se défendre, ils tenteraient fortune en mer et débarrasseraient les colons du soin de leur fournir des provisions.

Les Espagnols n'étaient pas fâchés de se délivrer d'eux ; toutefois ils leur représentèrent très honnêtement à quels dangers ils s'exposaient, leur contèrent tout ce qu'ils avaient souffert eux-mêmes sur ce continent, et ajoutèrent que, sans être prophètes, ils pouvaient leur prédire qu'ils mourraient de faim ou seraient massacrés ; et ils les engageaient à y réfléchir sérieusement.

Ces hommes répliquèrent avec audace que, s'ils restaient dans l'île, comme ils ne pouvaient ni ne voulaient travailler, ils mourraient de faim, et qu'il ne pourrait leur arriver pis en d'autres pays ; s'ils étaient tués, cela terminerait tout : ils n'avaient ni femmes ni enfants pour pleurer leur perte. Bref, ils insistèrent sur leur demande, déclarant qu'ils partiraient, qu'on leur accordât ou non des armes.

Les Espagnols leur dirent avec beaucoup de bonté que, s'ils étaient décidés à partir, ce ne serait pas comme des gens dénués et incapables de se défendre, et que, nonobstant la rareté de leurs armes à feu qui n'étaient pas suffisantes pour eux-mêmes, on leur donnerait deux fusils, et en outre un pistolet, un coutelas et une hache pour chacun. Ceux-ci acceptèrent l'offre ; on leur fit préparer du pain pour un mois, autant de viande de chèvre qu'ils pouvaient en conserver sans être salée, un grand panier de raisins secs, une cruche d'eau et un chevreau vivant ; et ils se mirent hardiment en mer sur le canot, pour une traversée de quarante milles au moins.

La barque était assez grande pour porter quinze à vingt hommes ; par conséquent elle était difficile à manœuvrer pour trois aventuriers; mais, comme ils avaient l'avantage d'un bon vent et du courant, ils allaient passablement. Ils s'étaient fait un mât avec une longue perche, et une voile avec quatre peaux de chèvres sèches cousues ou plutôt lacées ensemble ; ainsi équipés, ils se mirent en route gaillardement. Les Espagnols leur crièrent de loin : *Buen viaje*; mais personne ne croyait les revoir.

Après leur départ, les Espagnols se disaient souvent les uns aux autres et aux deux Anglais honnêtes, que l'on était bien tranquille, bien heureux, depuis que ces gens turbulents étaient partis ; et leur retour paraissait presque impossible. Cependant, vingt-deux jours après leur départ, un des Anglais travaillant dans les champs vit

trois hommes qui s'avançaient vers lui, et portaient chacun un fusil sur l'épaule.

L'Anglais courut comme s'il avait vu des spectres, et, tout effrayé, vint conter au gouverneur que tout était perdu, que des étrangers étaient dans l'île, et qu'il ne pouvait dire qui ils étaient. Après un instant de réflexion, l'Espagnol répondit : « Vous ne savez, dites-vous, qui sont ces étrangers; mais ce ne peut être que les sauvages. — Non, non, reprit l'Anglais, ils sont habillés et armés. — En ce cas, ce sont des amis, répliqua l'Espagnol : vous n'avez pas sujet



d'avoir peur, si ce ne sont pas des sauvages ; car des chrétiens, quel que soit leur pays, doivent être plutôt disposés à nous faire du bien que du mal. »

Tandis qu'ils discutaient sur ce point, les Anglais arrivèrent, et, s'arrêtant dans le bosquet nouvellement planté, crièrent pour s'annoncer ; en reconnaissant leurs voix, l'étonnement des autres cessa, ou du moins changea d'objet. Ils se demandèrent ce qui pouvait ramener les trois aventuriers, après trois semaines d'absence.

Bientôt ils revinrent avec les voyageurs au château, et leur demandèrent ce qu'ils avaient fait pendant leur voyage ; ils en firent le récit en peu de mots. D'abord ils avaient gagné la terre en moins

de deux jours, et, voyant la population alarmée se rassembler sur le rivage et s'armer d'arcs et de flèches pour les combattre, ils n'osèrent débarquer; mais ils gouvernèrent au N. pendant cinq à six heures, jusqu'à une grande ouverture qui leur fit reconnaître que la terre qu'ils voyaient de notre île n'était pas le continent, mais une île, et, en entrant dans le bras de mer qui se présentait sur leur passage, ils virent, à droite au N., une autre île et plusieurs à l'O. Comme ils étaient décidés à prendre terre quelque part, ils se dirigèrent sur une des îles occidentales et descendirent hardiment sur la grève. Les habitants les reçurent avec bienveillance et leur donnèrent des racines et des poissons secs. C'étaient des gens très sociables, et les femmes étaient aussi empressées que les hommes à leur apporter, de fort loin et sur leur tête, ce qui leur était nécessaire.

Ils restèrent là quatre jours et demandèrent par signes quelles nations habitaient les terres qu'ils indiquaient ; on leur fit entendre que des peuples féroces et redoutables occupaient la plupart des lieux qu'ils désignaient, et que ces peuples mangeaient des hommes; quant à ceux qui parlaient, ils disaient que jamais ils ne mangeaient ni hommes, ni femmes, excepté les prisonniers de guerre ; mais ils avouèrent que c'était pour eux l'occasion de grands festins et de grandes réjouissances.

Les Anglais leur demandèrent s'ils avaient eu quelque fête semblable depuis peu ; ils répondirent qu'il y avait deux lunes (et ils montraient la lune et deux de leurs doigts) leur grand roi avait fait deux cents prisonniers dans une guerre, et qu'on les engraissait en ce moment pour la prochaine solennité. Nos Anglais marquèrent le désir de voir ces captifs, et les sauvages pensèrent qu'ils avaient envie d'en avoir quelques-uns pour les emmener et les manger ; ils leur firent entendre, en leur montrant le couchant, ensuite le levant, que le lendemain, au lever du soleil, ils leur amèneraient quelques prisonniers. Le lendemain matin, en effet, ils amenèrent onze hommes et cinq femmes, et les donnèrent aux Anglais, de même que nous dirigeons les bœufs et les vaches vers nos ports de mer, pour ravitailler un vaisseau.

Tout brutaux et barbares qu'étaient les Anglais parmi leurs frères, ce spectacle les révolta, et ils ne savaient que faire : refuser les prisonniers eût été l'affront le plus sensible que l'on pût se permettre envers les sauvages ; et nos gens étaient très embarrassés ; enfin, après quelques débats, ils résolurent d'accepter l'offre et présentèrent en échange aux Indiens l'une de leurs petites haches, une vieille clef, un couteau, et six ou sept balles qui paraissaient leur plaire infiniment, bien qu'ils n'en connussent pas l'usage. Alors ils attachèrent

les pauvres créatures, les mains derrière le dos, et les entraînèrent dans le bateau.

Les Anglais furent obligés de partir aussitôt qu'ils eurent reçu ce présent magnifique, pour n'être point exposés à voir tuer le lendemain matin deux ou trois de ces malheureux, peut-être même à être invités par reconnaissance à ce barbare festin. Mais ayant pris congé avec tous les compliments et les remercîments qui pouvaient se faire entre des gens qui n'entendaient pas un mot de ce qu'ils se disaient mutuellement, ils prirent le large et retournèrent vers la première île, où ils relâchèrent huit de leurs prisonniers, ne pouvant en conserver un aussi grande nombre.

Dans le voyage ils tâchèrent d'avoir quelques communications avec ces Indiens ; mais il était impossible de leur faire comprendre la

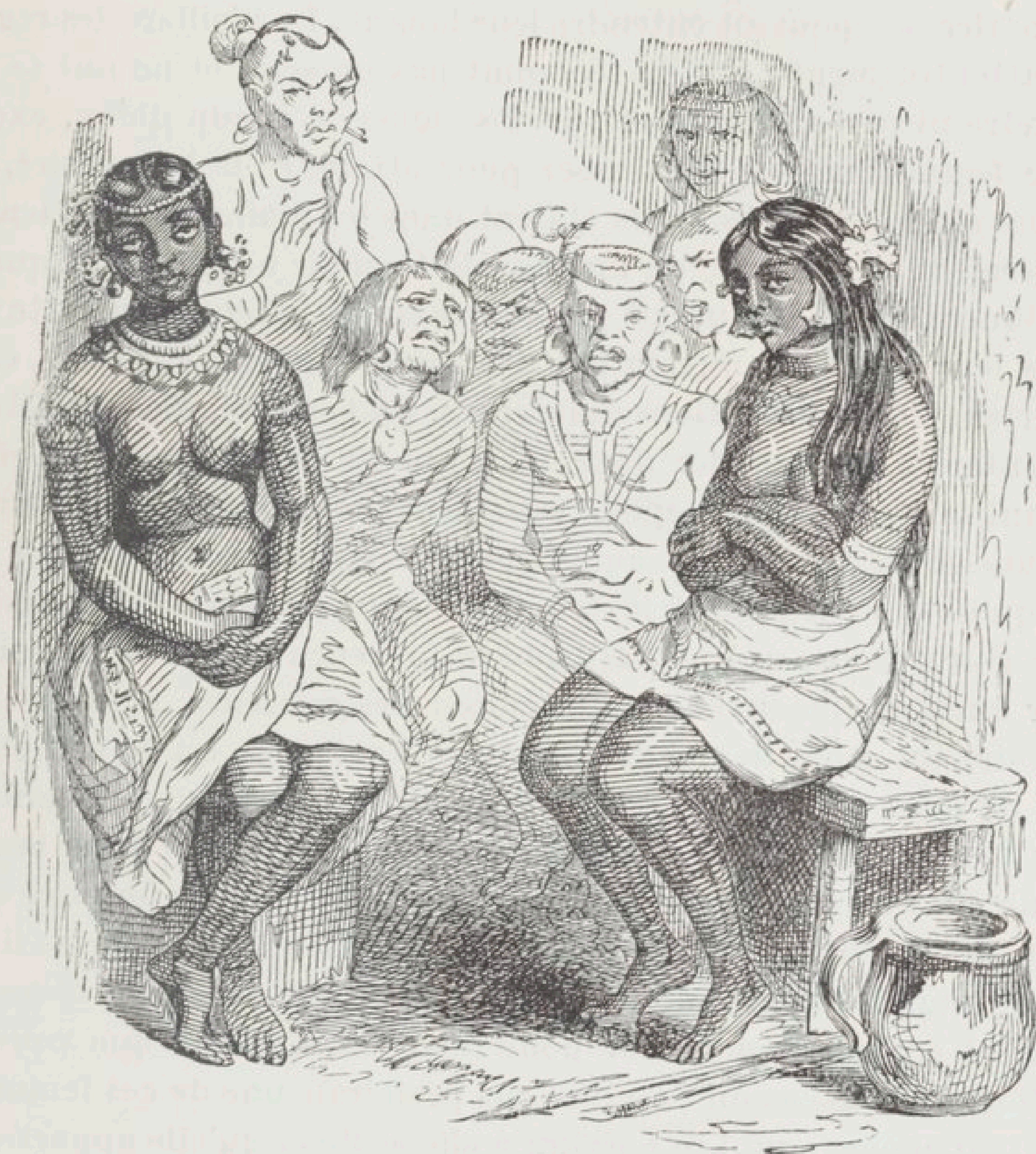


moindre chose. Tout ce qu'on pouvait leur dire, tout ce qu'on pouvait faire pour eux, paraissait à leurs yeux tendre à leur destruction. D'abord on les délia, et les pauvres gens, surtout les femmes, poussèrent des cris affreux, comme s'ils avaient senti le couteau sur leur gorge, parce qu'ils pensèrent qu'on les déliait pour les tuer. Si on leur donnait à manger, ils en concluaient de même que c'était pour maintenir leur chair en bon état ; si l'on regardait quelqu'un d'entre eux, il supposait que c'était pour voir s'il était le plus gras, le meilleur à manger le premier ; enfin, même après avoir été bien traités assez longtemps, ils s'attendaient toujours à servir de dîner ou de souper à leurs maîtres.

Quand les trois voyageurs eurent achevé cette singulière histoire, les Espagnols leur demandèrent où était leur nouvelle famille. Ils répondirent qu'ils avaient mis ces Indiens dans une de leurs cabanes, et qu'ils étaient venus chercher des vivres pour eux ; alors les Espa-

gnols et les deux autres Anglais, c'est-à-dire toute la colonie, voulurent aller voir les étrangers, et le père de Vendredi les accompagna.

En arrivant à terre, les Anglais avaient lié les mains à leurs captifs, de peur qu'ils ne prissent le canot pour se sauver, et on les trouva assis tout nus dans la cabane. D'abord il y avait trois hommes vigoureux, bien faits, de bonne mine, âgés de trente à trente-cinq ans, ensuite cinq femmes, deux de trente à quarante ans, deux qui n'avaient pas plus de vingt-quatre à vingt-cinq ans, et la cinquième était une grande et belle fille de seize à dix-sept ans. Les femmes



étaient en général agréables sous le rapport des traits et de la taille, et deux d'entre elles, si elles avaient eu la peau blanche, au lieu de l'avoir brune, auraient passé à Londres pour de jolies femmes ; leur visage était extrêmement gracieux, et leur contenance très modeste, surtout quand elles furent habillées et parées, comme ils disaient, quoique cette parure fût assez chétive, il faut l'avouer : nous en parlerons plus tard.

Le spectacle de ces malheureux tels qu'on les trouva dans la cabane était assurément pénible pour les Espagnols ; car il faut leur rendre

cette justice, c'étaient des gens d'une conduite parfaite et d'un caractère irréprochable, surtout sous le rapport de la pureté des mœurs. Il était, dis-je, très pénible pour eux de voir trois hommes et cinq femmes, tous entièrement nus, les mains liées, dans l'état le plus dégradant où l'humanité puisse être réduite, s'attendant à être traînés hors de la cabane, assommés, et ensuite mangés comme des veaux réservés pour un festin .

Ils ordonnèrent au vieil Indien, père de Vendredi, d'entrer dans la cabane, pour voir s'il reconnaîtrait quelques-uns des captifs, et pour leur parler, s'il pouvait entendre leur langue. Le vieillard les regarda très attentivement ; il n'en reconnut pas un seul, et ne put se faire entendre ni par des mots ni par des signes, d'aucun d'eux, excepté d'une femme ; mais c'était assez pour atteindre le but désiré, celui de convaincre ces gens qu'ils étaient dans les mains de chrétiens qui abhorraient la pratique de manger de la chair humaine, et que par conséquent on ne les tuerait point. Dès qu'ils eurent reçu cette assurance, leur joie se manifesta par des gestes bizarres et divers, car ils appartenaient à des nations différentes. On leur demanda ensuite s'ils consentaient à travailler pour ceux qui les avaient amenés et leur avaient sauvé la vie. Ils répondirent en se mettant à danser, et prirent l'un une chose, l'autre une autre, sur leurs épaules, comme pour montrer qu'ils étaient prêts à faire tout ce qui leur serait commandé.

Le gouverneur, qui pensait que la présence des femmes pourrait avoir quelques inconvénients et causer des querelles, peut-être faire répandre du sang, demanda aux trois Anglais ce qu'ils comptaient faire de leurs captives, et s'ils voulaient en faire leurs servantes ou leurs femmes. Un des Anglais répondit hardiment et sans hésiter : « L'un et l'autre. — Je n'ai aucune restriction à vous imposer sur ce point, dit le gouverneur ; vous êtes les maîtres d'agir comme il vous plaira ; mais il me semble juste, pour éviter les désordres et les querelles, et je vous le demande pour cette seule raison, que vous promettiez, dans le cas où l'un de vous prendrait une de ces femmes en qualité d'épouse, qu'il se bornera à elle seule et qu'elle appartiendra à lui seul. Nous ne pouvons vous marier légalement ; toutefois il est raisonnable que, tant que vous resterez ici, la femme que vous aurez prise pour compagne soit protégée par l'homme qui l'aura choisie, et puisse être regardée comme sa femme, du moins pendant votre séjour en cette île, et qu'aucun autre n'ait les moindres prétentions sur elle. » Tout cela parut si juste, que chacun consentit sans difficulté à s'y conformer.

Alors les Anglais demandèrent aux Espagnols s'ils désiraient prendre pour eux quelques-unes de ces femmes. Tous dirent que non : plu-





. . . Il prit la moins belle et la plus âgée, au grand amusement de ses compagnons (P. 343.)

sieurs étaient mariés en Espagne, les autres n'auraient pu s'attacher à des femmes idolâtres, et tous déclarèrent qu'ils n'avaient aucune prétention sur celles-ci : rare exemple de vertu, et auquel je ne puis comparer rien de ce que j'ai vu dans mes voyages. Pour abréger, les cinq Anglais prirent chacun une femme, c'est-à-dire une femme temporaire, et ils adoptèrent une nouvelle manière de vivre. Les Espagnols et le père de Vendredi restèrent dans mon ancienne habitation, qu'ils avaient considérablement agrandie à l'intérieur. Les trois esclaves, qui avaient été pris après la bataille des sauvages, vivaient avec les Espagnols, et s'employaient à transporter les provisions pour le reste de la colonie, et à tous les travaux qu'on leur commandait.

Mais le merveilleux de l'histoire, ce fut la manière dont ces cinq personnages si turbulents se comportèrent avec les femmes. Deux d'entre eux auraient pu désirer avoir la même, d'autant plus que deux ou trois de ces Indiennes étaient sans nulle comparaison beaucoup au-dessus des autres pour les agréments personnels. Mais ils convinrent du meilleur moyen pour éviter les querelles : ils mirent les cinq femmes dans une des cabanes, se réunirent tous dans l'autre, et tirèrent au sort qui choisirait le premier.

Celui qui tira le premier billet entra seul dans la cabane, où les cinq pauvres créatures étaient renfermées toutes nues ; ensuite il sortit avec celle qu'il avait choisie ; et, chose digne de remarque, il prit la moins belle et la plus âgée de toutes, au grand amusement de ses compagnons et même des graves Espagnols. Mais cet homme était mieux avisé que les autres : il pensait qu'une femme pouvait être utile principalement par son intelligence pour les travaux et les soins de la culture et du ménage ; et par la suite on vit qu'il avait fait le meilleur choix de tous.

Lorsque ces pauvres femmes se virent placées en rang, et qu'on les vint chercher une à une, leurs terreurs recommencèrent, elles supposèrent qu'on allait les dévorer. Quand le matelot anglais entra et choisit une d'elles pour l'emmener, les autres poussèrent des cris lamentables, l'embrassèrent, lui dirent adieu avec des marques de douleur si profondes, qu'elles auraient attendri le cœur le plus dur. Il fut impossible aux Anglais de leur faire entendre qu'on n'allait pas les tuer, et ce ne fut qu'à l'aide du père de Vendredi qu'elles comprirent que ces cinq hommes les prenaient ainsi l'une après l'autre pour les épouser.

Quand ce partage fut terminé et que les femmes furent un peu rassurées, les hommes se mirent à l'ouvrage, et, avec l'assistance des Espagnols, ils bâtirent en quelques heures une cabane pour chaque ménage, les deux anciennes étant remplies de leurs instruments et

de leurs provisions. Les trois mauvais sujets s'étaient placés dans la partie la plus éloignée, et les deux honnêtes gens dans la plus rapprochée de l'établissement principal ; mais l'un et l'autre quartier étaient au N. de l'île, en sorte qu'ils restèrent séparés, et que le pays contenait trois colonies naissantes.

Il arriva parmi ces nouveaux ménages ce qu'on voit assez souvent dans la société, je ne puis dire pour quelles fins de la Providence. Les meilleurs maris eurent les moins bonnes femmes. Les deux Anglais honnêtes gens furent les plus mal partagés, et les trois réprouvés, qui ne valaient rien et n'étaient propres à rien d'utile, ni pour eux ni pour les autres, eurent des femmes intelligentes, zélées, laborieuses. Ce n'est pas que les autres fussent mauvaises sous le rapport du caractère ou de l'humeur : toutes les cinq étaient extrêmement douces, prévenantes, dociles, patientes, et leur soumission était celle des esclaves pour leurs maîtres, non celle des femmes pour leurs maris. Mais elles n'étaient pas toutes également ingénieuses, adroites, propres et rangées.

Je dois faire observer encore, à la gloire du travail et à la honte de la paresse, que dans ma visite aux divers établissements de mes colons, je trouvai ceux des Anglais honnêtes tellement supérieurs à ceux des trois autres, qu'aucune comparaison n'était à faire entre eux. Dans les deux plantations il y avait, il est vrai, autant de terrain cultivé en blé que la subsistance des colons l'exigeait, et rien de plus, le simple bon sens suffisant pour montrer l'inutilité de semer plus qu'on ne peut consommer ; mais, hors ce seul point, toutes les autres parties de la culture, les enclos, les plantations d'arbres, les vignes, offraient des différences frappantes entre les deux quartiers.

Les deux Anglais laborieux avaient une quantité prodigieuse de jeunes arbres, plantés à quelque distance de leurs cabanes, en sorte qu'on était tout près d'elles sans voir autre chose qu'un bosquet ; et, bien que deux fois leurs habitations eussent été démolies, d'abord par leurs compatriotes, ensuite par l'ennemi, comme on le verra en son lieu, ils avaient réparé le dégât, et tout était florissant autour d'eux. Ils avaient planté régulièrement des vignes sans en avoir jamais vu ; et, grâce à leurs bons soins, ils cueillaient des raisins aussi parfaits que ceux qui croissaient dans les autres parties de l'île. De plus ils s'étaient ménagé, à force de travail, une retraite au fond des bois, et, n'ayant pas trouvé comme moi le refuge d'une caverne, ils avaient fortifié une enceinte dans laquelle, lors du désastre qui survint ensuite, leurs femmes et leurs enfants se trouvèrent en sûreté. Il était impossible de découvrir cet asile. Ils avaient planté des boutures de cet arbre qui venait si facilement, et rendu le bois

impénétrable, excepté en quelques endroits, où ils arrivaient en grimpant aux arbres et en gagnant ainsi un sentier dont eux seuls connaissaient les détours.

Quant aux trois réprouvés, bien qu'ils fussent beaucoup plus civilisés depuis leur nouvel établissement et moins querelleurs, n'ayant plus les mêmes occasions de l'être, cependant une des compagnes inséparables du vice, la paresse, ne les quitta jamais. Ils semèrent du blé, il est vrai ; ils formèrent des enclos ; mais leurs possessions rappelaient les paroles de Salomon : « J'ai passé près de la vigne du paresseux, elle était encombrée d'épines ». Quand les Espagnols



vinrent voir la récolte de ceux-ci, en quelques places les mauvaises herbes cachaient les épis, et la haie avait plusieurs trous par lesquels les chèvres sauvages avaient passé pour manger le blé ; peut-être un buisson mort était-il placé devant quelques-unes des brèches ; mais c'était, comme on dit, fermer la porte de l'écurie quand le cheval est volé. Au contraire, quand ils inspectèrent la colonie des deux autres, le travail intelligent et le succès se montraient partout. Pas une mauvaise herbe parmi leur blé, pas une ouverture dans leurs haies, et ils réalisaient cet autre proverbe de Salomon : « Une main laborieuse produit la richesse ». Tout réussissait, tout venait à souhait,

l'abondance régnait au dedans et au dehors ; ils avaient plus de bestiaux, de meubles et d'ustensiles que les autres ; et cependant ils avaient plus de plaisirs et plus de fréquentes distractions.

Il est vrai que les trois méchants avaient des femmes très adroites et très propres, et, comme elles avaient appris à faire la cuisine anglaise de l'un des deux autres colons, qui avait été aide-cuisinier du vaisseau, elles apprêtaient les repas de leurs maris avec beaucoup de soin; tandis que les autres n'y purent jamais rien entendre; mais l'ancien cuisinier se chargeait de cette besogne. Les maris des trois femmes actives passaient leur temps à errer çà et là; ils cherchaient des tortues, prenaient des oiseaux et des poissons; en un mot ils faisaient toutes sortes de choses, hors les plus utiles : aussi leur existence s'en ressentait. Leurs compatriotes menaient une vie douce et facile, et les fainéants vivaient dans la pénurie et les privations : il en est ainsi dans le monde entier.

Passons maintenant à une scène différente de tout ce qui était arrivé jusqu'alors, soit à eux, soit à moi, et dont voici l'origine. Un matin, de bonne heure, débarquèrent cinq ou six canots remplis d'Indiens ou de sauvages, comme on voudra les appeler, et l'on ne douta point qu'ils ne vinssent, selon leur coutume, pour manger leurs prisonniers. Cette pratique était si bien connue des Espagnols et des Anglais, qu'ils ne s'en occupèrent nullement et pensèrent à se tenir cachés, sûrs que, s'ils n'étaient pas vus des sauvages, ceux-ci se rembarqueraient tranquillement quand leur affaire serait terminée. Ils n'avaient jusque-là découvert par aucun indice que l'île fût habitée ; en sorte que nos gens n'avaient pas d'autre soin à prendre que d'avertir de l'arrivée des Indiens les trois plantations, afin que chacun se tînt renfermé, et de placer une sentinelle en lieu convenable pour épier le moment où les canots partiraient.

Tout cela était très bien combiné ; mais un malheureux accident déjoua les mesures et fit connaître aux sauvages que l'île avait des habitants, ce qui faillit causer la ruine de la colonie. Après le départ des canots, les Espagnols eurent la curiosité d'aller sur la place que venaient de quitter les Indiens, pour voir ce qu'ils avaient fait. Là ils trouvèrent, à leur grande surprise, trois hommes restés en arrière, étendus à terre et profondément endormis. Probablement ils s'étaient gorgés comme des brutes à leur festin barbare, et n'avaient pu se réveiller au moment de partir ; ou bien ils s'étaient égarés dans les bois et n'avaient pu revenir à temps pour monter dans les barques.

A cette vue les Espagnols furent grandement surpris et encore plus embarrassés. Le gouverneur était là ; on lui demanda son avis, et il

avoua qu'il ne savait que faire. Ils avaient déjà trop d'esclaves ; cependant ils n'étaient pas disposés à tuer ces Indiens. Le gouverneur ne pouvait se résoudre à verser un sang innocent, et ces hommes ne leur avaient fait aucun mal, ils n'avaient ni détruit leurs propriétés, ni enlevé leurs troupeaux : aucun sujet d'animosité ne pouvait donc justifier le parti de leur ôter la vie. Je dois rendre cette justice à ces Espagnols ; si l'on peut flétrir avec raison les cruautés de leurs compatriotes au Mexique et au Pérou, il n'en est pas moins vrai que jamais je n'ai rencontré chez aucune nation étrangère dix-sept hommes comparables à ceux-ci pour la bonté, la tempérance, la douceur et la régularité des mœurs, la courtoisie parfaite. Rien de dur, rien d'inhumain n'entrait dans leur nature ; ils ne connaissaient aucune passion haineuse ; cependant c'étaient des gens pleins de courage et d'une noble fierté. Leur modération, leur patience éclatèrent dans la manière dont ils supportèrent les insolences des trois Anglais ; et, dans le cas présent, ils donnèrent un louable témoignage de leur justice et de leur charité à l'égard des sauvages.

Après s'être consultés un moment entre eux, ils résolurent d'attendre quelque temps sans se montrer aux Indiens, espérant qu'une fois éveillés, ils s'en iraient. Mais le gouverneur se souvint que les canots étaient partis, que ces hommes, ne pouvant s'embarquer, rôderaient dans l'île et découvriraient ses habitants, ce qui amènerait la perte de la colonie. Ils revinrent donc sur leurs pas, et, retrouvant les sauvages encore endormis, ils se décidèrent à les éveiller et à les prendre. Les pauvres créatures, en se sentant saisir et attacher, eurent une frayeur extrême ; ils imaginèrent, de même que les femmes l'avaient pensé, qu'on allait les tuer pour les manger. Ces gens supposent en effet que tous les peuples se repaissent comme eux de chair humaine ; ceux-ci furent cependant assez vite rassurés sur ce point, et les Espagnols les emmenèrent.

Heureusement ils ne les conduisirent pas à leur château, c'est-à-dire à mon ancien palais, au pied de la colline ; mais ils les déposèrent d'abord au bosquet autour duquel étaient distribués leurs possessions rurales, les champs de blé, les chèvres, etc. ; de là, on les transféra sur la plantation des deux Anglais, où ils furent mis à l'ouvrage, bien qu'il n'y eût pas grand'chose à leur donner à faire. Peu de temps après, comme ils n'étaient pas surveillés, sans doute parce qu'on croyait qu'ils ne pouvaient s'éloigner, un d'eux se sauva dans les bois, et on ne le revit plus.

Bientôt on eut lieu de croire qu'il avait regagné son pays, quelques canots ayant abordé dans l'île une ou deux semaines après la disparition de cet homme, pour célébrer une de leurs fêtes sanguinaires,

et n'étant partis qu'au bout de deux jours. L'idée que le fugitif était retourné parmi les siens causait une grande terreur aux colons : ils supposaient, non sans raison, qu'il rapporterait aux Indiens que l'île était habitée, et par un petit nombre d'hommes. En effet, on n'avait pas laissé voir à ce sauvage, et ce fut très heureux, combien le pays contenait d'habitants et en quels lieux ils vivaient. Jamais il n'avait vu le feu, ni entendu le bruit de leurs armes, et on lui avait caché avec encore plus de soin les places de sûreté, la caverne de la vallée et la nouvelle retraite construite par les Anglais.

La première preuve qu'ils eurent de la vérité de leurs conjectures à l'égard des intelligences données par ce fugitif, ce fut, deux mois après la dernière visite des sauvages, l'arrivée de six canots, contenant chacun six, huit ou dix hommes. Ils longèrent la côte au N. de l'île, où ils n'avaient pas coutume de débarquer, et une heure après le lever du soleil ils descendirent à un mille environ de l'habitation des deux Anglais, où le prisonnier indien avait été gardé. Si tous les colons avaient été réunis sur ce point, comme le disait le gouverneur, probablement pas un sauvage ne leur aurait échappé ; mais deux hommes ne pouvaient résister à cinquante. Nos Anglais eurent le bonheur d'apercevoir l'ennemi d'une lieue en mer, de sorte qu'ils ne prirent terre qu'une heure après, et à un mille des cabanes ; ce qui donna aux colons du temps pour préparer leur défense. Se croyant découverts, avec assez de raison, ils commencèrent par attacher les deux esclaves, compatriotes du fugitif, et ordonnèrent à deux des trois Indiens qui avaient été amenés avec les femmes, et qui se montrèrent très fidèles à leurs sauveurs, de conduire ces prisonniers, les femmes, les enfants, avec tout ce qui était transportable, à leur retraite dans les bois, et d'y laisser, jusqu'à nouvel ordre, les captifs pieds et poings liés.

Leur seconde mesure, lorsqu'ils virent tous les sauvages débarqués et se dirigeant de leur côté, ce fut d'ouvrir les enclos où les chèvres laitières étaient enfermées, et de les chasser dans la campagne, afin de faire croire aux Indiens que c'étaient des animaux des bois ; mais le drôle qui avait dirigé le débarquement était trop fin pour donner dans cette tromperie ; il avait rendu un compte exact de ce bétail à ses amis, et ils se rendirent droit à la place où ils croyaient le trouver.

Quand les deux pauvres planteurs terrifiés eurent pourvu à la sûreté de leurs femmes et de leurs effets, ils dépêchèrent le troisième des Indiens qui étaient venus avec les femmes, et qui se trouvait ce jour-là par hasard sur leur habitation, afin qu'il donnât l'alarme aux Espagnols en toute hâte et leur demandât un prompt secours. En même temps, ils prirent leurs armes et les munitions qu'ils

avaient, et se jetèrent dans les bois, en s'acheminant vers le refuge où ils avaient envoyé leurs familles, mais en se tenant à portée de surveiller la marche des ennemis.

Ils n'étaient pas très loin lorsqu'ils découvrirent, en arrivant sur un terrain un peu élevé, la petite armée marchant directement sur leur habitation ; un moment de plus, et ils virent leurs cabanes et leurs meubles incendiés, à leur grande consternation ; car c'était pour



eux une perte irréparable, du moins pour longtemps. Ils restèrent où ils étaient jusqu'à ce qu'ils eussent vu les sauvages courir sur la plantation comme des bêtes féroces, cherchant de tous côtés du butin, cherchant sans doute aussi les habitants, dont il était évident qu'ils avaient connaissance.

Alors les Anglais, ne se croyant pas en sûreté aussi près des ennemis qui viendraient sans doute de leur côté, et en trop grand nombre pour qu'ils pussent les combattre, se retirèrent à un mille plus loin.

Ils supposaient, et cela arriva en effet, qu'en s'éloignant de la masse des sauvages, ils n'auraient peut-être à se défendre que contre de petits détachements ou des individus isolés.

Ils se postèrent à l'entrée d'une partie du bois où les buissons devenaient très épais et où se trouvait un vieil arbre creux dans lequel tous deux se cachèrent, résolus à attendre les événements. Bientôt ils virent paraître deux sauvages qui couraient de leur côté, comme s'ils savaient où ils étaient ; un peu plus loin ils en virent trois autres, et cinq derrière ceux-ci, tous se dirigeant dans le même sens, comme des chasseurs qui battent du gibier.

Nos pauvres Anglais ne savaient s'ils devaient s'enfuir ou rester dans leur cachette. Après un court débat, ils pensèrent que si les sauvages battaient ainsi le pays, avant l'arrivée des secours, leur retraite dans les bois serait découverte et que tout serait perdu : ils se décidèrent donc à tâcher d'arrêter les ennemis qui venaient de ce côté ; et s'ils étaient trop nombreux, ils avaient le dessein de monter sur l'arbre, où ils pourraient se défendre tant que leurs munitions dureraient, quand même les cinquante sauvages les attaqueraient, pourvu qu'ils ne missent pas le feu à l'arbre.

Ayant pris cette résolution, ils se demandèrent s'il fallait tirer sur les deux premiers ou bien attendre ceux qui les suivaient. Ce dernier parti séparait les trois divisions des ennemis : il fut donc adopté, et nos gens convinrent de laisser passer les deux premiers Indiens, à moins que ceux-ci ne les découvrissent et ne vinssent sur eux. Ces hommes confirmèrent la sagesse de la mesure en tournant d'un autre côté du bois ; mais les trois et les cinq qui arrivaient ensuite venaient droit à l'arbre, comme s'ils avaient su que les Anglais étaient là. Ceux-ci se déterminèrent alors à tirer sur les sauvages qui se trouvaient sur la même ligne, espérant ainsi les atteindre tous. Les colons s'entendirent pour tirer l'un après l'autre, et le premier mit trois ou quatre petites balles dans son fusil. Un trou de l'arbre lui fournissait une sorte de meurtrière par où il visa à son aise sans être vu, et il attendit que les ennemis fussent assez près pour ne point les manquer.

Tandis qu'ils attendaient ainsi, les Indiens s'approchant toujours, ils reconnurent clairement, dans l'un des trois qui formaient la troupe la plus avancée, leur prisonnier fugitif, et ils résolurent de ne pas le manquer, dussent-ils pour cela faire feu tous les deux sur lui. Le second Anglais se tint donc prêt à tirer si cet homme ne tombait pas au premier coup ; mais il partait d'une main trop sûre pour ne pas atteindre son but ; et comme les sauvages étaient assez près l'un de l'autre, sur une file, le premier fut tué raide, ayant reçu la balle dans la tête; le second, qui était le fugitif, reçut le coup à travers le

poitrine, et tomba respirant encore ; et le troisième eut seulement une égratignure à l'épaule, peut-être par la même balle qui traversa le corps du second ; ce dernier, mortellement effrayé, malgré la légèreté de sa blessure, s'assit à terre en poussant des cris et des hurlements affreux.

Les cinq hommes qui venaient derrière ceux-ci, épouvantés du bruit et ne connaissant pas le danger qui les menaçait, s'arrêtèrent dans leur course. Les coups de fusil, en retentissant dans les bois,



devenaient en effet mille fois plus forts à cause des échos nombreux ; en même temps il s'élevait des cris de toutes sortes d'oiseaux, de même que lorsque je tirai le premier coup de fusil qui jamais peut-être eût retenti dans l'île. Cependant, le silence s'étant rétabli, les Indiens continuèrent d'avancer, et arrivèrent à l'endroit où gisaient leurs compagnons, en assez pitoyable état ; et ces pauvres gens, ne sachant point qu'ils étaient exposés à une catastrophe semblable à celle dont ils voyaient les effets, entourèrent le blessé, et paraissaient l'interroger sur les causes de son malheur. Celui-ci leur dit sans doute qu'un éclair, suivi de la foudre du ciel, avait fait mourir ses cama-

rades et l'avait blessé lui-même. Il était en effet naturel qu'il expliquât ainsi l'événement, n'ayant jamais vu ni entendu d'armes à feu ; et s'il n'avait pas parlé de la sorte, les survenants ne seraient pas restés à réfléchir sur le sort de leurs compatriotes, sans craindre de le partager.

Nos deux Anglais m'avouèrent qu'ils se sentaient une extrême répugnance à tuer tant d'innocents qui n'avaient aucune idée du péril dans lequel ils se trouvaient ; toutefois, les voyant en leur pouvoir, et le premier Anglais ayant déjà rechargé, ils se décidèrent à tirer tous deux en même temps, après être convenus de leurs visées respectives. Ils firent feu et tuèrent ou blessèrent gravement quatre sauvages ; le cinquième ne fut pas atteint, mais il tomba de peur avec les autres, et nos gens, les voyant tous à terre, pensèrent qu'ils étaient tous morts.

Dans cette persuasion, ils sortirent de l'arbre assez imprudemment, avant d'avoir rechargé leurs armes, et ils furent très surpris de trouver quatre hommes vivants, dont deux légèrement blessés, et un autre sain et sauf. Cela força les Anglais de tomber sur les Indiens à coups de crosse, et d'abord ils voulurent en finir avec le transfuge, première cause de l'invasion, et avec un autre qui était blessé au genou. Nos hommes les délivrèrent de toutes leurs douleurs, et le sauvage qui n'avait point de blessure, se jetant à genoux, tendit les mains, poussa des gémissements plaintifs, et demanda la vie par ses gestes suppliants, ne pouvant se faire entendre par des paroles. Les Anglais lui firent signe de s'asseoir contre un arbre, et l'un d'eux tira de sa poche une corde qu'il avait par hasard sur lui, et s'en servit pour lier les mains de l'Indien ; ensuite il courut bien vite avec son compagnon sur les traces des deux sauvages qu'ils avaient laissés passer, de peur que ces hommes ou d'autres ne découvrissent la retraite où ils avaient envoyé leurs femmes et le peu de bien qu'ils possédaient.

Une fois ils aperçurent de très loin ces deux Indiens ; mais bientôt ils furent rassurés en les voyant traverser une vallée qui menait à la mer dans une direction opposée à celle de leur enceinte cachée. Alors ils revinrent où ils avaient laissé le prisonnier, et ils supposèrent que ses compagnons l'avaient délivré, car il était parti, et la corde qui le liait était à terre, au pied de l'arbre, rompue en deux morceaux.

Les Anglais se trouvaient donc dans une anxiété aussi grande que jamais, ne sachant à quelle distance ni en quel nombre étaient leurs ennemis. Enfin ils résolurent de gagner la retraite où ils avaient caché leur famille, pour voir si tout allait bien de ce côté et rassurer les pauvres femmes, qui devaient être dans une épouvante d'autant

plus terrible qu'elles connaissaient mieux que personne la cruauté des Indiens.

Quand ils arrivèrent à l'enceinte fortifiée, ils reconnurent que les sauvages en avaient approché en battant le bois, mais sans la découvrir : l'accès en était réellement impossible à cause de l'épaisseur des arbres, à moins qu'on ne fût guidé par ceux qui connaissaient les détours de ce labyrinthe. Tout était donc sain et sauf ; mais les femmes avaient une horrible frayeur. Tandis qu'ils cherchaient à les rassurer, ils eurent la consolation de voir venir à leur secours sept Espagnols. Les dix autres avec leurs domestiques et le père de Vendredi étaient allés en corps défendre le bosquet, les champs de blé et le bétail, dans le cas où les sauvages se porteraient vers ce quartier ; mais ils ne poussèrent pas leurs recherches aussi loin. Avec les sept Espagnols, vint un des trois sauvages, leurs plus anciens prisonniers, et de plus cet Indien que les Anglais avaient laissé attaché au pied d'un arbre. Les Espagnols, en passant sur la place où les sept hommes avaient été massacrés, avaient délié celui-ci, et l'avaient emmené avec eux. Cependant on fut obligé de l'attacher de nouveau, de même que les deux compagnons de celui qui s'était enfui.

Les prisonniers commençaient à embarrasser nos gens ; et ils avaient tant de crainte de les voir échapper qu'ils furent sur le point de les tuer tous, croyant cette mesure absolument nécessaire pour leur sûreté. Toutefois le gouverneur espagnol ne voulut point y consentir ; et, pour mettre ces hommes hors d'état de nuire, il les fit conduire à la caverne de la vallée et garder par deux Espagnols. Il ordonna cependant qu'on leur portât de quoi manger, ce qui fut fait ; mais ils restèrent les pieds et les mains liés pour cette nuit.

A l'arrivée des Espagnols, les Anglais se sentirent tellement ranimés, qu'ils ne voulurent pas rester plus longtemps dans leur retraite : ils sortirent avec cinq Espagnols, armés de quatre fusils, d'un pistolet et de deux énormes gourdins, et ils allèrent à la recherche des sauvages. D'abord ils se rendirent à l'arbre près duquel gisaient les Indiens morts ; mais il fut aisé de voir que d'autres sauvages étaient venus en ce lieu, et avaient emporté les cadavres, dont deux avaient été traînés assez loin, puis abandonnés. De là nos Anglais montèrent sur l'éminence du haut de laquelle ils avaient vu la destruction de leurs cabanes, et ils eurent la douleur de voir la fumée s'élever encore sur les débris ; mais il n'y avait pas un sauvage autour d'eux. Alors la petite troupe se décida à avancer, bien qu'avec une grande circonspection, vers la plantation ravagée. Un peu avant d'arriver là, ils se trouvèrent en vue de la mer, et distinguèrent les sauvages montant dans leurs canots pour s'en aller. Au premier moment, nos

gens s'affligèrent de ne pouvoir donner à leurs visiteurs un salut d'adieu ; mais, à tout prendre, ils furent assez contents d'être débarrassés d'eux.

Les pauvres Anglais se trouvant ainsi ruinés pour la seconde fois, tous les autres colons s'empressèrent de les aider à rebâtir, et de leur fournir les choses les plus nécessaires. Leurs trois compatriotes n'avaient pas la réputation de gens bienveillants ; néanmoins, dès qu'ils connurent ce désastre (et leur habitation étant très éloignée à l'E., ils n'en eurent la nouvelle que lorsque tout était fini), ils vinrent offrir leur secours, et travaillèrent plusieurs jours de suite, très amicalement, à réparer les cabanes et le reste. Ainsi, en peu de temps, les colons furent remis en bonne position.

Deux jours après ils virent trois canots échoués sur le rivage, et un peu plus loin les corps de deux hommes noyés, ce qui les rassura beaucoup, en leur montrant que les Indiens avaient éprouvé une tempête, et que plusieurs de leurs barques, sinon toutes, avaient péri. Un vent terrible s'était élevé en effet dans la nuit qui suivit leur départ.

Toutefois, si quelques-uns se perdirent, il en échappa assez pour informer leurs compatriotes de ce qui leur était arrivé, et les engager à tenter une autre expédition avec des forces assez grandes pour remporter la victoire. Mais ils ne pouvaient donner sur les habitants de l'île des renseignements plus étendus que ceux qui avaient été transmis par le prisonnier fugitif ; car ils n'avaient pu apercevoir un seul de nos colons, et l'homme qui avait d'abord révélé leur existence étant mort, sa déclaration n'avait pu être confirmée.

Cinq à six mois se passèrent sans qu'on entendît parler des sauvages, et nos gens espéraient qu'ils avaient oublié leur défaite précédente, ou bien qu'ils craignaient d'en éprouver une seconde ; mais soudain l'île fut envahie par des forces vraiment formidables. Vingt-huit canots montés par des Indiens, armés d'arcs, de flèches, de massues, d'épées de bois et d'autres instruments de guerre, abordèrent dans l'île et jetèrent la consternation parmi tous ses habitants.

Comme les sauvages débarquèrent le soir à l'extrémité orientale de l'île, nos gens eurent toute la nuit à se consulter sur les mesures à prendre. D'abord, sachant que leur unique chance de salut avait toujours été de rester cachés (et cela était encore plus évident cette fois, les ennemis se trouvant si nombreux), ils s'empressèrent avant tout de démolir les cabanes des deux Anglais, et de chasser leurs chèvres dans la caverne. Ils supposaient que les Indiens se dirigeraient, aussitôt qu'il ferait jour, sur cette plantation qu'ils avaient déjà ravagée, bien qu'ils eussent pris terre à deux lieues de là.

Ensuite les Espagnols conduisirent tout leur bétail dans le lieu que j'appelle le vieux bosquet, lequel faisait partie de leurs dépendances ; enfin ils laissèrent le moins de traces possible d'habitation, et le



matin de bonne heure ils se postèrent, avec toutes leurs forces, dans le quartier des deux Anglais, où ils attendirent l'ennemi. Ce qu'ils avaient prévu arriva. Les sauvages, laissant leurs canots à la pointe orientale, vinrent en suivant la côte, directement en face de la plan-

tation. Ils étaient au moins deux cent cinquante, autant que nos hommes purent en juger ; notre armée était bien faible ; et ce qu'il y avait de pire, c'est que tous les combattants ne pouvaient être armés.

Voici l'état précis des forces de la colonie. Combattants : Espagnols, 17 ; Anglais, 5 ; le père de Vendredi, 1 ; esclaves, 6 ; savoir : trois amenés avec les femmes, et dont la fidélité ne se démentit point, et trois autres pris après la bataille des deux tribus sauvages, et qui vivaient avec les Espagnols.

On avait, pour armer ces hommes : fusils, 11 ; pistolets, 5 ; fusils de chasse, 3 ; petits mousquets, 5 ; épées, 2 ; hallebardes (vieilles), 3.

On ne donna point d'armes à feu aux esclaves ; mais ils avaient chacun une pique ou un long bâton, au bout duquel était emmanchée une pointe de fer, et une petite hache. Deux femmes voulurent absolument venir sur le champ de bataille, armées avec les arcs et les flèches recueillis par les Espagnols, après le combat des sauvages entre eux. Ces femmes avaient aussi des haches.

Le gouverneur espagnol, dont j'ai souvent parlé, commandait en chef, et Will Atkins, non moins remarquable par son extrême bravoure que par sa perversité, servait de lieutenant. Les sauvages arrivaient comme des lions, et, par malheur, les nôtres n'avaient pas l'avantage de la position. Cependant Atkins, qui rendit en cette occasion de grands services, avait été placé avec six hommes derrière un fourré, comme garde avancée, et il avait l'ordre de laisser passer les premiers Indiens, ensuite de faire feu au milieu d'eux, puis de se retirer lestement, et de revenir par un détour se mettre derrière les Espagnols qui étaient couverts par un bouquet d'arbres.

Les sauvages arrivaient courant çà et là en désordre ; Atkins en laissa passer cinquante, et, voyant venir le reste en masse plus compacte, il ordonna à trois de ses hommes de charger leurs armes de six ou sept balles, à peu près de la grosseur des balles de pistolet. Ils ne purent savoir combien, à leur première décharge, il y eut d'hommes tués ou blessés ; mais la surprise et la consternation furent grandes parmi les sauvages. Entendre un bruit aussi terrible, et voir tomber leurs camarades, les uns morts, les autres blessés, sans apercevoir personne qui eût pu les toucher, il y avait en effet de quoi les jeter dans l'épouvante : au moment de leur première frayeur, Atkins et sa seconde troupe firent encore feu sur le gros de leur armée ; une minute après, le premier détachement d'Atkins, ayant rechargé, leur envoya une troisième volée.

Si Atkins et ses hommes se fussent retirés aussitôt qu'ils eurent fait feu, comme on le leur avait ordonné, ou bien si le reste des forces de l'île eût été à portée de continuer les décharges, les sau-

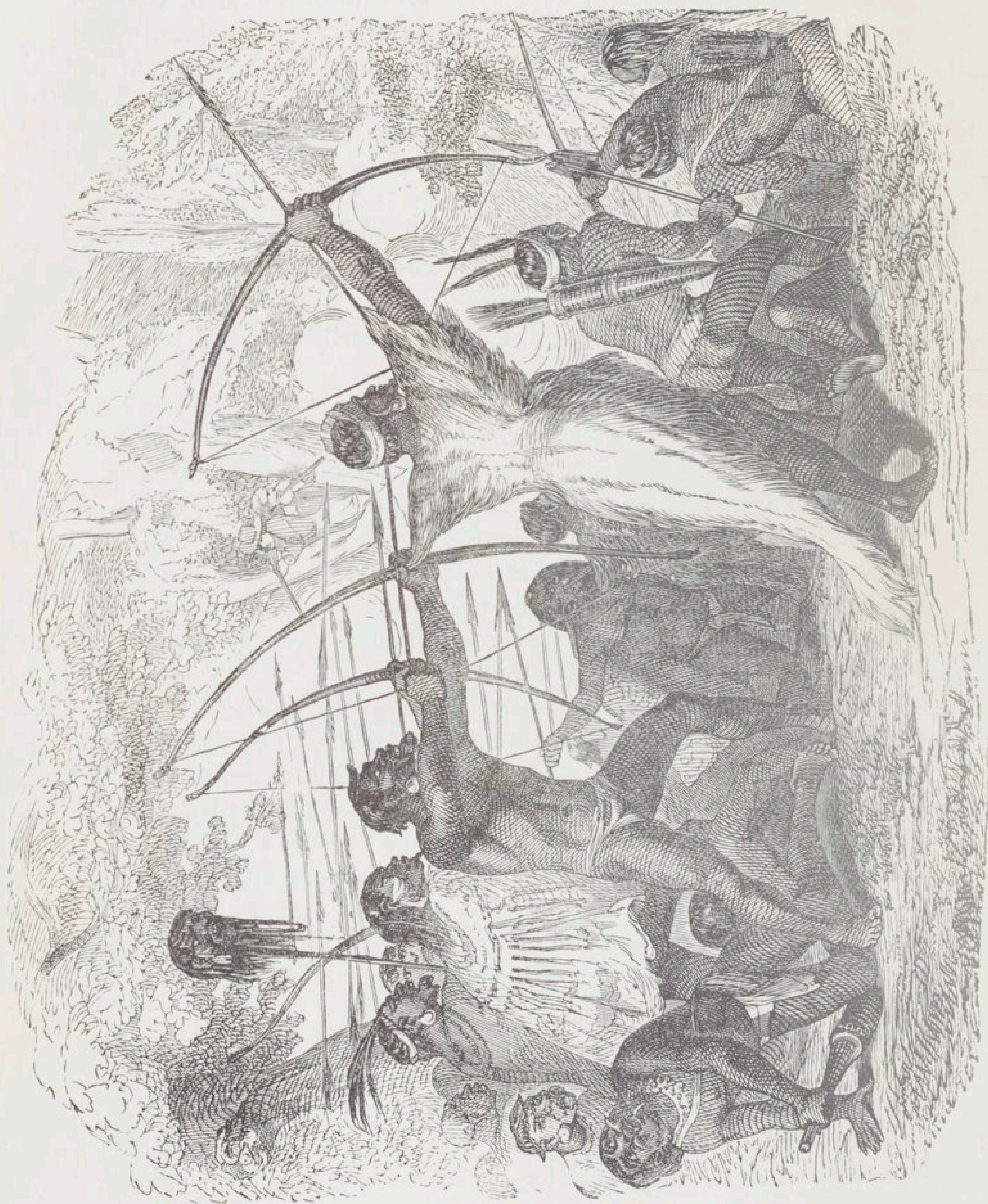
vages auraient été mis en déroute complète. La terreur qui s'était répandue dans leurs rangs tenait surtout à l'idée qu'ils avaient été frappés par les éclairs et le tonnerre, parce qu'ils n'avaient vu personne autour d'eux ; mais Atkins éventa la mèche ; en s'arrêtant pour recharger, il fut aperçu par quelques sauvages qui les épiaient de loin, et qui vinrent surprendre l'embuscade par derrière. Atkins et ses hommes tirèrent deux ou trois fois sur leurs assaillants, et en tuèrent plus de vingt, en continuant toujours leur retraite le plus promptement qu'ils le pouvaient ; mais les Indiens blessèrent à coups de flèches Atkins lui-même et l'un de ses suivants et compatriotes, et ensuite un Espagnol et l'un des esclaves amenés avec les femmes. Cet esclave était extrêmement courageux, et s'était battu en désespéré : armé seulement de sa pique et de sa hache, il avait tué cinq ennemis.

Nos hommes ainsi maltraités, Atkins ayant été blessé et deux de ses gens tués, se retirèrent sur un tertre dans le bois ; et les Espagnols, après avoir lancé trois volées, firent retraite sur eux-mêmes ; car les sauvages, bien que cinquante des leurs fussent sur le carreau, et qu'ils eussent un plus grand nombre encore de blessés, avançaient hardiment et tiraient des flèches en telle quantité, que le ciel en était obscurci. Il faut observer de plus que leurs blessés, quand ils n'étaient pas tout à fait hors de combat, étaient exaspérés par leurs blessures, et se battaient avec fureur.

Quand nos gens firent retraite, ils laissèrent les corps de l'Espagnol et de l'Anglais sur le champ de bataille ; et les sauvages, lorsqu'ils les trouvèrent, exercèrent sur ces corps toutes sortes de cruautés, comme des barbares qu'ils étaient : ils leur cassèrent les bras et les jambes et leur écrasèrent la tête avec leurs massues et leurs épées de bois : mais ils ne songèrent pas à poursuivre les insulaires, et, se rangeant en cercle comme il semble que c'est leur coutume, ils poussèrent deux exclamations en signe de victoire. Après cela, ils eurent le chagrin de voir plusieurs de leurs blessés tomber morts, seulement à cause de la perte de leur sang.

Le gouverneur espagnol ayant réuni sa petite troupe sur une éminence, Atkins, tout blessé qu'il était, proposa de retourner encore contre l'ennemi et de tirer tous à la fois. Mais l'Espagnol répliqua : « Monsieur Atkins, vous voyez comment leurs blessés se battent ; laissons-les jusqu'à demain ; alors ils seront tous engourdis et souffrants de leurs blessures, surtout affaiblis par la perte de leur sang ; nous aurons ainsi moins d'hommes à combattre ».

L'avis était bon ; toutefois Atkins répondit gaiement : « C'est vrai, monsieur ; mais moi, je serai faible et souffrant comme eux, et c'est



pourquoi je voudrais aller en avant pendant que je suis encore échauffé. — Monsieur Atkins, dit l'Espagnol, vous vous êtes conduit bravement, vous avez rempli votre devoir ; maintenant c'est à nous de combattre pour vous, si vous ne pouvez nous suivre; je pense qu'il vaut mieux attendre au matin. » Ils attendirent donc.

Cependant, comme la nuit était claire, la lune brillante, et qu'ils observèrent que les sauvages étaient rassemblés en désordre autour de leurs morts et de leurs blessés, et qu'ils faisaient beaucoup de bruit et semblaient très occupés, nos gens résolurent de tomber sur eux avant le jour. Mais ils désiraient pouvoir faire une décharge sans être vus, et le moyen s'en présenta.

L'un des Anglais, sur la plantation duquel l'affaire s'était engagée, conduisit la troupe par un chemin détourné, entre les bois et le bord de la mer du côté de l'O. ; ensuite, tournant brusquement au S., ils arrivèrent si près de l'endroit où reposait le gros des Indiens, qu'avant d'avoir été vus ou entendus, huit de nos gens tirèrent et firent un grand massacre parmi les ennemis. Au bout de quelques secondes, huit autres coups partirent, déchargeant une si grande quantité de plomb, qu'il y eut une foule de morts et de blessés ; et cependant les Indiens ne savaient d'où leur venait le mal, ni de quel côté ils devaient s'enfuir.

Les Espagnols rechargèrent leurs armes très promptement, et se divisèrent en trois corps, afin d'attaquer tous ensemble l'ennemi sur divers points. Chaque division se composait de huit personnes, c'est-à-dire qu'ils étaient en tout vingt-quatre : vingt-deux hommes et deux femmes, lesquelles, soit dit en passant, se battaient comme des désespérées. On distribua les armes à feu également dans chaque compagnie, et de même les bâtons ferrés et les piques. Ils voulaient laisser les femmes ; mais elles dirent qu'elles étaient décidées à mourir avec leurs maris. Ayant ainsi formé leur petite armée, ils s'avancèrent à travers les arbres sur l'ennemi, poussant des cris et des hourras le plus fort qu'ils pouvaient. Les sauvages étaient tous réunis, mais dans une étrange confusion, en entendant nos gens crier de tous côtés. Ils se seraient défendus s'ils avaient vu leurs assaillants ; et, aussitôt que ceux-ci se montrèrent, ils reçurent des flèches dont l'une blessa le pauvre vieux Vendredi, mais sans danger. Nos hommes cependant ne laissèrent pas à leurs adeversaires le temps de tirer, et, courant sur eux, ils firent feu des trois points et tombèrent ensuite à coups de crosse de fusil, d'épées, de piques et de haches, à travers les groupes des sauvages, qui se sauvèrent çà et là en hurlant.

Nos gens étaient las de frapper, et dans les deux rencontres ils

avaient tué ou blessé mortellement cent quatre-vingts ennemis. Le reste, presque fou de terreur, courait dans les bois et sur les collines, de toute la vitesse que donne la peur secondée par des pieds agiles. Les insulaires ne prirent pas la peine de les poursuivre, et ils se rassemblèrent tous au bord de la mer, à l'endroit où ils avaient débarqué et laissé leurs canots. Cependant leurs malheurs n'étaient pas finis ; un orage terrible souffla toute la soirée et les empêcha de s'éloigner de la côte, et, la tempête continuant toute la nuit, quand la marée monta, la plupart de leurs canots furent poussés si avant sur la grève, qu'il devint difficile de les remettre à flot, et plusieurs se brisèrent contre le rivage ou les uns contre les autres.

Au milieu de la joie de leur victoire, les colons passèrent néanmoins cette nuit-là sans se donner beaucoup de repos ; et, après avoir pris quelques rafraîchissements, ils résolurent de visiter la partie de l'île vers laquelle les sauvages avaient fui, et de voir ce qu'ils devenaient. Cela devait nécessairement ramener nos gens sur le champ de bataille, où ils trouvèrent un grand nombre de ces malheureux Indiens respirant encore, mais hors d'état de survivre : spectacle pénible pour des hommes généreux ; car une âme vraiment élevée, quoique forcée par les lois de la nature à détruire celui qui est son ennemi, ne prend aucun plaisir à le contempler dans son malheur. Toutefois, sans qu'il y eût besoin de donner aucun ordre à ce sujet, les esclaves indiens, leurs compatriotes, les achevèrent tous avec leurs petites haches.

Enfin les colons arrivèrent à l'endroit où se trouvaient les misérables restes de l'armée sauvage, montant à environ cent hommes. Presque tous étaient assis à terre, la tête cachée entre leurs deux mains appuyées sur leurs genoux relevés jusqu'au menton.

Quand nos hommes furent à portée de fusil des sauvages, le gouverneur fit tirer deux coups de mousquet à poudre, seulement pour les inquiéter, afin de juger, d'après ce qu'ils feraient, s'ils avaient encore assez de courage pour combattre, ou s'ils étaient tout à fait démontés ; ce qui déterminerait la conduite des siens. Ce stratagème réussit. Au bruit des armes à feu, les Indiens se remirent sur leurs pieds et donnèrent des marques d'une terreur extrême ; et comme les colons avancèrent contre eux, ils s'enfuirent à toutes jambes en poussant des hurlements et une sorte d'aboiement, de gémissement singulier, que nos gens n'avaient jamais entendu, et gagnèrent le haut des collines, de l'intérieur de l'île.

D'abord nos insulaires regrettèrent que le temps n'eût pas permis à ces sauvages de s'enfuir ; ils oubliaient que peut-être cela eût donné lieu ensuite soit à une invasion trop considérable pour lui

résister, soit à des incursions fréquentes qui auraient désolé la colonie et affamé les colons. En cette occasion, Atkins, qui malgré sa blessure ne s'était point retiré, donna le meilleur conseil : ce fut de profiter de l'avantage qui s'offrait, en se plaçant entre les Indiens et leurs barques, pour leur ôter le pouvoir de revenir jamais ravager l'île. Ils se consultèrent longtemps sur cette proposition ; quelques-uns la désapprouvaient, en disant que ces hommes se réfugieraient dans les bois, y vivraient misérablement ; qu'on serait forcé de les chasser comme des bêtes, qu'on ne pourrait vaquer aux soins des champs sans être armé ; enfin que les plantations et les chèvres seraient exposées à des déprédations continuelles.



Atkins répondit qu'il valait mieux avoir à combattre cent hommes que cent tribus, et qu'il fallait d'abord détruire les canots, ensuite tuer les sauvages, sinon se résoudre à être tué par eux. En un mot, il démontra la nécessité de cette mesure d'une manière si claire, que tout le monde se rangea à son avis, et l'on procéda à l'instant à la destruction des bateaux. En ramassant quelques rameaux d'un arbre mort, ils tâchèrent de mettre le feu à quelques-unes de ces barques ; elles étaient si profondément pénétrées d'humidité qu'elles

ne pouvaient brûler ; cependant la flamme détériora bientôt leurs parties supérieures, et les rendit impropres à flotter.

Quand les Indiens s'aperçurent de ce que nos gens faisaient, plusieurs d'entre eux sortirent des bois, vinrent aussi près que possible des colons, et, se jetant à genoux, ils crièrent : « Oa, oa, Waramokoa », et quelques autres mots de leur langue que personne ne comprenait ; mais à leurs gestes suppliants, à leurs gémissements singuliers, il était facile de deviner qu'ils demandaient que leurs em-



barcations fussent épargnées, promettant alors de partir et de ne plus revenir. Mais les gens de l'île étaient désormais persuadés qu'ils ne pouvaient se sauver, eux et la colonie, qu'en empêchant jusqu'au dernier de ces Indiens de retourner dans son pays en sorte qu'après leur avoir fait connaître qu'ils ne devaient s'attendre à aucune miséricorde, on continua la destruction des canots que la mer avait laissés entiers. A cette vue, les sauvages poussèrent un cri effroyable dont nos gens entendirent assez clairement la signification, et ils se mirent à courir par toute l'île comme des forcenés. On ne sut d'abord quel parti prendre à leur égard, et les Espagnols,

avec toute leur prudence, n'avaient pas réfléchi qu'avant de réduire ces hommes au désespoir, ils auraient dû prendre des précautions pour garantir les plantations. Il est vrai qu'ils avaient mis à l'abri leurs chèvres, et que les sauvages ne trouvèrent point leur principale habitation, c'est-à-dire mon ancien château sous la colline, non plus que la caverne de la vallée ; mais ils découvrirent ma plantation du bosquet, où ils ravagèrent tout, cassèrent les arbres et les haies, écrasèrent le blé, arrachèrent les vignes, dont les fruits étaient alors presque mûrs : enfin ils causèrent aux colons un dommage incalculable sans en tirer le moindre avantage.

Nos gens étaient bien de force à leur faire tête dans tous les cas ; cependant ils n'étaient pas en état de les poursuivre ou de les cerner. Ces sauvages étaient trop légers à la course pour que nos hommes pussent les atteindre, quand ils les rencontreraient isolés ; et les colons n'osaient aller seuls, de peur d'être entourés par un grand nombre de ces misérables. Heureusement ils n'avaient point d'armes; il leur restait des arcs, mais ils n'avaient plus de flèches ni aucune matière propre à en fabriquer, et pas un seul instrument tranchant.

Leur détresse était en effet déplorable : mais en même temps nos gens étaient réduits par eux à un état extrêmement fâcheux ; car, si leur retraite avait été assurée, leurs provisions étaient détruites, leur récolte perdue ; enfin ils ne savaient que devenir. Leur unique ressource était le bétail de la vallée, un peu de blé semé en ce coin, et la plantation des trois Anglais, dont l'un avait été dans le combat frappé d'une flèche à la tempe et étendu raide mort. Il est remarquable que c'était cet homme cruel qui avait estropié un pauvre esclave et tenté de tuer un Espagnol à coups de hache.

La condition dans laquelle ils se trouvèrent en ce moment me semblait pire que la mienne en aucun temps de mon exil, depuis qu'ayant découvert les épis de blé, je m'ingéniai à les semer, à en faire du pain, et plus tard à élever des chèvres. On pouvait dire que mes colons avaient, à l'époque dont je parle, une centaine de loups dévorants, déchaînés dans l'île et ruinant sur pied toutes leurs subsistances, sans qu'il leur fût possible d'en attraper un seul.

Pour apporter quelque remède à cette situation fâcheuse, leur première résolution fut de tâcher de pousser par degrés les sauvages à l'extrémité de l'île au S.-O., afin que, si d'autres Indiens débarquaient, ils ne vissent point ceux-ci. Ensuite on convint de les harasser tous les jours, d'en tuer autant que l'on pourrait, et, quand leur nombre serait moins grand, de tâcher alors de les apprivoiser, de leur donner du blé, de leur enseigner à le cultiver et de vivre de leur travail. Dans cette vue, on les poursuivit, on les effraya

tellement par des coups de fusil, qu'il suffisait de tirer sur l'un de ces malheureux pour qu'il tombât, mort ou vif. Leur terreur était si grande qu'ils se sauvaient toujours plus loin, et, comme on en tuait journellement, ils furent enfin forcés de se tenir cachés au fond des bois ou dans les cavernes, réduits au dernier degré de misère par le manque de nourriture. On en trouva en effet plusieurs réellement morts de faim dans les creux des rochers ou des taillis.

Quand nos gens virent cette détresse, leur cœur fut touché de pitié, surtout celui du gouverneur, le plus noble, le plus généreux des hommes. Il proposa de prendre, s'il était possible, un des sauvages



vivant, auquel on ferait entendre les intentions qu'on avait pour ses compagnons, et qu'on chargerait de les en instruire.

On fut quelque temps avant de pouvoir exécuter ce plan ; mais à la fin, les Indiens étant à moitié morts de faim et très affaiblis, on en saisit un. D'abord il refusa obstinément de boire et de manger ; cependant, se voyant traité avec douceur, il devint peu à peu moins farouche. Le père de Vendredi causa longuement avec lui, et lui dit combien les colons seraient bons pour ses compatriotes, puisqu'ils voulaient leur donner non seulement la vie, mais encore une partie de l'île pour s'y établir, pourvu qu'ils promissent de se renfermer dans les limites qui leur seraient assignées, et de ne faire aucun mal

sur les terres des autres. Il lui dit qu'on leur donnerait du blé pour le semer et se faire du pain avec ce grain, et un peu de pain pour leur subsistance actuelle. Le vieux Vendredi engagea cet homme à retourner vers ses compagnons pour leur proposer ces conditions, et leur dire que, s'ils ne les acceptaient pas sur-le-champ, ils seraient tous détruits.

Les pauvres misérables, profondément abattus et réduits au nombre de trente-sept, acceptèrent les propositions au premier mot, et demandèrent quelque chose à manger. Alors douze Espagnols et deux Anglais bien armés, accompagnés de trois esclaves indiens et du père de Vendredi, se rendirent où s'étaient réunis les fugitifs. Les trois esclaves leur apportaient des gâteaux de riz bouilli et séchés au soleil et cinq chèvres vivantes, et on leur ordonna d'aller s'asseoir sur le penchant d'une colline, et là, ils mangèrent avec joie et reconnaissance les vivres qu'on leur avait donnés. Ils gardèrent très fidèlement leurs promesses, et jamais ils ne sortaient de leurs limites que pour demander soit des conseils, soit des provisions. Je visitai leur quartier lorsque je vins dans l'île.

Ils avaient appris à cultiver le blé, à faire du pain, à élever des chèvres domestiques et à faire usage de leur lait. Il ne leur manquait que des femmes pour former une nation ou tribu. On les avait renfermés dans une gorge des collines, entourée de roches élevées d'un côté et descendant de l'autre vers la mer, à l'extrémité S.-E. de l'île. Ils avaient assez de terres, et elles étaient bonnes et fertiles ; leur étendue était d'environ trois quarts de lieue de largeur et d'une lieue et demie en longueur. Nos colons leur avaient montré à faire des bêches en bois, pareilles à celles que j'avais fabriquées pour moi, et ils leur donnèrent douze petites haches et trois ou quatre couteaux ; ces pauvres gens vivaient tranquilles dans leur coin ; et c'étaient les créatures les plus soumises, les plus inoffensives qu'il fût possible de voir.

Après ces événements, la colonie jouit d'un repos complet par rapport aux Indiens jusqu'à mon arrivée, qui eut lieu deux ans plus tard. Cependant, de temps en temps, quelques canots de sauvages abordaient dans l'île pour leurs barbares festins de triomphe ; mais, comme ils appartenaient à différentes nations et n'avaient peut-être jamais entendu parler de ceux qui étaient venus avant eux sur cette côte, ni du motif qui les y avait attirés, ils ne cherchèrent point leurs compatriotes, et, quand ils l'auraient fait, ils auraient eu bien de la peine à les trouver.

Je crois avoir donné l'histoire complète de ce qui était arrivé aux colons depuis mon départ jusqu'à mon retour, du moins des choses

dignes d'être citées. Les Indiens ou sauvages furent merveilleusement civilisés par nos gens, et souvent visités par eux ; mais il leur était défendu sous peine de mort de venir dans la colonie, parce qu'on ne voulait pas risquer une seconde trahison. Un fait singulier, c'est que, les Européens ayant enseigné aux sauvages à faire des ouvrages de vannerie, ces derniers en peu de temps surpassèrent leurs maîtres, et firent quantité de travaux très ingénieux, des corbeilles de toutes sortes, des cribles, des cages, des dressoirs, etc., même des chaises, des tabourets, des lits et une infinité d'autres objets qu'ils exécutaient avec intelligence, quand on les mettait sur la voie.

Mon arrivée fut heureuse pour eux, parce que nous leur donnâmes des couteaux, des ciseaux, des bêches, des pelles et des pioches, enfin tout ce qui leur manquait en ce genre. Mais, sans le secours de ces instruments, ils élevèrent de jolies cabanes en vannerie, sorte de construction de bonne défense, et contre les bêtes fauves, et contre les animaux rongeurs. Nos colons trouvèrent ces maisons si bien inventées qu'ils firent venir des sauvages libres pour en bâtir de semblables chez eux. Quand j'allai visiter les deux plantations des Anglais, en voyant de loin leurs habitations, elles me firent l'effet de grandes ruches d'abeilles. Celle d'Atkins, qui, soit dit en passant, était devenu parfaitement industrieux et rangé, était la chose la plus curieuse qu'il fût possible de voir. La première enceinte avait cent-vingt de mes pas en circonférence, à l'extérieur ; ses murs étaient formés par trente-deux panneaux d'un travail aussi serré que celui d'un vannier, très solides et portant sept pieds de hauteur. Au milieu de ce carré s'élevait une autre construction, seulement de vingt-deux pas de tour, de forme octogone, d'une solidité encore plus grande que celle des murs extérieurs, et de plus renforcée par des poteaux à tous les coins. Autour du sommet de cette seconde fabrique étaient posées de fortes pièces de charpente jointes ensemble par des chevilles de bois, et formant un toit pyramidal de huit solives tout à fait bien assemblées, quoique le constructeur n'eût point de clous et se fût servi, à la place, de petites chevilles qu'il avait faites avec les vieilles ferrailles du bâtiment.

Cet homme se montra réellement très ingénieux en divers ouvrages dont il ne s'était jamais occupé : par exemple, il s'était fait une forge, un grand soufflet de bois, du charbon, enfin une enclume de moyenne grandeur, avec un des leviers du navire. Il fabriqua, à l'aide de ces instruments, beaucoup de choses utiles, entre autres des crochets, des broches, des verrous et des gâches. Mais pour revenir à la maison après avoir terminé la carcasse du toit de l'édifice intérieur, il en remplit les interstices en travaux de vannerie très compacts, couvrit

le tout en paille de riz, et mit, par-dessus la paille, de larges feuilles d'arbres, de manière que l'habitation était aussi bien garantie de l'humidité que si elle eût été couverte en tuiles ou en ardoises. Il avoua cependant que la partie de la vannerie avait été faite par les sauvages.

L'enceinte formait une galerie couverte, et de ses trente-deux angles partaient des solives qui rejoignaient les poteaux de la fabrique intérieure, laissant un espace de vingt pieds entre les murailles. L'édifice central était divisé par des parois du même travail, mais plus soigné, en dix pièces ayant chacune deux portes, l'une donnant sur la galerie, et l'autre sur la pièce principale de la maison. La galerie était pareillement divisée en six parties égales qui servaient de logement ou de magasin ; ces six espaces ne prenant pas toute la circonférence extérieure, le reste était ainsi distribué : en entrant par la porte du dehors, on traversait un court passage conduisant à la porte de la maison, et formé par deux cloisons en vannerie pourvues d'une porte chacune, par laquelle on passait dans une pièce servant de magasin, de vingt pieds de large sur trente de long, et de celle-ci dans une autre moins longue ; en sorte que le cercle extérieur contenait dix belles chambres, dont six n'avaient d'issue que par les appartements de la case intérieure et servaient de cabinets à chaque membre de cette case ; les quatre derniers formaient de vastes magasins ou greniers, deux communiquant l'un dans l'autre, de chaque côté du passage ou vestibule.

Je ne crois pas qu'il ait jamais existé un ouvrage de vannerie semblable, ni un édifice ainsi conçu et surtout ainsi exécuté, chose encore plus difficile. Dans cette grande ruche vivaient trois familles : Atkins, son compagnon, et la veuve de celui qui avait péri dans le combat : cette femme était enceinte quand son mari mourut, et elle resta chargée de trois enfants. Les Anglais n'hésitèrent point à donner à la veuve une part égale de tous leurs produits, tels que le blé, le lait, les raisins, etc., et, s'ils tuaient un chevreuil ou trouvaient une tortue, elle en avait toujours une portion. Ils vivaient assez bien tous ensemble, quoiqu'ils fussent, comme je l'ai dit ailleurs, moins industrieux que les deux autres Anglais.

Je ne puis cependant omettre de dire, à l'égard de la religion, qu'il ne paraissait pas qu'il en fût question parmi eux. Souvent en effet ils se rappelaient l'un et l'autre l'existence de Dieu, en jurant par son nom, selon la coutume des marins ; mais leurs pauvres femmes sauvages n'étaient pas devenues meilleures par leur union avec des chrétiens ou soi-disant tels, parce qu'ils étaient aussi ignorants des choses divines, aussi incapables d'en raisonner qu'elles pouvaient l'être elles-mêmes.


BIBLIOTHÈQUE DES ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

Tout ce qu'elles avaient appris de leurs maris, c'était la langue anglaise, qu'elles parlaient passablement. Presque tous les enfants, qui étaient au nombre de vingt, avaient aussi appris à s'exprimer en anglais en commençant à parler, bien que ce fût d'abord en anglais corrompu, comme celui de leurs mères. Le plus âgé de ces enfants n'avait pas plus de six ans quand j'arrivai dans le pays ; car il y avait à peine sept ans que ces femmes sauvages y avaient été amenées. Mais elles avaient été assez fécondes ; toutes avaient plus ou moins d'enfants, et la femme de l'ancien cuisinier était grosse de son sixième. Ces mères de famille étaient en général modestes, laborieuses, décentes, serviables entre elles, et d'un respect, d'une soumission sans bornes pour leurs maris. Il leur manquait seulement de connaître la religion chrétienne et d'être légalement mariées ; deux choses qu'elles obtinrent ensuite par mon entremise, c'est-à-dire par suite de mon retour à la colonie.

Maintenant que j'ai parlé de la colonie en général, et beaucoup de mes renégats de matelots anglais, je dois dire quelque chose des Espagnols, qui formaient le corps principal de la famille, leur histoire offrant d'ailleurs des incidents assez remarquables.

Je causai souvent avec eux sur leur séjour parmi les sauvages. Ils m'avouèrent ingénument qu'ils n'avaient déployé aucune intelligence, aucune adresse dans ce pays ; que le malheur les avait tellement abattus, que, quand même ils eussent disposé de quelques moyens pour améliorer leur sort, ils auraient manqué d'énergie pour les appliquer ; et ils ne voyaient d'autre perspective devant eux que celle de mourir de faim. L'un de ces Espagnols, homme grave et sensé, me dit qu'il était convaincu maintenant qu'ils avaient tort de se laisser aller ainsi au découragement, l'homme sage devant toujours user des moyens que la raison lui inspire pour rendre le présent plus supportable et se préparer un meilleur avenir. Il me dit que le chagrin lui semblait le sentiment le plus vain, puisqu'il porte en général sur des choses passées auxquelles il n'y a point de remède, et nous fait oublier les choses futures, ajoutant ainsi au malheur, et ne produisant aucune idée propre à le soulager. Il me cita là-dessus un proverbe espagnol que je traduis en ces termes :

Si dans le trouble on se trouble
Cela rend le trouble double.

A ce propos, il loua extrêmement les petites améliorations que j'avais faites dans ma solitude, mon application infatigable, et l'énergie qui m'avait permis de rendre ma situation, d'abord pire que la leur, mille fois meilleure que celle dans laquelle ils étaient maintenant

Il ajouta qu'il avait remarqué que les Anglais conservaient dans la détresse plus de présence d'esprit que les autres peuples dont il avait connaissance ; ses malheureux compatriotes, par exemple, et les Portugais étaient, disait-il, les êtres les moins aptes du monde à lutter contre l'infortune ; car, après leurs premiers pas dans les dangers, après avoir fait les efforts les plus vulgaires pour leur défense, ils se livrent au désespoir, courbent la tête, et meurent sans chercher les moyens de se tirer de peine.

Je lui répondis que le cas dans lequel ils s'étaient trouvés différait essentiellement du mien ; qu'ils avaient été jetés en cette contrée sauvage sans provisions pour se nourrir en attendant qu'ils eussent trouvé des moyens de subsistance. J'avais, moi, il est vrai, le désavantage d'être seul ; mais le secours inespéré qui me fut envoyé par le bâtiment devait encourager toute créature humaine à ne point s'abandonner à elle-même ; et c'est ce qui m'était arrivé. « Seigneur, reprit l'Espagnol, si nous avions été à votre place, nous autres pauvres Espagnols, nous n'aurions pas tiré du navire la moitié des choses que vous en avez tirées, nous n'aurions certainement pas trouvé moyen de faire un radeau, ni de le conduire sans voiles et sans aviron ; et, si l'un de nous eût été seul, il aurait encore été bien plus incapable de tout cela. » Je le priai de faire trêve à ses compliments, et de conter leur histoire depuis le premier moment de leur arrivée chez les sauvages.

Il me dit qu'ils abordèrent malheureusement à une place où les habitants manquaient de vivres, tandis que, s'ils avaient eu le bon sens de se remettre en mer et de gagner une île un peu plus éloignée, ils y auraient trouvé de quoi manger et point d'habitants. On leur dit ensuite que les Espagnols de la Trinité étaient venus souvent dans cette île, et chaque fois y avaient laissé des chèvres et des cochons qui s'étaient multipliés à tel point, outre les tortues et les oiseaux de mer qui abondaient sur les rivages, que la viande ne leur aurait pas manqué s'ils avaient été privés de pain. Au lieu de cela, ils ne se nourrissaient que de certaines racines et de certaines herbes qui leur étaient inconnues et contenaient peu de substance nutritive ; encore les naturels ne leur prodiguaient-ils pas cet aliment, et ne pouvaient-ils offrir rien de mieux à des étrangers, à moins qu'ils ne fussent cannibales, la chair humaine étant le mets le plus friand que l'on connût dans la contrée.

Ils me contèrent combien de tentatives diverses ils avaient faites pour civiliser les sauvages, pour leur suggérer des coutumes raisonnables dans les choses habituelles de la vie ; mais tout cela avait été vain. On leur répliquait que rien n'était plus inconvenant que de

s'ériger en maîtres auprès de ceux qui les assistaient dans leurs besoins, et que l'on ne pouvait donner des leçons aux autres, que quand on était en état de se passer d'eux.

Ils me donnèrent de tristes détails sur les extrémités auxquelles ils furent réduits. Ils passèrent plusieurs jours sans manger, l'île dans laquelle ils étaient se trouvant peuplée par des sauvages indolents et paresseux, par conséquent plus mal pourvus des choses nécessaires à la vie qu'aucune autre nation de la même partie du monde. Cependant ces sauvages étaient moins voraces que ceux chez lesquels les moyens de subsistance étaient plus abondants. D'ailleurs ils eurent des preuves évidentes de la sagesse de la Providence divine qui conduit tous les événements d'ici-bas ; et si, pressés par la misère, ils avaient cherché un pays moins stérile, ils se seraient écartés de la voie de salut que j'étais destiné à leur offrir.

Alors ils me contèrent comment les sauvages, parmi lesquels ils vivaient, voulurent les emmener avec eux dans leurs guerres ; et en effet, ayant des armes à feu, s'ils n'avaient pas eu le malheur de perdre leurs munitions, ils auraient été non seulement d'utiles auxiliaires pour leurs amis, mais ils auraient pu se faire craindre et des amis et des ennemis. Privés de poudre et de balles, ils n'avaient aucun moyen de défense ; cependant ils ne pouvaient refuser de marcher avec leurs dominateurs dans les expéditions guerrières, et ils se trouvaient plus mal pourvus que les Indiens eux-mêmes dans les combats, n'ayant pas l'usage des flèches que leurs maîtres voulaient leur donner. Ils restaient donc immobiles, attendant les flèches de l'ennemi jusqu'au moment de la mêlée ; alors les trois hallebardes qu'ils possédaient faisaient merveilles, et souvent ils mettaient en fuite une petite armée avec ces armes et des bâtons pointus attachés au canon de leurs fusils. Cependant, comme ils étaient parfois entourés par un grand nombre de combattants et criblés de flèches, il s'ingénièrent à se fabriquer de grands boucliers de bois couverts de la peau d'un certain animal qu'ils ne connaissaient pas. Malgré cette défense, ils furent très fréquemment en danger de périr, et une fois cinq des leurs tombèrent étourdis par les massues des sauvages, et un autre fut fait prisonnier, celui-là même que je sauvai. On l'avait cru mort ; et quand ses amis surent ensuite qu'il était pris, ils furent désolés, et tous auraient volontiers risqué leur vie pour le délivrer.

Lorsque les cinq Espagnols furent renversés sous les coups des Indiens, les compagnons des premiers vinrent se ranger autour d'eux, et, soutenant le choc des ennemis, leur donnèrent le temps de se relever. Alors ils se comptèrent, et, voyant qu'il leur manquait un homme, ils pensèrent qu'il était mort et se firent jour à travers une

masse de mille sauvages, en frappant de tous côtés avec leurs fusils et leurs hallebardes. La victoire leur resta ; mais elle leur parut bien amère par la perte de leur ami. Les ennemis, l'ayant trouvé vivant, l'avaient emmené avec d'autres, comme je l'ai raconté .

Ils me firent la plus touchante peinture de leur surprise, de leur ravissement au retour de leur ami et compagnon d'infortune, qu'ils croyaient dévoré par les pires des bêtes féroces, les sauvages. Leur étonnement augmentait toujours à mesure qu'il leur rendait compte de sa mission, et leur apprenait qu'il existait à leur porte un chré-



tien, et un chrétien possédant des moyens pour les secourir et assez d'humanité pour contribuer à leur délivrance.

Ils me contèrent à quel point ils avaient été étonnés à la vue des secours que je leur envoyais, surtout à la vue du pain, chose que leurs yeux n'avaient pas aperçue depuis leur arrivée en ce lieu misérable. Ils me dirent combien ils avaient fait de signes de croix en bénissant le pain envoyé par le Ciel, et quel délicieux régal ce fut pour eux d'en goûter, aussi bien que des autres choses que je leur envoyais ; enfin ils auraient voulu me décrire leur joie à l'aspect du canot et des pilotes qui pouvaient les conduire hors de ce pays, et

vers cette terre d'où leur venaient des secours ; mais ils ne purent exprimer en paroles des transports qui les poussèrent à mille extravagances inconcevables, et ils ne pouvaient en donner l'idée qu'en disant qu'elles approchaient de la démence. Ils ne savaient comment trouver une issue aux émotions violentes qui les agitaient. Elles produisaient chez les uns et chez les autres des effets tout différents. Quelques-uns exprimaient leurs sentiments par des larmes, d'autres déliraient, plusieurs tombèrent évanouis. Ce récit m'affecta extrêmement et me rappela l'extase de Vendredi lorsqu'il retrouva son père, celle des pauvres gens que je recueillis après l'incendie de leur vaisseau, la joie du capitaine anglais quand il se vit délivré en ce lieu même où il s'attendait à périr, et enfin la mienne quand je vis un bon vaisseau prêt à me ramener dans ma patrie. Ces souvenirs me faisaient mieux concevoir la relation de ces pauvres Espagnols et augmentaient l'émotion qu'elle me causait.

J'ai donné une idée générale de l'état des choses lors de mon retour à la colonie ; je dois à présent parler de ce que j'ai fait de plus important pour les colons pendant mon séjour au milieu d'eux. Ils pensaient, et j'étais de leur avis, que les sauvages ne viendraient plus les troubler, et que, s'ils revenaient, les habitants de l'île seraient assez forts pour les repousser, fussent-ils deux fois plus nombreux qu'à la dernière invasion. Ainsi toute inquiétude à ce sujet avait cessé. Je causai longuement avec l'Espagnol, auquel je donne le nom de gouverneur, sur leur établissement, et lui dis que je n'étais pas venu dans l'intention d'emmener une partie d'entre eux, parce qu'il serait injuste d'emmener les uns en laissant les autres, qui peut-être ne se soucieraient pas de rester si leurs forces se trouvaient diminuées. Loin de vouloir leur faire abandonner l'île, je désirais y consolider la colonie ; et je leur fis connaître les secours de tous genres que je leur apportais à mes frais. Je leur dis que j'avais débarqué non seulement tous les objets nécessaires à leur bien-être et à leur défense, mais encore plusieurs personnes qui augmenteraient leur nombre, et se rendraient utiles dans les divers métiers qu'elles professaient, en leur procurant des choses dont ils manquaient maintenant.

Ils étaient tous réunis quand je leur parlai ainsi ; et je leur demandai, avant de faire débarquer les provisions que je leur destinais, s'ils avaient entièrement oublié les ressentiments, l'animosité qui avaient existé entre eux ; s'ils étaient disposés à se toucher la main mutuellement et à s'unir tous ensemble d'amitié et d'intérêt, en bannissant tous sujets de mésintelligence et de jalousie.

Alors Atkins répondit avec beaucoup de franchise et de gaieté

qu'ils avaient eu assez de malheurs pour devenir tous sages, et vu assez d'ennemis pour devenir tous amis ; que, pour sa part, il vivrait et mourrait avec ses compagnons, et que, loin d'avoir aucun mauvais dessein contre les Espagnols, il avouait qu'ils ne lui avaient rien fait que son humeur violente ne rendît nécessaire, et, qu'à leur place, il aurait agi peut-être plus sévèrement ; il ajouta qu'il était prêt, si je le désirais, à leur demander pardon de toutes les actions brutales et folles dont il s'était rendu coupable envers eux, et il m'assura qu'il



souhaitait sincèrement vivre avec eux dans des termes de bienveillance, et qu'il ferait son possible pour les en convaincre. A l'égard de l'Angleterre, il ne se sentait pas l'envie d'y retourner, et s'engagerait sans répugnance à passer vingt ans dans le lieu où il était.

Les Espagnols dirent qu'ils avaient, en effet, désarmé Atkins et ses deux compatriotes, et les avaient bannis de la société à cause de leur mauvaise conduite, comme ils me l'avaient conté ; ils en appelèrent à moi sur la nécessité où ils étaient d'agir ainsi ; mais Atkins avait montré tant de bravoure dans le grand combat avec les sau-

vages, et en plusieurs occasions subséquentes il avait déployé tant de zèle pour le bien général, qu'ils avaient oublié ses fautes passées, et avaient jugé qu'il méritait qu'on lui confiât des armes et qu'on le traitât sous tous les rapports comme un des leurs. Ils avaient témoigné le retour de leur estime pour lui, en lui confiant le commandement immédiatement au-dessous du gouverneur ; et ils déclaraient que, s'ils avaient montré la plus entière confiance à Guillaume Atkins et à ses compatriotes, ces derniers avaient répondu à cette confiance par toutes les voies que d'honnêtes gens peuvent prendre pour se faire estimer ; ils saisissaient de grand cœur cette occasion de leur rendre justice et de les assurer qu'ils ne sépareraient jamais leurs intérêts respectifs.

Après ces franches déclarations d'amitié, nous convînmes de nous réunir tous pour dîner ensemble le lendemain ; et ce fut réellement une fête brillante. Je mandai le cuisinier du bord et son aide pour apprêter le repas, et l'ancien aide de cuisine que nous avions parmi les colons donna un coup de main à ses confrères. Nous fîmes venir du bâtiment six quartiers de bœuf, quatre morceaux de porc, le grand bol à punch et les matériaux nécessaires pour le remplir ; je donnai de plus dix bouteilles de clairet de Bordeaux et dix bouteilles de bière anglaise, boissons que ni les Espagnols ni les Anglais n'avaient goûtées depuis bien des années, et qu'ils retrouvèrent, on peut le croire, avec grand plaisir. De leur côté, les Espagnols fournirent cinq chevreaux que le cuisinier fit rôtir ; et l'on en envoya trois à bord, afin de faire participer nos matelots au régal, en leur donnant de la viande fraîche en échange de leur viande salée.

A l'issue de ce festin, pendant lequel régna une gaieté franche et cordiale, je fis apporter ma cargaison. Je leur montrai que les divers articles étaient en quantité suffisante pour qu'il n'y eût point de disputes sur les partages, et leur dis qu'ils auraient chacun une provision égale des différents objets pour le besoin présent et futur. D'abord je distribuai de la toile pour faire à chacun quatre chemises ; ensuite, sur la demande des Espagnols, je portai le nombre à six. Ce fut une grande douceur pour des gens qui en étaient privés depuis si longtemps. Je donnai à tous les colons de quoi se faire une sorte de blouse en étoffes anglaises légères, que j'avais jugées convenables pour le climat ; et la forme de l'habit ample et flottant était de même adaptée à la chaleur de l'atmosphère. Je leur dis qu'ils renouvelleraient ces habits avec les étoffes qui restaient en magasin, à mesure qu'ils s'useraient ; il en fut de même pour les souliers, les bas, les chapeaux.

Je ne puis exprimer le plaisir, le bonheur qui se peignait sur le

visage de ces pauvres gens, en voyant avec quelle sollicitude j'avais pourvu à leurs besoins. Ils me dirent que j'étais pour eux un père, et qu'avec un correspondant tel que moi, ils ne pouvaient se croire oubliés et perdus en ce coin reculé du monde ; et ils s'engagèrent tous à ne point le quitter sans mon consentement.

Alors je leur présentai les ouvriers que j'avais amenés, le tailleur, le forgeron et les deux charpentiers, tous gens extrêmement utiles ; mais mon artisan universel rendit plus de services qu'eux tous à la colonie, et après lui le tailleur, lequel, pour montrer son zèle, se mit à l'œuvre sur-le-champ, et avec ma permission tailla une chemise pour chaque habitant ; de plus, il apprit aux femmes à manier l'aiguille, et se fit aider par elles à faire les chemises de leurs maris et des autres. A l'égard des charpentiers, il est facile de concevoir quelle fut leur utilité. Ils brisèrent mes grossiers et incommodes ouvrages, et firent des tables, des tabourets, des chaises, des buffets, des tablettes parfaitement propres et convenables. Je voulus cependant leur montrer que la nature faisait quelquefois à elle seule de bons artisans, et je les conduisis à la *maison-panier* d'Atkins. Tous deux avouèrent qu'ils n'avaient jamais vu un exemple aussi frappant d'adresse naturelle, et un travail, du moins en ce genre, aussi régulier. « Cet homme, me dit l'un des deux ouvriers, n'a pas besoin de nous ; qu'on lui donne des outils, et il fera tout ce qu'il voudra. »

Je fis apporter ensuite ma provision d'outils, et je distribuai à chaque homme une bêche, une pelle, un râteau (nous n'avions ni herses, ni charrues), et à chaque plantation séparée, une pioche, une grande hache et une scie, en ordonnant, comme pour les vêtements, que les outils usés seraient remplacés sans parcimonie sur le magasin général que je leur laisserais. Les clous, les gâches, les ciseaux, les marteaux, les coins, les couteaux et autres choses semblables furent donnés à discrétion, chacun ne devant en prendre que ce qu'il pouvait en employer. Je laissai deux tonnes de fer brut pour le forgeron.

Mon magasin d'armes et de munitions était d'une telle abondance qu'ils en furent enchantés, et pensèrent qu'ils pouvaient tous maintenant marcher avec un fusil sur chaque épaule, si cela était nécessaire ; ils se voyaient ainsi capables de combattre mille sauvages, en s'assurant l'avantage de la position, ce qui leur était facile.

Je menai avec moi dans l'île le jeune homme dont la mère était morte de faim, et aussi la femme de chambre : c'était une jeune personne bien élevée, modeste, pieuse, et sa conduite avait été si honnête que tout le monde l'aimait et avait un mot obligeant à lui dire quand on la voyait. La pauvre fille avait mené une triste vie parmi nous, étant seule de son sexe sur le bâtiment ; mais elle

supporta son isolement avec résignation. Au bout de quelques jours, ayant vu les choses si bien ordonnées et si prospères dans la colonie, et son maître et elle n'ayant ni affaires, ni connaissances aux Indes, tous deux vinrent me demander la permission d'entrer dans ma famille, comme j'appelais mes colons. Je leur accordai avec plaisir cette demande, et leur donnai un espace de terre sur lequel on éleva trois cabanes, entourées d'une clôture en vannerie comme celle de l'habitation d'Atkins, et contiguës à la plantation de celui-ci. Deux de ces cabanes servaient de chambres, et celle du milieu, de magasin et de salle à manger. Les deux autres Anglais vinrent aussi s'établir en ce quartier ; ainsi l'île eut seulement trois colonies. La première se composait des Espagnols, avec le vieux Vendredi et les premiers esclaves ; ils occupaient mon ancien château, qui pouvait passer pour la capitale, et pour lequel ils avaient tellement étendu leurs travaux dans l'intérieur de la colline et sur ses flancs, qu'ils vivaient là, fort au large, et cependant parfaitement cachés. Jamais il n'exista une petite ville au milieu d'un bois aussi bien garantie, même des regards. Mille hommes auraient pu explorer le pays pendant un mois, sans découvrir cette retraite, si elle ne leur eût été connue d'avance. Les arbres étaient si touffus et si serrés autour d'elle, leurs branches s'entrelaçaient si solidement que, pour apercevoir l'habitation, il aurait fallu abattre cette barrière, excepté en deux ou trois places difficiles à trouver et conduisant à des chemins encore plus difficiles à suivre. L'une des issues touchait le bord de l'eau sur un des côtés de la crique, l'autre était l'échelle. Ils avaient planté sur le sommet de la colline un arpent de bois qui empêchait de voir le côté par lequel on descendait à l'habitation.

La seconde colonie, celle d'Atkins, se composait de quatre familles d'Anglais, les premiers que j'avais laissés, avec leurs femmes et leurs enfants ; trois esclaves sauvages, la veuve de l'homme tué à la guerre, et ses enfants, le jeune homme et la femme de chambre, à laquelle nous trouvâmes un mari avant notre départ ; les deux charpentiers, le tailleur et le forgeron, lequel se rendit très utile comme armurier ; et mon *factotum*, qui valait à lui seul vingt ouvriers, et qui non seulement était ingénieux dans toutes sortes d'ouvrages, mais se faisait aimer par son humeur joviale. Je le mariai à l'honnête jeune fille qui avait suivi son maître sur notre vaisseau.

En parlant de mariage, je suis naturellement conduit à dire quelques mots de l'ecclésiastique français que j'avais recueilli en mer, après l'incendie de son vaisseau. C'était, il est vrai, un catholique romain, et peut-être quelques personnes me blâmeront-elles par la suite d'avoir tant parlé d'un homme, qualifié d'une manière désavan-

tageuse aux yeux des protestants, d'abord comme papiste, ensuite comme prêtre papiste, enfin comme prêtre papiste français. Mais la justice m'oblige à le montrer tel qu'il était, et je dois avouer que c'était un homme grave, tempérant, religieux, de mœurs irréprochables, d'une charité sans bornes, exemplaire en tous points. Quel mal peut-il y avoir à proclamer le mérite d'un être aussi excellent?

La première conversation que j'eus avec lui, après qu'il fut arrangé qu'il nous suivrait aux Indes, me causa le plus grand plaisir. « Monsieur, me dit-il, après Dieu, c'est à vous que je dois la vie, et de plus,



en me faisant la grâce de me recevoir sur votre bord, vous avez poussé l'obligeance jusqu'à m'admettre dans votre intimité et me donner l'occasion de causer librement avec vous. Mon habit vous indique ma religion, et la nation à laquelle vous appartenez me fait supposer quelle est votre communion. Je sais que mon devoir est de m'efforcer en tous temps et en tous lieux de ramener les âmes à la connaissance de la vérité et aux dogmes catholiques ; mais, étant ici par votre permission, je me regarde comme un membre de votre famille ; et ce que je dois à vos bontés, ainsi que les lois de

la simple bienséance, m'obligent à me renfermer dans les limites qu'il vous plaira de m'imposer. Je ne me permettrai donc point d'aborder, sans votre agrément, aucune question relative aux points de croyance sur lesquels nous différons, vous et moi. »

Je lui répondis que j'étais extrêmement touché de la délicatesse de sa conduite ; que nous étions, il est vrai, de ceux qu'on nomme hérétiques dans son pays ; mais qu'il ne serait pas le premier prêtre catholique avec lequel j'aurais causé, sans blesser les convenances ni pousser trop loin les discussions. Je l'assurai qu'il ne serait pas plus mal venu pour montrer des opinions différentes des nôtres, et que, si nos conversations amenaient entre nous de l'aigreur, ce ne serait pas notre faute.

« Il est facile, reprit-il, de causer sans disputer, et je ne me crois pas obligé de parler des dogmes fondamentaux de ma foi, avec tous ceux dans la société desquels je me trouve. Je souhaite, monsieur, que vous me regardiez plutôt comme un homme d'une éducation analogue à la vôtre que comme un prêtre ; et, si vous me permettez de discourir quelquefois sur des sujets religieux, je suis sûr que vous me laisserez la liberté de défendre de mon mieux mes opinions ; mais il ne sera jamais question entre nous de choses semblables sans votre consentement. » Il me dit encore qu'il ferait tout ce que lui imposait sa qualité de religieux, même de simple chrétien, pour le bien du navire et de ceux qu'il portait, et que, si nous ne pouvions nous joindre à ses prières, il espérait néanmoins pouvoir prier pour nous. Tel fut notre premier entretien, et je vis bientôt qu'il joignait à son urbanité parfaite, beaucoup de bon sens, et je crois aussi un grand savoir.

Il m'intéressa infiniment par le récit de sa vie, depuis le petit nombre d'années qu'il errait dans le monde. Une chose me parut surtout remarquable, c'est que, pendant son voyage actuel, il avait changé cinq fois de bâtiment et de destination. Sa première intention était de passer à la Martinique, et il s'embarqua à Saint-Malo sur un navire frété pour cette île ; mais le mauvais temps le força de relâcher à Lisbonne ; le navire fut endommagé en entrant dans le Tage, et, ne pouvant continuer sa course, il déchargea sa cargaison dans ce port. Le jeune ecclésiastique, trouvant là un bâtiment portugais prêt à faire voile pour Madère, y monta, supposant qu'il ne manquerait pas d'occasions pour aller de Madère à la Martinique ; mais le capitaine de ce bâtiment, assez mauvais navigateur, fit fausse route, alla toucher à Fyal, où il se défit avantageusement de sa cargaison, qui consistait en grains ; alors il se décida, au lieu d'aller à Madère, à passer à l'île de Mai, pour charger du sel, puis à

se rendre à Terre-Neuve. Le passager n'avait d'autre parti à prendre que de suivre le bâtiment, et il arriva assez heureusement aux bancs de Terre-Neuve, où il s'embarqua sur un bâtiment français qui venait de France et se rendait à Québec, de là à la Martinique, pour y porter des vivres ; mais le patron mourut à Québec, et son navire n'alla pas plus loin. Le jeune prêtre s'embarqua enfin pour retourner en France sur le vaisseau que nous vîmes brûler en mer ; il fut recueilli par le nôtre, et partit avec nous pour les Indes. Ainsi il avait été cinq fois détourné de son but, sans parler de ce que j'aurai à conter de lui, par la suite.

Je termine cette digression, ne voulant pas m'étendre trop longuement sur les parties de cette histoire qui n'ont aucun rapport avec la mienne, et je reviens à ce qui concerne nos affaires de l'île. Ce jeune ecclésiastique était descendu avec moi dans ma colonie, et il y demeura tout le temps que nous y restâmes. Un matin il vint me trouver, au moment où j'allais visiter le quartier des Anglais, à l'autre extrémité de l'île. En m'abordant, il me dit d'un air très sérieux que depuis deux ou trois jours il désirait me parler d'une chose qui ne me déplairait pas, du moins il l'espérait, parce qu'elle entrait dans mes vues générales pour le bien de ce nouvel établissement, et pourrait le mettre, plus qu'il ne l'était présentement, sur la voie des bénédictions du Ciel.

La fin de ce discours me surprit un peu, et je répondis assez vivement : « Eh quoi ! monsieur, peut-on dire que nous ne sommes pas dans la voie des bénédictions de Dieu, après les secours visibles et les délivrances merveilleuses qu'on a vues en ce lieu, et que je vous ai racontées? — S'il vous avait plu, monsieur, répondit-il avec une extrême douceur et cependant avec beaucoup de promptitude ; s'il vous avait plu de m'écouter jusqu'au bout, vous n'auriez trouvé dans mes discours rien qui pût vous désobliger ; et vous ne m'auriez pas fait le tort de supposer que je doute de la protection divine qui vous a été accordée. J'espère, quant à vous, que vous êtes sur une voie de bénédictions, parce que vos desseins sont extrêmement bons et doivent prospérer ; mais, monsieur, en admettant que vous fussiez, s'il était possible, en de meilleures circonstances sous le rapport des obligations religieuses, il en est cependant parmi vous dont les actions ne sont pas aussi droites. Vous avez vu dans l'histoire d'Israël comment le crime d'Achan éloigna la bénédiction de Dieu du camp des Hébreux et attira la vengeance divine sur trente-six d'entre eux qui n'avaient pris aucune part au péché de cet homme.

Sensiblement touché par ce discours, je lui dis que ses représentations étaient si justes et que ses intentions devaient être si pieuses,

si bienveillantes, d'après son caractère, que je regrettais de l'avoir interrompu, et le priai de reprendre son discours. En même temps, supposant que notre conversation pouvait être longue, je lui demandai s'il voulait venir avec moi aux plantations anglaises, et me dire, tout en cheminant, ce qu'il avait à me dire. Il répondit qu'il y consentait d'autant plus volontiers, que c'était précisément de ces colons qu'il désirait m'entretenir. Nous nous mîmes en marche, et je le priai de me parler franchement.



« Eh bien, monsieur, dit-il, permettez-moi en ce cas de vous soumettre quelques propositions qui seront la base de ce que j'ai à vous dire, afin de nous entendre sur les principes généraux, si nous différons dans la pratique de quelques détails. Je regrette, monsieur, que nous ne soyons pas d'accord sur certains points de doctrine religieuse ; je le regrette surtout par rapport au sujet dont je veux vous occuper. Il est cependant des principes fondamentaux sur lesquels nous nous accordons : par exemple, l'existence d'un Dieu et l'obligation où nous sommes de le servir, d'obéir à ses lois, de ne point l'offenser volontairement et sciemment, soit en négligeant ce

qu'il commande, soit en faisant ce qu'il défend expressément. Dans toutes les religions il est admis que Dieu ne bénit point celui qui pèche orgueilleusement contre ses lois ; et tout bon chrétien doit s'employer avec zèle à empêcher ceux qui dépendent de lui de négliger les divins commandements. Que vos colons soient protestants, cela ne me dispense point, quelle que soit mon opinion sur leurs doctrines, de m'intéresser au salut de leur âme, de faire tous mes efforts pour les rapprocher de leur Créateur, si vous me permettez de me mêler en ce sens de leurs affaires. »

Je ne devinais pas encore où tendait ce discours, et je tombai d'accord de tout ce qu'il avait dit, en le remerciant de l'intérêt qu'il prenait à nous ; mais je le priai de me faire part des circonstances qui l'avaient choqué, afin de pouvoir, à l'exemple de Josué, pour user de sa parabole, *éloigner de nous la chose maudite.*

« Monsieur, reprit-il, je me prévaudrai de la liberté que vous me donnez en vous disant que trois choses doivent, si je ne me trompe, éloigner la bénédiction de Dieu de vos travaux en ce lieu, et je désirerais qu'elles fussent amendées pour l'amour de vos colons et de vous-même. Vous penserez comme moi, j'en suis certain, quand je vous aurai cité ces points, en vous montrant de plus combien il est facile d'y remédier, et de la manière la plus efficace. D'abord, monsieur, vous avez ici quatre Anglais qui sont allés chercher des femmes parmi les sauvages, et en ont eu plusieurs enfants sans être légitimement mariés avec elles, comme l'exigent les lois divines et humaines : ils sont donc, par rapport aux unes et aux autres, de véritables fornicateurs, sinon des adultères. A cela, monsieur, vous répondrez qu'il n'y a ici ni prêtre ni personne qui ait qualité pour faire la cérémonie du mariage ; que vous n'avez non plus ni papier, ni encre, ni plumes pour dresser un contrat et le faire signer des époux ; je me rappelle aussi, monsieur, ce que le gouverneur espagnol vous a dit des conventions qu'il avait été forcé de faire, lorsque ces femmes furent amenées, savoir, que celle qui aurait été choisie par un des colons serait regardée comme sa femme, et à ce titre respectée par les autres et protégée par lui. Mais cet arrangement ne ressemble en rien à un mariage, la volonté des femmes n'ayant pas été consultée, et les conventions étant faites entre les hommes, seulement pour éviter les querelles. Toutefois, monsieur, l'essence du sacrement de mariage (il l'appelait ainsi en sa qualité de catholique romain) consiste d'abord dans le consentement mutuel des parties à se prendre comme mari et femme, ensuite dans l'obligation formelle et légale renfermée dans le contrat, par laquelle l'homme et la femme sont tenus de reconnaître en tout temps le lien qui les unit ;

l'homme est obligé de s'abstenir de tout engagement avec d'autres femmes, et de pourvoir de son mieux au bien-être, à la défense de son épouse et de ses enfants ; et les mêmes conditions sont imposées à la femme.

« Maintenant, monsieur, ces hommes peuvent, quand il leur plaira ou quand l'occasion s'en présentera, abandonner leurs femmes, désavouer leurs enfants, les laisser tous mourir de faim et prendre d'autres femmes, tandis que les premières seront encore vivantes. » Ici il ajouta avec ferveur : « Comment, monsieur, une telle licence peut-elle se concilier avec la gloire de Dieu? comment vos efforts pour le bien de cette colonie pourront-ils jamais réussir, tant que ces gens, qui sont présentement vos sujets et vivent sous votre domination absolue, auront la permission de rester ouvertement dans un état d'adultère? »

J'avoue que je fus frappé de la remarque en elle-même, et encore plus des raisons sans réplique par lesquelles il la renforçait. Il est vrai que, si l'on n'avait pas d'ecclésiastiques dans l'île, un contrat passé devant témoins et confirmé par quelque signe regardé comme obligatoire d'un commun consentement, quand ce n'eût été qu'un bâton ou une paille rompue entre l'homme et la femme, aurait forcé les maris à ne jamais abandonner leurs épouses, et celles-ci à rester fidèles à leurs maris : et c'eût été devant Dieu un mariage légitime. C'était, lui dis-je, par pure négligence que cette mesure avait été omise ; et j'ajoutai, croyant me débarrasser ainsi des objections de mon jeune prêtre, que tout cela s'était passé pendant mon absence, que ces personnes avaient été ensemble plusieurs années, et que si leur union était adultère, je ne voyais aucun moyen d'y remédier maintenant.

« Monsieur, dit-il, veuillez excuser la liberté que je prends ; mais si votre absence vous décharge d'une partie du crime, ne vous flattez pas au point de croire que vous n'êtes pas obligé de faire maintenant tous vos efforts pour en empêcher la continuation. Soyez sûr que, si le mal passé porte sur tout autre, vous êtes responsable de l'avenir, parce qu'il est en votre pouvoir de le faire cesser, et parce que vous seul possédez ce pouvoir. »

Je n'eus pas l'esprit de comprendre ce qu'il voulait, et supposant que, pour terminer tout, il croyait de mon devoir de séparer ces hommes de leurs femmes, je lui répondis à l'instant que pour rien au monde je ne ferais une chose pareille, car ce serait mettre la colonie dans la confusion. Il parut étonné que je l'eusse si mal compris. « Monsieur, dit-il, je ne pense nullement que vous deviez les séparer, mais, au contraire, que vous devez les marier véritablement.

Je pourrais sans doute célébrer leur mariage, et il serait valide suivant vos lois ; mais peut-être auraient-ils peine à y consentir. Cependant un contrat authentique, comme vous le disiez tout à l'heure, sera aussi bon et devant Dieu et devant les hommes, et il serait reconnu tel dans tous les pays de l'Europe. »

J'étais confondu de voir tant de piété réelle, tant de franchise et surtout une impartialité si rare dans ses discours, empreints du désir le plus vif de préserver des gens, avec lesquels il n'avait aucune



relation, du malheur d'offenser Dieu. « Je parlerai, lui dis-je, à mes colons, du mariage par contrat, signé des époux et de témoins, et je reconnais la justice parfaite de tout ce que vous avez dit. Mais je ne pense pas que ces gens se fassent le moindre scrupule d'être mariés par vous, un mariage fait par un prêtre de votre communion étant regardé comme légal et valide en Angleterre. » Je conterai par la suite ce qui se passa à cet égard.

Je le pressai alors de me dire quelle était la seconde remontrance qu'il avait à me faire, en l'assurant que je lui devais beaucoup de reconnaissance pour son premier avis. Il me dit qu'il userait de la

même liberté sur le second chef, et qu'il espérait de ma part la même indulgence. « Vos sujets anglais, reprit-il (c'est ainsi qu'il les appelait), depuis sept ans vivent avec leurs femmes ; ils leur ont enseigné l'anglais et même à lire en cette langue, et ont pu s'apercevoir qu'elles ne manquaient pas d'intelligence et étaient capables de recevoir de l'instruction : cependant ils ne leur ont, jusqu'à cette heure, rien enseigné de la religion chrétienne, pas même qu'il existe un Dieu, un culte, ni de quelle manière il faut servir ce Dieu, ni la fausseté, l'absurdité de leur idolâtrie. C'était là, disait-il, une négligence vraiment inconcevable, dont ces hommes seront certainement appelés à rendre compte, et peut-être à la fin l'ouvrage qu'ils auraient laissé serait-il ôté de leurs mains. » Il prononça ces derniers mots avec une chaleur, une sensibilité extrêmes. « Je suis persuadé, reprit-il, que si ces gens vivaient dans le pays de leurs femmes, les sauvages prendraient plus de peine pour les amener à devenir idolâtres et adorateurs du démon qu'ils n'en ont pris, eux chrétiens, pour éclairer leurs femmes sur le vrai Dieu. Maintenant, monsieur, bien que vous ne reconnaissiez pas ma religion ni moi la vôtre, cependant nous serions tous les deux pleins de joie en voyant des serviteurs du diable, des sujets de son royaume, instruits des vérités fondamentales de la foi chrétienne et conduits à connaître au moins le Créateur, la rédemption et la résurrection dans une vie future, choses que nous croyons tous ; ils seraient du moins plus près du sein de l'Église véritable qu'ils n'en sont présentement qu'ils suivent le culte des idoles et des démons. »

Je ne pus contenir plus longtemps mon attendrissement ; je le pris entre mes bras et je le serrai avec effusion. « Combien j'étais loin, m'écriai-je, de comprendre la partie la plus essentielle du christianisme, l'amour, le zèle pour les intérêts de l'Église et le salut des hommes ! A peine ai-je connu ce qui constitue un chrétien. — Oh ! monsieur, ne parlez pas ainsi, reprit-il, ceci n'est pas de votre faute. — Non, lui dis-je ; mais pourquoi mon cœur ne s'est-il pas alarmé à ce sujet comme le vôtre? — Il n'est pas trop tard, répliqua-t-il, ne vous hâtez point de vous condamner vous-même. — Et que peut-on faire maintenant? Vous savez que je vais partir. — Me permettez-vous de parler à ces pauvres gens sur ce point? — De tout mon cœur, lui dis-je, et je leur ordonnerai d'écouter avec respect et confiance ce que vous leur direz. — Quant à cela, me dit-il, c'est à la miséricorde de Notre-Seigneur qu'il faut s'en rapporter ; c'est votre devoir de les assister, de les encourager, de les instruire, et, si vous m'accordez la permission que je vous demande, j'espère, Dieu bénissant mes efforts, que ces pauvres âmes ignorantes seront rame-

nées dans la grande sphère du christianisme, sinon dans les communions particulières auxquelles nous sommes respectivement attachés ; et cela peut arriver avant votre départ. — Je vous accorde, lui dis-je, ce que vous demandez, en y ajoutant mille et mille remercîments. » Je ferai mention en son lieu des suites de cette conversation.

Je passai à la troisième représentation qu'il avait à faire, et il me dit qu'elle était de la même nature, et qu'il l'exprimerait aussi franchement que les deux autres. « Celle-ci regarde vos pauvres sauvages, que l'on peut nommer vos sujets conquis. Une maxime est généralement ou devrait être généralement reconnue parmi les chrétiens de toutes les communions, c'est que la connaissance du Christ doit être propagée par tous les moyens, et toutes les occasions possibles. C'est d'après ce principe que notre Église envoie des missionnaires en Perse, dans l'Inde, à la Chine, et que les membres de notre clergé les plus élevés en dignité entreprennent eux-mêmes volontairement les voyages les plus hasardeux, acceptent les résidences les plus dangereuses au milieu de barbares, de meurtriers, pour leur donner la connaissance du vrai Dieu et les disposer à embrasser la foi chrétienne. Vous avez ici en ce moment, monsieur, une belle occasion de sauver de l'idolâtrie trente-sept malheureux et de leur enseigner à connaître leur Créateur et leur Rédempteur; et je m'étonne que vous laissiez passer une telle circonstance, qui mériterait, en effet, d'être achetée par une vie entière. »

Je restai muet, confondu, je n'avais pas un mot à dire. Je voyais devant moi un chrétien digne de ce nom par sa charité, son zèle pour la religion, quels que fussent ses principes particuliers ; et moi, je n'avais pas pensé une seule fois à ce qu'il venait de me faire remarquer, et sans lui je n'y aurais certainement jamais songé. Je regardais ces sauvages comme des gens propres à faire des esclaves, si nous avions eu de l'ouvrage à leur donner ; et nous nous serions empressés de les envoyer en cette qualité dans tous les pays du monde, quand ils auraient dû être pour toujours éloignés du leur, le point essentiel pour nous étant de nous en débarrasser. Mais, pour revenir à notre conversation, je restai, comme je l'ai dit, confondu par ce discours et ne sus comment y répondre.

Le jeune prêtre, me voyant un peu troublé, me dit d'un air sérieux : « Je serais bien fâché, monsieur, si je vous avais offensé. — Non, non, dis-je, personne ne m'a offensé, je ne puis en vouloir qu'à moi-même ; mais je ne puis me consoler non seulement de n'avoir pas songé à ce que vous m'avez dit, mais encore de voir si peu de moyens pour réparer cette omission. Vous savez, monsieur, en quelles

circonstances je me trouve. Je dois aller aux Indes sur un bâtiment frété par des négociants, et je leur ferais un tort grave si je retenais leur navire trop longtemps ici, l'équipage vivant pendant cet intervalle aux dépens des armateurs. Il est vrai que, d'après nos conventions, il m'est permis de séjourner douze jours en cette île si je reste davantage, je payerai trois guinées pour chaque jour de délai, et ce délai ne pourra dépasser huit jours. En voilà treize de passés ; je ne pourrais donc entreprendre l'œuvre dont vous me parlez, à moins de me résoudre à être laissé ici ; et si le vaisseau de mon neveu se perdait, je me retrouverais dans l'état où j'étais lorsque je fus si heureusement délivré. » Il avoua que j'étais en effet très pressé par le temps ; mais il me demanda si, dans ma conscience, l'espoir de sauver trente-sept âmes ne l'emportait pas sur toute espèce de crainte, n'était pas assez puissant pour m'engager à risquer tout ce que je possédais au monde. Je ne jugeai pas la chose de la même manière. « Monsieur, lui dis-je, il est assurément très beau de devenir entre les mains de la Providence l'instrument de la conversion de trente-sept païens à la connaissance du Christ ; mais vous êtes un ecclésiastique dévoué par état à de telles œuvres ; comment se fait-il que vous ne pensiez pas à vous offrir vous-même pour cet apostolat, au lieu de me presser de m'en charger? »

Il marchait alors un peu en avant, et, se tournant vivement en face de moi, il me fit un profond salut et dit d'une voix émue : « Je rends grâces à Dieu et à vous, monsieur, et du fond de mon cœur, pour cet appel si évident à un saint travail. Si vous croyez pouvoir vous en dispenser et qu'il vous plaise de me le confier, je l'accepte avec joie et me crois amplement récompensé des dangers et des difficultés de mon voyage tant de fois interrompu, en trouvant l'occasion de m'employer à cette œuvre glorieuse. »

Un ravissement inexprimable se peignait sur son visage à mesure qu'il parlait ; ses yeux étincelaient, ses joues se teignaient alternativement d'un rouge ardent et d'une pâleur mortelle ; on eût dit qu'il allait tomber en convulsions : la joie l'avait mis hors de lui. Je ne pus lui répondre sur-le-champ, tant j'étais surpris de ce zèle si sincère qui dépassait de si loin les bornes de la bonne volonté ordinaire aux hommes non seulement de sa religion, mais de toutes les religions. Enfin je lui demandai s'il était décidé à risquer d'être confiné pour sa vie dans une île à peu près déserte, pour l'unique intérêt des pauvres Indiens, et sans être sûr de pouvoir leur faire le bien qu'il avait en vue.

Il me répliqua en me demandant avec vivacité ce que je voulais dire, et quel risque il pouvait courir selon moi. « Pourquoi, monsieur,

reprit-il, pensez-vous que j'ai consenti à vous accompagner dans l'Inde? — Je ne sais, lui dis-je ; c'est peut-être pour prêcher la foi aux naturels de ce pays? — C'est pour cela même, dit il ; et ne pensez-vous pas que, si je puis convertir trente-sept personnes, cela vaille la peine de risquer d'être abandonné dans cette île pour toujours? Sauver tant d'âmes serait assurément un bonheur trop peu payé par la vie d'un homme, même de vingt hommes. Oui, monsieur, je remercierais tous les jours le Christ et la sainte Vierge, si je pouvais contribuer le moins du monde au salut de ces pauvres gens, dussé-je



ne jamais sortir de cette île, ne revoir jamais mon pays. Mais puisque vous me faites l'honneur de me confier cette œuvre, honneur en retour duquel je prierai pour vous journellement tant que j'existerai, j'ai encore une humble demande à vous adresser. — Quelle est-elle? dis-je. — C'est, dit-il, que vous me laissiez votre domestique Vendredi pour me servir d'interprète et m'assister dans ma mission : autrement je ne pourrais rien faire, car les Indiens ne me comprendraient pas. »

Je fus sensiblement affecté de cette demande. Je ne pouvais supporter l'idée de me séparer de Vendredi, et par plus d'une raison. Il m'avait suivi dans tous mes voyages, et il m'avait toujours été

fidèle et sincèrement attaché. J'avais le dessein de lui laisser de quoi vivre très convenablement, s'il me survivait, comme cela était probable. D'ailleurs, j'avais instruit Vendredi dans la religion protestante, et c'eût été mettre la confusion dans son esprit que de le pousser à embrasser une autre foi. Il ne pourrait jamais croire que son vieux maître fût hérétique et dût être damné ; et, si l'on disait de telles choses à ce pauvre garçon, c'en serait assez pour ébranler ses principes et le rejeter dans l'idolâtrie. Cependant une soudaine pensée me tira de cet embarras. Je dis au jeune prêtre que j'étais assurément peu enclin à me détacher de Vendredi pour moi-même, bien que l'œuvre à laquelle il consentait à sacrifier sa vie dût me sembler d'une assez grande valeur pour me décider à me priver d'un domestique. Mais, d'autre part, j'étais persuadé que Vendredi ne consentirait jamais à me quitter, et je ne pouvais l'y forcer sans injustice, lui ayant promis de ne point le renvoyer, comme il s'était engagé à ne s'éloigner de moi que si je le chassais.

L'ecclésiastique parut très affligé de ce contre-temps ; et en effet il n'avait aucun moyen de communiquer avec les sauvages, ne sachant pas un mot de leur langue, de même qu'ils ne savaient pas un mot de la sienne. Pour lever cet obstacle, je songeai au père de Vendredi, qui avait appris l'espagnol, et il se trouva que mon jeune prêtre entendait cette langue. Le vieil Indien pouvait donc lui servir d'interprète ; et, satisfait de cette assistance, il persista dans son dessein ; mais la Providence donna à toutes ces choses un tour différent et bien plus heureux.

Je reviens à la première partie de ses remontrances. Quand nous arrivâmes au quartier des Anglais, je les fis venir tous, et, après leur avoir rappelé en peu de mots ce que j'avais fait pour eux, combien de choses nécessaires je leur avais apportées, ce dont ils me témoignèrent leur satisfaction et leur reconnaissance, je leur parlai de la vie scandaleuse qu'ils menaient et des observations qui m'avaient été faites à cet égard par l'ecclésiastique. Pour leur montrer à quel point leur manière de vivre était antichrétienne et impie, je leur demandai d'abord s'ils étaient mariés ou célibataires. Ils répondirent que deux d'entre eux étaient veufs et les trois autres célibataires. Je leur demandai ensuite comment ils avaient osé prendre ces Indiennes chez eux, leur donner le nom de femme, avoir des enfants d'elles, sans être légalement leurs maris.

Ils répondirent, comme je m'y attendais, qu'il n'y avait personne qui eût qualité pour les marier, qu'ils étaient convenus, en présence du gouverneur, de les reconnaître et de les regarder comme leurs épouses, et que, vu l'état des choses, ils se croyaient aussi légitime-

ment mariés que s'ils l'avaient été par un curé avec toutes les cérémonies usitées.

« Vous êtes mariés sans doute devant Dieu, leur dis-je, et vous êtes obligés, en conscience, de garder ces femmes comme vos épouses ; mais, d'après les lois humaines, vous pourriez les abandonner, elles et leurs enfants, et ces infortunées, sans appui, sans argent, ne sauraient que devenir. Je suis donc résolu à ne rien faire pour vous avant d'être assuré de vos intentions honnêtes sur ce point, sinon je réserverai aux femmes et aux enfants les secours que je vous destinais. De plus, si vous ne me promettez pas d'épouser vos femmes,



je ne crois pas convenable de vous laisser plus longtemps vivre avec elles maritalement ; c'est scandaliser les hommes ; surtout c'est offenser Dieu, qui ne vous bénira point si vous continuez ce désordre. »

Tout cela réussit comme je l'avais espéré. Atkins, parlant au nom des autres, me dit qu'ils aimaient leurs femmes aussi chèrement que si elles étaient nées dans leur pays, et que pour rien au monde ils ne voudraient s'en séparer. Ils étaient persuadés qu'elles étaient aussi vertueuses, aussi modestes, et remplissaient leurs devoirs domestiques avec autant de dévouement que les meilleures mères

de famille. Atkins ajouta que, pour sa part, on lui proposerait de le ramener en Angleterre et de lui donner le commandement de notre plus beau vaisseau de guerre, qu'il refuserait, à moins qu'on ne lui permît d'emmener sa femme et ses enfants, et qu'il était prêt à l'épouser régulièrement, si nous avions un ministre à bord.

C'était là que je l'attendais. Le prêtre n'était pas avec moi, mais il n'était pas loin ; et, pour m'assurer mieux des intentions de l'homme, je lui dis qu'un ecclésiastique de mes amis m'avait accompagné, et que, s'il était sincère, lui Atkins, dans sa déclaration, il serait marié le lendemain. Je l'invitai à y réfléchir et à en causer avec ses compagnons. Il répondit que, quant à lui, il n'avait pas besoin d'y réfléchir, et qu'il était prêt à faire ce que je désirais, ajoutant que les autres penseraient probablement de même. Alors je lui dis que mon ami le ministre était Français, et ne savait pas l'anglais, mais que je leur servirais d'interprète. Atkins ne me demanda point si ce prêtre était catholique ou protestant ; et c'était ce que je craignais le plus : ainsi nous nous séparâmes, moi pour aller rejoindre mon ecclésiastique, et Atkins pour aller parler à ses camarades. Je priai le Français de ne point parler de l'affaire avant qu'elle fût tout à fait mûre, et je lui rendis compte de ce que mes colons avaient dit.

Avant que j'eusse quitté leur quartier, ils vinrent à moi et me dirent qu'ils avaient appris avec joie qu'un ecclésiastique était en ma compagnie, et qu'ils étaient prêts à me donner la satisfaction que je désirais, en se mariant dans les formes quand il me plairait ; car ils n'avaient pas la moindre envie de se séparer de leurs femmes, et leurs intentions avaient été honnêtes lorsqu'ils les avaient prises pour compagnes.

Je leur donnai rendez-vous chez moi pour le lendemain matin, et leur enjoignis, dans l'intervalle, de faire connaître à leurs femmes les obligations imposées par le mariage, qui, non seulement rendrait leur union honorable, mais empêcherait leurs maris de les abandonner, quoi qu'il pût arriver.

Ces femmes eurent peu de peine à comprendre le but de cette cérémonie ; elles en furent très contentes, et avec raison. Tous ensemble ne manquèrent donc point de se rendre chez moi le lendemain matin, et je leur présentai mon ecclésiastique. Il n'avait point de robe comme nos ministres anglicans, il n'était pas non plus vêtu comme les prêtres catholiques le sont en France quand ils officient : mais il avait une sorte de soutane noire avec une ceinture, et cela ressemblait assez au costume de nos ministres. A l'égard du langage, je lui servis d'interprète. Mais la gravité de ses manières et les scrupules qu'il se fit de marier les femmes, parce qu'elles n'étaient pas

baptisées et ne professaient pas le christianisme, tout cela inspira à nos gens une grande vénération pour lui, et ils ne doutèrent pas que ce ne fût réellement un prêtre. Je craignais même un instant que ces scrupules n'allassent au point d'empêcher notre tâche de s'accomplir ; car, en dépit de tout ce que je pus dire, il refusa avec fermeté, bien qu'avec modération, de marier ces gens avant d'avoir lui-même interrogé les hommes et les femmes. D'abord je me sentais peu disposé à lui céder sur ce point : cependant je finis par y consentir, persuadé de ses bonnes intentions.

Il leur dit que je l'avais instruit de leur situation et de leur dessein actuel ; qu'il était très disposé à leur prêter son ministère et à les marier, selon mes vœux, mais qu'il prendrait auparavant la liberté de leur adresser quelques mots. « Aux yeux de tout homme indifférent, leur dit-il, et d'après les lois ordinaires de la société, vous avez vécu dans un état irrégulier, et vous ne pouvez en sortir qu'en vous mariant ou en vous séparant. Cependant, selon les lois matrimoniales chrétiennes, je trouve un obstacle à la célébration de vos mariages ; je ne crois pas pouvoir marier à un homme qui se dit chrétien une femme idolâtre, une païenne non baptisée, non convertie à la foi du Christ, et l'on n'a pas le temps d'instruire suffisamment ces femmes pour qu'elles reçoivent le baptême au nom du Christ, que sans doute elles ne connaissent pas. Peut-être vous-mêmes êtes-vous très ignorants des voies de Dieu ; il est donc naturel que vous n'ayez jamais parlé à vos compagnes de ce sujet. Toutefois, si vous ne me promettez pas de faire tous vos efforts pour les amener à devenir chrétiennes, si vous ne me promettez pas de les disposer à connaître Dieu leur créateur, Jésus-Christ leur rédempteur, je ne vous marierai point. Je ne voudrais pas avoir contribué à l'union de chrétiens avec des sauvages : un tel acte serait en opposition avec tous les dogmes du christianisme. »

Ils écoutèrent avec attention ce discours, que je leur transmis fidèlement, et autant que possible sans changer les termes, en y ajoutant seulement parfois quelque chose de mon fait, pour leur montrer combien les observations du prêtre me semblaient justes, distinguant toujours cependant ce qui venait de lui de ce qui venait de moi. Mes colons répondirent que, comme le supposait monsieur le ministre, ils étaient tous d'assez pauvres chrétiens, n'ayant jamais dit un mot de religion à leurs femmes. « En bonne foi, monsieur, dit Atkins, comment pourrions-nous les instruire de ce que nous ignorons nous-mêmes? D'ailleurs, si nous nous avisions de leur parler de Dieu et du Christ, du ciel et de l'enfer, elles nous riraient au nez, et nous demanderaient si nous croyons à tout cela ; et si nous leur disions

que nous croyons à toutes ces choses, et que les bonnes gens iront au ciel et les mauvaises gens au diable, elles voudraient savoir où nous comptons aller, nous autres, ayant été si méchants. Réellement, monsieur, ce serait assez pour les dégoûter à jamais de la religion ; et certes il faut être soi-même religieux, si l'on veut enseigner aux autres à le devenir. — Atkins, lui dis-je, il n'y a que trop de vérité dans votre observation ; toutefois vous devez dire à votre femme qu'elle est dans l'erreur à l'égard de sa religion, de ses dieux ; que ceux-ci ne sont que des idoles incapables de nous entendre, de nous parler ; qu'il existe un Dieu véritable, un grand être créateur de toutes choses, qui peut détruire tout ce qu'il a fait, qui récompense les bons, punit les méchants, et jugera nos actions à la fin de notre vie. Quand vous seriez encore plus ignorant que vous ne l'êtes, le simple bon sens vous ferait comprendre que tout cela est vrai, et je suis sûr que vous le comprenez, que vous le croyez. »

— C'est vrai, monsieur, dit Atkins ; mais de quel front irais-je parler de ces choses à ma femme, quand je suis sûr qu'elle me répondrait sans hésiter que cela n'est pas? — Pourquoi parlerait-elle ainsi? lui dis-je. — C'est, monsieur, parce qu'elle penserait que, si Dieu était juste, et en même temps assez puissant pour châtier les méchants, depuis longtemps je n'existerais plus, moi qui me suis conduit avec tant de perversité, même envers elle, et surtout envers tous les autres ; moi qui toute ma vie ai fait le contraire de ce que je lui indiquerais, comme de ce que j'aurais dû faire. — Vraiment, lui dis-je, Atkins, j'ai peur que tu n'aies raison. » Alors je traduisis au prêtre les discours de cet homme, qu'il était fort empressé d'entendre ; et le bon ecclésiastique s'écria :

« Dites-lui, je vous en prie, qu'il peut devenir le meilleur prédicateur du monde par le repentir. Le pénitent sincère est plus capable que personne d'enseigner à connaître et à déplorer les erreurs. S'il éprouve une vraie contrition, il pourra dire à sa femme que Dieu est non seulement souverainement juste et puissant, mais aussi infiniment bon, miséricordieux, lent à punir, prompt à faire grâce ; désirant non la mort du pécheur, mais son retour à la vie éternelle ; que souvent il accorde de longs jours à des méchants, et les réserve pour le jugement final ; enfin qu'une preuve évidente de l'existence de Dieu et d'une vie future, c'est que les bons ne sont point toujours récompensés ni les méchants punis en celle-ci, et de là il peut en venir à instruire sa femme de la doctrine de la résurrection et du jugement dernier. Qu'il se repente lui-même, je le dis encore, il prêchera efficacement le repentir à sa femme. »

Je répétai ces paroles à Atkins, qui m'écoutait d'un air très sérieux

et paraissait même fort touché, quand tout à coup, me laissant à peine le temps d'achever, il me dit : « Je sais tout cela, maître, et plus que tout cela ; mais je n'aurai pas l'impudeur d'en parler à ma femme, quand Dieu et ma conscience savent, et ma femme peut l'attester aussi, que j'ai vécu comme si je n'avais jamais entendu nommer Dieu et la vie future ; et quant à mon repentir, hélas ! (il poussa un profond soupir, et je vis ses yeux se remplir de larmes) hélas ! le temps en est passé. — Qu'entendez-vous par là? dis-je. — Je le sais trop bien, reprit-il ; oui, il est trop tard pour me repentir. »

Je rendis mot pour mot à l'ecclésiastique ce qu'il disait, et le digne



prêtre ne put retenir ses larmes ; cependant il se remit, et me pria de demander à Atkins s'il vivait tranquille dans cette pensée qu'il était trop tard pour se repentir, ou bien s'il souhaitait qu'il en fût autrement. Je fis cette question, et le pauvre homme répondit avec chaleur : « Comment pourrait-on vivre tranquille dans un état qui doit nécessairement finir par une condamnation éternelle? Je suis loin d'être tranquille ; je crois même que le chagrin qui me dévore me conduira quelque jour à ma perte. — Comment cela? lui dis-je. — Oui, dit-il, je crois qu'un jour ou l'autre je finirai par me couper la gorge pour échapper aux terreurs qui m'obsèdent. »

Le prêtre le regarda tristement en hochant la tête quand je lui répétai ces derniers mots, et il se hâta de me dire : « S'il en est

ainsi, nous pouvons l'assurer qu'il n'est pas trop tard pour lui : le Christ lui accordera la grâce du repentir. Faites-lui comprendre, je vous prie, que personne ne peut être sauvé que par le Christ et les mérites de sa passion, et qu'il n'est jamais trop tard pour obtenir ainsi la miséricorde divine. Croit-il pouvoir pécher au delà du pouvoir que Dieu possède de faire grâce? Dites-lui qu'il n'est jamais trop tard pour crier merci, et que, nous, les serviteurs du Christ, nous avons l'ordre de prêcher le pardon en tout temps, au nom de Jésus, à tous les pécheurs qui se repentent. »

Atkins écouta ce discours avec un extrême intérêt, me demanda la permission de causer quelques instants à part avec sa femme ; je le lui permis, il sortit, et pendant son absence nous parlâmes à ses compagnons. Je m'aperçus qu'ils étaient tous d'une ignorance stupide en matière de religion, et à peu près tels que j'étais au temps où je me sauvai de la maison paternelle. Toutefois aucun d'eux ne montrait de répugnance à entendre ce qu'on lui disait, et ils s'engagèrent tous à parler à leurs femmes sur ce sujet et à tâcher de les amener à se faire chrétiennes.

Le jeune prêtre sourit quand je lui rapportai les réponses de nos gens ; il garda le silence pendant un moment, ensuite il dit en hochant la tête : « Nous autres serviteurs du Christ, nous pouvons seulement exhorter, instruire ; et, si l'on reçoit nos reproches avec déférence, si l'on promet de faire ce que nous demandons, nous devons être satisfaits et accepter les bonnes paroles qui nous sont données. Cependant croyez-moi, monsieur, malgré ce que vous m'avez conté de celui que vous nommez Guillaume Atkins, lui seul me paraît sincèrement converti. Je ne veux pas désespérer des autres; mais cet homme sent et déplore certainement ses fautes passées, et, s'il parle religion à sa femme, il sera lui-même touché de ses propres paroles ; car la meilleure méthode pour s'instruire est d'enseigner les autres. J'ai connu un homme qui n'avait que des connaissances très superficielles de la religion et dont la conduite avait été corrompue au dernier degré, et qui se convertit lui-même en cherchant à convertir un juif. Si ce pauvre Atkins se met sérieusement à parler du Christ avec sa femme, je suis persuadé qu'il deviendra lui-même un pécheur repentant ; et, qui sait ce qu'on peut en espérer par la suite? »

Après ce discours et sur la foi des promesses faites, il maria les deux couples présents, Atkins et sa femme n'étant pas encore rentrés. Mon ecclésiastique, curieux de savoir où ils étaient allés, me pria de sortir avec lui de mon labyrinthe, en me disant qu'il était sûr que nous trouverions ce pauvre homme dans quelque coin des



Mon ami ne put s'empêcher de crier . . . Saint Paul !
saint Paul ! . . . (P. 397.)

bois, causant sérieusement avec sa compagne et commençant son instruction religieuse. Je n'étais pas éloigné de penser la même chose, et je le conduisis par un chemin connu de moi seul, où les arbres étaient si serrés et si touffus qu'il était difficile de voir à travers le feuillage. En arrivant à l'issue du bosquet, nous découvrîmes Atkins et sa femme, tous deux assis à l'ombre d'un buisson et discourant avec vivacité. J'attendis que l'ecclésiastique fût près de moi et, lui montrant le couple, nous les examinâmes en silence pendant quelques moments. Atkins paraissait mettre beaucoup d'intérêt à ce qu'il disait ; il montrait le soleil et tous les côtés de l'horizon, ensuite la terre, la mer, sa femme et lui, les bois, les arbres. « Vous voyez, s'écria le Français, que je vous ai dit vrai ; cet homme cherche à instruire sa femme. Maintenant il lui apprend que Dieu a créé le ciel, la terre, la mer, les arbres, elle et lui. — Je le crois réellement, » lui répondis-je ; et nous vîmes alors Atkins se lever, tomber à genoux et lever les mains. Nous supposâmes qu'il disait quelque chose, mais nous étions trop éloignés de lui pour l'entendre. Il resta une demi-minute à genoux, puis il reprit sa place à côté de sa femme et recommença à lui parler. Elle semblait très attentive ; cependant nous ne pouvions distinguer si elle répondait. Tandis que ce pauvre homme était agenouillé, les larmes du prêtre inondaient ses joues, et j'avais peine à retenir les miennes. Nous étions tous deux bien fâchés de ne pouvoir entendre ce que nos gens se disaient ; mais nous n'osions nous approcher, de peur de les troubler ; d'ailleurs leur pantomime exprimait assez, sans le secours de la voix, le sujet qui les occupait. Atkins s'était assis, comme je l'ai dit, prè de sa femme, et lui parlait avec une émotion visible. Plusieurs fois il l'embrassa tendrement ; une autre fois il prit son mouchoir pour essuyer les yeux de sa compagne, l'embrassa encore avec transport, et, après quelques démonstrations semblables, il se leva soudain, tendit la main à sa femme pour l'aider à se lever aussi, et la conduisant à deux ou trois pas, ils s'agenouillèrent ensemble et restèrent ainsi environ deux minutes.

Mon ami ne put s'empêcher de crier très haut : « Saint Paul ! saint Paul ! vous le voyez, il prie ! » Je craignais qu'Atkins ne l'entendît et je le suppliai de se contenir un moment, afin que nous pussions voir la fin de cette scène, la plus touchante que j'eusse contemplée en ma vie. Le jeune prêtre tâcha de se maîtriser ; mais c'était avec bien de la peine, tant son ravissement était grand en voyant cette pauvre idolâtre devenir chrétienne. Il pleura, leva les mains au ciel, fit le signe de la croix, et rendit grâces à Dieu par de pieux mouvements et des prières en latin et en français, que ses pleurs

l'empêchaient souvent d'achever. Je le pressai de nouveau de se contraindre et d'observer avec une attention pleine et entière ce qui se passait sous nos yeux. Il le fit, et nous eûmes encore bien des choses à examiner. D'abord, ces bonnes gens s'étant relevés, l'homme reprit ses discours, et la femme en paraissait extrêmement émue, car elle levait souvent les mains au ciel, en posait une sur son cœur, et par ces gestes et d'autres elle montrait le plus profond intérêt. Cela dura un demi-quart d'heure ; ensuite ils s'éloignèrent, et nous les perdîmes de vue. Je profitai de cet intervalle pour causer avec mon ecclésiastique, et lui exprimer combien j'étais heureux de ce que j'avais vu ; car, bien que je fusse peu crédule sur les conversions, je croyais voir dans le cas présent une sincérité parfaite chez les deux individus, malgré leur ignorance, et ce commencement me faisait espérer une heureuse fin. « Et qui sait, m'écriai-je, si ces deux personnes ne pourront pas, à l'aide du temps et de l'exemple, en ramener quelques autres? — Elles peuvent, dit-il, ramener non seulement quelques-uns de leurs compagnons, mais tous leurs compagnons. Croyez-moi, si ces deux sauvages, car l'homme peut compter pour tel d'après ce que vous m'avez dit de lui, s'ils peuvent une fois embrasser le christianisme, ils travailleront sans se décourager à convertir les autres. La vraie piété est communicative ; et un chrétien sincère ne laissera jamais un païen dans son erreur, s'il peut l'aider à en sortir. » J'avouai que c'était là un principe réellement chrétien, et qu'il prouvait le zèle le plus louable, la générosité la plus noble. « Mais, mon ami, ajoutai-je, permettez-moi de vous faire une objection. Je n'ai rien à dire contre cet intérêt si tendre que vous montrez pour conduire ces pauvres gens du paganisme à la vraie foi ; mais comment pourrez-vous jouir de ce changement si ces gens ne sont dans le sein de l'Église catholique, hors de laquelle, selon vous, il n'y a point de salut? Vous croyez en effet les hérétiques aussi sûrement damnés que les païens, bien que par d'autres raisons. »

Il répondit avec une candeur remarquable : « Monsieur, je suis catholique romain, prêtre, moine de l'ordre de Saint-Benoît, et je tiens à tous les dogmes de la foi catholique romaine. Cependant, et je ne parle pas ainsi par égard pour vous ni en songeant à vos bontés et à ma position vis-à-vis de vous, je ne vous considère point, vous autres prétendus réformés, sans quelque charité. Notre opinion générale sans doute est que vous ne pouvez être sauvés ; mais je ne saurais me résoudre à borner la miséricorde de Jésus-Christ au point de supposer qu'il ne puisse vous recevoir dans son sein par des voies impénétrables à nos yeux ; et j'espère que vous avez la même charité pour nous. Je prie tous les jours pour que vous soyez tous rendus à

l'Église du Christ; quant aux moyens d'atteindre ce but, je m'en rapporte à la sagesse suprême. Toutefois croyez, je vous prie, qu'un catholique fait une grande distinction entre un protestant qui connaît le Christ, bien qu'il le serve d'une manière non conforme, selon nous, à la vraie foi, et un barbare, un sauvage qui ne connaît ni Dieu, ni le Christ, ni la Rédemption ; le premier, nous pouvons l'espérer, est plus près de se réunir à nous que le dernier, qui n'a jamais entendu parler du Sauveur et de son culte. Ainsi je me réjouis sincèrement de voir ce pauvre homme qui fut autrefois un libertin, un malfaiteur, presque un assassin, prier à genoux le Seigneur, comme nous avons lieu de croire qu'il l'a fait ; et je suis fermement convaincu que Dieu, à la puissance duquel tout changement semblable doit être rapporté, achèvera son ouvrage et disposera ce cœur à connaître plus complètement la vérité quand le temps en sera venu. Certes, s'il a plu à Dieu d'inspirer à cet humble pécheur le désir de convertir sa compagne, je ne puis croire qu'il puisse être lui-même condamné. Je laisse à la bonté de Jésus-Christ le soin de perfectionner son ouvrage quand et comme il voudra ; je verrais avec joie tous les sauvages de ce continent devenir chrétiens catholiques, fussent-ils d'abord protestants ; car celui qui aurait répandu sur eux les premiers rayons de sa lumière pourrait de même leur communiquer tous les trésors de sa grâce et les attirer dans l'Église véritable, s'il jugeait convenable de leur accorder cette bénédiction. »

J'étais surpris de la franchise et de la modération de ce pieux catholique, et la solidité de ses raisonnements ne m'étonnait pas moins.

En ce moment il me vint à l'esprit que, si tous les hommes avaient un caractère aussi doux, aussi bienveillant, ils pourraient tous porter le nom de chrétiens catholiques, quelle que fût la communion particulière à laquelle ils appartiendraient. L'esprit de charité aurait bientôt, en ce cas, réuni tout le monde dans les principes de la justice et de la vérité. Il pensait que l'influence de cet esprit nous rendrait tous catholiques romains ; et je lui dis, de mon côté, que si tous les membres de son Église avaient sa tolérance, ils deviendraient probablement protestants. Ici nous quittâmes la partie ; car nous ne poussions jamais les choses jusqu'à la controverse.

Cependant je l'attaquai sur un autre point, et, le prenant par la main : « Mon ami, lui dis-je, il serait trop heureux que tout le clergé romain eût votre charité, votre modération. Je suis de votre avis complètement. Mais je dois vous dire que si vous prêchiez pareille doctrine en Espagne ou en Italie, vous seriez livré à l'Inquisition.
— Cela peut être, dit-il ; mais je ne crois pas qu'une telle sévérité

les rende meilleurs chrétiens, et certes l'excès même de la charité n'est pas une hérésie. »

Atkins et sa femme s'en étaient allés ; notre affaire était donc terminée, et nous reprîmes le chemin du logis. Là, nous trouvâmes le ménage, qui nous attendait; et je demandai au prêtre si nous avouerions à Atkins que nous l'avions vu sous le buisson : la réponse de mon ami fut négative ; et nous convînmes de lui parler comme si



nous ne savions rien de ses efforts, afin de voir ce qu'il nous dirait. Comme nous étions seuls, je commençai ainsi :

R. C. Guillaume Atkins, quelle sorte d'éducation avez-vous eue? Qu'était votre père?

G. A. Mon éducation a été meilleure que je ne le serai jamais, monsieur, et mon père était ecclésiastique.

R. C. Comment vous a-t-il élevé?

G. A. Il aurait voulu me porter au bien ; mais, monsieur, je me

moquais de l'éducation, de la discipline, des corrections, comme une bête brute que j'étais.

R. C. Salomon dit en effet que celui qui méprise les réprimandes est semblable à la brute.

G. A. Et j'étais ainsi, monsieur, car j'ai tué mon père. Pour l'amour de Dieu, ne parlons pas de cela. Oui, monsieur, j'ai tué mon pauvre père.

Le Prêtre. Ciel ! un parricide ! (L'ecclésiastique tressaillit quand je lui répétai les paroles d'Atkins, il devint pâle comme la mort ; je vis qu'il pensait que cet homme avait réellement tué son père.)

R. C. Non, monsieur, je n'entends pas ainsi ce qu'il a dit. Atkins, expliquez-vous : sûrement vous n'avez pas tué votre père de vos propres mains?

G. A. Non, monsieur, je ne lui ai pas coupé la gorge ; mais j'ai coupé le fil de toutes ses joies et j'ai abrégé ses jours. Son cœur a été brisé par l'ingratitude dénaturée avec laquelle j'ai payé le traitement le plus tendre que jamais fils ait reçu de son père.

R. C. Je ne vous ai point questionné sur votre père pour vous arracher cet aveu. Je prie Dieu qu'il vous accorde la grâce de vous repentir de ce méfait, et vous le pardonne ainsi que vos péchés ; mais je vous faisais cette demande, parce que je me suis aperçu que, sans être très savant, vous êtes moins ignorant que beaucoup d'autres sur des matières utiles et importantes. On voit que si vous n'avez pas pratiqué votre religion, ce n'est pas faute de la connaître.

G. A. Ce n'est pas vous, monsieur, qui m'avez arraché cet aveu concernant mon père ; c'est ma conscience. Quand nous regardons en arrière, les fautes que nous avons commises contre des parents indulgents sont toujours les premières qui nous donnent des regrets ; les blessures qu'elles nous font sont les plus profondes de toutes ; leur poids est plus lourd sur notre âme que celui de tous les autres péchés.

R. C. Atkins, ce que vous dites est trop sensé et trop touchant pour moi : je ne puis le supporter.

G. A. Vous, maître ! ah ! je suis sûr que ces peines vous sont inconnues.

R. C. Vous vous trompez, Atkins. Il n'est pas un rocher, pas une colline, pas un arbre de cette île, qui n'ait été jadis témoin des angoisses de mon âme, en songeant à mon ingratitude envers le plus tendre père, un père qui ressemblait beaucoup au vôtre, d'après votre description; et j'ai tué mon père, de même que vous, Atkins: mais mon repentir est bien loin d'égaler le vôtre.

J'en aurais dit davantage, si mon émotion m'eût permis de parler

avec calme. Mais le repentir de ce pauvre homme me paraissait si fort au-dessus du mien, que j'étais sur le point de rompre la conversation et de me retirer. Ce qu'il avait dit m'avait surpris, et je pensai qu'au lieu de l'instruire comme je me disposais à le faire, j'avais trouvé en lui un instructeur aussi habile qu'inattendu.

Je rapportai tout cela au jeune ecclésiastique, et il en fut extrêmement ému. « Ne vous ai-je pas prédit, monsieur, dit-il, que cet homme vous prêcherait tous? On n'a pas besoin de moi ici : il fera des chrétiens de tous les habitants de l'île. »

Ayant un peu remis mon sang-froid, je renouai l'entretien avec Atkins. « Guillaume, lui dis-je, comment le sentiment de cette faute vous est-il venu juste en ce moment? »

G. A. Monsieur, vous m'avez engagé dans une entreprise qui m'a blessé jusqu'au fond de l'âme. Vous m'avez ordonné de parler à ma femme, de Dieu, de la religion, de tâcher d'en faire une chrétienne ; elle m'a fait un sermon que je n'oublierai jamais.

R. C. Non, ce n'est point votre femme qui vous a prêché, mais votre conscience, qui vous appliquait les arguments par lesquels vous désiriez persuader votre compagne.

G. A. Oui, monsieur, et leur force était irrésistible.

R. C. Contez-nous, je vous prie, ce qui s'est passé entre vous et votre femme ; j'en sais déjà quelque chose.

G. A. Il me serait, je crois, impossible de vous le raconter complètement, monsieur. J'en suis tout pénétré, et cependant je ne trouve point de termes pour l'exprimer : mais n'importe ce que ma femme a pu dire ; si je ne puis vous le répéter, je puis vous assurer du moins que j'ai résolu de m'amender, de changer de vie.

R. C. Dites-nous quelque chose de votre conversation ; comment avez-vous commencé, Atkins? c'était réellement une situation très extraordinaire. Elle a fait un sermon, et un sermon efficace, cela est certain, s'il a eu tant d'influence sur vous.

G. A. D'abord je lui expliquai la nature de nos lois concernant le mariage, et par quelles raisons les hommes et les femmes étaient obligés de former un pacte semblable, que ni les uns ni les autres ne pouvaient briser ; autrement l'ordre et la justice ne pourraient être maintenus, les hommes quitteraient leurs femmes, abandonneraient leurs enfants, les engagements entre les deux sexes n'auraient aucune stabilité, il n'y aurait aucune famille exempte de mélanges illicites, aucun héritage établi d'après une descendance légale.

R. C. Vous avez parlé comme un jurisconsulte, Atkins. Mais avez-vous pu faire comprendre à votre femme ce que vous entendiez par les mots héritage et famille? Les sauvages n'admettent point ces dis-

tinctions. Ils se marient sans égard à la parenté, même entre frère et sœur, à ce que j'ai entendu dire, même entre père et fille, mère et fils.

G. A. Je crois, monsieur, que vous êtes mal informé. Ma femme assure positivement le contraire ; l'inceste est en horreur chez les sauvages comme chez nous ; seulement ils sont moins scrupuleux que nous ne le sommes sur des degrés plus éloignés.

R. C. Et quelle a été sa réponse à ce que vous lui avez dit?

G. A. Elle a répondu que cela lui paraissait très bien, et beaucoup mieux que dans son pays.

R. C. Lui avez-vous expliqué ce que c'était que le mariage religieux?

G. A. Oui, oui, et c'est là que notre dialogue a commencé. Je lui ai demandé si elle voulait être mariée avec moi à notre manière. Elle me demanda ce que c'était que cette manière. Je lui dis que le mariage était institué de Dieu lui-même, et ici nous eûmes la plus étrange conversation qui se soit jamais tenue entre un mari et sa femme.

Je transcris ce dialogue tel que l'a répété Atkins, l'ayant écrit aussitôt que je l'eus quitté : le voici.

La Femme. Le mariage est institué par votre Dieu. Vous avez donc un Dieu dans votre pays?

G. A. Oui, ma chère, Dieu est en tous pays.

La F. Non, pas dans le mien. Mon pays a le grand et ancien dieu Benamouki.

G. A. Mon enfant, je suis bien peu propre à vous expliquer la nature de Dieu. Dieu est dans le ciel ; il a fait le ciel, la terre, la mer, et tout ce que ces choses contiennent.

La F. Non fait la terre, non toute la terre. Votre Dieu pas fait mon pays.

Atkins sourit à ces paroles.

La F. Non pas rire ; pourquoi rire de moi? ce n'est pas une chose risible.

Il sentit la justesse de ce reproche ; et, en effet, elle apporta d'abord plus de gravité que lui à leur entretien.

G. A. Vous avez raison, je ne rira plus, ma chère.

La F. Votre Dieu a tout fait, dites-vous?

G. A. Oui, mon enfant, Dieu a fait le monde entier, vous, moi, enfin toutes choses. Il est le seul vrai Dieu, il n'existe pas d'autres dieux que lui ; il vit à jamais dans le ciel.

La F. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela il y a longtemps?

G. A. J'ai eu tort, je l'avoue ; mais j'étais un malheureux, un mé-

chant ; non seulement j'ai négligé de t'enseigner les meilleures choses, mais j'ai vécu moi-même sans connaître Dieu.

La F. Comment ! vous avez un Dieu si grand dans votre pays, et vous ne le connaissez point ! Cela n'est pas possible.

G. A. Il est vrai ; mais nous vivons quelquefois comme s'il n'y avait pas un Dieu dans le ciel, ou comme si ce Dieu n'avait aucun pouvoir sur la terre.



La F. Pourquoi Dieu vous laisse-t-il agir ainsi? Pourquoi lui pas faire vous vivre bons?

G. A. C'est notre faute si nous vivons mal.

La F. Mais vous me dites qu'il est grand, très grand, qu'il a beaucoup grand pouvoir, qu'il peut tuer quand il veut ; alors pourquoi pas tuer vous, quand vous ne lui avez pas dit *O*, quand vous n'avez pas été bon?

G. A. C'est vrai, il pouvait me frapper de mort, et je devais m'y attendre, ayant été un malheureux pécheur ; mais Dieu est clément, il n'agit pas avec nous selon nos mérites.

La F. Mais alors avez-vous beaucoup remercié Dieu pour cela?



G. A. Non, je n'ai pas plus remercié Dieu pour sa miséricorde que je n'ai craint son pouvoir.

La F. Alors votre Dieu n'est pas un dieu. Moi pas penser qu'il soit beaucoup grand et fort, et pas avoir tué vous quand vous le mettre en colère.

G. A. Hélas ! ma vie coupable vous empêcherait-elle de croire en Dieu ! Misérable que je suis ! quelle triste vérité se montre à mes yeux : les iniquités des chrétiens s'opposent à la conversion des païens.

La F. Comment moi croire vous avoir beaucoup grand Dieu là-haut (et elle montrait le ciel), et cependant vous pas faire bonnes choses? sait-il ce que vous faites? sûrement non.

G. A. Oui, oui, il le sait ; il connaît, il voit tout, il entend nos paroles, il voit nos actions, il sait toutes nos pensées, quand nous ne parlons pas.

La F. Mais il n'entend pas vous jurer, maudire, parler de la grande damnation.

G. A. Si, assurément, il entend tout cela.

La F. Où donc est son grand pouvoir?

G. A. Il est miséricordieux, c'est tout ce que je puis dire là-dessus ; et cela prouve qu'il est un Dieu véritable, non pas un homme, et ainsi nous sommes épargnés.

Atkins nous dit qu'en ce moment il fut saisi d'horreur ; il s'étonna d'avoir osé dire aussi clairement à sa femme que Dieu voyait, entendait tout, connaissait les plus secrètes pensées de notre cœur et toutes nos actions, tandis qu'il avait commis, lui, Atkins, des choses si indignes.

La F. Miséricordieux ! que veut dire cela?

G. A. Il est notre père, notre créateur, il a pitié de nous, il nous épargne.

La F. Ainsi lui jamais tuer, jamais être en colère quand on fait mal ; il est donc pas bon lui-même, ou pas beaucoup puissant?

G. A. Non, ma chère, il est infiniment bon, infiniment grand, et il a le pouvoir de nous punir. Quelquefois il montre sa justice, sa vengeance, en lançant les flèches de sa colère pour détruire les pécheurs et faire des exemples. Plus d'un coupable a été arrêté ainsi dans le cours de ses crimes.

La F. Mais lui pas tuer vous encore ; alors il vous a dit peut-être qu'il ne ferait pas mourir vous ; vous avez fait un marché avec lui, pour pouvoir faire vous mauvaises choses et lui pas être en colère contre vous, comme il serait en colère avec d'autres.

G. A. Non certes, j'ai péché en présumant trop de sa bonté ; et il

pourrait me détruire en toute justice, comme il a détruit d'autres pécheurs.

La F. Et quels remercîments lui avez-vous faits pour cela?

G. A. Aucun, je suis une créature ingrate, abominable.

La F. Pourquoi ne vous a-t-il pas fait meilleur, puisque vous dites que c'est lui qui vous a fait?

G. A. Il m'a fait de même qu'il a fait le monde ; c'est moi qui me suis défait moi-même en abusant de sa bonté.

La F. Je désire vous faire connaître moi, à Dieu ; moi pas le mettre en colère ; moi pas faire mauvaises choses.

Atkins se sentit pénétré de honte lorsqu'il entendit cette pauvre créature ignorante souhaiter de connaître Dieu, tandis que lui, misérable pécheur, ne trouvait pas un mot à dire sur le Créateur, sans que des récriminations sur sa conduite rendissent inconséquent et incroyable ce qu'il dirait, puisque déjà elle lui avait déclaré qu'elle ne croyait pas en Dieu parce qu'il ne l'avait pas détruit, lui si méchant. Il reprit ainsi :

G. A. Ma chère, vous voulez dire sûrement que vous souhaitez connaître Dieu, non être connue de lui ; car il vous connaît déjà, il sait tout ce que vous pensez.

La F. Il entend donc ce que je vous dis maintenant? il sait que je désire le connaître ; comment pourrais-je connaître celui qui m'a faite?

G. A. Pauvre créature, c'est lui qui se fera connaître à toi ; je ne puis t'instruire, je vais prier Dieu de se révéler à toi et de me pardonner, moi qui suis indigne de te parler de lui.

Ce pauvre homme, dans son désir fervent de faire connaître Dieu à sa femme, qui souhaitait avec non moins d'ardeur d'être instruite, se mit à genoux et pria le Ciel d'éclairer son esprit sur les mystères du salut par Jésus-Christ, de pardonner ses péchés et de permettre qu'il devînt l'humble instrument de la conversion d'une âme à la religion véritable. Ensuite il se rassit, et leur dialogue continua. Ce fut alors que nous le vîmes s'agenouiller et lever les mains au ciel.

La F. Pourquoi vous êtes-vous mis à genoux? Pourquoi avez-vous levé les mains? Qu'avez-vous dit? à qui avez-vous parlé? que signifie tout cela?

G. A. Ma chère, je me suis mis à genoux en signe de soumission pour mon Créateur ; je lui ai dit *O*, comme vous appelez la prière, et comme vos vieillards le font devant leur idole Benamouki.

La F. Pourquoi lui avez-vous dit *O*?

G. A. Je l'ai prié d'ouvrir vos yeux et votre intelligence, afin que vous puissiez le connaître et être reçue parmi les siens.

La F. Peut-il faire cela aussi?

G. A. Oui, sans doute, il peut faire toutes choses?

La F. Et maintenant, il entend ce que vous dites?

G. A. Oui : il nous a ordonné de le prier et il a promis de nous écouter.

La F. Quand vous a-t-il ordonné cela et de quelle manière? L'avez-vous entendu parler?

G. A. Non, nous ne l'entendons point parler ; mais il s'est révélé à nous de plusieurs manières.

Ici, Atkins fut très embarrassé pour faire entendre à l'Indienne que Dieu s'était révélé par sa parole, et ce que c'était que cette parole ; enfin il reprit :

G. A. Dieu a parlé à des hommes justes et bons dans les temps passés ; il leur a parlé du haut du ciel et en mots très intelligibles, et inspirés par lui, ces hommes ont écrit dans un livre toutes ses lois.

La F. Moi pas comprendre cela : où est ce livre?

G. A. Hélas ! ma pauvre amie, je ne l'ai point ; mais j'espère un jour me le procurer et vous le faire lire. — Et il l'embrassa avec tendresse, en même temps avec un chagrin inexprimable de ne pouvoir lui faire lire la Bible.

La F. Mais comment vous me faire connaître que Dieu a instruit ces hommes à écrire ce livre?

G. A. Par le même principe qu'il nous fait connaître qu'il est Dieu.

La F. Quel principe? Par quel moyen le connaissez-vous?

G. A. Parce qu'il n'enseigne et ne commande que ce qui est bon, juste, saint, tout ce qui tend à nous rendre parfaitement bons et aussi parfaitement heureux, et parce qu'il défend tout ce qui est mauvais, tout ce qui peut entraîner au mal.

La F. Oui, j'entends cela ; il nous apprend toutes bonnes choses, il fait toutes bonnes choses, il nous donne tout, il m'entend quand je dis *O*, comme vous le faites maintenant ; il me fera du bien, si je veux être bonne, et ne me tuera pas si je ne suis pas bonne ; tout cela vous dites lui faire et être un grand Dieu : alors moi prendre lui, croire lui un grand Dieu et lui dire *O*, comme vous, mon cher.

Le pauvre homme ne put contenir sa joie, et, la prenant par la main, il l'aida à se lever, la fit mettre à genoux à côté de lui, et pria Dieu à voix haute pour qu'il se révélât lui-même par son Saint-Esprit à cette femme, et, s'il était possible, lui envoyât une Bible pour qu'elle pût lire la sainte parole. Ce fut en ce moment que nous le vîmes dans l'attitude ci-dessus décrite.

Après cela ils tinrent ensemble d'autres discours qu'il serait trop long de rapporter ; mais elle le pria spécialement de lui promettre

qu'à l'avenir il cesserait d'offenser Dieu de peur que Dieu ne le fît mourir, parce qu'alors elle resterait seule et sans personne pour l'instruire à mieux connaître Dieu, et il serait peut-être malheureux comme les méchants le sont en l'autre vie.

Ce récit était des plus étranges, et nous en fûmes tous deux extrêmement touchés, surtout l'ecclésiastique. Il était émerveillé de ce qu'il entendait ; mais il avait le plus grand regret de ne pouvoir parler à cette femme, parce qu'il ne s'exprimait pas facilement en anglais, et qu'il était difficile de comprendre le langage corrompu qu'elle parlait. Cependant il me dit qu'il croyait pouvoir faire pour elle plus que de la marier. Je ne devinai pas d'abord ce qu'il voulait dire ; mais il m'expliqua enfin qu'elle devait être baptisée. Je consentis à cela très volontiers, et j'étais d'avis de faire sur-le-champ la cérémonie, lorsqu'il me dit : « Non, non, monsieur, attendons ; je désire assurément lui donner le baptême ; toutefois, si j'ai vu que son mari l'a presque miraculeusement amenée à embrasser la religion et lui a donné de justes idées de Dieu, de sa puissance, de sa justice, de sa miséricorde, il me reste à savoir s'il lui a dit quelque chose du Christ, de la rédemption, de la nature de la foi en Jésus-Christ, du Saint-Esprit, de la résurrection, du jugement dernier, de la vie éternelle ».

J'appelai Atkins et lui demandai s'il avait abordé toutes ces questions. Le pauvre homme fondit en larmes et répondit : « J'en ai dit quelques mots ; mais je suis un si grand pécheur, ma conscience me reproche une vie si abominable, si impie, que je tremblais de penser que l'attention de ma femme et sa confiance pour ce que je lui disais seraient affaiblies par la connaissance qu'elle avait de celui qui parlait. Soyez-en certain, dit-il encore, elle est si bien disposée à recevoir de bonnes impressions, que, si vous vouliez raisonner de sujets religieux avec elle, votre peine ne serait pas perdue et que vous seriez très satisfait de ses résultats ».

En conséquence je fis appeler cette femme, et, me proposant comme interprète entre elle et le prêtre, je priai celui-ci de commencer à la prêcher. Jamais sans doute un tel sermon ne fut débité dans ces derniers siècles par un prêtre papiste, et je pensai et lui dis qu'il avait le zèle, les lumières, la sincérité d'un vrai chrétien, et pas une des erreurs d'un catholique romain, et qu'il ressemblait, selon moi, aux anciens évêques du temps où l'Église de Rome prit la souveraineté spirituelle sur les hommes. En un mot, il conduisit la pauvre sauvage à embrasser la foi du Christ et de la rédemption, non pas simplement avec admiration, comme elle avait reçu les premières notions de Dieu, mais avec bonheur, avec amour, avec confiance, et

même avec un degré d'intelligence surprenant ; ensuite, sur sa propre demande, elle fut baptisée.

Tandis que le prêtre se préparait à cette cérémonie, je le priai d'user de quelque précaution pour que le mari ne s'aperçût pas qu'il était de l'Église romaine, redoutant les suites de cette dissidence sur les idées religieuses que nous désirions introduire. Il me dit que, n'ayant ni chapelle consacrée, ni aucune des choses nécessaires pour administrer ce sacrement, il accomplirait ce rite de telle manière que moi-même je ne pourrais me douter, si je ne le savais pas, qu'il



était catholique. Il fit comme il le disait, et, prononçant seulement quelques mots latins à voix basse, il versa une assiette pleine d'eau sur la tête de la femme, en prononçant très haut et en français : « *Marie* (c'était le nom que Guillaume Atkins m'avait prié de donner à sa femme, dont je fus le parrain), Marie, je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ». Ainsi personne ne pouvait inférer de là à quelle communion chrétienne elle appartenait. Ensuite il lui donna la bénédiction en latin ; et Atkins ne s'aperçut point que ce n'était pas du français, ou bien il n'y prit pas garde en ce moment.

Aussitôt que cette cérémonie fut achevée, nous procédâmes à celle

du mariage ; ensuite le prêtre, s'adressant à Atkins, l'exhorta de la manière la plus affectueuse à persévérer dans ses bonnes dispositions actuelles et à les soutenir par une ferme résolution de changer de vie, le repentir n'étant rien sans l'amendement. Il lui représenta qu'il devait s'efforcer de se rendre digne de la grâce si précieuse que Dieu lui avait accordée en permettant qu'il devînt l'instrument de la conversion de sa femme, car, s'il négligeait ce devoir, l'idolâtre convertie serait bientôt meilleure chrétienne que lui. Il leur dit à tous deux beaucoup de bonnes choses, et, les recommandant à la bonté de Dieu, il leur donna une seconde fois la bénédiction, dont je répétais chaque mot en anglais ; et tout fut terminé. Je ne crois pas avoir été témoin d'une scène plus douce ni plus touchante dans le cours de ma vie.

Cependant mon religieux n'avait pas encore achevé son œuvre ; ses pensées se portaient sans cesse sur les trente-sept sauvages, et il désirait toujours demeurer à terre pour entreprendre leur conversion. Je réussis toutefois à lui prouver d'abord que cette entreprise était impraticable, ensuite que je trouverais moyen de la mettre en bon chemin sans son secours et à sa pleine satisfaction.

J'avais à peu près terminé les affaires de la colonie et je me préparais à retourner à bord, quand le jeune homme que j'avais pris sur le vaisseau, affamé, vint me trouver et me dit : « J'ai su que vous aviez avec vous un ecclésiastique, lequel, d'après votre désir, a marié des Anglais à des femmes sauvages ; mais un autre mariage reste à faire dans l'île entre deux chrétiens, et j'espère que cette cérémonie pourra se faire avant votre départ et ne vous sera pas désagréable ».

Je pensai qu'il me parlait de la jeune fille qui avait été femme de chambre de sa mère ; car il n'y avait pas d'autre chrétienne dans l'île, et je tâchai de le dissuader de faire trop légèrement un acte aussi important, auquel l'entraînait sans doute la solitude où il se trouvait. Je lui représentai qu'il possédait une belle fortune, qu'il avait de bons parents, d'après ce que je lui avais ouï dire à lui-même et à la jeune personne ; qu'elle était pauvre, d'un état au-dessous du sien ; qu'elle avait vingt-six à vingt-sept ans, et qu'il n'en avait pas dix-huit ; que très probablement, avec mon secours, il sortirait de ce désert et retournerait dans son pays, et, en ce cas, il y avait mille à parier contre un qu'il se repentirait de son choix, au grand préjudice de tous les deux. J'allais continuer, quand il m'interrompit en souriant, et me dit avec beaucoup de modestie que je me trompais dans mes conjectures, qu'il n'avait aucun projet de ce genre, et qu'il était heureux d'entendre que j'avais l'intention de l'aider à retourner dans son pays, n'ayant consenti à rester où il était qu'à cause de la

longueur du voyage dans lequel j'étais engagé, de ses dangers, et de la distance où il l'aurait mis de ses parents. « Tout ce que je vous demande pour moi, dit-il, c'est un petit coin de terre pour m'établir, un ou deux domestiques, et quelques meubles et ustensiles nécessaires ; et j'attendrai ici, en cultivant ma plantation, l'époque désirée, où, si vous retournez en Angleterre, vous pourrez songer à nous délivrer. Je suis sûr que vous n'oublierez pas, en arrivant dans ma patrie, de faire passer mes lettres à mes amis de Londres, auxquels j'écrirai vos bontés pour moi, et en quelle partie du monde, en quel état vous m'avez laissé. Je vous promets, dans le cas où vous me donneriez les moyens de quitter cette île, de vous abandonner ma plantation en toute propriété, quelle que fût la valeur que mes travaux y auraient ajoutée. »

Ce petit discours, fort bien arrangé pour un si jeune homme, me fit grand plaisir, en me montrant que le mariage projeté ne le regardait point. Je l'assurai que, si jamais je revoyais l'Angleterre, je remettrais ses lettres et m'occuperais avec zèle de ses affaires et des moyens de le ramener dans son pays. Cependant j'étais impatient de savoir quel était l'homme qui voulait se marier ; et il me dit que c'était notre *factotum* et qu'il désirait épouser Suzanne sa domestique. Je fus charmé de ce projet, en effet très raisonnable. L'homme était d'un caractère ouvert et gai, et d'une activité, d'une adresse remarquables ; la jeune fille joignait à beaucoup de piété, de sagesse, de décence, assez d'agréments personnels et un haut degré d'intelligence; elle parlait bien, toujours à propos, avec convenance et politesse, sans timidité excessive ni hardiesse impertinente ; elle était adroite, bonne ménagère, et elle aurait administré l'île entière, sachant fort bien se conduire en toute occasion.

Nous fîmes ce mariage dans la même journée, et, comme je servis de père aux deux époux à l'autel, je les dotai en allouant au mari et à la femme un grand espace de terre pour y établir leur plantation. Cette donation et celle que je fis au jeune homme, sur sa demande, me conduisirent à effectuer un partage général de l'île afin d'éviter toute querelle entre les colons, sur leurs limites.

Je chargeai de la distribution des lots Atkins, devenu grave, sensé, économe, réformé sur tous les points, et d'une piété exemplaire. Je crois, si l'on peut se rendre juge de semblables questions, qu'il était sincèrement repentant. Il fit le partage des terres à la satisfaction générale, et les colons ne demandèrent après cela qu'un écrit de ma main confirmant les concessions en masse. Je fis dresser cet acte, ils le signèrent tous, et j'y spécifiai les bornes de chaque plantation, déclarant que j'en concédais la jouissance et l'héritage, avec leurs

améliorations, aux planteurs et à leurs héritiers, me réservant la propriété du reste de l'île, et une certaine rente payable au bout de onze ans, sur le vu d'un extrait de ce même acte produit par moi, ou par une personne autorisée pour agir en mon nom.



A l'égard du gouvernement et des lois, je leur avouai que j'étais incapable de leur donner de meilleures règles qu'ils ne pouvaient se les donner à eux-mêmes ; seulement je leur fis promettre de vivre en bons voisins les uns avec les autres, et là-dessus je me disposai à les quitter.

Je ne dois pas omettre de parler d'un autre objet. Les colons formant une sorte de société organisée politiquement, et ayant déjà des affaires en commun, il était assez singulier de voir dans un coin de l'île trente-sept sauvages indépendants et presque inoccupés. En effet, excepté les travaux nécessaires pour leur subsistance, à laquelle ils pourvoyaient avec assez de peine, ils n'avaient rien à faire. Je proposai donc au gouverneur espagnol d'aller, avec le père de Vendredi, offrir à ces Indiens de se déplacer, de faire des plantations plus étendues pour eux-mêmes, ou bien d'entrer comme domestiques chez les colons, où ils gagneraient leur vie en travaillant sans être tout à fait esclaves, chose que je ne voulus permettre sous aucun prétexte, parce qu'ils s'étaient rendus en vertu d'une capitulation dont les clauses ne devaient pas être violées.

Ils accueillirent avec joie cette proposition et suivirent le gouverneur. On donna des terres à trois ou quatre d'entre eux, pour former des plantations ; tout le reste fut employé dans diverses familles. Ainsi la colonie se trouva en quelque sorte établie comme il suit : les Espagnols possédaient ma première habitation, qui était la ville capitale, et leurs plantations s'étendaient le long du ruisseau qui formait la crique si souvent citée, jusqu'à mon bosquet, et quand ils agrandirent leur culture, ce fut toujours à l'E. Les Anglais vivaient sur la partie N.-E., où Atkins et ses compagnons s'étaient d'abord établis, et ils s'étendaient au S. et au S.-O., derrière la partie espagnole. Chaque plantation avait un supplément considérable de terres, qui pouvait être ajouté à sa culture s'il était nécessaire, en sorte que les planteurs n'avaient jamais pour motif de querelle le manque d'espace. Tout le reste de l'extrémité orientale demeura inhabité, afin que les sauvages, s'ils venaient sur ces rives pour célébrer leurs fêtes barbares, pussent arriver et s'en aller sans être inquiétés, s'ils ne cherchaient à inquiéter personne. Il est probable qu'ils descendirent plus d'une fois et se retirèrent sans être aperçus ; le fait est que les colons ne furent jamais attaqués ni alarmés par eux.

Je me ressouvins alors que j'avais fait espérer à mon ami l'ecclésiastique que la conversion des sauvages pourrait être commencée sans lui et à sa satisfaction, et je lui dis que je croyais la chose en bon train maintenant. Les sauvages étant alors distribués dans les familles chrétiennes, si chacune d'elles voulait remplir son devoir envers ceux des Indiens qui tomberaient dans ses mains, j'espérais les meilleurs résultats de cet état de choses.

« Oui, me dit-il, si chacun veut remplir son devoir ; mais comment obtenir cela? » Je lui dis que nous pouvions faire appeler les colons

et leur commander en masse cette tâche, ou bien leur parler à tous séparément. Il jugea ce dernier parti le meilleur, et il se chargea de s'adresser aux Espagnols, qui étaient tous catholiques ; moi, je me réservai les Anglais, qui étaient tous protestants. Nous leur recommandâmes, et même nous leur fîmes promettre de ne faire aucune distinction, papiste ou protestante, dans leurs exhortations aux Indiens et de leur donner simplement une connaissance générale du vrai Dieu et du Sauveur. Ils s'engagèrent de plus à ne jamais avoir de dispute entre eux par rapport à la religion.

Quand j'arrivai à la maison d'Atkins (un ouvrage de vannerie aussi rare méritait bien d'être ainsi nommé), j'y trouvai la jeune femme dont j'ai parlé plus haut, et la femme d'Atkins. Elles étaient devenues grandes amies, et la pieuse et sage Suzanne avait perfectionné l'ouvrage commencé par Atkins : la nouvelle baptisée, qui n'était chrétienne que depuis quatre jours, avait déjà des sentiments religieux tels que j'en ai rencontré bien peu dans le monde.

Avant de me rendre près d'eux, il m'était venu à l'esprit que parmi les choses utiles que je devais leur laisser je n'avais pas compris une Bible, ayant eu pour eux, sur ce point, moins de sage prévoyance que ma bonne veuve en avait eu pour moi, lorsqu'elle m'envoya de Lisbonne une cargaison dans laquelle je trouvai, par ses soins, trois Bibles et un livre de prières. La charité de cette excellente femme eut un effet plus étendu qu'elle ne l'imaginait ; car ces livres servirent à la consolation et à l'instruction de gens qui en firent meilleur usage que je ne l'aurais fait. Je pris une des Bibles dans ma poche, et Atkins m'ayant dit avec une joie extrême, lorsque j'entrai chez lui, que la jeune femme et la nouvelle chrétienne avaient beaucoup causé ensemble de la religion et en causaient encore en ce moment, je m'approchai d'elles, et leurs discours me semblèrent très édifiants. « Ah ! monsieur, dit Atkins, quand il plaît à Dieu de ramener à lui des pécheurs, ou de faire rentrer au bercail des brebis égarées, il ne manque jamais de messager. Ma femme a trouvé un instructeur meilleur que moi, indigne ; cette jeune femme a été envoyée ici par le Ciel ; elle serait en état de convertir, à elle seule, toute une île de sauvages. » Suzanne rougit et se levait pour sortir ; mais je la priai de se rasseoir et lui dis qu'elle avait une belle œuvre à exécuter, et que j'espérais que Dieu bénirait ses efforts.

Nous causâmes un instant, et je ne vis aucun livre en jetant les yeux autour de nous ; mais je ne leur fis là-dessus aucune question, et je tirai ma Bible de ma poche. « Voici, dis-je, Atkins, un secours qui vous manquait peut-être encore. » Il fut confondu et ne put parler pendant quelques moments ; alors, revenant à lui-même, il prit

le livre entre ses deux mains, et, s'adressant à sa femme : « Ma chère, lui dit-il, ne vous ai-je pas dit que Dieu, bien qu'il demeure là-haut, a entendu ce que nous avons dit? Voici le livre que je l'ai prié à genoux de nous envoyer. Dieu a écouté notre prière et l'a exaucée. » Il pleurait comme un enfant en parlant ainsi, tant il était transporté de joie et de reconnaissance.

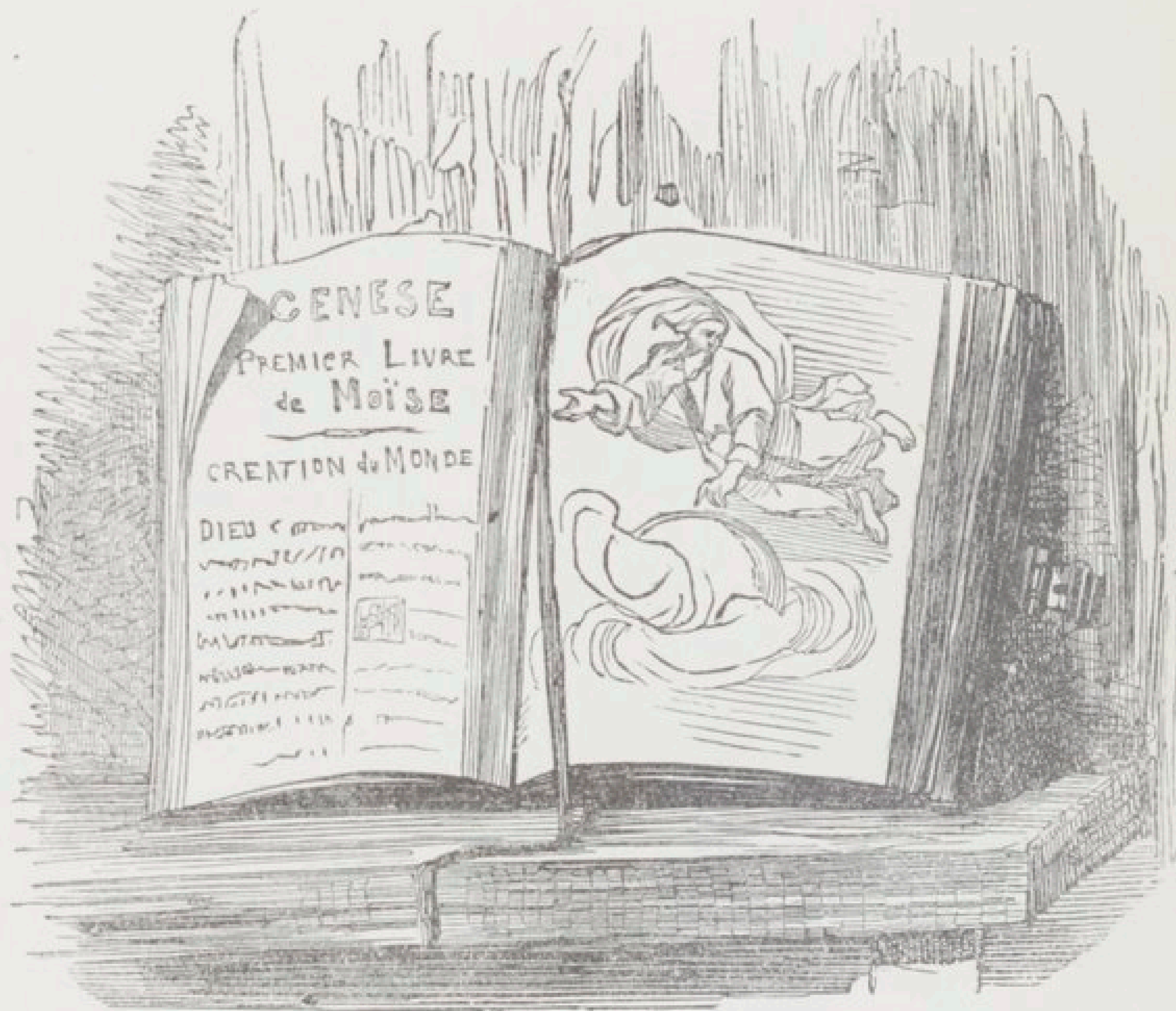
La femme, surprise à l'excès, fut bien près de tomber dans une erreur dont nous ne nous apercevions pas d'abord : elle croyait fermement que Dieu avait envoyé la Bible, sur la demande de son



mari. Il est vrai que cela était arrivé par la volonté de la Providence, et il eût été, je crois, très facile de persuader à cette pauvre femme qu'un messager était venu du ciel tout exprès pour lui apporter ce livre : mais ce sujet était trop sérieux pour admettre aucune déception ; aussi je me tournai vers Suzanne et lui dis d'expliquer à la nouvelle convertie comment Dieu répond à nos prières sans intervertir l'ordre naturel des choses, et sans qu'il y ait rien de merveilleux, et comment il est de notre intérêt qu'il en soit ainsi.

Cette jeune femme remplit si bien mes vues, que je puis vous assurer qu'aucune ruse pieuse ne fut employée avec notre convertie, ce qui eût été à mes yeux une fraude impardonnable. Mais la joie

d'Atkins ne peut se décrire. Jamais homme ne fut plus reconnaissant d'un bienfait qu'il ne le fut pour le don de la Bible, et jamais homme ne se réjouit de la possession du saint livre par de meilleurs motifs. Sans doute cet homme avait été féroce, libertin effréné, horriblement pervers, et cependant il peut servir d'exemple à ceux qui ont des enfants à élever, en leur montrant que les bons principes produisent, tôt ou tard, un retour vers le bien, même chez les êtres les plus rebelles. Il en fut ainsi pour ce pauvre homme ; le peu qu'il avait conservé dans sa tête des instructions religieuses de son père lui



servit à ramener à Dieu une personne plus ignorante que lui, et à rentrer lui-même dans la voie du repentir.

Parmi ses souvenirs, il se rappelait surtout ce que son père lui avait dit si souvent de la valeur inappréciable de la Bible, des bénédictions que lui doivent les peuples, les familles, les individus, et cependant il sentait alors pour la première fois combien ces assertions étaient vraies, en éprouvant le besoin absolu de cet oracle divin pour instruire des païens, des barbares.

La jeune femme se félicita aussi, du moins pour le moment, de l'apparition opportune de la Bible, quoique son maître et elle en eussent chacun une à bord, qu'ils n'avaient pas encore fait apporter. Après avoir dit tant de choses de cette excellente personne, je ne puis

omettre d'y ajouter une circonstance à la fois instructive et singulière, et qui la concerne ainsi que moi.

J'ai conté à quelle extrémité cette pauvre jeune fille avait été réduite, et comment elle avait vu sa maîtresse mourir de faim sur le malheureux navire que nous secourûmes en mer. La dame, son fils et sa femme de chambre furent d'abord très durement traités par l'équipage, ensuite totalement abandonnés. Un jour, causant avec Suzanne sur ce qu'elle avait souffert en ce temps, je lui demandai si elle se le rappelait suffisamment pour me décrire ce qu'on éprouve en périssant faute de nourriture. Elle répondit qu'elle croyait pouvoir me donner une idée très précise de ce genre de mort, et raconta ainsi son histoire :

« D'abord, monsieur, nous vécûmes plusieurs jours très mal et souffrant beaucoup du besoin ; puis enfin nous fûmes privés de toute nourriture, à l'exception du sucre et d'un peu de vin et d'eau. Le premier jour que je passai sans avoir pris aucun aliment, je me sentis le soir un malaise, une faiblesse de l'estomac et une grande disposition à bâiller et à dormir. Je me couchai sur un des cadres de la grande cabine, je dormis trois heures et me réveillai ranimée : j'avais bu un verre de vin en me couchant. Je restai environ trois heures éveillée, et vers cinq heures du matin je me sentis étourdie, le cœur malade : je me recouchai, mais je ne pus me rendormir. Toute la seconde journée se passa en de semblables alternatives de faim et de défaillance, avec des envies de vomir.

« La seconde nuit, étant obligée de me coucher encore sans avoir pris autre chose qu'un peu d'eau, je rêvai dans mon sommeil que j'étais aux Barbades, que le marché était rempli de toutes sortes de denrées, que j'en achetais pour ma maîtresse et revenais à la maison dîner de grand appétit ; mais, en m'éveillant, je me sentis bien découragée de me retrouver dans la famine. Je bus le dernier verre de vin que nous avions, et j'y mis du sucre, pour suppléer un peu à la nourriture ; mais, l'estomac ne trouvant aucune substance à digérer, le seul effet du vin était d'envoyer, de l'estomac à la tête, des vapeurs désagréables. Je restai quelque temps, à ce que l'on m'a dit, stupide, dépourvue de sentiment, comme une personne ivre. Le troisième jour, après une nuit de rêves confus, étranges, incohérents, pendant lesquels j'étais plutôt assoupie qu'endormie, je m'éveillai furieuse de faim ; et dans le cas où ma raison ne serait pas revenue et n'aurait pas surmonté cette rage, peut-être, si j'avais été mère et si j'avais eu près de moi mon enfant, sa vie n'eût-elle pas été en sûreté. Cette crise dura trois heures, pendant lesquelles je tombai deux fois dans une démence complète, comme je l'ai su de mon jeune maître et comme il peut vous le dire.

« Dans un de mes accès de frénésie, je tombai et me frappai le visage contre le coin d'un lit sur lequel ma maîtresse était couchée, et le coup fit jaillir le sang de mon nez. Un mousse m'apporta un bassin ; je m'assis, je laissai couler mon sang dans ce vase, et, à mesure qu'il coulait, je revenais à moi. La violence de la fièvre et la rage de faim s'étant ainsi calmées, le mal de cœur me reprit, et je fis de vains efforts pour vomir, n'ayant rien dans l'estomac. Je m'évanouis quand mon sang eut coulé pendant quelque temps. On me crut morte ; mais je revins bientôt à la vie, et je sentis alors la plus atroce douleur d'estomac qu'on puisse imaginer. Elle ne ressemblait point à la colique ; c'étaient des angoisses poignantes, un désir ardent de manger qui se changea vers le soir en une sorte d'appétit tourmentant peut-être semblable aux *envies* des femmes grosses. Je pris encore un verre d'eau sucrée ; mais le sucre répugnait à mon estomac, et il le rejeta. Alors je pris un autre verre d'eau pure et je le gardai, puis je me couchai en priant Dieu du fond du cœur de me tirer de ce monde. Un peu consolée par cette espérance, je dormis quelques instants, et, en m'éveillant, je me crus mourante. Les vapeurs qui montaient de mon estomac à ma tête me causaient des étourdissements et une grande faiblesse. Je recommandai mon âme à Dieu, et souhaitai sincèrement que quelqu'un me jetât à la mer.

« Pendant ce temps-là, ma maîtresse gisait expirante à côté de moi. Je le voyais trop bien ; mais, supportant son mal avec plus de patience que moi, elle donna le dernier morceau de pain qui lui restait à son fils : il ne voulait pas l'accepter ; elle le força de le manger, et je crois que cela sauva la vie à mon jeune maître.

« Sur le matin je dormis encore, et à mon réveil je tombai dans une crise de larmes qui fut suivie d'un second accès de rage de faim. Je me levai furieuse et dans l'état le plus effroyable ; si ma maîtresse eût été morte, malgré mon attachement pour elle, je suis sûre que j'aurais mangé un morceau de sa chair avec autant d'indifférence, autant de plaisir même, que j'aurais pu manger de la viande d'un animal destiné à notre nourriture. Une ou deux fois je fus près de mordre mon bras ; et, voyant le bassin dans lequel j'avais saigné la veille, j'y courus et l'avalai avec autant d'avidité que si j'avais craint d'être prévenue par quelque autre. Après avoir bu, en dépit de l'horreur qui me saisit en pensant à ce que j'avais fait, ma faim se trouva apaisée ; je bus un verre d'eau, et je passai quelques heures plus tranquille. C'était le quatrième jour : je restai ainsi jusqu'au soir ; et alors, dans l'espace de trois heures, je subis tous les accidents que j'ai décrits, l'un à la suite de l'autre : le mal de cœur, l'assoupissement, la rage de faim, les douleurs d'estomac et le délire furieux se

succédaient de quart d'heure en quart d'heure, mes forces baissaient extrêmement, et, la nuit venue, je me couchai dans l'unique espoir de mourir avant le jour.

« Je ne dormis pas une minute pendant cette nuit ; la faim avait tourné en maladie. Je sentis de terribles douleurs de coliques causées par les vents qui remplissaient mes entrailles au lieu de nourriture. Je restai en cet état jusqu'au jour ; et je fus alors surprise d'entendre les cris et les lamentations de mon jeune maître, qui m'appelait et me disait que sa mère était morte. Je me soulevai un peu, n'ayant pas la force de me lever entièrement, et vis qu'elle respirait encore, mais ne donnait que peu de signes de vie.



« J'eus alors de telles convulsions d'estomac, que je ne saurais les décrire, et de si fréquents élancements de faim, que les tortures de la mort ne peuvent être plus terribles. J'étais dans cet état quand les matelots crièrent au-dessus de nous : « Une voile ! une voile ! » et se mirent à courir et à sauter comme des fous. Il m'était impossible de me lever, et à ma maîtresse encore bien plus ; pour mon jeune maître, je le croyais expirant. Nous ne pouvions ouvrir la porte de la cabine et nous informer de ce qui causait cette confusion. Depuis deux jours nous n'avions vu personne de l'équipage ; les hommes nous avaient dit qu'il ne leur restait pas une bouchée à manger, et nous avons su qu'ils nous croyaient morts. Telle était la triste condition dans laquelle nous nous trouvions quand le Ciel vous envoya pour nous sauver, et vous savez mieux que nous comment nous étions lors de votre arrivée dans la cabine. »

Telle fut sa relation. Il me sembla qu'elle dépeignait énergiquement l'état d'une personne qui meurt d'inanition, et elle excita vivement mon intérêt. Je crus à la vérité de ce récit, parce que le jeune homme m'avait dit une partie de ces circonstances, mais d'une manière moins précise et moins touchante que la jeune fille. D'ailleurs, sa mère l'avait soutenu aux dépens de sa propre vie ; et la pauvre servante, bien que la force de sa constitution la rendît plus capable de lutter contre le mal que sa maîtresse, déjà âgée et de plus très délicate de santé, la pauvre fille, dis-je, dut sentir plus tôt que les autres les extrémités de la faim, parce que sa jeunesse exigeait plus de nourriture, et qu'elle n'avait probablement reçu aucun supplément sur la part de la mère, qui se privait seulement pour son fils. Il est certain que, si notre bâtiment ou quelque autre ne se fût pas aussi heureusement rencontré pour sauver ces malheureux, en peu de jours ils auraient tous péri ; à moins qu'ils ne se fussent résolus à se dévorer l'un l'autre, et, dans ce cas, ils n'eussent fait que reculer leur mort, parce qu'ils étaient à cinq cents lieues de terre et ne pouvaient être secourus que par une sorte de miracle. Mais je retourne à mes arrangements dans ma colonie.

Par diverses raisons, je ne jugeai pas à propos de dire aux colons que j'avais embarqué un sloop dans l'intention de le laisser dans l'île ; car je vis des semences de division entre les habitants, et je pensai que, si je leur donnais une facilité semblable, à la moindre querelle il y en aurait qui abandonneraient la place ou se feraient pirates ; alors l'île deviendrait un repaire de voleurs, au lieu d'être une colonie de gens honnêtes et religieux. Par les mêmes raisons je crus devoir emporter les deux canons de cuivre que j'avais à bord. Je pensai qu'il suffisait de laisser mes gens en état de se défendre contre toute espèce d'invasion, sans leur donner les moyens de soutenir, chez eux ni ailleurs, une guerre offensive qui amènerait leur destruction. Je réservai donc le sloop et les canons pour un autre usage, mais toujours pour le service de la colonie, comme on le verra en son lieu.

Ainsi je laissai mes colons dans une situation prospère, et je remontai sur le bâtiment le 6 mai, après avoir passé vingt-cinq jours dans l'île. Les habitants paraissant tous décidés à rester dans leurs plantations jusqu'à ce que je revinsse les chercher, je leur promis de leur envoyer du Brésil différentes choses utiles, par exemple, des bestiaux, des moutons, des cochons et des vaches. Nous avions été obligés de tuer en mer les vaches que j'avais embarquées en Angleterre, parce que, notre voyage ayant été plus long que nous ne le pensions, nous n'avions plus de quoi les nourrir.

Le jour suivant nous saluâmes l'île de cinq coups de canon, nous déployâmes nos voiles, et au bout de vingt-deux jours nous arrivâmes à la baie de Tous-les-Saints, au Brésil. Une seule aventure avait eu lieu dans notre passage, la voici. Trois jours après notre départ nous fûmes pris par un calme, et le courant portant fortement à l'E.-N.-E., comme s'il eût reflué dans un golfe du côté de terre, nous fûmes un peu détournés de notre ligne, et une ou deux fois nos matelots crièrent : « Terre à l'est » ; toutefois nous ne pouvions décider si c'était le continent ou une île.

Vers le soir, la mer étant unie et le temps calme, nous vîmes, du côté de la terre, les flots couverts de taches noires ; nous ne pouvions deviner ce que c'était ; enfin le contremaître, montant jusqu'à la moitié du grand mât avec une lunette, examina les objets et nous cria que c'était une armée. Je ne concevais pas ce qu'il voulait dire, et je lui demandai avec un peu d'impatience. « Monsieur, dit-il, ne vous fâchez point : c'est une armée, et de plus une flotte ; car il y a bien, je crois, mille canots, et vous les distinguerez bientôt, puisqu'ils se dirigent rapidement vers nous. »

Je fus un peu étonné, je l'avoue, et mon neveu le capitaine aussi ; car il avait entendu, dans l'île, de terribles histoires des sauvages ; et, n'ayant jamais fréquenté ces parages, il ne savait que penser de cette aventure ; il répéta deux ou trois fois : « Nous serons tous dévorés ». Il est vrai que, le calme nous empêchant de nous servir de nos voiles, et le courant nous faisant dériver vers la terre, notre position était assez mauvaise ; toutefois j'encourageai nos gens à ne point s'effrayer et à mettre le vaisseau à l'ancre dès que nous nous verrions forcés à combattre.

Le calme continuait, et les sauvages arrivaient sur nous très vite ; je commandai de jeter l'ancre et de carguer les voiles. De la part des sauvages nous n'avions à craindre que le feu ; je donnai donc l'ordre d'amarrer les deux chaloupes, l'une contre la poupe, l'autre contre la proue, et de les garnir d'un nombre d'hommes suffisant, qui se tiendraient prêts avec des seaux et des voiles mouillées à éteindre le feu que les Indiens pourraient lancer sur le navire.

Dans cette attitude, nous les attendîmes quelque temps ; enfin ils approchèrent, et jamais spectacle plus terrible ne s'offrit à des chrétiens. Le contremaître s'était trompé de beaucoup dans son calcul de leur nombre ; cependant, à mesure qu'ils arrivaient, nous comptâmes cent vingt-six canots, quelques-uns montés par seize ou dix-sept hommes, et même davantage ; mais les moindres en contenaient six ou sept.

Quand ils furent plus près de nous, ils semblèrent frappés d'éton-

nement et d'admiration, en voyant ce qu'ils n'avaient probablement jamais vu. Au premier moment, ils ne savaient quel parti prendre, comme nous le sûmes ensuite ; cependant ils avancèrent hardiment, et montraient l'intention de nous entourer ; mais nous criâmes à nos gens des chaloupes de ne point les laisser venir trop près de nous. Cet ordre donna lieu à un engagement contre notre volonté ; cinq ou six grands canots s'approchèrent si fort de notre chaloupe, que nos gens leur firent signe de la main de reculer. Ils entendirent très bien ces signes, mais, en se retirant, ils lancèrent une cinquantaine de flèches, et l'un de nos hommes fut blessé. Toutefois je leur criai de se garder de faire feu ; nous descendîmes quelques planches dans les chaloupes, et le charpentier fit une sorte de rempart à l'abri duquel les hommes ne pouvaient être atteints par les flèches.

Une demi-heure après, les Indiens vinrent en masse derrière nous et assez près pour que nous vissions clairement leurs personnes, mais sans pouvoir cependant deviner leurs desseins. Je reconnus en eux mes anciennes connaissances, les sauvages avec lesquels j'avais eu tant d'affaires ; en peu d'instants ils ramèrent à quelque distance au large, pour revenir nous prendre en flanc ; et ils avancèrent au point de pouvoir nous entendre parler. J'ordonnai à mes hommes de se tenir à couvert de peur des flèches, et je fis préparer les canons. Je dis cependant à Vendredi de monter sur le pont et de leur parler dans leur langue, afin de savoir ce qu'ils voulaient. Il obéit, et je ne sais s'il fut entendu ou non ; mais, aussitô t qu'il eut fini de parler dix des Indiens qui se trouvaient le plus près de nous éloignèrent un peu leur canot et, se retournant, nous montrèrent, sauf respect, leur derrière tout nu.

J'ignore si c'était un défi ou une insulte, une marque de mépris pour donner aux autres le signal de l'attaque ; mais Vendredi nous cria à l'instant qu'ils allaient tirer, et cela arriva en effet bien malheureusement pour lui, le pauvre garçon : ils lancèrent trois cents flèches et, à mon inexprimable regret, tuèrent mon brave Vendredi, qui se trouvait le seul homme en vue. Ce malheureux reçut trois flèches, trois autres tombèrent à côté de lui, et les premières partaient de mains trop sûres pour manquer leur but.

J'étais si furieux de la perte de mon fidèle serviteur et compagnon, que je fis sur-le-champ tirer cinq canons chargés à mitraille et quatre de forts boulets, et je leur envoyai une bordée telle qu'ils n'en avaient de leur vie reçu une pareille. Ils n'étaient pas à la distance de la moitié d'un câble de nous, et nos canonniers visèrent si bien que trois ou quatre canots furent renversés, selon toute apparence, par le choc de nos boulets.



L'impolitesse qu'ils nous avaient faite en nous montrant leur derrière ne nous offensa pas beaucoup, ne sachant point si ce geste, le plus outrageant possible parmi nous, avait pour eux la même signification ; je voulais donc répondre à cette démonstration par quelques coups de canon chargés à poudre, ce qui aurait suffi pour les effrayer. Mais quand ils eurent tiré sur nous avec fureur, et surtout quand ils eurent tué le pauvre Vendredi, que j'aimais, que j'estimais parfaitement, et qui le méritait si bien, je me crus justifié devant Dieu et devant les hommes, si je cherchais à couler toutes les barques des Indiens ; et en effet j'aurais été content, je l'avoue, de les noyer jusqu'au dernier.

Je ne puis dire combien de sauvages cette bordée tua et blessa ; mais on ne vit jamais une multitude d'hommes frappés d'un trouble, d'un effroi semblables. Treize ou quatorze canots étaient en pièces ou enfoncés ; tous les hommes nageaient çà et là ; les autres barques fuyaient à la hâte, sans chercher à sauver ceux dont les canots avaient sombré. Je suppose que la plupart de ces derniers périrent ; car nos gens recueillirent, une heure après que tous eurent été partis, un malheureux qui tâchait de se soutenir en nageant.

Probablement notre mitraille tua ou blessa un grand nombre de ces Indiens. Mais nous ne sûmes rien de positif sur ce point ; car ils s'éloignèrent si vite, qu'en moins de trois heures nous ne pouvions plus voir que trois ou quatre canots traînards ; le reste ne reparut point. Le même soir une brise favorable s'éleva, et nous fîmes voile pour le Brésil.

Nous avions un prisonnier ; mais il était si effrayé, qu'il refusait de manger et de parler, et nous crûmes qu'il voulait se laisser mourir de faim. Cependant je pris un bon moyen pour le guérir de cette fantaisie ; je le fis prendre et embarquer dans la chaloupe, en lui donnant à entendre qu'on allait le jeter à la mer et le laisser comme on l'avait trouvé, s'il s'obstinait à se taire : cela ne suffit point, et on le jeta en effet dans l'eau et on s'éloigna de lui. Alors il suivit la chaloupe, car il nageait comme un poisson, et supplia nos gens de le reprendre ; ils ne comprenaient point ses paroles ; cependant ils le recueillirent enfin, et il se montra plus traitable : c'était ce qu'on voulait ; car je n'aurais pas souffert qu'on le laissât se noyer.

Nous étions donc en marche de nouveau ; mais j'étais l'homme le plus désolé du monde, privé de mon fidèle Vendredi. J'aurais souhaité retourner dans l'île, pour prendre quelqu'un à sa place ; mais cela ne se pouvait pas, et nous continuâmes notre route. Quant à notre prisonnier, on fut longtemps avant de pouvoir lui faire entendre la moindre chose ; mais enfin nos matelots parvinrent à

lui enseigner un peu d'anglais, et il devint plus communicatif.

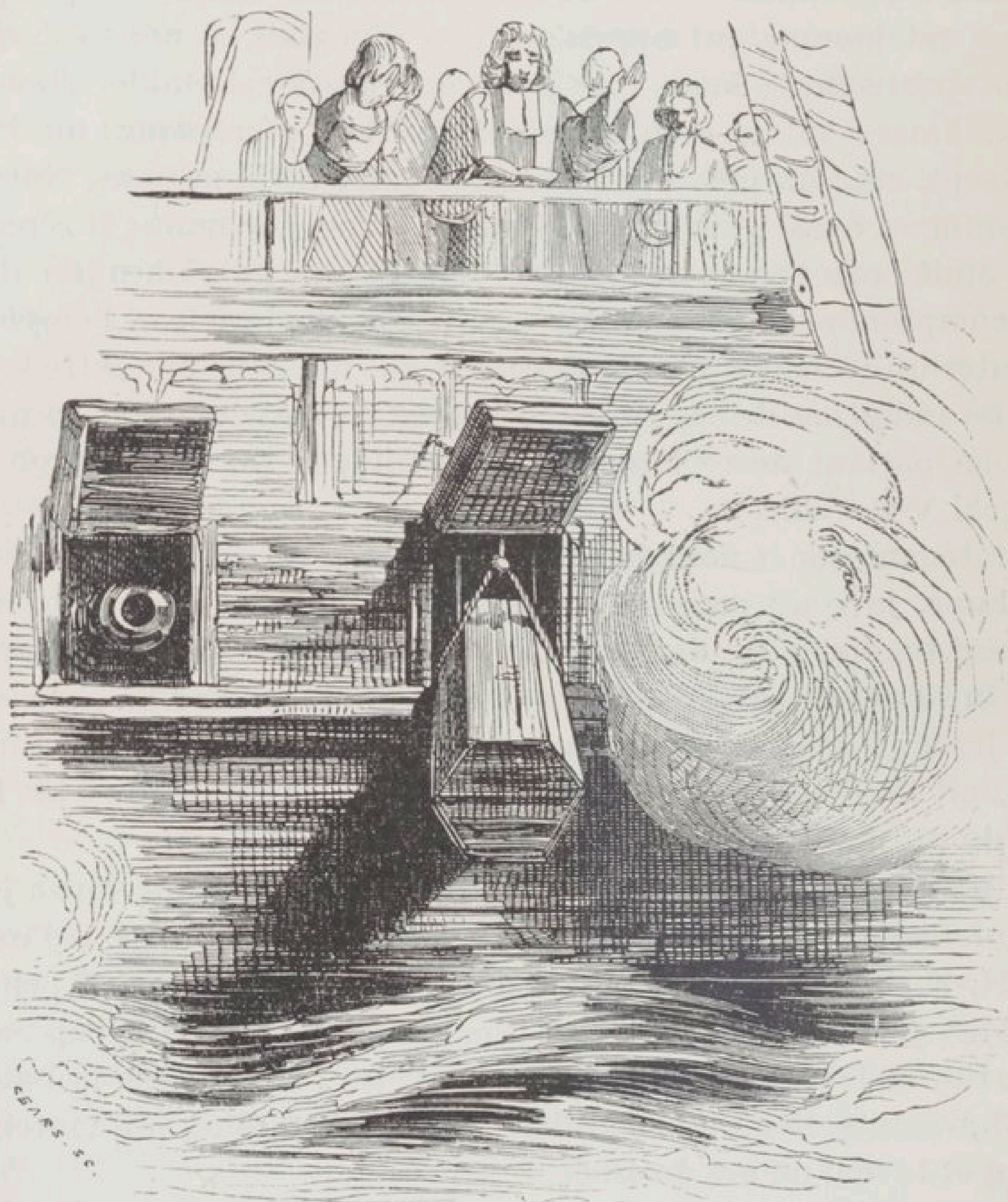
Je lui demandai de quel pays il venait, et ne pus comprendre ses paroles ; son langage était si singulier, si guttural, si étrangement sourd, que l'on n'en pouvait distinguer les mots. Il nous sembla qu'un homme bâillonné aurait pu parler cette langue aussi bien que s'il eût été libre, les dents, les lèvres, la langue et le palais ne servant point à la formation des sons qui la composent, et qui sont produits dans la gorge comme ceux d'un cor de chasse. Quelque temps après, lorsque cet homme eut appris un peu d'anglais, il nous dit qu'ils étaient partis avec leurs rois pour une grande bataille. Nous lui demandâmes combien de rois étaient avec eux ; il répondit qu'il y en avait sept, cinq nations étant réunies contre deux nations. Nous lui demandâmes aussi pourquoi ils étaient venus sur nous ; il répondit que c'était pour voir la grande merveille. Nous ne pûmes jamais lui faire comprendre notre manière d'indiquer le pluriel, ni l'empêcher d'ajouter un second *e* à la fin des mots qui finissent par cette lettre. Tous les indigènes de ces contrées et ceux de l'Afrique font la même faute en parlant notre langue. Ce ne fut pas sans peine que j'en corrigeai Vendredi.

Maintenant que le nom de ce pauvre garçon est encore revenu sous ma plume, je veux prendre congé de lui. Pauvre brave Vendredi ! Nous lui rendîmes les derniers devoirs avec toute la convenance et toute la solennité possibles, en mettant son corps dans un cercueil et en le jetant à la mer. Je fis tirer onze coups de canon pour lui ; et ainsi finit la vie du plus reconnaissant, du plus fidèle, du plus honnête, du plus affectionné serviteur qui ait jamais existé.

Un bon vent nous poussait alors vers le Brésil, et en douze jours nous arrivâmes en vue de la terre, à 5 degrés de la ligne, à l'extrémité N.-E. de l'Amérique. Nous gouvernâmes au S.-quart-E., en vue des côtes, pendant quatre jours ; alors nous doublâmes le cap Saint-Augustin, et trois jours après nous jetâmes l'ancre dans la baie de Tous-les-Saints, lieu de ma première délivrance, d'où me vinrent et le bien et le mal de ma destinée.

Jamais navire n'entra dans ce port avec moins d'affaires à traiter que le mien n'en avait ; cependant nous ne fûmes admis qu'avec les plus grandes difficultés à communiquer avec la place. Mon associé ui-même, qui vivait encore et tenait un rang considérable en ce pays, es deux négociants mes anciens agents, et la célébrité que je devais à ma conservation miraculeuse dans l'île, rien de tout cela ne put obtenir pour moi cette faveur. Heureusement mon associé, se rappelant que j'avais donné cinq cents moïdores au prieur de Saint-Augustin, et deux cent soixante et douze aux pauvres, se rendit

au couvent, et obligea son prieur actuel à intercéder auprès du gouverneur, pour qu'il me fût permis de descendre à terre avec le capitaine du bâtiment, une autre personne et huit matelots, et sous la condition expresse de n'emporter aucune marchandise du bâtiment, et de n'amener aucune personne de plus. Ils furent si sévères avec nous, que j'eus la plus grande peine à faire débarquer trois balles d'étoffes anglaises que j'apportais en présent à mon associé.



C'était un homme très généreux et très bienveillant, quoiqu'il fût parti, ainsi que moi, d'une condition assez humble. Sans se douter de l'intention que j'avais de lui faire un cadeau, il m'en envoya un de viandes fraîches, de vin, de confitures, de la valeur de trente moïdores, en y comprenant un peu de tabac et trois ou quatre belles médailles d'or. Mais je ne me trouvais pas en reste avec lui, mon présent se composant, comme je l'ai dit, de beaux draps et de belles étoffes anglaises, de dentelles et de toiles de Hollande. Je remis en

outre dans ses mains, afin qu'il en fît l'usage que je désirais, pour environ cent guinées de ces mêmes marchandises, le chargeant de faire remonter le sloop que j'avais apporté, et d'envoyer sur ce bâtiment, à mes planteurs, les secours que je leur avais promis. En peu de jours le sloop fut prêt, et je donnai au patron des indications assez précises pour qu'il ne pût manquer de reconnaître la situation de l'île ; et il la reconnut, en effet, comme je l'appris ensuite de mon associé. Un de nos matelots, qui était descendu avec moi dans ma colonie, offrit d'y retourner avec le sloop, me demandant seulement une lettre pour le gouverneur espagnol, dans laquelle je marquerais à celui-ci de donner au porteur une quantité de terre suffisante et les outils et les autres provisions nécessaires pour commencer une plantation, besogne à laquelle il s'entendait, ayant été planteur au Maryland, et boucanier par-dessus le marché. J'accordai à cet homme tout ce qu'il me demandait, et de plus j'y ajoutai le sauvage, notre prisonnier de guerre, pour s'en servir comme d'un esclave. J'écrivis au gouverneur espagnol de lui donner en toutes choses une part égale à celle des autres habitants.

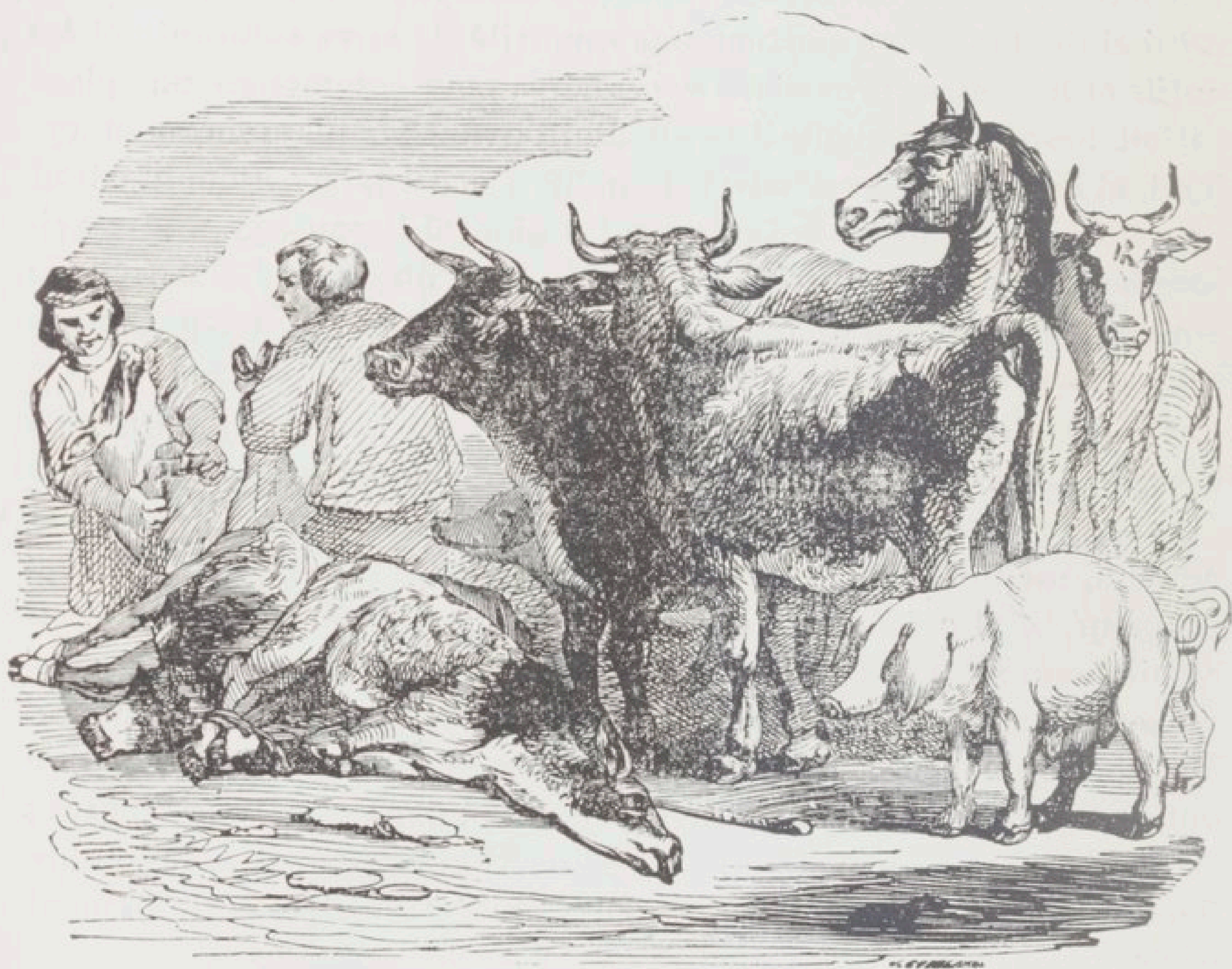
Tandis que je m'occupais du départ de cet homme, mon ancien associé me parla d'un honnête planteur de sa connaissance, qui avait encouru la défaveur de l'Église. « Je ne sais trop comment cela est advenu, me dit-il, mais, en conscience, je le crois hérétique au fond du cœur, et il a été forcé de se cacher, de peur de l'Inquisition. Il serait heureux d'échapper avec sa femme et ses deux filles ; et si vous voulez lui allouer une plantation dans votre île, je lui donnerai de quoi commencer leur établissement : car les agents de l'Inquisition ont saisi tous ses biens, quelques meubles et deux esclaves exceptés ; et, bien que j'abhorre ses erreurs, je ne voudrais pas le voir tomber dans les mains du Saint-Office, parce qu'il serait très certainement brûlé vif. »

Je consentis volontiers à sa demande, et je réunis cette famille à mon Anglais. Le Brésilien, sa femme et ses filles restèrent cachés sur mon bâtiment jusqu'au moment où le sloop fut prêt à partir, et, leurs effets s'y trouvant d'avance, ils y montèrent ensemble quand il fut hors de la baie. Notre marin était charmé de son nouvel associé, et leurs fonds étaient en effet à peu près égaux, c'étaient des outils et la promesse d'une ferme. Ils y joignirent, ce qui valait plus que tout le reste, des matériaux pour planter des cannes à sucre, genre d'exploitation que le Portugais entendait fort bien.

Parmi les choses utiles envoyées à mes colons, je fis mettre trois vaches laitières et cinq veaux, une vingtaine de cochons parmi lesquels il y avait trois femelles pleines, deux juments et un cheval ;

de plus, selon ma promesse aux Espagnols, j'engageai trois Portugaises à passer dans l'île, et je recommandai aux premiers d'épouser ces femmes et de les traiter avec douceur. Je ne pus m'en procurer un plus grand nombre, mais je me ressouvins que le pauvre Portugais persécuté avait deux filles, et que cinq Espagnols seulement étaient à marier ; les autres avaient des femmes dans leur pays.

Toute cette cargaison arriva saine et sauve et fut très bien venue des habitants, qui se trouvaient maintenant, moyennant cette addition, à peu près soixante et dix, sans compter quantité de petits



enfants. Je trouvai à Londres des lettres, d'eux tous, venues par la voie de Lisbonne, quand je revins en Angleterre ; je parlerai de leur contenu tout à l'heure.

Maintenant je n'ai plus rien à dire de mon île ; et ceux qui liront la suite de mes souvenirs doivent lui faire aussi leurs adieux et s'attendre à trouver seulement dans ces pages les folies d'un vieillard que ses propres malheurs, et encore bien moins ceux des autres, n'ont pas su rendre assez sage pour éviter de retomber dans les mêmes erreurs. Quarante ans d'infortunes sans égales n'avaient pu, en effet, calmer mon esprit inquiet ; et la prospérité la plus complète, la plus inespérée, ne réussissait pas à le satisfaire.

Il était aussi extravagant à moi d'aller aux Indes, qu'il l'eût été à un homme jouissant de toute sa liberté d'aller prier les guichetiers de Newgate de l'enfermer et de le mettre au pain et à l'eau. Si j'avais pris en Angleterre un plus petit bâtiment pour me rendre directement à mon île, en le chargeant des diverses provisions que j'y voulais porter ; si j'avais pris une patente du gouvernement pour m'assurer ma propriété et établir mon autorité sur ce coin de terre, sous la domination souveraine de l'Angleterre ; si j'avais embarqué des canons, des munitions, des ouvriers et des laboureurs ; que j'eusse pris possession de la place au nom de l'Angleterre, que je l'eusse fortifiée, peuplée d'un grand nombre de gens, comme cela m'était facile ; si je m'étais établi dans la colonie et si j'avais renvoyé mon bâtiment chargé de bon riz au bout de six mois, en donnant ordre à mes amis de le réexpédier avec les objets nécessaires ; certes j'aurais agi en homme de bon sens. Mais une manie vagabonde me dominait et m'aveuglait sur tous ces avantages. Cependant quelle vie heureuse j'aurais pu mener au milieu d'une peuplade dont j'aurais été le protecteur, le père ! Tel qu'un patriarche des anciens temps, j'aurais exercé une domination toute bienveillante et hautement respectée. Je ne songeais à coloniser pour aucun gouvernement, aucune nation ; je n'eus pas même l'idée de donner un nom à mon île, et je la laissai comme je l'avais trouvée, n'appartenant à personne et ses habitants ne connaissant d'autre discipline ou d'autre pouvoir que le mien ; et, bien que j'eusse une grande influence sur eux comme leur bienfaiteur, leur sauveur, mon autorité n'avait de force que par leur consentement volontaire.

Néanmoins, cette influence seule, si j'étais resté avec eux, aurait encore produit de bons effets ; mais je les quittai pour ne plus les revoir. Les dernières nouvelles que je reçus de leur colonie me vinrent par mon associé, qui avait envoyé là un autre sloop ; et je ne reçus sa lettre que plusieurs années après, à mon retour à Londres : elle portait que mes planteurs étaient en assez pauvre état, et en général ennuyés de leur long séjour dans l'île. Atkins était mort, cinq des Espagnols étaient partis ; ils avaient eu des affaires ou plutôt des escarmouches avec les sauvages. Enfin ils l'avaient prié de m'écrire pour me rappeler la promesse que je leur avais faite de leur faire revoir leur patrie avant de mourir.

Mais je poursuivais des chimères ; et si l'on veut savoir quelque chose de plus sur ma personne, on doit se résoudre à me suivre dans une nouvelle série d'extravagances et de mésaventures, par lesquelles la justice de la Providence a montré combien il lui est facile de nous punir en nous accordant ce que nous souhaitons le plus. Ce n'est pas

ici le lieu d'examiner si j'avais tort ou raison d'aller où j'allais, je dois revenir à mon histoire ; je m'étais embarqué pour les Indes, et je continuai ce voyage.

Je veux seulement ajouter quelques mots sur mon jeune prêtre catholique ; car, en dépit de l'opinion peu charitable que ceux de sa religion peuvent avoir de nous et de tous ceux qu'ils nomment hérétiques, je crois à la piété sincère de cet homme, à son zèle pour ses semblables. Cependant je pense qu'il ménageait souvent ses expressions dans la crainte de m'offusquer ; et je ne me rappelle pas de l'avoir entendu parler une seule fois de la sainte Vierge, de saint Jacques ou de son ange gardien, comme les catholiques ont coutume de le faire. Je n'en suis pas moins persuadé de sa bonne foi et de la pureté de ses intentions ; et je suis certain que, si les autres missionnaires papistes lui ressemblaient, ils iraient visiter les pauvres Tartares et les pauvres Lapons, qui n'ont rien à donner, au lieu de se rendre tous en foule aux Indes, en Perse, en Chine, et dans les plus riches contrées païennes. Sans doute, s'ils n'avaient pas espéré gagner quelque chose pour leur Église, ils n'auraient pas admis le Chinois Confucius dans le calendrier des saints chrétiens. Cela soit dit en passant.

Un vaisseau étant sur le point de partir pour Lisbonne, mon jeune prêtre me demanda la permission de s'y embarquer : ainsi il fut détourné encore une fois de sa destination. Il eût été heureux pour moi que je l'eusse accompagné ; mais le Ciel en avait ordonné autrement, et sans doute pour le mieux. Si j'avais été à Lisbonne, je n'aurais pas eu tant de sujets de rendre grâces à la Providence, et le lecteur n'aurait jamais vu la seconde partie des voyages et des aventures de Robinson Crusoé. Il est donc à propos de cesser mes déclamations contre moi-même et de continuer mon récit.

Du Brésil nous allâmes par l'Atlantique au cap de Bonne-Espérance, et notre course fut assez heureuse, presque toujours à l'E., avec de courts intervalles d'orages et de vents contraires. Ma mauvaise fortune en mer était usée, mes futures contrariétés m'attendaient au rivage, comme pour me montrer que la terre peut devenir, aussi bien que la mer, un instrument de punition pour nous.

Un subrécargue était chargé des opérations commerciales pour lesquelles notre bâtiment était frété, et il n'était limité dans ses pouvoirs que sur le nombre de jours que nous devions rester dans chaque port. Les affaires du bâtiment ne me regardaient point, mon neveu le capitaine et le subrécargue les conduisaient à leur guise.

Nous ne restâmes au Cap que le temps nécessaire pour prendre de l'eau fraîche, et nous fîmes voile pour la côte de Coromandel. On

nous avait dit qu'un vaisseau de ligne français et deux bâtiments marchands de la même nation nous avaient précédés dans la direction que nous allions prendre, et je n'étais pas sans crainte de les rencontrer, parce que nous étions en guerre avec la France ; mais ils continuèrent leur route, et nous n'entendîmes pas parler d'eux.

Je ne fatiguerai point le lecteur de descriptions fastidieuses des lieux visités par moi, du journal de notre voyage, des variations de la boussole, des latitudes, des moussons, etc. ; c'est assez de nommer les ports où nous relâchâmes, et de citer les circonstances remarquables de notre passage de l'un à l'autre. D'abord nous touchâmes



l'île de Madagascar, et, malgré la férocité et la perfidie connues des naturels, qui vont toujours armés de lances et de flèches dont ils se servent avec beaucoup de dextérité, nous fûmes traités par eux très civilement pendant notre courte halte. Pour des bagatelles, des couteaux, des ciseaux, etc., ils nous amenèrent onze jeunes taureaux bien gras, de moyenne taille, que nous prîmes pour avoir de la viande fraîche et saler le reste.

Nous restâmes là quelque temps après avoir recueilli les provisions nécessaires ; et moi, qui fus toute ma vie curieux d'examiner tous les coins du monde où j'étais porté, je descendais à terre aussi souvent que je le pouvais. Ce fut sur la côte orientale de l'île que nous

descendîmes un soir ; et les gens du pays, lequel est très peuplé, se rassemblèrent en grand nombre pour nous voir, en se tenant à une certaine distance. Comme nous avions commercé amicalement avec eux, nous ne nous croyions pas en danger. Cependant, lorsque nous vîmes tout ce monde, nous coupâmes trois branches d'arbre et les enfonçâmes en terre à quelques pas de nous, ce qui annonce chez ces peuples des intentions pacifiques ; si elles sont acceptées de l'autre parti, il le montre par le même signe. Mais, en ce cas, l'une des conditions de paix est que de part et d'autre on sera en sûreté dans les limites marquées par les trois bâtons, et l'espace entre les limites respectives est regardé comme terrain neutre et sert à faire les marchés et les pourparlers. On doit entrer sans armes sur ce terrain, les naturels plantent leurs lances en terre contre les piquets et arrivent désarmés sur la place des conférences ; mais si l'on cherchait à leur faire la moindre violence, la trève serait rompue : ils arracheraient les piquets et reprendraient leurs armes.

Un soir que nous étions descendus à terre, un nombre de gens plus considérable que de coutume se rassembla donc autour de nous, mais avec des apparences amicales : ils nous apportèrent plusieurs sortes de provisions, pour lesquelles nous leur donnions les babioles que nous avions. Leurs femmes nous apportèrent aussi du lait, des racines et d'autres choses qui pouvaient nous être agréables ; tout se passait paisiblement, et nous nous fîmes une hutte avec des branches, pour passer la nuit sur le rivage.

Je ne sais pourquoi je me sentais moins satisfait que mes compagnons de coucher à terre ; et notre chaloupe étant mouillée à un jet de pierre du rivage, sous la garde de deux hommes, je fis descendre un de ces gens, je lui ordonnai de couper des branches pour former un abri sur la barque, et je m'y établis pour la nuit.

Vers deux heures du matin, nous entendîmes un des nôtres faire grand bruit sur le rivage, demandant, pour l'amour de Dieu, la chaloupe et du secours, sans quoi ils allaient être tous massacrés. En même temps le bruit de cinq coups de fusil se fit entendre ; c'était le nombre d'armes à feu que nos gens avaient ; ils tirèrent trois fois, les naturels de ce pays n'étant pas aussi faciles à effrayer que les sauvages d'Amérique contre lesquels j'avais combattu. Encore à moitié endormi, je ne savais d'abord ce que tout cela voulait dire ; mais, le bruit m'ayant éveillé, j'ordonnai d'aborder, résolu de descendre et d'aller secourir nos hommes avec les deux fusils qu'on avait laissés dans la chaloupe.

Elle toucha bientôt le rivage ; mais nos gens étaient si pressés, qu'en atteignant le bord ils entrèrent dans l'eau pour gagner la

barque au plus vite, trois à quatre cents hommes les suivant de près. Les nôtres étaient neuf en tout, et cinq seulement portaient des fusils; le reste avait, il est vrai, des pistolets et des épées ; mais cela ne pouvait être d'un grand secours.

Nous prîmes sept de nos gens, et non sans peine, trois d'entre eux étant grièvement blessés ; et, ce qu'il y avait de pis, c'est que pendant ce temps nous étions en aussi grand danger sur mer qu'ils l'étaient sur le rivage ; car nous reçûmes une grêle de flèches. Nous eûmes l'heureuse idée de nous faire un rempart avec les bancs et trois ou



quatre planches que nous avions par hasard ; sans cela nous aurions tous péri très probablement, ces sauvages manquant rarement leur but. A la clarté de la lune, nous les vîmes, sur la grève, nous lançant des pierres et des flèches ; et, comme nous avions chargé nos armes, nous leur envoyâmes une volée, qui sans doute en atteignit plusieurs, à en juger par les cris que nous entendîmes. Cependant ils restèrent en bataille sur le rivage, en attendant le jour, dans l'espoir de nous ajuster plus sûrement quand ils nous verraient mieux.

Nous étions dans une position des plus critiques, n'osant ni lever l'ancre, ni déployer la voile, parce que le premier homme qui se serait

montré debout sur notre barque aurait été aussi infailliblement atteint d'une flèche, qu'un oiseau posé sur une branche doit l'être par le plomb du chasseur. Nous fîmes des signaux de détresse à notre bâtiment, et, bien qu'il fût à une lieue de distance, mon neveu le capitaine, entendant nos coups de feu et avec sa lunette apercevant notre position et nos signes, leva l'ancre et se tint le plus près possible de la côte en se rapprochant de nous. Il envoya dix hommes sur une autre chaloupe à notre aide ; mais nous leur criâmes de ne pas venir trop près et leur dîmes en quel état nous étions. Cependant ils avancèrent presque jusqu'à nous, et un matelot, prenant le bout d'une amarre dans sa main et se plaçant de manière à laisser notre barque entre lui et ses ennemis, vint sur notre bord à la nage et attacha l'amarre ; alors, abandonnant notre ancre, nous nous laissâmes remorquer hors de la portée des flèches, en restant pendant ce temps à l'abri derrière notre barricade.

Aussitôt que nous eûmes franchi l'intervalle qui séparait le vaisseau du rivage et que nous fûmes garantis par lui, il courut droit à la côte et lança sur les ennemis une bordée de mitraille et de boulets qui fit un terrible ravage. Quand nous fûmes remontés à bord et tout à fait hors de danger, nous cherchâmes ce qui avait donné lieu à cette affaire. Notre subrécargue avait été souvent en ces parages, et il nous mit sur la voie en nous disant que les habitants de ce pays n'auraient pas voulu nous toucher après avoir conclu avec nous une trêve, si nous n'avions pas fait quelque chose qui les eût offensés. On se rappela enfin qu'une vieille femme qui nous avait vendu un peu de lait s'était avancée pour cela en deçà de nos limites avec une jeune femme qui nous apportait des racines ; et, tandis que la vieille débitait son lait, un matelot tint quelques propos indécents à la jeune fille. La vieille fit grand bruit, cette fille étant peut-être son enfant ou sa parente ; mais le marin ne voulut pas lâcher prise, et, sous les yeux de la bonne femme, il emmena sa pupille parmi les arbres. La nuit arrivait, la vieille fut obligée de se retirer seule, et sans doute excita ses compatriotes à la venger ; car, trois à quatre heures après, nos gens eurent sur les bras une troupe assez forte pour les exterminer tous.

Un des nôtres mourut percé d'une lance au commencement de l'attaque, et en sortant de la hutte qu'ils s'étaient faite ; les autres se sauvèrent tous, excepté celui qui avait causé le désastre. Il paya cher la conquête de sa noire maîtresse ; mais nous fûmes assez longtemps dans l'ignorance de son sort. Nous restâmes à l'attendre en vue de la côte, deux jours après que le bon vent se fut élevé ; nous fîmes des signaux, nous envoyâmes la chaloupe côtoyer dans un

espace de quelques lieues, en deçà et au delà du point de notre débarquement ; mais enfin nous fûmes obligés d'abandonner l'espoir de retrouver ce malheureux, et si lui seul avait souffert de son imprudence, le mal eût été moins grand.

Toutefois, je voulus absolument m'aventurer encore une fois à terre, pour tâcher d'apprendre ce qu'il était devenu, ainsi que la troupe rassemblée contre nous. C'était la troisième soirée après la bataille, et j'avais grande envie d'en savoir les résultats. Je pris la précaution de débarquer à la brune, de peur d'être attaqué encore ;



mais j'aurais dû, avant de m'engager dans une entreprise aussi hasardeuse, m'assurer de l'obéissance de mes compagnons.

Nous avions vingt hommes des plus braves et des plus vigoureux de l'équipage, outre le subrécargue et moi, et nous débarquâmes, deux heures avant minuit, à la place où les Indiens s'étaient mis en bataille deux jours auparavant. Mon dessein était principalement de voir s'ils avaient abandonné le champ de bataille, et quelles traces y restaient du mal que nous leur avions fait. Je pensais aussi que, si nous réussissions à en saisir un ou deux, peut-être pourrions-nous ravoir notre homme par échange.

Nous descendîmes sans bruit, et nous nous divisâmes en deux corps : le bosseman commandait l'un, et moi l'autre. N'ayant vu personne bouger autour de nous en débarquant, nous avançâmes en laissant une certaine distance entre nos deux compagnies, et, arrivés sur le champ de bataille, d'abord nous ne vîmes rien, parce que la nuit était obscure ; mais enfin le bosseman, qui conduisait la première troupe, se heurta contre un cadavre. Ils s'arrêtèrent, reconnaissant par cette circonstance la place où les Indiens s'étaient rassemblés, et nos gens attendirent mon arrivée. A la clarté de la lune, qui se leva une heure après, nous comptâmes trente-deux corps morts Les uns avaient perdu un bras, les autres une jambe, l'un d'eux avait eu la tête emportée ; probablement les blessés avaient été enlevés.

Quand nous eûmes découvert tout ce que j'espérais découvrir, je songeai à retourner à bord ; mais le bosseman et sa compagnie me firent savoir qu'ils étaient décidés à faire une visite au village où demeuraient ces chiens, comme ils appelaient les Indiens, et ils me prièrent d'aller avec eux, parce que, si nous pouvions gagner ce village, ce qu'ils croyaient facile, nous ferions un butin considérable, et nous délivrerions Tom Jeffry : c'était le nom de l'homme que nous avions perdu.

S'ils m'eussent fait demander ma permission pour cette expédition, ma réponse ne m'aurait pas embarrassé ; je leur aurais commandé de reprendre à l'instant le chemin du bâtiment, sachant fort bien qu'il n'était pas convenable de risquer pareille tentative avec la responsabilité d'un navire et d'une cargaison, et l'obligation d'achever un voyage pour lequel les hommes de l'équipage étaient tous nécessaires. Mais, comme ils me faisaient dire qu'ils étaient résolus à aller en avant et me proposaient de les accompagner, je refusai net, et me levai pour retourner à la chaloupe. Un ou deux de mes hommes m'importunèrent pour rejoindre l'autre corps, et, quand je refusai, ils murmurèrent, et dirent qu'ils n'étaient pas soumis à mes ordres et qu'ils iraient avec leurs camarades. « Allons, Jack, dit l'un des matelots, voulez-vous venir? Quant à moi, j'irai sûrement, quand je devrais être seul. » Jack répondit qu'il le suivrait, un autre en dit autant, un autre encore ; bref, ils me laissèrent tous, à l'exception d'un seul, auquel je persuadai de rester, et d'un mousse qui était sur la chaloupe. Ainsi, le subrécargue, moi et un matelot, nous nous disposâmes à regagner notre barque, en disant aux autres que nous les attendrions et que nous ferions tous nos efforts pour recueillir ceux d'entre eux qui pourraient se sauver. « Vous entreprenez, leur dis-je, une chose extravagante, et je crains que vous ne partagiez pour la plupart le sort de Tom Jeffry. »

Ils répondirent, comme de vrais marins, qu'il fallait s'en rapporter à leur prudence, etc. ; puis ils partirent. Je les suppliai de considérer que leur vie ne leur appartenait pas, que la sûreté du bâtiment et le succès de son voyage dépendaient de leur conservation, et qu'ils en répondraient devant Dieu et devant les lois, si, faute de leur secours, l'affaire pour laquelle ils s'étaient engagés venait à manquer. Mais autant eût valu s'adresser au grand mât ; ils étaient infatués de leur dessein ; seulement ils me parlèrent civilement, me priant de n'être point fâché contre eux, et m'assurant qu'ils seraient de retour dans une heure au plus, le village n'étant qu'à un demi-mille. Par le fait il se trouva qu'il était à plus de deux milles. Ils s'en allèrent donc tous, et si la tentative était insensée, il faut avouer qu'ils s'aventuraient avec une bravoure et une fermeté de bon augure. Ils étaient bien armés, chacun ayant un fusil, une baïonnette et un pistolet; quelques-uns avaient de plus des couteaux de chasse, et le bosseman et deux autres avaient des haches d'armes ; ils s'étaient encore pourvus de treize ou quatorze grenades ; bref, jamais on ne vit gens plus intrépides ni mieux disposés tenter une expédition extravagante. Leur motif principal était le pillage ; ils espéraient même trouver de l'or ; une circonstance imprévue vint ajouter le désir de la vengeance à l'excitation de la cupidité, et en fit de véritables démons.

Arrivés à l'endroit où ils croyaient trouver un village, à un demi-mille de la mer, ils ne virent qu'un petit nombre de maisons, et, ne sachant plus de quel côté ni à quelle distance était la ville ou le village des Indiens, non plus que son étendue, ils furent assez embarrassés. Ils tinrent conseil pour savoir s'ils devaient attaquer ce hameau. Il aurait fallu en ce cas tuer tout le monde ; or, à la faveur de la nuit, bien que la lune fût levée, quelques habitants pouvaient s'échapper, et un seul pouvait amener contre les Anglais une armée entière. D'autre part, s'ils continuaient d'avancer en laissant les Indiens endormis, ils iraient au hasard, ne connaissant pas leur chemin. Cependant c'était le meilleur parti, et il fut adopté. A quelques pas du hameau ils virent une vache attachée à un arbre, et pensèrent qu'elle pourrait leur servir de guide, parce qu'elle devait appartenir soit au village au delà, soit au hameau en deçà d'eux, et, en la détachant, ils verraient de quel côté elle irait, et la suivraient si elle allait en avant. Ils coupèrent donc le lien de roseaux tressés qui l'attachait, et la vache marcha droit devant eux et les conduisit au village, qui se composait de plus de deux cents maisons, dans quelques-unes desquelles logeaient plusieurs familles.

Tout était silencieux. Les habitants paraissaient profondément endormis, et nos gens se consultèrent de nouveau sur leurs opérations.

Ils convinrent de se diviser en trois bandes et de mettre le feu à trois maisons en différentes places ; ensuite, à mesure que les habitants sortiraient, on les saisirait et on les attacherait, et, s'ils résistaient, on savait quel parti prendre avec eux. Le reste des habitations auraient été pillées. Cependant ils voulurent d'abord faire à petit bruit une reconnaissance et s'assurer de l'étendue de la bourgade, avant de risquer leur attaque.

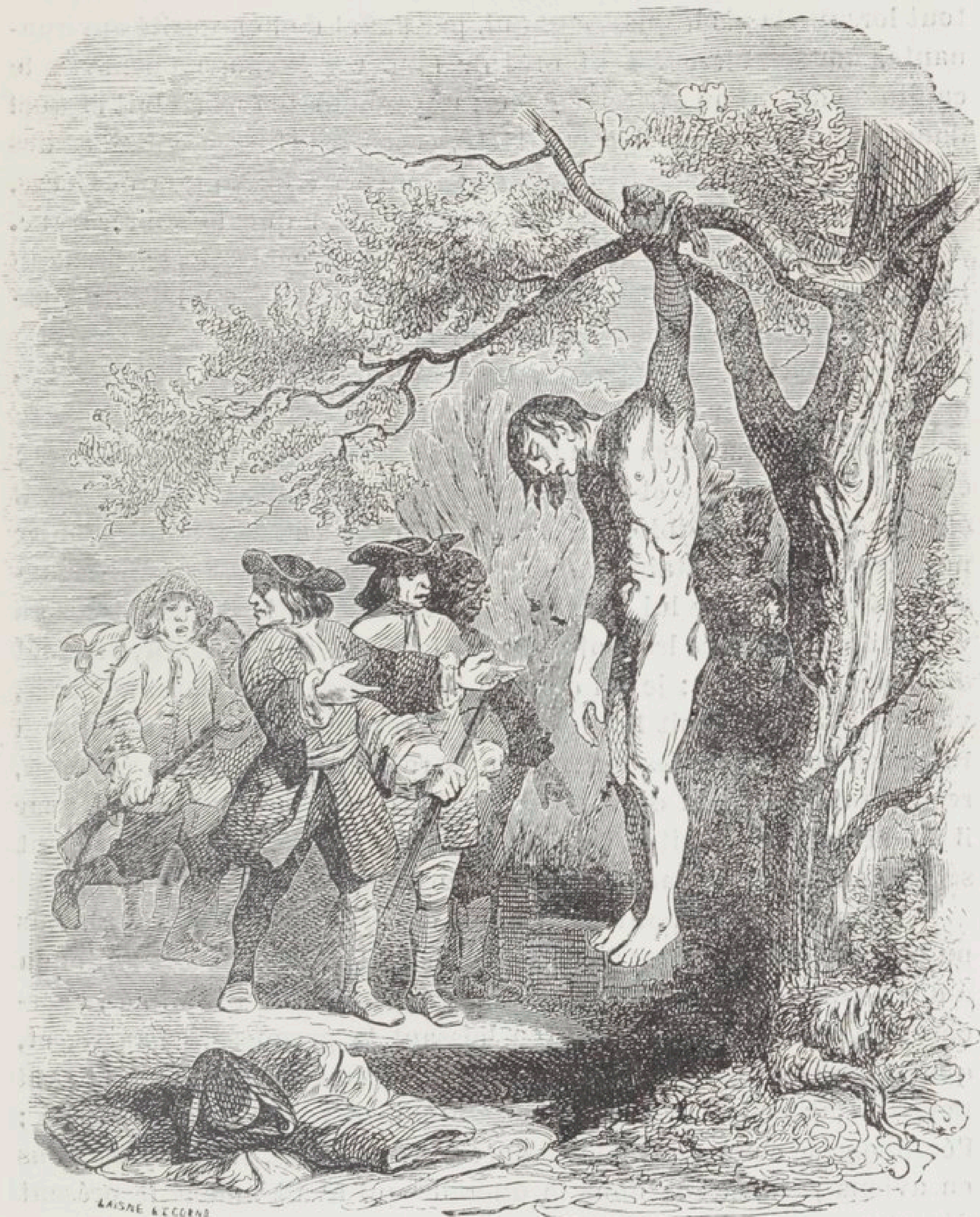
Ils reconnurent la place, et décidèrent avec assez de témérité qu'ils pouvaient l'attaquer ; mais, tandis qu'ils s'animaient mutuellement au combat, trois des leurs qui se trouvaient un peu en avant les appelèrent à haute voix, leur disant que Tom Jeffry était retrouvé. Ils coururent tous à la place où leurs compagnons étaient arrêtés, et là ils virent le pauvre Tom, suspendu à un arbre par le bras, entièrement nu et la gorge coupée. Une maison était près de l'arbre, et seize ou dix-sept des principaux habitants qui avaient figuré dans l'affaire contre nous, et parmi lesquels deux ou trois étaient blessés par nos boulets, se trouvaient dans cette maison. Nos hommes entendirent que ces Indiens causaient ensemble ; mais ils ne reconnurent point leur nombre.

La vue de leur pauvre camarade égorgé les avait rendus furieux : ils jurèrent de le venger, de n'accorder merci à aucun prisonnier, et ils se mirent à l'œuvre sur-le-champ, et moins étourdiment qu'on ne pouvait l'attendre de la fureur qui les animait. Leur premier soin fut de se procurer des matières combustibles ; mais ils virent bientôt que cela était inutile, les maisons étant basses et couvertes de joncs et de roseaux, plantes très communes dans la contrée ; par conséquent il leur suffit de préparer une espèce de fusée, en mettant un peu de poudre mouillée dans le creux de leurs mains. En moins d'un quart d'heure ils incendièrent la ville en trois ou quatre places, entre autres celle où les Indiens étaient éveillés.

Aussitôt que le feu commença à pétiller, les malheureux habitants se sauvèrent épouvantés, et trouvèrent la mort en fuyant. Le bosseman en tua un ou deux à coups de hache, comme ils essayaient de sortir de la maison où les chefs étaient réunis. Nos gens ne voulurent pas y pénétrer, parce qu'elle était grande et pouvait contenir beaucoup plus de monde qu'ils ne désiraient en trouver ; mais ils lancèrent dans l'intérieur une grenade qui sans doute fit un grand ravage en éclatant, car les Indiens jetèrent des cris affreux. Bref, l'explosion de la grenade tua ou blessa tous ceux que renfermait la partie ouverte de la maison, excepté deux ou trois qui, en se précipitant à travers la porte gardée par le bosseman et deux autres, furent dépêchés à coups de baïonnette. Mais il y avait une autre chambre dans

la maison où le roi, le prince ou chef, quel que fût son titre, se trouvait avec plusieurs autres personnes, et, le toit embrasé tombant sur eux, ils furent tous étouffés.

Nos gens n'avaient pas encore tiré un seul coup de fusil, de peur



d'éveiller les habitants plus vite qu'ils ne pouvaient s'en défaire ; mais le feu leur donnait l'alarme, et les nôtres jugèrent prudent de se réunir en un seul corps. Les flammes se communiquaient rapidement d'une maison à l'autre, leurs matériaux étant très faciles à brûler ; et il n'était pas sûr de demeurer dans la rue. Cependant les

Anglais étaient obligés de suivre l'incendie, afin d'assommer les fuyards ou bien de les forcer à se rejeter dans le feu ; et les marins faisaient ces terribles exécutions en criant à pleine voix pour s'encourager les uns les autres : « Souvenez-vous de Tom Jeffry ! »

Pendant que cela se passait, j'étais dans une terrible anxiété, surtout lorsque je vis les flammes qui, par l'effet de l'obscurité environnante, me semblèrent tout près de moi. On éveilla mon neveu le capitaine quand on aperçut le feu ; ne sachant ce que c'était et quel danger pouvait me menacer à terre, effrayé surtout d'entendre des coups de fusil, nos gens ayant alors commencé à faire usage des leurs, il voulait savoir ce que j'étais devenu, ainsi que le subrécargue. A cet effet, bien que le service du bâtiment exigeât tous les bras qui lui restaient, il fit lancer une seconde chaloupe, et vint lui-même avec treize hommes me rejoindre sur la côte.

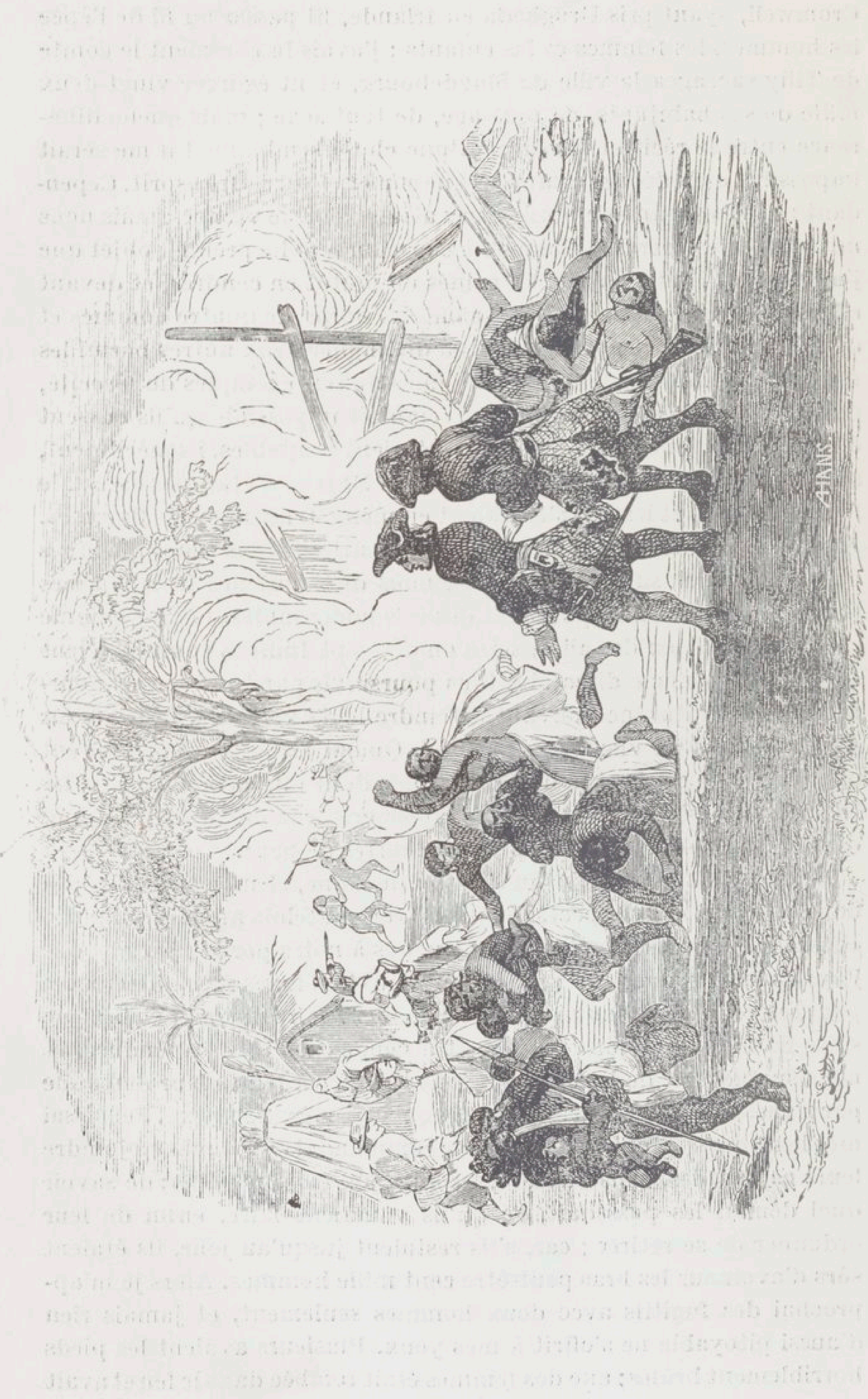
Il fut surpris de nous trouver, le subrécargue et moi, seuls dans la chaloupe avec deux hommes, et satisfait de me voir sain et sauf ; mais bientôt il partagea mon inquiétude sur ce qui se passait à terre ; car le bruit continua et les flammes augmentèrent. En pareil cas, il était presque impossible de résister et à la curiosité et au désir d'aider nos gens ; et le capitaine me déclara qu'il irait à leur secours, quoi qu'il pût arriver. Je lui fis les mêmes représentations que j'avais en vain employées avec les matelots, sur la sûreté du bâtiment, l'intérêt des armateurs, etc. ; je lui dis que j'irais, moi, avec deux hommes, voir de loin quel était l'événement, et reviendrais l'en informer ; il fut aussi sourd que les autres à mes raisons, et s'obstina à partir, regrettant seulement d'avoir laissé à bord plus de dix hommes ; car il aimait mieux, disait-il, perdre le navire, le voyage, sa vie, et tout son monde, que d'abandonner les siens. Il partit donc.

Maintenant, je ne pouvais pas plus rester en arrière que je n'avais pu persuader aux autres de ne point s'en aller. Le capitaine ordonna à deux matelots de retourner à bord, avec une des chaloupes, chercher douze hommes de plus, en laissant la première à l'ancre, et, quand l'autre embarcation serait revenue, six hommes auraient suffi pour les garder toutes deux, et seize seraient restés sur le vaisseau ; l'équipage se composait de soixante-cinq hommes, sur lesquels nous en avions perdu deux dans la querelle qui avait amené le présent désastre.

On doit penser que notre marche fut prompte et directe, le feu nous servant de guide ; mais si le bruit des coups de feu nous avait émus de loin, les cris des malheureux massacrés nous causèrent, en approchant, une horreur bien plus grande. Je n'avais jamais assisté à la prise d'assaut ni au sac d'une ville. J'avais entendu dire qu'Olivier

Cromwell, ayant pris Drogheda en Irlande, fit passer au fil de l'épée les hommes, les femmes et les enfants ; j'avais lu comment le comte de Tilly saccagea la ville de Magdebourg, et fit égorger vingt-deux mille de ses habitants, de tout âge, de tout sexe ; mais quelle différence entre le récit et la réalité d'une chose semblable ! il me serait impossible de le décrire, non plus que son effet sur notre esprit. Cependant nous avançâmes et enfin nous atteignîmes le village ; mais nous ne pouvions entrer dans les rues à cause du feu. Le premier objet que j'aperçus était une maison en ruines ou plutôt en cendres, et devant elle, éclairés par l'incendie, gisaient les corps de quatre hommes et de trois femmes, et nous crûmes en distinguer deux autres parmi les monceaux de débris. Enfin nous vîmes de tels exemples de férocité, de rage contre nature, qu'il nous semblait impossible qu'ils eussent été commis par nos gens ; et, s'ils en étaient coupables, ils méritaient, selon nous, la mort la plus ignominieuse. Mais ce n'était pas assez : le feu augmenta, et les cris s'élevaient en même temps que les flammes. Nous étions dans la plus grande consternation. Nous fîmes quelques pas, et, à notre surprise indicible, nous distinguâmes trois femmes toutes nues, pleurant, poussant des cris lamentables, fuyant comme si elles avaient eu des ailes, seize ou dix-sept Indiens courant à leur suite dans la même direction, tous poursuivis par trois de nos bourreaux anglais qui, ne pouvant atteindre leurs victimes, tirèrent sur elles ; et nous en vîmes tomber une. Quand les autres nous eurent aperçus, nous prenant pour des ennemis dont l'intention était de les tuer, ils poussèrent les plus effroyables cris, surtout les femmes, et deux de celles-ci tombèrent presque mortes de peur.

Je me sentis pénétré jusqu'au fond de l'âme, et mon sang se glaça dans mes veines à ce spectacle. Si les trois matelots anglais qui pourchassaient ces malheureux étaient venus à notre portée, je crois que j'aurais fait tirer sur eux ; cependant nous tâchâmes de montrer à ces pauvres gens que nous ne voulions pas leur faire du mal, et tout de suite ils vinrent à nous, se mirent à genoux les mains étendues, et nous supplièrent de les sauver. Nous leur accordâmes leur demande par signes, et ils se rangèrent derrière nous en groupe serré. Je laissai mes hommes se réunir ; alors je leur commandai de chercher à joindre leurs camarades, sans blesser personne, s'il était possible; de savoir quel démon les possédait, ce qu'ils voulaient faire, enfin de leur ordonner de se retirer ; car, s'ils restaient jusqu'au jour, ils étaient sûrs d'avoir sur les bras peut-être cent mille hommes. Alors je m'approchai des fugitifs avec deux hommes seulement, et jamais rien d'aussi pitoyable ne s'offrit à mes yeux. Plusieurs avaient les pieds horriblement brûlés; une des femmes était tombée dans le feu et avait



été à moitié grillée ; quelques hommes avaient de profondes blessures dans le dos ou dans les cuisses, que les Anglais leur avaient faites en les poursuivant ; un autre avait le corps percé par une balle et mourut à mes pieds.

J'aurais voulu savoir la cause de tous ces malheurs, mais je ne pouvais comprendre leurs paroles ; seulement, d'après leurs signes, je vis que la plupart d'entre eux étaient aussi ignorants que moi-même à ce sujet. Cette infâme action de nos gens me révoltait si fort, que je ne pus rester là tranquille, et, retournant aux hommes que je commandais, je voulus entrer dans la ville à travers les flammes et à tous risques, pour mettre fin à cette atrocité. En ce moment arrivèrent quatre des aventuriers, le bosseman à leur tête, qui, tout couverts de sang et de poussière, et marchant sur les cadavres de ceux qu'ils avaient tués, semblaient chercher de nouvelles proies. Nous les appelâmes à grands cris, et ce ne fut pas sans peine que nous leur fîmes connaître qui nous étions, et qu'ils devaient venir à nous.

Aussitôt que le bosseman nous reconnut, il fit un hourra de triomphe, croyant avoir en nous des auxiliaires ; et, sans m'écouter : « Capitaine, dit-il, noble capitaine ! je me réjouis de vous voir. Notre besogne n'est qu'à moitié faite. Les traîtres, les chiens de l'enfer ! j'en tuerai autant que le pauvre Tom avait de cheveux sur la tête. Nous avons juré de n'en pas épargner un seul ; nous voulons effacer leur nation de la terre. » En achevant ces mots, il courut hors d'haleine et ne nous laissa pas le temps de lui dire une parole.

Enfin, élevant la voix pour lui imposer silence : « Barbare ! chien maudit ! m'écriai-je, que faites-vous? Je ne veux pas que l'on touche un seul homme de plus, sous peine de mort. Je vous ordonne de vous arrêter et de rester tranquille, sinon vous êtes fusillé à l'instant. — Comment? monsieur, dit-il, savez-vous bien ce que vous faites et ce qu'ils ont fait? Si vous désirez savoir pourquoi nous avons agi ainsi, venez ». Et il me montra le pauvre garçon pendu à l'arbre.

J'avoue que moi-même je me sentis irrité, et en tout autre moment j'aurais été excité à la vengeance ; mais je pensai que leur rage avait été poussée assez loin, et je me rappelai les paroles de Jacob à ses fils Siméon et Lévi : « Maudite soit leur colère, parce qu'elle a été féroce, et leur vengeance, parce qu'elle a été cruelle. » Mais j'avais une tâche difficile à remplir ; car les hommes qui me suivaient furent aussi transportés de fureur que les premiers à la vue de leur camarade assassiné ; et mon neveu, partageant leurs sentiments, me dit, assez haut pour qu'ils l'entendissent, qu'il ne s'inquiétait d'autre chose que de la sûreté de ses gens, et qu'à l'égard des Indiens, pas un ne méritait de vivre, tous ayant trempé dans le meurtre du malheureux

Anglais. A ces mots, huit de nos hommes s'élancèrent avec le bosseman et sa troupe, et allèrent achever leur sanglant ouvrage. Moi, voyant l'impossibilité de les retenir, je me retirai le cœur bien triste ; car je ne pouvais supporter la vue, encore moins les gémissements, des malheureux qui tombaient sous les coups de nos marins.

Personne ne me suivit, hormis le subrécargue et deux matelots, et je me rendis avec eux à la chaloupe. C'était une grande folie à moi, je dois le dire, de m'aventurer ainsi presque seul ; car le jour commençait à paraître, et, l'alarme s'étant répandue dans le pays, une



quarantaine d'hommes armés de javelots et de flèches étaient rassemblés dans le hameau mentionné ci-dessus ; mais par hasard je me trompai de chemin et je gagnai la mer plus directement. Il était grand jour quand j'arrivai sur le rivage, et je montai sur-le-champ dans la pinasse pour retourner au bâtiment ; ensuite je la renvoyai, prévoyant le cas où nos gens en auraient besoin.

Le feu était à peu près éteint lorsque je montai sur la chaloupe, et les cris avaient cessé. Mais une demi-heure après mon arrivée à bord, j'entendis une décharge d'armes à feu et je vis une grande fumée. J'appris ensuite que nos gens, ayant trouvé sur leur chemin la troupe qui se tenait autour du petit hameau, avaient tué la moitié des

hommes armés et incendié les maisons, mais sans toucher aux femmes ni aux enfants.

Quand la pinasse revint sur le rivage, nos gens commencèrent à paraître, non en deux corps, ainsi qu'ils étaient partis, mais en un tel désordre, qu'un petit nombre d'hommes résolus auraient pu aisément les défaire. Mais la crainte de leurs armes s'était répandue dans le pays, et une centaine de sauvages auraient, je crois, pris la fuite devant cinq des nôtres.

Pendant cette terrible action, pas un seul habitant ne s'était réellement défendu : la surprise, la terreur du feu les avaient mis hors de sens ; et, s'ils couraient d'un côté, ils rencontraient des ennemis ; s'ils se tournaient d'un autre côté, ils étaient reçus par d'autres ; en sorte qu'ils trouvaient la mort de toutes parts. Aucun des nôtres ne fut blessé, à l'exception d'un qui se donna une entorse, et d'un autre qui eut les mains brûlées.

J'étais fort en colère contre mon neveu le capitaine et contre tous ses hommes ; mais surtout je lui en voulais à lui, et pour avoir agi contre son devoir, comme commandant de vaisseau et engagé à faire un voyage, et pour avoir excité, au lieu de la contenir, la fureur de ses gens aveuglés, et leur avoir permis d'achever une entreprise aussi sanguinaire. Mon neveu me répondit très respectueusement qu'il n'avait pas été maître de lui-même en voyant le pauvre matelot si cruellement massacré : il avoua que, comme capitaine, il ne devait pas se conduire ainsi ; mais qu'il était homme avant tout, et que des sentiments naturels à tous les hommes avaient dominé celui du devoir. A l'égard du reste de l'équipage, je n'avais aucune autorité sur lui, et ces hommes le savaient fort bien et s'embarrassaient peu de me plaire.

Le lendemain nous fîmes voile, et cette affaire fut terminée. Nos gens différaient sur le nombre de sauvages qu'ils avaient tués ; mais, en comparant les rapports les plus vraisemblables, il paraît qu'ils exterminèrent environ cent cinquante Indiens, hommes, femmes et enfants, et ne laissèrent pas une maison debout. Ils ne pouvaient rien faire pour le pauvre Tom ; il était mort, son cou ayant été coupé si profondément que sa tête ne tenait qu'à peine. On le décrocha seulement de l'arbre auquel il était suspendu par un bras.

Cependant mon opinion différait de celle de nos hommes, sur la justice de leur vengeance, et je leur dis toujours ensuite que Dieu ne bénirait point leur voyage, le sang qu'ils avaient répandu étant un meurtre véritable, parce que Tom Jeffry avait été tué après avoir rompu la trêve, en violant et en débauchant une jeune fille qui était venue dans le camp des Anglais sur la foi d'une capitulation. Le

bosseman défendait sa cause en disant que nous paraissions avoir rompu le traité, mais qu'en effet la guerre avait été commencée le soir précédent par les naturels, qui avaient tué un des nôtres sans provocation suffisante : en sorte que nous avions le droit de les combattre et de nous venger d'eux ; enfin que si le pauvre matelot avait pris quelques libertés avec cette fille, on n'aurait pas dû le massacrer pour cela et d'une manière aussi infâme. En un mot, il croyait n'avoir rien fait qui ne fût juste et permis, contre des meurtriers, par les lois de Dieu.

Un pareil accident aurait dû nous détourner de descendre sur des rivages habités par des peuples barbares ; mais les hommes ne deviennent jamais sages qu'à leurs dépens, et l'expérience leur est rarement utile s'ils ne l'ont pas chèrement achetée. Notre destination présente était le golfe Persique, d'où nous devions aller sur la côte de Coromandel et toucher seulement à Surate ; mais les principales affaires du subrécargue étaient dans la baie du Bengale, et, s'il les manquait, il devait aller en Chine et revenir ensuite sur la côte du Bengale.

Un premier malheur nous arriva dans le golfe Persique, où cinq ou six de nos gens, étant descendus sur la rive des Arabes, furent entourés par eux et tous tués ou emmenés comme esclaves. Le reste de l'équipage de la chaloupe ne put les secourir et n'eut que le temps de s'embarquer. Je ne manquai pas de leur montrer que cet accident était un juste châtiment du Ciel ; mais le bosseman me dit avec assez de chaleur que je poussais trop loin mes censures, et que je ne pouvais appuyer mon dire sur aucun passage de l'Écriture. Il cita le treizième verset du quatrième chapitre de Luc, dans lequel notre Sauveur dit que les hommes sur lesquels la tour de Siloé tomba n'étaient pas de plus grands pécheurs que les autres Galiléens. Mais ce qui m'imposa silence dans le cas dont il s'agit, c'est que pas un des cinq hommes qui venaient de se perdre n'avait assisté au massacre de Madagascar, comme je l'appelais toujours, bien que nos gens ne pussent entendre ce mot de *massacre* avec patience.

Mes fréquents sermons à ce sujet eurent de plus funestes conséquences que je ne croyais, et le bosseman, qui avait été le meneur de l'entreprise, vint me trouver un jour et me dit avec beaucoup de hardiesse que je mettais sans cesse cette affaire sur le tapis ; qu'elle me donnait l'occasion de faire des réflexions injurieuses pour les matelots en général, et pour lui en particulier ; que je n'étais qu'un passager sans autorité sur le bâtiment ni intérêt dans le voyage, et qu'ils n'étaient pas obligés de supporter mes reproches. Il ajouta qu'il n'était pas éloigné de me supposer de mauvais desseins contre eux lorsque nous serions en Angleterre ; en conséquence si je ne pro-

mettais de laisser là cette affaire et de ne plus me mêler de ce qu'ils faisaient, lui et les autres, il était décidé à quitter le navire, parce qu'il ne croyait pas sûr de continuer le voyage avec moi.

J'attendis avec assez de calme la fin de ce discours, et lui dis que j'avouais ma désapprobation du massacre de Madagascar, et qu'il savait avec quelle franchise je m'étais exprimé sur ce point, mais sans le blâmer lui plus qu'aucun autre ; que je n'avais en effet aucune autorité sur le bâtiment et prenais seulement la liberté de dire ma pensée sur les choses qui nous regardaient tous ; que l'intérêt que je pouvais avoir au voyage ne le regardait point, et qu'ayant une part



considérable dans la cargaison, je croyais, à ce titre, avoir le droit de parler même plus haut que je ne l'avais fait, sans en rendre compte à lui ni à personne. Bref, je commençai à m'échauffer un peu ; il ne me répondit pas grand'chose, et je crus la querelle finie. Nous étions alors dans les eaux du Bengale, et, désirant voir la place, j'allai à terre avec le subrécargue, dans la chaloupe.

Vers le soir, je me disposais à retourner à bord, lorsqu'un des matelots vint à moi et me dit qu'il était inutile que je prisse la peine de remonter dans la barque, parce qu'il avait ordre de me laisser sur le rivage. On peut imaginer combien je fus étonné de cet inso-

lent message, et je demandai qui avait osé me l'envoyer. Il me répondit que c'était le conducteur du canot. Je ne dis rien de plus à cet homme, lui ordonnant seulement d'annoncer à ceux qui l'envoyaient qu'il s'était acquitté de sa mission et que je n'avais fait aucune réponse.

Je cherchai le subrécargue et lui contai l'affaire, en ajoutant que je prévoyais qu'une révolte allait avoir lieu sur le vaisseau, et que je le priais de s'y rendre sur-le-champ dans un bateau indien, afin de prévenir le capitaine. Mais j'aurais pu m'épargner cet avertissement ; car je n'avais pas achevé mon discours sur le rivage, que tout était accompli à bord. Le bosseman, le canonnier, le charpentier et tous les sous-officiers, aussitôt après mon départ, étaient venus en corps et avaient demandé à parler au capitaine. Le bosseman répéta dans une longue harangue tout ce qu'il m'avait dit, et déclara en peu de mots au capitaine que, puisque j'étais allé à terre paisiblement, ils n'useraient d'aucune violence envers moi, ce qu'ils n'auraient pu éviter autrement, décidés qu'ils étaient à m'obliger de quitter le navire. Ils jugeaient donc convenable de lui dire qu'ils s'étaient engagés de servir sous ses ordres et rempliraient avec fidélité leur engagement ; mais que si je refusais de me séparer d'eux, et si le capitaine ne m'y forçait pas, ils déserteraient *tous*. En prononçant ce dernier mot, il se tourna du côté du grand mât ; et, comme c'était sans doute le signal convenu, ils crièrent en masse : « *Tous* ! *tous* ! »

Mon neveu le capitaine avait beaucoup de courage et de présence d'esprit, et, bien qu'il fût surpris, comme on peut le croire, il leur dit avec calme qu'il réfléchirait sur ce sujet ; mais qu'il ne pouvait leur faire aucune réponse avant d'avoir parlé de l'affaire avec moi. Il tâcha de leur montrer l'injustice et la déraison de leurs procédés : tout fut inutile. Ils se donnèrent la main à la ronde et jurèrent de débarquer tous si l'on me permettait de revenir à bord.

C'était une dure condition pour le capitaine, qui savait quelles obligations le liaient à moi et ne pouvait prévoir comment je prendrais la chose. Il leur parla assez ferme, leur dit que j'étais un des armateurs du bâtiment, et qu'en toute justice on ne pouvait me chasser de ma propre maison ; que c'était agir comme le fameux pirate Kidd l'avait fait, lorsqu'il souleva l'équipage d'un navire, laissa le capitaine sur une île déserte et s'enfuit avec le bâtiment ; qu'ils pouvaient être sûrs, quant à eux, que si jamais ils reparaissaient en Angleterre, leur conduite leur coûterait cher; que le vaisseau était à moi, et qu'il aimait mieux le perdre avec la vie que de me traiter de la sorte. « Vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira, ajouta-t-il, je veux aller à terre et parler à mon oncle. »

Alors il invita le bosseman à le suivre afin d'arranger l'affaire avec moi. Cette proposition fut rejetée unanimement : ils prétendirent qu'ils ne voulaient rien avoir à démêler avec moi, et que, si je revenais à bord, ils s'en iraient tous. « Eh bien ! reprit le capitaine ; puisque vous êtes tous de cet avis, laissez-moi aller m'entretenir avec lui. » Il vint donc me rendre compte de tout cela, peu de temps après que j'eus reçu le premier message.

Je fus bien content de voir mon neveu ; car, je l'avoue, je craignais que son équipage ne le privât de sa liberté et ne s'emparât du bâtiment ; et dans ce cas j'aurais été abandonné sans ressources dans une contrée lointaine et dans une situation pire que celle où j'étais dans mon île déserte. Mais ils n'étaient pas arrivés à ce degré de perversité ; et quand mon neveu me rapporta leur ferme résolution de s'en aller tous si je revenais sur le vaisseau, je lui dis de ne point se chagriner à ce sujet et que je consentais à rester à terre. Je le priai seulement de m'envoyer tout ce qui m'était nécessaire et une somme d'argent suffisante, l'assurant que je saurais bien trouver moyen de retourner en Angleterre.

C'était une triste aventure pour mon neveu ; mais il ne pouvait l'éviter. Bref, il retourna à son bord, assura l'équipage que son oncle cédait à leur exigence et demandait ses effets. Ainsi tout rentra dans l'ordre, et je songeai à ce que je devais faire.

J'étais seul dans une des parties du monde les plus éloignées de mon pays ; car j'en étais plus près d'environ trois mille lieues par mer, lorsque j'étais dans mon île. Je pouvais, il est vrai, revenir en allant par terre à Surate, à travers le royaume du Grand-Mogol, de là à Bassora par mer, remonter ensuite le golfe Persique, prendre le chemin des caravanes, dans les déserts de l'Arabie, jusqu'à Alep et Alexandrie ; ensuite m'embarquer pour l'Italie et passer en France : tous ces voyages ajoutés l'un à l'autre auraient au moins équivalu au diamètre du globe. Je pouvais prendre une autre voie, celle de quelque vaisseau anglais qui aurait touché au Bengale, en revenant de Sumatra en Angleterre ; mais, étant venu en ces contrées sans avoir aucune relation avec la Compagnie des Indes, il m'eût été difficile de m'embarquer sur un de ses bâtiments, à moins d'être grandement favorisé par les capitaines des vaisseaux et les facteurs de cette Compagnie; et j'étais complètement étranger aux uns et aux autres.

J'eus la douleur de voir notre bâtiment faire voile sans moi. Jamais homme dans une position telle que la mienne ne fut, je crois, plus indignement traité, si ce n'est par des pirates ; et l'équipage de mon neveu avait agi de manière à mériter presque ce nom. Cependant il me laissa deux domestiques, pour mieux dire un compagnon et un

domestique : le premier était le secrétaire de l'intendant, que le capitaine avait engagé à rester avec moi ; l'autre était son propre valet de chambre. Je me logeai assez commodément chez une Anglaise, qui logeait aussi plusieurs négociants français, deux juifs italiens et un Anglais. Je me trouvais bien, et, ne voulant rien faire précipitamment, je passai là environ neuf mois à méditer sur le parti que je devais prendre. J'avais quelques marchandises anglaises de prix, et une forte somme d'argent, mon neveu m'ayant avancé mille pièces de huit et une lettre de crédit pour une somme plus considérable, si



j'en avais besoin, afin que je ne fusse point gêné pour la dépense, quoi qu'il pût arriver.

Je disposai promptement et avantageusement de mes marchandises et, selon mes intentions premières, j'achetai de très beaux diamants, ce genre d'objets convenant particulièrement à ma situation, parce que je pouvais ainsi porter avec moi toute ma fortune.

Après un long séjour, durant lequel diverses propositions m'avaient été faites pour mon retour en Angleterre, propositions que j'avais refusées parce qu'elles ne me convenaient pas parfaitement, le négociant anglais avec qui je logeais, et dont j'avais fait la connaissance intime, vint me trouver un matin. « Mon cher compatriote, me dit-il,

j'ai un projet à vous communiquer, et je pense qu'il vous paraîtra aussi bon qu'il me le paraît à moi, quand vous l'aurez mûrement médité. Nous sommes, vous par accident, moi volontairement, dans une partie du monde très éloignée de notre pays, mais où des gens qui entendent comme nous le commerce et les affaires peuvent gagner beaucoup d'argent. Si vous voulez joindre un millier de livres à pareille somme que je mettrai de mon côté, nous louerons ici un bâtiment, le premier qui nous semblera convenable, et vous en serez le capitaine. Je m'embarquerai comme négociant, et nous ferons un voyage commercial en Chine. A quoi bon rester sans rien faire? Tout



le monde est en mouvement ; toutes les créatures de Dieu, les corps célestes et ceux de la terre suivent leur cours naturel, remplissent leur tâche respective. Pourquoi l'oisiveté nous serait-elle permise? On ne voit d'êtres inoccupés que parmi les hommes ; ne soyons pas, s'il est possible, de ce nombre. »

Cette proposition me plut d'autant mieux qu'elle était exprimée d'une manière franche et cordiale. Je crois bien que les circonstances incertaines dans lesquelles je me trouvais me déterminaient principalement à me lancer dans le commerce, qui n'était pas mon élément ; cependant je puis dire avec vérité que si j'avais peu de penchant pour le commerce, j'en avais beaucoup pour la vie errante ; et il m'était

presque impossible de refuser une occasion de voir un pays nouveau. Nous ne trouvâmes pas tout de suite un navire tel que nous le désirions, et il fallut encore quelque temps de plus pour avoir des matelots anglais, c'est-à-dire en nombre nécessaire pour conduire ceux que nous prendrions dans le pays. Nous nous procurâmes enfin un bosseman, un contremaître et un canonnier anglais, plus un charpentier et trois matelots hollandais. Notre équipage nous parut ainsi passablement composé, en le complétant par des Indiens.

Un grand nombre de voyageurs ont écrit sur ces contrées, et il serait assez peu divertissant pour le lecteur de trouver ici la description détaillée des lieux que nous avons visités, et de leurs habitants. Je renvoie ceux qui auraient ce genre de curiosité à ces journaux, à ces voyages d'Anglais, publiés en si grande quantité, et promis en plus grande quantité tous les jours. Il me suffit de dire que nous allâmes d'abord à Achem, dans l'île de Sumatra ; de là à Siam, où nous échangeâmes quelques-unes de nos marchandises pour de l'opium et de l'arack, le premier étant d'une grande valeur en Chine et s'y trouvant rare en ce moment. En un mot, nous allâmes jusqu'à Suskan, et, après une longue course de huit mois, nous retournâmes au Bengale ; et je fus très satisfait de ma spéculation. Je remarque ici que l'on s'étonne en Angleterre de la quantité énorme d'employés que la Compagnie envoie aux Indes, et des fortunes immenses que font les négociants qui résident en ce pays, lesquels rapportent quelquefois soixante ou soixante-dix mille livres sterling ; mais il n'y a rien de surprenant à cela si l'on considère à combien de ports et de places s'étendent les privilèges de cette Compagnie, et que dans ces ports les produits de toutes les nations étrangères sont constamment demandés, par conséquent qu'on a la certitude de retours avantageux et de bonne défaite.

Bref, notre voyage fut très heureux, et je gagnai tant d'argent et compris si bien les moyens d'en gagner davantage, que, si j'avais eu vingt ans de moins, j'aurais été tenté de me fixer au Bengale, et de ne plus chercher fortune ailleurs. Mais que signifiait tout cela pour un homme plus que sexagénaire, déjà assez riche, et qui n'avait quitté son pays que par un désir inquiet, insatiable de voir le monde, non par l'envie d'augmenter son bien? En effet, je puis justement appeler ce désir inquiet et insatiable ; car au logis je n'aspirais qu'à changer de place, et à l'étranger qu'à revoir ma patrie. Le gain n'était rien pour moi, ma fortune me suffisait, et l'argent ne fut jamais l'objet de ma convoitise. Les profits de ma première aventure n'étaient donc pas une grande tentation pour commencer de nouvelles entreprises ; d'ailleurs je pensais que ce voyage n'avait pas avancé mes affaires,

puisque j'étais revenu au point d'où j'étais parti, sans avoir fait un pas de plus vers mon pays. Mais je ressemblais à l'homme dont parle Salomon, mes yeux ne pouvaient se lasser de contempler ou de chercher de nouveaux objets ; et, me trouvant dans une partie de la terre inconnue pour moi et dont j'avais entendu dire tant de choses, je résolus de voir tout ce qu'il me serait possible en ces contrées, imaginant que je pourrais ensuite me vanter d'avoir vu tout ce qui mérite de l'être, sur le globe.

Mais mon compagnon de voyage avait des idées toutes différentes des miennes. Je ne dis pas cela pour me donner raison ; au contraire, sa manière de voir les choses était, je crois, parfaitement juste, un commerçant devant s'occuper avant tout des moyens de gagner de l'argent. Mon nouvel ami, se renfermant dans cet objet, aurait volontiers continué d'aller et venir comme un cheval de poste entre les mêmes relais, pourvu qu'il y trouvât son compte ; mais mon esprit vagabond répugnait à voir deux fois la même place. De plus, j'avais une grande impatience de me rapprocher de mon pays, et en même temps une indécision extrême sur le chemin que je prendrais pour mon retour. Pendant que j'étais livré à ces hésitations, mon associé, toujours à la recherche des affaires, me proposa un voyage aux îles des Épices, pour rapporter de Manille ou des îles voisines une cargaison de girofles ; le commerce de ces ports était, il est vrai, livré aux Hollandais, bien que les Espagnols possèdent une partie des îles ; mais nous pouvions, même sans aller jusqu'à leurs possessions, toucher à quelque port où la puissance hollandaise serait moins absolue qu'à Batavia, Ceylan, etc.

Nos préparatifs pour ce voyage ne furent pas longs ; le plus difficile était de me décider à l'entreprendre. Mais enfin il ne se présentait aucune autre chose à faire ; les profits de ce commerce étaient très grands et tout à fait certains ; il me parut plus agréable de m'occuper ainsi que de rester oisif, état que j'ai toujours trouvé le plus malheureux du monde ; j'entrepris donc cette excursion, qui réussit très bien. Nous touchâmes à Bornéo et à d'autres îles dont j'ai oublié le nom, et nous revînmes au bout de cinq mois. Nous vendîmes nos épices, qui consistaient principalement en girofles et en muscades, aux marchands persans, qui les emportèrent par le golfe ; et nous réalisâmes l'énorme bénéfice de cinq pour un.

Mon ami, quand nous fîmes nos comptes, me dit en souriant, comme pour me reprocher doucement mon indolence : « Cela ne vaut-il pas mieux que d'errer çà et là comme un pauvre désœuvré, et de gaspiller votre temps à méditer sur l'ignorance et l'absurdité des païens? — Je suis tout à fait de votre avis, lui dis-je, et je commence

à prendre goût au commerce ; mais il est bon de vous en avertir, si je triomphe une fois de ma timidité, et m'embarque tout de bon dans le négoce, malgré mon âge, vous aurez peut-être peine à me suivre, et je vous laisserai peu de repos. »

Mais, pour abréger l'histoire de mes spéculations, peu de temps après la dernière, un bâtiment hollandais vint de Batavia ; c'était un caboteur d'environ deux cents tonneaux. Les gens de l'équipage prétendaient que les maladies avaient réduit leur nombre au point que le capitaine avait été forcé de mouiller au Bengale ; ayant gagné assez d'argent ou désirant par d'autres raisons retourner en Europe, il fit annoncer qu'il voulait vendre son vaisseau : cela me vint aux oreilles avant que mon associé en eût entendu parler, et je le priai d'aller voir ce navire que je désirais acheter ; il l'examina. « Il est un peu trop grand, me dit-il ; cependant nous l'achèterons. » Le marché eut lieu, et nous résolûmes ensuite de garder l'équipage si nous le pouvions ; mais soudain ces gens s'en allèrent, ayant reçu non seulement leur paye, mais une part de la vente du bâtiment ; on ne put en retrouver un seul, et, après beaucoup de recherches, nous sûmes qu'ils étaient allés par terre à Agra, résidence du Grand-Mogol, pour passer de là à Surate et se rendre ensuite par mer au golfe Persique.

Rien ne m'avait autant contrarié, depuis bien longtemps, que de manquer l'occasion d'avoir un équipage si bien approprié à notre but, surtout à mon principal dessein, celui de voir le monde et de me rapprocher de mon pays. Je regrettais et les services que ces marins auraient pu nous rendre et l'amusement que m'aurait procuré leur compagnie ; mais mes regrets cessèrent par la suite, quand je sus ce qu'ils étaient. Il paraît que l'homme auquel ils donnaient le nom de capitaine était le canonnier du bâtiment ; ils avaient été attaqués à terre par des Malais, qui avaient tué le capitaine et trois matelots ; et que le reste de l'équipage, composé de onze hommes, avait volé le navire et l'avait conduit au Bengale, en laissant sur le rivage le contremaître et cinq hommes. Je dirai plus tard ce que devinrent ceux-ci.

Toutefois, quelle que fût la manière dont ils s'étaient approprié le bâtiment, nous l'avions acquis légalement. J'avoue cependant que nous aurions dû examiner les choses de plus près ; car nous ne fîmes aucune question aux matelots, qui probablement se seraient contredits dans leurs réponses, et auraient éveillé ainsi nos soupçons. Mais le prétendu capitaine nous montra un acte de vente du vaisseau à un sieur Emmanuel Clotershoven, ou quelque nom semblable, sans doute faux aussi bien que l'acte ; il se donna pour cet individu, et comme nous n'avions aucune raison pour ne pas le croire, notre marché fut conclu.

Nous engageâmes quelques matelots anglais et hollandais, à la place de ceux que nous ne pûmes avoir, et nous nous décidâmes à faire un second voyage au S.-E. pour acheter du girofle, c'est-à-dire à nous rendre aux îles Philippines et Moluques ; bref, pour ne pas remplir mon histoire de futilités quand il me reste des choses si remarquables à dire, je passai six ans dans ce pays, commerçant d'un port à l'autre avec beaucoup de succès, et, la dernière année, je me rendis en Chine avec mon associé, sur le bâtiment ci-dessus mentionné, ayant le dessein de toucher à Siam sur notre route pour y charger du riz.



Pendant ce voyage, les vents contraires nous ayant retenus longtemps dans le détroit de Malacca et parmi les îles, quand nous fûmes hors de cette difficulté, nous nous aperçûmes que nous avions une voie d'eau, et il nous fut impossible de découvrir où elle était. Cela nous obligea à nous diriger vers un port, et mon associé, qui connaissait le pays mieux que moi, dit au capitaine de gouverner sur la rivière de Cambodia. J'avais fait capitaine le contre-maître anglais, un M. Thompson, ne me souciant pas de me charger moi-même de la conduite du navire. Cette rivière de Cambodia est au nord de la grande baie ou golfe de Siam. Tandis que nous étions là, descendant

souvent à terre pour avoir des provisions fraîches, un Anglais vint un jour me trouver. Il était, à ce qu'il paraît, maître canonnier d'un vaisseau de notre Compagnie des Indes, qui se trouvait dans la même rivière, près de la ville de Cambodia. Cet homme me dit en anglais : « Monsieur, nous sommes étrangers l'un à l'autre ; mais j'ai à vous dire quelque chose qui vous touche de très près. »

Je le regardai un moment avec attention, et d'abord il me sembla le connaître, mais je vis ensuite que je me trompais. « Si cela me concerne, lui dis-je, et non pas vous, par quel motif venez-vous me le dire? — C'est, dit-il, l'imminent péril dans lequel vous êtes, et sans vous en douter, qui me porte à vous parler. — Je ne crois pas, lui dis-je, être dans aucun péril, si ce n'est à cause de la voie d'eau de mon vaisseau, que je n'ai pu trouver ; mais j'ai l'intention de le mettre à sec demain matin, pour voir si nous pourrons la découvrir. — Monsieur, reprit-il, que votre bâtiment prenne l'eau ou non, que vous trouviez ou non sa fissure, vous ne serez pas assez imprudent pour le mettre à sec demain, quand vous aurez appris ce que je vais vous dire. Savez-vous, monsieur, que la ville de Cambodia est à quinze lieues de cette rivière, et qu'il y a deux grands vaisseaux anglais à cinq lieues en deçà de cette ville, et trois vaisseaux hollandais? — Eh bien, lui dis-je, que m'importe? — Comment ! Monsieur, reprit-il, un homme qui se lance dans des aventures telles que les vôtres doit-il négliger de savoir à quels vaisseaux il peut avoir affaire, et s'il est en état de leur résister? et certes vous ne pouvez vous flatter de tenir contre ceux-ci. »

Ce discours m'amusait beaucoup et ne me donnait aucune inquiétude, car je ne concevais pas ce que cet homme avait dans l'esprit ; enfin je le priai de s'expliquer plus clairement. « Quelle raison, lui dis-je, puis-je avoir de craindre des vaisseaux de la Compagnie des Indes ou des vaisseaux hollandais? Je ne fais pas de commerce interlope, et ils n'ont rien à me dire. » Il me regarda d'un air moitié fâché, moitié content, et après un moment de silence il reprit en souriant : « Bien, monsieur, si vous vous croyez en sûreté, suivez votre destinée ; je vois avec peine qu'elle vous rend sourd à un bon avis ; cependant, soyez-en certain, si vous ne prenez pas le large à l'instant, vous serez attaqué à la prochaine marée par cinq chaloupes bien montées ; et, si vous êtes pris, vous serez peut-être pendu comme pirate, sauf à examiner plus tard votre affaire. Je pensais, monsieur, que vous auriez mieux reçu un avertissement de cette importance. — Je ne serai jamais ingrat, lui dis-je, pour aucun acte de bienveillance ; mais j'avoue qu'il m'est impossible de concevoir pourquoi ces vaisseaux auraient un pareil dessein contre moi. Toutefois, puisque

vous dites qu'il n'y a pas de temps à perdre, je vais aller à bord sur-le-champ, et je mettrai à la voile sans délai, si l'on peut réparer la voie d'eau ou si nous pouvons aller sans la réparer. Mais, monsieur, puis-je partir sans savoir la cause de mes dangers; ne pouvez-vous me donner plus de lumière sur ce point? — Je ne puis vous dire qu'une partie de l'affaire, répliqua mon homme ; mais j'ai avec moi un matelot hollandais, que je déciderai peut-être à vous conter le reste ; cependant nous n'aurions pas le temps, et, pour faire court l'histoire, dont la première partie doit vous être connue, est que vous étiez avec votre bâtiment à Sumatra, où votre capitaine a été tué par les Malais avec trois de ses hommes; que vous ou l'un de vos camarades vous vous êtes sauvé avec le navire et êtes devenu pirate. Telle est l'histoire en abrégé ; et je puis assurer que vous serez tous pendus sans cérémonie ; car vous savez que les vaisseaux du commerce ne se piquent pas de procéder légalement avec les pirates qui leur tombent dans les mains.

— Vous parlez bon anglais, maintenant, dis-je, je vous remercie ; car s'il est vrai que nous ne soyons impliqués en rien dans l'affaire dont vous parlez, et que le bâtiment se trouve très légitimement dans nos mains, le complot formé contre nous est tellement pressant, qu'en supposant que vous ayez parlé avec franchise, je me tiendrai sur mes gardes. — Ce n'est pas assez, monsieur, reprit-il, il faut vous mettre hors de danger, si vous tenez à votre vie et à celle de vos gens ; il faut mettre à la voile avant la marée montante ; et comme vous aurez l'intervalle d'une marée devant vous avant l'arrivée des chaloupes, vous pourrez être bientôt hors de leur portée. Elles partiront à l'heure du montant, elles ont vingt milles à faire, vous gagnez deux heures sur elles par la différence du flux, sans compter la longueur du chemin ; de plus, des chaloupes n'oseront pas suivre trop loin en mer un vaisseau, surtout s'il fait du vent. — Vous nous avez rendu un grand service, lui dis-je ; que puis-je faire pour vous prouver ma reconnaissance et mes regrets de ma défiance primitive? — Monsieur, dit-il, vous ne me devez point d'excuses, parce que vous ne pouvez être tout à fait convaincu de la vérité de mes paroles ; mais je vous fais une proposition. Il m'est dû ma paye de dix-neuf mois par *le*... sur lequel je suis venu d'Angleterre ; il en est dû sept au Hollandais qui m'accompagne ; si vous voulez nous payer cet argent, nous irons avec vous. Ensuite, si vous trouvez que nous vous avons donné une fausse alarme, nous n'aurons rien à demander de plus ; mais, si vous êtes convaincu par des faits que nous avons sauvé votre vie et votre bâtiment, nous nous en rapporterons à votre générosité pour notre récompense. »

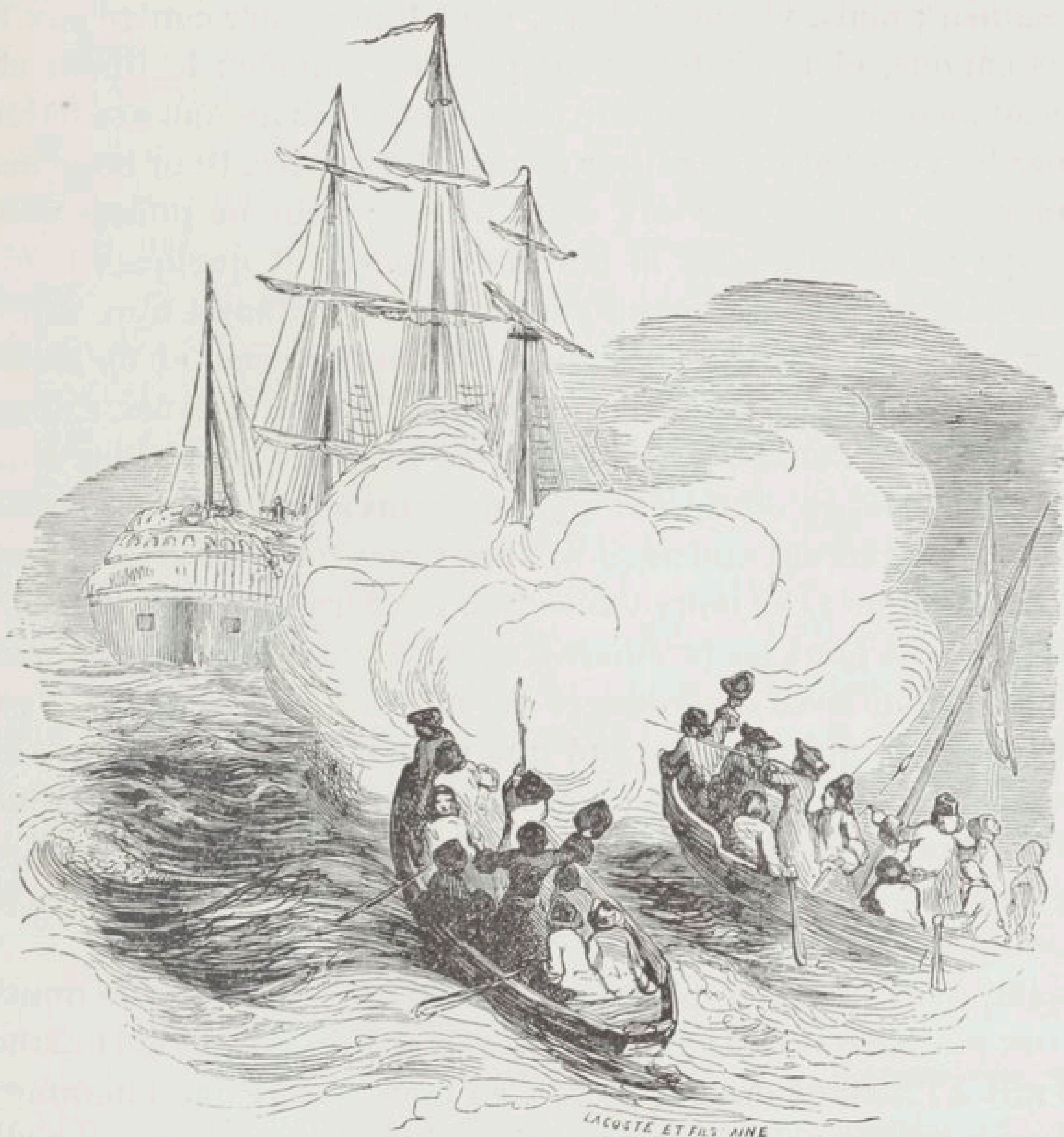
Je consentis à la proposition, et j'allai sur-le-champ à bord, suivi des deux hommes. Dès que nous fûmes sous le navire, mon associé vint sur le pont, et me cria d'un air joyeux : « Victoire ! victoire ! nous avons bouché la voie. — Est-il vrai? dis-je ; alors rendons grâces à Dieu, et levons l'ancre tout de suite. — Comment ! dit-il ; que signifie cela? — Point de question, lui dis-je ; mais que tout le monde se mette à la manœuvre, et partons sans perdre une minute. » Il parut surpris ; néanmoins il manda le capitaine, lui ordonna de lever l'ancre, et, bien que le reflux ne fût pas encore fini, un petit vent de terre nous permit de prendre le large. Je fis venir alors mon associé dans la cabine, et lui contai l'histoire ; après quoi nous appelâmes les deux hommes, qui nous donnèrent les détails que nous ignorions. Avant la fin de ce récit un peu long, un matelot parut à la porte de la cabine, et nous annonça de la part du capitaine que nous étions chassés. — « Et par qui? demandai-je. — Par cinq grandes chaloupes bien montées. — C'est bien, dis-je, il paraît qu'il y a quelque chose de vrai dans tout cela. » Ensuite je rassemblai nos hommes. Je leur dis qu'il y avait un dessein formé pour nous saisir comme des pirates, et leur demandai s'ils étaient décidés à combattre pour nous et pour eux-mêmes. Ils répondirent d'une voix unanime qu'ils vivraient et mourraient avec nous. Je priai alors le capitaine de me donner son avis sur les meilleurs moyens de défense que nous pouvions employer. Il répondit qu'il fallait d'abord tenir l'ennemi à distance en tirant nos pièces de longue portée, et en le recevant avec nos fusils dans le cas où il approcherait ; ensuite, si cela ne suffisait pas pour le tenir en respect, nous n'aurions rien de mieux à faire que de nous mettre à couvert dans nos quartiers, parce que les chaloupes n'auraient peut-être pas les matériaux nécessaires pour briser nos planches et pénétrer jusqu'à nous.

Le canonnier reçut l'ordre de placer deux canons de manière à protéger notre pont sur l'avant et sur l'arrière, et de les charger de balles de fusil et de toutes les vieilles ferrailles qu'on trouverait. Ainsi nous nous préparâmes au combat, tout en avançant au large, le vent étant assez bon ; mais déjà nous apercevions au loin les chaloupes, qui nous suivaient aussi vite qu'elles pouvaient.

Deux de ces barques, qu'avec nos lunettes nous reconnûmes pour anglaises, avaient dépassé les autres de près de deux lieues et gagnaient sur nous de telle manière, que nous pouvions être sûrs qu'elles nous atteindraient bientôt. Nous tirâmes un coup de canon à poudre, afin de leur montrer qu'elles pouvaient sans crainte arriver, et nous déployâmes pavillon de trêve, comme pour demander un pourparler ; mais elles avancèrent sans répondre jusqu'à la portée de nos pièces.

Nous retirâmes notre drapeau blanc, auquel on n'avait pas répondu : il fut remplacé par un drapeau rouge, et l'on tira un coup de canon chargé à balles. Nonobstant cela, ils vinrent assez près pour que nous pussions leur parler avec le porte-voix : alors nous les hélâmes et leur dîmes que, s'ils refusaient de s'éloigner, ce serait à leurs risques et périls.

Tout fut inutile : les deux chaloupes tâchèrent de se placer sous notre poupe, de manière à nous aborder par le tillac ; et, les voyant résolues à nous attaquer, comptant sur les forces qui les suivaient, je



fis tourner le bâtiment pour leur présenter le flanc, et nous tirâmes cinq coups de canon à la fois ; l'un d'eux avait été pointé si juste qu'il emporta la poupe de la chaloupe la moins avancée, et son équipage fut obligé de carguer toutes les voiles et de courir vers la proue, afin de ne point couler à fond. Elle restait donc en panne en assez mauvais état ; nous dirigeâmes alors nos coups sur la première chaloupe. Pendant ce temps-là une des trois chaloupes qui suivaient précéda les deux autres et courut au secours de celle que nous avions désemparée ; et nous vîmes les hommes passer de celle-ci dans la nouvelle

venue. Nous hélâmes encore la première chaloupe, et nous proposâmes une trêve, en leur demandant ce qu'ils nous voulaient ; mais, au lieu de répondre, ils nous serrèrent de plus près. Alors notre canonnier, homme très habile, pointa ses deux canons de chasse, et fit feu ; mais le coup manqua, et les gens de la chaloupe poussèrend des cris de joie, agitèrent leurs chapeaux et continuèrent d'avancer. Le canonnier, ayant rechargé lestement, tira une seconde fois, et si le coup manqua la barque, il tomba au milieu des hommes, et nous pûmes voir qu'il avait fait de grands ravages. Nous ne nous amusâmes pas à cet examen ; mais, virant de bord, nous fîmes jouer contre eux trois autres canons, et la chaloupe fut presque abîmée : le timon et un morceau de la poupe avaient été emportés, et les hommes se hâtèrent de plier les voiles et de se retirer en grand désordre. Pour les achever, le canonnier fit tirer sur eux deux pièces ; nous ne pûmes voir où les coups portèrent, mais la barque enfonça, et quelques hommes étaient déjà dans l'eau, quand j'envoyai notre pinasse avec ordre de sauver, s'il était possible, quelques-uns de ces gens, et de les amener à bord avant que les autres chaloupes fussent arrivées. Cet ordre fut exécuté, et l'on nous ramena trois hommes, dont l'un était si près d'être noyé, qu'il fut très longtemps sans reprendre connaissance. Aussitôt qu'ils furent embarqués, nous fîmes force de voiles pour gagner la haute mer, et nous vîmes que les dernières chaloupes, lorsqu'elles eurent joint les premières, avaient renoncé à leur poursuite.

Étant ainsi délivré d'un danger qui me semblait, sans que je pusse m'en rendre compte, plus grand que nous ne l'avions jugé d'abord, je crus devoir changer de route et ne laisser connaître à personne de l'équipage où nous allions. Nous courûmes à l'E. et tout à fait hors de la voie des navires européens allant en Chine ou en d'autres pays où trafiquent les nations de l'Europe.

Quand nous fûmes en pleine mer, nous interrogeâmes de nouveau les deux marins qui nous avaient avertis si à propos, et le Hollandais nous mit à l'instant dans le secret, en nous disant que l'homme auquel nous avions acheté notre bâtiment l'avait volé. Il nous conta comment le capitaine de ce navire (il nous dit son nom, que j'ai oublié) avait été tué avec trois de ses gens par les naturels, sur la côte de Malacca, et comment lui (le Hollandais) et quatre de ses camarades, ayant été abandonnés par les déserteurs, avaient erré longtemps dans les bois ; et enfin il s'était sauvé lui seul, presque par miracle, en gagnant à la nage un vaisseau hollandais qui revenait de la Chine et qui se tenait près de la côte, parce qu'il avait envoyé sa chaloupe faire de l'eau.

Alors le matelot alla à Batavia, où deux de ses anciens camarades

arrivèrent ; ils avaient abandonné les autres en chemin, et ils lui contèrent que l'homme qui avait volé le navire l'avait vendu au Bengale à des pirates, qui s'en servaient pour faire la course et avaient déjà pris un bâtiment anglais et deux hollandais richement chargés.

Cette dernière partie du récit nous concernait directement, bien que nous en connussions la fausseté : toutefois, comme le dit fort bien mon associé, si nous avions été pris, une présomption aussi grave s'élevant contre nous, il nous eût été impossible de nous disculper ou d'espérer la moindre clémence, d'autant plus que nos accusateurs eussent été nos juges et auraient suivi à notre égard les impulsions d'une colère aveugle. Son avis était donc de retourner droit au Bengale sans toucher aucun port, étant sûrs de pouvoir, une fois arrivé là, prouver de quelle manière et à quel dessein nous avions acheté le bâtiment. De toutes façons, si nous étions obligés de comparaître devant la justice, c'eût été du moins une justice régulière, et nous n'aurions pas été pendus avant d'être jugés.

Je pensai comme mon associé au premier moment ; mais, après de sérieuses réflexions, je lui dis qu'il me semblait hasardeux de retourner au Bengale, parce que nous nous trouvions du mauvais côté du détroit de Malacca, et que, si l'alarme était donnée contre nous, il était probable que nous risquerions de tomber soit dans les mains des Hollandais à Batavia, soit ailleurs dans celles des Anglais, et en ce cas, étant pris en fuite, nous nous serions condamnés nous-mêmes, et il ne faudrait pas d'autre preuve pour nous perdre. Le matelot anglais, consulté là-dessus, fut de mon avis. Ce danger effraya un peu mon associé et tout l'équipage, et nous résolûmes d'aller sur la côte de Tunquin et de continuer jusqu'à celle de Chine, et, tout en suivant nos premières intentions de commerce, nous aurions trouvé moyen de nous défaire du navire et de revenir sur des bâtiments du pays, tels que nous pourrions les avoir. Cela fut approuvé comme le parti le plus sûr : en conséquence, nous gouvernâmes N.-N.-E., en nous tenant à environ cinquante lieues de la voie ordinaire à l'E. Cependant cette marche donna lieu à quelques inconvénients : d'abord les vents, quand nous arrivâmes à cette distance de la côte, semblèrent fixés contre nous, soufflant presque de l'E. et de l'E.-N.-E., direction de ce qu'on appelle les moussons. Notre voyage fut donc plus long que nous ne le pensions, et nous étions fort à court de vivres : ce qui était pire, nous pouvions craindre que les bâtiments anglais et hollandais, dont les chaloupes nous avaient pourchassés, ne nous eussent précédés en ces parages, ou bien n'eussent donné notre signalement à d'autres vaisseaux destinés pour la Chine.

J'avoue que j'étais extrêmement inquiet, et je regardais le danger

auquel je venais d'échapper, dans l'attaque des chaloupes, comme le plus grand de tous ceux qui m'avaient assailli dans ma vie. En effet, quels qu'eussent été mes malheurs à diverses époques, jamais je n'avais été poursuivi comme voleur ; on n'avait jamais pu m'accuser d'aucune action malhonnête, illicite, encore moins d'un vol. J'avais été mon seul ennemi ; en d'autres termes, je n'avais été l'ennemi de personne, excepté de moi-même ; mais maintenant je me voyais jeté dans la situation la plus désastreuse. J'étais parfaitement innocent, et je ne pouvais le prouver : si j'avais été pris, j'aurais été sous le coup d'une accusation du genre le plus dégradant. J'avais donc le plus grand intérêt à me sauver ; mais je ne savais de quel côté me diriger. Mon associé, me voyant découragé, chercha à me consoler, bien qu'il eût été d'abord plus accablé que moi. Il me décrivit les différents ports de cette côte ; me dit que nous pouvions aller sur les côtes de la Cochinchine ou dans la baie de Tunquin, ensuite à Macao, ville possédée autrefois par les Portugais, et dans laquelle résident encore beaucoup d'Européens, parce que les missionnaires catholiques s'arrêtent ordinairement dans ce port, en allant en Chine et à leur retour de cet empire.

Nous nous décidâmes donc à gagner Macao, et, après une course longue, irrégulière et fâcheuse à cause de la disette de vivres, nous arrivâmes en vue de la côte, de très grand matin. En songeant à notre position dangereuse, nous jugeâmes prudent d'aller mouiller dans une petite rivière, assez profonde cependant pour notre bâtiment, et nous voulions ensuite, soit par terre, soit avec la chaloupe, nous rendre au port et savoir quels vaisseaux se trouvaient dans ces parages. Cette mesure nous sauva ; car, bien que nous n'eussions vu aucun vaisseau européen dans la baie de Tunquin, le lendemain matin deux vaisseaux hollandais y arrivèrent, et un troisième qui ne portait aucun pavillon, mais que nous eûmes lieu de croire hollandais, passa à deux lieues de la baie, faisant route vers la Chine. L'après-midi, deux vaisseaux anglais se montrèrent suivant la même direction : ainsi nous étions entourés d'ennemis de tous côtés. Le pays était sauvage, les habitants, voleurs de profession ; et, bien que nous eussions peu d'affaires avec eux, à l'exception des échanges nécessaires pour obtenir quelques provisions, nous eûmes bien de la peine à échapper à des insultes de tous genres. Nous étions dans une rivière à quelques lieues de l'extrémité N.-E. de la pointe de terre qui forme la baie de Tunquin, et c'est en la côtoyant avec notre chaloupe que nous découvrîmes les vaisseaux qui pouvaient nous menacer. La peuplade au milieu de laquelle nous nous trouvions était la plus barbare de toutes celles de la côte, et n'avait aucun commerce avec les autres, vivant

de poissons, d'huiles et d'autres substances grossières. Entre autres coutumes abominables, ces gens ont celle de regarder tous ceux qui font naufrage sur leurs côtes comme leurs prisonniers, et nous eûmes bientôt l'occasion de voir un trait de leur hospitalité.

J'ai dit que notre bâtiment avait une voie d'eau, et qu'on n'avait pu la trouver qu'au moment même où nous allions être pris dans la baie de Siam : cependant, comme nous ne trouvions pas suffisamment solide la réparation faite à la hâte, nous voulûmes profiter de notre séjour dans ce lieu reculé pour décharger le navire, des choses les plus lourdes, débarrasser la cale et trouver toutes les fissures. Dans cette vue, nous allégeâmes le bâtiment en descendant à terre nos canons, afin de pouvoir le mettre à sec sur le côté ; mais une seconde réflexion nous empêcha d'exécuter ce projet, pour lequel, d'ailleurs, nous n'avions aucune place convenable.

Les habitants, qui n'avaient jamais vu rien de pareil, vinrent en foule pour nous regarder ; voyant le bâtiment penché et presque échoué, et n'apercevant pas les matelots qui étaient, les uns dans les chaloupes, les autres occupés à réparer sur des échafauds la quille du vaisseau, ils imaginèrent qu'ils avaient chaviré ; et, dans cette supposition, ils vinrent en masse deux à trois heures après, dans une douzaine de barques contenant chacune huit à dix hommes, probablement pour nous piller. S'ils nous avaient trouvés là, sans doute ils nous auraient conduits comme esclaves à leur roi ou chef ; nous ne savions quel nom ils lui donnaient.

Quand ils firent le tour du vaisseau, ils nous découvrirent tous travaillant sur le flanc et sur la quille du bâtiment, lavant, grattant bouchant les trous, comme tout homme de mer sait le faire.

Ils restèrent un moment arrêtés à nous regarder, et nous ne fûmes pas moins surpris de les voir, ne pouvant deviner leur dessein. Cependant quelques-uns de nous allèrent chercher à bord des armes et des munitions, pour que les travailleurs eussent le moyen de se défendre s'il y avait lieu. La précaution ne fut pas inutile ; car, après qu'ils eurent tenu conseil pendant une heure, il paraît qu'ils s'accordèrent à regarder notre vaisseau comme naufragé sur leur côte. Ils pensaient que nous tâchions de le relever ou bien de nous sauver dans nos chaloupes, et, lorsqu'ils virent descendre les armes pour les hommes qui les montaient, ils imaginèrent que c'étaient des effets que nous désirions tirer du naufrage. Alors ils ne doutèrent plus de leurs droits sur nous et s'avancèrent en ordre de bataille.

Nos gens, voyant les ennemis en si grand nombre, furent un peu effrayés, n'étant pas en bonne posture pour combattre, et ils nous demandèrent ce qu'ils devaient faire. A l'instant je commandai aux

hommes qui travaillaient sur des échafauds de les laisser glisser dans la mer et de remonter le long du bord, et je dis à ceux des chaloupes de faire le tour et de rentrer sur le bâtiment : pendant ce temps-là, ceux qui restaient à bord employèrent toutes leurs forces pour remettre le navire sur sa quille. Mais ces mouvements de part et d'autre ne purent être exécutés avant que les Cochinchinois eussent abordé notre pinasse et commencé à saisir les hommes qui la montaient. Le premier sur lequel ils mirent la main était un matelot anglais, homme robuste et déterminé, qui jeta son fusil au fond de la barque, très



follement à ce que je croyais ; mais il savait son affaire mieux que moi. Il empoigna le païen, le traîna par force de sa barque dans la nôtre, et, le tenant par les oreilles, lui frappa la tête contre le bord de la chaloupe si vigoureusement, qu'il mourut entre ses mains. Un Hollandais prit alors le fusil de l'Anglais, et avec la crosse il assomma cinq des assaillants. Cependant tout cela n'était rien, quand il fallait résister à trente ou quarante hommes qui, ne connaissant point le danger qu'ils couraient, commençaient à se jeter sur la pinasse défendue par cinq hommes. Heureusement l'incident suivant, incident en lui-même risible, donna la victoire à nos gens.

Notre charpentier s'était préparé à calfater l'extérieur du navire et

à unir les sutures dans les endroits où il avait bouché des trous. Il avait pour cela fait bouillir deux chaudières, l'une de poix, l'autre de résine, et venait de les faire descendre dans le bateau avec du suif, de l'huile et autres matières à cet usage. L'aide du charpentier tenait une grande cuiller en fer, qui lui servait à faire passer aux travailleurs la poix ou la résine toute chaude. Deux Cochinchinois entrèrent dans notre barque précisément à la place où cet homme se trouvait ; il les salua sur-le-champ avec une cuillerée de sa sauce, toute bouillante. Brûlés au vif, car ils étaient demi-nus, ils sautèrent dans la mer en hurlant comme des taureaux. Le charpentier, voyant cela, cria : « Bien, très bien, Jack, doublez la dose » ; et, descendant lui-même, il prit un des torchons, le plongea dans la poix bouillante, et lui et son garçon aspergèrent si abondamment les ennemis, que sur trois canots il n'y eut pas un seul homme qui ne fût échaudé de la plus horrible façon ; et ils faisaient des cris et un vacarme tels, que je n'entendis jamais rien de semblable. Une chose digne de remarque, c'est que le cri est commun à tous les hommes, comme expression de la douleur, mais que, pour chaque peuple, le cri diffère, de même que le langage. Je ne puis comparer le cri de ces hommes qu'aux hurlements des loups que j'avais entendus, comme je l'ai conté, dans une forêt sur la lisière du Languedoc.

Jamais victoire ne me fut plus agréable en toute ma vie, non seulement comme parfaitement inespérée, mais encore en raison de l'imminent danger dont elle nous tirait, et cela sans effusion de sang, à l'exception de l'homme que notre matelot avait tué de ses mains, ce qui m'affligea beaucoup. La pensée d'exterminer tant de misérables sauvages me faisait horreur, bien que ce fût à mon corps défendant, sachant qu'ils ne croyaient pas mal faire. Je trouvais triste d'être ainsi obligé de détruire nos semblables pour notre propre conservation. Je pense toujours de même, et je souffrirais beaucoup de choses avant de me résoudre à ôter la vie à l'homme le plus méchant et qui m'aurait fait les plus grandes injures. Tout homme réfléchi et qui connaît la valeur de la vie partagera, je crois, mon opinion.

Pour revenir à mon histoire, mon associé et moi nous fîmes remettre le bâtiment en état de marcher, nous replaçâmes les canons, et le canonnier me pria d'ordonner à notre chaloupe de se mettre hors du chemin, parce qu'il voulait tirer sur les ennemis. Je lui défendis de le faire, le charpentier étant suffisant pour faire la besogne sans lui, pourvu qu'on lui envoyât un supplément de poix ; et notre cuisinier se chargea de ce soin. Il ne fallut rien de plus ; terrifiés de ce qu'ils avaient reçu à leur première attaque, les Cochinchinois ne se soucièrent point de revenir, et les plus éloignés, nous voyant à flot, aban-



donnèrent leur projet. Ainsi nous fûmes délivrés de cette guerre burlesque, et, comme nous nous étions procuré un peu de riz et quelques racines, nous ne voulûmes pas rester là plus longtemps et nous nous décidâmes à aller en avant à tout hasard ; autrement nous étions sûrs d'avoir, le lendemain, sur les bras plus de coquins que nos chaudières de poix ne pouvaient en échauder. Le même soir nous embarquâmes tous nos effets, et le lendemain matin nous étions prêts à mettre à la voile. Pendant nos préparatifs nous restâmes mouillés à quelque distance de la côte, en bonne position, soit pour combattre, soit pour prendre le large. Enfin, notre bâtiment étant complètement réparé, et nos arrangements terminés, nous mîmes à la voile. Nous aurions voulu aller dans la baie de Tunquin, pour prendre des informations sur le vaisseau hollandais ; mais nous n'osâmes pas y entrer plusieurs vaisseaux y étant arrivés peu de temps auparavant. Nous continuâmes donc notre course au N.-E., vers l'île Formose, craignant d'être vus par un bâtiment anglais ou hollandais, autant qu'un de ceux-ci aurait craint d'être aperçu, dans la Méditerranée, par un corsaire algérien.

Une fois en pleine mer, nous suivîmes au N.-E. la direction de Manille ou des Philippines, afin d'éviter les vaisseaux européens ; ensuite nous gouvernâmes au N. jusqu'au 22e d. 30 m. de latitude, ce qui nous conduisit à l'île Formose, où nous jetâmes l'ancre pour renouveler notre eau et nos provisions. Les naturels du pays, qui sont extrêmement traitables et civils, nous apportèrent tout ce que nous demandâmes, et furent parfaitement probes et ponctuels dans toutes leurs transactions avec nous. Nous n'avions rien trouvé de pareil chez les autres peuples, et cela tenait peut-être à quelques restes du christianisme autrefois apporté en cette île par un missionnaire protestant hollandais. C'est une preuve de ce que j'ai souvent observé, savoir que la religion chrétienne civilise toujours les peuples et réforme leurs mœurs, quels que soient ses effets par rapport à leur salut.

De là nous fîmes voile au N., en vue des côtes de la Chine, nous tenant toujours à certaine distance, jusqu'à ce que nous eussions dépassé les ports fréquentés par les Européens, ne voulant pas tomber entre leurs mains, surtout en ce pays, où, dans nos circonstances, nous n'aurions eu aucun espoir.

Quand nous fûmes au 30e d., nous résolûmes d'entrer dans le premier port commerçant qui se présenterait ; et, tandis que nous gouvernions vers la côte, une barque vint à nous de deux lieues, amenant un vieux pilote portugais ; celui-ci, nous ayant reconnus pour Européens, venait nous offrir ses services, que nous acceptâmes volontiers.

Il monta sur notre bord, et, sans nous demander où nous voulions aller, il renvoya la barque qui l'avait amené.

J'étais si sûr de pouvoir nous faire conduire où il nous plairait par ce vieillard, que je lui parlai de nous mener au golfe de Nankin, la partie la plus septentrionale des côtes de la Chine. Il répondit qu'il connaissait bien le golfe de Nankin ; mais il nous demanda en souriant ce que nous voulions y faire. Je lui dis que nous voulions y vendre nos marchandises et acheter des porcelaines, des percales, des soieries, etc., et que nous retournerions par le même chemin. Il nous dit que nous aurions dû aller plutôt à Macao, parce que nous y aurions vendu notre opium très avantageusement, et que nous y aurions trouvé autant de produits chinois qu'à Nankin.

Ne pouvant détourner le vieillard de cette idée, à laquelle il s'obstinait, car il était opiniâtre et présomptueux, nous lui dîmes enfin que nous voyagions autant pour notre plaisir que pour le commerce, et que nous désirions voir la grande ville de Pékin et la fameuse cour du roi de la Chine. « Eh bien, dit-il, vous devez aller à Ningpo, et par le fleuve qui se jette dans la mer à cette place, vous gagnerez bientôt le grand canal. Ce canal est un courant navigable qui traverse le centre de ce vaste empire, croise toutes ses rivières, passe quelques montagnes assez hautes par le moyen d'écluses, et aboutit à la ville de Pékin, après un cours de deux cent soixante et dix lieues.

— C'est fort bien, dis-je, seigneur Portugais, mais ce n'est pas notre affaire pour le moment. La grande question est de savoir si vous pouvez nous conduire à Nankin ; de là nous irons ensuite à Pékin. » Il répondit qu'il le pouvait très certainement, et qu'un gros vaisseau hollandais avait pris ce chemin, il y avait peu de temps. Cela me donna une petite alerte ; car un vaisseau hollandais était devenu pour nous un épouvantail, et nous aurions mieux aimé rencontrer le diable, pourvu qu'il ne prît pas une figure trop effrayante. Nous savions qu'un vaisseau hollandais pouvait nous perdre ; nous n'étions pas en état de le combattre. Le vieillard remarqua mon trouble quand il avait parlé du vaisseau hollandais, et il me dit : « Monsieur, n'ayez aucune crainte de ce bâtiment. Je suppose que la Hollande est en guerre avec votre pays?

— Je ne le crains point, lui dis-je ; mais on ne sait quelles licences les hommes peuvent se donner quand ils sont hors de portée des lois de leur pays. — Eh quoi ! reprit-il, vous n'êtes pas des pirates : que pouvez-vous donc craindre? ils n'auront rien à dire à de paisibles marchands. »

Si tout mon sang ne se porta pas à mon visage à ces mots, il en fut sans doute empêché par le resserrement de quelques-uns des vaisseaux

destinés par la nature à le faire circuler. Je me sentis dans la plus grande confusion, et le bonhomme s'en aperçut aisément.

« Monsieur, dit-il, mes discours paraissent jeter quelque désordre dans vos idées ; mais veuillez croire que je suis à votre service pour vous conduire où il vous plaira d'aller. — *Senhor*, lui dis-je, il est vrai que je suis un peu incertain dans mes résolutions pour le moment, et ce que vous avez dit sur les pirates a redoublé mon incertitude. J'espère qu'il n'y a point de pirates dans ces mers, car nous serions bien peu en état de leur résister : vous voyez que nous sommes en



très petit nombre. — Oh ! monsieur, dit-il, soyez sans inquiétude : depuis quinze ans on n'a point vu de pirates dans ces mers, excepté un seul qui s'est montré, à ce que j'ai entendu dire, dans la baie de Siam, il y a environ un mois ; mais vous pouvez être assuré qu'il aura été vers le S., et ce n'était pas un navire de grande force ni construit pour faire la course. C'était un bâtiment volé par des coquins de matelots, après que le capitaine et quelques-uns des siens eurent été assassinés par les Malais, à Sumatra ou près de là. — Comment ! dis-je, feignant d'ignorer tout cela, ils ont tué leur capitaine? —

Non ; je ne dis pas cela, reprit-il ; mais, comme ils ont emmené le bâtiment, on croit généralement qu'ils ont livré le capitaine aux Malais, qui l'ont tué peut-être par leur ordre. — Alors, dis-je, ils méritent la mort comme s'ils avaient commis eux-mêmes le meurtre. — Sans doute, répliqua le pilote, et ils seront certainement pendus s'ils rencontrent un vaisseau anglais ou hollandais ; car tous les commandants sont convenus de ne pas faire grâce à ces coquins s'ils tombent dans leurs mains. — Mais le pirate est sorti de ces mers, dites-vous ; alors comment ces bâtiments pourront-ils le rencontrer? — Ils ne l'espèrent guère non plus ; cependant il était, comme je vous l'ai dit, dans la baie de Siam, dans la rivière de Cambodia, et là il fut découvert par des matelots hollandais qui avaient fait partie de son équipage et avaient été abandonnés à terre lors de la désertion des autres ; et plusieurs bâtiments anglais et hollandais se trouvant dans la rivière, ils furent sur le point de prendre le corsaire. Mais les premières chaloupes qui l'attaquèrent n'ayant pas été soutenues, il les mit hors de combat et prit le large avant l'arrivée des autres. Cependant on a la description exacte de ce bâtiment, il sera reconnu partout, et partout le capitaine et ses hommes seront pendus sans miséricorde à la grande vergue. — Sans les entendre, dis-je, on les exécuterait d'abord et on les jugerait ensuite? — Eh ! monsieur, dit le vieux pilote, avec des gens pareils on n'a pas besoin de plus de formalités : qu'on les attache dos à dos et qu'on leur donne un plongeon, c'est tout ce qu'ils méritent. »

Je savais que ce vieillard était en mon pouvoir et n'avait pas le moyen de nous faire du mal ; je lui répliquai donc brusquement : « C'est justement pour cela, monsieur, que je veux que vous nous conduisiez à Nankin et non pas à Macao, ni dans un autre port de ces contrées fréquentées par les Anglais et les Hollandais. Sachez, *Senhor*, que les capitaines des bâtiments anglais et hollandais desquels vous parlez sont d'insolents et présomptueux personnages, qui ne connaissent ni les lois de la justice humaine, ni celles que dictent la nature et Dieu ; mais qui, dans l'orgueil de leur autorité, dont ils comprennent mal les devoirs, deviendraient des meurtriers eux-mêmes, croyant punir des voleurs, insulteraient des hommes faussement accusés, les condamneraient sans examen, et rendraient peut-être ensuite un compte sévère de leur conduite et apprendraient à leurs dépens qu'aucun homme ne doit être traité comme un criminel, si l'on n'a pas des preuves évidentes que le crime a été commis par l'homme accusé.

Je lui contai alors toute notre histoire, la folle attaque des chaloupes, la manière dont le bâtiment avait été acheté par nous, le

service que le Hollandais nous avait rendu ; j'ajoutai que le massacre du patron par les Malais et la désertion des matelots avec le bâtiment étaient probablement des faits réels ; mais que tout le reste était supposé, par exemple, l'assertion que ces matelots étaient devenus pirates. « Avant de nous attaquer, comme on l'avait fait, par surprise, il aurait fallu, dis-je, s'assurer de la vérité ; et le sang de ceux que nous fûmes obligés de tuer pour notre défense doit retomber sur ceux qui ont pris si légèrement une mesure si grave. »



Le vieillard, étonné au dernier point de cette relation, dit que nous avions eu grande raison de nous diriger au N., et que, si nous voulions suivre son avis, nous vendrions notre vaisseau en Chine, ce qui serait facile, et en ferions construire un autre dans le pays. « S'il ne vaut pas tout à fait le vôtre, dit-il, cependant il vous conduira fort bien au Bengale ou ailleurs. — Je suivrai votre avis, lui dis-je, dès que j'arriverai dans un port où je pourrai trouver un bâtiment à mon goût et un acheteur pour celui-ci. — Vous ne manquerez pas, me dit-il, de chalands à Nankin, et une jonque chinoise vous ramènera fort bien au Bengale ; je me charge de vous monter celle-ci et de vous faire vendre le bâtiment. — Mais, lui dis-je, si je suis vos conseils, le signa-

lement du bâtiment étant si bien donné, ne placerai-je pas des gens innocents dans la plus funeste situation en les exposant à être mis à mort de sang-froid, puisqu'on est résolu à exécuter sans forme de procès ceux qu'on trouvera sur le vaisseau? — Il y a un moyen de prévenir ces incidents, dit le vieillard : je connais tous les capitaines dont vous avez parlé ; je les verrai à leur passage et leur ferai connaître combien ils se sont trompés, les gens qui ont volé le bâtiment ne s'étant point faits pirates, et ceux qu'ils ont poursuivis l'ayant acheté fort innocemment. Je suis sûr qu'ils me croiront et qu'ils seront plus circonspects à l'avenir. »

Pendant notre conversation, nous avancions toujours dans la direction de Nankin ; et, treize jours après, nous mouillâmes à la pointe S.-O. du golfe de Nankin ; là, j'appris par hasard que deux vaisseaux hollandais m'avaient précédé, et que je tomberais certainement dans leurs mains. Je consultai mon associé sur ce nouvel incident ; il était aussi embarrassé que moi, et aurait voulu pour tout au monde être bien loin de là. Je n'étais pas aussi inquiet, et je demandai au vieux pilote s'il n'y avait pas quelque petite rade ou baie dans laquelle je pourrais faire mon affaire avec les Chinois sans être découvert par nos ennemis. « A quarante-deux lieues d'ici, on trouve, me dit-il, un petit port nommé Quinchang, où les Pères de la Mission débarquent en se rendant de Macao en Chine, pour répandre la religion chrétienne en ce pays. Jamais les bâtiments de commerce ne viennent dans ce port ; mais il faut réfléchir à ce que vous ferez quend vous serez là. Ce n'est pas une place commerçante ; seulement, à certaines époques, il y a une sorte de foire, et les négociants du Japon y viennent pour acheter des marchandises chinoises. »

Nous convînmes tous d'aller à ce port, auquel peut-être j'ai donné un nom qui n'est pas le sien ; la note sur laquelle je l'avais inscrit avec celui d'autres lieux se trouvait sur des tablettes qui furent détruites par l'eau dans une occasion dont je parlerai plus tard. Cependant je me rappelle que les marchands japonais et chinois avec lesquels nous eûmes des affaires prononçaient le nom autrement que le pilote portugais, et appelaient la place Quinchang, comme je l'ai dit. Nous levâmes l'ancre dès le lendemain, notre résolution d'aller dans ce port étant unanime. Nous ne touchâmes terre que deux fois pour avoir de l'eau, et dans ces deux occasions les naturels furent civils envers nous, et nous apportèrent toutes sortes de provisions, telles que du riz, des racines, du thé, des oiseaux de mer ; mais ils ne donnaient rien sans argent.

Nous fûmes cinq jours à gagner ce petit port, à cause des vents contraires, et nous nous trouvâmes bien heureux d'y arriver. Quant à

moi, je remerciai le Ciel avec une grande joie en posant le pied sur le rivage, et mon associé et moi nous prîmes la résolution de disposer de nous-mêmes et de nos effets d'une manière quelconque, plutôt que de remonter sur ce malencontreux bâtiment. Je puis dire, d'après ma propre expérience, que, de toutes les positions de la vie, la plus complètement misérable est celle que trouble une crainte perpétuelle. L'Écriture le dit : « La crainte est en elle-même un danger. C'est une vie de mort, et l'esprit en est tellement abattu, qu'il devient incapable de se relever. » Cette émotion de crainte eut son effet accoutumé sur notre imagination, en nous représentant les commandants des bâtiments anglais et hollandais comme des hommes incapables d'entendre raison et de distinguer entre d'honnêtes gens et des coquins, entre une histoire forgée et une déclaration véridique de notre voyage et de nos intentions. Nous avions en effet mille moyens de convaincre des créatures raisonnables que nous n'étions pas des pirates. D'abord, les marchandises que nous avions à bord, la direction que nous suivions, et la confiance avec laquelle nous étions entrés dans tel ou tel port ; ensuite la faiblesse de notre équipage et la petite quantité de munitions que nous avions, ainsi que nos provisions bornées, tout cela aurait pu prouver aux gens les plus prévenus que nous n'étions pas des pirates. L'opium et les autres articles de la cargaison établissaient que le bâtiment avait été au Bengale. Les Hollandais, qui avaient, disait-on, les noms de tous les hommes du vaisseau, auraient vu facilement que notre équipage était un mélange d'Anglais, de Portugais et d'Indiens, parmi lesquels se trouvaient seulement deux Hollandais. Ces circonstances et d'autres auraient démontré évidemment à tout capitaine dans les mains duquel nous serions tombés, que nous n'étions point ce qu'on imaginait. Mais la peur, cette passion aveugle et inutile, nous entraîna dans un autre sens et remplit notre esprit d'images terribles, d'événements qui ne devaient peut-être jamais arriver. Nous supposâmes, et chacun nous l'avait dit, que les hommes des vaisseaux anglais et hollandais, mais surtout les derniers, étaient si furieux contre nous qui avions battu leurs chaloupes et leur avions échappé, qu'ils ne s'amuseraient pas à examiner si nous étions pirates ou non, et nous feraient exécuter sans écouter notre défense. Nous pensions qu'il y avait tant d'apparences contre nous, qu'elles suffiraient pour justifier notre condamnation : le bâtiment était bien le même et connu des matelots qui servaient sur les vaisseaux qui nous pourchassaient. Quand nous avions appris dans la rivière de Cambodia qu'on voulait nous visiter, nous nous étions sauvés après avoir tiré sur les chaloupes : ils devaient donc nous croire pirates aussi franchement que nous étions sûrs de ne pas l'être ; et, à leur place, nous ne nous

serions pas fait scrupule de dépêcher des gens pris en pareilles circonstances.

Quoi qu'il en soit, telles étaient nos craintes, et mon associé et moi nous passâmes peu de nuits, depuis cette alarme, sans rêver de potences, de combats, sans nous voir pris ou massacrant nos assaillants, tués ou tuant les autres. Une fois, j'étais dans une telle fureur en rêvant qu'un Hollandais nous avait abordés et que j'assommais les matelots à mesure qu'ils arrivaient, que je frappai de mes deux poings contre la cabine avec une grande force et que je me fis des écorchures



et des contusions ; la douleur me réveilla. J'avais une autre appréhension : si nous tombions dans les mains des Hollandais, ils pouvaient nous soumettre à des tortures. L'affaire d'Amboyne me revenait à l'esprit ; je me rappelais comment les Hollandais avaient traité nos compatriotes, et je craignais que quelqu'un de nos gens n'avouât, pressé par la douleur, tout ce qu'on aurait voulu lui faire avouer, et ne donnât lieu à nous faire condamner légalement comme pirates. Le désir de s'emparer de notre cargaison, qui valait en tout quatre à cinq mille guinées, pouvait donner la tentation d'employer de tels moyens.

Ces idées nous avaient tourmentés nuit et jour, mon associé et moi, et dès lors nous pensions que les capitaines de navire n'avaient pas

le pouvoir d'agir ainsi, et que, si nous nous étions rendus comme leurs prisonniers et qu'ils nous eussent mis à mort ou à la torture, ils auraient eu à répondre de nous dans leur pays. Du reste, c'eût été assez indifférent pour nous, et leur punition ne nous aurait pas rendus à la vie.

Je ne puis m'empêcher de noter ici les réflexions qui me vinrent alors sur les circonstances si diverses de mon existence. Après avoir passé quarante ans à lutter contre des difficultés infinies et être enfin arrivé à ce port auquel tendent tous les hommes, le repos et l'aisance, je trouvais bien dures ces nouvelles calamités dans lesquelles j'étais tombé volontairement ; surtout je ne pouvais supporter la pensée de me voir en danger d'être pendu dans ma vieillesse, pour le crime le plus éloigné de mon caractère, tandis que j'avais échappé à tant de périls imminents. A la suite de ces réflexions, des idées religieuses survenaient, et je considérais que je devais me soumettre à ce qui m'arrivait, comme à une volonté irrésistible de la Providence ; car, si j'étais innocent devant les hommes, j'étais loin de l'être devant mon Créateur ; et, quand je songeais à toutes les fautes pour lesquelles ce châtiment eût été mérité, je me résignais à le recevoir humblement, de même que j'aurais tâché de me résigner à un naufrage ou à toute autre punition qu'il aurait plu au Ciel de m'infliger.

A son tour, le courage humain voulait parfois reprendre son rôle, et je formais alors les plus énergiques résolutions. Je ne dois pas, me disais-je, me laisser prendre pour être maltraité par une bande de misérables sans pitié et froidement barbares ; il aurait mieux valu tomber dans les mains des sauvages, qui m'auraient dévoré sans m'infliger des tortures. J'avais toujours résolu, parmi les sauvages, de mourir en combattant jusqu'au dernier souffle, et pourquoi n'en ferais-je pas autant maintenant, ayant de plus justes motifs d'éviter d'être saisi vivant? car les Indiens ne mangent les hommes qu'après les avoir tués, et nos poursuivants pouvaient nous livrer à des tourments pires que la mort. Quand ces pensées me dominaient, j'avais une sorte de fièvre semblable à l'émotion d'un combat. Mon sang bouillonnait, mes yeux lançaient des flammes comme si j'avais été aux prises avec un ennemi ; et toujours après ces accès je me décidais à ne pas accepter de grâce, à me défendre jusqu'à la dernière extrémité, et, quand je ne pourrais plus résister, à faire sauter le vaisseau, pour ne laisser aucune dépouille dont les vainqueurs pussent se glorifier.

Plus le poids de ces anxiétés avait été accablant, tandis que nous errions sur la mer, plus vive fut notre joie en nous voyant en sûreté sur le rivage. Mon associé me conta qu'il avait rêvé que, forcé de porter sur ses épaules une charge énorme jusqu'au sommet d'une

colline, il s'était senti soudain trop faible pour la soutenir ; mais le pilote portugais survint, le déchargea de son fardeau ; alors la colline disparut, le terrain devint uni et facile. Et nous éprouvâmes tous un effet semblable ; il semblait qu'on nous eût déchargés d'un poids qui nous écrasait. Pour moi, j'en avais un sur le cœur que je ne pouvais supporter plus longtemps ; et, comme je l'ai dit ci-dessus, nous résolûmes de ne plus nous embarquer sur ce bâtiment. Le vieux pilote, que nous regardions comme un ami, nous trouva un logement et un magasin pour nos marchandises, lesquels, soit dit en passant, étaient peu différents l'un de l'autre. Le premier était une petite maison ou cabane, jointe à une autre maison plus grande, toutes les deux bâties en cannes et entourées de palissades des mêmes plantes, pour servir de défense contre les voleurs qui abondent dans le pays. Cependant les magistrats nous accordèrent une petite garde, et nous eûmes un soldat armé d'une sorte de hallebarde ou demi-pique en sentinelle à notre porte. Nous lui donnions chaque jour une pinte de riz et une petite pièce de monnaie de la valeur de six sous ; par ce moyen, nos effets étaient en parfaite sûreté.

La foire ou le marché annuel était fini depuis quelque temps ; cependant il y avait encore trois ou quatre jonques dans la rivière, et deux vaisseaux du Japon chargés de marchandises achetées en Chine ; ces derniers attendaient des marchands japonais que leurs affaires retenaient à terre.

La première chose que fit notre pilote fut de nous mettre en rapport avec trois missionnaires catholiques, fixés dans la ville depuis un certain temps pour y prêcher le christianisme. A mon avis, ils avaient fait d'assez pauvre besogne et de tristes chrétiens ; mais ce n'était pas notre affaire. Un de ces ecclésiastiques était Français et se nommait Simon ; le second était Portugais ; le troisième, Génois. Le Père Simon avait de la politesse, de l'aisance dans les manières ; il était de très bonne compagnie ; les deux autres, plus réservés, et en apparence plus rigides, s'occupaient uniquement de l'œuvre pour laquelle ils étaient venus en ce pays, et cherchaient à saisir toutes les occasions qui se présentaient pour causer avec les habitants, et s'insinuer dans leur intimité. Nous mangeâmes souvent avec ces moines ; et, je dois l'avouer, si leurs conversions n'avaient point les caractères distinctifs des conversions véritables, et se bornaient pour les nouveaux chrétiens à la connaissance du signe de la croix, du nom de Jésus, et de quelques prières à la vierge Marie et à son divin fils, dans une langue inconnue, les missionnaires étaient fermement persuadés de l'efficacité de leurs travaux pour le salut des païens. Dans cet espoir, non seulement ils supportaient les fatigues du voyage et les dangers de la

résidence en des pays lointains et barbares, mais ils bravaient quelquefois la mort et les plus cruelles tortures.

Pour revenir à mon histoire, ce moine français, le Père Simon, devait, par ordre de son supérieur, se rendre à Pékin, résidence de l'empereur de la Chine, et il n'attendait, pour partir, que l'arrivée d'un autre prêtre de Macao. A peine avions-nous fait connaissance avec lui, qu'il m'engagea à faire ce voyage en me promettant de me montrer toutes les curiosités de ce puissant empire, et entre autres la plus rande ville du monde : « une ville, disait-il, que votre Londres et



notre Paris joints ensemble ne pourraient égaler ». Il parlait de Pékin, ville immense à la vérité, et extrêmement peuplée ; mais, comme j'ai regardé ces choses avec des yeux différents de ceux des autres hommes, je donnerai brièvement mon opinion sur elles, à mesure qu'elles se présenteront dans le cours de mes voyages.

D'abord, je parlerai de mon ami le moine ou le missionnaire. Un jour, ayant dîné avec lui, nous avions causé très gaiement ensemble, et je lui montrai quelque envie de l'accompagner. Il nous pressa beaucoup, mon associé et moi, de prendre cette résolution ; et mon associé lui dit : « Comment pouvez-vous désirer autant la compagnie

d'hérétiques tels que nous, Père Simon? Assurément vous ne pouvez nous aimer. — Oh ! répondit-il, vous pourrez un jour devenir bons catholiques. Nous sommes ici pour convertir les païens, et qui sait si je ne pourrai pas vous convertir aussi? — Très bien, mon père, lui dis-je ; ainsi vous nous prêcherez tout le long du chemin. — Je ne vous importunerai point, dit-il ; notre religion ne nous oblige pas d'être impolis ; d'ailleurs nous devons nous regarder ici comme des compatriotes. Si vous êtes huguenot et moi catholique, nous sommes du moins tous les deux chrétiens et gens bien élevés ; par conséquent nous pouvons converser ensemble sans nous blesser mutuellement. » La fin de ce discours me plut, et me rappela le jeune prêtre que j'avais laissé au Brésil. Toutefois le Père Simon était loin d'avoir un aussi beau caractère que mon jeune ami ; car, si l'on ne pouvait accuser le premier d'aucune légèreté coupable, il n'avait pas ce fonds de zèle évangélique, de piété régulière, d'amour sincère pour la religion, qui distinguait le second.

Laissons un moment le Père Simon, bien qu'il ne cessât de nous solliciter pour aller avec lui ; mais nous avions d'autres affaires à terminer, par exemple la vente de notre bâtiment et de nos marchandises, qui nous semblait difficile à effectuer en cette place si peu commerçante. Je pensai une fois faire voile pour la rivière de Kilam et la ville de Nankin; mais la Providence sembla me protéger plus visiblement que jamais en ce temps, et j'espérais, grâce à son secours, revoir un jour ma patrie par quelque moyen imprévu. En ce moment, dis-je, la Providence parut aplanir notre chemin. D'abord notre vieux pilote nous amena un marchand japonais qui voulut voir nos denrées, et acheta tout notre opium à bon prix, et le paya en or, au poids, en petites pièces de leur monnaie, et en lingots de dix à onze onces. Tandis que nous traitions cette affaire, il me vint à l'esprit que ce marchand pourrait aussi s'accommoder du bâtiment, et je le lui fis proposer par l'interprète. A la première proposition, il répondit en haussant les épaules ; mais peu de jours après il vint me trouver avec un des missionnaires pour lui servir d'interprète, et me dit qu'il avait à me faire l'offre suivante. Il avait acheté de nous quantité de marchandises avant de savoir que nous voulions vendre notre vaisseau, et maintenant il n'avait plus de quoi le payer ; cependant, si je voulais y laisser l'équipage pour le conduire aux Philippines avec une nouvelle cargaison dont il payerait le fret avant qu'ils revinssent du Japon, il achèterait le bâtiment à leur retour. Je n'étais pas éloigné d'accepter l'offre, tant j'étais pressé de recommencer mes courses ; et j'eus la pensée d'aller moi-même avec nos gens, et de passer des îles Philippines à la mer du Sud. Je demandai donc au Japonais s'il lui

conviendrait de louer notre bâtiment et nos hommes, seulement jusqu'aux Philippines, où nous le laisserions ; il répondit que non, parce qu'il ne pourrait avoir ainsi le débit de ses marchandises ; mais il promit de nous laisser libres au Japon. J'étais assez disposé à consentir à cet arrangement, lorsque mon associé, plus sage que moi, me représenta les dangers d'un pareil plan, la navigation périlleuse des mers du Japon, la perfidie et la cruauté des peuples de ces îles, et le caractère encore plus barbare des Espagnols des Philippines.

Pour abréger cet épisode de nos affaires, nous consultâmes sur tout cela le capitaine du bâtiment et les matelots, et, pendant que je leur



parlais, le jeune homme que mon neveu m'avait laissé pour m'accompagner dans mes voyages vint me trouver et me dit que celui dont il était question promettait de grands avantages, et qu'il me le verrait entreprendre avec plaisir ; mais que, si je ne voulais pas le faire, il me demanderait la permission de tenter lui-même l'aventure, comme négociant ou dans la qualité qu'il me plairait de lui donner. Il m'assurait que, s'il revenait en Angleterre et m'y retrouvait vivant, il me rendrait bon compte de ses profits, qui seraient proportionnés à ma confiance en lui. J'avais réellement du chargin de me séparer de ce jeune homme ; cependant l'occasion était heureuse pour lui, et il avait tout ce qu'il fallait pour réussir ; je lui répondis donc que je consulterais mon associé, et lui ferais part le lendemain de notre déci-

sion. Mon associé me dit : « Vous et moi, nous sommes décidés à ne plus remonter sur ce malheureux navire ; si votre intendant (c'est le nom qu'il donnait à mon jeune homme) veut risquer ce voyage, je lui abandonne ma part sur le bâtiment : qu'il en tire le meilleur parti possible, et si nous nous retrouvons tous un jour sains et saufs en Angleterre, et qu'il ait eu bon succès en ces contrées, nous partagerons par moitié les profits du fret du bâtiment ; l'une sera à nous, l'autre à lui. »

Je ne pouvais faire moins que d'imiter ce généreux exemple ; et, tout l'équipage consentant de bon cœur à suivre le nouveau propriétaire, nous lui donnâmes la moitié du bâtiment. Il nous laissa un écrit par lequel il s'obligeait de nous rendre compte de l'autre, et il partit pour le Japon. Le négociant japonais se conduisit très honnêtement avec lui, le protégea, et lui procura la permission de prendre terre au Japon, permission difficile à obtenir pour les Européens, dans ces derniers temps. Il paya exactement le fret du premier voyage, renvoya le bâtiment aux Philippines chargé de porcelaine de la Chine et du Japon, et avec un subrécargue qui, en trafiquant avec les Espagnols, rapporta ensuite au Japon des marchandises d'Europe, beaucoup de girofles et d'autres épices. Aux Philippines notre jeune aventurier fut très bien payé de son fret, et, comme il ne voulut pas vendre son bâtiment, le négociant japonais lui fournit des marchandises, le commandant y joignit un peu d'argent et d'épices à lui, et il alla vendre sa cargaison aux Espagnols, à Manille ; il fit une bonne connaissance, et son bâtiment fut déclaré franc, le gouverneur de Manille l'ayant loué pour aller à Acapulco, sur la côte du Mexique, et l'ayant pourvu d'une licence pour débarquer en ce port, aller à Mexico, et passer ensuite sur un vaisseau espagnol en Europe avec tous ses hommes. Il fit très heureusement le voyage d'Acapulco, où il vendit son vaisseau ; et comme il avait la permission d'aller par terre à Porto-Bello, il trouva moyen de gagner la Jamaïque avec son trésor. Huit ans après, il retourna extrêmement riche en Angleterre, comme je le dirai en son lieu. Je reviens à nos affaires.

Au moment de nous séparer de notre équipage, nous songeâmes à la récompense que nous pourrions donner aux deux hommes qui nous avaient avertis bien à point du dessein qui se tramait contre nous à Cambodia. Ils nous avaient rendu, en effet, un très grand service, et méritaient notre reconnaissance ; mais, soit dit en passant, c'étaient de francs coquins : ils nous croyaient pirates, nous avaient avertis de notre péril et suivis sans scrupule, et l'un d'eux nous avoua que le seul espoir de mener une vie de brigands les avait engagés à nous servir. Toutefois nous leur avions une obligation réelle, j'avais pro-

mis de les récompenser, et on leur donna, outre leur paye convenue, une petite somme en or qui les contenta pleinement. Je conférai à l'Anglais l'emploi de canonnier, celui du bâtiment devenant contre-maître et munitionnaire ; je fis le Hollandais bosseman ; ainsi tous deux furent récompensés, et servirent très bien, car c'étaient de bons marins et des hommes braves et résolus.

Nous étions donc maintenant sans bâtiment sur les rivages de la Chine ; et, si je me croyais banni de mon pays étant au Bengale, où j'avais tant de facilités de revenir en Angleterre pour mon argent, que pouvais-je penser en me voyant à mille lieues plus loin de ma patrie, et sans avoir même en perspective aucun moyen de retour? Le seul qui s'offrait était la foire prochaine de la ville où nous étions ; elle devait avoir lieu dans quatre mois, et elle amènerait les jonques chinoises de Tunquin, que nous pourrions acheter, afin de nous y embarquer avec les marchandises que nous aurions achetées. Ce projet me convenait, et je me décidai à attendre le temps de la foire ; d'ailleurs, nos personnes n'ayant rien de suspect, si quelque bâtiment anglais ou hollandais fût venu dans le port, nous aurions pu y trouver passage pour nous et nos marchandises jusqu'à un port de l'Inde. Nous demeurâmes donc, et, pour passer le temps, nous fîmes quelques tournées dans le pays. D'abord nous allâmes en dix jours à Nankin, ville bien digne d'être vue, et qui renferme, dit-on, un million d'âmes. Elle est régulièrement bâtie, les rues sont tirées au cordeau et se croisent à angles droits, ce qui leur donne un bel aspect. Mais quand je comparai les misérables habitants de ce pays à ceux du nôtre, leurs fabriques, leur manière de vivre, leur gouvernement, leur religion, leur fortune et leur gloire, comme on veut bien l'appeler, tout cela me parut à peine digne de remarque. Il est probable que l'admiration générale qui s'est répandue en Europe sur la grandeur, le luxe, les cérémonies, le gouvernement, le commerce, les manufactures, les mœurs des Chinois, ne tient pas à la valeur réelle de ces choses, ni à leur rareté, mais à ce qu'elles étaient inattendues dans une contrée si peu civilisée. Que verrait-on sans cela de merveilleux à leurs édifices, en comparaison des monuments royaux de l'Angleterre, de la France, de l'Espagne, de la Hollande? Que seraient leurs villes à côté des nôtres, pour la splendeur, la force, la beauté extérieure, la richesse et la commodité intérieure, la variété infinie des objets? Que seraient leurs ports avec leurs petites barques et leurs jonques, auprès de nos flottes marchandes, de nos grands et puissants navires? Notre cité de Londres fait plus de commerce à elle seule que la moitié de leur vaste empire. Un vaisseau de guerre anglais, français ou hollandais serait capable de mettre en fuite toute la marine

chinoise. Mais on s'est émerveillé, comme je l'ai dit, de leur opulence, de leur industrie, de leur force politique et militaire, parce qu'on ne s'attendait à trouver rien de pareil chez une nation idolâtre, que l'on savait être presque au niveau des sauvages pour l'ignorance et la barbarie. Sous l'influence de cette idée, leur puissance, leur grandeur ont été considérées et présentées sous un jour avantageux, tandis qu'en réalité elles sont peu de chose ; car ce que j'ai dit de leur marine peut s'appliquer à leurs armées de terre.

Il est certain que toutes les forces de la Chine, en les portant à deux millions d'hommes, ne seraient pas capables d'emporter une des villes fortifiées de la Flandre, ou de se mesurer avec des troupes disciplinées. Une ligne de cuirassiers allemands ou de cavalerie française tiendrait tête à tous les cavaliers chinois, et un million de leurs fantassins ne pourraient battre un de nos régiments d'infanterie, si celui-ci était posté de manière à ne pouvoir être cerné. Je ne crois pas faire une rodomontade en disant que trente mille hommes de pied, allemands ou anglais, et dix mille chevaux, bien conduits, triompheraient de toutes les armées de la Chine. Nous avons la même supériorité dans l'art du génie militaire défensif et offensif ; il n'est pas une ville en Chine qui pût tenir un mois contre des assaillants européens, et toutes les forces de cet empire ne pourraient, en dix ans, prendre Dunkerque, si ce n'est par famine. Les Chinois ont les armes à feu, il est vrai ; mais ils s'en servent avec indécision et maladresse, et leur poudre a peu de force. Leurs soldats, mal dressés, manquent d'intelligence pour l'attaque et de sang-froid pour la retraite.

D'après ces observations, il me sembla fort étrange, à mon retour chez nous, d'entendre chacun exalter le pouvoir, la gloire, la magnificence des Chinois, qui m'avaient paru, autant que je pouvais les juger, une horde méprisable d'esclaves ignorants et sordides, soumis à un gouvernement digne de conduire un pareil peuple. Sans doute si la distance qui sépare la Chine de la Russie n'était pas aussi immense, et si la Russie n'était pas aussi impuissante, aussi mal gouvernée que la Chine, le czar n'aurait pas de peine à chasser les Chinois de leur pays et à le conquérir en une seule campagne. Et si le czar (qui maintenant est dans une voie de progrès) avait tourné ses armes de ce côté, au lieu de s'attaquer aux belliqueux Suédois, et s'il eût été mieux instruit dans l'art de la guerre comme on dit qu'il l'est maintenant, enfin si quelqu'une des puissances de l'Europe se fut opposée à ses desseins sur la Suède, il serait peut-être aujourd'hui empereur de la Chine, au lieu d'avoir été battu à Narva par le roi de Suède, dont les soldats étaient à peine un contre six. De même que leur navigation,

leur commerce, leur force militaire, leur agriculture sont très imparfaits, comparés aux mêmes choses en Europe ; ainsi, sous le rapport des connaissances et de l'habileté dans les sciences et les arts, ils sont extrêmement faibles, bien qu'ils aient des globes, des sphères, une teinture des mathématiques, et s'imaginent en savoir plus que tout le monde. Ils sont en effet peu instruits des mouvements des corps célestes, et la masse du peuple est chez eux d'une ignorance si stupide, que, lorsqu'il arrive une éclipse de soleil, ils pensent qu'un grand dragon est venu assaillir cet astre et l'emporte dans ses griffes ;



alors ils font un vacarme horrible avec tous les tambours et tous les chaudrons du pays, afin d'effrayer le monstre et de lui faire lâcher prise, exactement comme nous faisons pour rassembler un essaim d'abeilles.

Je n'ai fait qu'une seule excursion du genre de celle-ci dans le cours de mes voyages, et ce sera la dernière. Il n'entre point dans mon plan de faire des remarques sur les pays que j'ai visités, mais bien de conter mes propres aventures pendant une vie de changements inouïs, telle qu'on en a vu et qu'on en verra bien peu. Je parlerai donc succinctement des nations nombreuses, des lieux célèbres, des

terres désertes, à travers lesquels j'ai passé, et je me bornerai à dire ce qui sera nécessaire pour l'intelligence de mon histoire.

J'étais alors, d'après les meilleurs calculs que je pus faire, au centre de la Chine, à 30° N. de la ligne, car nous étions revenus de Nankin. J'avais quelque envie de voir la ville de Pékin, dont j'avais entendu dire tant de choses, et le Père Simon m'importunait pour cela tous les jours. Enfin l'époque de son départ fut arrêtée ; le missionnaire qu'il attendait de Macao étant arrivé, il fallait nous résoudre à l'accompagner ou non. Je laissai le choix à mon associé ; il se décida pour l'affirmative, et nous fîmes nos préparatifs pour ce voyage, qui se présentait pour nous d'une manière très avantageuse quant à la sûreté du chemin, ayant obtenu la permission de nous mettre à la suite d'un mandarin, sorte de vice-roi ou de principal magistrat d'une province. Ces mandarins reçoivent, quand ils vont d'une place à l'autre, de grands honneurs des populations, qui sont obligées de les pourvoir amplement de vivres pour eux et leur suite, et souvent de se réduire à la misère pour remplir cette obligation. Du reste, le profit que nous tirâmes de notre réunion à cette caravane fut d'avoir de suffisantes provisions pour nous et nos bêtes ; mais l'intendant du mandarin avait soin de nous en demander exactement le prix, suivant le taux ordinaire du canton, en sorte que notre admission dans le cortège, bien que ce fût une grande faveur, n'était pas entièrement gratuite, en considérant surtout qu'une trentaine de personnes voyageaient sous la même protection. Le pays fournissait gratuitement les denrées au magistrat, et il en recevait de nous la valeur en argent.

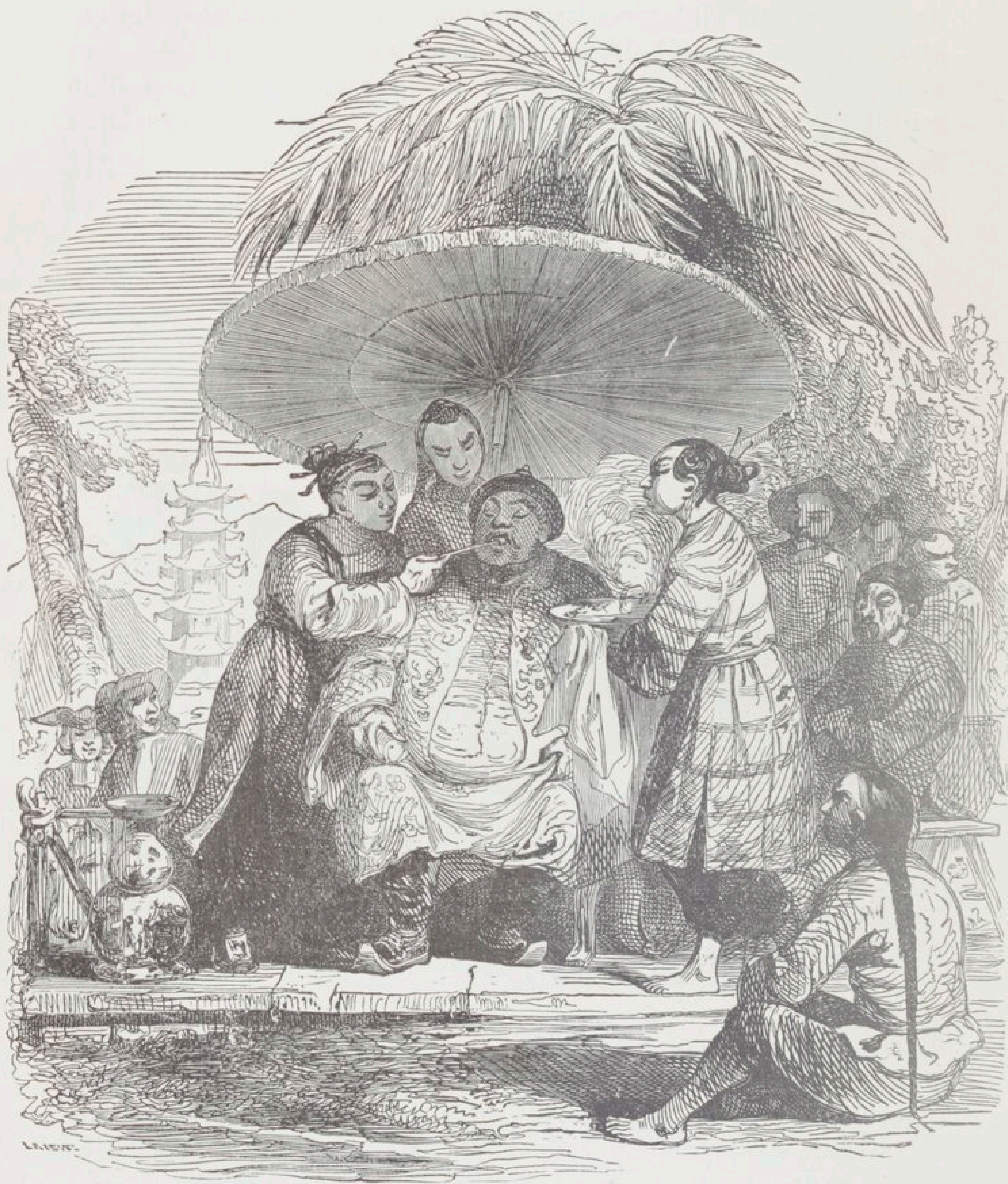
Notre voyage à Pékin dura trente-cinq jours, à travers un pays excessivement peuplé, mais selon moi fort mal cultivé par les habitants ; et leur économie domestique, leur manière de vivre me semblaient misérables, en dépit des éloges prodigués à l'industrie de ce peuple ; je dis misérables en comparaison de nos habitudes, car cette existence n'est point pénible pour ceux qui n'en connaissent aucune autre. Ils sont d'un orgueil extravagant, d'un orgueil proportionné à leur pauvreté en certains cantons, et qui ajoute à ce que j'appelle leur misère. Les sauvages nus des déserts de l'Afrique me paraissent plus heureux que les Chinois des plus basses classes, parce que, si les premiers n'ont rien, ils ne désirent rien, tandis que les autres sont insolents, glorieux et, en quelques provinces, tout à fait gueux. Leur ostentation est incroyable : ils se plaisent à garder une foule de valets et d'esclaves inutiles, ce qui leur attire le mépris et la dérision de tout le monde, tandis qu'eux seuls ne sentent pas le ridicule d'un pareil étalage.

J'avoue que je voyageai ensuite avec plus de plaisir dans les déserts de la Grande Tartarie, que je ne voyageais en ce pays, où les routes sont bien pavées et bien entretenues ; mais rien ne me semblait plus impertinent que ces gens hautains, impérieux, arrogants, au milieu de l'ignorance la plus grossière. Mon ami le Père Simon et moi, nous avons ri bien souvent de la fierté mendiante de ces peuples. Par exemple, en arrivant aux environs de Nankin, sur les terres d'un gentilhomme de campagne, comme le moine l'appelait, nous reçûmes pour premier honneur celui de marcher en pompe avec le seigneur



du lieu, pendant un ou deux milles. Le mélange de pauvreté et de solennité qui distinguait ce cortège était digne de Don Quichotte. L'habit du gentilhomme aurait pu servir à un Scaramouche ou à un Paillasse. C'était une souquenille de calicot très sale, avec des manches pendantes et des glands, des crevés de tous côtés ; ce pardessus couvrait une veste de taffetas plus grasse que celle d'un boucher, et qui témoignait de la malpropreté insigne du porteur. Son cheval, haridelle boiteuse et affamée, était conduit ou suivi par deux esclaves à pied, et le gentilhomme travaillait avec un fouet, sur la tête du pauvre

animal, avec autant de zèle que ses esclaves travaillaient sur la croupe. En cet équipage, notre Chinois nous précéda sur le chemin de sa demeure, qui était située à une douzaine de lieues de Nankin, et il marchait en avant, suivi de dix ou douze esclaves. Nous allions



tout doucement, regardant cette étrange figure de gentilhomme devant nous ; et nous étant arrêtés pour nous rafraîchir à un village, quand nous atteignîmes la résidence du grand personnage, nous le trouvâmes prenant son repas devant sa maison, dans un jardin si

petit qu'on le voyait tout entier d'un coup d'œil, et nous nous aperçûmes que moins on le regarderait, plus le propriétaire serait content. Il était assis sous un arbre assez semblable au palmier, et sa tête se trouvait garantie du soleil par les branches, ce qui n'empêchait pas qu'on n'eût tendu un grand parasol, par lequel la place était complètement obscurcie. Il était étendu dans un grand fauteuil, et deux femmes esclaves portaient les plats sur sa table. C'était un homme d'un embonpoint énorme : deux autres esclaves s'occupaient, l'une à lui mettre sa nourriture dans la bouche avec une cuiller, l'autre à tenir une assiette dessous et à essuyer ce qui tombait sur la barbe ou sur la veste de Son Honneur.

Laissant le pauvre hère se complaire dans l'idée que nous admirions sa magnificence, tandis qu'elle nous faisait pitié, nous allions continuer notre voyage ; cependant, le Père Simon eut la curiosité de rester pour savoir de quels mets succulents notre magistrat campagnard se nourrissait les jours de gala. Il eut l'honneur d'en goûter, et c'était, je crois, du riz bouilli avec une gousse d'ail et un petit sac plein de poivre vert et d'une autre plante ressemblant à notre gingembre, sentant le musc et piquante comme la moutarde. Le tout avait bouilli avec un petit morceau de mouton maigre, et le festin de Son Honneur se composait de ce seul plat. Quatre ou cinq domestiques se tenaient à quelques pas, attendant probablement le reste du dîner de leur maître.

Quant à notre mandarin, celui avec lequel nous faisions route, il était honoré comme un roi ; il marchait entouré de ses gentilshommes et d'une étiquette si sévère, qu'à peine pûmes-nous le voir de loin. J'observai néanmoins qu'il n'y avait pas dans tout son cortège un seul cheval qui ne fût au-dessous d'un cheval de poste anglais, bien qu'il fût difficile d'en juger, puisqu'ils étaient affublés de tant de harnais, de manteaux, etc., qu'on ne voyait guère que leurs pieds et leur tête.

J'avais alors le cœur content; délivré des inquiétudes dont j'ai parlé, aucun souci ne me troublait, et ce voyage me fut très agréable. Pas un accident grave ne nous arriva ; seulement, au passage à gué d'une petite rivière, mon cheval s'abattit et me jeta dans l'eau, qui n'était pas profonde, mais où je fus mouillé de la tête aux pieds. Je parle de cet incident, parce que mes tablettes, sur lesquelles j'avais écrit les noms de lieux et de personnes que je voulais me rappeler, furent tellement endommagées par l'eau, faute des précautions nécessaires, que l'écriture en devint illisible, à mon grand regret, et que je perdis ainsi les noms des différents endroits que j'avais visités dans ce voyage.

Enfin nous arrivâmes à Pékin. Je n'avais avec moi que le jeune domestique de mon neveu le capitaine, qui fut toujours très fidèle

et très intelligent. Mon associé n'avait aussi qu'une seule personne, un de ses parents ; et comme notre vieux pilote portugais eut le désir de voir la cour, nous nous chargeâmes de ses dépenses pour avoir l'avantage de sa compagnie et l'employer comme interprète, car il savait la langue du pays, parlait bien le français et un peu l'anglais. Ce vieillard nous fut réellement très utile partout ; et à peine étions-nous à Pékin depuis une semaine, qu'il vint me dire en riant : « Ah ! *senhor Inglese*, j'ai quelque chose à vous apprendre qui vous réjouira le cœur. — Qu'est-ce? lui dis-je. Il n'est pas probable qu'aucune chose en ce pays puisse me réjouir ou m'affliger beaucoup. — Oui, oui, dit-il, en mauvais anglais, réjouir votre cœur et attrister le mien. — Pourquoi seriez-vous fâché de ce qui me réjouirait? lui dis-je. — Parce que vous m'avez amené ici en vingt-cinq jours et me laisserez retourner seul : et comment retournerai-je à mon port, sans vaisseau, sans cheval, sans *pécune*? » C'est ainsi qu'il appelait l'argent, dans un latin corrompu qu'il employait souvent pour nous amuser. Bref, il nous dit qu'une caravane de marchands moscovites et polonais était en ville, se préparant à faire son voyage de retour en Russie, par terre, dans quatre à cinq semaines ; et il pensait que nous saisirions l'occasion d'aller avec eux et le laisserions là tout seul.

J'avoue que cette bonne nouvelle me surprit, et que je fus un moment muet de joie ; enfin je lui demandai si la chose était sûre. « Oui, me dit-il, j'ai rencontré ce matin une de mes vieilles connaissances, un Arménien, qui fait partie de la caravane ; il était arrivé dernièrement d'Astrakan, et il avait fait le projet d'aller à Tunquin, où je l'ai connu autrefois ; mais il a changé de projet, et maintenant il est décidé à se rendre à Moscou, ensuite à Astrakan par le Volga. — Eh bien, *Senhor*, lui dis-je, ne craignez point d'être laissé ici tout seul, car ce sera votre faute si vous retournez à Macao. » Je consultai alors mon associé sur la nouvelle, et sur l'opportunité de cette occasion ; il me dit de faire comme je l'entendrais sur ce point, parce que ses affaires au Bengale étaient en si bon ordre et en mains si sûres, que nous pouvions employer le gain de notre voyage, qui avait été satisfaisant, en soieries de la Chine et en soies brutes ; qu'il passerait volontiers en Angleterre, et retournerait ensuite au Bengale par les bâtiments de la Compagnie des Indes.

Quand nous eûmes arrêté ce plan, nous convînmes entre nous que si notre pilote portugais voulait nous suivre, nous payerions les frais de son voyage à Moscou, et même en Angleterre, s'il lui plaisait d'aller jusque-là. Nous ne pouvions moins faire pour lui, et le service qu'il nous avait rendu eût été faiblement récompensé si notre reconnaissance n'avait pas été plus loin. En effet, il nous avait servi de

pilote en mer et de courtier au port, et la connaissance du négociant japonais qu'il nous avait procurée avait mis dans notre poche quelques centaines de guinées. Par cette considération nous désirions le traiter généreusement, ce qui n'était que juste, et de plus nous désirions le garder près de nous, car c'était un homme important en toute occasion. Ainsi il fut convenu que nous lui donnerions en commun une somme de monnaies d'or qui répondrait à peu près à cent soixante-quinze livres sterling, et que nous nous chargerions de le défrayer en route, lui et son cheval, mais en laissant à sa charge le cheval qui porterait ses ballots. Nous le fîmes appeler pour lui faire connaître notre résolution. « Vous avez paru craindre que nous ne vous laissassions retourner seul, lui dis-je, et nous avons décidé que vous ne retourneriez point du tout ; comme nous devons revenir en Europe avec la caravane, nous désirons vous emmener avec nous, et nous vous avons fait appeler pour savoir là-dessus votre pensée. » Il dit, en hochant la tête, que c'était un bien long voyage, qu'il n'avait pas de *pécune* pour aller si loin, ni pour vivre quand il serait arrivé. « Nous avons pensé comme vous, lui dis-je, et en conséquence nous avons pris la résolution de vous témoigner combien nous apprécions le service que vous nous avez rendu, et combien votre compagnie nous est agréable. » Je lui dis alors ce que nous voulions lui donner sur-le-champ ; j'ajoutai qu'il pourrait en disposer comme nous disposerions de nos propres capitaux ; que, s'il consentait à nous accompagner, nous le conduirions à nos frais (sauf les accidents imprévus) à Moscou, et même en Angleterre, en exceptant seulement le transport de ses marchandises. Il reçut la proposition avec des marques de joie, et dit qu'il nous suivrait jusqu'au bout du monde. Nous nous préparâmes donc à partir, mais les autres négociants ayant, ainsi que nous, plusieurs choses à faire, au lieu d'être prêts en cinq semaines, ce fut seulement au bout de quatre mois et quelques jours que toutes les marchandises furent réunies.

C'est au commencement de février de notre calendrier que nous sortîmes de Pékin. Mon associé et le vieux pilote étaient allés au port dans lequel nous avions abordé pour disposer de quelques marchandises que nous y avions laissées en arrivant ; et pendant ce temps j'étais allé avec un négociant chinois que j'avais connu à Nankin, et qui était venu à Pékin pour son commerce, acheter dans la première de ces villes quatre-vingt-dix pièces de beau damas, environ deux cents pièces de très belles étoffes de soie de plusieurs sortes, dont quelques-unes brochées en or, et j'avais fait porter tout cela à Pékin, où j'attendis le retour de mon associé. Nous achetâmes, en outre, quantité de soie écrue et quelques autres articles. Notre cargaison valait

trois mille cinq cents livres sterling, seulement dans ces sortes de marchandises ; et, en y joignant le thé, quelques beaux calicots, trois chameaux chargés de muscades et de girofles, nous avions dix-huit chameaux sans compter ceux que nous montions, de plus, deux ou trois chevaux de relais et deux chevaux pour les provisions : en somme vingt-six bêtes, chameaux ou chevaux, composaient notre caravane.

La compagnie était nombreuse, et, si je m'en souviens bien, il y avait trois à quatre cents chevaux et plus de cent vingt hommes bien armés et prémunis contre tous les événements ; car, si les caravanes de l'Orient sont sujettes à être attaquées par les Arabes, celles-ci peuvent l'être par les Tartares ; mais ces derniers ne sont pas aussi dangereux que les Arabes, ni aussi barbares quand ils sont vainqueurs.

La caravane se composait de gens de différents pays ; il y avait environ soixante négociants ou habitants de Moscou, parmi lesquels étaient plusieurs Livoniens : et, à notre grande satisfaction, cinq de ces négociants étaient Écossais et paraissaient des hommes très expérimentés dans le commerce et très opulents.

A la fin de notre première journée, les guides, qui étaient au nombre de cinq, appelèrent tous les négociants et voyageurs, c'est-à-dire toute la caravane, excepté les domestiques, à tenir un grand conseil. Dans ce conseil, chacun déposait une certaine quantité d'argent pour former le fonds commun des dépenses nécessaires pour les fourrages que l'on n'aurait pu se procurer autrement, le payement des guides, l'achat de chevaux et autres choses semblables. En même temps on organisa le voyage, c'est le terme, c'est-à-dire qu'on nomma des capitaines et sous-officiers, pour ranger la troupe et commander en cas d'attaque. Chacun commandait à son tour, et l'on n'exigeait pas plus d'ordre qu'il n'était nécessaire dans notre marche, comme on le verra tout à l'heure.

Dans cette partie, le pays est très peuplé et abonde en ouvriers potiers qui préparent la terre pour la porcelaine. Tandis que nous étions en marche, notre vieux pilote, qui avait toujours quelque drôlerie à nous conter pour nous divertir, vint à moi avec une mine moqueuse me dire qu'il voulait me montrer une rareté, et qu'après tout le mal que j'avais dit de la Chine, je serais forcé d'avouer que j'y avais vu une chose impossible à trouver ailleurs. J'étais impatient de savoir ce que c'était : enfin il me dit que c'était une maison bâtie en porcelaine. « Mais, lui dis-je, les matériaux de leurs bâtiments sont tirés de leurs terres, et ceux de la porcelaine sont les mêmes. Cette maison est, comme vous le dites, en terre de la Chine, et nous appelons ainsi leur poterie fine. — Non, dit-il, je ne l'entends pas ainsi : je vous

parle d'une maison en terre de Chine pareille à celle qui porte ce nom en Angleterre, et que l'on appelle ailleurs porcelaine. — C'est possible, lui dis-je ; mais quelle est sa grandeur? Pourrions-nous l'emporter sur un de nos chameaux? Nous l'achèterons si nous pouvons. — Sur un chameau ! s'écria le vieux pilote en levant les mains ; eh ! bon Dieu ! une famille de trente personnes habite cette maison. »

Je fus alors vraiment curieux de la voir, et, quand je m'en appro-



chai, je vis seulement une maison construite en lattes recouvertes, au lieu de plâtre, de terre de porcelaine. L'extérieur, que le soleil faisait briller, était verni et paraissait d'un blanc parfaitement pur, sur lequel on avait peint des dessins et des figures en bleu, comme ceux des grands vases de la Chine que l'on voit en Angleterre ; et la chaleur avait rendu cette pâte aussi dure que si elle avait passé au four. Quant à l'intérieur, tous les murs, au lieu de boiseries, étaient

couverts de tablettes carrées de porcelaine très fine ornée de dessins élégants, d'une variété de couleurs infinie, et mêlés d'or. Plusieurs tablettes en tuiles formaient une figure et se joignaient avec tant d'art que l'on ne pouvait voir la jointure. Le sol des chambres était de la même matière, et elle me parut aussi dure que nos terres battues et même que la pierre, et très unie, mais non cuite ni peinte, excepté en quelques petites pièces, telles que des cabinets, etc., qui étaient toutes pavées de tuiles pareilles à celles des murs. Le plafond et tous les murs étaient de cette terre de porcelaine, de même que les tuiles du toit, qui étaient d'un noir brillant. Enfin c'était littéralement une maison en porcelaine, et, si je n'avais pas été obligé de continuer mon voyage, je serais resté quelques jours pour en examiner les détails. On me dit qu'il y avait, dans le jardin, des fontaines et des étangs tous pavés au fond et sur les côtés de la même matière, et de belles statues en terre de porcelaine cuite.

Cette fabrication est particulière aux Chinois, et l'on peut dire qu'ils l'ont poussée à un très haut degré de perfection, que toutefois, suivant ma conviction, ils exagèrent dans leurs récits. On m'a dit des choses tellement incroyables sur ce qu'ils ont fait avec cette substance fragile, que je n'ose les rapporter, certain qu'elles ne peuvent être vraies. On m'a conté notamment, qu'un ouvrier avait fabriqué en porcelaine un vaisseau avec ses mâts, ses cordages, ses voiles, assez grand pour porter cinquante hommes. Si l'on avait ajouté que ce vaisseau avait été lancé et avait fait le voyage du Japon, j'aurais eu peut-être quelques objections à présenter ; mais le fait, tel qu'il fut énoncé, n'était pas invraisemblable ; toutefois c'était un mensonge, si l'on veut bien me passer le terme. Je souris sans rien dire.

Ce singulier spectacle m'avait retenu deux heures en arrière de la caravane ; je fus, pour cela, mis à l'amende de trois shillings par le commandant du jour, et il me dit que, si nous eussions été à trois journées au delà, au lieu d'être à trois journées en deçà de la grande muraille, mon amende aurait été quatre fois plus forte ; il m'obligea de plus à demander pardon, au conseil prochain. Je promis d'être plus régulier, et bientôt après je compris la nécessité de rester tous réunis pour la sûreté commune.

Deux jours après, nous passâmes la grande muraille de la Chine, ouvrage réellement très grand, considéré comme défense contre les Tartares. Cette muraille passe sur des montagnes, sur des collines, et souvent même continue en des lieux où elle devient inutile, les rochers et les précipices formant un rempart auquel le travail humain ne peut ajouter aucune force. On dit qu'elle borne en ligne droite, sans compter les détours, un espace d'environ trois cent quarante

lieues : elle a vingt-quatre pieds de hauteur et autant d'épaisseur, en certains endroits.

Je restai là environ une heure sans manquer à l'ordre, la caravane ayant mis ce temps à passer la porte, et j'examinai de tous côtés, de près et de loin, tout ce que je pouvais voir. Notre guide, qui m'avait vanté cette merveille du monde, désirait savoir ce que j'en pensais ;



je lui dis que c'était une excellente chose pour empêcher les invasions des Tartares. Il ne comprit pas le sens de mes paroles et les prit pour un compliment ; mais le vieux pilote se mit à rire. « *O senhor Inglese,* fit-il, vous parlez en couleurs bigarrées. — Qu'entendez-vous par là? lui dis-je. — Oui, vos paroles sont blanches d'un côté et noires de l'autre, malignes dans un sens et simples dans l'autre ;

vous lui dites à lui que la muraille est bonne contre les Tartares, et à moi vous me dites en même temps qu'elle n'est bonne *que* contre les Tartares. Oh ! je vous comprends, seigneur Anglais, je vous comprends, et le seigneur Chinois vous comprend aussi à sa manière. — Bien, monsieur, lui dis-je, croyez-vous que ce rempart tiendrait contre une armée de nos pays avec une bonne artillerie, des ingénieurs et deux compagnies de mineurs? Avec cela n'y ferait-on pas en dix jours une brèche assez large pour faire entrer une armée en bataille, ou bien ne la ferait-on pas sauter en l'air, avec ses fondations, de sorte qu'il n'en resterait pas vestige? — Oui, je conviens de cela, » dit-il. Le Chinois mourait d'envie de savoir ce que j'avais dit, et je permis au Portugais de le lui dire quelques jours après, parce que nous étions alors presque hors de son pays, et son service auprès de nous était sur le point de finir ; mais quand il sut comment je m'étais exprimé sur leur muraille, il demeura muet pendant le reste du voyage, et nous fûmes dispensés d'entendre ses belles histoires sur la puissance et la grandeur de la Chine.

Quand nous eûmes franchi cette grande enceinte, laquelle ressemble fort à la muraille des Pictes, si fameuse dans le Northumberland et bâtie par les Romains, nous entrâmes dans un pays moins peuplé, les habitants se tenant en général renfermés dans des villes fortifiées, à cause des invasions des Tartares, qui vont piller en troupes nombreuses et auxquels les paysans ne pourraient résister dans un pays découvert. Là je compris la nécessité de se réunir pour voyager ; car nous apercevions, à mesure que nous avancions, des bandes de Tartares qui rôdaient autour de nous. Cependant, quand je les vis de près, je m'étonnai que l'empire de la Chine eût été conquis par de telles gens, de vrais sauvages ne connaissant aucune discipline, aucun art de guerre ; et leurs chevaux ne sont pas moins misérables : ils sont chétifs, maigres, mal dressés, du pire service possible, comme nous eûmes l'occasion de nous en assurer dès notre première journée dans le désert. Notre commandant permit à seize d'entre nous d'aller à la chasse, et cette chasse, dont le gibier était des moutons, méritait son nom parce que les moutons de ce pays sont plus farouches et plus légers à la course que tout le reste de leur espèce ; mais ils ne peuvent courir longtemps, et l'on est sûr d'en attraper beaucoup en les poursuivant ; ils vont toujours en troupeaux de trente à quarante, et, selon leur instinct moutonnier, ils se sauvent tous dans le même sens.

En chassant ce singulier gibier, nous rencontrâmes quarante Tartares qui chassaient aux moutons, ainsi que nous, ou guettaient peut-être une autre sorte de proie. Dès qu'ils nous eurent aperçus, l'un d'eux souffla de toute sa force dans une espèce de cor et en tira un



son barbare qui ne ressemblait à aucun son connu et que je désire ne jamais plus entendre. Nous supposâmes que c'était un appel à ses compagnons ; et c'était vrai, car en moins de dix minutes une troupe de quarante à cinquante hommes parut à un mille de distance ; mais, lorsqu'ils arrivèrent, notre affaire était terminée.

Un des négociants écossais se trouvait avec nous ; il nous dit qu'il fallait les charger à l'instant, et nous demanda si nous étions résolus à combattre. Nous répondîmes que nous étions prêts à le suivre, et il poussa droit à eux. Ils nous regardaient immobiles, en groupe désordonné et ne présentant de front d'aucun côté. Quand ils nous virent avancer, ils nous lancèrent des flèches qui nous manquèrent parce qu'ils s'étaient trompés, non sur le but, mais sur la distance, les flèches étant tombées devant nous, et si juste sur cette ligne, qu'à peu de toises plus loin elles auraient blessé, peut-être tué plusieurs personnes.

Nous fîmes halte à l'instant, et, malgré la distance, nous leur rendîmes des balles de plomb pour leurs flèches de bois, et nous suivîmes au grand galop notre décharge, l'épée nue à la main, comme notre Écossais nous l'avait conseillé. Ce n'était qu'un négociant ; mais il montra en cette occasion tant d'énergie, de bravoure et de courage calme, que jamais homme ne me parut plus propre à commander dans une bataille. Quand nous fûmes à portée des ennemis, nous tirâmes nos pistolets à leur face, et ils se sauvèrent dans la plus grande confusion. Le seul endroit où ils essayèrent de résister fut à notre droite, où trois des leurs tenaient ferme, invitant les autres par signes à revenir à eux. Ils avaient à la main une espèce de sabre, et leurs arcs étaient suspendus à leurs épaules. Notre brave commandant, sans demander à personne de le suivre, joignit les Tartares au galop, en assomma un avec la crosse de son fusil et tua le second d'un coup de pistolet ; le troisième prit la fuite. Ainsi finit l'escarmouche ; mais le plus grand malheur qu'elle entraîna pour nous, ce fut la perte des moutons que nous poursuivions, et qui nous échappèrent. Nous n'eûmes pas un homme tué ni blessé, et du côté des Tartares cinq au moins avaient été tués, et un certain nombre blessés : quant à la seconde troupe, effrayée par nos coups de fusil, elle se retira, et ne fit ensuite aucune tentative contre nous.

Nous étions encore sur des terres chinoises, et les Tartares n'étaient pas aussi hardis que ceux avec lesquels nous eûmes plus loin des rencontres. Au bout de cinq jours, nous entrâmes dans un vaste désert que nous mîmes trois jours et trois nuits à traverser, étant obligés de porter avec nous notre eau dans des outres, et de camper, comme cela se pratique dans les déserts de l'Arabie.

Je demandai à nos guides à quel empire ce pays appartenait. Ils me dirent que c'était une sorte de territoire neutre ou de frontière, qui ne dépendait, à proprement parler, d'aucun État, et faisait partie du Karakathay ou Grande Tartarie. Cependant ce territoire était compris dans les domaines de la Chine ; mais, comme on ne prenait aucune mesure pour le préserver des incursions des voleurs, ce désert passait pour le plus mauvais pas de tout le voyage, bien qu'il y eût des déserts plus vastes encore à traverser.

Au premier aspect ce lieu me parut le plus effrayant que j'eusse jamais vu. Nous aperçûmes plusieurs partis de Tartares peu nombreux, qui semblaient occupés de leurs affaires et peu disposés à nous attaquer : nous fîmes à leur égard comme l'homme qui rencontre le diable : nous pensâmes que, s'ils n'avaient rien à nous dire, nous n'avions rien à leur dire non plus, et nous les laissâmes aller. Une fois cependant une troupe vint nous regarder d'assez près, pour voir peut-être s'il y aurait sûreté à nous attaquer ; et à tout hasard, quand nous les eûmes un peu dépassés, nous établîmes une arrière-garde de quarante hommes, qui se tinrent prêts à les recevoir, en laissant marcher la caravane à un mille devant eux. Cependant, un moment après, ils se retirèrent en nous saluant de cinq flèches, dont une blessa un cheval ; on fut obligé d'abandonner, le lendemain, la pauvre bête, en grand danger de périr faute du secours d'un bon vétérinaire. Peut-être lancèrent-ils un plus grand nombre de flèches qui tombèrent loin de nous ; au reste, nous ne vîmes plus dès lors ni flèches, ni Tartares.

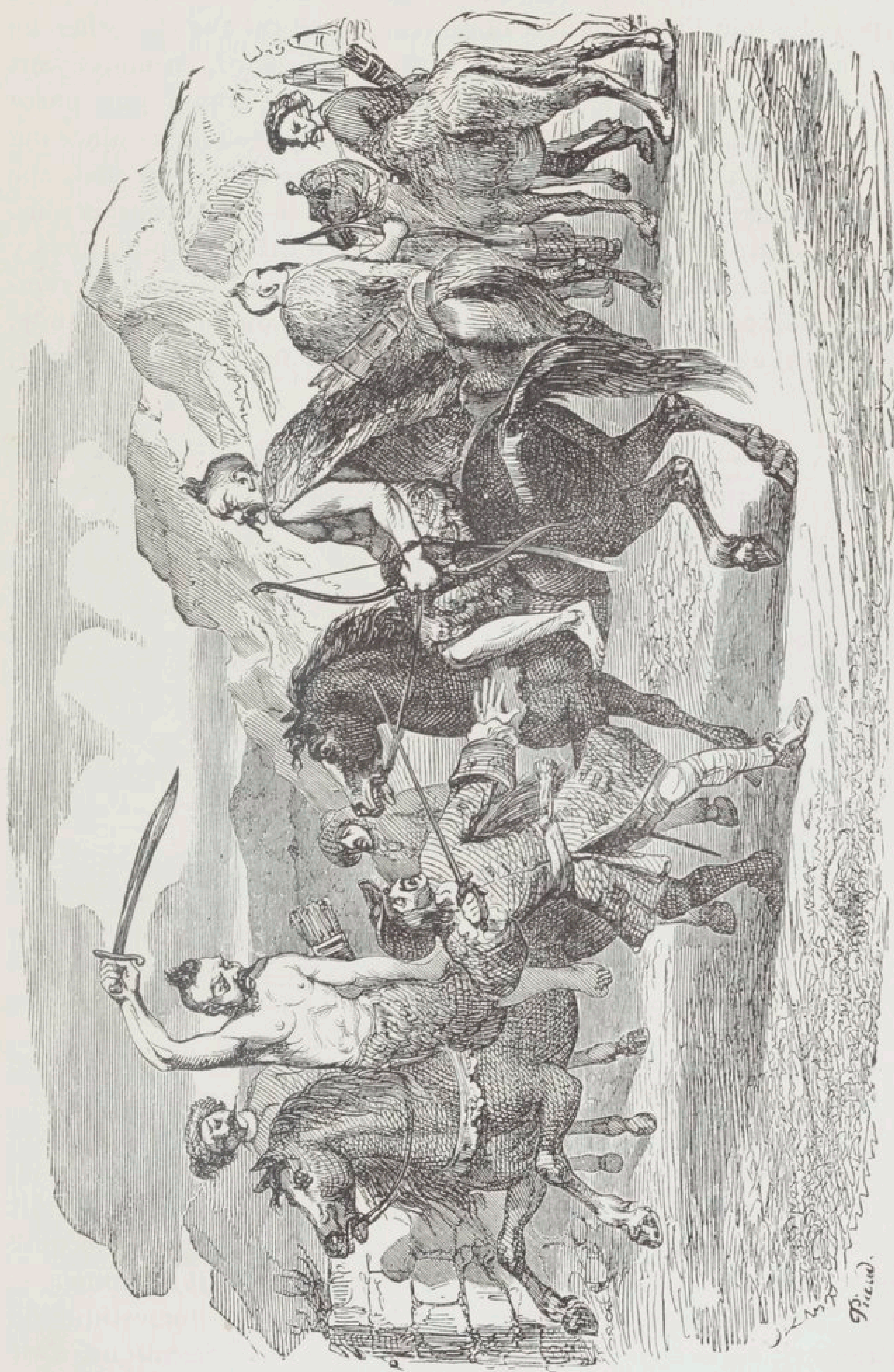
Après ceci, nous voyageâmes pendant un mois sur des chemins beaucoup moins praticables qu'au commencement, bien que toujours sur les domaines de l'empereur de la Chine ; mais les villages que nous traversions étaient en général fortifiés à cause des incursions des Tartares. En arrivant à l'un de ces bourgs, à deux journées et demie de la ville de Naum, je voulus acheter un chameau : ces animaux étaient assez communs en ces contrées, ainsi que les chevaux, le passage des caravanes donnant la certitude de se défaire des uns et des autres, bons ou mauvais. La personne à laquelle je m'adressai pour me procurer un chameau se préparait à aller m'en chercher un, et moi je voulus assez niaisement faire l'officieux et j'allai avec elle. L'endroit où était ce chameau était un parc à deux milles du village, où il paraît que toutes les bêtes étaient renfermées sous bonne garde.

J'allai donc à pied avec mon vieux pilote et le Chinois, désirant voir quelque chose de nouveau. Nous trouvâmes, en arrivant à la place, un terrain marécageux, entouré d'un mur de pierres grossièrement empilées et sans mortier ni terre, et gardé par quelques soldats chinois. Ayant choisi un chameau, et étant convenu du prix, je m'en allai,

l'homme qui m'avait emmené conduisant mon chameau. Soudain cinq Tartares à cheval survinrent, deux d'entre eux saisirent le Chinois et emmenèrent le chameau, et les trois autres, nous voyant désarmés, s'avancèrent contre le vieux pilote et contre moi. Je n'avais en effet que mon épée, faible défense contre trois cavaliers. Toutefois, le premier s'arrêta lorsqu'il me vit tirer mon épée, car ce sont, en général, de fieffés poltrons ; mais un second, venant à gauche et n'apercevant point mon arme, me donna sur la tête un coup tel que je n'en reçus de la vie un pareil, et je ne sus où j'étais quand je revins à moi. Ce coup m'étendit par terre tout à plat ; heureusement notre vieux pilote, destiné sans doute par la Providence à nous tirer de tous les dangers imprévus, se trouva encore là bien à propos. Il avait un pistolet sans que je m'en doutasse, ni les Tartares non plus, autrement ils ne nous auraient pas attaqués ; mais les lâches deviennent hardis s'ils pensent qu'ils ne risquent rien. Le bonhomme, me voyant tomber, courut bravement à celui qui m'avait frappé, retint son bras d'une main, tandis que de l'autre il l'attirait à lui ; alors il le visa à la tête et le tua sur la place. Il se tourna ensuite vers l'homme qui nous avait attaqués le premier, et, avant qu'il se fût mis en défense, il le fappa d'un sabre qu'il portait toujours, le manqua et atteignit son cheval, auquel il emporta une oreille et la moitié d'une joue. La pauvre bête, furieuse de douleur, ne se laissa plus conduire par son cavalier, bien qu'il se tînt assez ferme, et l'entraîna bientôt hors de la portée du pilote. A une certaine distance, elle se dressa sur ses jambes de derrière, renversa le Tartare et tomba sur lui.

Dans cet intervalle, le pauvre Chinois qui avait perdu son chameau revint ; mais il était sans armes. Toutefois, lorsqu'il vit le Tartare par terre et sous son cheval, il courut sur lui, et, lui arrachant une sorte de hache qu'il avait à sa ceinture, il lui fit sauter avec cette arme sa cervelle de Tartare. Pendant ce temps mon vieillard avait marché sur le troisième cavalier, et, voyant qu'il ne bougeait pas et qu'il restait cloué à sa place, le Portugais chargea de nouveau son pistolet, et, sitôt que le Tartare vit son arme, il tourna le dos et laissa mon pilote, mon champion, comme je l'appelai ensuite, maître du champ de bataille.

J'étais un peu revenu à moi et je crus au premier instant sortir d'un doux sommeil ; mais, comme je l'ai dit, je ne savais où j'étais, pourquoi j'étais à terre, et ce qui s'était passé. Bientôt cependant je sentis de la douleur sans reconnaître où je souffrais ; et, portant la main à ma tête, je l'en retirai sanglante. Alors je sus où était mon mal, la mémoire me revint en un instant, et je me rappelai toutes les circonstances de l'attaque. Je fus debout à la minute, mon épée



à la main ; mais je ne vis pas un seul ennemi, et seulement un Tartare mort et son cheval tranquille à côté de lui. En jetant les yeux un peu plus loin, j'aperçus mon libérateur, qui, étant allé à la recherche du Chinois, revenait le sabre à la main. Le vieillard, en me voyant sur pieds, courut à moi et m'embrassa avec une grande joie, parce qu'il avait craint que je ne fusse mort. Il s'empressa d'examiner ma blessure, qui n'était, en termes d'écolier, qu'une fêlure ; en effet, elle n'eut aucune suite fâcheuse, et deux jours après je n'y pensais plus.

Cependant, loin de gagner quelque chose à cette victoire, nous y perdîmes un chameau, que le cheval qui nous restait ne pouvait remplacer. Mais ce qu'il y eut de curieux, c'est que l'homme me demanda, en arrivant au village, le prix de son chameau. Je refusai de le payer,



et l'affaire fut portée devant le juge chinois du lieu. Je dois rendre justice à ce magistrat ; il agit avec beaucoup de sagesse et d'impartialité. Après avoir entendu les deux parties, il demanda très gravement au Chinois qui était allé avec moi pour acheter le chameau, s'il était mon domestique. « Je ne suis point domestique, répondit l'homme, mais j'accompagnais l'étranger. — A la requête de qui? demanda le juge. — A la requête de l'étranger, répartit l'homme. — Alors, reprit le juge, vous étiez pour le moment le domestique de l'étranger ; et, le chameau ayant été remis à son domestique, c'est comme s'il eût été remis en ses propres mains; il doit donc le payer. »

La chose était parfaitement claire, je n'avais pas un mot à dire ; et, charmé d'entendre des conclusions si justes et un développement si

précis de la question, je payai sans regret le chameau et j'en fis acheter un autre ; mais je m'abstins d'aller moi-même le chercher.

La ville de Naum est à la frontière de la Chine ; elle passe pour fortifiée, et elle l'est suffisamment pour ce pays ; car j'estime que tous les Tartares du Karakathay réunis, lesquels, je crois, sont au nombre de plusieurs millions, ne pourraient battre les murailles de cette ville avec leurs flèches. Cependant, si l'on voulait appeler cela une place forte dans un pays où elle pourrait être attaquée avec du canon, on se ferait moquer de soi par les connaisseurs.

A deux journées de cette ville, nous fûmes arrêtés par des messagers envoyés vers tous les points de la route, pour avertir les voyageurs et les caravanes de faire halte jusqu'à ce qu'on leur eût envoyé une escorte, un corps de Tartares plus nombreux que de coutume, d'environ mille hommes, ayant paru à douze lieues de la ville.

C'étaient de très mauvaises nouvelles pour des voyageurs ; cependant le gouverneur agissait sagement en prenant ce soin, et nous fûmes heureux d'apprendre qu'on nous enverrait une escorte. Deux jours après il nous arriva deux cents soldats d'une garnison chinoise, sur notre gauche, et trois cents de Naum : avec ces forces nous avançâmes sans crainte. Les soldats de Naum marchaient à notre tête, les deux cents autres formaient l'arrière-garde ; nos hommes se tenaient à côté de nos chameaux avec les bagages, et la caravane était au centre. Dans cet ordre, et si bien préparés pour le combat, nous croyions être en état de faire tête à dix mille Tartares-Mongols, s'ils s'étaient présentés ; mais le lendemain, quand ils se montrèrent, ce fut toute autre chose.

Le matin de bonne heure, en sortant d'une petite ville heureusement située, nommée Changu, nous avions une rivière à passer, et si les Tartares avaient eu quelque intelligence, c'était le moment de nous attaquer, quand la caravane se serait trouvée sur une rive et l'arrière-garde sur l'autre. Environ trois heures après, comme nous entrions dans un désert de six lieues, un gros nuage de poussière qui s'éleva nous annonça l'approche de l'ennemi, et, en effet, il venait sur nous au galop.

Les Chinois de notre avant-garde, qui la veille parlaient avec tant de jactance, commencèrent à se déconcerter et regardaient souvent derrière eux, signe certain que des soldats sont prêts à s'enfuir. Mon vieux pilote pensait comme moi sur ce point, et, comme il marchait à mes côtés, il me dit : « Seigneur Anglais, si ces gens-là ne sont remontés, ils vont nous perdre tous ; si les Tartares les chargent, ils tourneront le dos. — Je suis de votre avis, lui dis-je ; mais que pouvons-nous faire? — Il faut, dit-il, faire avancer cinquante de nos

hommes pour les soutenir de chaque côté et leur donner courage ; ils se battront comme des braves en brave compagnie ; mais, sans cela, ils se sauveront. » J'allai proposer la chose à notre commandant, qui entra complètement dans nos idées. En conséquence, cinquante de nous marchèrent sur l'aile droite, et cinquante sur la gauche ; le reste forma un corps de réserve. Nous avançâmes donc, laissant les deux cents hommes de l'arrière-garde se défendre eux-mêmes et garder les chameaux, et leur enjoignant seulement de nous envoyer un renfort de cent hommes, s'il était nécessaire, avec les cinquante de notre réserve.

Enfin les Tartares nous joignirent, et en nombre formidable. Nous ne pûmes évaluer ce nombre ; mais il nous sembla qu'ils étaient au moins dix mille. Un petit détachement vint reconnaître en quelle posture nous étions, et passa tout le long de notre ligne. Quand ils furent à portée de fusil, nous ordonnâmes aux deux ailes d'avancer rapidement et de leur lâcher une décharge de chaque côté, ce qui fut exécuté. Mais ils firent retraite, et sans doute allèrent rendre compte aux autres de la réception qui les attendait ; car ceux-ci s'arrêtèrent à l'instant, restèrent un moment à réfléchir, et, tournant bride vers la gauche, abandonnèrent leur dessein et ne nous dirent rien de plus pour cette fois. Dans notre position, assez mauvaise pour donner bataille, c'est ce qui pouvait nous arriver de plus heureux.

Deux jours après, nous atteignîmes la ville de Naum ou Naun ; nous remerciâmes le gouverneur des soins qu'il avait pris de nous, et nous fîmes une collecte, qui produisit environ cent écus pour les soldats de notre escorte. Là nous nous reposâmes un jour. Naum était en effet une garnison, et contenait alors neuf cents hommes ; à cette époque les frontières moscovites étaient plus près de cette ville qu'elles ne sont maintenant, les Russes ayant depuis ce temps abandonné le pays jusqu'à soixante-dix lieues plus loin, non seulement comme inutile, mais surtout à cause de son extrême éloignement et de la difficulté d'y envoyer les troupes nécessaires pour le garder. Nous avions donc soixante-dix lieues de plus à faire avant d'entrer dans la Russie proprement dite.

Nous passâmes, après Naum, plusieurs grandes rivières et deux steppes ou déserts affreux, que nous mîmes seize jours à traverser, et qui, comme je l'ai dit, n'appartiennent à personne. Enfin, le 25 avril, nous arrivâmes à la frontière de Russie. Je pense que la première ville, ou forteresse si l'on veut, qui appartient au czar, se nomme Arguna, parce qu'elle est située sur la rive occidentale de la rivière de ce nom.

Je ne pouvais m'empêcher de montrer une joie infinie de me voir

enfin arrivé dans un pays que je pouvais appeler chrétien. Les Russes, selon moi, ne méritent qu'à grand'peine le nom de chrétiens ; toutefois ils prétendent l'être et sont très dévots à leur manière. Pour un homme capable de réfléchir, et qui, comme moi, avait parcouru le monde en tous sens, on conçoit quelle satisfaction ce devait être de se retrouver dans une société où le nom de Dieu et celui du Rédempteur étaient connus, glorifiés, adorés ; surtout en sortant de contrées livrées par le Ciel à des erreurs qui portent les peuples à rendre un culte au démon, à se prosterner devant des pierres, des souches, à adorer des monstres, des éléments, des animaux d'une forme hideuse, des statues et des images monstrueuses. Toutes les villes que nous avions traversées avaient leurs pagodes, leurs idoles, leurs temples et leurs dévots ignorants, adorant l'ouvrage de leurs propres mains. Maintenant, nous arrivions chez une nation où du moins on voit l'apparence du christianisme, où l'on plie le genou devant Jésus-Christ, où sa religion est connue. Je m'en félicitai d'abord, avec le brave négociant écossais dont j'ai parlé. Je lui dis, en lui prenant la main : « Dieu soit béni, monsieur, nous voici parmi des chrétiens! » Il me répondit en souriant : « Ne vous hâtez point de vous réjouir, mon cher compatriote ; ces Russes sont d'étranges chrétiens, et, si vous trouvez le nom, vous verrez bien peu la réalité du christianisme pendant plusieurs mois de notre voyage. — Fort bien, dis-je; mais encore cela vaut-il mieux que le paganisme, le culte des démons. — Je vous dirai, reprit-il, qu'à l'exception des soldats des garnisons et d'un petit nombre d'habitants des villes sur la route, tout le reste du pays pendant quatre cents lieues est peuplé par les plus ignorants et les plus méchants des païens. » Cela était vrai.

Nous nous trouvions lancés sur le plus grand espace continental que le globe renferme, si je connais bien la disposition de sa surface. Nous étions à plus de quatre mille lieues de la mer à l'E., à sept cents lieues de la mer Baltique à l'O., et de cette mer aux canaux anglais et français il y avait plus de mille lieues ; au S. la mer des Indes et le golfe Persique étaient à près de deux mille lieues ; et la mer Glaciale était à trois cents lieues au N. Et si l'on peut croire quelques personnes qui prétendent qu'on ne trouve la mer au N.-E. qu'après avoir tourné autour du pôle, en se retournant conséquemment au N.-O., le continent se prolongerait en Amérique, Dieu sait à quelle étendue. Cependant je pourrais donner quelques raisons pour montrer que cette opinion est erronée.

En entrant sur les domaines de la Russie, ne trouvant pendant un long espace aucune ville considérable, nous n'eûmes rien à observer, sinon que toutes les rivières coulaient à l'E. ; et comme je le vis d'après

les cartes de quelques-uns de nos voyageurs, toutes ces rivières affluaient au grand fleuve Yamour ou Gamour, lequel par son cours naturel doit se jeter dans la mer de l'Orient ou de la Chine. Quant à l'histoire des roseaux monstrueux qui encombrent les bouches de l'Yamour, et ont vingt à trente pieds de haut et trois pieds de tour, je prends la liberté de n'en rien croire ; la navigation de ce fleuve ne peut être utile au commerce, ses rives étant habitées par les Tartares qui ne sont pas pasteurs, et personne que je sache n'a été curieux de le descendre jusqu'à son embouchure ou d'en approcher du côté de la mer ; on sait seulement qu'il coule à l'E. sous la latitude d'environ 50 degrés, et qu'il reçoit une infinité de petites rivières et doit se jeter dans l'Océan sous cette latitude ; il est donc certain que la mer est là.

A quelques lieues au N. de ce fleuve, plusieurs grandes rivières coulent en plein N. comme l'Yamour coule en plein E. ; et ces rivières vont se joindre au grand fleuve Tartare, ainsi nommé à cause des Tartares-Mongols, la tribu la plus septentrionale de ce peuple, laquelle, selon les Chinois, est la souche principale des Tartares, et, selon nos géographes, représente la direction septentrionale, les Gogs et les Magogs de l'Écriture sainte.

La direction septentrionale de ces rivières et de plusieurs autres dont je parlerai plus tard prouve évidemment que l'Océan borne la terre de ce côté comme du côté du levant, de sorte qu'il est irrationnel de supposer que la terre joigne le continent américain et qu'il n'existe point de communication entre la mer du Nord et celle de la Chine, ou l'Océan oriental. Je n'en dirai pas davantage sur ce point ; telles furent en ce temps les observations, et je les place en leur lieu.

Depuis la rivière Arguna, nous allions à petites journées, et nous sentîmes combien nous étions redevables au soin que le czar a pris de bâtir des villes de distance en distance en ces déserts, et d'y mettre des garnisons semblables aux stations militaires des Romains dans leurs provinces les plus reculées. J'ai lu que plusieurs de ces stations romaines avaient été établies dans la Grande-Bretagne pour la sûreté du commerce et pour héberger les voyageurs. Il en était de même ici et avec autant de nécessité. Dans toutes ces villes, les soldats et les officiers magistrats étaient Russes et professaient le christianisme ; mais tout le reste des habitants était païen ; ils sacrifiaient aux idoles, adoraient le soleil, la lune, les étoiles, tous les corps célestes ; du reste, c'étaient les plus barbares de tous les idolâtres que j'eusse rencontrés par le monde ; seulement ils ne mangeaient pas de la chair humaine comme les sauvages de l'Amérique.

Nous vîmes quelques exemples de leur barbarie dans le pays qui

sépare la ville frontière moscovite d'Arguna et une ville russe et tartare nommée Nortziuskoy. Cet intervalle est une forêt déserte que nous mîmes vingt jours à traverser. Dans un village près de Nortziuskoy, je voulus examiner la manière de vivre des habitants, et elle me parut la plus brutalement grossière qu'il fût possible de voir. Ce jour-là on devait célébrer une grande cérémonie. Une idole de bois



plus hideuse que le diable, ou du moins que les portraits qu'on nous en fait, était exposée sur une vieille souche d'arbre. La tête de cette idole ne ressemblait à celle d'aucun animal connu ; ses oreilles étaient aussi grandes que des cornes de bouc ; sa bouche, carrément ouverte comme la gueule d'un lion, était garnie de dents effroyables et se terminait en dessous par un crochet semblable au bec inférieur d'un perroquet. Le costume de ce monstre était tout ce qu'on peut imaginer de plus sale ; son vêtement principal était en peau de mouton, la laine en dehors ; un très haut bonnet de Tartare le coiffait, en laissant passer ses cornes ; la figure en tout avait huit pieds de haut, sans pieds ni jambes, sans aucune proportion dans ses formes.

Cet épouvantail était placé en dehors du village, et je vis seize ou dix-sept créatures humaines dont je ne pus distinguer le sexe, les hommes et les femmes ayant les mêmes habits, toutes prosternées la face contre terre autour de l'informe idole de bois. Ils ne bougeaient pas plus que s'ils eussent été de bois eux-mêmes, ce que j'imaginai au premier coup d'œil ; mais, quand j'approchai, ils se levèrent en poussant un cri semblable à l'aboiement d'une meute, et ils se sauvèrent, en apparence troublés ou offensés par notre présence. A la porte d'une tente peu éloignée et faite de peaux de moutons et de vaches, je vis trois bouchers, du moins je les jugeai tels aux longs couteaux qu'ils tenaient dans leurs mains, et au milieu de la tente trois moutons et un jeune taureau égorgés. Il paraît que ces animaux avaient été sacrifiés au dieu de bois, que ces trois hommes étaient ses prêtres, et que les dix-sept misérables qui venaient de s'enfuir avaient offert ce sacrifice à une souche et lui adressaient leurs prières lorsque nous les surprîmes.

Je l'avoue, cette adoration stupide m'inspira une horreur que je n'avais jamais ressentie aussi vive à la vue de choses semblables. La plus noble, la meilleure des créatures de Dieu, à laquelle il a donné tant d'avantages physiques sur le reste de la création, qu'il a dotée surtout d'une âme raisonnable, capable de le connaître, de le glorifier, pouvait-elle se dégrader au point d'adorer un monstre créé par elle, rendu terrible par ses propres inventions ! En voyant l'ignorance humaine conduite à une telle ignominie par les ruses du démon, toujours envieux des hommages que nous devons offrir à Dieu, une tristesse profonde me saisit ; mais, malgré mon étonnement et mon affliction, je ne pouvais douter de la réalité de ce que je voyais ; il n'y avait pas moyen de le nier comme impossible et contre nature. Alors ma surprise se tourna en colère : je courus à l'image ou au monstre, comme on voudra le nommer, et d'un coup d'épée je fendis en deux son bonnet pointu, tandis qu'un de mes compagnons, s'attaquant

à la peau de mouton, tâchait de l'arracher. Tout à coup des cris ou plutôt des hurlements épouvantables s'élevèrent de toutes les parties du village : deux à trois cents personnes se rassemblèrent ; je ne les attendis point et je fis bien, car la plupart étaient armées de flèches ; mais, en m'en allant, je me promis de leur faire une seconde visite.

La caravane devait séjourner trois jours dans la ville qui se trouvait à quatre milles de là, pour remplacer les chevaux que les mauvais chemins avaient estropiés. Ainsi j'avais le loisir d'exécuter le dessein que je formai. Je le communiquai au négociant, dont je connaissais le courage ; je lui contai ce que j'avais vu, et quelle indignation m'avait inspirée cette dégradation de notre espèce. « Je suis résolu, lui dis-je, d'aller avec quatre ou cinq hommes bien armés détruire cette ignoble, cette abominable idole ; prouver qu'elle n'a pas le pouvoir de se défendre, et que, par conséquent, elle ne doit pas être adorée, recevoir des prières ni des sacrifices. »

Il se prit à rire, et me dit : « Votre zèle peut être louable, mais quel est votre but dans cette expédition? — Mon but est de venger l'honneur de Dieu, insulté par cette dévotion diabolique. — Mais comment produirez-vous un tel effet si ces gens ne savent pas à quelle intention vous agissez de la sorte? Ils ne peuvent le savoir si vous ne leur parlez pas ; et, si vous essayez de le faire, ils vous combattront avec avantage, soyez-en bien sûr, car ils sont animés d'une grande résolution quand il s'agit de défendre leur idolâtrie. — Ne pouvons-nous pas, lui dis-je, faire le coup pendant la nuit et laisser par écrit dans leur langue les motifs de cet acte? — Par écrit ! mais dans cinq tribus, vous ne trouverez pas un homme qui connaisse ce que c'est que des lettres et puisse lire un seul mot ! — Misérable ignorance ! m'écriai-je ; cependant, j'ai grande envie d'accomplir mon dessein ; peut-être la nature seule leur apprendra à tirer de justes conclusions du fait, et leur fera sentir l'absurdité d'adorer ces hideuses images.

— Prenez garde à ce que vous ferez, monsieur, me dit-il : si votre zèle vous pousse à une telle démarche, je comprends que vous y cédiez ; mais il faut considérer que ces nations sauvages sont soumises de force à la Russie, et, si vous faites cette expédition, on peut gager mille contre un que des millions de Tartares viendront demander satisfaction au gouverneur de Nortziuskoy ; et, si elle leur est refusée, ils se révolteront, ce qui causera une guerre avec les Tartares de la province. »

Ceci donna un autre tour à mes pensées pour le moment ; mais a même corde résonna de nouveau dans mon esprit, et tout le jour je rêvai aux moyens de mettre mon projet à exécution.

Vers le soir, le négociant écossais, me rencontrant par hasard dans la ville, désira me parler. « Je crois, dit-il, que je vous ai détourné d'un bon dessein ; depuis, je n'ai cessé d'y penser, car j'abhorre autant que vous l'idolâtrie. — Vraiment, lui dis-je, vous avez élevé en moi des scrupules à l'égard de l'exécution ; mais vous n'avez pas chassé le projet de ma tête, et je pense que je l'accomplirai avant de quitter ce lieu, dussé-je être livré aux Tartares pour les satisfaire. — Non, non, dit-il, Dieu nous préserve de nous voir livrés à ces monstres ! ce serait nous livrer à la mort. — Quel traitement aurais-je à craindre d'eux? lui demandai-je. — Je vais vous conter, me dit-il, comment ils ont traité un pauvre Russe qui, de même que



vous, avait insulté leur religion et avait été fait prisonnier par eux. Après qu'ils l'eurent estropié à coups de flèches, afin de le rendre incapable de se sauver, ils le mirent tout nu sur le sommet de leur idole, formèrent un cercle autour de lui, et lui lancèrent autant de flèches que son corps pouvait en recevoir ; puis ils le brûlèrent, ainsi lardé, au pied de leur dieu. — Était-ce la même idole? — Oui, précisément la même, me dit-il. — Je veux, lui dis-je, vous conter à mon tour une histoire. » Et je lui fis le récit de l'affaire de Madagascar, dans laquelle nos gens avaient brûlé un village et tué tous ses habitants, hommes, femmes et enfants, pour venger la mort de leur camarade. J'ajoutai que nous devions en faire autant à ce village tartare.

Il écouta mon récit très attentivement ; mais, quand je parlai de faire la même exécution dans ce village, il me dit que j'étais dans l'erreur si je pensais que c'était celui dans lequel le Russe avait été torturé, car celui-là était à plus de cent milles de nous ; quant à l'idole, c'était la même qu'on portait en procession dans toute la province. « Eh bien, dis-je, c'est elle qui doit être punie, et je la punirai cette nuit même, si Dieu me prête vie. »

En un mot, me voyant si résolu, il approuva mon dessein, et me dit que je ne pouvais aller seul et qu'il m'accompagnerait, mais qu'il désirait s'assurer la coopération d'un homme courageux et ferme, un de ses compatriotes, aussi zélé que je pouvais le désirer pour la destruction de ces choses diaboliques. Bref, il m'amena un compagnon de plus, un Écossais nommé le capitaine Richardson ; je lui contai tout ce que j'avais vu et tout ce que je voulais faire, et il répondit sans hésiter qu'il me suivrait, dût-il risquer sa vie. Ainsi nous convînmes d'aller nous trois seulement. J'avais proposé à mon associé de se joindre à nous, et il avait refusé en disant qu'il était prêt à m'aider et à me défendre en toute occasion, mais que cette aventure n'était pas de son ressort. Nous nous décidâmes donc à aller nous trois, suivis de mon domestique, vers minuit, exécuter notre plan avec tout le secret possible.

Cependant, après de nouvelles réflexions, nous voulûmes remettre la partie à la nuit suivante, parce que, la caravane devant partir le lendemain matin, le gouverneur ne pouvait donner satisfaction à ces gens contre nous, une fois que nous serions hors de sa juridiction. Le négociant écossais, aussi ferme dans sa résolution que hardi pour l'exécution de l'entreprise, m'apporta une robe de Tartare ou une saye de peau de mouton, un bonnet, un arc et des flèches ; il s'était pourvu de pareils déguisements pour lui et son compatriote, afin que, si l'on nous voyait, on ne sût qui nous étions.

Nous employâmes la première nuit à mêler des matières combustibles à de l'eau-de-vie, de la poudre à canon, et d'autres ingrédients tels que nous pouvions les avoir ; nous préparâmes aussi une bonne quantité de goudron dans un petit pot, et, environ une heure après le coucher du soleil, nous partîmes pour notre expédition.

Sur les onze heures, nous arrivâmes auprès de l'idole, et nous vîmes que les habitants n'avaient pas le plus léger soupçon du danger qui la menaçait. Le ciel était nuageux, cependant la lune donnait assez de clarté pour voir que l'idole était à la même place où je l'avais vue. Il paraît que tous les habitants étaient couchés, et nous vîmes de la lumière seulement dans la grande tente où j'avais remarqué les trois prêtres que je pris pour des bouchers. Nous allâmes tout près

de la porte, et nous entendîmes causer cinq ou six personnes ; alors nous pensâmes que, si nous mettions le feu à l'idole, ces hommes sortiraient à l'instant et s'opposeraient à notre dessein ; mais nous ne savions que faire pour nous en débarrasser. Nous eûmes l'idée d'emporter le bloc et de le brûler à une certaine distance ; mais, quand nous essayâmes de le remuer, nous le trouvâmes trop pesant, et nous retombâmes dans notre indécision. Le second Écossais était d'avis de mettre le feu à la tente et d'assommer les gens qu'elle renfermait, à mesure qu'ils sortiraient ; mais je n'approuvai point cette proposition ; je désirais épargner la vie de ces gens, s'il était possible. « Eh bien ! dit le négociant écossais, je vais vous dire ce qu'il faut faire ; nous tâcherons de les prendre, de leur lier les mains, et nous les obligerons à voir brûler ou détruire leur idole. »

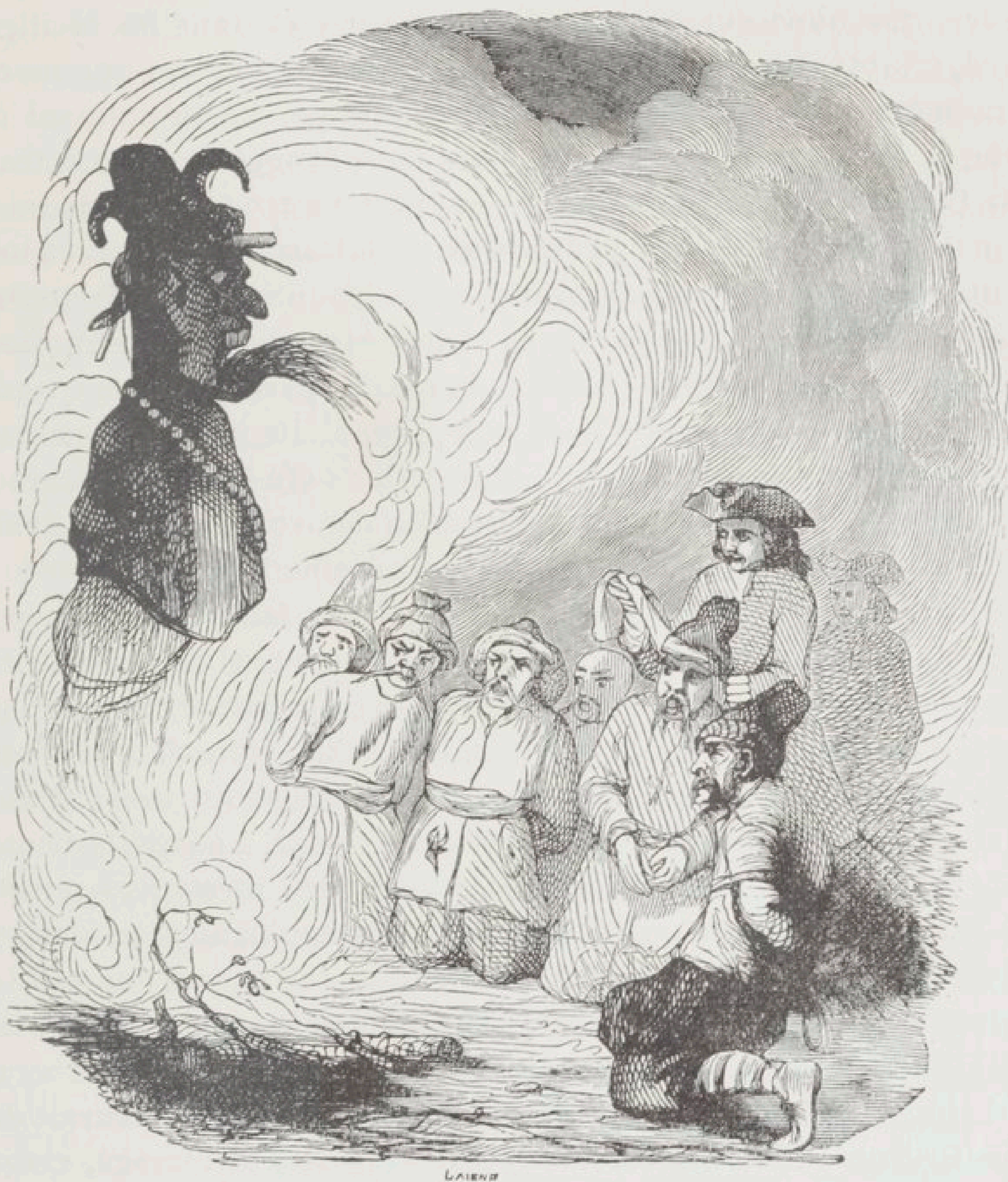
Nous avions par hasard sur nous de petites cordes qui nous servaient à lier ensemble nos amorces ; nous nous décidâmes donc à commencer notre attaque avec le moins de bruit possible. D'abord nous frappâmes à la porte ; un des prêtres vint l'ouvrir; nous nous jetâmes sur lui, il fut bâillonné, et, les mains liées derrière le dos, conduit à l'idole ; nous liâmes ses deux jambes ensemble, on assura le bandeau sur sa bouche, de façon à lui ôter le moyen de faire du bruit, et il fut laissé gisant à terre.

Deux des nôtres retournèrent alors à la porte, en supposant qu'un compagnon du prisonnier viendrait voir ce qu'il était devenu ; mais nous attendîmes si longtemps, que notre camarade nous rejoignit ; et, comme personne ne sortait de la hutte, nous nous décidâmes encore à frapper très doucement. A l'instant deux hommes sortirent ; nous les traitâmes comme les autres ; mais il nous fallut aller tous les trois pour les conduire à l'idole et les laisser attachés à une certaine distance les uns des autres. En retournant sur nos pas, nous vîmes deux autres hommes déjà sortis de la tente, et un troisième qui se tenait derrière eux en dedans de la porte. Nous nous saisîmes des premiers, et le troisième entra dans la cabane en criant ; mais mon Écossais courut après lui, et, prenant une composition qui ne produisait point de flamme, et seulement une fumée puante, il y mit le feu et la jeta au milieu d'eux ; pendant ce temps, mon domestique et l'ami du négociant, ayant bien garrotté leurs prisonniers, les laissèrent à la place où gisaient les autres, en attendant que leur idole vînt les délivrer, et se hâtèrent de nous rejoindre.

Quand la hutte fut remplie de fumée au point de suffoquer ceux qui s'y trouvaient, nous jetâmes à travers la porte un petit sac de cuir contenant une autre sorte de matière qui flambait comme une chandelle, et, suivant le projectile de près, nous entrâmes et ne vîmes

que quatre personnes, lesquelles, à ce que nous supposions, s'occupaient de quelque sacrifice diabolique. Bref, ils semblaient tous mortellement effrayés, assez du moins pour rester assis, tremblants et stupéfaits, asphyxiés par la fumée et muets de terreur.

Enfin nous les prîmes et nous les attachâmes de même que les autres, et tout cela sans faire le moindre bruit. J'aurais dû dire que nous les fîmes d'abord sortir de la hutte ; car nous n'aurions pu supporter la fumée. Quand ils furent liés, nous les traînâmes vers l'idole, et commençâmes notre besogne sur elle. En premier lieu, elle fut barbouillée du haut en bas de goudron et des autres ingrédients que nous avions, c'est-à-dire du suif mêlé de soufre : ensuite nous enveloppâmes la grande pièce d'artifice dans son bonnet ; et, ayant ramassé autour d'elle toutes les matières combustibles que nous avions, nous cherchions à découvrir quelque chose qui pût la faire brûler



plus vite, quand l'Écossais se ressouvint d'avoir vu près de la tente un tas de fourrage, de la paille ou des roseaux secs que je n'avais point aperçus. Il y courut et en rapporta une brassée. Dès que nous eûmes ce complément de matériaux, nous fîmes avancer nos prisonniers : après avoir délié leurs jambes et ôté le bandeau qui couvrait leur bouche, et les avoir rangés tous debout devant leur monstrueuse idole, nous mîmes le feu à la paille et à tout le reste.

Nous restâmes là un quart d'heure à peu près, jusqu'à ce que la poudre, que nous avions mise dans les yeux et dans les oreilles de l'idole, éclatât et la déformât de manière à n'être plus qu'une souche ; et, rassemblant autour d'elle le foin enflammé, en un moment nous la vîmes entièrement consumée. Alors nous songeâmes à la retraite ; mais l'Écossais dit que nous ne pouvions nous en aller, parce que ces malheureux, dans leur égarement, se jetteraient au feu et brûleraient avec l'idole. Nous restâmes donc jusqu'à ce que le fourrage fût éteint ; ensuite nous partîmes et laissâmes là nos prisonniers.

Après cet exploit, nous parûmes le matin, parmi nos compagnons de voyage, très occupés de faire nos préparatifs pour la journée, et personne ne se serait douté que nous avions été la nuit ailleurs que dans nos lits, comme cela était naturel à des voyageurs qui avaient besoin de prendre des forces avant une marche fatigante.

Mais l'affaire ne se termina pas ainsi : le lendemain un grand nombre d'habitants de la campagne vint aux portes de la ville, et demanda, de la manière la plus violente, au gouverneur russe satisfaction de l'insulte faite à leurs prêtres, et de l'incendie de leur dieu, le grand Cham-Chi-Thangu. Les gens de Nortziuskoy furent d'abord très consternés ; car les Tartares ameutés étaient, à ce qu'ils disaient, déjà trente mille. Le gouverneur envoya des messagers pour les apaiser, en leur faisant toutes les promesses imaginables, en leur assurant qu'il ne savait rien de cet événement, et que pas un homme de sa garnison n'était sorti ; mais que, s'il découvrait les coupables, il les punirait sévèrement. Ils répondirent, avec beaucoup de fierté, que tout le pays révérait le grand Cham-Chi-Thangu, qui demeurait dans le soleil, et qu'aucun mortel n'aurait osé insulter son image, excepté un chrétien, un mécréant : ils étaient donc résolus à lui déclarer la guerre, à lui et à tous les Russes.

Le gouverneur tâcha de les calmer, ne voulant point encourir le reproche d'avoir négligé un germe de guerre. Le czar lui avait expressément recommandé de traiter avec douceur les sujets conquis ; en conséquence, il fit tout son possible pour les amadouer. Enfin il leur dit que, le matin même, une caravane s'était mise en route pour la Russie, et que peut-être l'un des voyageurs avait commis cette vio-

lence. Il promit d'envoyer après nous, s'ils le désiraient, afin de faire une enquête sur cette affaire. Cela parut les calmer un peu, et le gouverneur nous députa un messager pour nous rendre compte de ce qui était arrivé, et nous dire que, si quelques-uns de nous avaient fait le coup, il leur conseillait de se sauver au plus vite, et que, de toute manière, nous devions accélérer notre départ, ajoutant qu'il tâcherait d'amuser les Tartares aussi longtemps qu'il le pourrait.

Cet avis de la part du gouverneur était d'une grande bienveillance ; mais quand ces nouvelles furent données à la caravane, personne n'y comprit rien, et nous, qui étions les coupables, nous ne fûmes nullement soupçonnés. Toutefois, le commandant de la caravane, d'après l'avis du gouverneur, hâta la marche, et nous avançâmes presque sans nous arrêter, pendant deux jours et deux nuits. Nous couchâmes alors dans un village nommé Plothus ; de là, nous allâmes le plus vite possible vers Jarawena, autre colonie du czar, où nous espérions être en sûreté. Mais, le second jour, des nuages de poussière qui s'élevaient au loin derrière nous montrèrent que nous étions poursuivis. Nous étions entrés dans le grand désert, et nous avions passé près d'un lac très considérable nommé Schaks-Oser, quand nous aperçûmes un parti de cavaliers, de l'autre côté du lac, au N. Nous allions à l'O., et nous observâmes qu'ils prirent la même direction que nous, supposant peut-être que nous aurions passé du côté du lac où ils étaient, tandis que très heureusement nous avions pris l'autre. Deux jours après, nous ne les vîmes plus, parce que, nous croyant devant eux, ils nous poursuivaient avec ardeur, et atteignirent ainsi l'Udda, rivière très forte, un peu plus au N., mais que nous trouvâmes guéable à la hauteur où nous étions.

Le troisième jour, soit qu'ils eussent reconnu leur méprise ou reçu quelques renseignements à notre sujet, ils arrivèrent sur le soir. Nous venions de choisir une place pour notre campement de nuit ; car nous ne pouvions loger dans aucun endroit habité avant la ville de Jarawena, située à deux journées plus loin, dans le désert de près de deux cents lieues où nous venions d'entrer. Du côté où nous étions, il y avait cependant quelques bois et de petites rivières qui se rendaient toutes à l'Udda. Nous campâmes dans un étroit défilé, entre des bosquets peu profonds, mais très épais, et nous nous attendions à être attaqués avant le jour.

Personne ne savait, excepté mes associés et moi, pourquoi nous étions poursuivis ; mais, comme c'est la coutume des Tartares-Mongols d'aller en troupes dans ces parages, les caravanes se fortifient toujours chaque nuit contre ces bandes, et les précautions prises en ce moment n'avaient rien d'extraordinaire.

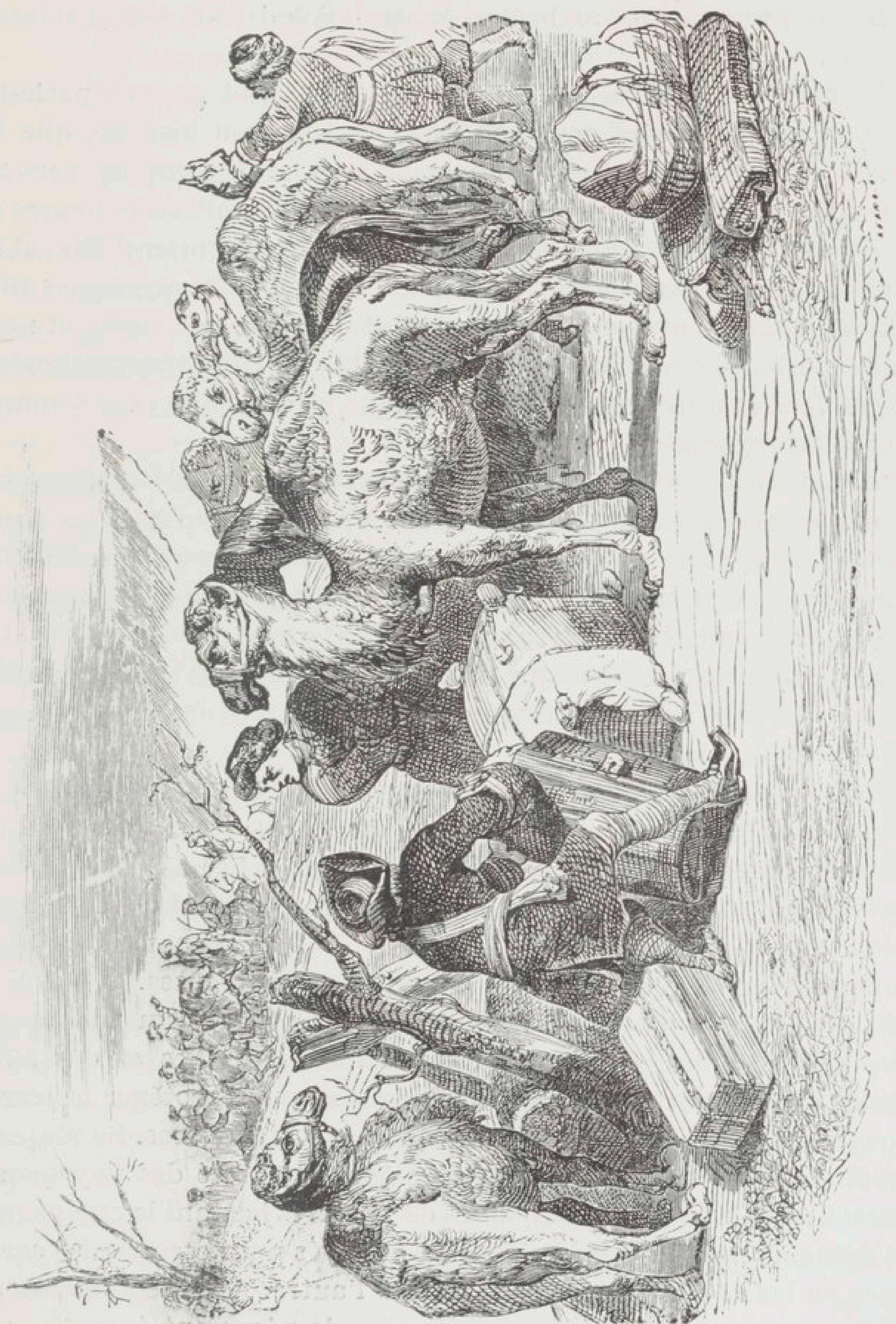
Nous avions l'emplacement le plus avantageux que nous eussions trouvé jusqu'alors pour notre camp. Des deux côtés, nous étions flanqués par des bois, un ruisseau coulait en face de nous ; ainsi nous ne pouvions être cernés, l'on ne pouvait nous attaquer que de front ou par derrière. Nous renforçâmes le front, en plaçant en ligne nos bagages, nos chameaux et nos chevaux, en deçà du ruisseau ; et nous coupâmes quelques arbres pour nous retrancher sur les derrières.

Ainsi postés, nous comptions passer la nuit tranquilles ; mais l'ennemi nous laissa à peine le temps d'achever nos arrangements. Les Tartares ne nous attaquèrent point comme des bandits, et comme nous pensions qu'ils devaient nous attaquer ; ils nous envoyèrent trois messagers chargés de nous demander de leur livrer ceux qui avaient outragé leurs prêtres et brûlé leur dieu Cham-Chi-Thangu, parce qu'ils voulaient les faire mourir par le feu. Ils promettaient de se retirer si cette demande était accordée, sinon de nous exterminer tous. En écoutant ce message, tous les voyageurs pâlirent et commencèrent à se regarder les uns les autres, pour tâcher de découvrir le coupable à sa physionomie ; mais aucun d'eux n'avait le mot, et le mystère ne fut point dévoilé.

Le commandant de la caravane donna aux Tartares l'assurance que ce n'étaient point des hommes de notre camp qui s'étaient rendus coupables de cette violence ; que nous n'avions fait aucun mal ni à eux ni à personne, et qu'ils devaient chercher ailleurs les auteurs du fait dont ils se plaignaient. Il les pria de ne plus nous inquiéter, disant que nous étions prêts à nous défendre.

Ils ne furent nullement satisfaits de cette réponse, et, au point du jour, ils vinrent en corps assez nombreux à notre camp ; mais, nous trouvant si bien retranchés, ils n'osèrent avancer au delà du ruisseau en face de nous. Là ils s'arrêtèrent, et leur nombre nous terrifia ; car les calculs les moins exagérés pouvaient porter ce nombre à dix mille. Ils nous examinèrent pendant quelque temps, et ensuite, poussant un hurlement horrible, ils nous lancèrent une grêle de flèches. Heureusement nous étions suffisamment garantis par nos bagages, et je ne me rappelle pas qu'il y ait eu personne de blessé parmi nous.

Peu de moments après, nous les vîmes à quelque distance sur notre droite ; et nous nous attendions à les voir venir derrière nous, quand un Cosaque de Jarawena, rusé personnage, à la solde des Moscovites, vint dire à notre conducteur : « Je vais renvoyer tous ces gens à Siheilka. » C'était une ville située à quatre ou cinq journées sur notre droite et un peu en arrière. Le Cosaque prit son arc et ses flèches, monta à cheval, et, partant de la queue de la caravane, il prit le chemin de Nortziuskoy ; ensuite, il fit un détour, revint droit à l'armée



tartare, et se donna pour un exprès chargé de leur dire que les gens qui avaient brûlé Cham-Chi-Thangu étaient à Siheilka avec une caravane de mécréants, ainsi qu'ils nomment les chrétiens, et qu'ils se proposaient de brûler le dieu Schal-Isar, des Tartares-Tongus.

Cet homme étant lui-même un vrai Tartare, et parlant parfaitement la langue de ces peuples, débita si bien son histoire, que les autres y ajoutèrent foi et s'élancèrent comme des furieux vers Siheilka, à cinq journées plus loin au N. En moins de trois heures ils étaient hors de notre vue ; nous n'entendîmes plus parler d'eux, et ne sûmes point s'ils étaient allés ou non à Siheilka. Nous arrivâmes ainsi sains et saufs à Jarawena, où se trouvait une garnison russe, et nous nous reposâmes cinq jours en cette ville, la caravane étant fatiguée à l'excès de la marche forcée du dernier jour, et de la nuit sans sommeil qui l'avait précédée.

En sortant de cette ville, nous avions à traverser un désert effroyable de vingt-trois journées de marche et nous eûmes soin de nous pourvoir de tentes, afin de pouvoir passer les nuits plus commodément. Le conducteur de la caravane acheta seize chariots dans le pays pour porter notre eau et nos vivres ; ces chariots servaient de rempart à notre petit camp ; de sorte que, si les Tartares nous avaient attaqués, à moins qu'ils n'eussent été vraiment très nombreux, ils n'auraient pu nous faire du mal.

On peut supposer que nous avions grand besoin de repos après ce long voyage dans un désert où l'on ne voyait pas une maison, pas un arbre, à peine un buisson, bien qu'il y eût quantité de chasseurs de martres, qui sont tous des Tartares-Mongols, ce désert faisant partie de leur pays. Ils attaquent souvent les petites caravanes ; mais ils ne se montrèrent à nous que par bandes peu nombreuses.

Après avoir passé ce désert, nous entrâmes dans un pays assez peuplé, c'est-à-dire que nous y trouvâmes des villes et des forts établis par le czar, et pourvus de garnisons pour protéger les caravanes et défendre la contrée, des incursions des Tartares. Sa Majesté Impériale donne des ordres si précis pour la sûreté des voyageurs, que, si l'on entend parler de bandes de Tartares battant la campagne, des détachements des garnisons sont envoyés pour escorter les cara vanes ou les voyageurs, d'une station à l'autre. Ainsi le gouverneur d'Adinskoy, auquel je fis une visite avec le négociant écossais, qui connaissait cet officier, m'offrit une garde de cinquante hommes, si je craignais quelque danger, jusqu'à la prochaine station.

Longtemps avant d'arriver là, j'avais pensé qu'en nous rapprochant de l'Europe nous trouverions le peuple et plus heureux et plus

civilisé ; mais je m'étais trompé sur ces deux points. Nous avions encore à passer le pays de Tongus, où nous trouvâmes les mêmes signes de barbarie et de paganisme que nous avions vus auparavant. Ces tribus tartares n'étaient pas aussi dangereuses que les premières ; mais, pour la grossièreté des mœurs et l'idolâtrie, aucune nation de la terre ne les surpassait. Ils sont tous habillés en peaux de bêtes, leurs tentes sont construites de la même manière. On ne peut distinguer un homme d'une femme, ni par les vêtements, ni par les traits du visage ; et l'hiver, quand la terre est couverte de neige, ils habitent des souterrains qui se communiquent.

Si les Tartares avaient leur Cham-Chi-Thangu pour tout un village, même pour toute une province, ceux-ci ont des idoles dans chaque souterrain ; de plus, ils adorent les étoiles, le soleil, l'eau, la neige, en un mot, tous les objets qu'ils ne comprennent pas bien ; ainsi ils offrent des sacrifices à tous les éléments, à tous les objets extraordinaires. Il ne m'arriva rien de remarquable depuis le désert cité plus haut jusqu'à plus de cent cinquante lieues, la moitié de cet espace étant encore déserte. Nous eûmes douze jours de marche forcée, sans voir une maison ni un arbre, et obligés de traîner encore avec nous nos provisions d'eau et de pain. Après ce désert, nous arrivâmes en deux journées à Janezay, ville ou station russe sur la grande rivière de ce nom, qui sépare, m'a-t-on dit, l'Europe de l'Asie.

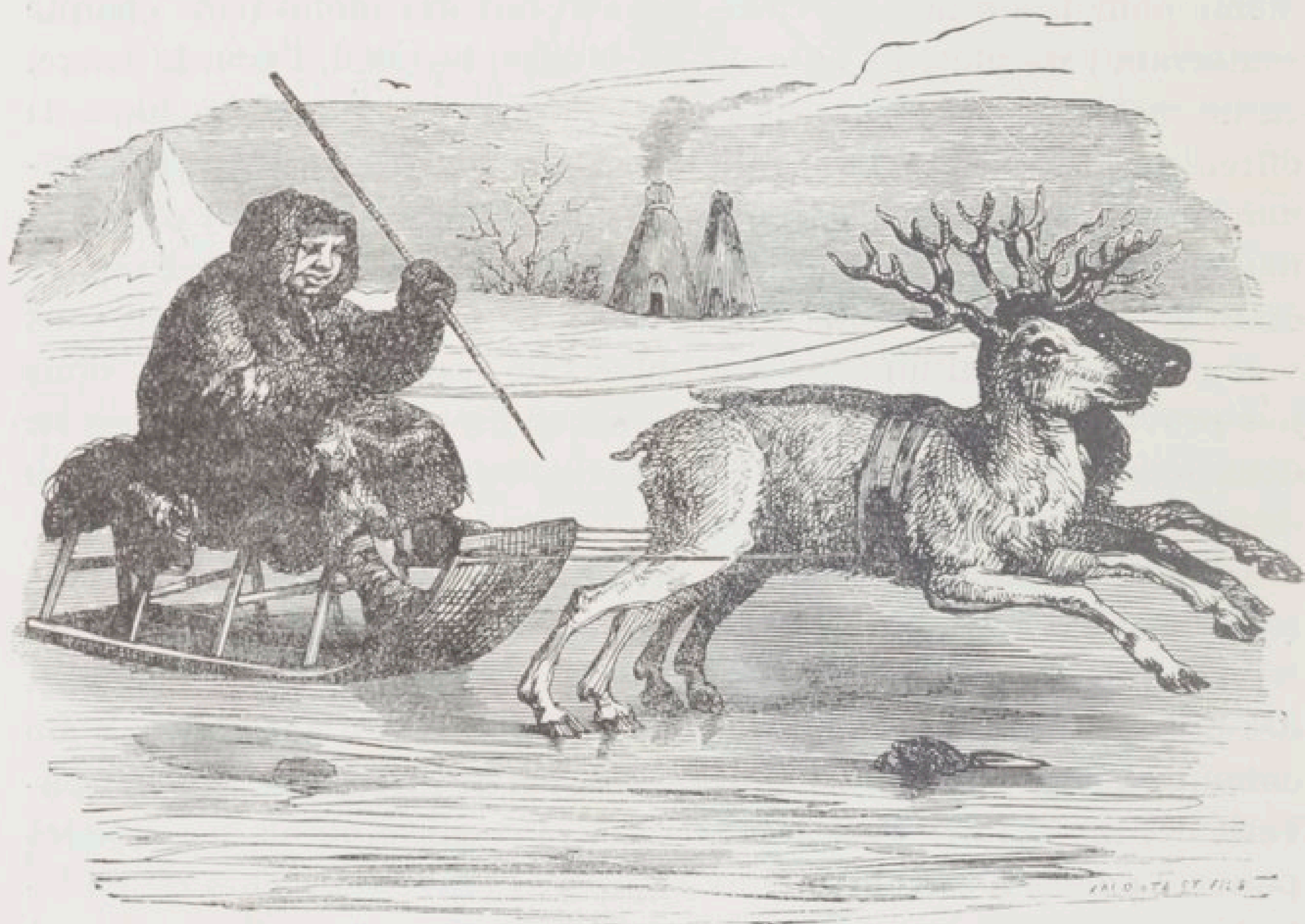
Ici le paganisme et l'ignorance prédominaient encore, excepté dans les garnisons russes. Tout le pays entre l'Oby et le Janezay est entièrement païen, et les peuples y sont aussi barbares que les Tartares des contrées les plus éloignées et même qu'aucune nation que j'aie connue en Asie ou en Amérique. Je trouvai de plus, et je dis aux gouverneurs moscovites avec lesquels j'eus l'occasion de parler, que les pauvres païens n'étaient ni plus éclairés ni plus rapprochés du christianisme, pour être soumis à un gouvernement chrétien : ils avouèrent tous que cela était assez vrai, mais que ce n'était pas leur affaire, et que si le czar voulait convertir ses sujets tartares, sibériens, tongus, il leur enverrait des ecclésiastiques, non pas des militaires ; ils ajoutaient cependant, avec plus de franchise que je ne l'aurais attendu de leur part, que leurs souverains devraient peut-être s'occuper de convertir ces peuples au christianisme, aussi bien que de les soumettre.

Entre cette rivière et l'Oby, nous traversâmes un pays sauvage et inculte, où les habitants et l'industrie manquent seuls pour en faire la plus fertile, la plus agréable contrée de l'univers. Le peu d'habitants que nous vîmes là étaient tous païens, à l'exception des gens qu'on y envoie de Russie ; car c'est, je crois, sur les deux rives de ce

fleuve que sont exilés les criminels russes auxquels on fait grâce de la vie ; et certes il leur est impossible de jamais sortir de cet exil.

Je n'ai rien à dire de mes affaires jusqu'à mon arrivée à Tobolsk, capitale de la Sibérie, où je restai assez longtemps par le motif suivant.

Nous avions été près de sept mois en route, et nous commencions à nous lasser de cette marche lente, mon associé et moi. Nous tînmes conseil ensemble, et, notre but étant de gagner l'Angleterre, non Moscou, nous songeâmes au meilleur moyen à prendre pour nous rapprocher de notre chemin. On nous avait parlé de traîneaux et de rennes avec lesquels les gens de ce pays voyagent sur la neige en hiver



beaucoup plus souvent qu'ils ne voyagent en été : ils ont, en effet, de pareilles voitures, et les particularités qu'on en raconte sont vraiment incroyables. Ils vont, jour et nuit, dans ces traîneaux. La neige glacée forme un tapis uniforme sur les lacs, les rivières, les collines, les vallées, et l'on passe sur cette superficie, unie et solide comme du marbre, sans s'inquiéter de ce qu'elle peut couvrir.

Mais je n'avais pas l'occasion de faire un voyage d'hiver en ce genre puisque je voulais aller en Angleterre ; et j'avais deux chemins pour m'y rendre. Je pouvais aller avec la caravane jusqu'à Jaroslaw, de là à Narva, sur le golfe de Finlande, ensuite à Dantzik, où je trouverais probablement à me défaire avantageusement de ma cargaison chinoise ; ou bien je pouvais laisser la caravane à une petite ville sur la

Dwina ; de là, en cinq ou six jours, je me serais rendu par eau à Archangel, où je n'aurais pas manqué de vaisseaux destinés pour l'Angleterre, Hambourg ou la Hollande.

Mais tous ces voyages en hiver auraient été extrêmement aventureux. D'abord, pour Dantzik, la Baltique gelée n'aurait pas permis d'y passer ; et aller par terre à travers de tels pays eût été à peu près aussi sûr que de voyager au milieu des Tartares. De même pour



Archangel ; en y arrivant en octobre, j'aurais trouvé tous les bâtiments partis, car même les négociants qui habitent ce port en été vont passer l'hiver à Moscou, après le départ des navires ; en sorte que j'aurais enduré un froid excessif et une grande gêne sous le rapport des vivres, pour passer la mauvaise saison dans une ville abandonnée. Je pensai donc que je ferais mieux, tout bien considéré, de laisser aller la caravane, et de passer l'hiver là où j'étais, à Tobolsk, en Sibérie, au 60e d. de latitude, parce que j'étais sûr d'y trouver trois choses propres à

alléger l'ennui d'un long hiver : des vivres abondants, tels que le pays les fournissait ; une maison chaude et pourvue de combustibles ; enfin une excellente compagnie.

J'étais maintenant dans un climat bien différent de celui de mon île bien-aimée, où jamais je ne sentis le froid, excepté quand j'eus la fièvre ; où j'avais au contraire bien de la peine à supporter des habits, et ne faisais du feu dans mon intérieur que pour apprêter ma nourriture. Maintenant je portais trois bonnes vestes et, par-dessus, une large houppelande tombant jusqu'aux pieds, boutonnée bien juste au milieu, et entièrement doublée de fourrure.

Quant à la manière de chauffer ma maison, comme je désapprouvais celle des Anglais, qui consiste à faire du feu dans des cheminées ouvertes, de sorte que, lorsque le feu est éteint, l'air de la chambre est maintenu au degré de l'air extérieur, je louai un appartement dans une bonne maison de la ville, et j'y fis bâtir une cheminée en forme de four, placée au centre de cinq ou six pièces, comme un grand poêle. Le tuyau pour la fumée passait d'un côté, la porte par laquelle on atteignait le foyer était d'un autre, et toutes les chambres étaient également échauffées, sans que l'on vît du feu, justement comme cela se pratique en Angleterre dans les maisons de bains. Par ce moyen on a la même température dans tout l'appartement, quel que soit le froid extérieur ; on ne voit point de feu, et l'on n'est jamais incommodé de la fumée.



Une chose plus merveilleuse que tout le reste, c'était la bonne compagnie que l'on trouvait en ce pays barbare, dans la partie de l'Europe la plus enfoncée au Nord, près de la mer Glaciale, presque

sous la même latitude que la Nouvelle-Zemble. Mais, comme je l'ai déjà dit, c'était le pays où sont envoyés les criminels d'État, et la ville était pleine de nobles, de gentilshommes, d'officiers et de courtisans russes. Là je trouvai le fameux prince Galitzin, le vieux général Robostiski, plusieurs autres personnes de marque, et quelques dames. Par l'entremise de mon négociant écossais, dont je me séparai en ce lieu, je fis connaissance avec quelques-unes de ces personnes, et je reçus d'elles, dans les longues soirées de l'hiver que je passai à Tobolsk, des visites très agréables.

Je causais un soir avec le prince ***, un des ministres d'État exilés, et la conversation tourna sur mes aventures particulières. Il m'avait dit quantité de belles choses sur la grandeur, la magnificence, l'étendue des domaines et le pouvoir absolu de l'empereur de Russie. Je l'interrompis, et lui dis que j'avais été un souverain plus grand et plus puissant que le czar lui-même, bien que mon empire fût plus petit et mes sujets moins nombreux que les siens.

Le grand seigneur russe parut surpris, et me regarda fixement, ne sachant ce que je voulais dire. « Votre étonnement cessera, lui dis-je, quand je me serai expliqué. D'abord, je disposais sans contrôle de la vie et des biens de mes sujets ; et, malgré mon pouvoir absolu, pas un d'eux ne manquait d'affection ni pour mon gouvernement, ni pour ma personne. » Il répondit, en hochant la tête, que je l'emportais en effet à cet égard sur le czar. « Toutes les terres de mon royaume m'appartenaient, lui dis-je, mes sujets étaient tous mes fermiers, et volontairement, ils auraient versé pour moi jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Jamais tyran, et je me donne pour tel, ne fut aussi universellement chéri et n'inspira en même temps plus de crainte. »

Après avoir pris plaisir à l'intriguer pendant quelques moments avec ces énigmes politiques, je lui en donnai la clef en lui contant l'histoire de mon séjour dans l'île, et comment j'avais conduit mes affaires et celles des gens qui dépendaient de moi. Je fis ce récit tel que je l'ai écrit ensuite. Il intéressa vivement la compagnie, surtout le prince, et il me dit en soupirant : « La vraie grandeur consiste à être maître de soi-même, et je n'aurais pas changé votre situation pour celle de l'empereur de Russie, puisque je me trouve plus heureux dans la retraite à laquelle mon exil me condamne, que je ne le fus jamais en exerçant la plus grande autorité, à la cour de mon souverain. Le plus haut degré de la sagesse humaine est de savoir plier son caractère aux circonstances, et se faire un intérieur calme en dépit des orages extérieurs. Quand j'arrivai ici, je m'arrachai les cheveux, et je déchirai mes habits, comme les autres l'avaient fait avant moi ;

mais un peu de réflexion me fit porter les regards au dedans de moi-même, aussi bien que sur les objets extérieurs, et je vis, à considérer la vie de l'homme en général, que sa félicité réelle est peu dépendante du monde, et que chacun peut être heureux et satisfaire ses désirs les plus louables avec un faible secours de la part de ses semblables. Respirer un air pur, avoir des vêtements pour se couvrir, des aliments pour se nourrir, et la liberté de prendre l'exercice nécessaire à la santé : voilà, selon moi, tout ce que nous pouvons obtenir du monde ; et si la grandeur, le pouvoir, les richesses et les plaisirs, dont quelques-uns jouissent, sont agréables sous certains rapports, toutes ces choses servent principalement les plus grossières de nos affections, l'ambition, l'orgueil personnel, l'avarice, la sensualité, la vanité, affections provenant des pires côtés de notre nature, et renfermant le germe de tous les crimes. Mais ces avantages mondains n'ont aucun rapport avec les vertus qui font le philosophe, ni les grâces d'en haut qui distinguent le chrétien. Privé en ces lieux des fausses joies d'un monde corrompu, j'ai pu les juger avec une juste sévérité, et je suis resté convaincu que la vertu peut seule rendre l'homme vraiment sage, riche et grand, et assurer son bonheur dans une autre vie. En cela, nous sommes plus heureux ici que nos ennemis ne le sont au milieu des jouissances dont ils nous ont sevrés. Croyez, monsieur, que je ne parle pas ainsi par politique, et pour me conformer à des circonstances que l'on peut appeler malheureuses : car, si je me connais bien, je ne voudrais pas revenir à la cour, dans le cas où il plairait au czar, mon maître, de me réintégrer dans mon ancienne grandeur. Je ne voudrais pas plus retourner à cette existence, que mon âme, une fois délivrée de sa prison terrestre et goûtant déjà la gloire de la vie éternelle, ne voudrait, je pense, rentrer dans les liens charnels qui la retiennent présentement, et quitter le ciel pour la fange et les vices de la société humaine. »

Il parlait avec une chaleur qui ne permettait pas de douter de sa sincérité. « Dans mon île j'ai été aussi, lui dis-je, une sorte de monarque, bien plus, un grand conquérant : car celui qui remporte la victoire sur ses désirs insensés, et prend un empire absolu sur lui-même en soumettant sa volonté à la raison, est certainement plus grand que celui qui subjugue une cité. Mais, monsieur, oserai-je vous faire une question? — Je suis prêt à vous répondre, dit-il. — Si la liberté vous était offerte, consentiriez-vous à sortir de cet exil? — Attendez, reprit-il ; la question est délicate, et demande une attention sérieuse, de justes distinctions pour y répondre sincèrement. Rien en ce monde ne pourrait, je crois, m'engager à échapper par mes propres efforts à cet état de bannissement, excepté deux choses : le désir de revoir les

miens, et celui d'être dans un climat plus chaud ; mais je vous déclare que, s'il s'agissait de retourner aux pompes de la cour, à la gloire, à la puissance, aux soins inquiets d'un ministre, à l'opulence, aux plaisirs d'un courtisan ; enfin si l'empereur mon maître m'écrivait à cette heure qu'il me rend tous les honneurs qu'il m'a enlevés, je ne voudrais pas quitter cette solitude, ces déserts, ces lacs couverts de glace, pour le palais de Moscou. — Mais, monseigneur, lui dis-je, vous pouvez non seulement être privé des plaisirs de la cour, et de l'autorité, des honneurs dont vous jouissiez ; vous pouvez encore manquer de certaines douceurs de la vie par la confiscation de vos biens, la dilapidation de votre fortune : les revenus qui



vous restent pourraient être au-dessous de vos besoins. — Cela se peut, dit-il, si vous me considérez comme un grand seigneur, un prince, ce que je suis, en effet : mais ne voyez en moi qu'un homme, qu'une créature humaine que rien ne distingue des autres ; comme tel, je n'ai à craindre aucune privation réelle, à moins que je ne sois atteint par la maladie ; cependant, pour vider la question, vous connaissez notre manière de vivre. Nous sommes en ce lieu cinq personnes d'un rang élevé ; nous vivons retirés comme il convient à des bannis, et ce que nous avons sauvé du naufrage de notre fortune suffit pour nous dispenser de chasser pour notre subsistance. Les pauvres soldats qui sont ici sans ressources vivent aussi bien que nous, en chassant les martres et les renards dans les bois. Le travail d'un mois les soutient pendant toute l'année ; les denrées sont à bon marché : nous pouvons donc facilement gagner notre vie. Ainsi votre objection est anéantie. »

Il serait trop long de rapporter toutes les conversations intéressantes que j'eus avec cet homme vraiment grand. Ses discours étaient dictés par une profonde connaissance de la société, éclairée par la religion et une sagesse supérieure. Son mépris pour le monde était réellement tel qu'il l'exprimait, et il resta jusqu'à la fin dans les mêmes sentiments, comme on le verra par l'histoire suivante.

J'étais à Tobolsk depuis huit mois, et cet hiver m'a paru bien triste. Le froid était si intense que je ne pouvais prendre l'air sans être enveloppé de fourrures et couvrir mon visage d'un masque ou plutôt d'un capuchon percé de trois trous, un pour la bouche, deux pour les yeux. Nos jours, pendant trois mois, étaient au plus de six heures ; mais la neige, dont la terre était couverte, empêchait l'obscurité de la nuit d'être complète. Nos chevaux étaient logés sous terre et mouraient de faim ; les domestiques du pays, que nous avions pour nous et pour nos bêtes, avaient à tout moment les mains et les pieds gelés, et il fallait les soigner pour qu'ils ne perdissent point ces membres.

Il est vrai que nous avions chaud dans nos appartements ; les maisons étaient bien closes, les murs épais, les fenêtres petites avec vitrage double. Notre nourriture principale était la chair de daim apprêtée dans la saison, d'assez bon pain préparé comme le biscuit, du poisson sec de plusieurs sortes, et quelquefois un mouton ou de la chair de buffle, qui n'est pas un mets désagréable. On fait, en été, toutes les provisions pour l'hiver ; on sale et on conserve les viandes. La boisson ordinaire est de l'eau mêlée d'eau-de-vie, et l'on boit comme régal de l'hydromel au lieu de vin, bien qu'ils en aient de très bon. Les chasseurs, qui s'aventurent par tous les temps, nous apportaient quelquefois d'excellente venaison et de la viande d'ours ; mais nous faisions peu de cas de cette dernière. Nous avions un ample magasin de thé, avec lequel nous régalions les amis dont j'ai parlé enfin, tout considéré, nous vivions très bien et très agréablement en cet endroit.

Nous étions au mois de mars, les jours grandissaient beaucoup, et le temps était au moins supportable. Les autres voyageurs se disposaient à partir en traîneaux sur la neige ; mais mon projet d'aller par Archangel, et non par la Baltique, était arrêté ; ainsi je ne bougeai point, sachant que les bâtiments du Sud ne se dirigeraient pas vers cette partie du monde avant mai ou juin, et qu'en me trouvant là au commencement d'août, j'y serais assez tôt pour profiter du retour d'un de ces vaisseaux. N'ayant donc pas besoin de me hâter, je laissai tous les voyageurs partir avant moi. Il paraît que tous les ans beaucoup de négociants de cette ville vont soit à Moscou pour vendre

des fourrures et rapporter d'autres marchandises, soit à Archangel ; et ces derniers, ayant trois cents lieues à faire pour revenir, devaient partir plus tôt que moi.

Au mois de mai je commençai mes préparatifs, et, pendant que j'en étais occupé, il me vint à l'esprit que, tous les exilés en Sibérie étant libres d'aller où il leur plaît dans ce pays, il était surprenant qu'ils ne cherchassent pas à le quitter. J'examinai ce qui pouvait les empêcher de s'en aller ; mais mon étonnement cessa lorsque j'interrogeai à ce sujet la personne dont j'ai parlé.

« Considérons d'abord, monsieur, me dit le prince, la contrée où nous sommes, ensuite notre situation particulière comme bannis. Nous sommes entourés de barrières plus fortes que des grilles et des verrous. Au N., c'est une mer glacée où jamais aucune embarcation ne s'aventura, et de tous les autres côtés nous avons à traverser cinq cents lieues des domaines du czar, où les seules routes praticables sont échelonnées par des garnisons, de sorte que nous ne pourrions y passer sans être découverts, ni subsister en prenant d'autres voies. Une tentative semblable serait donc vaine. »

Je restai muet, et trouvai en effet qu'ils étaient dans une prison aussi sûre que la citadelle de Moscou ; cependant l'idée que je pourrais être l'instrument de la délivrance de cet excellent homme me revint encore, et j'étais disposé à tenter ce que je pourrais à cette fin. Je profitai un soir d'une occasion qui se présenta, pour lui dire ma pensée. Je lui montrai qu'il m'était facile de l'emmener, puisqu'il n'était point gardé : et, comme je n'allais pas à Moscou, mais à Archangel, et que je formerais une caravane, ce qui me dispenserait de m'arrêter aux stations établies dans le désert et me permettrait de camper où il me plairait, nous passerions sans obstacles jusqu'à Archangel, où je le mettrais tout de suite en sûreté sur un bâtiment anglais, et le conduirais sain et sauf dans mon pays. Quant à ses dépenses, je me chargeais de ce soin, en attendant qu'il fût en mesure d'y pourvoir lui-même.

Il m'écouta très attentivement, tenant les yeux attachés sur moi pendant que je parlais, et je reconnus sur son visage que mes paroles excitaient en lui une vive agitation : il changeait fréquemment de couleur, ses yeux brillaient, et l'on voyait à sa respiration précipitée, que son cœur battait plus vite que de coutume. Il ne put me répondre dès que j'eus fini de parler ; mais, un moment après, il me dit en m'embrassant : « Quel malheur est le nôtre, pauvres créatures abandonnées ! Nos actes d'amitié les plus purs deviennent des pièges pour nos semblables, et nous sommes réduits à nous faire les tentateurs les uns des autres. Mon cher ami, votre proposition est si

franche et si remplie de bonté, si désintéressée, qu'il faudrait avoir bien peu de connaissance du monde pour ne pas en être étonné et profondément reconnaissant. Mais m'avez-vous cru sincère, quand je vous ai parlé de mon mépris pour le monde? Avez-vous cru que j'avais en effet atteint ce degré de félicité qui nous met au-dessus des choses qui dépendent des hommes? ou bien avez-vous douté de ma véracité, quand je vous ai dit que je ne voudrais pas reprendre mon ancienne position, ma place à la cour, recouvrer la faveur de l'empereur mon maître? Avez-vous pensé, mon ami, que j'étais un honnête homme, ou bien m'avez-vous pris pour un hypocrite hâbleur? » Ici il s'arrêta. Je pensai qu'il attendait une réponse; mais je m'aperçus bientôt qu'il s'arrêtait parce que l'émotion ne lui permettait pas de continuer. J'étais surpris, je l'avoue, et de ce sentiment, et du caractère de l'homme qui le manifestait. Je lui donnai encore quelques raisons pour le décider à recouvrer sa liberté ; je lui dis qu'il devait considérer cette occasion comme envoyée par le Ciel, comme un appel de la Providence, qui dispose à son gré de tous les événements ici-bas, et qui voulait le rendre libre pour son bien et pour celui de ses semblables.

Il s'était remis pendant ce temps, et il me dit avec chaleur : « Êtes-vous sûr, monsieur, que cet appel, au lieu de venir du Ciel, ne soit pas un artifice d'un autre agent pour m'induire à regarder une délivrance qui serait peut-être la cause de ma ruine, comme une chose heureuse, un moyen de faire le bien? Ici je ne puis être tenté de retourner à mon ancienne grandeur, à cette grandeur misérable ; ailleurs, je ne serais pas certain que les semences d'orgueil, d'ambition, d'avarice, de luxure, qui restent toujours dans la nature de l'homme, ne germeraient pas de nouveau en moi, ne prendraient pas racine, enfin ne m'entraîneraient pas une seconde fois ; alors cet heureux prisonnier, que vous voyez maintenant maître de son âme, deviendrait l'esclave des viles passions ; moralement libre en ces lieux, il serait ailleurs soumis à ses sens, quand son corps serait en pleine liberté. Mon cher monsieur, laissez-moi rester dans cet exil fortuné qui me sépare des erreurs humaines, ne m'invitez pas à changer pour un fantôme de liberté la liberté de ma raison, et le bonheur futur que j'espère en ce moment et que je perdrais bientôt de vue ; car, je le sens, je ne suis qu'un homme, j'ai les passions, les affections qui peuvent dominer et ruiner tous les hommes. Ah ! ne soyez pas tout à la fois mon ami et mon tentateur ! »

Si d'abord j'avais été surpris, je restai alors confondu, et je le regardai sans rien dire, admirant ce que je voyais. La lutte qu'il soutenait dans son âme était si forte, que malgré le froid excessif, son front était baigné de sueur. Je vis qu'il avait besoin de soulager son

esprit ; je lui dis seulement, en peu de mots, que je le laissais réfléchir encore sur ce sujet, et je me retirai dans mon appartement.

Deux heures après, j'entendis quelqu'un près de ma porte, et j'allais ouvrir lorsqu'il ouvrit lui-même et me dit : « Mon cher ami, vous m'aviez presque vaincu ; mais j'ai repris le dessus. Ne soyez pas fâché si je refuse l'offre que vous me faites ; ce n'est pas faute de sentir combien elle est généreuse, et je viens vous exprimer ma sincère reconnaissance ; mais enfin j'ai remporté la victoire sur moi-même. — Monseigneur, lui dis-je, vous êtes convaincu, je l'espère, que vous ne résistez pas à la voix du Ciel? — Monsieur, si le Ciel eût voulu que je prisse ce parti, il m'en aurait donné le désir ; mais j'espère et je crois fermement que c'est le Ciel qui m'inspire le refus de votre proposition, et je suis heureux de penser qu'en vous séparant de moi, vous laisserez un homme d'honneur à défaut d'un homme libre.

Je n'avais rien à faire qu'à protester de mes bonnes intentions pour lui, en acquiesçant à sa détermination. Il m'embrassa avec une grande tendresse, et m'assura qu'il ne doutait pas de mon amitié ; ensuite il m'offrit un présent de martres vraiment trop beau pour que je pusse l'accepter d'un homme dans sa position, et j'aurais souhaité ne point le recevoir ; mais il ne voulut pas être refusé.

Le lendemain matin j'envoyai mon domestique à Sa Seigneurie, avec un petit présent de thé, deux pièces de damas de la Chine et quatre petits lingots d'or du Japon, qui ne pesaient pas ensemble plus de six onces et n'égalaient pas la valeur des martres, que l'on estima en Angleterre plus de deux cents guinées. Il accepta le thé, une pièce de damas et un des lingots d'or sur lesquels se trouvait une empreinte curieuse de la monnaie du Japon, et qu'il prit comme rareté : il ne voulut accepter rien de plus, et me fit savoir qu'il désirait me parler.

Quand je vins près de lui, il me dit qu'il espérait, après notre dernière conversation, que je ne lui parlerais plus de l'affaire en question, mais que, puisque je lui avais fait une offre si généreuse, il me priait d'avoir la même bonté pour une personne qu'il me nommerait et à laquelle il portait le plus grand intérêt. Je répondis que je ne pouvais promettre de faire pour un autre ce que j'aurais fait pour lui avec joie ; que cependant, s'il voulait me nommer la personne, je lui donnerais une réponse positive.

Il me dit que c'était son fils unique qui se trouvait dans la même position que lui, et que je n'avais point vu parce qu'il résidait à environ quarante lieues de nous, de l'autre côté de l'Oby. Il ajouta que, si j'accueillais sa demande, il enverrait chercher son fils. Je n'hésitai point à consentir, en lui faisant comprendre toutefois que, si je me décidais en ce sens, c'était pour lui montrer mon respect et mes regrets

de n'avoir pu le déterminer à accepter pour lui-même mes services.

Il envoya le jour suivant un messager à son fils, et celui-ci arriva trois semaines après, avec cinq ou six chevaux chargés de belles fourrures d'une grande valeur. Ses domestiques amenèrent les bagages en ville, laissant le jeune seigneur à quelque distance, et la nuit il vint incognito dans notre logement. Il me fut présenté par son père, et nous concertâmes tous ensemble notre plan de voyage.

J'avais acheté quantité de peaux de martres et de renards noirs, de belles hermines et autres fourrures précieuses qui abondent en



cette ville, en échange de quelques-unes de mes marchandises de l'Orient, telles que le girofle et la muscade, dont je vendis la plus grande partie à Tobolsk, et le reste à Archangel, et plus avantageusement que je n'aurais fait à Londres. Mon associé, qui prenait un intérêt plus exclusif que moi aux résultats de notre commerce, fut si satisfait de ses profits, qu'il ne regretta point notre séjour en ce lieu.

Ce fut au commencement de juin que nous quittâmes cette ville, si peu connue dans le monde à cause de son éloignement. Notre cara vane se composait alors de trente-deux chevaux ou chameaux, qui

passaient tous pour être à moi, et sur lesquels onze appartenaient à mon nouveau compagnon. Il était naturel que je prisse un nombre de domestiques proportionné à mon train, et le jeune seigneur passait pour mon intendant. Je ne sais pour quel grand personnage je passais, moi, car je ne me souciai nullement de m'en informer.

Nous avions à traverser le plus vaste et le pire de tous les déserts que nous eussions rencontrés dans le cours de notre voyage : je dis le pire, en ce que le terrain était en certains endroits très bas et très marécageux, et en d'autres très inégal ; mais au moins nous ne craignions pas les bandes de Tartares ou de voleurs, puisqu'on nous avait dit qu'il n'en venait presque jamais de ce côté de l'Oby ; cependant nous reconnûmes qu'il en était autrement.

Mon jeune seigneur avait un fidèle domestique sibérien, qui connaissait parfaitement le pays et nous conduisit par des routes détournées, en sorte que nous évitâmes les principales villes des grands chemins, dans lesquelles les garnisons russes examinent les voyageurs, dans la crainte que des exilés importants ne s'échappent par cette voie. Ainsi notre voyage se passait entièrement dans le désert, et nous étions obligés de coucher sous nos tentes, au lieu d'être commodément logés comme nous aurions été dans les villes. Mais bientôt le jeune Russe ne voulut plus nous laisser passer la nuit dans les champs ; il restait en dehors des villes avec ses gens, et nous rejoignait à un lieu convenu entre nous.

Nous venions d'entrer en Europe, ayant passé la rivière Kama, qui sépare en cette partie du monde l'Asie de l'Europe ; et la première ville du côté européen se nomme Soloy-Kamskoy, ce qui veut dire la grande ville sur la rivière Kama. Ici nous espérions trouver quelque changement parmi le peuple ; mais nous étions dans l'erreur. Il nous restait à passer un désert de deux cent cinquante lieues d'étendue dans certain sens, et de soixante-dix seulement dans celui où nous le traversâmes ; et nous trouvâmes cet horrible lieu bien peu différent des pays des Tartares-Mongols. Les habitants, la plupart idolâtres, sont de bien peu supérieurs aux sauvages d'Amérique : leurs maisons, leurs villages, sont remplis d'idoles ; leur manière de vivre est complètement barbare, excepté dans les villes où les habitants sont chrétiens, ou prétendus chrétiens de l'Église grecque : mais leur religion est mêlée de tant de restes de superstition, qu'à peine se distingue-t-elle, en quelques lieux, de la pure sorcellerie.

En traversant cette forêt, et au moment où nous croyions avoir échappé à tous les dangers, je faillis être pillé, et peut-être assassiné par une bande de brigands, je ne sais de quel pays, tous à cheval et portant des arcs et des flèches. Ils vinrent sur nous au

nombre de quarante à quarante-cinq, à deux portées de fusil, et sans rien dire il nous entourèrent et nous examinèrent, à deux reprises, très attentivement. Enfin ils se placèrent en travers de notre chemin ; alors nous nous rangeâmes en ligne devant nos chameaux. Nous n'étions que seize, et quand nous fûmes alignés, nous fîmes halte et envoyâmes notre domestique sibérien reconnaître ces gens. Le jeune seigneur était d'autant plus pressé de savoir ce qu'ils étaient, qu'il avait peur que ce ne fût une troupe envoyée à sa poursuite. Le domestique s'approcha des cavaliers avec un drapeau de trêve, et leur



parla ; bien qu'il entendît plusieurs dialectes du pays, il ne put comprendre un seul mot de ce que disaient ces gens ; cependant encouragé par leurs signes, il s'approcha d'eux, et revint ensuite aussi peu avancé qu'avant de partir. A leur costume, il les croyait Tartares Kalmouks ou Circassiens, lesquels abondent sur le grand désert ; mais il n'avait pas entendu dire qu'ils se fussent jamais avancés aussi loin vers le Nord.

Une heure après, ils firent un mouvement comme pour nous attaquer, et tournèrent le petit bois contre lequel nous étions appuyés pour voir s'ils pourraient y pénétrer ; nous voyant prêts à la défense, ils s'éloignèrent et nous nous décidâmes à passer la nuit où nous étions.

C'était une triste nécessité, mais nous ne pouvions mieux faire. A notre gauche, à environ un quart de mille, se trouvait un petit bois,

près de la route ; je résolus à l'instant d'aller jusque-là, et de nous y fortifier autant que possible. D'abord je considérais que les arbres nous garantiraient un peu des flèches ; ensuite, que l'ennemi ne pourrait en cette situation nous charger en corps. Ce fut mon vieux pilote portugais qui ouvrit cet avis, et il avait toujours quelque bon conseil à donner, dans les dangers les plus graves. Nous avançâmes donc aussi vite que nous le pûmes, et nous atteignîmes le petit bois sans que les Tartares ou les brigands essayassent de nous en empêcher. Là, nous trouvâmes, à notre grande satisfaction, une sorte de marais borné d'un côté par un ruisseau assez considérable qui se jetait dans une petite rivière, laquelle se joignait un peu plus loin à une autre de même force, formant la source d'une grande rivière nommée la Wirtzka. Les arbres qui croissaient aux environs n'étaient pas au nombre de plus de deux cents ; mais ils étaient assez gros pour nous offrir un rempart suffisant contre l'ennemi, à moins qu'il ne nous attaquât à pied.

Tandis que nous guettions les mouvements des ennemis, notre Portugais, en se faisant aider, parvint à couper à moitié plusieurs branches d'arbre, et les fit passer d'un arbre à un autre, de manière à former une sorte de clôture. Deux heures avant la nuit, les cavaliers vinrent droit à nous, ayant été rejoints par d'autres à notre insu, et formant alors une troupe de quatre-vingts combattants, parmi lesquels il nous sembla distinguer quelques femmes. Ils avancèrent jusqu'à une demi-portée de fusil du petit bois ; alors nous tirâmes à poudre, et nous leur demandâmes en russe ce qu'ils voulaient, en leur ordonnant de se retirer ; mais ils poussèrent avec furie du côté du bois, ne nous croyant pas si bien barricadés. Notre vieux pilote, qui faisait en même temps l'office de général et d'ingénieur, nous ordonna de ne tirer sur eux que lorsqu'ils seraient à portée de pistolet, afin d'être sûrs de ne pas les manquer ; nous lui dîmes de commander le feu, et il attendit assez longtemps pour qu'ils ne fussent plus qu'à deux longueurs de lance, quand nous fîmes notre décharge. Elle fut si bien dirigée, que nous tuâmes quatorze cavaliers et blessâmes plusieurs chevaux, chacun de nous ayant mis trois ou quatre balles dans son fusil.

Notre feu les mit dans un étrange désordre : ils reculèrent à l'instant d'une centaine de verges, et pendant ce temps nous rechargeâmes nos armes ; et, les voyant un peu éloignés, nous avançâmes, nous prîmes quatre ou cinq chevaux dont les cavaliers avaient sans doute été tués. Nous vîmes que c'étaient des Tartares ; mais nous ne concevions pas comment ils avaient poussé leur course aussi loin.

Nous dormîmes très peu cette nuit-là, et nous en passâmes la plus



grande partie à renforcer notre position, à barricader les issues du bois et à faire une garde vigilante. Nous attendions le jour avec anxiété, et il nous révéla une fâcheuse circonstance : les ennemis que nous croyions découragés avaient augmenté de nombre ; ils campaient maintenant avec onze ou douze tentes, et semblaient déterminés à nous assiéger. Ils avaient planté leur camp en plaine, à un quart de lieue de nous.

Nous fûmes consternés de cette découverte, et j'avoue que je me crus perdu, avec tout ce que je possédais. La perte de mes effets, malgré leur valeur très considérable, me touchait peu ; mais tomber dans les mains de ces barbares, à la fin de mon voyage, après avoir surmonté tant de difficultés, tant de périls, et l'on pouvait dire en vue du port, cette pensée me semblait cruelle. Quant à mon associé, il était furieux, et déclarait que la perte de ses marchandises le ruinerait, et qu'il aimait autant se faire tuer que de mourir de misère ; il était donc d'avis de combattre jusqu'à la dernière extrémité.

Le seigneur russe, jeune homme très courageux, était du même avis ; et mon vieux pilote pensait aussi que nous pouvions nous défendre dans la situation où nous étions. La journée se passa en débats sur ce que nous devions faire ; mais vers le soir nous vîmes augmenter le nombre de nos ennemis, et nous ignorions si ce nombre ne serait pas encore plus grand le lendemain matin. Alors je demandai aux gens que nous avions amenés de Tobolsk s'il n'y aurait pas quelques sentiers détournés par lesquels nous pourrions leur échapper pendant la nuit, et gagner une ville où nous trouverions le moyen d'avoir une escorte. Le Sibérien qui servait le jeune seigneur nous dit que, si nous voulions éviter le combat, il s'engagerait à nous conduire la nuit à un chemin qui mène du côté du Nord à la rivière Pétrou, et qu'il était sûr que les Tartares ne s'aviseraient pas de nous suivre dans cette direction ; mais il ajouta que son maître lui avait dit qu'il ne voulait point faire retraite et préférait le combat. « Vous avez mal compris, lui dis-je, les intentions de votre maître ; il est trop sage pour vouloir se battre pour le plaisir de se battre : je ne doute point de sa bravoure, il l'a suffisamment prouvée ; cependant il doit savoir qu'il serait absurde à dix-huit hommes de vouloir en combattre cinq cents, à moins d'y être absolument forcés ; et si nous pouvons nous retirer cette nuit, nous n'avons rien de mieux à faire que de l'essayer. » Il répondit que sa seigneurie lui avait donné des ordres si précis, qu'il risquerait sa vie en les transgressant ; mais nous décidâmes son maître à l'autoriser à faire ce que je demandais, et nous nous préparâmes à la retraite.

La nuit venue, nous fîmes allumer un grand feu, que nous arrangeâmes de manière à brûler jusqu'au jour, afin de faire croire aux Tartares que nous étions là. Mais, quand les étoiles commencèrent

à se montrer, notre guide ne voulant point partir avant cette heure, tous nos chameaux et tous nos chevaux étant chargés, nous suivîmes notre nouveau conducteur, qui se dirigeait sur l'étoile polaire.

Après deux heures d'une marche assez rude, nous vîmes la lune se lever, et elle jeta une clarté plus grande que nous ne l'aurions désiré ; cependant, à six heures du matin, nous avions fait dix lieues, au risque de crever nos chevaux.

Nous nous reposâmes alors à un village russe nommé Kermazinskoi, et nous n'entendîmes point, ce jour-là, parler des Kalmouks. Deux heures avant la nuit nous nous remîmes en route, et nous marchâmes jusqu'à huit heures du matin. A sept heures nous passâmes la petite rivière Kirtza, et arrivâmes ensuite à une forte ville habitée par des Russes, et nommée Ozamoys. Là, on nous dit que plusieurs troupes de Kalmouks parcouraient le désert, mais que nous étions maintenant hors du danger de les rencontrer, ce qui nous fit grand plaisir. Nous fûmes obligés de nous pourvoir en cette ville de chevaux frais ; et comme nous avions besoin de repos, nous y restâmes cinq jours. Mon associé et moi, nous convînmes de donner à l'honnête Sibérien qui nous avait amenés là un présent de la valeur de dix pistoles.

Cinq jours après, nous arrivâmes à Veuslima, sur la rivière Wirtzogda, qui se jette dans la Dwina ; là nous nous trouvâmes très heureusement à la fin de nos courses, cette rivière étant navigable, et nous passâmes en sept jours à Archangel. Nous arrivâmes le 3 juillet à Lawrenskoy, où nous louâmes deux grands bateaux de transport pour nos effets et une barque pour nous ; nous nous embarquâmes le 7, et le 18 nous atteignîmes tous, sains et saufs, Archangel, ayant été un an, cinq mois et trois jours en voyage, en comprenant notre séjour de huit mois à Tobolsk.

Nous attendîmes six semaines l'arrivée des vaisseaux, et nous aurions attendu plus longtemps si un bâtiment de Hambourg n'était pas venu un mois plus tôt que les bâtiments anglais. Après avoir considéré que la ville de Hambourg nous offrait autant d'avantages que Londres pour le débit de nos marchandises, nous les chargeâmes et nous prîmes nous-mêmes passage sur ce bâtiment. Quand nos effets eurent été transportés à bord, il était très naturel que j'y envoyasse mon intendant pour en prendre soin ; par ce moyen, mon jeune Russe évita de paraître dans la ville, où des négociants de Moscou auraient pu le reconnaître.

Nous fîmes voile d'Archangel le 20 août de la même année ; et après un voyage qui n'eut rien de trop fâcheux, nous entrâmes dans l'Elbe le 18 septembre. Nous trouvâmes à nous défaire très avantageusement de nos marchandises de la Chine et de nos fourrures de

Sibérie, et quand nos partages furent faits, ma part monta à 3,475 livres sterling 17 shillings 3 deniers, y compris la valeur de 600 livres en diamants achetés au Bengale.

Là, mon jeune seigneur prit congé de nous, et remonta l'Elbe pour se rendre à Vienne, où il voulait chercher protection et d'où il pouvait correspondre avec ceux des amis de son père qui vivaient encore. Il ne partit point sans me témoigner sa reconnaissance pour le service que je lui avais rendu et mes bonnes intentions pour le prince son père.

Pour conclure, je passai quatre mois à Hambourg, je me rendis par terre à la Haye ; là je pris le paquebot et j'arrivai à Londres le 10 janvier 1705, après dix ans et neuf mois d'absence. Dès lors, je me préparai à un voyage plus long que tous ceux-ci, après une vie de soixante-douze ans, remplie des incidents les plus variés, et assez éprouvé pour connaître enfin le prix de la retraite et le bonheur de finir ses jours en paix.





TABLE

—



CLASSEMENT DES GRAVURES HORS TEXTE

PARIS. — IMP. E. DESFOSSÉS, 13, QUAI VOLTAIRE. — 53596 12-12.

De Foë, Daniel.
Robinson Crusoë.



